U d'/ of Ottawa
39003000244367

ANNEX / BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

56298

uOttawa
LIBRARY ANNEX

MÉLANGES ORATOIRES

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Bruxelles, A. Vromant et Cie.

M. Savard, S.J.

R. P. CAUSSETTE

MÉLANGES ORATOIRES

ORAISONS FUNÈBRES

PANÉGYRIQUES

ET AUTRES DISCOURS DE CIRCONSTANCES

TROISIÈME ÉDITION

BRUXELLES
ALFRED VROMANT & Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA CHAPELLE, 3

PARIS ET GENÈVE

1895

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawaensis

IMPRIMATUR

TOLOSÆ DIE XX^{a} JULII 1876

† J.-F. FLORIANUS

Archiepiscopus Tolosanus

BV
4254.2
.C376
1895

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous offrons aux lecteurs les *Mélanges Oratoires* du R. P. Caussette réduits, cette fois, en un seul volume, mais formé des plus beaux parmi les nombreux discours de circonstances du savant orateur.

Le choix en a été fait par une commission d'ecclésiastiques habiles à démêler dans un vaste champ, les perles les plus vraies et les plus précieuses. C'est donc avec confiance que nous proposons ce livre des chefs-d'œuvre du P. Caussette à tous ceux qui aiment les richesses littéraires, les nobles mouvements de l'âme et les grandes pensées.

PANÉGYRIQUE

DU

SACRÉ-CŒUR

PRÊCHÉ LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

DANS LA CHAPELLE DE LA VISITATION DE TOULOUSE [1]

---

[1] Le sujet, reproduit ici en entier, fut divisé, en chaire, de manière à fournir matière d'instruction pour la fête des deux années 1873 et 1874.

PANÉGYRIQUE

DU

SACRÉ-CŒUR

Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

(*Matth.*, XI, 29.

Monseigneur [1],

Je vais déduire de ces paroles évangéliques toute l'économie de mon sujet. Certes, le Sacré-Cœur est, en ce moment, la cause d'un mouvement si prodigieux sur la terre, et il fut, toujours, l'objet d'adorations tellement ineffables dans les cieux, que je n'oserai point entreprendre son éloge. Le panégyrique des saints est facile, parce que l'homme, borné dans sa carrière, pour féconde qu'elle soit, n'en saurait faire en quarante ans plus qu'un autre n'en peut raconter dans une heure. Mais le panégyrique du Cœur de Jésus est impossible, parce que l'amour infini n'est point mesurable par une parole finie.

Je ne viens donc pas développer des spéculations arides à ce

[1] Mgr Desprez, archevêque de Toulouse.

rendez-vous de la sainte dilection. Comment avoir le courage de disserter devant cet autel où tout invite à l'adoration et à l'amour? C'est par la tendresse de la piété, non par l'élévation de son vol que le prédicateur du Sacré-Cœur prend possession de son sujet. Aussi, quoique cette dévotion ait vu le jour au temps où Bossuet rendait ses oracles, où Fénelon exhalait son harmonieuse sagesse, ce n'est point à eux que Jésus en fit la confidence, ce fut à une obscure Visitandine de Paray-le-Monial. Nous célébrons aujourd'hui sa fête. Je ne payerai point le bonheur d'en respirer le parfum par des considérations hors de propos: car ce serait manquer à la fois à vos âmes et à votre angélique bienheureuse, mes chères sœurs, que de vous parler du Cœur de Jésus autrement qu'avec mon propre cœur.

Eh! quand, mon Dieu! mettrions-nous notre cœur dans notre parole, si ce n'est point en exposant les merveilles d'un tel mystère! Sous ce rapport, notre siècle a reçu des grâces qui égalent ses déchéances et ses malheurs. Un jour, sainte Gertrude disait à l'apôtre bien-aimé : « O vous qui reposâtes sur le cœur de votre Maître, pourquoi n'en avez-vous rien appris à l'univers? » Et saint Jean répondit : « Un tel secret sera pour les derniers temps. » Ces derniers temps, c'est-à-dire, les plus favorisés des révélations du divin amour, sont ceux où nous vivons. Voici par quels degrés nous sommes arrivés à ces manifestations privilégiées.

Les circonstances de la vie de Jésus furent le premier objet du culte de l'Église. Plus tard, les instruments et les reliques de la Passion, transportés par les croisades de l'Orient en Occident, firent tomber à genoux nos pères du moyen âge. Bientôt la fête des Cinq Plaies entr'ouvrit encore davantage l'intimité du Sauveur aux adorations de l'humanité; enfin, la solennelle octave décernée à la sainte Eucharistie fut l'initiation la plus avancée des enfants de Dieu aux secrets de son amour.

Cependant, nous n'étions pas au terme de ces communications divines. Quand notre époque fut sur le point de paraître, ému des douleurs, des catastrophes et des enfantements qu'elle allait porter dans son sein, Jésus résolut de lui préparer une espérance plus grande encore que les rigueurs de sa destinée. Il prit, de son adorable corps, la portion en quelque sorte la plus auguste, un organe

qui est comme son amour fait chair : il proposa à la piété chrétienne la fête de son Sacré-Cœur ; et quand la postérité d'Adam eut monté des pieds, des mains et des plaies de Jésus jusqu'à ce Saint des saints de l'humanité divine, ce fut la consommation, l'épanchement complet des célestes tendresses sur le monde.

Avouons qu'elles sont touchantes, la mesure et la preuve de notre progrès dans la religion ! Si un siècle était comparable à un homme, on pourrait dire que le nôtre a quelque chose de la prérogative de saint Jean : tandis qu'après sa première Révolution la France bâtit à Paris un temple célèbre où elle est représentée comme Magdeleine en pleurs aux pieds de Jésus, de nos jours, s'élevant de la pénitence à l'amour, elle édifie, sur la colline de Montmartre, une basilique d'où elle apparaîtra aux autres peuples comme un nouveau disciple bien-aimé reposant sur le cœur de Jésus : *Recubuit in sinu Jesu.*

Mais qu'est-ce que le Sacré-Cœur ? Voilà une question fondamentale et bien simple, à laquelle il est malaisé de répondre simplement. Quelques-uns ne voient dans cette dévotion qu'un objet matériel, c'est-à-dire, le laboratoire charnel du sang qui racheta le monde ; ce n'est pas assez. D'autres rapportent au Cœur de Jésus toutes les opérations de sa vie théandrique, rattachant à ce sujet l'économie entière de l'Incarnation ; c'est évidemment beaucoup trop. Le cœur, si l'on précise bien sa fonction, dans un sens moral plutôt que physiologique, est le centre de la sensibilité, c'est-à-dire, l'organe de l'amour et de la douleur. Celui de Jésus est donc le siège des affections et des souffrances qui ont sauvé le monde. C'est ce qu'exprime Jésus lui-même en se définissant doux et humble de cœur : car sa douceur signifie les mystères de son amour, et son humilité, la nature de son principal martyre. Toutefois, si tel est le Sacré-Cœur considéré en soi, par rapport à nous, il est un foyer de bienfaits inénarrables. D'où il suit que l'exposition d'un tel sujet n'est complète que par le développement de cette trilogie renfermée dans le texte de mon discours : 1° le Sacré-Cœur, source de l'amour de Jésus : *Discite a me quia mitis sum ;* 2° le Sacré-Cœur, source des larmes de Jésus : *et humilis corde ;* 3° le Sacré-Cœur, source de paix pour les hommes : *et invenietis requiem.*

Je ne vous apporte pas, sur le Sacré-Cœur, une vision de séra-

phin, quoique ce ne fût pas trop, pour un tel fonds, d'un tel langage. Hélas ! je n'ai que mes sentiments, aujourd'hui, pour me consoler de mes insuffisances. Mais de même que saint Augustin écrivait : « Aimez, et puis faites tout ce qu'il vous plaira », il me semble entendre sortir du Cœur de mon doux Maître ce tendre encouragement : Aimez, et puis dites de moi tout ce que vous voudrez. Prions le Cœur de Marie de nous servir d'introducteur dans celui de Jésus. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La source de l'amour de Jésus, voilà le premier aspect sous lequel se présente à nous le Sacré-Cœur : *Discite a me quia mitis sum.* Or, ce qui caractérise les amours de Jésus, c'est que non seulement ils sont nouveaux, mais ils en suscitent de pareils au sein de l'humanité ; c'est qu'ils constituent, à la fois, une révélation et une création. Parmi ces amours, les uns se rapportent aux êtres qui tiennent au Sauveur par un lien de parenté divine ou humaine, et peuvent être appelés ses amours de famille ; les autres embrassent des misères qui n'ont de prise sur ses sympathies que par la pitié qu'elles lui inspirent, et peuvent être nommés ses amours de condescendance. Étudions les uns et les autres avec de respectueux tremblements. Eh ! comment oser traiter de l'amour infini en sa présence ? L'éloge des autres saints se fait devant leurs ossements, celui du Sacré-Cœur se fait devant le Sacré-Cœur lui-même. Oui, le Sacré-Cœur est là, dans cet ostensoir, l'auditeur et le sujet, le témoin et le juge de ma parole ; et comme ses profondeurs sont encore plus insondables que celles des cieux, quelle redoutable tâche d'avoir à proportionner notre discours à cette immensité !

Le premier amour de famille qui remua le Cœur de Jésus, fut l'amour de son Père ; et, sous ce rapport, voici la révélation et la création qu'il a opérées. Jusque-là, Dieu était connu par ses châtiments, non par sa paternité. La religion était une crainte, et n'avait pas produit un acte de tendresse. Mais, au premier battement du

Cœur de Jésus, Dieu dit à l'homme : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances;* et l'homme dit à Dieu : *Notre Père qui êtes aux cieux*, Dieu, de cette sorte, fut aimé par notre nature d'un sentiment égal à celui qu'il a pour elle ; et ce flux et ce reflux de sympathies entre le Père et le Fils forma un océan sans fond et sans rives, en présence duquel les amours de tous les siècles et de tous les peuples, du ciel et de la terre, sont comme s'ils n'étaient pas. On composerait un sentiment filial à peine concevable, en réunissant dans un seul cœur les extases de tous les saints. Arrivée à un certain degré de ferveur dans l'amour divin, l'humanité haletante demande grâce et dit à Dieu : *C'est assez.* Mais voici un cœur qui, depuis la première minute de l'Incarnation, reçoit les transports de la vision béatifique, qui porte dans son immensité toutes les affections possibles à Dieu et à l'homme, et que le miracle de l'union hypostatique soutient, pour que tant de richesses ne le fassent point éclater. O mon Jésus ! ouvrez à mes yeux votre adorable poitrine, et laissez-moi me perdre dans ces abîmes que vos séraphins contemplent, mais ne racontent pas !

Non seulement l'amour de Jésus envers son Père nous enseigne qu'on peut et doit aimer Dieu ; il nous le fait aimer, et, de révélation, il devient au sein des âmes une féconde création. C'est du Sacré-Cœur, en effet, qu'est sorti le principe de cette admirable réciprocité entre le Créateur et la créature, qui constitue le plus bel embrassement dont l'éternité ait le spectacle, après celui des personnes divines. Oui, si l'acte de charité inconnu au monde ancien est devenu le plus parfait de notre religion ; si l'amour est tellement vainqueur dans notre économie catholique, que, supérieur en un sens aux sacrements, il peut, au besoin, baptiser les âmes sans eau, les confirmer sans chrême, les absoudre sans ordination, les introduire au ciel sans absolution ; si l'amour d'un ver de terre est la première force du ciel et de la terre, parce qu'il est maître de Dieu lui-même ; si, malgré le débordement de l'iniquité, Dieu reste toujours, ici-bas, celui pour qui il y a le plus d'affection, suivant le mot du curé d'Ars, et si l'homme a conçu de son devoir filial envers le Père céleste une telle idée que, d'après la théologie, il le servirait pendant mille ans sans mériter *de condigno* une minute de Paradis, toutes ces notions et toutes ces délicatesses de

la sympathie humaine envers Dieu nous sont venues du Cœur de Jésus : *Secundum cor tuum fecisti omnia magnalia hæc* [1].

Et s'il nous est aisé de croire, aujourd'hui, que la Création flotte tout entière dans l'océan de l'amour divin, l'amour étant la cause de tout ce qui est ; si nous estimons qu'aux yeux du Créateur, les mondes inertes ne sont rien en comparaison du cœur d'un paysan ou de la prière d'un enfant ; si nous admettons un Rédempteur multipliant tellement les moyens de salut, que plusieurs théologiens se sont demandé jusqu'à quel point notre état, depuis la chute, vaut moins qu'avant ; si nous adorons un Christ dilatant tellement le sein de son Église, que, par charité, il semble manquer à sa dignité ; enfin, si nous comptons toutes les larmes versées au pied du crucifix pendant dix-huit cents ans, tous les cris poussés vers le ciel depuis les ravissements de saint Paul jusqu'aux extases de sainte Thérèse, la somme d'amour, en un mot, montée vers Dieu par suite de ce grand acte d'amour qui fut le rachat du monde, tous ces effets sont la conséquence des sentiments révélés et engendrés ici-bas par le Sacré-Cœur : *Secundum cor tuum fecisti omnia magnalia hæc.* Cœur adorable ! quand je me rappelle ce qui a été créé par vous dans le monde, je ne suis pas étonné que le monde de nos jours aspire à se renouveler en vous et par vous : *Instaurare omnia in Christo* [2].

Le second amour de famille du Cœur de Jésus fut celui de sa mère. On a dit avec raison : Le cœur de l'homme, c'est l'homme. D'après le même principe, le Cœur de Jésus, c'est Dieu ; et Dieu s'étant donné une mère, qui pourrait exprimer la puissance de son amour pour elle ? On a beaucoup parlé des sentiments de Marie envers son Fils ; si incommensurables qu'ils soient, de là aux sentiments du Fils envers sa mère, il y a la distance de l'infini. Tressaillements de Jésus aux premiers baisers de Marie, tristesse de Jésus en voyant couler les premières larmes de Marie ; premiers sourires, premiers remerciements de Jésus porté dans les bras de Marie ; et les confidences de corédemptrice qu'elle entend de Jésus à Nazareth, et les adieux que lui adresse Jésus expirant sur le

[1] II Reg., VII, 21.
[2] Ephes., I, 10.

Calvaire, et la visite qu'il lui rend le matin de la Résurrection, et les marques d'amour qu'il lui réserve avant son Ascension, et le regard d'inexprimable tendresse qu'il jette à la terre en la quittant, parce qu'elle est encore le séjour de sa mère; enfin, toute l'histoire de l'amour filial de Jésus, depuis qu'il est conçu à la parole de Gabriel, jusqu'à ces siècles éternels où, tandis qu'il tient la couronne sur la tête de Marie, les anges chantent : Nous vous saluons, Reine de miséricorde : *Salve, Regina, Mater misericordiæ*, autant de transports qu'aucune intelligence ne saurait imaginer sans une vision céleste, qu'aucun homme ne pourrait porter sans en mourir, et qui nous manifestent un des sentiments les plus suaves du Sacré-Cœur.

Une telle révélation a été suivie d'une création correspondante dans le cœur du monde chrétien, c'est-à-dire, d'un amour nouveau : celui de la mère surnaturelle. Ainsi, de même que, dans la famille selon la chair, il y a, entre le père et l'enfant, une médiatrice qui tient de l'un et de l'autre, et qui, représentant en elle l'autorité du père et la faiblesse de l'enfant, les réunit dans ses embrassements et leur apprend à se connaître sur son sein ; de même, dans la famille selon la foi, il y a, entre Dieu et l'humanité, une mère qui, à une heure solennelle, rassembla Dieu et l'humanité en ses chastes entrailles ; et quand la nature divine et la nature humaine se furent vues de si près, unies en une même personnalité, aussitôt la loi de crainte prit fin et la loi d'amour lui succéda. Sublime économie dont aucune religion n'offre d'exemple, et sans laquelle nous ne comprendrions même plus notre religion : car, puisque Dieu est père, et puisqu'il a établi des harmonies reliant le monde de la nature et celui de la surnature, j'en atteste les besoins de mon cœur, il doit y avoir, à côté de Dieu, une femme qui a le ministère de la clémence et qui possède quelque chose des traits de ma mère.

Et cet amour de la mère surnaturelle est entré en telle possession de l'univers catholique, qu'il forme son trait caractéristique. Supprimez le culte de Marie : le christianisme est mutilé ; l'Église, dans son économie, dans son histoire et dans ses attraits pour le cœur du genre humain, est modifiée ; la principale source des miracles est tarie, le grand instrument des miséricordes divines est

brisé. Or, tous les bienfaits qui nous sont arrivés par cette intervention depuis dix-huit siècles, toutes les acclamations des générations humaines en l'honneur de Marie, tous les sentiments de confiance et d'amour que représentent ses innombrables sanctuaires, en un mot, toute la religion qui émane de ses souvenirs, depuis le Golgotha jusqu'à la grotte de Lourdes, tout cela est une création sublime suscitée par cette parole du Cœur de Jésus tombant sur le nôtre : *Femme, voilà votre fils; enfant, voilà votre mère.* Mon Dieu! sans doute c'est à votre mère que nous devons les miséricordes de votre Cœur ; mais c'est aussi à l'amour de votre Cœur que nous devons l'incomparable trésor de votre mère.

Le troisième amour de famille du Cœur de Jésus fut pour son Épouse ou pour l'Église. *Le Christ a aimé son Église*, dit saint Paul, *et il s'est livré pour elle, afin de la conserver immaculée* [1]. En effet, il a sacrifié son corps matériel à son corps mystique, et accepté la mort dans sa chair, pour conquérir l'immortalité à son œuvre. Nul ne peut donner une plus grande preuve de dilection : *Majorem hac dilectionem nemo habet* [2]. On a beaucoup dit sur l'amour des conquérants pour leur empire. Charlemagne, voyant venir, à l'horizon, les premiers vaisseaux scandinaves envoyés contre le sien, se prit à pleurer. Alexandre, rencontrant la mer comme une borne infranchissable au-devant de sa conquête, en éprouva un puéril dépit. Jésus n'a rien à craindre pour sa fondation, ni des envahisseurs ni des barrières; cependant il l'aime d'une passion supérieure à celle de tous les fondateurs. C'est que l'Église n'est pas seulement son ouvrage, elle est son épouse. Il s'est uni à elle par un mariage qui surpasse les tendresses de tous les autres, et seuls les accents du ciel pourraient chanter l'épithalame d'un époux si aimant, donnant la main, pour les siècles des siècles, à une épouse si digne d'être aimée.

Épouse toujours en travail d'enfantement, à qui sont dus les soins délicats par lesquels l'époux récompense celle qui lui donne de nouveaux fils. Épouse toujours désolée, soit par les enfants qu'elle perd, soit par l'ingratitude de ceux qui lui restent, et que

[1] Ephes., v, 25, 27.

[2] Joann., xv, 13.

Jésus ne quitte pas un instant, pour essuyer ou partager ses larmes. Épouse toujours belle et sans rides, malgré les siècles qu'elle a vécus et les martyres qu'elle a soufferts, et qui captive le cœur de son Époux par le charme d'une jeunesse éternelle. Épouse sans tache, dont la fidélité fait l'orgueil de sa famille, dont la splendeur immaculée efface celle du soleil, et à qui son Époux dit avec complaisance, en la contemplant, depuis sa tête qui plonge dans les cieux jusqu'à ses pieds qui reposent sur la terre: *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'est point de tache en vous* [1]. Épouse si admirable, qu'un Dieu est descendu sur notre globe de boue pour l'y rechercher, et qu'il s'y fixe avec elle jusqu'au dernier jour: *Vobiscum sum omnibus diebus* [2]. Enfin Époux et Épouse si bien unis que l'éternité ne les divisera pas, et que leur divorce ébranlerait l'équilibre de la terre et des cieux. Hélas! quand deux époux ordinaires ont passé cinquante ans ensemble, sans fatigue et sans mésintelligence, ils convient le monde à venir les féliciter de leur bonheur. Que sont ces unions si fragiles, en comparaison des indissolubles épousailles du Christ avec son Église, dont le lien a pour durée celle de Dieu lui-même, et pour garantie la parole et l'amour du Sacré-Cœur?

Mais cet amour du Sacré-Cœur pour l'Église nous a été transmis en héritage par l'exemple et par la vertu du Sacré-Cœur lui-même. Depuis cet enseignement, l'Église est, de toutes les patries, la plus aimée. Pour Jésus elle est une épouse, pour le catholique elle est une mère, et quelle mère! L'Église est le plus vaste giron dans lequel une réunion d'hommes se soient embrassés. Elle forme, à elle seule, un monde qui surpasse la beauté de tous les autres. Aussi, on la sert jusqu'au sacrifice de sa liberté dans le vœu d'obéissance, jusqu'au sacrifice de sa famille dans le vœu de chasteté, jusqu'au sacrifice de son pays dans l'apostolat des missions étrangères, jusqu'au sacrifice de sa vie dans le martyre ; on la croit jusqu'à l'immolation de sa raison, on la confesse jusqu'au sang. Ses déserteurs sont plus que des traîtres, des apostats; ses enfants ne lui préfèrent que le Paradis. Enfin, la passion qu'elle inspire ne ressemble

[1] Cant., IV, 7.

[2] Matth., XXVIII, 20.

à aucun autre sentiment de la terre, et constitue le plus noble amour qui ait fait battre le cœur de l'homme, après l'amour de Dieu. Or, d'où est venue une si pure flamme dans les âmes, si ce n'est de cette étincelle tombée des profondeurs du Sacré-Cœur : *Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea ?*

Une autre affection de famille du Sacré-Cœur de Jésus fut l'amour de ses frères ou de l'humanité. Ici, point de raisonnement, un simple appel à votre souvenir. Il y a, dans les émanations d'un cœur tendre, un charme pénétrant qui donne de la suavité à la parole, de l'onction au regard, de l'amabilité aux traits, qui projette un reflet du bon Dieu sur le front des enfants de la terre, et qui se fait suivre avec un chaste amour à l'odeur de son parfum. Aussi, dites-moi pourquoi, lorsque la face adorée de Jésus m'apparaît, ce doux tressaillement qui mouille mon regard, qui agite mon cœur, qui me jette dans le sacrifice pour lui complaire, et qui me fait, quelquefois, désirer de mourir pour lui ressembler? pourquoi, dans son Évangile, tant de pages qui palpitent? pourquoi, dans sa vie, tant de traits qui font pleurer? pourquoi, dans son souvenir, cette vertu qui berce la souffrance? pourquoi, dans son seul nom, cette suavité qui passe comme du miel sur les lèvres et comme une caresse du ciel sur les âmes fatiguées? Ce prestige sympathique du Sauveur n'est pas un rayonnement de ses autres grandeurs surhumaines ; il est une douce exhalaison, un reflet de son Cœur répandu sur son front adorable, et lui faisant une auréole de la sainte dilection qu'il nous portait.

Comment s'en étonner, quand on réfléchit que dans ce Cœur, qui est vaste comme l'infini, et qui voit toute l'humanité d'un seul regard, il y a place réservée pour toutes les catégories de cette famille. C'est là que Jésus est ému, en pensant aux patriarches qui furent ses ancêtres selon sa chair, aux prophètes qui saluèrent de loin son avènement, aux apôtres qui ensemencèrent la terre de son Évangile, à ces douze millions de martyrs qui lavèrent leur tunique dans le sang de l'Agneau, à ces vierges qui le suivent dans l'éternité partout où il va; enfin, à chacun de nous, et à ces innombrables justes qui ne sont connus que de lui seul : car, de même que, dans l'espace, on trouve toujours des mondes après des mondes, dans l'immensité du Sacré-Cœur, il n'y a de limite, ni à

l'amour qu'il donne, ni au nombre de ceux qui sont aimés. Et puis, rappelez-vous que le divin Maître unissait à des préoccupations de conquérant la sensibilité, la candeur affectueuse d'un enfant, si bien que sa plus étonnante révélation ne fut pas son infinie sagesse, mais ce jet de son Cœur à la terre, cette nouveauté de sentiment qu'il apppela : *Charité !*

Retour ineffable du prodigue au foyer paternel, doux souvenir de la Samaritaine et de la Chananée, et la béatitude de ceux qui pleurent, et le pardon de Magdeleine, et les petits enfants caressés, et les larmes sur Jérusalem infidèle, et la prière pour les bourreaux qui ne savent pas ce qu'ils font, impérissables souvenirs d'une sensibilité surhumaine, n'êtes-vous pas la touchante preuve des amours que nous voua le Sacré-Cœur ?

Voilà la révélation ; quelle sera sa création ? Une fois que Jésus eut mis l'homme dans son Cœur, ses traits sur la face de l'homme et son sang sur l'âme de cette créature privilégiée, chacun de nous devint pour les autres un objet sacré. Une ère de sympathie universelle se leva comme un soleil vivifiant sur le monde. Le cœur humain était si insensible avant que le Cœur de Dieu l'eût attendri, que Sénèque appelait la pitié le vice d'une âme faible, que le sage Marc-Aurèle défendait de se lamenter sur les malheureux, et que les anciens peuples tiraient leur gloire des haines éternelles qu'ils se juraient, plutôt que de leur mutuelle bienveillance. Mais, depuis que le Sacré-Cœur s'ouvrit au sommet du Calvaire pour nous recevoir tous, on put dire : Le premier besoin de l'homme, c'est l'homme ; la force céda, sur la terre, le premier pas à l'amour ; ce cri de stupéfaction retentit d'un bout du monde à l'autre, à l'aspect de la société chrétienne : « Voyez comme ils se chérissent ! » *Videte ut se diligant !* enfin, la fraternité et la solidarité universelles remplacèrent les particularismes jaloux des castes et des nationalités. Bienfaisante révolution, que l'humanité subit en regardant le côté divin qu'elle avait transpercé : *Aspicient ad me quem confixerunt !*

Après les amours de famille viennent, dans le Cœur de Jésus, les amours que j'ai appelés de condescendance. Les premiers avaient pour objet sa parenté divine ou humaine, les seconds se

rapportent à trois sortes de misères que les sympathies naturelles n'avaient pas encore embrassées.

Et d'abord, quelle nouveauté et quelle fécondité dans l'amour du Sacré-Cœur envers la misère physique ! Le paganisme regardait la pauvreté comme un vice, l'infirmité corporelle comme une aberration de la nature plus digne d'horreur que de pitié, les indigents qui ne pouvaient s'utiliser à titres d'eslaves comme moins intéressants que les animaux bons au service, et il supprimait les malheureux, non par la charité, mais par l'extermination. Eh bien ! le premier de tous les cœurs qui ait palpité devant de telles infortunes et créé des amours jusqu'alors inconnus pour leur soulagement, est le Cœur de Jésus.

Donc, vous tous pauvres lépreux que le monde relègue loin de ses regards, et qui n'avez point de place dans la société des hommes, réjouissez-vous : vous en avez une, toute de choix, dans le Sacré-Cœur. Et vous, petits enfants que l'idolâtrie immolait à tous ses dieux et à toutes ses convoitises, rassurez-vous maintenant : vous êtes un amour du Sacré-Cœur. En un mot, vieillards, mendiants, perclus et déshérités sans nombre, qui êtes le rebut du genre humain, consolez-vous : vous êtes les privilégiés du Sacré-Cœur.

Pitié sublime, qui se survivra à jamais dans l'Église et dans ses institutions ! Lazarets et hôpitaux, orphanotrophes et autres palais de la bienfaisance chrétienne, sœurs de la Charité et frères du Bien-Mourir, ordres et instituts consacrés à la misère physique, n'êtes-vous pas une inspiration du Sacré-Cœur ? Oui, mes frères, tous les prodiges de l'aumône évangélique, depuis ces temps où Julien l'Apostat disait avec reproche aux païens : « Les Galiléens nourrissent vos pauvres et les nôtres; » tous les dévouements envers la douleur corporelle enseignés par cette Rome où César faisait jadis égorger vingt mille Gaulois en une seule naumachie, et où, plus tard, saint Grégoire se condamna au pain et à l'eau pendant six mois, parce qu'un pauvre était mort de faim dans ses États ; toutes ces commisérations et toutes ces sympathies inconnues là où le Sacré-Cœur n'est pas connu lui-même, sont un écoulement de cette source adorée. O Jésus, ô mon Maître ! quand vous ne seriez que le bienfaiteur de l'humanité souffrante, ne

serait-ce point assez pour confondre ceux qui honorent le cœur de saint Vincent de Paul, et qui ne s'inclinent point devant le vôtre?

Quelle nouveauté et quelle fécondité dans l'amour du Sacré-Cœur envers la misère morale! Contraste divin! Jésus a purifié le monde du péché, et il a mis au monde des pitiés ignorées pour les pécheurs. Jadis la miséricorde envers la faiblesse morale aurait paru une complicité immorale; il a fallu l'amour d'un Dieu pour en faire une vertu purifiante et relever le repentir à la hauteur de l'innocence. Ainsi, le Cœur de Jésus, embrassant toutes les annales de la perversité humaine, les couvre d'une tendresse qui submerge les iniquités de la terre pour les laver, comme firent les eaux du déluge pour les punir. Dans ce Cœur, pas de crime qui ne trouve absolution, s'il est confus de lui-même; pas de monstre qui ne puisse entrer, s'il s'y fait précéder d'un acte de contrition. C'est en vain que l'orgueil des anciens géants, les ambitions de Babel, la luxure des cinq villes foudroyées, les apostasies d'Israël, les sacrilèges de Babylone, les impudicités de Rome, se présentent à la vaste mémoire du Sacré-Cœur pour déconcerter sa miséricorde: il les noie dans ses profondeurs, au lieu de les repousser. C'est en vain que les abominations du passé et de l'avenir lui arrivent de tous les points de l'horizon pour jeter l'épouvante à son innocence, et lui composent une contrition vaste comme la mer: l'amour infini, pour une petite quantité de bien, oublie une grande somme de mal; et, de Caïn, qui passe pour s'être repenti, jusqu'à Judas et à Voltaire, qui auraient pu se repentir, il fait entendre aux plus profonds abîmes de la misère humaine cette assurance : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Et depuis, fleuve intarissable du sang de la Rédemption répandu sur la tête de l'humanité souillée, joies inénarrables des âmes lavées dans le bain de la pénitence, déserts réjouis par les cris des coupables pardonnés, tressaillements reconnaissants de Magdeleine, de Thaïs et d'Augustin régénérés, allégresses incessantes de la famille chrétienne au retour des prodigues convertis, fête perpétuelle des cœurs qui passent du péché à la contrition et à l'amour, vous êtes l'effet des pardons sans mesure tombés des hauteurs du Sacré-Cœur.

Enfin, quelle nouveauté et quelle fécondité dans l'amour du Cœur de Jésus envers les ennemis ! Nouveauté incontestable : le mosaïsme avait prescrit la loi du talion, le paganisme avait érigé des autels à Jupiter vengeur ; et lorsque Caton, frappé au visage, déclare qu'il n'a rien senti, ce n'est point par une noble magnanimité qui s'incline à la clémence envers l'adversaire, mais plutôt par un stoïque orgueil qui l'écrase de son mépris. Voici le premier cœur qui ait enseigné et exhalé cette sympathie entièrement nouvelle, l'amour de ceux qui ne nous aiment pas. Le Cœur de Jésus, en nous absorbant tous comme une sorte de sein maternel, fait de nous, mystiquement, un seul et même corps. Or, il n'y a point de prise pour la haine sur aucune partie des membres du Sauveur. Les seuls êtres qu'il soit permis de détester, sont les démons et les réprouvés, parce qu'ils ne tiennent point à cet organisme divin. Et cette miséricorde, non seulement le Cœur de Jésus la pratique, mais il l'impose : car, tous les hommes ayant besoin qu'il leur pardonne, il se fonde sur ce côté de leur misère afin de les obliger à pardonner, mettant en quelque sorte son pardon en vente, suivant l'expression hardie de Bossuet, pour être payé de la même monnaie.

Qui pourrait dire combien d'armes sont tombées, combien de cœurs ont cessé de haïr, combien d'ennemis se sont embrassés devant le Christ expirant avec cette prière sur les lèvres : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Depuis dix-huit cents ans, il est en face de son Père dans cette attitude. Aussi, du ciel à la terre, les pardons de Dieu et les pardons de l'homme se répondent sans interruption ; et quand vous êtes brisés par les passions contraires, en butte aux inimitiés imméritées, je vous défie de ne point rendre l'amour pour la haine, si vous venez devant ce tabernacle, si vous entrez dans le Cœur de la Victime eucharistique, et si vous y entendez retentir ce cri incessant en faveur de tous les blasphémateurs, de tous les apostats, de tous les persécuteurs couronnés, de tous les ennemis de Jésus et de son Église : *Père, pardonnez-leur.* Mon Dieu ! comment se fait-il que nous passions souvent les années à vous adorer, à vous méditer, à vous recevoir, sans faire palpiter la miséricorde de votre Cœur dans le nôtre !

Les voilà en abrégé, les amours caractéristiques du Cœur de Jésus. Tout ce qui est conforme à ces grands sentiments, dans le cœur de l'homme, y porte la paix ; tout ce qui leur est contraire y déchaîne la douleur et le chaos. O vous qui vous plaignez des divers martyres de votre sensibilité, si vous souffrez, ce n'est point parce que vous aimez beaucoup, c'est parce que vous aimez mal. Faites rentrer vos amours dans la règle, ils se changeront en béatitude ; mais que si vous leur permettez d'en sortir, ils seront à la fois votre péché et votre châtiment. Un jour, sainte Catherine s'endormit d'un sommeil extatique, et, pendant son heureuse vision, elle aperçut Jésus qui lui ravissait le cœur et lui faisait présent du sien. Voilà l'opération que je voudrais pratiquer en vous : vous donner le Cœur de Jésus et donner à Jésus votre cœur. Votre cœur, hélas ! est l'idolâtrie vivante de tout ce que le Cœur de Jésus n'aime pas, et même de ce qu'il défend d'aimer : je ne suis pas étonné qu'il soit douloureux comme une blessure, et troublé comme un séjour de désolation. A la place de vos sentiments mal ordonnés, apprenez du Cœur de Jésus l'amour de son Père, l'amour de sa Mère, l'amour de son Épouse, l'amour de ses frères, l'amour des misérables, l'amour des pécheurs, l'amour des ennemis ; et, aussitôt, la même sensibilité qui faisait votre supplice deviendra votre repos : *Discite a me quia mitis sum, et invenietis requiem.* Toutefois, pour que cet effet soit complet, après avoir considéré le Sacré-Cœur comme siège des amours de Jésus, nous devons l'étudier comme source de ses larmes.

DEUXIÈME PARTIE

Il n'y a pas eu d'évangéliste pour raconter la Passion du Sacré-Cœur. Cependant, tous les autres martyres de l'humanité divine le cèdent à celui-ci ; et puisque tant de larmes furent versées en présence de la croix, quelle ne serait pas la plainte de l'Église sur le crucifiement intérieur de Jésus, si un nouveau saint Jean nous révélait cette immense désolation !

Sans doute, le martyre du Sacré-Cœur finit avec sa vie mortelle ; néanmoins, il semble s'étendre en deçà et au delà, car une science infinie accumulait dans ce Cœur l'amertume de l'iniquité universelle, et le chargea, pendant trente-trois ans, du poids de tous les crimes passés et futurs. On peut ajouter encore que son impassibilité céleste se concilie très bien avec son incessant calvaire ici-bas, en ce sens que l'Église, étant la personne de Jésus continuée à travers les siècles du temps, le Sacré-Cœur peut être perpétuellement martyr en ce corps, en cette vie terrestre du Christ, tandis qu'il triomphe dans son existence glorifiée. Voilà l'explication de la Passion douloureuse dont nous allons nous faire l'historien ; voici quelles sont les souffrances qui la composent : ce sont cinq humiliations qui formeront jusqu'à la fin le calice toujours plein et toujours plus amer du Sacré-Cœur, l'humiliation de Jésus dans son amour, dans sa dignité, dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa sainteté.

L'humiliation de son amour, comment la mesurer ? C'est notre coutume de juger le cœur de nos semblables par les affections qu'ils inspirent : sous ce rapport, Notre-Seigneur est le plus disgracié des enfants des hommes. Sans doute, un jour, les apologistes dé-

duiront des arguments en l'honneur de sa divinité des amours qui s'attacheront à sa mémoire ; mais ils en tireront d'aussi concluants des haines et des antagonismes à part dont il est l'objet. Eh ! qui fut ici-bas plus incompris que le Sacré-Cœur ? Il se fait annoncer à la terre par quatre mille ans de bienfaits et de promesses, et, en descendant chez les siens, il n'en est point reconnu. Il ouvre ses miséricordieuses profondeurs aux iniquités du monde, et c'est à peine si la cinquième partie du monde y est entrée. Nos amours tyranniques et absorbants ne supportent ni les réserves ni les résistances ; Notre-Seigneur enseigne, fait ses miracles et meurt pour conquérir quelques centaines de disciples. Depuis, il souffre patiemment la concurrence des fausses églises et des faux dieux, si bien qu'après dix-huit siècles de règne, il commande visiblement à moins de sujets ici-bas que l'empereur de la Chine. Et, comme son empire doit encore aller toujours en diminuant, ce serait à se demander où est notre Dieu, dans notre Christ, si nous ne savions pas que le Sacré-Cœur, étant le plus aimant des cœurs, doit être le moins exigeant, et que devant lui, comme dit François de Sales, une once de bien pesant plus que cent livres de mal, dix justes servent de caution à des nations entières de pécheurs.

Qui fut ici-bas plus délaissé que le Sacré-Cœur ? Il y a, dans l'ordre des souffrances propres à l'amour malheureux, une épreuve également cruelle à l'amour et à l'amour-propre, l'abandon. Nul d'entre nous ne l'a mieux expérimenté que le Sacré-Cœur. Voyez-vous ce débonnaire Sauveur, qui caressait les petits enfants, qui pleurait sur Jérusalem infidèle, et dont l'amour est tellement l'essence qu'il se nommait charité ? Quand sa dernière heure est arrivée, il choisit des amis pour témoins de son agonie, et ils se sont endormis. Plus tard, quand il est chargé de la croix, pas un des malades qu'il guérit, pas un des morts qu'il ressuscita ne se présente, sur le chemin du Calvaire, pour lui rendre témoignage ! O Lazare, ô fille de Jaïre, ô veuve de Naïm ! le cœur humain a besoin de croire que vous ne saviez pas ce qui se passait en ce jour à Jérusalem ! Et, de leur côté, que sont-ils devenus ces apôtres qu'il instruisait et gardait avec des soins de mère ? Presque tous l'ont délaissé. Hélas ! quand lui perdait un ami, aux larmes qu'il versait sur sa tombe, on disait : Voilà comment il l'aimait ! Mais

quand il est ravi à ses amis, bien peu de pleurs autour de lui feront dire : Voilà comment il fut aimé ! Et croyez-vous que ce soit là le terme des abandons qui lui sont réservés ?

Non, aujourd'hui, pour la centième fois, il subit une heure nouvelle de Gethsémani dans les douleurs de son Église ; et il y a des catholiques, il y a des peuples entiers qui se désintéressent de sa cause, qui s'endorment quand il semble agoniser, et à qui il pourrait redire : *C'est ainsi que vous ne pouvez veiller une heure avec moi* [1] ? Aujourd'hui encore, il y a des pays où on le traîne en prison dans son sacerdoce ; et l'on voit des pusillanimes qui l'abandonnent, craignant de partager ses périls, ou découragés par son impopularité : *Relicto eo, fugerunt* [2]. Aujourd'hui, en un mot, est une époque d'abandon universel à son égard : aussi ce n'est plus vers son Père, c'est vers la terre qu'il exhale ses soupirs du Calvaire, et je l'entends, avec un brisement inexprimable, disant à cette France dont il est encore le Dieu, mais qui ne veut plus le reconnaître pour son roi : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? à cette Italie qui l'adore encore dans son Église, mais qui le crucifie dans son Vicaire : Pourquoi m'avez-vous abandonné? à cette Allemagne armée contre lui des rancunes des Hohenstaufen, de la superbe de Luther et des mensonges d'une brutale diplomatie : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? à cette Amérique où il compte à peine sept millions de serviteurs, à cet Orient qui le repousse pour des voluptés sans pudeur; enfin, à toute cette Europe qui menace de le rejeter pour lui préférer le décalogue de l'Internationale : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? O Cœur adoré de mon Maître ! quand je pense qu'il y a des créatures qui se désespèrent pour une infidélité à souffrir, et d'autres qui meurent parce qu'elles ne sont pas assez aimées, je me perds devant l'océan de votre amour et l'océan de vos amertumes, devant l'abîme de nos ingratitudes et celui de votre patience. Ah ! quelle leçon aux larmes répandues avec murmure parce qu'elles ne sont pas essuyées ! quel exemple pour les cœurs qui se désolent parce qu'ils ne règnent pas !

---

[1] Matth., xxvi, 40.

[2] Matth., xxvi, 56.

Il a y quelque chose de pire, pour celui qui aime, que d'être incompris ou délaissé, c'est d'être trahi : autre tristesse qui ne manque pas au Sacré-Cœur. Il y en avait un, parmi ses disciples, que Jésus avait honoré de sa confiance et constitué l'économe de sa famille apostolique : celui-là le livre par un marché infâme, trente deniers sont la mesure de l'estime que faisait l'apostat de son Maître. Et depuis, jusqu'à la fin des temps, on voit des disciples perfides pratiquer envers Jésus la trahison avec des baisers, et de nouveaux Judas, ministres, publicistes ou potentats, spéculer sur les profits du déicide en disant à ses ennemis : « Que voulez vous me donner, et je vous le livrerai ? » *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam*[1] *?* Il y en avait un autre, parmi les apôtres, que Jésus avait institué prince de son Église et son successeur immédiat à ce gouvernement sacré ; or, ce primat de l'épiscopat et du sacerdoce, ce substitut de Jésus lui-même, le renonce à la voix d'une servante. Et, après lui, il y aura dans tous les prétoires de la terre, salons légers et conventicules de la libre pensée, usines sans Dieu et chancelleries sans foi, des disciples pusillanimes toujours prêts à répéter : « Je ne le connais pas » : *Non novi hominem*[2]. Être vendu et renié, ce ne sont pas là, cependant, les humiliations extrêmes de l'amour; il y en a une plus complète, c'est d'être nié : tel est le sort de celui de Jésus-Christ, même au milieu des âges qui portent son nom. Oui, le Cœur de cet homme si évidemment divin, qui unissait la vigueur du génie à la sensibilité d'une femme, des pensées de conquérant à la candeur naïve d'un enfant, a suscité moins d'adorateurs que d'incrédules; il captive moins de sympathies que les idoles du polythéisme. Des multitudes incalculables ont plus de foi au cœur de Bouddha et de Mahomet qu'à celui qui composa la parabole de l'enfant prodigue, et le monde est plus sensible à des amours de roman qu'à ceux du Sacré-Cœur.

A cette pensée, saint François sortait sur les places publiques, les yeux pleins de larmes, la poitrine gonflée de sanglots, criant aux hommes et à la nature : L'amour n'est pas aimé! Et aujour

[1] Matth., xxvi, 15.

[2] Matth., xxvi, 72.

d'hui, combien de lâches croyants disent à ce spectacle : Que penser d'un Dieu qui ne se fait pas aimer par force? Ainsi, nous comprendrions la démonstration par les châtiments, nous fermons les yeux à la preuve par la miséricorde. Cependant, il y a l'infini dans l'une comme dans l'autre ; et si nous sentons la première plus que la seconde, c'est parce que nous avons plus d'égoïsme que de tendresse. On peut croire, si l'on aime, à un Dieu qui supporte le monde, même quand il ne mérite pas d'être supporté, parce que c'est là un acte d'amour ; on peut croire, si l'on aime, à un Dieu qui s'incarne, qui meurt et qui revit pour sauver des ingrats, parce que ce sont là des actes d'amour : en un mot, on peut croire aux choses les plus incroyables quand on aime, parce que l'incroyable est la vraie mesure de l'amour. D'où il suit que c'est au cœur de l'homme que se fait la plus claire révélation du Sacré-Cœur, car il suffirait de bien aimer pour le comprendre: *Qui non diligit, non novit Deum* [1].

Deuxième martyre du Sacré-Cœur, l'humiliation de Jésus dans sa dignité. Grande question pour l'orgueil humain que celle de la dignité personnelle ! Or, la première condition de la dignité de l'homme, c'est la liberté : aussi, lorsque la royauté de France fut conduite au martyre, sur l'échafaud de la place Louis XV, cette noble victime en qui se personnifiaient si bien les délicatesses de l'honneur chrétien, donna sa tête docilement, mais ne voulut livrer ses mains que par respect pour l'exemple de Jésus chargé de chaînes. Eh bien ! que dut-il se passer dans l'âme de Jésus lui-même, quand l'ignoble poids des fers tomba sur ces mains qui soutiennent le monde : *Orbem pugillo sustinet?* Sans compter que ce n'est là pour lui que le commencement de cette honte : car, depuis, toujours lié dans quelque membre, toujours garrotté dans quelque droit de son Église, il traverse les siècles à la merci de toutes les tyrannies, et souvent déshérité de toutes ses libertés, excepté de la seule qui ne lui peut être ravie, celle de proclamer la vérité : *Verbum Dei non est alligatum* [2].

[1] I Joan., IV, 8.
[2] II Tim., II, 9.

Il y a pire, pour la dignité humaine, que d'être lié : c'est d'être soufflété. Que le Sacré-Cœur dévore cette nouvelle flétrissure imprimée à la face de Jésus. Un soufflet, mes frères, c'est l'expression la plus insolente des mépris de l'homme. Combien de sang a coulé pour de tels affronts ! Nous qui ne les pardonnons pas, les coups reçus à cette place du visage où les pudeurs de l'âme ont coutume de se montrer, enfants d'une patrie qui passa les mers et qui conquit des royaumes pour venger un coup d'éventail à la joue d'un de nos ambassadeurs, mieux que d'autres nous devons la sentir, l'injure imprimée par des mains sacrilèges sur des traits adorables. Or, cette injure, la face de Jésus la reçoit, et le Cœur de Jésus la souffre dans le présent et dans un avenir sans bornes : car Jésus passe toute sa vie du temps au prétoire de la persécution, soufflété tantôt dans sa Papauté, tantôt dans son Église, tantôt dans ses ministres, et répondant à tous ses insulteurs : « Si j'ai mal parlé, dites-moi en quoi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me meurtrissez-vous? » *Si autem bene, quid me cædis* [1] *?*

Soyez lié, soyez soufflété ; il y a un degré de plus dans l'échelle de la dégradation : il consiste à être flagellé. Or, Jésus le sera deux fois, suivant l'opinion commune, l'une avant, l'autre après sa condamnation : *Apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit* [2]. D'après la tradition, il reçoit cinq mille de ces coups de fouet dont quarante, au rapport de Moïse, mettaient la vie d'un patient en danger. On ne le détache de la colonne, dit sainte Brigitte, que parce qu'il va expirer, et que l'on ne veut pas perdre le spectacle de son crucifiement. Enfin, à peine détaché, il tombe dans un ruisseau de sang, où il cherche ses vêtements en se traînant, comme si ses plaies ne formaient point un voile suffisant à sa pudeur ; et cependant, croyez-vous que ce soit pour lui la fin de ce supplice? Non : il est des loges de franc-maçonnerie où l'on voit encore sa sainte image renversée, et, auprès, la poignée de verges avec lesquelles il est flagellé par les initiés ; il est des antres d'impiété où des sectaires renouvellent sur son corps, dans l'hostie consacrée, tous les attentats des Juifs et des Romains. En un mot, ce serait à mourir de

[1] Joan., XVIII. 23.

[2] Joan., XIX, 1.

douleur devant votre croix, ô mon Maître ! si les opprobres de votre Cœur retombaient avec toute leur désolation sur le nôtre : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* [1].

Ce n'est pas tout. Pilate abandonne sa victime au bon plaisir de la soldatesque, et Jésus sera pire que fouetté, il sera conspué : *Flagellatum tradidit eis* [2]. Oui, des crachats après tant d'autres outrages, et que le Sacré-Cœur contienne ses bondissements de douleur ! Sans doute, il restait encore à Jésus cette beauté si auguste que, longtemps après sa mort, on faisait le voyage de Jérusalem pour voir saint Jacques, parce qu'il avait l'honneur de lui ressembler ; mais encore quelques moments, et ces traits divins vont être couverts d'ignominie ! O Épouse des Cantiques, qui admiriez par avance le visage blanc et rose de votre bien-aimé, dites-moi si vous le reconnaissez aujourd'hui ? Et vous, ô grand législateur d'Israël, qui aviez décrété qu'une fille rougirait pendant sept jours quand son père lui cracherait à la face, dites-moi jusqu'à quel point doit rougir la majesté de Dieu souillée par les crachats d'un ver de terre ? Et cette insulte se renouvelle, avec aggravation, chaque fois que l'humanité vomit des blasphèmes à la sainte Face ; bien plus encore, lorsque la sainte Face est exposée à des souillures pires que celles de l'humanité. Ici, ô Sacré-Cœur ! enseignez-moi ce que je n'ose pas dire et ce que je ne puis taire, votre répulsion inexprimable, votre *transeat* à faire pleurer les cieux, le jour où votre Eucharistie fut versée au tombereau des immondices et jetée en pâture aux pourceaux !

Enfin, même après avoir été lié, soufflété, fouetté, conspué, il nous reste quelque chose de la majesté humaine, si nous ne sommes pas ridiculisés. La dérision, en effet, voilà le plus bas fond de l'opprobre et de l'abjection : car ce qui flétrit, ce n'est pas la colère des ennemis, c'est leur sarcasme. Or, tandis qu'il n'y a pas, simultanément, de place sur le même visage pour la fureur et pour le rire, seuls les exécuteurs du déicide mêlent d'ignobles ricanements à leur cruauté de bourreaux. Tandis que l'agonie des autres hommes est sacrée, et qu'il n'y eut pas de législation assez barbare pour

[1] Ps. LXVIII, 10.

[2] Matth., XXVII, 26.

faire entrer la moquerie dans le châtiment de ses criminels, Jésus est le seul condamné qui ait vu sa mort huée par des juges iniques, et tout un peuple, dans ses représentants officiels, narguer son dernier soupir : *Deridebant eum*. Divertissement infernal qui sera contagieux sur la terre : car, un jour, les ricanements du dix-huitième siècle répondront à ceux du Calvaire. L'art de ridiculiser Dieu et son Christ deviendra un plaisir et une aptitude de l'esprit français, sous le nom de sourire de Voltaire; et les sifflets de cette incrédulité insolente, passant tour à tour du pied de la croix au pied du tabernacle, formeront, au sein du Sacré-Cœur, une désolation immense comme son amour. En vérité, Dieu avait bien dit dans l'Ancien Testament : « Mon Cœur n'attend que l'opprobre et la misère » : *Improperium expectavit cor meum et miseriam* [1]. Mais vos tristesses réelles, ô mon Sauveur! ne surpassent-elles pas celles de vos prévisions? Et vous qui êtes si bons pour ceux qui vous élèvent, mais si impitoyables pour ceux qui vous amoindrissent, apprenez donc, à l'école du modèle le plus grand et le plus abaissé, la suavité et l'humilité du cœur!

Troisième martyre du Sacré-Cœur, l'humiliation de Jésus dans sa sagesse. L'orgueil de l'esprit est un des plus dangereux de la race humaine; il causa la ruine d'Adam, il est encore la tentation tyrannique de sa postérité : aussi, tandis que les grands hommes du paganisme se paraient avec ostentation du titre de sages, Jésus va se glorifier du titre de fou. Comptons ce qu'il en coûtera de brisements à son Cœur.

C'était un titre sacré, en Israël, que celui de prophète : car les prophètes étaient les voyants de la nation, et, confidents de la prescience divine, ils apercevaient, à l'horizon, l'image lointaine du Christ attendu. Combien de fois ce titre ne fut-il pas usurpé par l'imposture! Eh bien! voici le Dieu des prophètes, le Messie qui est le terme de toutes les prophéties, confondu avec un devin de tréteaux et un prestidigitateur de carrefour! Vous n'avez pas entendu les défis qui lui sont portés? toute la foule est accourue, le spectacle est au complet, on a mis un bandeau sur ses yeux; et

[1] Ps. LXVIII, 21.

là, pharisiens, grands prêtres, légionnaires, le frappent à la ronde en lui disant : « Christ, devine qui t'a porté ce coup ? » *Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit* [1] ? Et tandis que Dieu envoyait jadis des lions et des ours pour dévorer les enfants qui se moquaient du prophète, le Prophète des prophètes se laisse persifler par des cannibales plus cruels que des bêtes, et ne répond pas : *Jesus autem tacebat* [2].

Mais ce n'est point assez qu'il soit convaincu d'aveuglement ; on va le traîner chez Hérode, et, là, il le sera de stupidité et de folie. Il a fait des miracles devant les petits, qu'il est aisé de séduire ; qu'il en fasse, aujourd'hui, devant les rationalistes de la synagogue, qui en jugeront avec plus de compétence : le voilà, le thaumaturge des pauvres et des hameaux ! voyons s'il sera consacré par le suffrage des penseurs. Mais Jésus se refuse à cette mise en scène du royal histrion : les miracles sont accordés à la prière de l'amour, non aux sommations de l'orgueil ; aussi Hérode lui jette une tunique d'insensé sur les épaules, et, de concert avec ses gardes, il le couvre de son mépris : *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo* [3].

O vous qui avez la maladie des prétentions intellectuelles, orgueilleux qui triomphez de l'esprit que vous avez, et qui souffrez tant de celui que l'on ne veut pas vous reconnaître, en face de votre Dieu devenu insensé par amour, que pensez-vous de votre sagesse ? Et nous ne sommes qu'à la première scène de cette parodie navrante, car l'histoire des hérésies et des négations philosophiques n'est-elle pas l'histoire du calvaire de la sagesse de Dieu ? Que doit-il se passer dans les profondeurs ineffables du Sacré-Cœur, quand il aperçoit le monde préférant aux oracles de l'infaillibilité un mot d'ordre de secte ou des épigrammes de journal ? quand il étonne notre société par ses coups de Providence, et que notre société sceptique traite cette puissance comme une divinité de prétoire qui a un bandeau sur les yeux, en lui disant avec ironie : Que nous prophétises-tu pour demain ? *Prophetiza nobis ?* enfin, quand des insensés ou des libertins, semblables à Hérode ; non

[1] Matth., xxvi, 68.
[2] Matth., xxvi, 63.
[3] Luc., xxiii, 11.

contents des miracles communs, persistent dans le blasphème jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de mettre sa toute-puissance au service de leurs entêtements particuliers? Et puis, combien de fois, ô mon Jésus! ne fut-elle point bafouée cette tunique d'insensé que vous prîtes au jour de l'Incarnation, et celle que vous avez revêtue sous les viles apparences de l'Eucharistie, et celle que vous portez en nous prêchant la folie de votre croix! Combien de fois, depuis Lucifer jusqu'à Voltaire, toutes les arrogances du savoir n'ont-elles point passé devant vos adorables inventions en les couvrant de leur mépris: *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo!* Après cela, rappelez-vous, mes frères, qu'à chaque négation contraire à la vérité révélée, Jésus est accusé de folie par l'orgueil humain; et vous, qui êtes si intraitables dans la contradiction, vous comprendrez ce qu'il faut d'humilité pour supporter l'éternel outrage de cette opposition. Ah! comme toutes les souffrances qui viennent de l'enflure de l'esprit se calment à ce souvenir!

Quatrième martyre du Sacré-Cœur, l'humiliation de Jésus dans sa sainteté. La sainteté est, par rapport à Jésus, ce qu'est, par rapport à l'homme, la moralité. Nul ne veut être attaqué dans ce point délicat de son âme, et nul ne croit même devoir pardonner cette attaque; seul, Jésus fait bon marché, même de son relief d'honnêteté. Tandis que les cieux chantent à ses pieds: « Saint, Saint, Saint! » sur la terre, il consent à être publiquement accusé et juridiquement flétri.

Écoutez-la cette navrante histoire, vous qui avez le culte de votre renom sans tache et les susceptibilités de l'impeccabilité. Un jour, on entend passer un convoi tumultueux dans les rues de Jérusalem; la ville entière s'informe, la voix publique lui répond: C'est Jésus, ce suborneur populaire qui vient d'être démasqué par les savants de la synagogue, c'est le faiseur de faux miracles qui vient d'être convaincu de charlatanisme. Et il est regardé comme si dangereux, que le voilà livré aux bourreaux; comme si impur, que Barrabas lui-même lui a été préféré; comme si coupable, enfin, qu'il marche entre deux larrons et qu'il sera crucifié au milieu, étant le moins honnête des trois. O vous qui avez pitié de l'expression endolorie de ses traits, n'essayez pas de le défendre: car Pilate l'a tenté sans

y réussir, et il n'est pas permis d'accuser, pour l'innocenter, la justice de Caïphe, et celle d'Hérode, et celle de César. Ainsi, ce jugement abominable : Jésus est un malfaiteur, sera prononcé par toutes les juridictions de l'ancien monde ; il sera consigné dans l'histoire par le burin indélébile de Tacite, et il prendra possession de la conviction universelle, si bien que, pendant trois siècles, l'argument populaire contre la sainteté du christianisme sera l'infamie de son fondateur.

Et ce n'est là que la première goutte de ce déboire immense du Sacré-Cœur : car Jésus est encore accusé dans sa sainteté aux divers tribunaux de la perversité humaine, et y reçoit des stigmates déshonorants. Tantôt ce sont les philosophies, représentées par la Synagogue, qui le déclarent moins parfait que Confucius et Zoroastre, ou qui le placent à côté d'eux à rang égal ; tantôt ce sont les hérésies de la chair, représentées par Hérode, qui, depuis Montan jusqu'à Luther et Henri VIII, s'impatientent des freins qu'il impose et taxent sa morale de folie ; tantôt ce sont les égoïsmes de la politique, représentés par Pilate, qui ne lui pardonnent pas les embarras qu'il leur cause, qui le laissent outrager sous prétexte de liberté, qui pactisent avec ses ennemis de peur de se commettre, et qui, en écrivant ses titres au texte de la loi, prétendent immatriculer un fait historique et non émettre une profession de foi ; tantôt, enfin, ce sont ces innombrables armées du mal, solidarisme, incrédulité, franc-maçonnerie, fausses religions, qui se flattent d'élever pour l'avenir des générations plus pures que les siennes, et qui l'ont déclaré assez peu digne de respect pour mériter d'être *étouffé dans la boue !*

Ah ! je ne suis pas étonné si, abreuvé de la lie de toutes ces calomnies, le Verbe éternel s'écrie : *Je suis un ver de terre, et non pas un homme* [1]. Qu'ils s'avancent auprès du Sacré-Cœur, les flétris de tous les siècles, et qu'ils goûtent le seul orgueil qui leur soit permis et possible, celui de voir le Fils de Dieu devenu comme l'un d'eux ! *Ecce quasi unus ex nobis factus est* [2] *!* Mon Dieu ! qu'est-ce que l'honneur que l'on perd dans l'ignominie, en comparaison de

[1] Ps., XXI, 7.

[2] Gen., III, 22.

l'honneur que l'on gagne, puisque l'on y acquiert la gloire d'être traité comme vous? Eh ! quoi de plus beau que ce partage à l'école et à l'image du Sacré-Cœur!

Enfin, cinquième martyre de ce divin Cœur, l'humiliation de Jésus en sa puissance. Il y a, dans le pouvoir, un prestige qui accroît la personnalité humaine. Aussi, vainement ceux qui l'exercent se plaignent de sa fatigue, ceux qui l'ont perdue ne se consolent pas de la mélancolie de ne plus l'exercer. Eh bien ! voici un condamné à mort qui possède la puissance infinie et qui va s'en démettre, à la face des siècles, avec une humilité qui sera l'un des abaissements les plus douloureux du Sacré-Cœur. D'abord, Jésus se démet de sa puissance de thaumaturge: car la main qui releva la fille de Jaïre est attachée, la voix qui ranima le sépulcre de Lazare est presque éteinte, celui qui commandait aux éléments marche sous les ordres d'une populace ameutée, et il ne fait pas le seul miracle qui eût pu certifier les autres, celui de confondre ses ennemis. Il se démet de sa puissance de sauveur, car une émeute de forcenés lui crie : « Il est venu pour sauver le monde, et voilà qu'il ne se sauve pas lui-même : » *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere* [1]. Il se démet de sa puissance de roi, car il n'est pas seulement roi déchu, il est roi de théâtre: à lui pour sceptre un roseau, pour hommages d'ironiques génuflexions, et pour trône une croix qui sera le gibet des esclaves avant d'être placée comme joyau sur le diadème d'Héraclius. Enfin, il se démet de sa puissance de Dieu: car voyez-vous ce patient qui trébuche à chaque pas, et qui, épuisé de sang, menace de mourir avant la fin de son supplice ? C'est celui que l'Écriture représente posant son pied sur l'axe du monde et renversant l'Océan jusqu'au sommet des montagnes. Voyez-vous cet agonisant qui chancelle le long de sa voie douloureuse et qui s'affaisse trois fois sous le poids d'une croix ? C'est le même Tout-Puissant qui, en ses jours de colère, secoue la terre par ses deux pôles et en fait tomber les impies. Et puis, attendez quelques années encore, les empires et autres puissances ennemies vont fondre sur ce nouveau corps de Jésus qui est

[1] Math., XXVII, 42.

l'Église, et, dans ce corps, il portera la marque de toutes les geôles et de toutes les oppressions de l'univers ; et, pendant qu'il souffrira une perpétuelle agonie de la part des diverses tyrannies conjurées contre lui, les bourreaux de ce déicide prolongé diront aux générations scandalisées : Attendons et *voyons si Élie viendra le délivrer* [1]. Enfin, Jésus n'accepte pas seulement l'apparence de la faiblesse qui succombe, mais celle d'une fiction qui s'évanouit : car, nié tantôt dans la réalité de sa personne et de ses miracles, tantôt dans son existence historique, tantôt dans la vérité de ses commandements et de son symbole, il descendra jusqu'à l'insignifiance du mythe, jusqu'à la vanité d'un néant, et le fleuve d'amertume qu'une telle épreuve verse dans le Sacré-Cœur, est si profond qu'il est insondable.

Quand Marseille fut délivrée de la peste, au siècle dernier, par l'intervention de cette dévotion, Belzunce s'écriait dans un transport de gratitude : « Vaisseaux de notre rade qui parcourez les mers, annoncez à toutes les nations et à tous les rivages la gloire du Cœur de Jésus. » J'ai bien envie de retourner cette belle pensée et de m'écrier à mon tour : Pèlerins d'Amérique et d'Angleterre au sanctuaire de Paray-le-Monial, innombrables convois qui portez des villes entières aux pieds de Marguerite-Marie, allez annoncer aux deux mondes les humiliations du Sacré-Cœur ! Oui, ses humiliations : car le culte du Sacré-Cœur triomphe, mais son humilité est proscrite et ses amours ne sont pas aimés. Or, de quoi vous servira de monter en wagon pour aller, sur tous les chemins, à la recherche de la paix que vous avez perdue ? La paix du Seigneur n'est pas dans les formes de cette dévotion, elle est dans les vertus qui la composent. Donc, si vous voulez rentrer en possession de ce bienfait, ne vous contentez pas d'attacher le Sacré-Cœur comme une décoration sur votre poitrine, mais mettez-le dans votre propre cœur, c'est-à-dire, aimez comme il a aimé et souffrez comme il a souffert. C'est du cœur que sortent les larmes, c'est du cœur aussi que jaillira pour vous la source de la consolation.

Revenez donc, ô prévaricateurs, au Cœur de Jésus, et le salut ne se fera point attendre : *Redite, prævaricatores, ad cor, et salus mea*

[1] Math., xxvii, 49.

non morabitur [1]. Ceci est vrai de notre pays comme de nos âmes : car, fût-il certain que l'agonie du monde a commencé, puisque c'est en présence du Sacré-Cœur ouvert, nos ruines elles-mêmes ne peuvent être sans espoir : *Salus mea non morabitur*. Toutefois, mes frères, ne soyons pas de ces adorateurs égoïstes qui pensent toujours aux promesses qu'a faites le Sacré-Cœur; pensons surtout à celles que nous lui devons faire. Par conséquent, vous pour qui la vie et la piété elle-même ne sont qu'un calcul de sensualité, regardez Notre-Seigneur se présentant en état d'*Ecce homo* à la bienheureuse Marguerite et lui disant : « Tu vas prendre ce plaisir, vois quel a été le mien ! » Et vous qui rêvez toujours, dans le service de Dieu, des émotions nouvelles, désireux d'alléger le sacrifice par les diversions, entendez ces paroles de Jésus à sa servante : « Quand je portais ma croix, je ne la changeais pas de côté pour me soulager. » Et vous qui arrivez au terme de vos jours en poursuivant de terrestres désirs, souvenez-vous de Marguerite déclarant, à sa dernière heure, qu'elle n'a d'autre ambition que de « s'abîmer dans le Cœur de Jésus ». Comme la mort doit être douce, en effet, quand elle est l'entrée dans cet océan de l'amour et de la paix ! Enfin, vous qui voudriez vous acquitter envers Dieu au minimum de la réciprocité, traiter avec lui pour le salut au rabais, lui proposer une charte en vertu de laquelle vous disposerez de son Paradis moyennant dispense de la croix, souvenez-vous de Notre-Seigneur apparaissant, tout en larmes, à Marguerite avec cette douce plainte sur les lèvres : « Si je le pouvais, je ferais « encore plus pour les sauver; mais ma miséricorde est à bout, et « les péchés augmentent sans cesse. Hélas ! n'y aura-t-il donc « personne qui ait pitié de moi, et qui veuille compatir à ma dou- « leur dans le pitoyable état où les iniquités de ce monde m'ont « réduit ? » De grâce, mes frères, ayons pitié du Sacré-Cœur; et n'oublions pas qu'en participant à la source de ses larmes, nous puisons à la source de notre paix : *Invenietis requiem animabus vestris*.

[1] Is., XLVI, 8, 13.

TROISIÈME PARTIE

Comment la dévotion au Sacré-Cœur a-t-elle été contestée dans son objet, alors que la vénération de l'homme pour le cœur de l'homme est une inclination si puissante de sa nature ? Le cœur d'Henri IV donné par lui à son château de la Flèche, le cœur de sainte Chantal légué par elle à la Visitation de Paris, les cœurs des Valois renfermés dans des urnes précieuses à Saint-Denis, bien d'autres cœurs de grands ou saints personnages avaient été précieusement conservés. Pourquoi celui du Fils de Dieu fait homme a-t-il dû subir des retards et des suspicions avant d'être placé sur les autels ?

Cet organe serait-il donc moins adorable en Notre-Seigneur que les autres portions de sa chair ? Ah ! sans doute, ils parlent à ma foi ces pieds essuyés par les cheveux de Magdeleine, et si souvent fatigués à la poursuite des brebis errantes d'Israël ; sans doute, je les aime ces mains dont le contact guérissait les malades et dont les caresses cherchaient la tête des petits enfants ; sans doute, je l'admire cette bouche dont le sourire exprima tant de tendresses et dont la parole consola tant de malheureux ; sans doute, je les vénère ces yeux qui pleurèrent sur le tombeau de Lazare, et dont un seul regard tirait, des yeux de saint Pierre, une source intarissable de larmes ; sans doute, enfin, je contemple avec ravissement, et ce front sous lequel reposaient des pensées sublimes, et cette face où resplendissait la majesté du plus beau des enfants des hommes ; mais quand j'ai tout adoré dans l'humanité de mon Sauveur, je découvre en elle un trésor plus digne encore de mon amour : je veux parler de ce Cœur qui donnait le mouvement aux pieds, la bienfaisance aux mains, la bonté au sourire, la miséricorde au regard, les

plus nobles attraits à la sainte face, et qui fut le réservoir du sang divin ainsi que le calice charnel de notre Rédemption. *Calix quam præclarus est*[1] !

Encore une fois, comment a-t-on pu faire une question de ce culte si naturel ? Si ce Cœur nous avait été transmis à l'état de relique inanimée, il constituerait la plus belle du catholicisme. Nous qui vénérons à genoux une épine de la couronne de Jésus, une parcelle de sa croix, une goutte de son sang sur l'Escalier saint, avec quelle émotion ne visiterions-nous pas la poussière de son Cœur? Quelles mers ou quels déserts pourraient arrêter l'humanité sur les chemins de ce pèlerinage ? Et l'art qui a lancé de si splendides coupoles sur les restes des apôtres et des martyrs, quels miracles d'inspiration n'aurait-il pas réalisés pour abriter la plus pure portion de matière que la main du Créateur ait pétrie ! Mes frères, nous avons mieux que les restes du Sacré-Cœur, nous en possédons la réalité palpitante. Aussi, qu'allons-nous faire à Paray-le-Monial ? Qu'est-ce que cet autel où Jésus posa ses pieds sacrés, et ce noisetier à l'ombre duquel il ouvrit son sein, et tout l'appareil de la piété des deux mondes ornant le berceau de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'est-ce que tout cela en comparaison du Sacré-Cœur lui-même ? Eh bien ! ce Cœur qui fut le premier récipient et le premier moteur de la vie organique du Sauveur, ce Cœur dont une seule palpitation aurait racheté le monde, ce Cœur qui traduisit en ces pulsations ineffables tous les actes d'amour du Verbe incarné, qui cessa de battre sur la croix, qui se ranima dans le sépulcre, qui est aujourd'hui le plus beau spectacle qu'offre l'humanité divine dans les cieux, ce Cœur, tel que les séraphins le contemplent, est sur ce reposoir. Il nous voit, il nous répond ; et quand on a le bonheur de vous posséder, ô Cœur de Jésus ! dans nos tabernacles, comment aurait-on le courage de vous quitter pour aller chercher autre chose en ce monde, si ce que l'on va chercher au loin ce n'était encore vous-même ?

Or, peut-on concevoir qu'après avoir adoré la croix du Rédempteur, le monde refuse de se prosterner devant son Cœur ? Cependant ce Cœur a fait ses prodiges comme la croix : car le côté maté-

[1] Ps. xxii, 5.

riel de son culte est justifié par ses influences morales, et, de même qu'en élevant jadis la croix au cri de : *Dieu le veut !* l'Église jeta le moyen âge sur les chemins de Jérusalem, en arborant aujourd'hui l'image du Sacré-Cœur, elle couvre Rome de cette ombre tutélaire, et tient la catholicité suspendue à des espérances jusqu'à ce jour ignorées. Voici, en effet, le côté social de cette dévotion : ce n'est plus un viscère inerte, c'est le premier bienfaiteur du monde actuel qu'il s'agit d'honorer, c'est-à-dire, la source de la paix pour la France, pour les hommes entre eux, pour les hommes dans leurs rapports avec Dieu.

La prédestination du Sacré-Cœur à devenir le protecteur de la France se dégage des premiers mots de son histoire. Cette vérité ne demande pas d'être déduite par effort de raisonnement, il suffit de la conter. Au reste, rappelez-vous le prologue de la loi salique : *Vive le Christ qui aime les Francs !* et ces paroles de l'antique Israël : « Le Seigneur n'a pas eu de telles prédilections pour toutes les nations » : *Non fecit taliter omni nationi* [1], et vous comprendrez qu'une nation particulière ait été choisie pour être l'objet des préférences ainsi que l'instrument de la propagation du Sacré-Cœur.

Or, entre tous les peuples, quel peuple pouvait prêcher mieux que le nôtre l'adoration d'un Cœur blessé par amour ? N'y avait-il pas, entre l'âme de la France et cette religion, une secrète affinité? ne convenait-il pas que le pays le plus prompt aux entraînements de la sympathie, dans le mal comme dans le bien, devînt le sanctuaire de cette sublime réparation? Ah ! il faut bien que Dieu l'ait ainsi estimé, car voici l'abrégé des demandes faites à la France par l'intermédiaire de la bienheureuse Marguerite : une consécration nationale au Cœur de Jésus, un temple national élevé en l'honneur du Cœur de Jésus, un étendard national portant l'inscription et l'image du Cœur de Jésus [2] !

Avouez, mes frères, que si tout le but de cette révélation n'est

[1] Ps. CXLVII, 20.

[2] Voir trois lettres spéciales, sur ce sujet, écrites par Marguerite-Marie à la mère de Saumaise.

pas atteint, nous n'en sommes pas loin : car la consécration a eu lieu, le temple se bâtit sur les hauteurs de Montmartre, et l'étendard bien des fois abattu, mais toujours relevé, à Paray, couvre de ses glorieux replis, aujourd'hui, la châsse de Marguerite-Marie, en attendant que la France, redevenue elle-même, adopte, comme nation, le Christ pour son roi, et, sans abandonner son drapeau ordinaire, tienne en réserve, à Notre-Dame de Paris ou à Saint-Denis, une bannière aux armes du Sacré-Cœur, pour être portée comme un second *labarum* sur tous les champs de bataille où il s'agira de sa foi ou de son avenir.

L'origine d'une telle solidarité entre la France et le Sacré-Cœur commence à cette prophétie de Marguerite : « Heureux les chrétiens dévots au Sacré-Cœur ! ils préparent un puissant protecteur à notre patrie. » Elle date de ces paroles que la mère de Saumaise adressa, par une sorte d'inspiration, à notre bienheureuse : « Allez, devant le saint Sacrement, tenir la place du roi. » Obéissante, en effet, jusqu'après la mort, Marguerite tient, chez nous, la place des rois, en ce sens que, pendant qu'ils ne sont plus en France, elle veille à la garde du pays, et, de cette sorte, une radieuse trinité de protectrices célestes forme une couronne tutélaire au sein de notre capitale. Sainte Clotilde, fondatrice de la Monarchie, est honorée dans la paroisse de son nom ; sainte Geneviève, libératrice de la Monarchie, règne sur la montagne du Panthéon ; enfin, la bienheureuse Marguerite-Marie, espoir de la Monarchie agonisante, veillera sur la colline de Montmartre. Voilà, mes chères sœurs, un patronage dans lequel votre modeste compagne entre aujourd'hui, voilà une gloire dans laquelle vous entrez vous-mêmes : car, à jamais, il y aura un souvenir de la Visitation sur le sommet sacré de notre rédemption nationale, pour empêcher notre pays de vous proscrire, en lui rappelant qu'il est votre débiteur.

Il a fallu deux cents ans au Sacré-Cœur pour obtenir cette unanimité de pieux sentiments qui convergent en ce moment vers lui. Louis XIV eut-il l'âme assez humble pour répondre aux avances de Jésus, qui le nommait, dans une apparition célèbre : « le fils aîné de mon Sacré-Cœur » ? C'est douteux. Cependant, on était à la fin de 1689, un siècle avant la catastrophe qui allait emporter tant de choses au souffle de ses innovations turbulentes, et la nation

avait, tout juste, le temps nécessaire pour se réfugier dans l'arche de salut qui lui était ouverte avant le nouveau déluge. Grand nombre de justes y entrèrent. En peu de temps, le culte du Sacré-Cœur prit, dans nos monastères et dans nos diocèses, cet essor d'où il s'élança à la conquête du monde catholique. La cour, représentant, auprès de ce Cœur, l'espoir et les devoirs de la France, le dédommagea de ses dédains officiels par bien des adorations privées qui étaient les prémices de notre donation nationale. La reine d'Angleterre pose, à Paris, la première pierre de la première chapelle dédiée au Sacré-Cœur. La duchesse d'Orléans va, à Chaillot, prier et pleurer aux bénédictions où l'on fait amende honorable au Sacré-Cœur. Toutes les grandes dames se pressent autour de la princesse de Lorraine devenue religieuse de la Visitation, pour solliciter leur inscription dans la confrérie du Sacré-Cœur. Sous Louis XV, cette dévotion grandit; et dans le palais souillé par de royales débauches, on voit d'humbles oratoires où la reine et ses filles, agenouillées comme des anges réparateurs devant le Sacré-Cœur, couvrent de la blancheur de leur innocence les impuretés de la couronne. Marie Leczinska obtient des évêques, réunis pour l'assemblée de 1765, que le culte public du Sacré-Cœur soit établi. Le Dauphin fait ériger un sanctuaire au Sacré-Cœur ; enfin son fils, devenu roi sous le nom à jamais triste et vénéré de Louis XVI, son fils débordé par la Révolution et sur le point d'en être la victime, à bout de forces et de bienfaits, ne trouve d'autre remède aux crises désespérées de la France que de la jeter dans les profondeurs du Sacré-Cœur. Aussi, même à côté des immortelles pages de son testament, elle vivra la page sublime où ce prince promet au Sacré-Cœur une fête, un temple, une consécration de ses États, s'il échappe aux monstres conjurés contre lui. En lisant l'expression ineffable de cet acte de foi, on comprend, sans peine, que la France sera sauvée, le jour où elle aura un roi capable de faire honneur à la parole inexécutée de son Roi-martyr.

Mais, quand le trône est renversé, que devient la tradition des bienfaits du Sacré-Cœur à notre égard? Nos rois s'en vont, nos dynasties changent, le Sacré-Cœur nous garde toujours. Exécuteurs testamentaires de Louis XVI, les Vendéens placent cette image sur leurs armes; et, depuis, si on monte au faîte des vicissitudes con-

temporaines, Jésus semble nous dire : J'ai mis quelque chose de mon Cœur dans tous ces événements : *Dedi cor meum in cunctis operibus quæ fiunt sub sole.* Quand, après ces orgies sanglantes de 93, la France de la Révolution, cette coupable Hérodiade qui avait joué avec la tête des prophètes, cherche un asile inviolable où la justice divine ne la frappe pas, quel est son refuge de prédilection? Le Sacré-Cœur de Jésus. Quand nos institutions religieuses veulent se donner un baptême qui ravisse des bénédictions au ciel et qui leur assure l'avenir, d'où tirent-elles un titre qui renferme excellemment l'espérance? Du Sacré-Cœur de Jésus. Et quand nos supplications privées ou publiques désirent prendre des ailes pour monter plus vite, quand nos âmes aspirent à jeter dans un seul mot toute la puissance de leur prière, quelle est leur formule préférée? *Cœur de Jésus, ayez pitié de nous !* Enfin, le recours au Sacré-Cœur, qui avait été, après la Révolution, la principale consolation des [illegible]mes, après la dernière guerre, devient le seul appui des vain[illegible] à quatre-vingts ans de distance, la notion du patronage social du Sacré-Cœur ressuscite, et cette flamme, immortelle comme la France elle-même, passe de l'âme de Louis XVI aux zouaves pontificaux de Patay.

Voyez! ils sont moissonnés comme les épis, les vaillants de cette journée mémorable; mais ils sourient à la mort, car ils *tombent dans le Sacré-Cœur de Jésus !* L'aspect de leur bannière les soutient quand ils tombent, et ils la saluent, au milieu de la fumée et de la poussière qui l'enveloppe, comme un signe sacré *dans un nuage d'encens.* Cependant, la France entière se lève et prend son bâton de pèlerinage pour aller cacher ses blessures et ses larmes dans le Cœur de Jésus, à Paray-le-Monial. Elle ordonne l'édification d'une basilique qui sera, devant l'avenir, un mémorial de son éternelle alliance avec le Sacré-Cœur. Enfin, généraux, députés, prêtres et pontifes viennent tour à tour, dans ces sanctuaires, se faire cautions pour leur patrie repentante, et tous oublient un instant qu'ils sont vaincus, en embrassant l'Auteur de toutes les victoires et de toutes les restaurations à venir.

Mon Dieu! faites longtemps et toujours palpiter votre Cœur contre le cœur de la France : ce sera, pour elle, la meilleure source de la paix, de la dignité, de l'héroïsme et du bonheur.

Et cette source des félicités nationales est encore celle de nos réciproques sympathies. La grande maladie du temps, c'est la Révolution; or, la Révolution n'est pas seulement la haine de Dieu en soi et dans le pouvoir qui est son incarnation sociale, elle est la haine des hommes entre eux. La Révolution a quelque chose de l'instinct des fauves : elle aime le sang; elle rappelle le tyran qui aurait souhaité à l'humanité une seule tête pour la faire tomber. Aussi, son épée de bataille, c'est la guillotine; sa politique, c'est la noyade ou la décapitation à outrance, et sa rage atteste une sorte de dérangement dans les facultés françaises; surtout quand on se rappelle que cet accès convulsif s'est emparé du peuple le plus humain, le plus sympathique qu'il y ait en Europe, et qu'il en a été saisi, non pas au commencement, mais au sommet de sa civilisation, non pas quand il était vêtu de peaux d'ours dans les forêts de l'Armorique, mais quand, frisé, poudré et plus gracieux que jamais, il soupirait des madrigaux et des pastorales dans les salons dorés de Versailles.

Donc, la haine de l'homme pour l'homme devant s'éterniser ici-bas au fond de cette utopie politique et sociale, Jésus ouvre son Cœur pour opposer une source intarissable d'amour à un si effroyable déchaînement de mauvais sentiments. D'un côté, c'est la fraternité ou la mort; de l'autre, on adorera la tendresse plus forte que la mort. Jamais il n'avait fait aussi froid dans le cœur de la France, jamais il ne reçut de plus ardentes étincelles des sympathies de Dieu. Eh! comment serait-il possible désormais aux hommes de se mépriser, quand ils verront ce que le Sacré-Cœur les a estimés? Aussi, qu'elle rougisse d'elle-même, cette passion démagogique tournant à la concupiscence du meurtre; qu'ils se cachent, ces féroces tueurs de nos plus mauvais jours, se décorant comme d'une auréole de leur triste renom de bourreaux : puisque c'est à choisir entre le cœur de Marat et celui de Jésus-Christ, le monde ne saurait hésiter, et puisque la plupart des hommes manquent plutôt de chaleur que de lumière pour bien faire, Cœur de Jésus! vous n'êtes pas seulement le remède à nos égoïsmes, vous êtes la clarté de nos ténèbres et deux fois le bienfaiteur de notre malheureuse génération.

Indépendamment de la Révolution, il existe, aujourd'hui, un

autre principe de refroidissement parmi les hommes qui appelle l'influence bienfaisante du Sacré-Cœur : je veux parler de la négation scientifique.

Tant que les hommes se regardèrent comme les descendants d'un même père, ils se reconnurent pour frères, et ils en éprouvèrent les mutuelles affections. Mais, à une heure sinistre de notre histoire, l'idée pervertissante d'une humanité issue des transformations spontanées et ascendantes de la matière s'accrédita, et, par le fait de cette nouvelle Genèse, le genre humain cessa d'être une famille, pour devenir une collection d'existences sans lien originel. Et comment se traiteraient-ils en frères, des êtres qui ne sont pas mêmes parents? Sous l'action de ces doctrines dégradantes, l'amour, qui est dans la société le soleil des âmes, s'éteignit ; la température des sympathies publiques baissa jusqu'à des proportions inconnues, et nous avons subi une honte pire que les insultes de l'étranger, une invasion de mépris universel dans nos propres rangs, une douleur pire que le démembrement, celle d'être une réunion de malheureux qui ne s'aiment pas assez pour s'en consoler.

O Cœur de Jésus ! qui avez battu d'une tendresse sans nom pour ces hommes qui ne se reconnaissent plus entre eux, depuis qu'ils ont cessé de vous reconnaître ; asile sacré, où il y eut du sang et une place pour tant d'égarés qui refusent de s'aimer, après avoir été aimés par vous ; source sacrée des sentiments qui purifient et qui régénèrent, comme vous avez réapparu avec opportunité au-dessus de nos ruines désolées !

Peu importent, mes frères, les ruines des villes et des monuments, pourvu que celles des âmes se restaurent! Or, depuis que la France fait trêve un instant à ses fermentations intestines, pour se retourner vers Paray-le-Monial, à la vue de ce Cœur qui nous enseigna tant d'amours inconnus à la terre : l'amour de la Divinité, l'amour des pauvres, l'amour des pécheurs, l'amour des ennemis, l'amour de nos frères, en un mot, sous le voile de toutes les dégradations, et sous les traits de toutes les races ; de ce Cœur qui s'attendrit sur les brebis perdues et sur les blessures du Samaritain, qui accepta les parfums de Magdeleine et l'hospitalité de Zachée, qui fut clément aux larrons crucifiés et aux pécheresses

de Samarie et de Chanaan; à cette vue, les égoïsmes de la génération actuelle ont palpité, une expansion inattendue de saintes tendresses a éclaté, des nations rivales sont venues fraterniser autour de l'autel de Paray; enfin, des représentants de la France sont passés là, qui parlaient et qui aimaient à la façon des anges ; et, tandis que les Français désespéraient de tout quand ils étaient sans affection, ils se sont repris à l'enthousiasme de la confiance depuis que le Cœur de Jésus a fait battre le leur.

Ce culte est encore une source de paix pour les hommes dans leurs rapports avec Dieu ; et ce sera là le couronnement de cette exposition, où, même quand l'esprit a tout dit, le cœur croit qu'il n'a pas encore commencé.

La grande difficulté de la religion, c'est de persuader à l'homme qu'il est aimé de Dieu. Avec cette conviction, l'homme devient à son tour capable de réciprocité envers Dieu et de tous les sacrifices pour la prouver. En dehors d'une telle conviction, la religion est sans enthousiasme, et se change en une sorte de protestantisme et de tourment intime : car, en cette matière, autant que des affections qu'il n'inspire pas, l'homme souffre de celles qu'il ne peut concevoir. Quelle est la meilleure disposition pour ne pas errer dans la foi? De bien croire, dit saint Jean, à la charité de Dieu pour nous : *Et nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* [1].

C'est pour n'y avoir pas cru que les principaux hérésiarques sont sortis du sein de l'Église en le déchirant. Pourquoi Arius n'a-t-il pas admis que le Fils éternel du Père eût pris un corps comme le nôtre dans le sein de Marie? Parce qu'il n'a pas eu assez de foi en l'amour de Dieu. Pourquoi Luther supprime-t-il le tribunal de la Pénitence et Calvin le sacrement de l'Eucharistie? Parce qu'ils manquent de foi en l'amour infini de Dieu. Pourquoi Jansénius, tout en adorant l'Eucharistie, exhorte-t-il à s'en éloigner le plus possible, et enseigne-t-il une rédemption étroite qui n'embrasse qu'une partie du genre humain? Parce qu'il se défie de la bonté de Dieu. Pourquoi, de nos jours, l'incrédulité est-elle une

[1] I Joan., IV. 16.

épidémie populaire et tant d'intelligences opposent-elles à Dieu des résistances invincibles? Ce n'est point parce que les esprits se sont ouverts, c'est parce que les cœurs se sont fermés; ce n'est point parce que les hommes ont pris la vérité de Dieu en défaut, mais c'est parce qu'ils ne peuvent croire qu'un Dieu les aime, ni qu'ils soient capables de le lui rendre. L'amour, en effet, voilà le foyer qui allume la lumière de la foi ; et c'est parce que l'on sent partout un refroidissement universel, que la foi baisse dans les proportions de cette température sépulcrale.

Mon Dieu! qu'allez-vous faire pour nous sauver d'une telle crise? par quelle industrie allez-vous réchauffer l'atmosphère morale de la France? La France, nation sympathique, qui a besoin d'aimer Dieu, ses maîtres et les hommes pour être dans sa nature, et qui est méconnaissable autant que démoralisée quand elle en sort : car nul n'a moins de frein qu'un être bon quand il n'a pas la possibilité de le paraître.

Heureusement, la France, qui fut souvent le pays des blasphèmes, le fut aussi des visions qui les réparent. Un jour, Notre-Seigneur apparut à une humble enfant de la Bourgogne, sur un autel de monastère. Il ouvrit sa poitrine resplendissante, et montrant, au milieu de ces flammes, son Cœur étincelant comme un soleil, il dit : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes !* Par le rayonnement subit de ce foyer d'amour, l'Église fut ranimée, une chaleur vivifiante se répandit dans les rapports entre Dieu et les âmes, et la glace qui menaçait d'envelopper l'avenir du catholicisme se fondit.

Bientôt, au contact de ce Cœur si tendre, la familiarité remplaça la crainte dans le service divin, les communions se multiplièrent, les saints canonisés reparurent, la piété envers Marie s'épanouit, la génération des vierges s'accrut, l'ordre religieux se purifia, l'apostolat et le sacerdoce furent retrempés, la miséricorde et la tendresse infinie furent mieux comprises, et la fécondité de l'Église devint en rapport avec l'élévation de température que lui apporta l'apparition du Sacré-Cœur.

Et, de nos jours, quand nos adversaires disaient avec dérision à la France sceptique : Où est ton Dieu? et à la France vaincue : Où es-tu toi-même? quand l'athéisme professé sur les

berceaux et sur les tombes semblait devenir l'évangile du peuple, quand la patrie renversée sur vingt champs de bataille paraissait en agonie, et quand les ambitions européennes épiaient avec convoitise son dernier soupir ; en un mot, quand, par un contraste douloureux, elle était à la fois une sorte d'Antéchrist armé en guerre contre Dieu, et un combattant impuissant contre ses ennemis, d'où est sorti le principe de notre résurrection?

Dieu n'a pas eu besoin de déployer la force de son bras pour opérer ce prodige. Le Sacré-Cœur s'est montré, la France est tombée à genoux, et tout le reste a été la suite de cet acte de foi. Bientôt ce culte rend des palpitations vertueuses à une génération épuisée de sentiment. Un mouvement de multitudes soulevées par l'amour et tel qu'on n'en avait pas vu, peut-être, depuis les croisades, se déclare. On s'agenouille dans les gares, on chante des cantiques dans les wagons, on se confesse au bord des grands chemins ; les étrangers qui passaient jadis à côté de nous en craignant notre contagion, se régénèrent à notre contact ; les deux hémisphères viennent prier à l'autel de Paray-le-Monial ; et tandis qu'avant, tout était désespéré, depuis l'intervention de cette puissance suave appelée le Sacré-Cœur dans les détresses du pays et des âmes, tout est sauvé.

Mes frères, un saint disait avec transport : Un Dieu nous aime ! il est temps de mourir! Nous, moins fervents dans notre réciprocité, concluons au moins que, puisque le Sacré-Cœur nous aime, il est temps de le lui rendre. Se refuser à ce culte si bien fondé, c'est ne vouloir ni de la religion, ni de l'histoire, ni du bon sens, ni de la reconnaissance. Et cependant, qu'ai-je vu dans la France? Le Roi du ciel n'est plus le Roi de la terre. Qu'ai-je vu dans les cœurs des Français? Le Christ,qui était porté en triomphe par la Révolution de 48, est détaché des murs des écoles par celle de 70, et, au moment où les pulsations redoublées du Sacré-Cœur attestent à notre siècle l'immortelle vie de Jésus, il est des blasphémateurs déicides qui célèbrent son enterrement. Puisse le Sacré-Cœur se venger de nos ingratitudes en les noyant dans l'océan de son amour ! Les temps sont si mauvais, l'avenir est si incertain, le commerce des hommes fait tant de mal ! comment peuvent-ils vivre sans succomber à la

peine, ceux qui n'ont pas la ressource d'aller se reposer et se perdre quelquefois dans les profondeurs bienfaisantes du Sacré-Cœur ? Et cependant, tandis qu'il palpite pour vous dans le tabernacle, tandis qu'il est descendu peut-être ce matin dans votre poitrine, c'est à peine si vous vous en doutez : car une courte adoration vous fatigue, une longue messe épuise votre dévotion !

Mon Dieu ! comme nous avons vite fini avec vous, tandis que nos divagations sans vous ou loin de vous ne finissent pas ! Cœur adorable ! vous n'avez pas cessé un instant de vous occuper de moi, et je suis effrayé du petit nombre d'heures que je vous ai consacrées ! Hélas ! le monde désolé cherche un refuge : à qui irions-nous, si ce n'est pas à vous et en vous ? Ouvrez-vous donc pour abriter cette Église qui, semblable à la colombe de l'arche, n'a presque plus en Europe un coin de terre libre pour poser son pied, et soyez le trou mystérieux de la pierre où elle se reposera, en attendant que l'orage soit passé. Ouvrez-vous pour recevoir une fois de plus cet Ordre de la Visitation qui vous a révélé au monde, et qui forme plus spécialement votre maison, entre les diverses familles qui vous sont dévouées. Ouvrez-vous pour recevoir ce pontife qui vous a plusieurs fois donné son diocèse, qui s'est encore mieux donné lui-même, et dont les pensées selon les vôtres lui assurent un droit d'asile sous votre tutelle et dans vos plus vives affections. Ouvrez-vous pour recevoir ces fidèles qui courent d'un bout de la France à l'autre, en invoquant votre protection, en chantant vos louanges, et qui, n'attendant plus rien des hommes ni des choses de ce temps, se reprennent à toutes les espérances quand ils pensent à vous. Enfin, ouvrez-vous pour nous recevoir nous-même, en telle façon que, sorti du Sacré-Cœur par le nom qui fut donné à notre sacerdoce, nous demeurions dans le Sacré-Cœur par la ferveur de notre vie, et nous retournions au Sacré-Cœur par la sainteté de notre mort. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE LA

SAINTE ÉGLISE

PRONONCÉ

LE JOUR DE LA FÊTE DE SAINT-PIERRE

3 JUILLET 1864

DANS LA CATHÉDRALE DE POITIERS[1]

---

[1] Quoique ce discours ait été prononcé sous une forme moins didactique et serve de fond à quelques chapitres d'apologétique déjà publiés par nous, nous le reproduisons tel qu'il existe dans nos manuscrits, à cause de la synthèse que son cadre représente.

PANÉGYRIQUE

DE LA

SAINTE ÉGLISE

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. (*Matth.*, XVI, 18.)

MONSEIGNEUR [1],

Tromperai-je votre attente et celle de votre peuple en traitant aujourd'hui de l'Église plutôt que des grandeurs personnelles de saint Pierre ? Pourquoi l'éloge du premier Pape passerait-il avant celui de l'œuvre qui lui fut confiée, et ne me serait-il point permis de placer la divine barque au-dessus du pilote qui la conduit ? Le pilote lui-même autorise cette préférence, car rien n'égale à ses yeux la sainteté de la nacelle qu'il dirige vers les éternels rivages. Et s'il est glorieux pour Céphas d'être Pierre, avec toutes les vertus que ce nom rappelle, sa première gloire est d'être la pierre qui sert de fondement à l'Église.

Une telle matière étant le sujet d'un livre plutôt que d'un discours, je ne l'envisagerai que par un seul point de vue, mes frères, afin que votre attention ne soit pas débordée ; et voici l'aspect sous lequel cette vaste économie vous sera présentée.

[1] Mgr Pie, évêque de Poitiers.

Chacune des trois personnes s'est réservé une tâche particulière dans l'ensemble des œuvres divines : le Père, la Création ; le Fils, la Rédemption ; le Saint-Esprit, l'Église. Et non seulement l'Église est l'ouvrage du Saint-Esprit; elle est sa résidence, semblable à une maison dont l'architecte fait sa demeure après l'avoir bâtie. Or, voici le frappant rapprochement que je pourrais proposer à votre admiration : par certains côtés, le travail de la troisième personne semble l'emporter sur celui des deux autres ; car la Création fut détériorée par le péché au premier jour de l'humanité, tandis que l'Église ne subit point de déchéance originelle ; d'autre part, l'adorable Rédempteur ne fut visible que pendant trente-trois ans sur la terre, tandis que l'Église y subsistera jusqu'à la fin des temps.

Cependant, ce ne sont pas les relations de l'Église avec les ouvrages des trois personnes que je veux méditer, ce sont ses rapports avec le plus beau des ouvrages divins : je veux parler de Marie. Comme Marie, en effet, l'Église est vierge par sa pureté intacte et mère par sa fécondité. Comme Marie, elle est conçue sans péché et douée d'une vitalité plus forte que la mort. Comme celle de Marie, enfin, son innocence n'exclut pas la douleur ; et martyre en même temps qu'immaculée, elle offre un fonds inépuisable de beautés et de délices aux contemplations de la piété : de telle sorte que l'embrassement de ces deux mères, par les étreintes de la foi, est une des plus suaves émotions que l'âme puisse savourer.

Chrétiens de cette vaste assemblée, qui êtes en même temps enfants de l'Église et enfants de Marie, écoutez donc le parallèle ravissant que nous allons poursuivre. L'Église, semblable à Marie et à la première Ève, n'ayant pas eu de tache originelle : telles furent les gloires de l'humanité à l'état d'innocence, telles doivent être les gloires de la chaste épouse du Christ dans sa virginale intégrité ; et de même que la chute, en Adam, fut cause de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort, ainsi l'Église, qui fut, avec Marie, affranchie de la chute, doit être exempte de l'ignorance par l'infaillibilité, des souillures par la sainteté, et de la mort par l'immortalité : trois caractères de cette institution que nous allons honorer, moins sous la forme d'un acte de foi que d'un acte d'amour.

Politiques à l'oreille délicate, ne vous alarmez pas de mon des-

sein : le royaume que je vais défendre, embrasse tous ceux de ce monde et n'en est pas. Bien insensé donc qui chercherait, dans ma parole, l'intérêt d'une actualité provocante : car ce sujet, bien élevé au-dessus des rumeurs contemporaines, va se perdre dans les hauteurs sereines de la théologie.

Et vous, théologiens de la libre pensée, qui aimez à disserter sur les religions, non sur la religion, sur les Églises, non sur l'Église, sachez que la pluralité des religions n'exclut pas la vérité d'une seule religion, ni la multiplicité des Églises la vérité d'une seule Église, et que la recherche de cette dernière, quoique peu en faveur auprès de votre indifférence olympienne, est le devoir de toute raison et de toute conscience qui ne se mentent pas à elles-mêmes.

Vous, enfin, prédicateurs de la paix à outrance, philanthropes de l'orthodoxie, qui rejetez ces questions comme funestes à l'union des esprits et des âmes, sortez de votre illusion. Ce n'est point par charité, c'est par amoindrissement de foi que vous fuyez ce champ de bataille. Tandis que toutes les sectes chrétiennes s'écrient : Le Christ ! le Christ ! rien n'est plus important que de savoir où il est ; et celui qui réclame un silence de tolérance pour toutes les Églises, n'a guère qu'une foi de convention à la sienne.

Nous allons tâcher d'éclairer ces préventions sans les blesser. Pour y mieux réussir, demandons à la mère du Fils, qui a tant d'affinités avec l'épouse du Saint-Esprit, de bien exposer le mystère de leurs pieuses relations. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Comment l'Église fut-elle mise au-dessus de l'erreur par l'infaillibilité ? C'est une économie dont la source remonte très haut et dont voici la généalogie divine : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* [1]. Mais les siècles du temps étant venus, un jour le Verbe descend des sommets de l'éternité pour s'avancer à pas de géant vers la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cœlo egressio ejus* [2]. Quelle sera la demeure digne de le recevoir ? Il descend une première fois dans le sein de Marie, pour apparaître à la Judée dans la vérité de sa chair ; ensuite il fixe sa résidence au sein de l'Église, pour être manifesté dans la vérité de sa parole aux yeux de tous les hommes. On dit que saint Bernard entrevit en extase, dans la mesure possible au regard humain, l'union hypostatique du Christ avec notre nature : qui me donnera de révéler aujourd'hui les noces célébrées entre Dieu et l'humanité, dans cette seconde incarnation du Verbe ici-bas qui est l'Église ?

Avant que le Verbe se fît homme dans les entrailles d'une pure créature, l'ange dit à Marie : *La vertu de l'Esprit-Saint vous couvrira de son ombre* [3]. Quand le Verbe se fait vérité, s'incarne à l'état de parole infaillible dans la société catholique, c'est par suite de cette fécondation divine : *La vertu du Saint-Esprit résidera en vous* [4]. Donc l'Église, comme Marie, conçoit la vérité par l'opération du Saint-Esprit, avec cette différence que Marie n'a enfanté

[1] Joan., I, 1.
[2] Ps. XVIII, 6, 7.
[3] Luc, I, 35.
[4] Act., I, 8.

le Verbe de Dieu qu'une fois, tandis que l'Église le produit à tout instant de la durée. Et cette production, cette génération incessante du Verbe par l'action de la troisième personne dans les entrailles de sa chaste épouse en terre, c'est là le foyer intarissable de l'infaillibilité. Lumière indispensable au monde, si j'en crois la belle théologie de saint Cyprien ; car il affirme que Dieu a établi l'Église pour être la dépositaire, l'organe et l'interprète des vérités révélées : trois fonctions qui nécessitent en elle une triple infaillibilité, sous peine de mettre les générations humaines à la merci de toutes les aberrations : l'infaillibilité comme dépositaire pour bien conserver la révélation, l'infaillibilité comme organe pour la bien annoncer, et l'infaillibilité comme interprète pour la bien expliquer.

L'homme ayant un besoin infini de la vérité, Dieu en devait établir le dépôt quelque part ; et cette vérité ne pouvant rester douteuse sans faire à l'homme plus de mal que de bien, Dieu devait la mettre sous la garde de l'infaillibilité ; et l'infaillibilité ne pouvant subsister sans une expression sensible qui la manifestât au dehors, Dieu devait créer l'Église pour ce noble ministère. D'ailleurs, l'Église, c'est la société des âmes, ce sont les États de la vérité sur la terre. Or, de même que, dans les États ordinaires, il y a un pouvoir qui juge en dernier ressort et qui n'est pas jugé, il faut, au royaume des esprits, un tribunal suprême dont les sentences soient sans appel. Seulement, ce qui s'appelle, dans l'ordre civil, la souveraineté, dans l'ordre religieux doit être l'infaillibilité.

Est-ce que c'est là le contraire des idées rationnelles ? est-ce que ce n'est pas plutôt leur complète réalisation ? Oui, une autorité doctrinale divinement instituée, dit Malebranche, ne se conçoit pas sans l'infaillibilité. Il ne suffit pas, il est vrai, qu'une autorité se croie infaillible pour être divine ; mais elle n'est pas divine si elle ne se croit pas infaillible. Imaginez un chef de religion qui reconnaît pouvoir tromper, et qui vous damne si vous ne faites pas acte de foi en lui : c'est à la fois inepte et barbare. Aussi, penseurs insurgés contre le catholicisme, ne lui reprochez pas de vous mettre à une épreuve exceptionnelle. L'infaillibilité est l'attribut nécessaire de toute autorité qui parle au nom de Dieu, et la re-

ligion qui n'y prétend pas n'obtiendra jamais la créance des autres, car elle ne croit pas divinement en elle-même.

Plusieurs genres d'infaillibilité sont nécessaires à l'Église véritable, et la première est l'infaillibilité de la conservation. La fonction de l'Église par rapport à la révélation, en effet, est celle de la Providence par rapport à la création, une œuvre de conservation incessante. Jésus-Christ n'a fait que paraître ici-bas : que pourront retirer de son enseignement ceux qui ne furent ni ses compatriotes ni ses contemporains, s'il ne s'est point déposé dans une institution qui fasse chaîne de lui à tous les siècles, et qui soit comme une extension immortelle de lui-même, dans laquelle il sera à jamais contemplé et entendu ?

Cela posé, rappelez-vous que sa révélation est confiée d'abord à la tradition orale, antérieurement et préférablement à celle des livres ; que la constitution de son Église doit donc subsister indépendamment de toute écriture ; que les ouvrages du Nouveau Testament, quoique inspirés, sont subordonnés au jugement d'un magistère préexistant ; que l'univers était converti, la hiérarchie formée, le culte réglementé avant la composition des Épîtres et des Évangiles ; enfin, que l'Église pourrait, à la rigueur, fonctionner sans ces ouvrages, malgré leur utilité immense, tandis qu'elle n'est pas même concevable, abstraction faite de son corps enseignant : rappelez-vous, dis-je, ces vérités élémentaires, et plus que jamais elle vous paraîtra nécessaire l'infaillibilité préposée à la garde du dépôt sacré.

Ne savez-vous pas la mobilité des souvenirs et des paroles qui ne sont point sans cesse miraculeusement rectifiées ? Confiez une vérité ou un simple fait aux hommes par transmission orale le matin, le soir il y en aura quatre éditions entièrement différentes. Personne, peut-être, n'aura voulu sciemment commettre l'altération ; en réalité, tout le monde y aura contribué. De cette sorte, comme les pierres s'usent en roulant sur les pentes, l'histoire est bientôt dénaturée dans le parcours de sa circulation verbale : aussi, supposé que la révélation eût été jetée aux oreilles du monde sans une infaillibilité préservatrice pour la protéger, il ne nous resterait plus rien aujourd'hui des confidences de Dieu que des souvenirs confus ou mutilés.

Mais, assistée de cette infaillibilité, la mémoire de l'Église n'est sujette ni à la corruption ni à l'oubli. Novateurs qui falsifiez les doctrines, ne comptez pas sur des complicités ou des inadvertances de sa part. Rien de ce qui fut déposé dans ses trésors n'est perdu, rien de ce qu'ils conservent n'est altéré. Cette mémoire est la plus vaste et la plus sûre après celle de Dieu, ou plutôt elle est celle de Dieu lui-même : d'où il suit qu'en commettant son œuvre à la garde de sa parole, Jésus-Christ devait commettre sa parole elle-même à un collège enseignant, chargé de la porter dans toute son intégrité à travers les siècles, et de la remettre, telle que l'a produite l'Église fécondée par l'Esprit-Saint, du temps à l'éternité.

O Église de mon Dieu ! ô arche de la nouvelle alliance, où reposent les tables de la loi ! vos profondeurs sont inviolables : car jamais aucun tyran ni aucun faussaire n'y pénétrera avec effraction, pour y torturer ou modifier la pensée du Christ ; et, s'il est loisible à l'impiété ou au césarisme de mentir au monde, jamais ils ne parviendront à corrompre votre infaillibilité, pour faire un mensonge de la parole de Dieu.

Si l'Église a besoin de l'infaillibilité comme dépositaire, elle ne peut s'en passer davantage comme organe des vérités révélées. Il ne lui suffit pas, en effet, de les garder intactes ; elle doit les éditer sans incorrection : elle ne les possède pas comme certains collèges sacerdotaux de l'antiquité tenaient la science, pour en faire un mystère ; elle a mission de les promulguer ; et, casuiste des peuples qui désirent s'orienter à sa lumière, elle n'a pas le droit de la leur refuser.

A tout instant de la durée, il faut donc que l'Église parle, décrète, prononce, commande, et qu'elle le fasse avec l'autorité de l'inerrance ; car une Église sans infaillibilité, c'est un monde sans soleil, c'est-à-dire, le chaos : aussi la raison a beau se mutiner contre ce dogme, elle en a mille fois plus de besoin que de frayeur.

Organisateurs empiriques de l'avenir, qui, sous prétexte de le perfectionner, y supprimez l'infaillibilité, réfléchissez bien : c'est l'imprévoyance de l'insensé qui, pour faire l'ordre dans une ville, commence par éteindre les lumières. L'infaillibilité est une boussole indispensable aux passagers de la divine nacelle, pour leur

marquer toutes les latitudes au ciel des doctrines, et tous les écueils cachés sous les vastes mers du monde intellectuel. Qui pourrait dire par combien de convenances et de nécessités elle s'impose ?

L'humanité qui adore Jésus-Christ, désire entendre continuellement sa voix : Jésus, ne s'étant entretenu de bouche à bouche qu'avec un petit nombre, doit donc s'être universalisé dans un corps toujours enseignant, pour qu'aucun membre de sa famille ne soit privé de ses communications. L'humanité désire entendre des affirmations qui soient l'expression d'un grand nombre d'adhésions : car, dans un siècle où les opinions se divisent à l'infini, l'esprit est soulagé par des actes de foi qui résument un concert de deux cent millions de suffrages. L'humanité désire suivre le symbole religieux d'une collectivité plutôt que d'un seul individu : car, étant nés sociables dans l'ordre de la religion comme dans ses autres rapports, il faut que la religion soit socialement organisée pour répondre aux aspirations de notre sociabilité. L'humanité désire marcher sous la conduite du génie et de la vertu ; et où y a-t-il une autorité qui se compose de plus de lumières et de moralité que celle dont nous faisons l'apologie ? L'humanité est lasse des incertitudes et des éclipses de sa propre pensée ; elle appelle un organe indéfectible du vrai, pour la diriger dans ses tâtonnements. Enfin, l'humanité se compose d'esprit et de matière : elle a besoin d'une doctrine qui prenne un corps visible pour se manifester d'une manière certaine et affranchie des mirages de l'illuminisme. Or, toutes ces garanties sont contenues, toutes ces aspirations sont satisfaites, tout ce plan est réalisé dans une institution surhumaine : prosternez-vous devant l'infaillibilité de l'Église.

Et ne me dites pas qu'il est contraire à la raison d'accepter les oracles sans raisonner. Y a-t-il rien de plus conforme à la raison, de plus favorable au repos des esprits, qu'un enseignement maternel ? Voilà pourquoi l'Église, qui est mère, affirme et ne démontre pas. Les docteurs dissertent, les maîtres argumentent ; une mère dit : Cela est, ou cela n'est pas : *Est, est ; non, non ;* et son autorité surpasse toutes les autres. Que les écoles fassent de la controverse, l'infaillibilité fait et suggère des actes de foi. Que les hommes forment des convictions avec des raisonnements, puisque leur vérité

a besoin d'être certifiée par des preuves : Dieu se fait croire sur parole, parce qu'aucune preuve n'égale cette parole elle-même.

Ne m'objectez pas davantage que l'infaillibilité communique aux intelligences l'enthousiasme plutôt que la certitude. Sans doute, on l'a dit, ce n'est pas là le témoignage de l'évidence ; mais qu'importe, si c'est l'évidence d'un témoignage divin ? Eh ! quelle autorité obtient ici-bas de plus fermes adhésions que l'Église ? On la croit plus que le génie, on la croit plus que la science, on la croit plus que les religions nationales ; on la croit plus que les hérésies, plus que les raisons d'État, plus que la force du sabre, plus que soi-même ; et tandis qu'aucun libre penseur n'est capable de mourir pour sa négation, qu'une tyrannie quelconque retranchât un iota de notre affirmation, nous sommes des millions d'enfants prêts à gravir les échafauds pour lever notre main et baisser notre tête, en disant à la parole de notre Mère : *Je crois !*

Enfin, n'accusez pas l'infaillibilité de prolonger l'obscurantisme du moyen âge : elle est le seul phare qui brille dans la nuit que les saturnales de la science et de la politique athéiste ont déchaînée sur nous. Supprimez cette autorité, les anarchies intellectuelles changent, mais l'anarchie ne change pas : tantôt ce sont des Églises schismatiques, dans lesquelles l'infaillibilité est remplacée par des caprices de czar ou de Grand Turc ; tantôt ce sont des Églises hérétiques, dans lesquelles l'infaillibilité fait place à des milliers de sectes *qui n'ont plus de nom à force d'en avoir trop ;* tantôt ce sont des conventicules philosophiques, dans lesquels chacun s'affranchit de l'infaillibilité divine, pour se prosterner devant la sienne propre. Ah ! pour se soumettre aux ombres de cette croyance, rien de mieux que de sonder le chaos qui règne partout où elle ne règne pas.

Et néanmoins, je ne suis pas étonné si la vraie Église seule a osé afficher la prétention d'une telle prérogative. C'est que, lorsqu'on se déclare infaillible, il faut l'être, ou devenir la risée de l'univers. Aussi, quand je me rappelle que le catholicisme a subi cette épreuve par-devant dix-huit siècles, ravis de son indéfectibilité doctrinale, je goûte profondément les félicités de cette profession de foi qui m'arrive du fond de nos âges héroïques : « Je me nomme « chrétien, je me surnomme catholique » : *Christianus nominor, catholicus cognominor.*

Enfin, l'infaillibilité est nécessaire à l'Église comme interprète de la révélation : ce qui indique qu'il ne s'agit plus ni du dépôt oralement transmis à garder, ni des oracles de l'organe divin à annoncer, mais des Écritures inspirées à expliquer.

Sans doute, réduire toute l'économie de l'Église à un simple tête-à-tête entre la Bible et son lecteur, c'est une simplification de rouages, mais c'est un amoncellement de difficultés. Imaginez un insensé niant la raison d'être des tribunaux, sous prétexte qu'il suffit du Code civil pour résoudre toutes les difficultés de la jurisprudence : c'est exactement la folie du sectaire invoquant comme règle suprême de la foi un livre qui peut tout dire à ceux qui le lisent, et qui ne dit rien à ceux qui ne savent pas lire. Il faut donc opter entre l'infaillibilité d'un magistère divin et celle de tout le monde, entre celle du sénat le plus auguste de la terre et celle du *moi*, personnifié souvent dans un libertin ou dans un idiot.

Ah ! vous méprisez l'autorité de l'infaillibilité catholique ? eh bien ! voici les conséquences que vous devez accepter : comme il n'y a pas deux hommes qui soient absolument d'accord sur le sens de la Bible, s'il n'existe pas un truchement incorruptible pour l'interpréter, que vous restera-t-il du texte sacré ? Autant de révélations que d'interprètes, autant de clochers que de têtes, partant une Église réduite en poudre, en attendant que les atomes de cette pulvérisation doctrinale se perdent dans la dissolution, et cette dissolution elle-même dans le nihilisme de la foi chrétienne : résultante inévitable de cette masse d'individualités intellectuelles pullulant, se heurtant et se repoussant par tous les points, excepté par ce principe de leurs divergences, la liberté illimitée de division.

Vous ne voulez pas de l'infaillibilité catholique ? eh bien ! voici les inconséquences que vous aurez à dévorer. Vous préférez à un enseignement qui embrasse toute la révélation, la Bible qui n'en renferme qu'une partie. Vous placez l'autorité du magistère après celle de l'Écriture, tandis que l'Écriture elle-même la place avant. Vous prétendez ne relever que de votre raison individuelle dans votre Symbole, tandis que vous n'obéissez qu'à des préjugés d'éducation, de famille et de patrie. Vous professez pour principe *la Bible sans commentaires*, et vous inondez tous les pays de traités et de gloses destinés à l'expliquer. Vous ne vous inclinez que de

vant l'Écriture, et l'Écriture elle-même ne vous est garantie que par la Tradition, devant laquelle vous ne vous inclinez pas. Ainsi, la plupart des adeptes du libre examen n'examinant rien, persistent dans la résistance à l'Église par des motifs tout opposés à leurs propres principes, et, rebelles à l'infaillibilité, vouent leur vie et leur mort à l'absurdité.

Enfin, vous répudiez l'infaillibilité catholique ? Après les conséquences et les inconséquences de cette négation, comptez les impossibilités pratiques qu'elle vous impose. Pour vous substituer logiquement à l'infaillibilité, voici les conditions que vous avez à remplir. Vous devez être un exégète érudit, connaissant le catalogue et le sens authentiques de tous les livres inspirés, et cela par la seule *persuasion intérieure du Saint-Esprit*, lequel ne persuade pas à deux lecteurs la même chose. Vous devez être un linguiste consommé, sachant au moins l'hébreu, le grec et le latin, pour vérifier toutes les traductions aux clartés du rayon ou du *goût intime*. Vous devez être encore un profond théologien, pour dirimer toute les controverses par l'Écriture, laquelle ne répond rien à ceux qui l'interrogent, n'accuse pas ceux qui la défigurent, et nécessite la connaissance d'un critérium antérieur, pour n'être pas interprétée avec extravagance. Sans ces conditions, les blasphémateurs de l'infaillibilité ne sont protestants qu'en vertu d'une règle de foi catholique, c'est-à-dire, sous la loi d'une autorité prise hors d'eux-mêmes, et ils n'échappent à l'Église que pour embrasser l'impossible.

Tant il est vrai que, dès l'instant qu'ils s'émancipent de toute autorité doctrinale, les peuples ne croient plus à aucune doctrine, et que la plupart des dissidents passent dans l'autre monde sans savoir ce qu'il faut croire dans celui-ci ! Et il ne faut pas se persuader que les ignorants seuls réclament les bénéfices de notre méthode d'enseignement. Les philosophes, c'est-à-dire, ceux qui ont douté le plus sous la conduite de la raison, sont les plus enclins à dépendre, par désespoir de leur impuissance et par lassitude d'investigation. « Je suis un rationaliste fatigué, « disait Augustin Thierry ; « je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie « religieuse. Voici toute ma théologie : je vois les faits, et la né- « cessité d'une autorité divine et visible pour la direction du genre

« humain ; or, tout ce qui est en dehors du christianisme ne « compte pas ; de plus, tout ce qui est en dehors de l'Église ca- « tholique est sans autorité : donc l'Église catholique est l'autorité « que je cherche, et je reçois son *Credo*. »

Voilà la nature et la raison prises sur le fait. Que dire donc d'une religion qui n'a rien à offrir à ces âmes haletantes, pour recomposer leur *Credo*, qu'une Bible... et cela, en face de la mort, qui va leur ôter le temps de la recherche ? Ou que cette religion ne comprend rien à l'humanité, ou qu'elle fait bon marché de la nécessité de la religion. O infaillibilité divine ! soyez remerciée de m'arracher au tourment de cette inquiétude et de cette impossibilité. Tenez-moi lieu, par votre certitude, de toutes les certitudes dont je ne puis me passer, et qu'on ne retrouve qu'en vous. Loin de s'immoler, je sens que ma raison se sauve en vous conjurant de remplir ses vides et d'étayer ses faiblesses, car les seules croyances vraiment raisonnables de ce monde sont celles qui sont cautionnées par vous.

DEUXIÈME PARTIE

L'Église, comme Marie, n'ayant point subi les atteintes du péché originel, doit être exempte des souillures qu'engendre la concupiscence, et posséder cette inviolable innocence qui se nomme la sainteté. Sans doute, il est en elle une partie humaine qui exclut la perfection absolue ; mais elle demeure immaculée dans les éléments divins qui la composent. Ne réduisons pas cette thèse à une question de personnes ; et, mettant en parallèle catholiques et dissidents, n'allons pas gratifier les uns de toutes les vertus, les autres de tous les vices. Mais laissons les personnes pour considérer les institutions ; et, de même qu'il y a un premier degré de grandeur morale où l'on ne s'élève que par le christianisme, constatons qu'il y en a un second où l'on ne monte que par la vertu des influences catholiques. A ce point de vue, quelles différences caractéristiques entre les fausses Églises et la vraie, sous le rapport de la sainteté d'origine, de doctrine, de moyens et d'effets !

De l'origine sainte du catholicisme, que dire, puisqu'elle n'a besoin ni d'être connue ni d'être justifiée ? Les souvenirs du côté transpercé de Jésus d'où l'Église est sortie, du cénacle où elle a germé, de la Pentecôte où elle a paru en place publique, des quatre premiers siècles où elle s'est épanouie, sont un idéal si accompli de pureté morale, qu'il est impossible à une institution de salut universel d'avoir un plus noble berceau. Au contraire, serait-ce médire du schisme et de l'hérésie d'affirmer qu'ils sont réfutés par la honte de leurs commencements ? Non, non, que leurs adeptes ne se fassent point illusion : si Henri VIII avait été chaste, si Photius et Michel Cerularius n'avaient point été ambitieux, si deux ou trois villes n'avaient pas eu des prétentions de capitale religieuse,

tous les schismatiques seraient encore catholiques. D'autre part, si la Réformation, selon le mot d'Érasme, avait eu un autre but que de « transformer en épouseurs et en épouseuses les moines et les « nonnes; » si les premiers réformateurs n'avaient été, selon l'énergique expression de Cobbett, une *collection de misérables* ne s'accordant guère que sur un seul point de doctrine, l'inutilité des bonnes œuvres, jamais l'hérésie n'aurait obtenu le succès de propagation qui favorisa son établissement.

Le schisme et l'hérésie naquirent donc, non de la sainteté de leurs fondateurs, mais de leurs passions ; et quand leurs adeptes portent des traces de sainteté en eux-mêmes, c'est parce que les descendants valent mieux que leurs aïeux, et les dissidents que leur doctrine. O premiers siècles de la vraie Église, apogée sublime de pureté et de magnanimité ! quelle différence entre le christianisme de vos catacombes et celui de Calvin ! Et vous, armées de vierges et de martyrs, modèles primitifs du catholicisme, comme vous confondez ces moines réfractaires, ces fondateurs libertins des fausses Églises, qui renièrent la vérité par incontinence, sauf à publier qu'ils ne se débauchaient que par excès de vertu ! Ce fut toujours, en effet, le pharisaïsme des apostats de la chasteté de la nier en l'abandonnant, et d'accuser la sincérité de ceux dont la pureté les accuse : comme si, pour usurper les gloires de l'innocence, il suffisait de déchoir avec effronterie ! Mais ils ont beau couvrir ces parjures cyniques du masque de l'imposture, leur dégradation morale sera toujours l'opprobre de leurs œuvres et le stigmate de leurs négations.

Quelle autre preuve de la sainteté de l'Église que sa pureté doctrinale ? Considérons-la sous le rapport de la sincérité. Comme elle est immaculée dans sa foi, une société qui en respecte à ce point les formules ! L'Église, plutôt que de retrancher un mot de son Symbole, celui qui exprime la consubstantialité du Verbe, a consenti à perdre l'innombrable population des sectes ariennes. Plutôt que de transiger sur la procession du Saint-Esprit, elle sacrifie ses plus anciennes conquêtes de l'Orient. Plutôt que d'attenter à l'indissolubilité du mariage, elle subit la vengeance d'Henri VIII et la désertion de l'Angleterre ; enfin, plutôt que de sanctionner les prin-

cipes de 89, elle affronte le choc de tous les préjugés modernes coalisés contre elle : c'est-à-dire qu'elle compte sa popularité et ses amoindrissements pour rien en comparaison de sa foi, et qu'elle fera, à tout instant, ce qu'il faut pour être sacrifiée à sa vérité, si elle ne se sauvait par cette vérité même.

Maintenant, qu'on se rappelle ces Orientaux rusant avec la parole divine, depuis mille ans, pour surprendre, par des subtilités grecques, la bonne foi de l'Occident. Qu'on se rappelle ces docteurs du protestantisme libéral transformés en vrais professeurs d'incrédulité, mais émargeant toujours au budget de l'État, sous le déguisement de ministres d'un culte reconnu ; enfin, qu'on se rappelle ces évangélistes calvinistes de toute nuance, de qui Rousseau disait : « Ils ne savent ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils veulent », et dont quelques-uns, quoique ayant cessé d'adhérer au surnaturel, maintiennent encore des cérémonies surnaturelles dans les épousailles et les sépultures, pour n'en point perdre les bénéfices ; et ensuite, comparant les Églises à l'Église, dites-moi de quel côté brille davantage l'honnêteté des convictions.

Considérons la pureté doctrinale du catholicisme sous le rapport de la moralité. Distinction très importante : il n'a jamais été dit qu'il n'y aurait pas de scandales dans l'Église, mais qu'il n'y aurait point d'erreurs ; et il n'y a pas jusqu'à la condamnation des erreurs par les auteurs mêmes des scandales, qui ne soit une preuve de l'inaltérabilité de la doctrine. N'est-ce pas une chose étonnante que la corruption plus ou moins authentique de certains papes n'ait pas déteint sur l'intégrité virginale de leur vérité, et que le bullaire de ces monstres, comme dit ironiquement de Maistre, soit impeccable ? Aussi, qu'on cherche parmi les décisions de l'Église, il n'en est pas une qui ne soit à la fois l'expression et l'agent de la plus haute moralité.

L'hérésie pourrait-elle revendiquer le même honneur ? Non, le protestantisme n'a pas dogmatisé contre les passions, mais plutôt à leur profit. Il fut un bill d'affranchissement, pour les princes, de toute sujétion spirituelle ; pour les lettrés, de toute autorité doctrinale ; pour les moines, de leurs vœux ; pour les prêtres, du célibat ; pour les laïques, de l'abstinence, des jeûnes, de la confession et de toutes les œuvres satisfactoires. Eh ! comment mériterait-elle le

surnom de sainte, une religion qui professe le dogme du serf-arbitre, lequel est une sorte de blanc-seing donné par avance à tous les crimes ; la doctrine de la justification par la foi sans les œuvres, laquelle est la ruine de tout effort moral ; enfin, la croyance à la prédestination, qui humilie les âmes sous le joug de la fatalité, et détruit en même temps l'espérance de l'homme et la bonté de Dieu? Aussi, ne nous étonnons pas si Fitz William a écrit : « Le passage de l'Église à une secte est trop souvent par le chemin des vices, tandis que celui d'une secte à l'Église est toujours par le chemin des vertus. »

Quelle preuve de la sainteté de l'Église que ses moyens de sanctification ! C'est un dogme commun à toutes les Églises que le moteur de la moralité chrétienne, c'est la grâce, et que le plus grand affluent par où la grâce s'épanche sur la terre, ce sont les sacrements. Par conséquent, placez d'un côté l'Église qui garde intact le dépôt des sacrements les plus moralisateurs, la Pénitence, l'Eucharistie, l'Ordre, le Mariage ; de l'autre, les Églises qui en réduisent le nombre. Qu'on fasse l'expérience des deux systèmes sur des âmes également bonnes ou mauvaises par nature : il est impossible que la palme du pouvoir sanctifiant ne soit pas adjugée à la religion qui en conserva intégralement les moyens.

Voulez-vous voir la même vérité rendue sensible par une échelle de proportion que justifie l'histoire ? Penchez-vous un instant sur les peuples européens, et dites-moi jusqu'où s'élève respectivement le thermomètre de leurs vertus. Le catholicisme, dépositaire de la totalité des sacrements, est la religion qui féconde le mieux la conscience humaine et en fait jaillir le plus de sacrifices. Le schisme grec, qui altéra la source des sacrements, s'avance un degré plus bas ; le protestantisme, qui en renia la plus grande partie, vient après ; et le rationalisme, qui n'en reconnaît aucun, est le symbole le plus improductif sous le rapport des vertus sans convention et sans artifice.

Et ici, moralistes de parti et de parti pris, n'opposez pas la pureté plus ou moins authentique des populations russes et anglicanes au relâchement des catholiques méridionaux. Ne le prononcez pas, ce jugement antifrançais, qui rejette implicitement la patrie de saint Louis au-dessous de l'abrutissement moscovite et des

sentines de Londres ou de New-York. Nous avons établi le parallèle de la moralité, entre la vraie et les fausses Églises, à passions égales. Or, y a-t-il égalité d'entraînements sous le ciel de la Sibérie schismatique et de l'Allemagne protestante, ou sous les zones ardentes de l'Espagne et de l'Italie catholiques ? Que deviendrait la pruderie si vantée des nations septentrionales, le jour où elles recevraient les ardeurs de ce soleil qui fait bouillonner le sang des races latines ? L'erreur a fui les pays difficiles à gouverner sous le rapport du tempérament, pour s'établir dans les régions où la froideur du climat garde les mœurs à la place ; mais le jour où la confession et la communion seraient abolies au delà des Alpes ou des Pyrénées, il s'exhalerait, de nos tièdes climats, des miasmes si impurs, que les vents du Midi souffleraient le poison sur le reste de l'Europe, et les sages, effrayés de la contagion, diraient à l'Église : Ressuscitez donc tous les moyens de votre action sanctifiante, et rouvrez les piscines probatiques pour y purifier les gangrènes morales de l'univers. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

Enfin, quelle preuve de la sainteté de l'Église dans les effets de sanctification qu'elle produit ! Il y a une sainteté propre au christianisme : c'est pourquoi on trouve, dans toutes les sectes chrétiennes, des chrétiens marqués, plus ou moins, de la beauté du Christ. Mais il est un degré de vertu réservé au catholicisme, et c'est en vain qu'on le chercherait ailleurs. Y a-t-il, sous le soleil, une autre société religieuse que la nôtre où la présence de la sainteté soit continuellement certifiée par le pouvoir des miracles, où surgissent à tout instant des types de grandeur morale dignes d'être placés sur les autels, dont quatre-vingt-dix chefs aient mérité d'être inscrits au catalogue des modèles canonisés et trente-trois au nombre des martyrs, et dont le paradis soit rempli par une population aussi pure que celle de nos bienheureux?

Sans doute, les saints du schisme et de l'hérésie représentent l'honnêteté de l'Évangile, ils ne s'élèvent pas à l'héroïsme évangélique ; ils pratiquent le précepte de la loi, non la folie de la Croix ; ils aiment Dieu jusqu'au sacrifice de leur fortune dans la charité de l'aumône, jusqu'au sacrifice de leur orgueil dans la charité du

pardon, jusqu'au sacrifice de leur égoïsme dans la charité de la bienfaisance ; mais, seul, le saint du catholicisme aime Dieu et les hommes plus que sa liberté dans le vœu d'obéissance, plus que ses parents et sa postérité dans le vœu de chasteté, plus que le monde dans la profession religieuse, plus que la vie dans le martyre. Or, ces types divers de la grandeur évangélique, impossibles ou diminués dans les fausses Églises, par le seul fait qu'ils sont nombreux et d'une perfection suréminente dans la véritable, ne sont-ils pas une irrécusable attestation de sa sainteté?

Où est, ailleurs que dans le caholicisme, le vrai sacerdoce ? Oui, cherchez, et osez me contredire. Ce prêtre pontife dont la parole enfante Dieu et dont les bras le soutiennent ; ce mortel, entre ciel et terre, qui est ange par sa vie en même temps que par ses fonctions, et que l'on contemple avec respect dans le lointain du sanctuaire, caché au milieu de l'encens et du fin lin ; ce prêtre confesseur qui purifie tant de secrets malsains à sa chaste tendresse, qui touche comme les rayons du soleil à tant de souillures sans se souiller, et qui guérit les maladies du monde sans les contracter ; ce prêtre victime qui préfère souvent à la famille et à la patrie des âmes inconnues qu'il va chercher à l'autre extrémité de l'univers : tout cet idéal de grandeur et de sacrifices, en un mot, qui compose le prêtre catholique, où a-t-il été vu en dehors du catholicisme ? Jugez-en par comparaison. Qu'est-ce que le ministre de l'hérésie? Un professeur de religion, qui fait son cours tous les huit jours, moyennant de riches honoraires ; un vulgaire chef de famille, qui, des revenus de sa prébende, pare une femme et dote des héritiers. Qu'est-ce que le prêtre du schisme moscovite ? Un esclave souvent abruti par les excès de la dépendance, et tellement déchu, soit en vertus chrétiennes, soit en dignité sociale, que le peuple lui-même rougit de serrer ces mains sacrées qui portent l'Eucharistie et qui s'étendent sur le monde pour bénir. Enfin, qu'est-ce que le prêtre du photianisme? Quelquefois un matelot, d'autres fois un simple ouvrier, qui passèrent, moyennant finances, de la rue au saint autel, qui changent la succession de saint Jean Chrysostome en un vil métier, dont les aïeux faisaient jadis trembler les empereurs chrétiens d'Orient, et qui rampent aux pieds du pacha turc.

Où est, ailleurs que dans le catholicisme, la vraie virginité ?

L'homme, sans la grâce des sacrements catholiques, est assez maître de sa chair pour la déchirer, comme font certains bonzes de l'Inde; assez maître de sa chair pour la refréner une fois, comme le témoigne la continence de Scipion ; assez maître de sa chair pour en aimer mieux les combats que la mort, à l'exemple des vestales contraintes du paganisme; assez maître de sa chair pour vivre sans parjure dans l'union monogame, comme le pratiquent les protestants consciencieux ; mais, pour s'élever à cette station glorieuse entre les habitants de la terre et ceux du ciel, pour se maintenir sur les hauteurs de cette *montagne de l'encens*, la chasteté perpétuelle, il faut un supplément de forces surnaturelles, dont la source n'existe que dans l'Église. Preuve évidente de cette vérité, c'est qu'en général les sectes chrétiennes ont aboli le vœu de virginité, déclarant cette partie héroïque du devoir contraire à la nature, afin d'être dispensées de la réaliser. Aussi le protestantisme, qui a multiplié les millions dans les caisses publiques, n'a pas encore donné naissance à une sœur de charité. En Orient, la virginité est une fleur presque détruite par les exhalaisons pestilentielles du sensualisme musulman; et en Russie, ce vœu n'est admis qu'à un âge avancé, c'est-à-dire qu'on ne renonce au monde que lorsqu'il n'en coûte guère plus rien. O génération des chastes ! ô âmes vraiment dégagées des sens! aigles sublimes de la vie chrétienne, où faut-il aller vous chercher? Nulle autre part qu'auprès de l'autel catholique, là où il y a de la chair pour vous nourrir, c'est-à-dire, là où se trouvent le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges, *vinum germinans virgines*.

Où est, ailleurs que dans le catholicisme, le vrai religieux ? Certes, le religieux est utile dans son obéissance : car passez à l'hôpital, voyez à l'œuvre ces créatures si dépendantes qu'elles ont perdu leur nom de famille, pour prendre tantôt celui de l'espérance, tantôt celui de la miséricorde, tantôt celui de la charité, et qui restent si peu à elles-mêmes que tous les malheureux et tous les dégradés ont le droit de leur dire : Ma sœur. Le religieux est grand dans sa pauvreté ; car passez dans les cloîtres, voyez ces trappistes qui délaissèrent des habits brodés pour la bure, l'épée du gentilhomme pour le hoyau du cultivateur: comptez tous les serviteurs des malades et des pauvres qui, non contents de quitter

leur mère pour des étrangers couverts de plaies, épousèrent l'indigence volontaire, afin de persuader aux déshérités de ce monde qu'elle est aimable ; et dites-moi où se trouvent ces types surhumains en dehors de l'Église ?

Le couvent moscovite, ouvert pour les hommes à quarante ans, pour les femmes à cinquante, est plutôt un refuge d'invalides qu'un lieu de sacrifice. Le couvent du schisme oriental est de plus en plus dépeuplé par l'infécondité des influences byzantines. Quant aux couvents des pays hérétiques, n'en parlons pas : l'hérésie s'est délivrée du cauchemar de son impuissance, et du reproche que lui feraient les vertus qu'elle ne produit pas, en remplaçant les vœux de religion par le mariage universel. Vers l'an 1550, un moine et une religieuse défroqués, assis à un même foyer, revenaient tristement sur leur passé sacrilège pour le déplorer, et Luther disait à Catherine Bora, sa complice : — « Catherine, ce beau ciel n'est « pas fait pour nous. — Eh bien ! maître, il faut nous repentir. — « Il est trop tard, » ajouta l'hérésiarque, effrayé des ruines qu'il avait entassées. C'est ainsi qu'en dehors de l'Église la communauté des plaisirs sensuels est substituée à celle des plaisirs sacrifiés, et qu'à l'origine du protestantisme, le mariage bourrelé de remords vengeait la sainteté de l'état religieux profanée. O anges du Paradis, qui respirez le parfum virginal exhalé vers Dieu du fond de notre monastère ! quelle différence, à vos yeux, entre l'Église où il fleurit et celle où il n'est pas !

Enfin, où trouve-t-on, ailleurs que dans le catholicisme, de vrais martyrs ? Est-il besoin ici de rappeler les marques de l'héroïsme à part qui constitue le martyre religieux ? Faudrait-il prouver, pour la centième fois, que ni les martyrs de la science, ni ceux du courage militaire, ni ceux des fausses religions, ne peuvent être comparés à ceux de la foi ? Fuyons ce lieu commun apologétique, puisque notre thèse n'en a pas besoin, et contentons-nous d'évoquer l'évidence de l'histoire. Non, non, point de martyrs parmi les prêtres mariés des sectes dissidentes : car qui dit martyr, dit victime. Ne demandez pas de l'être à un homme que l'on retient par des embrassements au foyer quand les pestiférés l'attendent à l'hôpital ou les bourreaux au pied de l'échafaud, et qui ne pourra pas mourir en souriant, parce que des orphelins pleureront autour de lui.

Aussi, le protestantisme compte, dans l'apostolat, des explorateurs vaillants, non des combattants sublimes ; il voyage pour la foi, mais il ne la confesse guère. Et, d'autre part, qui rencontra un envoyé des patriarches schismatiques dans les missions étrangères ? Sous ces houlettes sans dignité et sans amour, les cœurs se stérilisent, les prêtres se conservent pour leur famille, les fidèles se sacrifient pour les empereurs, mais personne n'abrège ses jours pour Dieu ; et la Russie fait bien des martyrs, elle n'en fournit point !

Voyez-vous, maintenant, en quoi consiste cette sainteté de l'Église si dénaturée par les passions et par l'ignorance de la négation ? comprenez-vous comment, dans l'âme des grands observateurs, le respect pour l'Église monte à mesure que tous les autres respects descendent ? Enfin, dites-moi si, au terme de tous vos désenchantements, en face des caractères lumineux qui reluisent dans l'institution divine, il ne vous est pas aisé de vous reposer de tous vos doutes et de toutes vos expériences douloureuses, dans ce sentiment d'un génie encore plus soumis que découragé : « Je meurs le plus « incrédule des hommes, mais le plus croyant des catholiques [1]. »

[1] Chateaubriand.

TROISIÈME PARTIE

La mort étant la conséquence du péché, l'Église qui est sans tache, ne doit point la subir ; et de même que Marie immaculée monta au ciel par une émigration, qui fut moins un trépas qu'une assomption glorieuse, l'Église, en passant du temps à l'éternité, se transforme, mais ne s'éteint pas : de sorte que si, dans le passé, son âge date du commencement des choses, son âge, dans l'avenir, doit être l'immortalité. Et cependant, aux pieds de cette institution qui a reçu tous les siècles en partage, il y a des vers de terre expirant par centaines de mille à chaque instant, qui passent leur courte vie à lui prédire qu'elle va mourir. Ne dirait-on pas ces insectes des bords de l'Hypanis qui durent un jour, et qui, mesurant la durée du monde à la leur, s'annonceraient entre eux, vers cinq heures du soir, que la nature va finir dans quelques minutes [1] ? Rien de plus usé que cet ensevelissement prématuré du catholicisme par des gens qui ne se portent pas aussi bien que lui. Déjà saint Augustin les décrivait ainsi : « Ils disent que l'Église va « disparaître ; et, tandis qu'elle est toujours debout, voilà qu'ils ne « sont plus eux-mêmes [2]. » Eh bien ! qu'en est-il de la vérité de leurs pronostics funèbres ?

Puisque l'Église a été définie la personne de Jésus-Christ continuée ici-bas, est-elle vraie, dans le corps mystique comme dans la chair glorifiée du divin Maître, cette parole sacrée : *Le Christ une fois ressuscité ne meurt plus ?* Certes, pour qui croit à ces promesses : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*,

[1] Voy. Noël et Laplace.

[2] *Enar. in ps.* LXX, 12.

voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, l'avenir du catholicisme ne peut faire question. L'Église étant Dieu lui-même uni à un organisme humain pour instruire à jamais les hommes ici-bas, elle doit avoir la perpétuité de Dieu. Mais faisons abstraction de la foi et des raisonnements pour interroger les faits : examinons l'Église triomphant de ces quatre éléments de destruction conjurés contre elle, le temps, le césarisme, les hérésies et la Révolution. Les victoires qu'elle a remportées sur la mort, sont la plus certaine garantie de son immortalité.

Le temps est une puissance qui use tout et qui ne s'use pas. L'Église est la seule chose d'ici-bas sur laquelle il passe sans marquer sa trace. On peut dire que les années qu'elle a vécu, auraient révélé le point faible par où elle doit périr, si elle était périssable ; or, il est impossible au bon sens d'indiquer cette place. Nous sommes en position favorable, dans la série des temps, pour constater le prodige.

Sans doute, quand les apôtres reçurent, sur le berceau de l'Église, les promesses de Notre-Seigneur, ils avaient ses miracles pour garantie de sa parole. Aujourd'hui, nous avons une durée de dix-huit siècles, qui est le plus grand de tous les miracles. L'avenir, qui était l'épreuve de nos pères, est devenu notre preuve, et, par là, nous ne sommes pas moins favorisés qu'eux sous le rapport de la certitude des témoignages : car, suivant l'antithèse célèbre de saint Augustin, ils n'ont vu que la tête de l'Église et ils ont cru au corps, tandis que nous voyons le corps et nous croyons à la tête : acte de foi qui se dégage comme une véritable évidence des péripéties de l'histoire.

Voyez, y a-t-il rien de plus éphémère que les empires ? Ceux d'Assyrie ont duré à peu près deux cents ans ; celui de Rome, quatre siècles et demi ; ceux d'Alexandre, de Charlemagne, de Charles-Quint, de Napoléon, moins que tout cela. Y a-t-il rien de plus éphémère que les doctrines ? Socrate est détrôné par Platon, Platon par Épicure. Dans la philosophie, le sensualisme est remplacé par l'éclectisme, l'éclectisme par le panthéisme, celui-ci par le naturalisme ; dans la théologie, la gnose est suivie de l'arianisme, qui l'est à son tour du pélagianisme, qui le sera du manichéisme vaudois,

en attendant que vienne le protestantisme. Ainsi s'écroulent les œuvres des hommes, qu'ils bâtissent avec des sceptres, qu'ils bâtissent avec des idées. Seule une doctrine, seule une monarchie souffre, combat, perd de son sang et quelquefois de ses frontières, sans rien perdre de sa vitalité.

Encore, si elle avait les séductions de l'esprit et de la chair à son service ! mais elle a pour croyances des dogmes étourdissants, pour morale des vertus effrayantes à la nature, et pour opposition les sept péchés capitaux. Encore, si elle était soutenue par une invincible épée ! mais ses souverains s'appellent ministres de paix ; quand on demande leur apostasie, ils donnent leur tête, et quatre papes seulement sont morts dans leur lit durant une période de trois cents ans. Encore, si l'Église traversait les siècles sur un char de victoire, d'où elle ne fût jamais renversée ! mais elle triomphe par ses défaites mêmes, parce qu'elles la remettent en contact avec le principe de son existence, l'humiliation et le martyre, et rien ne prouve mieux son immortalité que son privilège de toujours souffrir sans jamais mourir. On a dit, il est vrai, que la persécution l'alimente, parce qu'elle est un vent qui propage la flamme du fanatisme ; mais si d'après une telle supposition, Dioclétien favorisa l'Église, Constantin devait l'étouffer, et, après quelques siècles de cette dangereuse prospérité, les ennemis du Christ auraient pu s'asseoir sur une croix renversée. L'Église a résisté à la paix comme à la guerre ; et, tandis que tant d'autres sociétés changent dix fois de face entre le berceau et la tombe d'un homme, celle-ci conserve, depuis de long siècles, l'immuable jeunesse du soleil et de l'Océan. O immortelle épouse du Fils de Dieu ! quand je me tourne vers ce rocher où vous fûtes posée comme un stylite impérissable ; en vous voyant, par-dessus la poussière de tant de révolutions, défier les portes de l'enfer, cette fixité de votre faiblesse au milieu de tant de forces qui passent, cette indestructibilité de vos fondements, que les flots du temps battent et n'ébranlent pas, m'apparaîtraient comme l'énigme insoluble de l'histoire, si elles n'étaient le ravissement de ma foi.

Et il ne faut pas croire que l'Église n'est pas brisée, parce qu'elle plie. Le césarisme en sait bien quelque chose : car il est le second antagonisme qu'elle a vaincu.

Voici un souvenir saisissant qui la caractérise dans sa destinée militante. Dioclétien fait appeler un officier chrétien de son palais pour lui demander une apostasie. N'ayant pu l'obtenir, il le livre aux archers de Mauritanie, qui le criblent de flèches et le laissent pour mort sur le Palatin. Cependant, sainte Irène recueille ces membres ensanglantés pour les ensevelir, s'aperçoit qu'ils palpitent encore, et achève de les rendre à la vie. Le jour de sa guérison étant venu, quel usage fera, de ses premières forces, le martyr? Il va se placer sur l'escalier du palais impérial, pour apprendre à César que si sa cruauté n'est point satisfaite, la patience de Sébastien est prête à recommencer. Telle fut l'attitude de cet intrépide soldat, telle est celle de l'Église. On la croit morte aujourd'hui, elle ressuscite demain; on l'immole dans un pays, elle va chercher des bourreaux dans un autre; et quand on ne veut pas écouter sa parole dans les chaires, comme Pierre de Vérone expirant, elle écrit avec son sang sur la poussière des amphithéâtres : *Je crois.*

Le césarisme romain essaye dix fois de la renverser par des persécutions à fatiguer les bras des bourreaux ; il meurt lui-même des crimes qu'il commit contre elle, et l'Église triomphe sur sa tombe. Le césarisme germain travaille pendant mille ans à la rendre sa vassale ; mais, en dépit de Frédéric Barberousse et de ses plagiaires futurs, Rome catholique demeure la capitale et la ville éternelle du monde nouveau, comme elle fut celle de l'ancien. Le césarisme des Napoléons implora de ses mains le diadème, et voulut ensuite la détrôner elle-même ; mais des catastrophes inoubliables ont puni cette félonie, et le captif de Fontainebleau régnait au Vatican, tandis que le geôlier expirait à Sainte-Hélène. Enfin, le césarisme de la maison de Savoie déchaîne aujourd'hui toutes les diplomaties, toutes les sectes démocratiques, toutes les impiétés de l'Europe actuelle contre Rome. Qu'adviendra-t-il du pouvoir temporel dans ce conflit immense? Je ne le sais pas, mais l'Église ne craint rien des enfantements qui se préparent; car regardez la Papauté : de ses hauteurs inexpugnables, elle plane avec sérénité sur toutes les révoltes et tous les incendies allumés, comme un vieux marin regarde de la plage la lutte des éléments, assuré qu'il est, par des signes célestes, que demain l'Océan débordé rentrera dans ses abîmes et que le soleil reparaîtra. O pilote sublime du

Vatican ! vous n'êtes pas seulement un spectacle encourageant pour les vrais adorateurs du Christ ; vous avez l'autorité d'un argument en son honneur [1].

L'erreur est aussi un pouvoir destructeur ; et, tantôt sous forme de sophisme, tantôt sous forme de conjuration, elle constitua souvent une opposition formidable contre l'Église. Or, si les siècles sont semés des ruines faites par un tel fléau, les siècles sont témoins qu'il n'a jamais rien pu contre l'infrangible solidité de l'établissement divin. L'histoire des hérésies en est la preuve.

L'arianisme fut une invasion cauteleuse du mensonge, qui pensa devenir catholique par surprise ; mais il gronda un instant à la manière des torrents et s'écoula de même. Le mahométisme apparut longtemps formidable, comme une inondation de boue et de sang, à l'horizon de l'Église ; mais de même que Dieu mit des digues à la mer, l'Église en posa au-devant de cette marée montante, qui fut à jamais refoulée. Le schisme d'Occident s'est étendu comme un noir linceul sur la catholicité : pendant ce temps, les papes d'Italie et ceux d'Avignon se renvoient les anathèmes, les peuples et les saints se partagent en plusieurs obédiences, la nuit est profonde de toutes parts ; mais le concile de Constance se lève comme un soleil sur ces ténèbres, et l'Église émerge, dans toute sa splendeur, du nouveau chaos. Le protestantisme fut doué, à sa naissance, d'une rapidité de propagande faite pour lui donner des apparences de religion universelle ; mais il y a, aujourd'hui, moins de protestants qu'au siècle de Luther. Le nombre des catholiques, au contraire, est plus considérable que dans aucun des âges précédents ; et, en compensation de ses pertes parmi nous, l'Église s'étend sur les vastes contrées situées entre le Missouri et le cap Horn, lesquelles, avant cent ans, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Enfin, quelques-uns attendent, à plus ou moins longue échéance, l'acte d'abjuration des nations hérétiques, et un génie prophétique n'a pas hésité à écrire : « Encore quelques révolutions, l'Angleterre sera catholique, et les peuples de l'Europe iront chanter un *Te Deum* dans la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople ! »

[1] Voy. de Maistre, Macaulay, Robin, *passim*.

Ah ! quand on ne trouve autour de soi rien de stable à quoi rattacher sa vie, quand on est las d'errer à la merci de tous les vents, comme on est heureux d'avoir, sur l'océan si mobile du temps et des opinions, un port où amarrer sa barque, et dans lequel ni la fureur des flots ni les ravages des siècles ne se font sentir !

La Révolution est un autre agent de démolition, suscité par l'Enfer contre l'Église. Il ne se montre ni moins acharné ni moins impuissant que les précédents.

La première phase de la conspiration révolutionnaire eut le centre de son action chez nous. Un demi-siècle d'intrigues philosophiques avait tramé la mort de l'Église, quatre Constitutions l'avaient reniée, quatre Assemblées l'avaient persécutée, dix ans d'oppression néronienne avait fait couler son sang, les septembriseurs avaient dansé sur sa tombe, les sages de l'époque avaient enregistré son dernier soupir : voilà le premier acte de cette orgie impie et cruelle! Mais, le jour de Pâques 1802, une foule immense remplissait les nefs de Notre-Dame de Paris. Là, on voyait d'un côté des conventionnels à genoux, de l'autre des généraux qui baissaient la tête ; auprès, vingt évêques confesseurs qui revenaient de l'exil ; sur une estrade élevée, le premier consul, nouveau Constantin, qui contemplait son œuvre ; en face, l'Église de Rome, représentée par son légat, qui l'approuvait. En un mot, l'anarchie avait eu son jour ; de nouvelles lois, de nouvelles dynasties, une nouvelle renaissance religieuse, un nouveau monde, allaient sortir de ce chaos.

En effet, quand le cyclone qui s'appelle la Révolution, eut passé sur l'Europe, celle-ci était bouleversée : la république de Hollande, l'empire d'Allemagne, le grand conseil de Venise, la vieille ligue helvétique, nos rois, nos parlements, avaient disparu ; l'Église restait toujours immuable et debout. Une fable orientale raconte que la grande pyramide fut bâtie par des monarques antédiluviens, et que seule, parmi les œuvres de l'homme, elle a survécu au déluge. Tel fut le sort de l'Église durant la tourmente dont nous parlons. Un moment elle sembla ensevelie sous la grande inondation, mais ses fondements n'en furent point ébranlés ; et quand les eaux baissèrent, elle apparut indestructible au milieu des ruines de l'Occident transformé.

La seconde phase de la conspiration révolutionnaire est plus spécialement italienne, et nous assistons à son histoire. De toutes parts on annonce que la dynastie des vicaires de Jésus-Christ va cesser de régner; les hérétiques d'Angleterre et les impies des quatre parties du monde se rendent à Rome pour contempler les traits du dernier Pape : la Révolution, semblable à Tullie, a précipité son char dans la voie scélérate, prête à passer sur le corps de son père ; serait-il vrai que la Providence prononcera bientôt, contre la Rome du Christ, cette parole du licteur antique : « C'est fini » ; *Actum est.*

Non, non, la ruine que l'on prépare n'est pas si près de s'accomplir. Nous avons vu, dans les remparts de Rome, un pan de muraille qui date du temps de Bélisaire, et qui, depuis cette époque, est incliné, mais ne tombe pas : on le nomme le mur penché, *il muro torto*. Voilà l'image de l'équilibre des institutions appuyées à l'Église : elles sont crevassées, ébranlées, tantôt par le temps, tantôt par la foudre ; mais elles restent debout et fermement assises.

D'ailleurs, la ruine que l'on prépare ne suffit pas à la destruction du catholicisme : car, après le renversement du pouvoir temporel, il nous restera Pie IX. Or, si plusieurs États sont aujourd'hui en détresse parce qu'ils manquent d'un grand homme pour les sauver, il nous est doux de constater que la patrie spirituelle ne souffre point de cette indigence ; et quand nous porterons le deuil du Roi de Rome tombé, nous aurons encore la joie de contempler, dans les traits inaltérés de notre Père, l'image de la jeunesse immortelle de l'Église.

Enfin, la ruine que l'on prépare n'achèvera rien que le règne de l'hypocrisie, ne consommera rien que l'iniquité de ses exécuteurs : car, après Pie IX, il restera Jésus-Christ dans son ouvrage, c'est à-dire, l'immortalité vivante. Les flots de l'erreur et du mal peuvent donc submerger toutes les hauteurs, le Vatican est le seul sommet que les eaux de ce déluge n'envahiront pas, et le nouvel Ararat sur lequel l'espérance du monde civilisé, semblable à la colombe de l'arche, se reposera toujours.

Monseigneur, c'est l'orgueil légitime de mon apostolat d'avoir

été longtemps attendu par vous, c'est mon désespoir de répondre bien imparfaitement à votre attente. Heureusement, vous avez vous-même si bien défendu l'Église, que votre apologétique ne nous laisse plus rien à faire. Quel est, aujourd'hui, dans l'épiscopat, le second chérubin qui étend ses ailes sur cette arche sainte ? Je ne le sais pas, mais je sais quel est le premier. Après Rome, qui est notre autorité de foi, nous regardons vers Poitiers, où est notre oracle de confiance. Et loin d'amoindrir ce sentiment, l'ostracisme que vous subissez à l'intérieur l'augmente : car il est en vous une gloire supérieure à celle de l'écrivain classique, c'est celle du docteur, et, plus grande encore que celle du docteur, c'est celle du confesseur.

Et vous, fidèles de cette cité catholique et lettrée, confondez souvent, dans vos pensées et vos hommages, ces deux mères dont nous avons médité les ressemblances, Marie et l'Église. Faites souvent, dans l'intime de vos cœurs, acte de foi à l'infaillibilité de cette dernière, acte d'amour à sa sainteté, acte d'espérance à son immortalité. Pourquoi concevoir des alarmes insensées sur son avenir ? Ou la notion de la liberté religieuse périra dans le monde, ou l'Eglise ne périra point. La dignité des peuples ne peut se passer d'elle : car elle est la substitution de Dieu au despotisme des États, dans le gouvernement des âmes. Nous devons croire à sa perpétuité comme au bon sens de l'humanité et à la civilisation. Sans doute, elle traverse aujourd'hui d'inénarrables épreuves ; mais qu'importe, si ses espérances sont plus grandes encore ? Or, c'est le Seigneur qui est son refuge et sa force dans les tribulations : *Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus* [1]. Donc, même quand les montagnes seraient transportées au milieu de la mer, même quand la terre entière se troublerait, que notre foi ne se trouble jamais : *Non timebimus dum turbabitur terra, et transferentur montes in cor maris.* Je sais bien que certaines puissances catholiques ont menacé la cité de Dieu de leurs ambitieuses intrigues ; mais aussi, à cause de cela, ces royaumes penchent comme des hommes ivres, et la terre s'ébranle sous leurs pas : *Propterea inclinata sunt regna..... mota est terra.* Et au contraire, que se passe-

[1] Ps. XLV, 2, etc.

t-il par delà l'atmosphère agitée du temporel, dans les murs de Sion? Un fleuve de paix réjouit ses murailles, son tabernacle est vénéré, le Dieu qui habite en elle n'est point ému: *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei, sanctificavit tabernaculum suum Altissimus, Deus in medio ejus.* Et à cet aspect, sceptiques de la diplomatie, utopistes de la politique, mandataires de l'impiété et de la démagogie, qui vous êtes conjurés contre l'Église, cessez vos inutiles attentats, car vous combattez contre Dieu lui-même: c'est en effet le Seigneur des vertus qui est avec nous, c'est le Dieu de Jacob qui est notre soutien. *Venite, et videte opera Domini..... Dominus virtutum nobiscum, susceptor noster Deus Jacob. Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE LA

PAPAUTÉ

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINT-PIERRE

DE TOULOUSE

LE 29 JUIN 1872

A L'OCCASION DE L'INAUGURATION D'UNE STATUE DU PRINCE DES APÔTRES
SEMBLABLE A CELLE
QUI EST VÉNÉRÉE DANS LA BASILIQUE VATICANE A ROME

PANÉGYRIQUE

DE LA

PAPAUTÉ

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai ordonné. (*Matth.*, XXVIII, 18-20.)

MONSEIGNEUR [1],

Voilà le résumé des attributions dévolues à la puissance spirituelle, voilà l'objet des sympathies et des pieux respects qui nous réunissent autour de cette image consacrée par le culte de tant de générations. Une statue, fût-elle composée de la matière d'un ancien Jupiter Capitolin, et fût-elle un souvenir de la délivrance de Rome sous Léon le Grand, comme on le croit de celle qui orne la basilique vaticane, n'aurait jamais eu son pied de bronze usé par les baisers des pèlerins de tout l'univers, si ce bronze lui-même n'eût exprimé, avec des traits vénérables, des vérités sublimes. Les vérités coulées en métal, aux yeux du monde, par cette représentation symbolique, sont renfermées dans mon texte : *Allez, instruisez*, etc.

[1] Mgr Desprez, archevêque de Toulouse.

Comment et pourquoi ce monument de Saint-Pierre de Rome a-t-il été transporté dans Saint-Pierre de Toulouse ? Il est aisé d'en donner l'explication. Il y a deux villes qui se partagent le souvenir et l'amour religieux des populations catholiques, Jérusalem et Rome : Jérusalem, où fut le calvaire du Christ ; Rome, où est son thabor ; l'une qui fut le lieu de sa mort, l'autre qui est le foyer de son immortalité. L'histoire s'étonne des sacrifices que l'Occident s'est imposés, quatre siècles durant, pour la conquête de Jérusalem ; tout le moyen âge est une aspiration ardente vers cette possession ; mais la catholicité, ne pouvant rester maîtresse de la première de nos villes saintes, a reporté presque toutes ses affections sur la seconde. Par une sorte d'usurpation qui a sa raison providentielle, le tombeau des Apôtres a disputé la gloire à celui de Jésus, et l'on se console de la difficulté de faire le pèlerinage du Saint-Sépulcre, en visitant la Confession de saint Pierre.

Il y a plus : le monde catholique, ne pouvant jouir, à sa guise, de ces deux villes si chères à son cœur et si éloignées de ses yeux, a pris le parti de supprimer la distance en les faisant, pour ainsi dire, venir au-devant de nous, pour nous épargner la peine d'aller à elles. De là, l'idée des calvaires et des chemins de croix, qui sont une reproduction de Jérusalem dans toutes les bourgades de la terre ; de là, aussi, l'idée de ces statues de saint Pierre qui sont une multiplication des chefs-d'œuvre et des grâces de Rome chrétienne dans l'univers. Ajoutons que Toulouse n'a pas manqué de réunir les deux capitales de sa foi religieuse au sein de ses murs, déjà célèbres par les reliques auxquelles ils donnent l'hospitalité : car on voit, à l'une de ses extrémités, Jérusalem reproduite dans les stations d'un calvaire très vénéré, de même que l'on viendra visiter, sous cette élégante coupole, Rome personnifiée dans l'image du prince des Apôtres.

Mais que dit à votre foi cette image, à propos de laquelle Grégoire II s'écriait : « Le Christ m'est témoin que, lorsque j'entre dans « le temple de saint Pierre et que je contemple ses traits, je me sens « pénétré d'une telle dévotion que mes larmes coulent comme la « pluie du ciel » ? Cette image est un abrégé de la majesté de Rome chrétienne, dans ce sens qu'elle en symbolise les principales grandeurs. Saint Pierre est assis dans l'attitude d'un docteur

qui enseigne ; c'est l'emblème de la puissance doctrinale : *Ite, docete*. Saint Pierre lève la main pour bénir les générations qui passent devant lui ; c'est l'emblème de la puissance sacramentelle : *Baptizantes eos in nomine Patris*. Enfin, saint Pierre tient en main les clefs du royaume céleste ; c'est l'emblème de la puissance gouvernementale : *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis*. En d'autres termes, les trois prérogatives appelées par les théologiens : *magisterium*, *ministerium*, *imperium*, c'est-à-dire, le magistère, le ministère, l'empire de saint Pierre, voilà l'ensemble du pouvoir spirituel tel que Dieu l'a constitué à Rome pour le service de son Église ; voilà aussi les grands attributs que vous devez saluer dans les vicaires de Jésus-Christ en vous inclinant devant cette statue. C'est à vous enseigner ce devoir que je consacre aujourd'hui mon allocution.

Ce n'est point sans émotion que je remonte, après vingt-six ans, sur cette chaire, où je donnai à la ville de Toulouse les premiers bégayements de mon apostolat. En parcourant ce passé déjà long, je compte avec émotion les amis que j'ai perdus ici durant la route ; toutefois, il en est un qui me reste fidèle jusqu'à l'héroïsme, et qui me console des autres, sans me les faire oublier : je veux parler de mon auditoire. Puisse-t-il recevoir de ma parole une édification proportionnée à la gratitude que je lui conserve ! Et daigne la Mère de Dieu seconder mon dessein, en m'inspirant tout ce que l'intégrité de la foi et la vraie piété réclament de vos âmes en faveur de la Papauté ! *Ave, Maria*.

LE MAGISTÈRE

Le siège de Pierre est, éminemment, le signe de son autorité enseignante : aussi on appelle les oracles de Rome, des réponses du Saint-Siège ; la définition d'un article de foi, une décision *ex cathedra ;* et c'est, probablement, à l'imitation du Juge suprême des controverses doctrinales, que tous les autres juges prononcent leurs sentences dans l'attitude d'une magistrature assise, la Vérité n'ayant à se lever devant personne, tandis que tout le monde doit paraître, en sa présence, le front découvert. Eh bien ! que vous dirai-je du magistère, si bien exprimé par cette image

érigée en votre église? Certes, je pourrais le considérer par le côté de ses droits, de ses influences, de son origine divine ; mais parlons seulement de son infaillibilité, qui est aujourd'hui son aspect le plus en vue et le moins compris. Et puisque ceci n'est point la place d'un traité, élevons notre foi par quelques pensées de circonstances sur le lieu, les motifs et les conditions de l'infaillibilité pontificale en la séparant de celle de l'Église.

L'infaillibilité des Papes a pour centre le lieu le plus célèbre de la terre. Rome, je viens de le dire, a effacé Jérusalem dans les pieux respects de la chrétienté ; et si les deux alliances ont pleuré, tour à tour, sur la perte de la seconde, nul ne peut évaluer la somme de ruines et de malheurs que représenterait le renversement de la première. Qu'est-ce que la lumière émanée d'Alexandrie, d'Athènes, de Florence des Médicis et des autres capitales de la civilisation, en comparaison des vérités conservées par celle-ci ?

Il est ici-bas une colline auguste, qui participe de la grandeur du Sinaï et de celle du Thabor : comme le Sinaï, elle lance des foudres et des éclairs, et ses foudres ont exterminé toutes les hérésies, et ses éclairs illuminent la marche de la civilisation depuis dix-huit cents ans ; comme le Thabor, cette colline reçoit des rayons supérieurs aux clartés de notre monde, et ses perspectives tiennent le milieu entre les visions de la terre et celles de l'éternité. Or, ce sommet fatidique a été justement nommé la montagne des oracles ou le Vatican. Eh bien! là, il y a un voyant en qui l'Esprit de Dieu réside par une assistance perpétuelle, et qui prononce des arrêts irréformables toutes les fois qu'il s'assied sur la chaire de Pierre pour décréter.

C'est cette montagne, c'est cette chaire, c'est ce voyant qui sont, aujourd'hui, transportés dans votre église ; et, en vérité, ce serait à ne pas oser parler en leur présence, si je ne vous parlais pas en leur nom. O vous qui avez cherché parmi tous les maîtres de la sagesse profane, dites-moi s'il en est un de comparable à celui-ci ! Ses traits furent jadis vénérés par Bélisaire ; sous son pied s'inclina le vaste front de Charlemagne ; devant sa chaise curule, dix-huit siècles écoutent à genoux.

Sans doute, il ne fait pas la révélation, mais il la garde ; il ne

peut en accroître l'objet, mais il le déroule. Aussi les décrets qu'il promulgue dans le cours des âges, touchent de plus près aux intérêts de l'humanité que la découverte des mondes inconnus, et ses décisions sont une introduction lointaine de l'humanité aux visions du Paradis.

Sans doute, les Papes sont des instituteurs répudiés par un grand nombre d'esprits, et la lumière de Rome diffère de celle de Paris. Mais la lumière de Paris tient de celle du pétrole et menace d'incendier l'univers, tandis que celle de Rome éclaire le penchant des abîmes. Sans doute, enfin, les Papes n'entendent pas le salut des nations comme nos tribuns ; mais, en doctrine sociale comme dans le sens matériel, les voies romaines sont les plus indestructibles. Une génération les couvre de la poussière de son mépris, une autre les retrouve avec admiration sous ses pieds et fait passer sa civilisation en triomphe sur ces dalles inébranlées.

Qu'on ne parle donc plus de l'immobilité de Rome : si elle est immobile, c'est comme le pivot autour duquel l'univers tourne. et autour duquel il ne saurait cesser de tourner sans s'échapper par la tangente vers le chaos. Pékin, Constantinople, Pétersbourg, peuvent disparaître de la terre, la lumière n'en sera point amoindrie ; mais, le jour où Rome serait effacée de la carte du monde, celui-ci, semblable à un vaisseau sans phare, serait ballotté dans une nuit effrayante ; et les seuls qui n'en soient pas effrayés, sont ou les aveugles, qui ne souffrent point des ténèbres parce qu'ils n'y voient pas, ou les malfaiteurs, qui les aiment parce qu'elles sont favorables à leurs criminels desseins.

Aussi, je ne suis point étonné si notre siècle a regardé comme un martyre la mort pour cette Rome des Papes où reposent les fondements de l'ordre universel. Autrefois, on réservait son sang pour la foi ; de nos jours, on le donne pour le sol où elle rend ses oracles. Voilà longtemps, néanmoins, qu'une telle passion possède les peuples. Tertullien la désignait par ce sublime néologisme : *Romanitas*. Et aujourd'hui, même quand les enthousiasmes de l'inexpérience sont passés, même quand les imperfections de la partie humaine de Rome sont connues, à la vue de sa partie divine, qui est le Sinaï de la vérité dans le monde, on éprouve, tout comme aux temps de Tertullien, cette dévotion à part : *Romanitas*. Belle

expression et allusion consonante à un autre amour non moins universel : *Humanitas !* L'amour de Rome, l'amour de l'humanité, deux affections qui se répondent, et qui, en se rencontrant dans un cœur, l'élèvent au sommet de la grandeur dans la lumière et dans la sympathie.

Et, ici, ne m'accusez pas d'être suranné dans mes sentiments : c'est vous qui êtes du moyen âge, moi je suis de mon temps. Qu'on gardât de prudentes réserves dans la soumission envers les Papes quand ils soumettaient eux-mêmes les princes et les peuples, je le comprends ; mais aujourd'hui que l'oracle de l'infaillibilité n'a plus que la force de sa faiblesse, je n'ai pas le triste courage de lui marchander mon obéissance. J'aurais pu contester son diadème de Roi des rois, je me déclare courtisan de sa couronne d'épines.

Le lieu de l'infaillibilité, si auguste soit-il, l'est cependant moins que la base doctrinale sur laquelle elle repose; or, l'infaillibilité est-elle un dogme susceptible de démonstration ? est-elle une superstition catholique? A Dieu ne plaise que je me permette de glisser le sujet d'un livre dans un point de discours ! à Dieu ne plaise, surtout, que je vienne vous écraser du poids d'une érudition devenue banale ! mais plus notre siècle s'obstine à repousser le sens commun théologique à cet égard, plus c'est mon devoir de le lui rappeler.

Consultez l'Évangile. C'est Pierre qui est déclaré le fondement de cette Église contre laquelle l'Enfer ne prévaudra pas : comment l'édifice serait-il inébranlable,si le fondement pouvait être ébranlé? Jésus, parlant à Pierre nommément, lui dit : « Tout ce que tu lieras « ou délieras sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel. » N'était-ce pas là l'infaillibilité des Papes annoncée par Dieu lui-même, puisqu'il s'engage à ratifier tout ce qui sera enseigné par eux? Satan ayant désiré passer au crible les apôtres, Jésus prie en faveur de Pierre seul, afin que sa foi ne défaille pas et qu'il soit à même de confirmer ses frères ; il n'est pas admissible qu'après avoir été institué pour confirmer ses frères, il ait jamais besoin d'être confirmé par eux. Enfin, le divin Maître dit au primat de son Collège apostolique : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » Les pâturages dont la dispensation lui est confiée, étant, avant tout, la doctrine

véritable, si l'Église pouvait réformer l'enseignement du souverain Pontife, ce ne serait plus lui qui nourrirait les brebis, ce seraient celles-ci qui lui offriraient la nourriture. Eh bien! qu'en dites-vous? Ne faut-il pas ou ignorer l'Évangile, ou le corrompre, ou le renier, pour décliner ces conclusions?

Consultez la Tradition. La Tradition, c'est une vibration incessante de la voix du Christ dans la série des siècles, c'est la foi vivante des Églises depuis leur origine, c'est la déposition des anciennes chrétientés; or, rien de plus émouvant que d'entendre, sur le long parcours de dix-huit cents ans, ce concert de docteurs et de saints en l'honneur de l'infaillibilité papale. Par la même raison, rien de plus auguste que l'affirmation du concile du Vatican résumant toutes ces affirmations dans la sienne: car il n'a pas créé une vérité, il l'a dégagée de l'histoire de la révélation comme d'une sorte de sein maternel, où elle avait déjà vie. Par conséquent, revenez de votre erreur, vous qui prenez ce dogme pour une invention du présent: il est une acclamation immense des générations passées. Sans doute, le concile a statué avec l'assistance du Saint-Esprit, mais c'est sur le témoignage que les siècles lui ont fourni; et si les siècles n'avaient rien dit, le concile n'aurait rien statué.

Consultez l'autorité des conciles précédents. Ce sont eux qui sont les organes de l'infaillibilité pour ceux qui ne reconnaissent pas celle du Pape. Or, d'après ces conciles eux-mêmes, c'est le Pape qui est juge de l'opportunité de leur convocation, président nécessaire de leurs délibérations, contrôleur tout-puissant de la vérité de leurs décisions ; et le suffrage du Pape, uni à leur minorité, l'emporte sur l'opinion de la majorité séparée du Pape. Voilà donc un assentiment implicite de l'Église universelle au dogme de l'infaillibilité papale ; voilà cette infaillibilité, maintenant contestée, de tout temps affirmée par celle des conciles, que l'on ne conteste pas. De tout temps, en effet, les décrets conciliaires ont passé pour être ou n'être pas irréformables, suivant qu'ils étaient confirmés ou rejetés par le souverain Pontife; mais, s'il n'est pas infaillible, il peut approuver des dispositions contraires à la foi, n'en pas ratifier d'autres qui lui sont conformes : d'où il suit que, loin d'être opposée au magistère de l'Église universelle, l'infaillibilité

du Pape a été professée par ce magistère, dix-huit siècles avant d'avoir été imposée à notre foi.

Consultez le gallicanisme, c'est-à-dire, l'école de la théologie anti-infaillibiliste. Elle place le privilège de l'inerrance dans le grand nombre, pour éviter les inconvénients de l'inerrance personnelle. Eh bien! voici la question dirimée par cette opposition elle-même. Le plus grand nombre des docteurs a été favorable à l'infaillibilité papale. La théologie de tous les âges a été ultramontaine. Les seuls dissidents engagés dans un mouvement contraire furent de notre pays, et subirent une influence césarienne qui a ses trois apogées historiques dans Philippe le Bel, Louis XIV et Napoléon Ier. Donc, à la presque unanimité des voix, les Papes sont proclamés infaillibles : car, au fond, ce ne sont pas les théologiens qui ont voté contre cette infaillibilité, ce sont les potentats.

Consultez l'histoire de la Papauté. Si les souverains Pontifes ne sont pas infaillibles, ils sont une collection de grands criminels. On a dit avec raison de Notre-Seigneur : Il s'est proclamé le Fils de Dieu ; donc, ou il est Dieu, ou il n'est pas même un honnête homme. On peut conclure avec la même vérité : Les Papes ont toujours décrété, commandé, agi comme s'ils étaient infaillibles; donc, ou ils le sont, ou ils sont les usurpateurs les plus tyranniques et les plus orgueilleux de l'ère moderne. Entre les deux termes de ce dilemme, il n'y a point de place pour une opinion mitoyenne, conciliant le respect envers les Papes avec l'incrédulité à leur infaillibilité. Aussi, que des rationalistes la contestent, cela se comprend, parce qu'ils n'ont aucune difficulté à insulter les Papes ; mais que des catholiques professent la vénération pour le vicaire de Jésus-Christ, en lui déniant l'infaillibilité qu'il s'attribue, cela ne se comprendrait pas, si le parti des vieux-catholiques était autre chose qu'une faction de nouveaux protestants.

Enfin, consultez les adversaires eux-mêmes. La prérogative d'inerrance, disent-ils, réside dans le corps des pasteurs unis à son chef; mais, supposé que le chef soit faillible, qu'arrivera-t-il? Ce n'est point l'édifice qui redressera l'équilibre de la pierre fondamentale, ce ne sont point les membres qui guériront la tête malade : d'où il suit que si le Pape venait à errer, il ne resterait plus de moyen divinement institué ni pour ramener le Pape de son égarement, ni pour maintenir l'Église dans la vérité.

Donc, qu'on ne nous oppose plus cette possibilité d'un Pape s'opiniâtrant dans l'erreur et décrétant le faux par témérité perverse : c'est là une chimère et une difficulté commune aux deux opinions. Oui, une difficulté commune aux deux opinions : car à quoi servirait la majorité des évêques unie à son chef, si elle pouvait être décapitée de ce chef lui-même par les mensonges systématiques de ce dernier ? J'ai dit encore une chimère : car y eut-il une seule constitution pontificale qu'il fallût réformer pour de tels motifs? Attaquer l'infaillibilité des Papes par cette hypothèse, n'est-ce pas préjuger, au profit de l'objection, ce qui est en question, à savoir que les Papes peuvent errer? Évidemment, Dieu, leur ayant promis l'infaillibilité, leur doit les moyens d'atteindre cette fin ; et supposer le contraire, c'est aller contre l'évidence du plan divin et celle de l'histoire.

A tant faire que d'être catholiques, soyons-le donc entièrement. Est-ce que le dogme de l'infaillibilité est plus accablant pour la raison, que l'Eucharistie ou l'éternité des peines? est-ce qu'il n'est pas garanti par la même parole que tous les autres articles de notre Symbole? Ah ! convenons que l'impopularité du concile du Vatican est un grand scandale du sens commun. Encore, si l'infaillibilité des Papes n'avait point fourni ses preuves, on comprendrait qu'elle fût tenue en suspicion ; mais voilà déjà de longs siècles qu'elle fonctionne, corrigeant les idées de tous, sans jamais avoir besoin d'être corrigée elle-même : elle n'est plus un thème d'école, elle est un fait éclatant comme le soleil. Et ceci n'est point l'infaillibilité des Papes affirmée par elle-même, c'est cette infaillibilité certifiée par le bon sens du monde. Aussi, qu'allèguent les anti-infaillibilistes à l'encontre d'une telle certitude? Trois faits qui ne l'ébranlent pas.

Le reniement de saint Pierre? Il fut une défaillance morale, non un écart doctrinal; défaillance qui ne fut pas libre de toute crainte, ce qui est une condition requise pour le fonctionnement normal de l'infaillibilité : sans compter que saint Pierre n'avait reçu alors que la promesse, non l'investiture de la primauté, de telle sorte qu'il a prévariqué comme disciple, non comme Pape.

L'adhésion de Libère à la formule de Sirmium? D'abord, cette formule ne renfermait pas l'hérésie arienne; elle n'était répréhen-

sible que par ses réticences. D'ailleurs, Libère ne la souscrivit point parlant *ex cathedra*, mais vaincu par les souffrances de l'exil, par la crainte du supplice, et, plus encore, par la peine de savoir un antipape sur le Saint-Siège : grâce donc pour la mémoire de ce Pontife, qui manqua de courage plutôt que de fidélité au Symbole, et qui mourut saintement !

L'erreur d'Honorius ? Elle fut une faiblesse de conduite, non une défection dogmatique. La réponse de ce Pape aux questions insidieuses de Sergius est une lettre privée, qui n'a aucun caractère de jugement pontifical. Ajoutons qu'il ne professe point d'hérésie dans les pièces incriminées, et que s'il a été condamné par le sixième concile œcuménique, c'est pour avoir imposé silence aux deux partis, c'est-à-dire, non point pour avoir enseigné le monothélisme, mais pour ne l'avoir pas condamné.

Après cela, rappelez-vous la multitude innombrable des décrets pontificaux, comptez tous les périls d'erreurs courus par les suprêmes législateurs de la catholicité, et le peu d'erreurs même douteuses qu'on leur reproche : vous serez étonnés de cette infaillibilité de fait, corroborant la thèse de l'infaillibilité doctrinale. Ah ! quand on est fatigué de la frivolité des opinions, des contradictions des livres, du désespoir de n'être pas enseigné ou de l'être mal, comme il est doux de saluer le maître assis sur ce siège vénérable, et d'embrasser la plus grande autorité possible dans cette foi de deux cent millions d'hommes : Je crois l'infaillibilité des Papes ! Mon Dieu ! nous avons assez, dans notre vie intellectuelle, de l'instabilité des systèmes, de la tyrannie des partis et de la fatigue de ne dépendre que de nous-mêmes. Heureux ceux dont vous daignez être l'instituteur ! *Beatus quem tu erudieris !*

Par ses conditions, l'infaillibilité papale ne s'impose pas moins à l'esprit que par ses preuves. Certes, les objections lui ont été prodiguées avec une ingratitude inintelligente : car c'est une erreur grossière de croire que le Pape est infaillible pour son propre relief, tandis qu'il ne l'est que pour notre avantage. En ceci, Jésus-Christ ne se propose pas d'exalter son Vicaire aux dépens de notre soumission, mais de fournir des garanties à notre soumission par les prérogatives de son Vicaire. Soit dit pour la centième fois, une religion qui ne se reconnaît pas infaillible n'est qu'une philosophie,

et livre ses adhérents au tourment d'un scepticisme fatal. Cela posé, manquerait-il quelques conditions à l'inerrance des souverains Pontifes pour triompher de votre difficile raison?

Oui, me direz-vous, elle attribue à un seul le privilège qui était départi à la collectivité des évêques. Mais il est plus aisé d'admettre toute l'infaillibilité dans un juge qu'un millième d'infaillibilité dans la tête de chaque Père d'un concile. Miracle pour miracle, celui de l'infaillibilité en commun, entre tous les évêques, est moins simple que celui de l'infaillibilité individuelle: on l'a dit avec raison, il est plus aisé de faire résonner juste un seul instrument que tout un orchestre. D'ailleurs, vous qui tenez pour l'infaillibilité à l'instar du système constitutionnel, prenez garde de n'avoir pas plus de foi aux majorités qu'à la parole de Dieu; et si vous avez été, tour à tour, si coulant sur l'infaillibilité de l'Église et si pointilleux sur celle du Pape, n'est-ce point parce que vous souscriviez à la première en vertu d'un principe parlementaire plutôt que d'un motif surnaturel, en philosophe plutôt qu'en vrai croyant?

Ce qui manque, ajoutez-vous, à l'infaillibilité papale pour me subjuguer, c'est l'ancienneté. Est-ce que, par hasard, vous la prendriez pour une création du progrès moderne? Non, non, l'Église n'invente point de dogmes quand elle définit dogmatiquement des croyances contenues, de tout temps, dans le dépôt de la révélation qui lui est confiée. Non, non, le dernier concile n'a rien imaginé: car, parmi les oracles de l'école, les théologiens hostiles à l'infaillibilité papale sont, relativement aux autres, dans la proportion de trois à cent. Non, non, enfin, l'Église n'a point fait une vérité nouvelle, en faisant passer ce qui était de foi divine aux articles de foi catholique: c'est là un développement, non un accroissement de l'objet de la foi; et ceux qui ne comprennent pas de telles différences, sont logiques comme celui qui nierait l'Eucharistie parce qu'il n'en est pas question dans le Symbole des apôtres.

Ce qui manque, poursuit le rationalisme, à l'infaillibilité papale, c'est le bon sens: car comment admettre qu'un homme soit converti en Dieu, et parle toute la vie sans se tromper jamais? Ce qui manque à une telle objection, c'est la bonne foi: car qui donc enseigna que le Pape soit infaillible sans conditions? Il ne l'est

qu'en parlant *ex cathedra*, c'est-à-dire, comme autorité suprême du monde intellectuel, s'adressant à l'Église universelle ; il ne l'est qu'avec les conseils qu'il estime nécessaires à l'exercice de cette prérogative ; il ne l'est, ni dans les choses de l'ordre naturel, ni même dans la théologie quand il en traite comme docteur privé, l'infaillibilité étant attachée à la charge, non à la personne; il ne l'est que par l'assistance divine qui conserve, en son enseignement, les choses révélées, non par l'inspiration qui les édite; enfin, il ne l'est que lorsqu'il agit en dehors de toute intimidation, de toute séquestration, de toute violence extérieure : ce qui revient à dire que le Pape est l'organe d'une vérité raisonnable, non le promulgateur automatique d'un *Credo* stupide, et que, vénérable dans l'infaillibilité que Dieu lui donne, il n'est ridicule que dans celle que vous lui prêtez.

Seriez-vous de ceux qui, en garantie de l'infaillibilité, demandent aux Papes l'impeccabilité? Étrange confusion de deux ordres différents ! Plusieurs Papes, saint Pierre le premier, ont failli dans la charité ; aucun n'a défailli dans la foi. Tous les Papes ont eu besoin d'un confesseur pour leur remettre les péchés, pas un n'a eu besoin de censeur pour corriger ses erreurs; et de même qu'à l'autel la vie sacramentelle peut se répandre sur le monde par des mains impures, de même, sur le trône de saint Pierre, la vérité arrivant du ciel à la terre peut être contenue dans un vase souillé, sans s'y souiller elle-même.

Enfin, j'ai entendu votre suprême fin de non-recevoir : c'est le nombre et l'illustration des antagonistes de l'infaillibilité. Il est vrai qu'elle a été combattue par les Césars, qui jalousent toujours l'influence des Papes dans les affaires de ce monde ; mais de tels adversaires, c'est votre honte de les avoir pour vous, et notre gloire de les avoir contre nous. Il est vrai, encore, que ce dogme a été repoussé par tous les libres penseurs, qui, ne croyant pas en Dieu, n'ont pas de raison de croire à l'infaillibilité de son Vicaire ; mais, au lieu de vous applaudir en voyant de tels adhérents avec vous, rougissez plutôt de vous trouver avec eux. Il est vrai que cette doctrine est le scandale de tous les docteurs de revue, de tous les théologiens de café, de tous les oracles de salon qui se fourvoient dans la controverse ; mais tant pis pour qui est capable de préférer

à la religion du Pape les papes d'une telle religion! Enfin, il est vrai que l'opportunité de cet article de foi parut douteuse à une minorité épiscopale comptant des membres éminents; mais que prouve leur incrédulité momentanée, comme celle de saint Thomas, sinon l'autorité plus grande de leur foi mieux informée? Convient-il au vieux-catholicisme de calomnier leur orthodoxie en venant se placer sous leur patronage, qui les repousse? Respect à l'adhésion tardive des saints et à la tombe des martyrs! Ceux-ci étaient des inopportunistes de la veille, les vieux-catholiques sont des schismatiques du lendemain. Les uns sont des opinants éclairant un débat; les autres, des apostats bravant une décision. Les premiers honorent l'infaillibilité par leur soumission, et les seconds la confirment par leur résistance même: car c'est la gloire de la vérité d'avoir pour blasphémateurs des ennemis qui ne méritent pas de la confesser.

Donc, sans transaction et sans restriction, constituons-nous les humbles disciples de l'infaillibilité pontificale. La meilleure façon de porter les chaînes de saint Pierre, c'est d'accepter les liens que sa parole nous impose, et de nous faire les esclaves de ses enseignements. Et cependant, ô folie! combien d'hommes accordent aujourd'hui plus de confiance à leur journal, à leur système, à leurs coryphées parlementaires ou philosophiques, qu'à ce conducteur surnaturel de l'humanité! O pilote qui connaissez les tempêtes, non les naufrages, recevez-nous pour jamais à votre bord. Faites entendre vos signaux durant la traversée obscure que nous accomplissons, et nous serons confiants, malgré les tourmentes de l'air et de la mer. Aussi bien, l'histoire est pleine des désastres qu'engendre le malheur de ne vous point obéir; et, tandis que l'excès de la déférence à votre égard n'a pour conséquence que de grandes vertus, les restrictions produisirent de grandes catastrophes. Que votre infaillibilité soit donc notre boussole, car vous avez les paroles de la vie éternelle; et à qui irions-nous en nous séparant de vous? *Verba vitæ æternæ habes : ad quem ibimus* [1] *?*

[1] Joan., VI, 69.

LE MINISTÈRE

Après le siège qui représente l'autorité doctrinale, j'aperçois, dans cette statue, une main qui bénit et qui symbolise le ministère pontifical. On comprend aisément les influences d'un tel ministère, quand on se rappelle quel en est le ministre. Ce n'est point sans raison que la coutume maintient sur cette chaire le premier Pape, au lieu du Pape régnant : c'est que, comme il fut proclamé à Chalcédoine, Pierre est toujours vivant dans ses successeurs. Aussi, sans doute, ce fut par un pieux respect qu'aucun Pape n'osa porter cet auguste nom ; mais ce fut aussi par cette intention significative que Pierre II ne saurait apparaître dans le gouvernement de l'Église, parce que Pierre I^er^ n'en a pas disparu. Ainsi, en un sens, nous sommes toujours sous le règne de saint Pierre, les autres souverains Pontifes étant sa personnification perpétuelle ; et, de même qu'il tient en main les clefs du royaume céleste, ses successeurs dominent même au delà et au-dessus du monde que nous habitons : car, par leur ministère, ils sont conservateurs de l'Église militante, libérateurs de l'Église souffrante, introducteurs de l'Église triomphante. Examinons l'action du suprême pontificat dans les trois nefs de cet immense temple, qui résume l'œuvre surnaturelle de Dieu.

Elle est connue depuis longtemps, cette déduction apologétique : Plus de Pape, plus d'Église ; plus d'Église, plus de vrai christianisme ; plus de vrai christianisme, bientôt plus de religion. Une vérité qui sert de clef de voûte à cette économie imposante, ne saurait être ébranlée sans attentat à l'équilibre de l'univers. Il y en a qui caressent le rêve d'une Église sans chef : outre que c'est la chimère, ou plutôt la monstruosité d'un corps sans tête ; si le prodige vivant de la Papauté ressort de la vaste place qu'elle occupe parmi nous quand elle règne, il est encore plus sensible par le vide qu'elle laisse quand elle n'y est plus. Voyez plutôt.

Plus de Pape, plus de pouvoirs de juridiction. Quelle détresse pour l'humanité, le jour où disparaîtrait l'Agneau qui efface les péchés du monde ! quelle lacune, quand elle serait anéantie, la

belle institution du pardon divin, et quand chaque conscience en serait réduite à cette justice solitaire, où les timorés ne se pardonnent jamais assez et où les criminels se pardonnent toujours trop ! Au moment où cesserait de couler sur les nations cette vertu purifiante qui fit la civilisation chrétienne, les mœurs reculeraient jusqu'à la dissolution putride de Corinthe : une fois les écluses de la grâce sacramentelle fermées à Rome, les épidémies morales envahiraient la terre. En un mot, le souverain Pontife n'étant plus admis à lier et à délier, que resterait-il à la place de son influence ? Babylone vêtue en prude schismatique ou protestante, et l'infamie païenne chrétiennement dissimulée !

Est-ce là toute l'action de la Papauté au sein de l'Église militante ? Non, plus de Pape, plus de vrai sacerdoce. Quand le successeur de saint Pierre, en effet, ne surveille pas, dans un corps sacerdotal, la pureté de son origine et la splendeur de son honneur, les prêtres ne tardent pas à dégénérer : tantôt ils deviennent, dans l'hérésie, de simples professeurs d'honnêteté évangélique, révocables par un scrutin consistorial ; tantôt ils se transforment, dans le schisme, en fonctionnaires serviles, qui constituent une des classes les plus dégradées de la nation. Contraste démonstratif ! plus le clergé obéit aux Papes, plus il s'élève en dignité ; plus il obéit aux Césars, plus il s'avilit.

Otez le Pape, que reste-t-il de l'épiscopat? Une collection de papes indépendants et impuissants à former une vraie papauté. Alors la porte des hauteurs du sanctuaire n'étant plus gardée par un chef divin, la vénalité et la luxure en forcent l'entrée. Des gens qu'on avait connus, naguère, matelots sur le port de Constantinople, montent, en quelques mois, dans la chaire de saint Jean Chrysostome ; et des pontifes altiers, qui dressent la tête en face de Rome, rampent aux pieds d'un pacha turc ou d'un colonel moscovite leur signifiant des ordres *ex cathedra*.

En un mot, supprimez le Pape, c'en est fait du centre de l'unité, du propagateur de la catholicité, du foyer de la sainteté, de la chaîne de l'apostolicité ; et l'Église, ayant perdu ses notes, s'évanouit elle-même. Bientôt l'anarchie est la seule réalité qui subsiste dans le fantôme de société religieuse qui reste ; et les esprits effrayés de leur désagrégation, n'ayant plus rien à

embrasser qui les rallie et les discipline, disent à la Papauté : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*. Au contraire, là où Pierre n'est plus, l'Église ne saurait être. Dominez donc sur nous : car, si d'autres ont, à votre égard, la fierté de la révolte, nous avons le noble orgueil de la soumission.

Conservateur par rapport à l'Église militante, le Pape est libérateur dans l'Église souffrante. Son action, en effet, s'étend sur cette patrie des douleurs expiatrices ; et savez-vous la souveraineté qu'il y exerce ?

Qui pourrait dire les tressaillements qui se produisent dans les profondeurs de ce monde désolé, quand on y reçoit la nouvelle que le Pontife suprême va publier un jubilé ? Quel deuil et quelles larmes n'y verrait-on pas, si le successeur de saint Pierre rayait le catalogue des indulgences, ou interdisait la célébration des saints mystères applicables aux âmes infortunées de ce séjour !

Sans doute, il y a d'autres bienfaiteurs de l'Église souffrante, car là habitent l'espérance et l'amour. Marie y regarde avec tendresse, les anges y descendent pour consoler ; mais c'est le Pape, peut-on dire, qui en est le principal soutien. C'est lui qui est l'aumônier du ciel et de la terre auprès des âmes éplorées du Purgatoire ; et le jour où il intercepterait les voies de communication par où les subsides de l'Église d'en-bas et de celle d'en-haut arrivent à celle du milieu, les martyrs de celle-ci, éperdus, du fond de leur abîme, crieraient vers Dieu comme Job : « Pourquoi ne « voulez-vous pas effacer nos péchés et nous ôter notre iniquité ? » *Cur non tollis peccatum meum, et quare non aufers iniquitatem meam* [1] ?

De cette sorte, la Papauté étant retranchée de la voûte de l'édifice, une immense dislocation se fait entendre. La chaîne maîtresse qui relie les trois parties surnaturelles est brisée ; et celles-ci, semblables à trois mondes échappés par la tangente, s'en vont aux siècles des siècles, accomplissant des révolutions sans ordre dans un isolement sans fin !

Détournons nos regards de cet écroulement hypothétique, pour contempler l'indestructible réalité. Comme il est grand, ce serviteur

[1] Job, VII, 21.

des serviteurs de Dieu, du centre de l'ordre universel qu'il occupe, atteignant avec une force efficace jusqu'aux extrémités! Quel sauveur celui dont le bras est assez long pour aller chercher les âmes sur les confins de la damnation éternelle, et les porter en Paradis! Et, là, quelles doivent être les ovations décernées aux divers souverains Pontifes par cette population de bienheureux qu'ils affranchirent sans les connaître, et qui chantent à leurs pieds: « Vous « m'avez délivré dans les jours mauvais, c'est pourquoi je vous « confesserai à jamais » : *Liberasti me de tempore iniquo, propterea confitebor tibi in sæculum* [1].

Oh! comme il y a dans cette justice, dans cette acclamation sans fin des trois Églises, de quoi venger la Papauté des petites passions de la terre et de l'impuissante opposition des portes de l'enfer!

Conservateur par rapport à l'Église militante, libérateur par rapport à l'Église souffrante, le Vicaire de Jésus-Christ exerce encore une glorieuse suprématie au sein de l'Église triomphante.

Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit *ex cathedra*, a son retentissement ou sa reproduction, son écho ou son effet dans cette Église, si bien que le Vatican semble une succursale du Paradis. De même qu'à l'ordre du Pape, nous avons vu le Purgatoire se fermer pour l'âme à qui il a dit : « Montez plus haut », *Ascende superius;* sur une parole du Pape, la gloire d'en haut lui obéit. Introducteur, *claviger*, de la cité éternelle, il y agit avec autorité. Quelquefois il en décore, il en consacre les plus saints habitants; et ses décrets de canonisation, tout en déterminant la galerie des illustrations du ciel, y produisent des fêtes dont celles de Saint-Pierre de Rome n'approchent point.

D'autres fois, le Pape emprunte des clartés à l'Église triomphante pour la direction de celle qui voyage, car chacune de ses définitions de foi est un écartement des voiles qui couvrent la vérité éternelle. Alors les phalanges des bienheureux disent en l'écoutant: « Comme nous avons entendu de sa bouche, ainsi nous avons « vu dans la cité de Dieu » : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate*

[1] Eccli., LI, 16.

Dei [1]; et son enseignement est la lumière même du ciel distribuée à l'état d'aube naissante dans les décisions du souverain pontificat.

D'autres fois, le Pape est arbitre des préséances dans l'Église triomphante : il assigne à chaque hiérarchie d'immortels son rang liturgique, à chaque immortel ses emplois et célestes fonctions ; et tous se présentent, dans l'ordre qu'il fixa, aux hommages et au gouvernement de l'univers. La Vierge immaculée attend dix-huit cents ans, au sommet de la gloire, une parole du Pape, avant de prendre le titre de *Mère conçue sans péché*. Le Sacré-Cœur de Jésus, qui est l'objet ineffable des adorations célestes, ne ravit que peu à peu, et avec l'autorisation de Rome, le culte solennel de la terre. En un mot, c'est Dieu qui a établi le Pape, et Dieu semble se soumettre à lui, en ce sens que, du ciel à la terre, il ne se manifeste guère aux âmes que par l'action et le concours du Pape. O profondeur ! ô sublimité d'un mystère peu compris, même par ses propres adorateurs !

Ah ! vous aviez cru, mes frères, qu'il y avait de l'emphase dans cette bénédiction du successeur de Pierre donnée à la Ville et au monde : *Urbi et orbi*. Eh bien ! non, car les mondes invisibles la ressentent comme celui que nous habitons. Donc, ils n'y ont point songé, les insensés qui rêvent la destruction de la Papauté : le jour où le dernier Pape ferait son dernier adieu à la terre, la terre serait maudite et abominable aux yeux de Dieu. Donc, la Papauté n'est pas une de ces institutions parasites que l'on puisse déraciner de notre sol sans le secouer ; elle est engrenée dans une harmonie qui embrasse l'universalité des choses, et, si elle pouvait être emportée par l'orage, le ciel et la terre en seraient ébranlés. Donc, la Papauté ne puise pas toute sa sève sur cette planète où l'on trame des persécutions et où l'on forge des fers, mais dans deux autres régions supérieures ; et c'est en vain qu'on la frappe par en bas, par ses ramifications supra-naturelles, elle reste invulnérable dans des sphères que la tyrannie n'escalade point.

Certainement, après l'Église, Dieu n'a rien fait de plus grand que la Papauté. Un jour, Silvio Pellico, se promenant à Rome, vers le soir, sur le mont *Pincius*, aperçut le soleil qui se couchait der-

[1] Ps. XLVII, 9.

rière le dôme de Saint-Pierre. Saisi d'enthousiasme à ce spectacle, il s'écria : « Que le ciel soit béni de placer à la fois, sous mon regard, « le plus grand chef-d'œuvre des hommes et le plus grand chef- « d'œuvre de Dieu ! » Malgré la beauté de son idée, Pellico se trompait : car le plus grand chef-d'œuvre de Dieu, ce n'est point le soleil, qui a des taches, c'est l'Église, qui n'en a point ; et le plus grand chef-d'œuvre auquel l'homme ait concouru, ce n'est point le dôme de Saint-Pierre, qui est une beauté éphémère de l'Église militante, c'est la Papauté, qui règne sur les trois Églises à la fois.

L'EMPIRE

Après la chaire qui symbolise le magistère, après la bénédiction qui exprime le ministère, je vois encore, dans cette statue, les clefs qui représentent l'autorité pontificale. Si j'en crois les trois couronnes qui composent la tiare, cette autorité est de trois natures bien distinctes : celle du père, celle du roi, celle de Dieu. D'où il suit que la plus auguste, la plus complète personnification du pouvoir sur la terre est bien dans le Vicaire du Jésus-Christ.

Son empire est, d'abord, paternel : l'Évangile en donne la preuve irrécusable. — *Simon Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* — Eh! quelle sera la récompense de cet amour trois fois juré? la voici : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis*, c'est-à-dire, le gouvernement du monde par l'affection et pour prix de l'affection.

Ainsi, c'est l'amour qui est, dans l'Église, la source, le premier titre du pouvoir : voilà pourquoi le représentant de cette autorité porte le nom le plus doux qui ait été donné à la souveraineté. Les autres dominateurs s'appellent des autocrates ou des césars ; celui-ci prend le titre sympathique de *père*, en latin *papa*. Même, pour distinguer sa tutelle de toutes les paternités métaphoriques qui remplissent la terre, les peuples le nomment : le *Saint-Père !*

Le Saint-Père ! il est impossible de prononcer ce nom avec l'impartialité de l'indifférence. Aussi, tout ce qui regarde une telle paternité est une question de famille d'un bout du monde à l'autre, et, dès que l'on y touche, une émotion inusitée fait tres-

saillir l'univers, comme si la majesté sacrée de la nature avait été outragée dans son sein.

Quand, autrefois, l'empire romain tombait en ruine, les seigneurs gaulois exprimaient à Avitus l'immensité de cette détresse en disant : « L'univers souffre à Rome. » Jamais, peut-être, ce phénomène de sentiment moral ne s'était reproduit autant que de nos jours. En voyant couler les larmes de Pie IX, nous avons été étonnés de tout ce que l'homme peut souffrir dans le cœur d'un autre que lui-même. Ah! il ne nous est pas possible de lui contester le titre de père, car les tressaillements de notre sentiment filial, en pensant à lui, nous interdisent l'outrage et le mensonge d'une telle négation. Et la preuve qu'il y a la plus tendre paternité dans un tel empire, c'est que si par impossible il venait à tomber, deux cent millions d'orphelins en seraient inconsolables, supposé que bon nombre ne mourussent pas de leur désolation.

L'autorité du Pape n'est pas seulement paternelle, elle est royale. A Dieu ne plaise que je revendique pour lui le droit divin de distribuer les couronnes et d'inviter les rois ou empereurs du dix-neuvième siècle à tenir la bride de son cheval! — quoique, d'après l'histoire, les Papes aient fait et défait les princes avec bien autrement de bon sens que le suffrage universel. — Mais, sans affirmer leurs droits sur le temporel des rois, affirmons, au moins, qu'il n'est pas de rois dont le temporel ait autant de droits que le leur.

Droits de l'ancienneté. Sur aucun trône du monde, on ne voit une dynastie antérieure à celle des Vicaires de Jésus-Christ. Le souverain de Rome étant le représentant de la plus antique légitimité qu'il y ait sur la terre, le jour où il fut dépouillé de sa royauté, il emporta, dans sa captivité, les titres de tous les souverains. Oui, par sa chute, tous ont été moralement renversés en lui, tous ont perdu la consécration des siècles imprimée sur leur front. Depuis, seule, la force brutale reste pour monter la garde autour des trônes; et, comme la force est aussi aveugle que brutale, malheur aux trônes, malheur à nous, le jour où elle passera aux mains de l'anarchie!

Les droits de la majesté ne consacrent-ils pas la royauté des Papes autant que ceux de l'ancienneté? Où donc y a-t-il une légende

de cour comparable à celle de la monarchie pontificale? Aussi, quand, par cette porte du Peuple où passa jadis Charlemagne, l'usurpation subalpine est venue pour abattre ce que Charlemagne édifia, une chose affecta la catholicité presque autant que le regret de ce qui était abattu : c'était la mesquinerie de ce qui était mis à la place. « Sire, » disait Canova à Napoléon Ier, déjà tenté d'ingratitude envers la Papauté, « il y a, sur le tombeau des Apôtres, des « souvenirs tels, qu'ils sont imprenables même pour vous. » Et ces souvenirs, imprenables pour les grands conquérants, seraient à la taille des usurpateurs de la maison de Savoie? Au moins, que leurs envahissements sacrilèges s'arrêtent au seuil de la demeure des Papes : car il faudrait élargir les portes des autres villes pour y faire passer la majesté pontificale, le jour où elle serait exilée de Rome ; il faudrait affermer la moitié du Vatican, le jour où une dictature plébéienne viendrait s'y installer. Sans compter que la condition de toute installation, c'est que l'occupant et la place se conviennent : or, entre toutes les places de cette terre, y en a-t-il une qui convienne moins que le trône temporel des Vicaires du Christ, aux tribuns d'une démagogie impie et d'un italianisme vendu à la Révolution?

Et le droit du nombre, la consécration populaire manqueraient-ils à cette royauté? En vérité, rien ne peut exprimer notre indignation quand nous avons vu les politiques et les sectaires disposer de la Ville éternelle comme si nous n'avions pas même voix délibérative dans ce concert. On ose objecter au Pape-Roi les plébiscites de ses sujets contre sa souveraineté! Mais ses sujets n'étaient pas seulement dans la Campagne romaine, ils étaient partout. Nous sommes deux cent millions qui avons, dans notre capitale spirituelle, droit de cité et de suffrage. Donc, s'il est vrai que l'on veuille sérieusement mettre aux voix les droits de Pie IX comme monarque, que l'on avertisse tous les États de l'heure solennelle du vote, qu'on nous laisse le temps d'arriver du Septentrion et du Midi ; et les cinq parties du monde, rangées autour de cette urne électorale, attesteront, contre l'ingratitude des Romains de Rome, la volonté de tous les Romains de l'univers.

Rome, en effet, est un fonds dont ses habitants ont l'usufruit, mais dont la propriété appartient au monde catholique. Les usu-

fruitiers possèdent, ils n'ont pas le droit d'aliéner. En général, les peuples s'insurgent pour reprendre ce qu'ils prétendent leur appartenir ; ici, c'est une poignée de factieux qui s'est emparée de ce qui est à nous. Rome est le domaine sacré de la catholicité, mille fois soldé de son argent et de son sang : de quel droit serait-elle usurpée par l'ambition d'un seul peuple? Ces catacombes sont nos tombeaux de famille ; sur ce terrain conquis par la mort des martyrs, les siècles ont écrit, en faveur de leur fils : *Concession à perpétuité.* Qui donc a qualité pour annuler de tels engagements? Ces reliques, ce sont les ossements de nos pères : pourquoi vient-on troubler les cryptes où ils reposent? Enfin, ces basiliques chrétiennes ont été élevées à nos frais, ces ruines ont été déblayées par nos soins : que vient-on nous parler d'indemnités? L'Italie est-elle assez riche pour nous payer ces trésors? Est-ce qu'on propose à une famille de lui acheter les restes de ses aïeux? Non, non; et que l'Italie porte, devant l'avenir, avec la honte de son vol, celle de ses cyniques offres de dotation.

Enfin, l'autorité du Pape n'est pas seulement paternelle et royale ; elle est divine, en telle façon que la Révolution appliquée à un tel renversement revêt les caractères du parricide, du régicide et du déicide.

Ne croyez pas, en effet, que le roi seul soit poursuivi dans le Pape : ce n'est là que le prétexte d'une attaque plus à fond ; c'est au Dieu qu'on en veut. En quel sens le Pape est-il Dieu? La théologie l'explique sans idolâtrie. Mais il n'est pas besoin de théologie pour comprendre que, le Pape étant la plus haute expression de Dieu dans le pouvoir, ceux qui ne peuvent pas tuer Dieu en réalité, cherchent à l'exécuter en effigie, et que la négation de Dieu dans les écoles a pour conséquence logique l'extermination de la première personnification de Dieu dans la société.

Ne vous y trompez donc pas, vous qui accusez de fétichisme nos amours et nos frayeurs pour l'empire du Pape : ce n'est point Pie IX, c'est Jésus-Christ qu'une Révolution implacable, cosmopolite, attaque dans son Vicaire ; c'est tout l'ordre surnaturel qu'on tâche d'anéantir dans celui qui en est l'oracle le plus autorisé ; c'est Dieu, en un mot, qu'on veut abolir dans l'homme qui en est l'image la plus saisissante; et, supposé que ce déicide fût con-

sommé, sur le nouveau Calvaire comme sur le premier, on verrait des éclipses et on sentirait des secousses capables de convertir les centurions les plus obstinés.

Donc, le zèle pastoral a réalisé une belle idée et une bonne action, en dotant votre église d'un chef-d'œuvre qui redira sans cesse ce que je viens d'annoncer. Ce bronze, en effet, est un prédicateur qui ne se taira jamais : écoutez-le. Vous qui éprouvez les transes du doute jusque dans les sacrifices de la vie de foi, venez baiser ce pied qui enfonça dans les eaux, comme votre âme, pendant une minute d'hésitation coupable, et regardez ces traits en présence desquels Notre-Seigneur s'écria : « Pourquoi avez-vous « douté ?» Et vous qui êtes opprimé par le souvenir de vos fautes, venez aussi ! voici un grand pécheur qui fut encore plus grand pénitent, et dont les larmes vous disent : Confiance pour ceux qui ont beaucoup erré, pourvu qu'ils sachent beaucoup aimer ! Et vous, enfin, qui avez, pour l'Église, des inquiétudes presque désespérées, présentez-vous devant ce pilote divin en lui adressant ces paroles, qui sont les siennes : *Maître, sauvez-nous, nous périssons* [1] ; et il vous répondra : Je vogue sur la haute mer depuis dix-huit siècles, j'ai traversé des tourmentes encore plus dangereuses, et j'ai toujours ramené ma barque au port.

Lorsque Pie IX est assailli par les épreuves du suprême pontificat, il descend, tout seul, dans la basilique vaticane; il passe de l'autel du Saint-Sacrement à cette statue, il place sa tête courbée par les chagrins sous le pied de saint Pierre ; et quand il s'est exposé de longs moments à ce contact, s'assimilant la vertu qui descend en son cœur du cœur du premier Pape, il remonte dans son palais, avec cette jeunesse de confiance et d'amour qui fait le spectacle et les délices de l'univers. La photographie a fait de cette scène un des tableaux les plus émouvants que je connaisse. Reproduisons-la en venant puiser la force au même foyer dans toutes les heures difficiles de la vie.

Maintenant, voulez-vous savoir où en sont aujourd'hui le magistère, le ministère et l'empire dont nous avons raconté les gloires? voulez-vous que je vous dise comment se porte la Papauté ? Gra-

[1] Math., VIII, 25.

vissons la colline du Vatican, et allons, avec tant d'autres pèlerins catholiques, frapper à la porte de celui que la langue sacrée appelle le bienheureux Père. Le bienheureux Père ! est-ce que ce n'est pas un mensonge de formules à l'encontre de l'évidence et des malheurs du temps? est-ce que nous aurions le courage de porter des félicitations à ce vieillard auguste pleurant dans une captivité où tous les rois de l'Europe l'ont abandonné?

Oui, car la Papauté confrontée avec les promesses évangéliques porte, jusque dans ses douleurs, des garanties d'immortalité; c'est son calvaire qui est la montagne de ses béatitudes, et nous sommes dans l'ordre divin en lui disant :

Heureux, ô très saint Père, les monarques pauvres, subsistant de l'aumône de leurs sujets! car ils obtiennent, dans les respects du monde, une royauté inviolable, que les révolutions ne leur raviront pas.

Heureux ceux qui sont doux, parce que, même quand ils sont dépossédés du trône, ils règnent encore sur les cœurs !

Heureux ceux dont les larmes excitèrent les remords des méchants, les sympathies des bons, et qui n'eurent pas d'autre défense contre la violence et l'iniquité! car leurs larmes seront essuyées.

Heureux ceux qui ont le cœur pur et qui restèrent les anges de leur siècle, tandis que d'autres en furent les fléaux ! car, du fond de leurs épreuves, ils verront Dieu et le goûteront.

Heureux les pacifiques qui se placèrent entre les nations ennemies pour les empêcher de s'entr'égorger ! car, si les vainqueurs sans conscience sont proclamés empereurs, les entremetteurs de la paix seront appelés enfants de Dieu.

Heureux ceux qui eurent soif de la justice et qui la proclamèrent malgré les préventions du présent, parce qu'ils seront bénis par l'avenir !

Heureux les miséricordieux qui pardonnèrent et aimèrent sans cesse, parce qu'ils recueilleront les tendresses qu'ils ont semées!

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! car telle est la destinée de Jésus, de l'Église et de tout ce qui a la gloire de leur ressembler.

Après avoir adressé ces austères conjouissances au successeur

de Pierre, descendez des hauteurs vénérables qu'il occupe en faisant vos actes de foi. Par le seul fait que la montagne du Vatican et celle des béatitudes se répondent, les traits divins sont empreints sur la face de la Papauté actuelle : c'est donc une preuve qu'elle est florissante, et peu importe qu'elle soit en baisse aux yeux du monde, si ses abaissements prophétisés constituent son espérance devant Dieu.

Et n'est-ce point, d'ailleurs, un signe de salut pour notre malheureux temps, que la longévité du pilote destiné à manœuvrer la divine nacelle parmi nos écueils ? Sans doute, aucun Pape n'est indispensable à la Papauté; cependant les vertus, les infortunes, toutes les sympathiques noblesses du Pape régnant, ont consacré, par un prestige incomparable, la Papauté elle-même. Dans un lointain avenir, quand on racontera l'histoire des années douloureuses qui viennent de s'écouler, les uns diront en nous plaignant : C'est la génération qui vit les hontes de Sedan, l'incendie de Paris et le démembrement de la France; mais d'autres diront en nous félicitant : C'est la génération qui a joui du règne glorieux, des promulgations et de la mansuétude de Pie IX.

Mon Dieu ! nous reprenons courage, durant notre orageuse traversée, en regardant du côté du Vatican : rien n'est plus aisé que de croire à l'immortalité de la Papauté en présence de l'auréole qui l'entoure aujourd'hui. Rendez-nous dociles à son magistère, respectueux pour son ministère, dévots à son autorité, et donnez à Pierre une large place dans nos hommages, afin qu'il nous reconnaisse quand nous nous présenterons à la porte du Paradis. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

PRONONCÉ

LE JOUR DE LA FÊTE

31 JUILLET 1859

DANS LA NOUVELLE ÉGLISE DU GESU A TOULOUSE

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei,...et scribam super eum nomen Dei mei et nomen civitatis novæ Jerusalem.

Celui qui aura vaincu, je l'établirai comme une colonne dans le temple de mon Dieu,... et j'écrirai sur son front le nom de mon Dieu et celui d'une cité nouvelle semblable à Jérusalem. (*Apoc.*, III, 12.)

Mes frères,

Quand le monde veut expliquer la longue vie des ordres religieux, il en trouve la cause principale dans la savante législation de leurs fondateurs. C'est une erreur et une injustice. Depuis le treizième siècle, bien des hommes de génie ont vu tomber leurs créations; saint François d'Assise, qui fut un simple d'esprit, n'a pas cessé de voir fleurir la sienne. C'est que ce n'est pas le génie qui multiplie la postérité des saints, c'est leur sainteté même. Il ne faut pas s'en étonner : la charité, étant le plus parfait des amours, doit être le plus fécond; la charité, étant un amour qui ne s'éteint pas dans les instituts, même avec la vie de ceux qui l'allumèrent, doit avoir une perpétuelle fécondité. De cette sorte, un premier père fut pour nous la source de la déchéance et de la mort, et d'autres chefs de race sont la source de la restaura-

tion. Du passé à l'avenir, il se fait des transmissions généalogiques pour le bien comme pour le mal, et les lois de la solidarité humaine trouvent en elles-mêmes une sorte de correctif. Parmi ces patriarches de la nouvelle alliance, destinés, comme Abraham, à être pères d'une nation choisie, il en est de plus populaires, il n'en est pas de plus grand qu'Ignace de Loyola.

Toutefois, il est plus facile de raconter les vertus de tels saints que de les caractériser ; et cependant ce que vous me demandez aujourd'hui, ce n'est pas une biographie, c'est un portrait. Quel est donc le trait saillant de la sublime figure que je dois retracer à vos yeux? Le trait essentiel de saint Ignace, celui par lequel il diffère de tous les autres fondateurs, n'est pas d'être posé en colonne dans le temple de Dieu ; c'est là une grandeur qu'il partage avec beaucoup d'autres vainqueurs : *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei.* Ce n'est pas d'être le chef d'une famille plus glorieuse encore par ses infortunes que par ses succès, et par ses saints que par ses savants : qui eût une postérité plus austère que saint François, plus héroïque que saint Dominique, plus savante que saint Benoît, plus recueillie que saint Bruno? Mais le signe distinctif de notre patriarche, c'est qu'il porte sur son front le nom même de Dieu, qu'il reproduit plus vivement que les autres la vie de Jésus dans sa vie, et l'Église de Jésus dans la Jérusalem nouvelle qu'il construit : *Scribam super eum nomen Dei mei et nomen civitatis novæ Jerusalem.* Voilà les bases de l'éloge que nous allons lui décerner ; voilà la pierre angulaire du piédestal sur lequel nous allons placer son image.

En rigueur de langage, mes frères, aucun saint n'est comparable à Jésus, parce qu'il est Dieu ; aucune institution ne peut être mise en parallèle avec l'Église, parce qu'elle est divine. Mais ce parallèle, qui serait un blasphème, s'il était absolu, est permis quand on l'envisage comme un faisceau de rapports lointains et de pieuses ressemblances. Entre Jésus et Ignace, les ressemblances sont frappantes. Un jour, le saint s'endormit d'un sommeil extatique sur le chemin de Rome, et l'adorable Trinité lui apparut sous des images proportionnées à la faiblesse de son regard. Durant cet évanouissement sublime, il vit Dieu le Père qui se penchait vers lui, qui le prenait par ses haillons de mendiant, et

le présentait à Jésus en lui disant : *Je vous le donne*. Cette parole exprimait une prédestination. Depuis, le vaillant chevalier se crut enrôlé au service de la seconde personne de la Trinité. C'est en vain que son épée fut appendue aux murs de la chapelle de Montserrat : il sera toujours soldat, il sera même général. Seulement, tandis que les compagnies militaires portent le nom de ceux qui les forment et leur commandent, lui disparaîtra dans le nom donné à la sienne. Elle restera son œuvre, mais elle sera la propriété du Fils de Dieu ; et de même que certaines milices s'appellent les Compagnies du Roi de France ou du Roi d'Espagne, il y en aura une qui s'appellera la *Compagnie de Jésus*.

Mais ce n'est point assez à ce serviteur héroïque de vivre et de fonder pour Jésus ; il veut vivre et fonder comme lui, de telle sorte qu'Ignace et Jésus se touchent par la double analogie de leurs existences et de leurs œuvres. Je place donc notre saint patriarche au faîte de la gloire humaine, en vous montrant : 1° les rapports de sa vie avec celle de Jésus ; 2° les rapports de son œuvre avec l'Église.

Quand elle a déposé dans mes mains l'honneur de cette grande mémoire, la Compagnie m'a remis son trésor le plus précieux. Daigne le Seigneur accorder à ma parole de ne point tromper la confiance dont les fils d'Ignace l'ont honorée ! Ce qui me manquera pour remplir ma sainte mission, ce ne sera point l'amour de mon sujet. Moins il est sympathique aux ennemis de Rome et de l'Église, plus il s'impose à mes respects. Plus il est bafoué par la conspiration des ignorances et des passions voltairiennes, plus je voudrais faire de mon éloge un cri capable d'étouffer la voix des insulteurs. Prions Marie de nous être propice pendant que je louerai un des saints en qui elle reconnaît le mieux l'image de son Fils, puisqu'il fut, de nom et en action, Ignace de Jésus. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Tous les saints ont des rapports étroits avec le Dieu fait homme, en ce sens que la sainteté, en général, n'est pas autre chose que la ressemblance plus ou moins parfaite avec Jésus. Mais Ignace ressemble à Jésus par les vertus comme les autres saints, et aussi par les diverses phases de sa vie ; ce qui lui est propre et le marque d'une physionomie à part. De cette sorte, dans la destinée du disciple comme dans celle du maître, je découvre cinq accidents identiques : un désert, une vie publique, un Thabor, un Calvaire, et une résurrection. Quelle que soit l'étrangeté de ces termes, je maintiens la réalité des rapprochements qu'ils expriment, et j'en appelle au développement pour leur justification.

Le désert est, dans l'ordre divin, le creuset des âmes prédestinées et la patrie des futurs sauveurs des peuples. Les grands hommes sont le produit des civilisations où ils naquirent, les saints viennent souvent de la solitude. Dieu aime à façonner ses chefs-d'œuvre loin du monde, afin que le monde ne puisse pas se les attribuer ; aussi à peine Ignace est-il converti, qu'il est conduit par l'Esprit, à l'exemple de Jésus, dans un lieu séparé : *Ductus est in desertum a Spiritu* [1]. Vous savez comment cela se fit. A trente-trois ans, malade d'une blessure glorieusement reçue et vaillamment endurée, il demande un roman pour se distraire, et on lui donne une *Vie des saints !* Comme il s'entendait en vrai courage, cet énergique gentilhomme qui faisait fracturer sa jambe, après la guérison d'une première dislocation, pour être plus élégamment redressée, il trouva les saints plus grands que les cheva-

[1] Matth., IV, 1.

liers ; et constatant, leur histoire en main, que le désert est l'école de ces héros, malgré les répugnances de l'orgueil et de la chair, il part pour Manreza.

La principale opposition qu'il subit, en effet, fut celle de l'orgueil. Épris de rêves ambitieux et de gloire militaire, sa difficulté première fut le sacrifice de toutes ces vanités à la fois. Aussi, dès ses débuts dans la perfection, comme le divin Maître, il est porté sur les hauteurs par Satan, qui lui dit : « Sois donc un saint illus-« tre au milieu des cours, non un mendiant méprisé à l'hôpital ; il « vaut mieux convertir le monde que l'effrayer ou le faire sourire. « Eh ! pourquoi livrer aux insultes de la populace un honneur de « famille que tes ancêtres ont acheté au prix de leur sang ? A d'au-« tres les folies de la Croix et les exemples repoussants du désert ; « toi, demeure un chrétien poli et chevaleresque dans les palais des « rois : et bientôt les âmes, la gloire, l'influence dans l'État et dans « l'Église, t'appartiendront. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adorave-« ris me* [1]. » Voulez-vous connaître l'attitude d'Ignace devant cette captieuse tentation ? Son avenir va nous l'apprendre.

Quel est ce mendiant mystérieux que les enfants attroupés poursuivent de leurs huées dans les rues de Manreza ? C'est un ancien preux renommé dans les batailles, qui brave aujourd'hui les insultes, comme autrefois il allait à l'attaque, avec un bonheur de triomphateur. Quel est ce prédicateur de l'hôpital en qui de vagues bruits signalent un grand seigneur déguisé ? C'est un chevalier cantabre qui contrefait la vulgarité, et la folie quelquefois, pour tromper la curieuse admiration attachée à ses pas.

Et qu'on ne lui envoie pas dire, du château de Loyola, de ne point manquer de respect à son nom. Sa noblesse, aujourd'hui, c'est l'ignominie de son divin Maître. Il la veut, non point pour le mérite qu'elle procure, mais pour l'amour de Celui qui l'a portée le premier. Ah ! jadis sa passion dominante fut l'ambition de monter ; maintenant son ambition a changé de cours, comme les fleuves dont on détourne la pente : au lieu d'aspirer aux sommets, elle se précipite vers le bas. Aussi, laissez-le faire, cet orgueilleux en réaction contre lui-même : il creuse dans l'abjection volontaire jusqu'à des

[1] Matth., IV, 9.

profondeurs inouïes. Satan a essayé de l'arrêter sur le chemin du sacrifice par des séductions d'amour-propre ; voici les réponses qu'il lui fera.

S'il est ravi en extase, en s'éveillant de ce sommeil de séraphin, il se fait répéter : « Souviens-toi de tes péchés. » Si on lui demande ce qu'il ordonne en sa faveur après sa mort, il voue son âme à Dieu et son corps aux animaux immondes. Si on le traite de saint, il gourmande et il punit celui qui profane la sainteté en la lui attribuant. S'il a des familiers initiés aux beautés de son intérieur, il prie le Ciel de les faire mourir avant lui, afin que leur indiscrétion ne soulève point, sur sa tombe, le voile dont il couvrit ses vertus. Ah ! je ne suis point étonné qu'Ignace soit un des saints les plus insultés par les mépris du monde : y en a-t-il un qui les ait plus fièrement méprisés ? Et cependant, ce n'est point des injures du monde que je vous demande pardon aujourd'hui, ô sublime patriarche ! c'est de mes louanges, car vous avez tout fait pour les rendre impossibles ; et tandis que nous cherchons les applaudissements par des mérites empruntés, vous avez essayé de mutiler votre histoire, pour vous préserver de notre admiration.

La seconde tentation que notre saint essuya au désert, comme Jésus, fut celle de l'immortification : *Dic ut lapides isti panes fiant*[1]. Un jour, épuisé de fatigue et dévoré par la fièvre, il s'abat sous les voûtes humides de sa grotte isolée. Tandis que le Caldenero coulait auprès avec ses murmures accoutumés, et que les alentours respiraient cette sérénité riante dont le charme les faisait surnommer vallée du Paradis, le solitaire de Manreza tombe dans une sorte d'agonie ; et, durant cette défaillance, une voix de l'enfer ne cesse de lui répéter : « Ta vie est un effort contre nature, qui te confondra « sans glorifier Dieu. Épargne donc ton corps, dans l'intérêt même « de ton âme ; ou ton austérité sera un suicide stoïque, au lieu d'un « martyre chrétien. » Certes, si le défaut caractéristique d'Ignace, c'est l'ambition, son avantage non moins distinctif, c'est l'énergie : aussi le démon de la sensualité sera encore plus honteusement repoussé de ce désert que le précédent.

Non, non, prudence de la chair, conseils suborneurs des sens,

[1] Matth., IV, 3.

n'essayez pas de le désarmer, ce pénitent courroucé contre son corps. Trente ans d'égarement sont présents à son esprit; il a de nobles vengeances à tirer de son passé. Aussi, dès qu'il a parcouru la *Vie des saints*, cette sublime épopée du christianisme le ravit; et, en voyant passer sous ses yeux ces géants de la souffrance volontaire, tantôt exténués de jeûnes, tantôt couverts de chaînes de fer, tantôt couchés sur la pierre nue, tantôt ensevelis dans les cavernes de la terre, il dit à cette armée d'ancêtres dans la mortification, anachorètes, solitaires, martyrs sans nombre des combats de l'esprit contre la chair: Je réunirai toutes vos vies dans ma vie. Et, en effet, le voilà qui fait de ses exemples un abrégé de la Thébaïde, comme un résumé de l'hagiographie catholique par laquelle il fut converti.

Plus tard, on parlera beaucoup des miracles de ce fondateur; mais déjà la science a déclaré que sa vie de Manreza, avec une caverne pour séjour, la terre gelée pour lit de repos, un seul repas de pain noir et sept heures d'oraison à genoux par jour, constitue le plus grand des miracles. C'est en vain que la nature se révolte d'être si cruellement domptée par lui et le menace d'une ruine prochaine s'il ne se ménage pas: lui sait que le creuset de la pénitence développe les hommes au lieu de les diminuer. Arrière donc la sagesse qui lui demande grâce pour le corps! Il se confie en Dieu, et il ne craint rien des vicissitudes de la chair: *In Deo speravi: non timebo quid faciat mihi caro* [1].

O générations énervées de mon temps, contemplez ce Jean-Baptiste en son désert. Vous ne vous mortifiez pas, parce que vous ne pouvez pas, dites-vous: eh! n'est-ce point à cause de vos immortifications mêmes que vous pouvez si peu de chose? Il y a des trésors de force dans la nature, qu'un jeûne et quelques coups de discipline font éclater. Le parfum a besoin d'être broyé pour se répandre, et l'homme, d'être mis au pressoir, pour exprimer sa grandeur intérieure. Remettons donc la chair sous nos pieds, les âmes se relèveront; qu'il y ait moins d'épicuriens parmi nous, on comptera bientôt plus de héros.

Et remarquez que, lorsque Ignace crucifiait ainsi ses sens, il

[1] Ps. LV, 5.

n'avait plus à punir leur rébellion. On dit qu'en vertu d'une grâce qu'il avait voulu répandre sur son enfance immaculée pour la consacrer, Jésus communiquait le don de chasteté à ceux qui venaient l'admirer. Ignace participa à cette miraculeuse faveur : car, un jour, Marie lui apparut tenant le divin Enfant ; elle le plaça sous son regard, et, à cette contemplation purifiante, la fougue de l'ancien page de Ferdinand de Castille s'éteignit ; il ne resta plus en lui qu'un ange vivant dans un corps transfiguré. Ainsi, tandis que, selon l'Évangile, c'est par la pureté de cœur que les amis de Dieu méritent de le voir, c'est par la vision de Dieu que la pureté d'Ignace est achevée. Mais nous, qui ne pouvons aspirer à la même vertu par le même privilège, au moins tâchons d'y arriver par l'imitation de cet austère désert. Les âmes innocentes sont plus belles ; les âmes trempées dans les eaux de la pénitence sont plus aptes aux grandes choses, après avoir été fécondées par les grands remords.

La mortification et l'humilité furent la part d'Ignace envers Dieu dans la solitude ; quelle sera la part de Dieu envers Ignace? Il est écrit que, lorsque Jésus eut souffert la faim au désert, les anges descendirent du ciel pour le servir. Après ses heures de tentation et de combat, notre patriarche, lui aussi, reçut des visites célestes, et son livre des *Exercices* peut être regardé comme le fruit et l'inspiration de ce commerce. Semblable au prophète placé dans le trou de la pierre pour contempler la gloire de Dieu, du sein de son obscure caverne, Ignace voit des choses ineffables ; et, à ce spectacle révélateur, il monte en quelques bonds, de la licence des camps, au troisième degré d'humilité. Du haut de ces sommets, il lève le plan géographique des chemins par où il y arriva ; et, sublime pionnier de cette voie inexplorée, il en marque les stations et les accidents. Ainsi, pendant que les navigateurs espagnols découvrent des continents et des mers inconnus, lui, explorateur de l'infini, mesure les distances qui séparent la vertu chevaleresque de la perfection chrétienne ; et les notes de cette traversée au long cours forment le livre peut-être le plus divin que je connaisse après les livres inspirés.

Oui, le plus divin : car, pour celui-ci, les autres livres n'ont rien fourni, c'est l'Esprit de Dieu qui a tout dicté. Plus ou moins, les autres sortent des bibliothèques, qui sont les archives de la parole de

l'homme ; celui-ci est un fruit de la solitude, où Dieu seul est entendu. C'est pourquoi, quand je parcours tous les chefs-d'œuvre du génie, depuis la *Cité de Dieu* jusqu'à la *Somme* de saint Thomas, je n'en trouve pas un dont je fusse aussi heureux d'être l'auteur. Aucun n'a, au même degré, remué, passionné et amélioré le monde. C'est dans la méditation de ces pages que se renouvellent, à Trente, les rénovateurs de la catholicité. Par elles la discipline monastique refleurit, les taches de la maison de Dieu s'effacèrent, l'épiscopat représenté par saint Charles Borromée dit en les feuilletant : Voilà toute ma bibliothèque ! Aussi, quand le nouveau Moïse descendit de son Sinaï de Manreza, tenant en main ces tables de sa loi, il portait la vraie réforme de son siècle ; celle de Luther n'avait été qu'une parodie orgueilleuse, bouffonne et impie. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[1].

Le voilà disposé pour parler aux hommes, celui à qui Dieu lui-même vient de parler. Comme Jésus, Ignace s'est recueilli loin des foules ; son heure est venue de les évangéliser. Suivons-le de son désert à sa vie publique et à son apostolat.

L'apostolat est un enfantement, selon cette expression célèbre de saint Paul : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formatur Christus in vobis*[2]. Or l'Église seule enfante sans douleur, parce qu'elle est immaculée comme Marie et comme l'humanité à sa naissance ; mais l'Apôtre, ayant participé à la déchéance du premier père, multiplie les enfants de Dieu dans un labeur à part : car cet engendrement ne s'accomplit d'une manière très efficace que par l'union d'un prêtre avec ces trois austères compagnes de son ministère : la liberté du cœur, la pauvreté et l'obéissance.

Oui, plus un apôtre est libre des liens du sang, plus il est apte à la génération des âmes ; plus il délaisse ses proches naturels, plus il voit s'accroître sa postérité spirituelle, conformément à cette promesse : « En échange de vos parents que vous avez sacrifiés, « Dieu vous donnera des fils » : *Pro patribus nati sunt tibi filii*[3].

[1] Osee, II, 14.
[2] Galat. IV, 19.
[3] Ps. XLIV, 17.

Ignace le savait bien : aussi, à trente ans, il quitte le toit de ses ancêtres pour une hospitalité mendiée chaque soir sur la route. Quand ce toit est dépeuplé par la mort, il envoie des inconnus en prendre possession à sa place. Plus tard, sa postérité revêtira de marbre et d'or les murs de cette demeure ; mais jamais le château de Loyola ne sera honoré par la magnificence de vos décorations, mes Révérends Pères, autant qu'il le fut par l'abandon de votre patriarche : la plus grande gloire qu'il lui procura, ce ne fut pas d'y naître, ce fut de n'y vouloir ni vivre ni mourir.

Une seconde condition pour être puissant dans l'apostolat, c'est d'être pauvre : si la fortune est aujourd'hui la séduction des cœurs, c'est la pauvreté qui reste l'aimant des âmes. Les vrais thaumaturges de la parole convertissante sont ceux qui peuvent dire avec saint Pierre : « De l'or et de l'argent, je n'en ai pas ; mais ce que « j'ai, je le donne : au nom de Jésus-Christ, je vous le commande, « levez-vous et marchez. » Or, voulez-vous savoir quels étaient les trésors de notre étrange prédicateur? Mendiant, il en nourrit d'autres du superflu que l'aumône lui donna; pèlerin, il abandonne sur le rivage l'argent qui le dispenserait de tendre la main durant la traversée. On peut dire que, durant sa vie publique, il ne se départit de la prudence que dans l'exercice de la pauvreté ; et tandis que saint François l'appelait son épouse, il lui donna le doux nom de mère.

Enfin, pour exercer un grand empire sur les âmes, il faut être obéissant ; car les forts aiment à se rendre dans les mains de ceux qui ne sont rien, d'après cette loi connue : *Dieu choisit l'infirmité pour terrasser la puissance*. Eh ! qui pourrait dire à quel degré Ignace porta l'héroïsme de cette abnégation ? Au milieu d'un monde que la révolte menace de faire crouler, il inaugure ce principe de réédification : l'obéissance à la façon des cadavres ; et il pratique si bien cette théorie effrayante, qu'il se déclare prêt à s'embarquer au premier signe du Pape, sur un vaisseau sans pilote et sans voiles, sans provisions et sans agrès. Aussi, fort de cette triple puissance, il était populaire, ce prédicateur que les écoles n'avaient point formé ! Pour nous, l'apostolat peut être, si nous ne sommes pas surnaturels, une délectation de l'amour-propre, un dilettantisme de la parole ; mais comme il était peu exposé à la tentation

de l'art pour l'art, ce catéchiste de la place publique, se faisant du mélange de toutes les langues de l'Europe un idiome universel, un bégayement cosmopolite où le style était remplacé par l'amour : verbe de Pentecôte, qui rendait à la fois Ignace étranger à tous les pays par la grammaire, mais citoyen de tous les pays par l'asile assuré que sa parole trouvait au fond des cœurs !

Qui dit apostolat, mes frères, ne dit pas seulement un enfantement, il exprime l'idée d'une conquête : or, par l'ampleur de ses vues et par l'immensité de ses ambitions, Ignace était de la race des conquérants. Dès les premiers jours de sa conversion, il conçoit le dessein de refaire la carte du monde catholique, et il se recueille en mesurant la vaste étendue de la terre : *Stetit, et mensus est terram* [1]. La terre ! les potentats de cette époque désirent en connaître les limites pour la subjuguer; les navigateurs, pour la décrire : Ignace ne la convoite que pour la donner à Jésus-Christ. Mais l'Enfer a peur de ses aspirations, et tâche de les déshonorer. Aussi toutes les passions, depuis la haine la plus stupide jusqu'à l'envie la plus cauteleuse, se coalisent contre les envahissements d'un tel apostolat. Quand Ignace ne s'occupe que de sa sanctification personnelle, le monde le laisse en paix ; quand il travaille au salut du prochain, le monde devient à son égard cruellement persécuteur. C'est que déjà on sent en lui ce pouvoir mystérieux pour le bien, qui excitera bientôt la superstition de la répulsion chez les méchants, celle de l'envie chez les bons, celle de la terreur dans les cours des rois, et celle de la défiance, parfois, jusque dans les conseils de la Papauté.

Néanmoins, Ignace poursuit sa marche conquérante contre tous les scandales du siècle, peu soucieux que la perversité des hommes tire le scandale de sa conquête elle-même. J'ai vu son apostolat représenté, dans l'église du Collège romain, sous la splendide allégorie d'un chef de famille religieuse qui emprunte des flammes au Cœur de Jésus, et qui, faisant passer sa torche incendiaire à ses enfants dispersés, embrase de ce feu divin toute la terre ; mais je l'ai admiré, surtout, dans une page non moins éloquente, quoique plus modeste. C'était dans la chambre où Ignace rendit le dernier sou-

[1] Habac., III, 6.

pir, changée depuis en chapelle de dévotion. Là, on lit, sur une feuille de papier noircie par le temps, le pacte de société par lequel le saint fondateur et ses premiers compagnons s'engagent au service des âmes. Certes, quand on aperçoit, au bas de ce contrat, la signature de François-Xavier, tracée de cette main qui allait bientôt baptiser tant d'infidèles, on y colle ses lèvres avec amour, et l'on dit en son cœur : Voilà un serment qui n'a pas été violé ! Mais quand on découvre, tout à côté, cette signature d'Ignace, que Xavier lui-même baisait à genoux, alors l'admiration se détourne, et, rapportant au père la gloire de tous ces apostolats nés du sien, on s'écrie avec une piété émue : « O patriarche ! c'est par vous que « vos fils ont reçu de si fécondes bénédictions ! » *Benedixit filiis tuis in te* [1].

Durant sa vie publique, Ignace, toujours semblable à Jésus, se reposait quelquefois sur le Thabor. Notre paradis ne devant être autre chose que la vision de Dieu dans la lumière de la gloire, pour nous rattacher à cette espérance, Dieu envoie quelquefois à notre monde quelques clartés de l'autre : tantôt il lève un coin de son voile sur le Sinaï, tantôt il respiendit sur la cime du Thabor, tantôt il découvre ses traits aux yeux de certains confidents privilégiés ; et la nouvelle de ses apparitions, transmise de génération en génération, conserve ici-bas la mémoire de sa beauté et le désir de sa possession. Ce seuil sacré, cette station glorieuse d'où l'on plonge sur les magnificences divines, semblable à cette colline de la captivité d'où les Juifs exilés apercevaient Jérusalem, s'appelle l'extase. Parmi les saints, nul ne jouit autant que celui-ci de cette familiarité du Seigneur ; et, par un contraste dont la grâce seule donne l'explication, nul n'eut, au même degré, le génie des combinaisons profondes et l'âme d'un voyant.

Maintenant, j'en viendrai à vos révélations, ô séraphique fondateur ! Et, à ce récit sublime, que vos détracteurs sachent combien ils vous ont mal compris. Ignace fut ravi, d'abord, jusqu'à l'extase des prophètes. De même que David eut, par avance, une lointaine

[1] Ps. CXLVII, 2.

vision de l'architecture du temple, il aperçoit, par intuition surnaturelle, le plan de la société qu'il doit fonder. Il reçoit plus de quatre-vingts visites miraculeuses de Jésus et de Marie, après lesquelles l'avenir devient transparent à ses yeux ; et c'est lui-même qui, en descendant de son troisième ciel, certifie ces faveurs qu'il ne sait pas raconter. Il est ravi encore jusqu'à l'extase des hommes inspirés. Quand il travaille, une langue de feu est aperçue sur sa tête ; et, tout comme les clercs de saint Augustin s'arrêtaient au seuil de sa chambre, de peur de troubler sa méditation, ainsi, pendant qu'Ignace écrit ses constitutions, un religieux se place à sa porte pour que nul ne vienne interrompre son tête-à-tête avec Dieu.

Enfin, on peut dire qu'il fut ravi jusqu'aux transports des anges. Souvent il fut regardé comme un diplomate de l'Église, comme un Machiavel du mysticisme, en qui la politique étouffe la sensibilité : révoltante iniquité d'insulter la prudence des saints, sous prétexte et par ostentation de grands sentiments ! Combien de comédiens de loyauté ont attaqué celle d'Ignace, pour faire croire à la leur ! Eh ! quel cœur exhala, dans l'ordre surnaturel, des amours plus ardents que les siens ? L'Eucharistie est sa première tendresse, et il perce, aux murs de sa cellule, une ouverture qui plonge sur le tabernacle, pour passer sa vie sous la garde de son bien-aimé. En descendant de l'autel, comme un chérubin enivré, il tombe dans une sorte de pamoison ; et pendant deux heures, les siens n'osent approcher, de peur de troubler ce sommeil de bienheureux : *Neque evigilare faciatis dilectum* [1]. Vers la fin de sa vie, il ne célèbre plus que de deux jours l'un, pour se reposer de ses émotions et mieux soutenir le poids de son bonheur en le diminuant.

Mais quel est ce bruit qui agite tout à coup sa demeure silencieuse ? Ce sont les Pères qui se convient à venir contempler Ignace élevé en extase à la vue d'un parterre émaillé de fleurs. Ne vous étonnez pas : il entend, dit-il, un concert au fond de son âme, et depuis longtemps il aurait succombé à l'ivresse de son ravissement, si le même amour qui menace sa vie ne l'empêchait de mourir. Ensuite, quand il quitte ces hauteurs, languissant et dépaysé, il pleure comme un ange tombé du Paradis, et il tres-

[1] Cant., II, 7.

saille à l'espoir de bientôt y remonter. Alors, haletant, n'en pouvant plus de la mélancolie de l'exil, il gravit le sommet d'une tour qui domine sa demeure ; et là, embrassant de vastes horizons, appelant l'infini dans ce cœur que le mal de l'infini dévore, il s'écrie : « Comme je prends à dégoût la terre, quand je regarde « le ciel ! » *Quàm sordet terra, cum cœlum aspicio !* En un mot, il passait si bien ici-bas comme un homme de l'autre bord, et l'on trouvait ses pensées et ses désirs si pleins du ciel, que, d'après l'opinion de ses premiers enfants, un archange avait été préposé à la garde de son âme. O sublimes tristesses ! ô touchante nostalgie des saints ! comme vous confondez les inclinations rampantes de notre cœur ! Brisez donc, mes frères, les liens qui vous attachent au sol ; montez par la pensée au Thabor des grands contemplatifs, et, jetant de là un regard sur ce monde où votre âme s'emprisonne, dites-moi si vous ne le trouvez pas vide comme un désert : *Aspexi terram, et ecce vacua erat*[1].

Après le Thabor vient le Calvaire, dans la vie d'Ignace comme dans celle de Jésus. Il est écrit que, durant sa transfiguration, Jésus parlait avec Élie et Moïse de sa Passion prochaine. Cette coïncidence avait un sens prophétique : elle exprimait que, dans toute destinée illuminée par les clartés du Thabor, bientôt se dresserait un Calvaire, et Ignace est bien moins renommé par le premier de ces caractères que par le second. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans une mystérieuse prédestination qu'il fonda sa Compagnie dans la modeste église du Mont-des-Martyrs plutôt que dans tant de superbes basiliques ; une indication providentielle se dégageait de cette circonstance : c'est que le fondateur et la fondation seraient à jamais marqués des stigmates du martyre.

Et d'abord, à l'ouvrier et à son œuvre le martyre de la contradiction. Étrange mélange de pour et de contre, que la vie et la mémoire de ce grand lutteur ! Dès qu'il parle, les uns disent de lui, comme de Jésus : « Il faut le faire roi » ; les autres disent : « Il faut le lapider ». Les uns s'écrient : « Il est bon » ; les autres répondent : « Il ne l'est pas ». Rome le proclame un second Paul ;

[1] Jerem., IV, 23.

Alcala le condamne comme novateur dangereux. Heureusement, la persécution est sa force plutôt que son obstacle : car, pendant qu'on le mène en prison, il est rencontré pour la première fois par le fils du duc de Gandie, et c'est la séduction de ses chaînes qui attire à la Compagnie François de Borgia. Un jour, on le surprend le visage abattu : il s'attristait parce que, dans une province, les affaires de la Société réussissaient trop bien. Aussi il choisit comme grâce de son ordre la béatitude de ceux qui souffrent pour la justice ; et quand on lui demande ce qu'il souhaite à ses enfants après sa mort, il leur lègue cet héritage effrayant : « Beaucoup de persécutions. » O Père ! votre dernière bénédiction a porté son fruit ; vous avez passé tout entier dans votre postérité, avec votre caractère de signe de contradiction : car toujours elle sera reconnaissable à cette ressemblance paternelle, qu'aimée avec passion et haïe de même, elle est posée pour la ruine ou pour la résurrection.

A l'ouvrier et à son œuvre le martyre de la calomnie. De tous les saints, aucun n'a été plus dénigré que saint Ignace ; aucun ordre n'a été aussi vilipendé que le sien. La spécialité des Jésuites, c'est de servir de point de mire aux mensonges les plus effrontés de l'impiété. Sans doute, tous les gens de bien ne sont pas leurs amis, mais tous les méchants sont leurs ennemis. Au temps de saint Ignace, on avait déjà formé une bibliothèque des pamphlets composés contre lui ; Ignace, dans son œuvre, serait enseveli sous les tombereaux d'immondices que les siècles lui versent en passant, si ce limon impur de la terre pouvait monter jusqu'aux gloires du ciel. La calomnie, quand elle s'en prend à lui, se dispense de la pudeur et même de la vraisemblance. On a répandu sur son compte plus de fables que sur les monstres mythologiques de l'antiquité. Tour à tour poursuivi comme théologien du régicide et séide du despotisme, émancipateur des esclaves en Amérique et organisateur de l'esclavage dans son institut, comme prédicateur du relâchement et soldat de l'intolérance, les témoignages à sa charge ne prennent point la peine de se mettre d'accord ; et, dans le prétoire où il est traduit par-devant le tribunal de l'histoire, comme dans le prétoire où Jésus fut condamné, l'accusation tombe de la haine dans l'insanité, tant l'iniquité se

ment aveuglément à elle-même ! *Convenientia testimonia non erant* [1].

A l'ouvrier et à son œuvre le martyre du crucifiement. Crucifiement matériel : car, en moins d'un siècle, trois cents Jésuites périssent de mort violente, soit parmi les gentils, soit parmi les hérétiques ; tantôt brûlés à petit feu, tantôt précipités dans la mer, tantôt écartelés, tantôt percés à coups de flèches ; tantôt par la torture de la fosse, tantôt par le supplice de la croix ; et cependant la Compagnie a contracté, dans la crypte ensanglantée où elle naquit, un tel goût pour le martyre, que, si l'on cédait au vœu des solliciteurs, assurent ses historiens, la moitié de ses membres partirait pour les missions étrangères. Crucifiement moral : car on peut dire que le désir d'en finir avec Ignace en sa postérité par le Calvaire fut le délire de tout un siècle. La même époque qui a dit, en parlant de Jésus : « Écrasons l'Infâme ! » a dit, en parlant de l'institut de Jésus : « Qu'il soit crucifié ! »

Autrefois l'empereur Maximin inventa une procédure apocryphe intitulée les *Actes de Pilate*, la présentant comme un extrait des archives du prétoire à Jérusalem, et comme une flétrissure authentique de la divine innocence de Jésus. Eh bien ! ces *Actes de Pilate*, je les ai vus dressés, il y a cent ans, par les jansénistes et par les incrédules, par les rois eux-mêmes et par les ennemis des rois, contre le juste que nous louons aujourd'hui. Tous déclarent à l'unisson que sa vie est incompatible avec le repos du monde ; tous renouvellent à son égard la justice des anciens Césars envers les chrétiens. « Êtes-vous chrétien ? » s'écrie avec indignation Tertullien. « — Oui. — Eh bien ! alors, point de pitié ! tous les crimes sont « renfermés en celui-là. » Êtes-vous jésuite ? demande à Ignace le dix-huitième siècle. — Oui. — En ce cas, il suffit : vous êtes convaincu de toutes les scélératesses.

Bientôt, d'un bout du monde à l'autre, la conjuration s'organise et les faux témoins s'avancent. La France a dit : « Il est digne de mort » ; l'Espagne, Naples, le Portugal surtout, ont crié à leur tour : « Supprimez-le et le crucifiez. *Reus est mortis : tolle eum* [2] ». Catherine de Russie et Frédéric de Prusse sont les seuls à deman-

[1] Marc., XIV, 56.

[2] Matth., XXVI, 66. Joan., XIX, 15.

der ce qu'il a fait de mal : *Quid enim mali fecit* [1] ? Mais princes et ministres, sectaires et faux frères répondent avec une obstination forcenée : « Il est digne de mort ! » et en l'année 1773, Ignace ayant été livré à ses ennemis et condamné à cesser de vivre, une des plus grandes iniquités que le monde ait vues, depuis le Calvaire de Jésus, fut consommée.

O noble victime ! d'autres vous applaudissent pour avoir élevé le siècle de Louis XIV ; moi, je vous félicite surtout d'avoir subi l'ostracisme du siècle de Voltaire. D'autres ambitionnent vos influences ; moi, je porte envie à votre crucifiement même, car il est la preuve historique de votre ressemblance avec Jésus ; et tandis que tant de faux témoins vous envoient au Calvaire par leurs calomnies, que tant de faux amis vous abandonnent en route par crainte de se commettre, que tant de faux apôtres vous renient au prétoire par mesure de prudence, je suis heureux de vous accompagner jusqu'au sommet de la montagne sainte, de vous confesser au pied de votre croix, et de crier avec le centurion aux scribes et aux pharisiens, auteurs de votre crucifiement : « Celui-là était vraiment le fils de Dieu. » *Vere Filius Dei erat iste.*

Enfin, cinquième analogie entre la destinée d'Ignace et celle de Jésus : une résurrection. Ceci est une marque encore plus exceptionnelle de la carrière de notre saint. Seul, entre tous les fondateurs canonisés, il a été mis à mort dans son ordre ; seul, il est ressuscité. Les instituts se relèvent comme les corps malades, après une crise ; ils ne revivent pas après extinction. Il y eut un grand vide dans l'Église pendant le demi-siècle que la postérité d'Ignace passa au tombeau. La jeunesse catholique, séparée de ces maîtres chéris, les pleurait ; les missions qu'ils évangélisaient jadis, étaient en deuil ; les âmes, privées de ces vingt mille conducteurs, gémissaient orphelines ; leurs collèges pieux étaient remplacés par des universités philosophiques ; enfin, de la même institution où les Jésuites formèrent des génies religieux et bienfaisants, à Paris, sortirent, après eux, Robespierre, Desmoulins, Tallien et Fréron. Aussi, sur le sépulcre fermé de la Compagnie, Lalande, interprète

[1] Matth., xxvii, 23.

de la douleur générale, jetait ces mélancoliques regrets : « Le nom « de Jésuite intéresse mon esprit et mon cœur... L'espèce humaine « a perdu pour toujours cette réunion de sujets occupés sans relâ- « che et sans intérêt des fonctions les plus chères et les plus utiles « à l'humanité... Je les ai vus de près : c'était un peuple de héros « pour la religion et pour la société. Deux ministres ont détruit « sans retour le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établis- « sement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon « admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets [1]. »

Quarante et un ans s'écoulèrent entre la destruction et la résurrection de la Compagnie ; et cette époque représente une somme de blasphèmes, de crimes et de larmes, qui atteste qu'en l'absence d'Ignace le monde ne fut ni meilleur ni plus heureux. Cependant bien des hommes de foi gardaient cette tombe avec espérance. Quand les ennemis des Jésuites constatèrent eux-mêmes que personne n'avait gagné à une telle suppression, excepté la Révolution et ses suppôts, en présence de ce sol secoué et de tant de lumières éteintes, un sentiment réparateur demanda qu'on levât la pierre sous laquelle Ignace paraissait endormi pour toujours. Déférant au vœu de la catholicité, en 1814, Pie VII s'approcha du sépulcre scellé par la main tremblante de Clément XIV ; de cette voix puissante qui retentit d'un bout du monde à l'autre et qui commande à la mort elle-même, la Papauté s'écria : « Lazare, viens au dehors ! » *Lazare, veni foras !* [2] et Ignace reparut dans toute la splendeur de sa première vie.

Depuis, pourraient-ils douter de sa résurrection, ces persécuteurs qui demandent pour lui le supplice d'une seconde mort ? Non, non, Ignace est ressuscité : car les saintes femmes l'ont revu, les disciples incrédules l'ont confessé, les Madeleines en pleurs le recherchent ; il apparaît à la tête de la jeunesse dans les écoles, à la tête des missions dans les déserts, sans cesse debout sur les remparts de la cité sainte, le premier à prendre les armes et le dernier à les rendre. Ignace est ressuscité : car, toujours posé pour le scandale des politiques sans foi, des peuples et des hommes sans Dieu,

[1] *Année philos., mor. et littér.*, t. Ier.

[2] Joan., XI, 43.

ainsi qu'autrefois il est encore objet d'amour et de répulsion inexprimables. Ignace enfin est ressuscité, et sa vie est si peu contestable, qu'elle personnifie, dans bien des cas, celle de l'Église.

La tolérance qu'on lui accorde, est, pour la religion, la mesure de la sérénité atmosphérique d'un pays : quand il prospère, c'est une preuve que les révolutions sont loin ; quand il est obligé de fuir, comme les hirondelles à l'approche de l'hiver, c'est une preuve que le ciel se trouble et que les orages montent à l'horizon. En un mot, quand on veut avoir une individualité, une effigie en qui frapper Jésus-Christ, c'est toujours le fils d'Ignace que l'on choisit ; et la meilleure preuve qu'il vit, c'est l'acharnement que ses ennemis mettent à le tuer.

Et non seulement Ignace est ressuscité comme le Christ, mais, — que ses ennemis en prennent leur parti ! — comme le Christ, *il ne meurt plus*. J'en atteste ses relations étroites avec la Papauté mieux informée : jamais celle-ci pourrait-elle conniver à la seconde exécution du juste qui lui sert de Simon de Cyrène sur le chemin de tous ses calvaires, et remettre au tombeau celui qu'elle en a tiré ? Ignace ressuscité ne meurt plus, j'en atteste la nature même des antipathies qu'il inspire. On ne peut haïr à ce point que le bien, a dit un fort penseur, parce que le bien, devant être l'objet d'un amour ardent, s'il est détesté, doit l'être d'une haine proportionnée ; or, les instituts finissent par leurs vices, non par leur pureté. Enfin, Ignace ressuscité ne meurt plus, j'en atteste cette constatation historique en l'honneur de son œuvre : « Un pape contraint la sup-« prime, un pape libre la rétablit ; la réhabilitation d'un con-« damné prouve mieux son innocence que sa condamnation ne « prouva sa culpabilité [1]. » Donc, tous les prétextes sont ôtés aux plagiaires de Pombal qui voudraient corrompre au détriment des Jésuites la justice de l'avenir ; et, pour qu'Ignace meure dans ses fils, il faut que le sentiment moral de l'Europe meure avant lui.

Mais si telle est, mes frères, la beauté du parallèle entre le fondateur de la Compagnie de Jésus et Jésus lui-même, quelles ne seront point l'onction et l'instruction renfermées dans les points de contact entre la Compagnie et l'Église ?

[1] Vicomte de Bonald.

DEUXIÈME PARTIE

Encore une fois, la fondation d'un homme ne saurait être comparée à celle de Jésus ; mais l'une peut avoir avec l'autre des rapports plus ou moins saisissants. Celle d'Ignace se distingue par des analogies à part avec le type divin. Sans doute, toutes les sociétés religieuses ont des affinités avec l'Église, et tirent de ces relations la grâce et la force de cohésion qui les soutient ; mais la Compagnie, par le vœu spécial qui l'inféode au Saint-Siège, semble avoir jeté ses fondations sur la montagne sainte : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* [1]. C'est pourquoi le Seigneur chérit les portes de Sion plus que les autres tabernacles de Jacob : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob*. En quoi consistent les traits de parenté entre la création de Jésus et celle d'Ignace ? La première est caractérisée par ces deux signes : elle a l'Évangile de son fondateur pour l'alimenter, et des notes particulières pour la certifier ; et la seconde création a cela de commun avec l'Église, qu'elle possède, elle aussi, un livre qui est comme l'évangile d'Ignace pour la soutenir, et des notes identiques pour la consacrer.

L'évangile d'Ignace n'est pas l'histoire de sa vie, c'est celle de son âme ; et de même que l'Évangile de Jésus attire sans cesse le monde au christianisme, celui de notre patriarche est une source intarissable de vie pour la Compagnie. Sans doute, Jésus n'a rien écrit, et son Église repose sur sa parole divinement transmise par le témoignage oral. Mais Jésus a voulu que ses principaux enseignements fussent écrits, pour servir de lumière, dans les siècles futurs, aux âmes dignes de sa vérité. L'Évangile, en effet, ne ren-

[1] Ps. LXXXVI, 1.

ferme pas seulement la preuve du christianisme, il suscite des chrétiens : il est, par rapport à l'Église, une semence perpétuelle. C'est pourquoi, à l'imitation de son Maître, Ignace a consigné, en quelques pages ineffablement simples, avec la preuve de son mandat, les germes d'une reproduction incessante de son esprit et de sa famille. Ceci est un nouvel aspect de ce livre des *Exercices* que nous avons déjà loué.

Voyez-vous cet ascète vraiment illuminé d'en haut, dont l'expérience spirituelle égale celle des Pères, dont quelques fragments livrés à la méditation de l'avenir vont le travailler par leur vertu sanctifiante, dont les conseils ont presque la sûreté d'une révélation, et qui, d'après Laynez, connut par inspiration céleste les bases de sa fondation ? Souvenez-vous qu'il y a quelques jours à peine il commandait le feu sur les brèches de Pampelune ; et dites-moi si, devant son livre, vous n'êtes pas tenté de répéter le mot de Paul III devant les constitutions du même voyant : « Vraiment le doigt de Dieu est là. » Or, ce livre est à la fois la preuve testimoniale du fondateur et le moyen de recrutement de la fondation. Toutes les inspirations de ce substantiel abrégé tendent à incliner la volonté humaine vers les quatre renoncements qui sont la matière des vœux du Jésuite. Si les cloîtres étaient désertés aujourd'hui, ces pages les repeupleraient demain ; et si la Compagnie venait à s'éteindre, il suffirait de la même étincelle pour la ressusciter.

Politiques aux courtes vues, vous avez cru que, pour en finir avec cet impopulaire patriarche, il suffisait de proscrire sa famille : vous vous êtes trompés ! il faudrait encore confisquer tous les exemplaires de sa pensée. Les Jésuites naissent de ce recueil de méditations si dédaigneusement insulté par les pamphlétaires ; et l'efficacité, la fécondité de ce sein générateur était si puissante au temps d'Ignace, qu'on l'accusa, pour ce fait, de magie et d'enchantement. Admirable immortalité des conceptions venues de Dieu ! Où sont les génies dont quelques lignes éparses, à trois cents ans de distance, révolutionnent ainsi de grandes destinées, fassent déserter les maisons paternelles pour les missions étrangères, et servent d'éducation à des martyrs ? Qu'on ne reproche donc pas à cet homme d'avoir réduit la sainteté en mécanisme : les ennemis

du christianisme ne doivent pas juger les théories de la grandeur chrétienne. Qu'on ne reproche pas à ce docteur de l'extase d'avoir étouffé la spontanéité des siens sous les étreintes de la méthode, et le génie par le système : est-ce qu'Ignace songeait à ouvrir une école d'esthétique ou un bureau d'esprit, à l'heure où la terre tremblait de toutes parts ? Non, non, ce ne sont pas des académiciens qu'il demandait à Dieu, c'étaient des héros ; et peu importe qu'il n'ait pas produit Érasme, puisqu'il fut père de saint François-Xavier !

Comme l'Église, la Compagnie de Jésus n'a pas seulement un livre pour entretenir la source de sa population, elle a les mêmes notes pour la garantir ; et si d'autres sociétés religieuses peuvent aussi se prévaloir de l'unité, de la sainteté, de la catholicité et de l'apostolicité qui marquent l'institution divine, aucune autre œuvre humaine ne soutient cet écrasant parallèle aussi avantageusement que celle-ci.

C'est un lieu commun très rebattu et trop peu médité que la puissante unité de la Compagnie. Quand Jésus eut rassemblé les matériaux vivants de son bel édifice, il s'écria : *Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un* [1] ; et aussitôt quelque chose de l'unité qui cimente les nœuds adorables de la Trinité se répandit aux fondements de l'Église. Vers la fin de sa vie, Ignace avait une plus vive tendresse pour les siens. Quand, après leurs courses apostoliques, ils revenaient fatigués auprès de lui, il les pressait longtemps sur sa poitrine en pleurant de joie à leurs récits, et, dans cette étreinte de père, tous les cœurs de sa famille semblent s'être fondus. Depuis déjà trois siècles, rien n'a pu entamer l'indissolubilité d'un tel faisceau. Cette unité multiple se compose de plusieurs unités secondaires.

Unité d'observance. La tige franciscaine s'est divisée en plusieurs branches, la descendance de saint Dominique en plusieurs ramifications ; qui pourrait compter les divers rejetons de la lignée de saint Benoît ? Saint Ignace a fondé l'unité la plus compacte et la plus indestructible. On dirait une sorte de nationalité à part,

[1] Joan., XVII, 22.

qui efface toutes les autres dans ses disciples, et qu'aucune autre ne peut altérer. — Unité de doctrine, et de bonnes doctrines. Que certains Jésuites aient été répréhensibles, dit Lally-Tollendal, pour quelques métaphores communes à tous les instituts monastiques, et pour des bouquins ensevelis depuis dans la poussière, cela n'est pas impossible ; mais il n'est pas de réunions d'hommes qui aient parlé et écrit davantage, en conservant autant de liberté et d'exactitude dans les opinions. — Unité de type extérieur. Prenez deux Jésuites aux extrémités opposées de la terre, vous les reconnaîtrez souvent avant qu'ils aient parlé. Les autres religieux sont distingués par leur costume, ceux-ci le sont surtout par leur empreinte personnelle ; mais cette empreinte est si profonde, qu'en vêtement de mandarin comme en soutane, en Chine comme en France, le Jésuite se trahit par sa marque de famille, et se transforme sans pouvoir se dissimuler.

Unité d'affection envers l'institut. Ce sentiment est si vif en eux, qu'à la nouvelle de la suppression de la Compagnie trois moururent de douleur : sympathiques martyrs de la plus touchante charité de famille qui puisse faire battre un cœur de religieux ! — Unité d'affection envers le Saint-Siège. Le fils d'Ignace parvînt-il à se cacher pour tout le reste, au nom de Rome, il éprouvera toujours un tressaillement qui le révélera, et pour la défense de Rome il montrera un courage d'avant-garde par où il sera découvert. — Enfin, unité de constitutions, sur laquelle le temps ni les passions n'ont point de prise. Dans d'autres sociétés, l'élément qu'on pourrait appeler démocratique détend parfois le lien commun, s'il ne le brise pas ; ici la force autoritaire emporte toutes les parties du même tout dans un mouvement si puissant, que le particularisme est impossible. Dans cette famille, l'individualité collective est immense ; celle des membres se sacrifie noblement à la première, au lieu de vivre à ses dépens. Le comte de Maistre a justement comparé le savant mécanisme de la Compagnie à une montre ; ce n'est point assez, c'est une de ces montres prodiges dont le mouvement fut le chef-d'œuvre d'un inventeur de génie et ne saurait être renouvelé par un autre ouvrier. Aussi, telle était la montre quand elle s'arrêta en 1773, telle elle fut quand on la remonta en 1814, telle elle sera tant qu'elle ne sera point brisée.

Le P. Ricci répondit à l'ambassadeur de France lui demandant de changer les constitutions des Jésuites : « Qu'ils soient ce qu'ils sont, ou qu'ils ne soient plus. » Voilà l'histoire prophétique de la Compagnie : ou elle sera ce qu'elle est, ou elle cessera d'être. Impossible de la modifier sans la détruire, car le secret de telles inventions est si bien perdu pour l'esprit humain, que, s'il les mutile, il est incapable de les réparer. Eh ! pourquoi la haine s'éternise-t-elle contre cette belle création sans l'ébranler ? pourquoi tant de marteaux se sont-ils brisés sur cette pierre sans la briser ? C'est son unité qui la rend indissoluble : l'indivisible est toujours immortel. Courage donc, ô cité de mon Dieu dont on a dit de si glorieuses choses ! courage ! malgré toutes les persécutions à essuyer : les persécutions sont la haine du dehors et fortifient l'arbre en le secouant ; l'union des âmes, au contraire, est la force du dedans, et c'est elle qui fait la durée : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* [1].

Comme la fondation de Jésus, celle d'Ignace est encore caractérisée par la sainteté. « Avec la grâce de Dieu », disait le patriarche, « nos Pères d'aujourd'hui sont bons ; mais ceux qui les suivront « seront encore meilleurs. » Ce vœu s'est-il réalisé ? Je l'ignore ; toutefois il est une chose que je n'ignore pas : c'est que la Compagnie n'a pas cessé d'être sainte. Elle l'est dans sa discipline : jamais elle n'eut besoin de réformateur, tandis que beaucoup d'autres ordres furent réformés par elle. Elle est sainte dans ses enseignements : au temps de plusieurs controverses célèbres, le nom des Jésuites fut le symbole de l'orthodoxie ; et si un certain jansénisme de tréteaux réédite souvent quelques épigrammes surannées touchant leur morale facile, c'est qu'il ignore cette réponse de Voltaire : « Il n'y a rien de plus contradictoire, de plus « inique, de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale « relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, « et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. » La Société est sainte dans sa signification : car, si le pharisaïsme des sectaires lui imputa des crimes imaginaires, en général, elle est regardée comme l'expression idéale du sacerdoce dans l'Église,

[1] Ps. LXXXVI, 3.

et parfois de l'Église elle-même. Une vieille femme de la Suisse, à qui on avait fait croire que l'univers était devenu protestant, vit un jour passer dans sa pauvre vallée des enfants de Saint-Ignace, et, à la vue de leur pieuse attitude et du rosaire qu'ils portaient à la ceinture, elle s'écria : « Donc il y a encore des catholiques sur la « terre! » Et depuis, combien de fois le monde, en voyant vivre et travailler les membres de la Compagnie, fut obligé de dire, lui aussi : Le catholicisme n'est donc pas mort !

Enfin, la Société est sainte dans ses membres. Le plus grand ennemi de la foi leur a rendu ce témoignage : « Aucune classe du « clergé régulier ne s'est plus distinguée par la pureté de ses « mœurs [1].» Quand on se rappelle que les Jésuites étaient déjà douze mille au temps de Henri IV, et qu'ils étaient vingt mille au moment de leur suppression, on est stupéfait du petit nombre de crimes juridiquement reconnus qu'on est en droit de leur imputer pendant trois siècles, et de la quantité de mérites que représente cette innombrable multitude de saintes vies.

Les historiens de l'institut lui attribuent de nombreux martyrs : qui pourrait compter les martyrs du zèle, de l'obéissance, de la règle, de la mortification, de la calomnie, dont les palmes inconnues du monde brillent aux yeux de Dieu dans les mains de la postérité d'Ignace ? C'est donc une déloyale réticence de rappeler avec affectation les Jésuites qui dirigèrent la conscience des rois, sans parler de ceux qui tombèrent dans les lazarets, dans les missions lointaines et sur les diverses brèches du dévouement sacerdotal. Sous ce rapport, *les Provinciales* peuvent être un chef-d'œuvre de littérature, elles restent un crime contre l'histoire. L'histoire du passé nous dit, en effet, que, comme Laynez et Salméron, cherchant jadis Ignace, qu'ils n'avaient jamais vu, le reconnurent, même avant de le connaître, à la modestie de son extérieur, ainsi son disciple fut souvent deviné à l'auréole de piété qui entoure son front. De son côté, l'histoire de l'avenir nous réserve une révélation plus éclatante encore : car, lorsque Ignace, au dernier jour, se présentera devant le Juge suprême, entouré des phalanges qui formèrent sa famille, — j'en atteste l'évidence des œu-

[1] Voltaire.

vres, — la biographie de ces hommes, comparée à celle des autres, fera l'éternelle honte de leurs accusateurs.

Comme l'Église, la Compagnie est encore catholique. Qui ne connaît cette scène solennelle de l'Écriture où un roi d'Assyrie convoque ses généraux, pour leur communiquer l'intention qu'il a de subjuguer l'univers ? Il y a quelque chose d'une telle grandeur dans le dessein de cet obscur étudiant de Paris qui convoite le monde, et qui appelle des disciples pour le leur distribuer. Aujourd'hui que l'on accomplit en quelques jours des voyages qui coûtaient alors des années, et où l'on converse, par-dessous les vagues de l'Océan, avec des pays dans lesquels un apôtre ne recevait pas deux fois avant la mort des nouvelles de la mère patrie, nous trouvons tout simple l'apostolat cosmopolite. En première de convoi express ou de bateau à vapeur, on peut aller prêcher l'Évangile à la Chine sans être un héros. Mais, au temps d'Ignace, Dieu seul peut savoir ce qu'il fallait de foi et de courage pour rêver la conquête universelle. Eh bien ! ce rêve, mes Révérends Pères, votre fondateur l'a conçu, et vos devanciers l'ont exécuté. Oui, à Ignace de Jésus comme à Jésus lui-même, le Ciel semble donner les nations en héritage. A peine son institut a-t-il vu le jour, que déjà il étend ses bras de la Pologne à la mer des Indes et du Brésil au Labrador. Né, comme Adam, en pleine maturité, dès ses premiers pas il est à son apogée. Apôtres, docteurs, martyrs, toutes les grandeurs de l'Église militante se multiplient dans son sein ; aussi, à peine élevé au-dessus de terre, il attire à lui les deux hémisphères : *Omnia traham ad me ipsum* [1].

Et alors, comme j'aime à contempler Ignace, assis à la table de ses conseils, recevant les premières annales de la propagation de la foi, et surveillant les étapes de l'Évangile au milieu des continents et des mers ! Comme il est grand, ce modeste religieux, ainsi que Philippe II, maître d'un empire sur lequel le soleil ne se couche pas ! Étrange conquérant, qui règne surtout parce qu'il ne possède rien, à qui le monde se donne, et qui voudrait tenir le monde dans sa main, dit-il, pour le jeter comme une vile poussière aux vents du ciel !

[1] Joann., XII, 32.

Et la Compagnie n'a pas seulement la catholicité de fait ; elle a ce que j'appellerai la catholicité de tempérament, c'est-à-dire, l'aptitude exceptionnelle à s'acclimater dans tous les pays. Les fausses religions ont quelque chose de local dans leur développement, un territoire dont elles ne franchissent pas la frontière, une atmosphère en dehors de laquelle elles ne peuvent vivre : seul, le catholicisme est partout également chez lui ; et la Compagnie, à l'image du catholicisme, fleurit sur les terres les plus diverses, comme si elle avait toutes les nationalités. On raconte avec ironie qu'un jardinier de Versailles montrant à Louis XIV une surface de terrain où rien ne pouvait prendre racine, le grand Roi lui dit : « Plantez-y des Jésuites. » J'accepte en l'honneur de la Compagnie cette célèbre épigramme. Oui, au chevet des pestiférés abandonnés, sur les pontons dévorés par la pourriture, dans les missions exposées au climat le plus meurtrier, partout où les philanthropes et les sophistes ne croissent pas, voulez-vous faire germer la fécondité ? semez des Jésuites.

Leur gloire principale, c'est cette facilité qu'ils ont de se transformer selon le goût de tous les hommes et de toutes les patries, pour gagner tous les hommes et toutes les patries à Jésus-Christ. Ils ont parfois sacrifié aux exigences locales, jusqu'à scandaliser les apôtres de la tolérance philosophique par la tolérance de leur charité. On dit que le clergé, en général, est exclusif dans ses aptitudes ; voici des prêtres qui sont, au besoin, de toutes les conditions. Législateurs au Paraguay, aumôniers en titre des misères les plus repoussantes partout ailleurs, aussi à l'aise dans les cercles les plus polis que couchés sur la paille de l'indigence, conseillers des cours et moralisateurs des bagnes, prédicateurs dans les grandes chaires et catéchistes dans les hôpitaux, savants dans les académies, initiateurs dans les œuvres de bienfaisance, instituteurs dans les collèges ; tenant le pinceau à la Chine, le télescope dans nos observatoires, la lyre d'Orphée au milieu des sauvages, ces ouvriers de Dieu étonnent par l'universalité de leur zèle plus encore que par celle de leur domination. Mais comme c'est la première qui leur acquit la seconde, on ne comprendrait pas les attaques dont ils sont l'objet, si on ne savait qu'étant, par leur catholicité même, l'expression la plus achevée du catholicisme, ils en résument l'impo-

pularité sublime, et que la passion nommée *antijésuitisme* est la collection, l'unanimité des haines opposées à la vérité.

Enfin, comme l'Église, la Compagnie mérite le surnom d'apostolique. Sans doute, elle ne l'est pas en ce sens qu'elle remonte aux apôtres par son origine ; mais elle l'est parce qu'elle procède des apôtres par son ardeur conquérante, et que son prosélytisme est sa note à la fois la plus saillante et la plus décriée. Comment ose-t-on reprocher des empiétements, et demander de formalistes réserves dans la manière d'avancer, à ces soldats dévorés par la fièvre du combat? Pour qui aime les âmes, que sont ces questions d'étiquette? Or, la Compagnie de Jésus a-t-elle sauvé beaucoup d'âmes? Trois cents ans de son histoire répondent mieux que moi.

Ignace, avec dix prêtres, dont trois sont envoyés à l'Allemagne, un aux Indes, les autres à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal, tenant en échec Luther et sa réforme ; depuis, Ignace, par les travaux innombrables de sa famille, animant et continuant une des plus belles entreprises de moralisation qui aient travaillé le monde moderne, tout cela constitue un ensemble dont les annales de l'Église n'offrent que de rares exemples. Ah ! je le demande, a-t-elle besoin de justifier son titre d'apostolique, une Société qui a produit saint François-Xavier, et dont les accents ont si puissamment retenti jusqu'aux derniers confins de l'univers? *In omnem terram exivit sonus eorum* [1].

Ombrageux héritiers de Pombal et de Carvalho, qu'allez-vous donc chercher dans les cachettes de la Compagnie des secrets compromettants pour elle? Au lieu de conspirer en Europe, elle verse son sang pour Jésus-Christ sur toutes les plages de l'univers. Non, non, vos prévenus ne sont pas dans des conciliabules de conjurés, ils sont sur les échafauds des martyrs. Veillez sur l'*Internationale*, veillez sur la franc-maçonnerie, veillez sur tant de conventicules dont vous ne voyez pas le fond ; mais plus d'alarmes hypocrites à propos d'une Société qu'il est toujours aisé de connaître « par les « maîtres qui y entrent et par les élèves qui en sortent » ! Après cela, peu importe que ses glorieux envahissements soient un thème séculaire de calomnies rebattues. Encore une fois, puisque le zèle

[1] Ps. XVIII, 5. Rom., X, 18.

est une force expansive, pourquoi lui reprocher son expansion? Peut-on accuser les fleuves de leur pente et les astres de leur attraction? Ne sont-ils pas de tristes juges de l'honneur, ceux qui, dans un jour de bataille, flétrissent les soldats héroïques, parce que ceux-ci exagèrent les consignes et dépassent les rangs?

Au reste, ici le monde s'est pris dans ses propres censures. Les contemplatifs du moyen âge sont venus, et il a dit: A quoi bon cette sainteté paresseuse? Les ordres apostoliques leur succèdent, et il s'écrie: A quoi bon cette sainteté remuante? Les patriarches du treizième siècle fondent avec la naïveté de l'inspiration et de lamour on bafoue la simplicité de leur esprit et de leur bure. Ignace fonde avec une prudence inattaquable au rationalisme des temps nouveaux: on insulte l'habileté de ses combinaisons. La voilà bien toujours, la postérité de ceux qui ne voulaient ni de Jean-Baptiste, à cause de ses jeûnes; ni de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il mangeait et buvait comme le reste des hommes!

Cependant, il faut en convenir, parmi tous les ordres proscrits et méconnus, aucun ne le fut avec plus de rage que celui-ci. Encore aujourd'hui, les mêmes qui prétendent que le catholicisme expire, s'épouvantent de l'ombre d'un Jésuite comme d'une puissance formidable. C'est que le Jésuite personnifie le prosélytisme le plus actif et le plus intelligent. Aussi, il y a, dans cet homme, quelque chose de sacré et de mystérieux qui en fait le point de mire des passions antichrétiennes: l'instinct de la haine l'avertit qu'en frappant de ce côté, elle atteint au cœur de l'Église. Mais si jamais l'Europe supprimait pour eux la justice, la liberté et l'histoire, délicieux rivages du Paraguay, terres orientales arrosées de leurs sueurs et de leur sang, chrétientés du Thibet et du Japon dont ils soutinrent la vie et la mort, vous protesteriez en faveur de leur apostolicité insultée, et les légendes du désert démentiraient les faux témoignages de notre ingrate civilisation.

Pourrait-on, sans témérité, appliquer à la Compagnie une note d'autre espèce et la proclamer perpétuelle? Je suis historien du passé, et non prophète de l'avenir. Avouons-le toutefois, l'Église seule est immortelle, et Dieu opère quelque chose de plus miraculeux que de féconder la mémoire des anciens patriarches: c'est

d'en susciter de nouveaux. Saint Dominique et saint François ont paru six siècles après saint Benoît ; saint Ignace est venu trois siècles plus tard ; saint Vincent de Paul, cent ans après saint Ignace ; et nous, enfants d'un siècle décrépit où les négations sont si radicales et les âmes si médiocres, ne verrons-nous pas un grand envoyé du Seigneur se mettre à notre tête? La terre est trop désolée pour tarder de porter son fruit ; et si ce sont les détresses d'une époque qui lui donnent droit, devant Dieu, à de nouvelles fondations religieuses, nous avons lieu de compter sur cette réparation de la Providence.

Quand Ignace eut rendu le dernier soupir, les fidèles se précipitèrent dans sa pauvre cellule, et, déchirant ses vêtements, ils convertirent en reliques les haillons qu'il avait portés. Nous aussi, mes frères, entrons dans cette âme dont les secrets viennent de vous apparaître, et sachons nous en partager les trésors. Chrétiens sensibles qui avez des inquiétudes et des exigences de cœur exagérées, prenez de saint Ignace cette humilité qui lui faisait désirer de mourir seul, à l'insu de tout le monde, pour ne coûter à personne la peine d'un instant de commisération. Et vous qui êtes avides des biens du monde, imitez la pauvreté de ce modèle qui, né dans les palais, aurait pu y mourir, et qui passa la plus grande partie de sa vie dans les hôpitaux. Et vous qui n'avez pas le cœur pur, demandez-lui cette innocence de vie qui le rendit père de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka. Et vous, enfin, qui avez une foi obscurcie par les doutes, priez cette âme si bien illuminée qui produisit Bellarmin, Canisius et Suarez. O bienheureux patriarche ! ils se sont trompés, ceux qui m'ont confié cette tâche, s'ils m'ont cru capable de vous élever un monument digne de celui où je parle ; si modeste qu'il soit néanmoins, le mien aussi a été bâti par les mains de l'amour. Aussi j'ose vous prier, à la fois, de l'agréer et de me le pardonner. « Et vous, ô célèbre Compagnie qui « ne portez pas en vain le nom de Jésus..., à qui Dieu a donné vers « la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, « afin de faire éclater par tout l'univers la gloire de son nom, ne « cessez d'y faire servir tous les talents de l'esprit et tous les dons « de la sainteté [1] ». *Amen.*

[1] Bossuet.

PANÉGYRIQUE

DE LA

BIENHEUREUSE GERMAINE

LE PREMIER QUI AIT ÉTÉ PRONONCÉ

APRÈS LE DÉCRET DE BÉATIFICATION

AUX FÊTES DU TRIDUUM SOLENNEL

LE 12 JUIN 1854

DANS LA CATHÉDRALE DE TOULOUSE

PANÉGYRIQUE

DE LA

BIENHEUREUSE GERMAINE

Veniebat cum ovibus patris sui, nam gregem ipsa pascebat.

Elle s'avançait avec les brebis de son père, car elle paissait un troupeau. (*Gen.*, XXIX, 9.)

MESSEIGNEURS [1],

Pendant l'enfance du monde, la vie pastorale était la condition des princes. Au temps des patriarches, l'importance de ces pacifiques monarques s'appréciait d'après le nombre de leurs troupeaux; et l'idée de grandeur s'associait alors si bien avec celle de berger, qu'Homère appelait les rois « les pasteurs des peuples ». Ainsi, Dieu lui-même a fondé la noblesse de la vie champêtre; et c'est sans doute pour consacrer le pouvoir sous la touchante image d'un vigilant amour, qu'il fit de la houlette le premier sceptre confié aux mains des mortels.

Et, non content d'établir des bergers à la tête des plus anciennes races, Dieu les choisit pour ses confidents. Il eut avec eux, sous les paisibles cieux de l'Orient, des entretiens sublimes, que nous écoutons encore avec ravissement. Ce furent des bergers qui reçurent les promesses de sa miséricorde au genre humain déchu et

[1] Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, et Mgr Buissas, évêque de Limoges.

pardonné. Ce fut un berger, Moïse, qui brisa le joug des Pharaons. Ce fut un berger, David, qui devint, sous l'onction de Samuel, le plus grand roi d'Israël. Ce sont des bergers qui portèrent les premières adorations au berceau de Bethléem; et quand Jésus lui-même veut se définir, il semble ne rien trouver dans les langues de la terre qui exprime mieux la suavité de son cœur et les bienfaits de son ministère que cette appellation touchante : *Je suis le bon Pasteur* [1].

Cependant, les pasteurs, qui avaient eu une si brillante histoire dans l'ère primitive de la religion, cessèrent longtemps d'exercer des influences publiques. Pendant bien des siècles, les champs ne furent plus visités par les messagers du Ciel; et les choses en étaient là, quand, il y a trois cents ans, Dieu reprit avec les gardiens des troupeaux son commerce interrompu. C'était dans une vallée retirée de notre pays, sur la lisière d'une forêt où l'on vit jadis errer saint Dominique ému de sa vision du Rosaire, et méditant de grandes choses pour le triomphe de l'Église. Or, celle que Dieu vint trouver là pour lier intimité avec elle, n'était pas une illustration de la terre, comme ses anciens confidents du désert patriarcal; elle n'était pas, comme Geneviève de Paris, une bergère dotée d'un riche patrimoine, accomplissant des tâches éclatantes et vivant jusqu'à quatre-vingt-dix ans : elle était une pauvre fille de laboureur, qui ne connut point sa mère, qui n'était pas aimée de son père, qui fut délaissée ici-bas jusqu'au jour où sa miraculeuse tombe lui fit ses premiers amis, qui vécut toute seule dans les champs comme le pauvre passereau, qui mourut seule sur un lit de sarments, et dont la vie échappe aux regards curieux de notre amour, entre les vingt-deux ans tristes mais purs qui la bornèrent, semblable à ce ruisseau qui naît, fuit et se perd entre les deux collines où Germaine menait paître son troupeau.

Eh bien! voilà une bergère obscure dans sa vie et dans sa mort qui vient de sortir glorieuse de son tombeau; voilà une enfant de nos campagnes à qui Rome a décerné une apothéose capable d'exciter l'envie des anciens triomphateurs. L'Église l'a prise avec amour dans ses bras pour la présenter aux hommages de l'uni-

[1] Joan., x, 11, 14.

vers ; et bientôt elle aura une place parmi les immortels du martyrologe catholique, seul temple de mémoire où, comme dans le ciel, rien d'impur ne soit jamais entré. Que signifie cette petitesse couronnée ? que faut-il penser de ce contraste entre une vie si cachée et une mémoire si éclatante ? Il y a là-dessous un mystère ; un mystère, cependant, qui n'est pas impénétrable, et dont ce discours va fournir l'explication.

Rappelons-nous, en jetant les fondements de notre sujet, d'abord, que Dieu prouve ordinairement son intervention dans les choses humaines en tirant les grands résultats de causes disproportionnées ; ensuite, que, dans la formation de ses saints, il ne se propose pas seulement d'offrir des modèles aux âmes, mais encore de donner des leçons au monde, sur lequel sa Providence s'étend, sans toujours se montrer, de même que la sœur de Moïse veillait sur son berceau flottant, cachée derrière les roseaux du fleuve. Ces bases étant posées, voici l'édifice que nous allons élever au-dessus : quand Dieu renoua, en 1580, des relations avec la vie pastorale destinées à retentir dans l'histoire de son Église, il se proposa deux grands desseins : 1° de réfuter par la mémoire de Germaine les erreurs du siècle où elle naquit ; 2° de corriger les écarts propres au siècle où elle fut béatifiée. Sans doute, Germaine ne connut rien de son temps et n'en fut pas connue ; mais sa vie renferme pour nous une réponse aux sophismes du seizième siècle, ainsi qu'un remède aux besoins du dix-neuvième ; et c'est dans son attitude de bienfaitrice envers ces deux époques, confondant les blasphèmes de l'une et guérissant les maux de l'autre, que nous allons la considérer. Demandons à la Reine des vierges de louer dignement celle qui partage si justement avec elle le titre de *fleur de nos champs* et de *lis de nos vallées* [1]. *Ave, Maria.*

[1] Cant., II, 1.

PREMIÈRE PARTIE

Au siècle où Germaine naquit, l'erreur était spécialement religieuse, et n'affectait la société que par voie de conséquence. Alors éclata, sous le nom générique de protestantisme, une hérésie multiple, qui était comme un faisceau habilement agencé des révoltes théologiques du passé et le germe de toutes celles de l'avenir. De cette synthèse du blasphème, de cette collection d'impiétés, trois erreurs principales se dégageaient dans l'opinion populaire : une idée fausse de la réforme à opérer, le discrédit du culte des reliques et de l'invocation des saints, la crainte de la fin prochaine du catholicisme. Comme les préventions suscitées par Luther ne passeront pas avec lui, Dieu en met la réfutation dans la destinée de ses grands serviteurs, et de notre candide héroïne en particulier. Et ne m'accusez pas ici de faire servir une enfant sans importance à de trop grandes choses : c'est l'infirmité du monde qui est choisie pour en confondre la force ; et, si ce fut le triomphe de Dieu de livrer le superbe Assur aux mains d'une simple femme, il est conforme à sa sagesse de confondre les trois délires orgueilleux d'un siècle par l'histoire d'une enfant qui ne les soupçonnait même pas : *Tradidit eum in manus feminæ* [1].

La première invention de l'esprit révolutionnaire, au siècle de Germaine, fut ce mot toujours magique à l'oreille des ignorants et de la foule bien intentionnée, toujours si formidable au service de l'ambition et des passions anarchiques : *Réforme !* En ce temps-là, parut un hérésiarque fougueux, mécontent de la moralité de l'Église parce qu'il l'était de la sienne, dont l'éloquence bouillonnait

[1] Judith, xvi, 7.

comme la lave et parcourait l'Europe comme un courant d'électricité. Moine réfractaire et arrogant, il osait dire à Rome : Tu n'es qu'une Babylone! et, du haut de son orgueil souillé par la débauche, il donnait au catholicisme des leçons de pureté. Le Ciel eut peu de chose à faire pour déshonorer ce mouvement sacrilège : à la place d'une grande réforme, on ne vit qu'un grand débordement ; au lieu de l'émancipation de la raison, ce ne fut qu'une émancipation de convoitises, c'est-à-dire, une émeute hypocrite de moines qui voulaient jeter le froc, de spoliateurs qui voulaient piller les monastères, de margraves qui voulaient avoir deux femmes, et de rois qui voulaient placer sur leur schismatique couronne la tiare de la Papauté.

Toutefois, ce n'était point assez pour la justification de Dieu, dans cette crise qui semblait le défier : Satan a tenté sa réforme, il faut que Dieu opère la sienne; et, à la différence des œuvres, le monde les discernera. Or, son heure étant arrivée, le Seigneur dit : « Voilà que je vais faire toutes choses nouvelles » : *Ecce nova facio omnia* [1] ; et il tira de son sein d'innombrables modèles, pour prendre la tête du mouvement régénérateur dans chaque état de la société. Ainsi, à mesure que le concile de Trente proclame le code de la réforme, Dieu en suscite les vivants exemplaires ; et, leur distribuant les diverses hiérarchies de la catholicité, il semble dire à saint Pie V, au fond de sa retraite dominicaine : Vous, soyez le réformateur de la papauté ; à saint Charles Borromée : Soyez-le de l'épiscopat ; à Philippe de Néri : Soyez-le du sacerdoce ; à Ignace de Loyola : Soyez-le de l'ordre religieux ; à saint François-Xavier : Soyez-le de l'apostolat ; à saint Louis de Gonzague : Soyez-le de la jeunesse chrétienne ; à Thérèse et à Pierre d'Alcantara : Soyez-le du Carmel : de telle sorte que bientôt chaque catégorie de fidèles reçoit le type destiné à la restaurer ; et cinquante canonisations dans un siècle viennent apprendre à l'hérésie que si Luther est l'agitateur du monde, le Christ en est seul le réformateur.

Cependant il manquait encore une patronne dans cette belle phalange de bienheureux et de sauveurs. Il existe, dans les bois et

[1] Apoc., xxi, 5.

dans les guérets, sous un ciel souvent inclément et sur un sol souvent ingrat, une portion considérable du genre humain qui ne mange son pain qu'à la sueur de son front. Or, à ceux-ci plus qu'aux autres, il fallait un modèle pour leur apprendre à sanctifier la misère et pour la leur adoucir.

Un jour, le Seigneur regarda avec amour vers une chaumière délabrée de notre pays, et la patronne de la vie champêtre naquit. C'était une naïve bergère, qui passait sa vie aux intempéries de l'air, comme les oiseaux du ciel, et qui ne murmurait pas ; qui ne trouvait ni pain ni repos dans son gîte du soir, et qui bénissait Dieu ; qui manquait du nécessaire, et qui faisait l'aumône ; qui se consolait de la faim et des injustices des hommes devant une croix de branches entrelacées au coin d'un champ ; enfin, dont la chair virginale fleurit dans une tombe, si bien que quarante ans de sépulcre ne purent faner ni son front immaculé ni les œillets et les épis verts qui la couronnèrent après sa mort. Ah ! depuis que cette petite mendiante est aimée dans les mansardes et dans les campagnes, qui pourrait dire les larmes qu'elle y a essuyées ? depuis qu'une telle patronne fut donnée à ceux qui portent le poids du jour, qui pourrait compter les fleurs qu'elle a semées dans les sillons des pauvres cultivateurs ? *Flores apparuerunt in terra nostra*[1].

Et remarquez, mes frères, qu'aucun autre saint ne pouvait, au même degré, remplir la mission d'ange consolateur auprès des laboureurs. Saint Isidore, qui est leur patron, ne saurait leur servir de modèle, puisqu'il était évêque et docteur. Sainte Catherine de Palma, qui fut bergère quelque temps, mourut religieuse. Sainte Blandine et sainte Zite furent, il est vrai, de simples servantes, mais ne vécurent point au village. Germaine a été suscitée spécialement pour attirer à Dieu les populations des champs : aussi on l'aime, dans ces chaumières où elle naquit et mourut, comme une fille de la maison ; on regarde son image presque comme un portrait de famille, et le Dieu de l'humble bergère sera toujours le mieux compris par les simples et par les habitants des hameaux. Et cependant, ô douce compagne de nos travaux et de nos douleurs, parce que nous avons été bercés au récit de vos ver-

[1] Cant., II, 12.

tus, nous n'en sommes plus émus; parce que vous êtes notre sœur, nous vous oublions. Ah! si l'on venait nous dire qu'il fut, au loin, une jeune fille malheureuse qui gardait les agneaux et qui faisait des miracles, qui glissait comme une apparition d'en haut sur les eaux débordées, et qui avait des extases durant lesquelles Dieu lui-même conduisait son troupeau, à cette gracieuse légende, nous serions ravis d'une pieuse admiration. Et parce que vous nous appartenez, nous abusons de cette grâce en vous négligeant ; et tandis que chaque famille trouve beaux les enfants qui sont à elle, combien peu nous sommes épris de votre ressemblance, aimable enfant qui êtes si bien à nous!

Il y eut un second blasphème, au seizième siècle, qui appelait une prompte réponse de Dieu : c'était à la fois une profanation des tombeaux et des autels ; des tombeaux où reposaient les reliques des saints, des autels où ils recevaient les hommages publics. Voici quel était cet attentat. Comme si le protestantisme avait pressenti qu'il ne devait point former certaines familles d'élus, il proscrivait leur culte, pour qu'on ne pût pas les lui objecter. Grand crime contre la nature et contre la foi des vieux âges ! car, le jour où les chrétiens ne purent honorer dans leurs temples ces images de famille qu'ils décorent et saluent dans leurs maisons, la religion fut en quelque sorte mutilée. Détruire des reliquaires, c'était dissiper la cendre des aïeux ; renverser dans des cloaques l'urne funéraire des ancêtres, c'était professer une hérésie de sentiment, et outrager, comme Cham, cette majesté sacrée des traits paternels dont le respect est si divin, que toutes les langues de la terre l'ont appelé une piété. Voilà donc l'attaque de l'enfer. Quel démenti va-t-elle recevoir de la part de Dieu ?

A la même époque, le Seigneur semble s'être dit : C'est nier ma grâce que de contester mes saints, et je vengerai ma gloire en défendant la leur. Je tirerai donc de l'obscurité qui l'enveloppe une fille de pâtre, pour en faire une autre thaumaturge des Gaules. Je passerai ma toute-puissance aux mains de cette vierge de vingt-deux ans. J'appellerai la France en pèlerinage à son tombeau. Je soulèverai des provinces le jour où lui seront décernées les premières apothéoses du culte public. Enfin, j'inclinerai sous le doux

empire de sa houlette ces générations frémissantes qui brisent le sceptre des rois; et, par elle, le monde saura combien mes saints sont honorables, en voyant tout ce que je fais pour les honorer : *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum* [1].

O vous qui êtes du pays où ces merveilles s'accomplirent, dites-moi si Dieu n'a pas tenu sa promesse? Devant les ossements de Germaine, le culte des reliques n'est-il pas justifié ? Eh ! comment s'étonner qu'elle fasse des miracles après sa mort, celle qui commandait à la nature pendant sa vie ? Oui, les cieux eux-mêmes lui obéissaient dans ces campagnes où elle était la servante de tous. Elle paraît ; et devant ses pieds nus, toujours agiles sur la route du temple, le torrent débordé suspend le cours de ses eaux. Elle prie ; et tandis que l'extase lui fait oublier ses brebis pour Dieu, Dieu lui-même s'établit leur gardien. La cloche du saint sacrifice l'appelle ; elle quitte son troupeau pour les autels, et, pendant son absence, les agneaux, respectueux pour les moissons et pour les pâturages défendus, ne cessent pas de paître selon l'ordre annoncé par la prophétie : *Pascentur agni juxta ordinem suum* [2]. Enfin elle meurt ; et la nuit où s'envola son âme, les sages de la contrée eurent de splendides visions, si bien que l'illumination des cieux, précédant la nôtre de trois cents ans, inonda de clartés le voisinage de ces bois dont les chênes abritaient le repos de Germaine et dont l'herbe plia souvent sous ses genoux.

Mais les saints sont toujours vivants, dit Bossuet, par la vertu qui sort de leur sépulcre. Ils ont une biographie et des œuvres d'outre-tombe qui continuent et parfois éclipsent celles d'avant leur mort. Aussi bientôt une grande nouvelle se répandit dans la Guyenne, l'Aquitaine et le Languedoc : les restes d'une bergère, disait-on, prophétisaient à Pibrac. Les prodiges ne cessaient pas autour de cette chair qui était elle-même son plus grand prodige, puisqu'elle demeurait incorruptible jusque dans la mort ; et, pour confirmer ce témoignage populaire, les commandeurs de Malte, dans la visite seigneuriale qu'ils faisaient tous les vingt-cinq ans au village de la sainte, attestaient par écrit les mêmes faits, sur

[1] Ps. IV, 4.
[2] Is., V, 17.

une de ces paroles d'honneur que l'histoire ne prit jamais en défaut.

Cependant la Révolution voulut avoir raison de cette morte importune qui, depuis si longtemps, troublait le repos public. Un régime dont la doctrine et la passion étaient de tuer des hommes, trouva séditieuse la bienheureuse qui se permettait de les guérir. On mit à l'épreuve de la chaux vive ces membres dont l'influence affirmait des vérités que 93 ne croyait pas. Mais Germaine sortit glorieuse de cette seconde sépulture. Elle demeura thaumaturge jusque sous le défi et l'outrage de ses profanateurs, et sa vengeance fut angélique autant que décisive envers un de ceux-ci: car, Dieu lui ayant ôté la vue par un miracle de justice, Germaine pria pour lui et la lui rendit.

Mais qu'avons-nous besoin et de la parole d'honneur des chevaliers de Malte et de celle de l'histoire pour déposer en cette cause? Ici, les prodiges ne sont pas des attestations de la tradition, ce sont des faits qui vivent et marchent au milieu de nous. Germaine a opéré des cures surnaturelles dans vos foyers. Qui de vous n'a connu quelqu'un de ceux qui trouvèrent la santé à son tombeau? Ses miracles ne sont-ils pas l'histoire de votre famille et de vos amis? Saint Augustin, célébrant, du haut de la chaire d'Hippone, la vertu des ossements de saint Étienne, disait : « Voilà les malades « et les possédés qu'il a guéris! » En présence de ce que je vois, moi aussi, je peux lever la main pour répéter le même témoignage. Je vous adjure donc, infirmes désespérés que Germaine rendit à la vie, et vous aussi, mères dont elle fit marcher les enfants, vous toutes, misères sans nombre qu'elle secourut, parlez à ma place, et poussons ensemble un de ces cris qui retentissent dans les siècles, d'une voix puissante comme la voix d'un peuple : Ce que nous affirmons de notre inépuisable thaumaturge, n'est pas une vaine superstition de notre amour: car les aveugles ont vu, les sourds ont entendu, les boiteux ont marché, les pauvres ont été consolés.

Pardonnez-moi de vous fournir des preuves. Est-ce qu'il n'y a pas un sentiment populaire qui en dispense ? est-ce que notre dévotion envers Germaine ne s'est pas quelquefois scandalisée des sages lenteurs de Rome, parce que nous ne comprenions pas dix ans de délibérations pour placer une bienfaitrice si incontestable

sur les autels? Aussi, nous sommes soulagés d'un poids immense depuis que nous pouvons lancer vers les cieux, à pleine poitrine, des invocations jusqu'à ce jour refoulées dans les effusions silencieuses du culte privé. Nous respirons de pouvoir chanter, crier, faire dire par les cloches et par le canon, par la voix des multitudes et des éléments, cette invocation longtemps étouffée dans les âmes: *Bienheureuse Germaine, priez pour nous!* Que l'hérésie le sache donc bien, il serait mal venu l'iconoclaste capable de nous ravir cette image si chère. Pour nous, elle est nécessaire autant que sainte, la liberté du pèlerinage à ce tombeau. En un mot, sur cette terre où notre thaumaturge sema les miracles, personne ne saurait comprendre qu'on n'honore point des restes que Dieu honore lui-même ; et devant cette châsse, plus que partout ailleurs, le protestantisme apparaît comme une révolution contre la nature et contre les besoins du cœur.

Il fut, au temps de notre bergère, un troisième préjugé, fomenté, propagé, exploité contre le catholicisme, et dont la Providence devait mettre la réfutation dans la destinée de cette immortelle villageoise.

Nous sommes au seizième siècle. D'un bout à l'autre de l'Europe, les nations ont frémi et les potentats ont caressé des songes. La parole de Luther, pareille à une traînée de poudre, alluma l'incendie des Pyrénées à l'Islande, et de la Finlande jusqu'aux Alpes. Le protestantisme n'est plus cette boutade de moine intempérant et babillard où l'on n'avait vu d'abord qu'un orage de couvent; c'est un conquérant redoutable qui, en quarante années, a soumis les neuf dixièmes de l'Allemagne, les deux tiers de l'Autriche, et des minorités remuantes dans tous les pays. A cette vue, les hommes de peu de foi se regardent, en tremblant pour les destinées du catholicisme, et le désertent comme on fait de ces vieux édifices au toit desquels des craquements furent entendus. De même qu'à certaines époques se répandit l'opinion que le Christ allait finir, il fut alors une heure de délire où les insensés se murmuraient à l'oreille: L'Église a fait son temps ; et la Réforme chantait sur les bords d'une tombe où elle croyait englouties l'Église, la Papauté et les

reliques de seize siècles chrétiens : « Elle est tombée, Babylone la « superbe ! elle est tombée ! » *Cecidit Babylon* [1] !

Certes, l'erreur était périlleuse, l'argument était séduisant : la réponse de Dieu ne pouvait se faire attendre.

Les réponses de Dieu en faveur de l'immortalité du catholicisme furent innombrables. Il y en eut une, d'abord, dans la fidélité de ces deux fortes épées de la France et de l'Espagne, dégaînées à l'entrée des deux plus beaux empires de l'Europe, pour en fermer l'entrée à la Réforme et montrer l'infirmité de cette religion incapable de passer des frontières, quand une royauté débauchée ou félonne ne lui en ouvrait point les portes. Il y eut encore une réponse dans cette découverte de l'Amérique, qui donnait au catholicisme un monde tout jeune en compensation de ses pertes territoriales chez nous, et qui, opposant les vaisseaux de Colomb à la propagande de Luther, semblait dire aux nations troublées par la tourmente : L'Église change de place, mais elle ne finit point ; la Vérité voyage, mais elle est immortelle.

C'était assez, ce semble, pour la justification de Dieu ; et cependant, voilà qu'il prépare, sous une cabane indigente de notre pays, une autre preuve à l'appui de son règne perpétuel.

En ce temps-là, l'Europe fourmillait de bruyantes célébrités : il y avait des académiciens dont les princes se disputaient les billets, des rois sur l'empire desquels le soleil ne se couchait jamais, des novateurs qui agitaient la vieille Europe au souffle de leur éloquence paradoxale : le monde fit un tour sur son axe, toutes ces gloires n'étaient déjà plus ; et aujourd'hui, reléguées comme des antiquités du muséum dans la vaste nécropole de l'histoire, à peine sont-elles visitées par la curieuse investigation de quelques savants.

A la même époque, on vit une pauvre percluse que son père reléguait sous un escalier d'étable, que sa marâtre chargeait de coups, qui ne fut chérie que de Dieu, qui n'eut d'autre société que ses agneaux, et dont la vie est si obscure que son plus beau trait sera toujours de ne pouvoir être écrite. Bientôt cette enfant, couverte de haillons, meurt dans la paix du Seigneur : et voilà que

[1] Apoc., XIV, 8.

trois siècles viennent répandre sur sa dépouille ces larmes de l'amour et de la prière qui ne mouillent point la pierre sépulcrale des conquérants ; les pontifes et les peuples unissent leurs mains pour la porter sur les autels ; des provinces se cotisent pour payer, un demi-siècle durant, la discussion de sa sainteté ; Saint-Pierre de Rome se pare de nouvelles splendeurs pour lui décerner le triomphe ; enfin, elle devient immortelle, non à la façon d'Alexandre et de César, mais comme l'Église elle-même : car aussi longtemps que le monde dira : *Je crois l'Église catholique*, il ne cessera point d'ajouter : *Bienheureuse Germaine, priez pour nous!*

Oui, elle est immortelle ; et je n'en attesterai ici ni des convenances philosophiques, ni les prophéties de la Papauté. Mais allez dans cet humble bourg qui fut sa patrie, et interrogez le passé : là dominèrent jadis les du Faur, qui comptaient parmi les plus hauts seigneurs de cette époque ; là passèrent tour à tour Catherine de Médicis, qui fut mère de trois monarques ; Marguerite de Valois, sa fille, renommée pour sa beauté et pour son esprit ; Henri IV, qui allait bientôt réunir sur sa tête deux couronnes. Eh bien ! la tradition populaire a presque perdu la trace de ces augustes visiteurs, le souvenir des rois s'est effacé de la mémoire des paysans. Mais demandez à ceux-ci des nouvelles de Germaine : ils vous montreront la place où elle fut ensevelie, le ruisseau qu'elle traversait à pied sec, et surtout la cabane délabrée qui fut son berceau.

Donc, Ézéchias s'est trompé quand il s'est écrié, dans un hymne mélancolique : « Ma vie fut éphémère comme la tente des « pasteurs » : *Generatio mea ablata est, et convoluta est a me, quasi tabernaculum pastorum* [1]. Non, la tente des pasteurs n'est point éphémère : car j'ai vu les trônes voler en éclats sur la place publique, et la maison des rois emportée par les tempêtes sociales ; mais, en visitant les champs habités par la bergère, j'ai vu étayé avec un respectueux amour le chaume qui la vit naître et mourir.

Aussi, vous avez beau réaliser aujourd'hui l'impossible par votre concours, par vos largesses et par votre enthousiasme en l'honneur de Germaine : elle fera toujours mille fois plus d'honneur à notre province qu'elle n'en reçoit. Ah ! si jamais elle passa, du-

[1] Is, XXXVIII, 12.

rant sa vie, des champs à la ville, qui aurait dit, en voyant cette gardienne de brebis dans nos rues, qu'elle y serait, trois siècles après, si glorifiée? qui aurait cru qu'elle y resterait à jamais célèbre, même quand toutes les célébrités de son temps y seraient oubliées? En effet, quand l'avenir demandera quelle est la femme la plus immortelle de Toulouse, quelques mondains pourront répondre : La belle Paule ; quelques poètes, Clémence Isaure; mais les chrétiens, les pauvres et les malheureux nommeront toujours la bienheureuse Germaine. Les premières n'ont jamais essuyé une larme, et ont laissé si peu de traces de leur passage, que leur histoire s'est perdue dans la légende, si bien que la critique a parfois nié leur existence, en désespoir de connaître leur vie. Mais vos reliques sont là, ô glorieuse Germaine, pour déposer en faveur du fondement inattaquable de votre culte ; et si vos reliques elles-mêmes sont périssables, votre mémoire ne saurait l'être parmi nous : car, après la dispersion de vos cendres, nous n'aurions qu'à refaire l'histoire de nos larmes pour recomposer celle de vos exemples et de vos bienfaits.

Que ce soit donc constaté : les auréoles de la terre sont fanées par le temps, celle de Germaine est inaltérable comme la guirlande mise à son front le jour de sa sépulture et respectée par l'humidité du tombeau. Et maintenant, répondez-moi : ne doit-elle pas avoir l'immortalité, une religion qui la donne si bien ? est-il près de finir, ce catholicisme qui assure à des bergères des triomphes sans fin? Ainsi, par sa spéciale influence comme patronne de la vie champêtre, par son pouvoir comme thaumaturge, et par l'immortalité de sa gloire, notre bienheureuse confond les blasphèmes, encore subsistants, du siècle où elle naquit. Voyons comment elle remédie aux maux du siècle où elle est béatifiée.

DEUXIÈME PARTIE

Dès que Germaine a été béatifiée, un élan général vers cette suave figure s'est manifesté. On dirait, au sentiment spontané qui la salue, qu'elle était attendue à l'heure présente. Dieu a violenté, ce semble, par un miracle particulier, toutes les habitudes du cérémonial romain, pour la proposer aux hommages publics vingt ans avant l'échéance probable ; et, chère entre tous les bienheureux à la Papauté contemporaine, elle en obtient des promesses qui assurent son influence dans l'Église. Grégoire XVI la loue, la déclare vénérable, et s'endort après ce doux couronnement mis à son laborieux pontificat. Pie IX l'aima de toute la tendresse et de toute la piété de sa belle âme ; et, croyant avoir beaucoup fait pour nous après l'avoir proclamée bienheureuse, il nous la montre comme une sauvegarde. Jadis on disait, pendant les détresses d'Égypte : *Allez à Joseph* [1] ; et Pie IX dit à l'univers actuel, travaillé par des douleurs sans précédent et sans nom : *Allez à Germaine.*

Il existe donc des harmonies entre le culte de Germaine et les besoins de ce temps. Quelles sont-elles? Les erreurs du seizième siècle furent principalement religieuses; celles du nôtre sont, avant tout, sociales : or, notre bienheureuse est éminemment de son siècle, en ce sens qu'elle en accuse et redresse les écarts. Quatre fléaux menacent aujourd'hui la société : la rareté des saints canonisés appartenant à la France, et, partant, de nos protecteurs nationaux dans le ciel ; le dépeuplement des campagnes au profit des grands centres industriels ; la négation du surnaturel dans la religion et l'exaltation affectée de son côté purement philanthropi-

[1] Gen., XLI, 55.

que ; enfin, l'insurrection de la pauvreté contre la richesse, ou le socialisme. Voici de quelle manière l'action publique de Germaine s'approprie merveilleusement à ces maux, et comment Dieu nous offre un instrument de restauration dans notre bienheureuse, envisagée comme patronne, comme bergère, comme puissance surnaturelle et comme modèle.

Quand on demande à nos pères par quels moyens s'élèvent les nations, ils répondent : « C'est par la justice » : *Justitia elevat gentem*[1]. Quand on pose la même question à la France moderne, elle répond : C'est par les gros budgets et par les nombreux bataillons. Ainsi la Providence est éliminée des calculs de la prévoyance publique, et trois idoles ont usurpé sa place : la force, la ruse et l'argent. En réponse à ce matérialisme de nos aspirations, Dieu nous envoie des patronages qui prouvent son action réparatrice, et qui ramènent vers le ciel nos espérances fourvoyées dans le culte des énergies naturelles. Et quand l'heure de telles apparitions est arrivée, faux sauveurs des nations, appuyés sur la tribune ou sur le glaive, cédez l'empire à ces vrais messies de la rédemption sociale. Non, non, ce ne sont pas des instruments puissants dans la conquête et dans la diplomatie qui font ces prodiges, ce sont des types d'infirmité ; ce ne sont pas même des hommes, ce sont des femmes, afin qu'à leur faiblesse le monde reconnaisse mieux que c'est Dieu.

Dans l'ancienne alliance, le bras de Judith, à lui seul, vainquit pour Israël ; et si nous passons dans la nouvelle, c'est la continuation du même moyen de salut. A l'origine de notre Monarchie, on voit une première bergère, Geneviève, dont l'intervention complète celle de la reine Clotilde pour la délivrance de la France ; à la déchéance de la Monarchie, sous Charles VII, c'est une seconde bergère, Jeanne d'Arc, dont l'inspiration refoule l'invasion étrangère et mène le roi dans la basilique de Reims pour y être sacré ; enfin, après la chute de la Monarchie, ce sera une troisième bergère, Germaine, dont la prière et la houlette s'étendront sur nos ruines comme un signe de protection et d'espérance nationales. De cette

[1] Prov., XIV, 34.

sorte, trois libératrices venues des champs marquent les trois points culminants de notre épopée française ; et ces trois libératrices sont des saintes, pour dire sans cesse à la France : Bien plus efficacement que par les armes, tu te relèveras par des vertus.

Et il ne faut pas s'étonner, mes frères, que les saints préservent la société, alors que la fonction providentielle de celle-ci est de former des saints. Voilà pourquoi Bossuet s'écrie : « Les peuples « ne durent qu'autant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude. » A ce point de vue, la canonisation d'un saint est donc l'intervention d'une grande puissance dans les affaires d'un pays. Eh! qui sait si les malheurs de la France, depuis deux siècles, ne proviennent pas de la stérilité de son martyrologe ? Toujours féconde en littérateurs, en hommes politiques et en capitaines, elle n'enfantait plus de bienheureux; et, puissante à ses frontières, elle manquait de bras pour la défendre du côté des cieux. Sans doute, les intercesseurs célestes ne lui faisaient point entièrement défaut : car plus d'une page, dans l'histoire des victimes de la Révolution, rappelle les *Actes des martyrs*. Toutefois, ces intercesseurs inconnus ne sont pas de ceux qui accomplissent les miracles de restauration sociale : car, dans le monde moral comme dans la nature, seuls les hauts sommets ont la vertu de préserver de la foudre en la ravissant aux cieux. Mais voici une ère nouvelle qui commence.

Le diptyque sacré des patronnes des Gaules est rouvert, la France vient de recevoir un puissant renfort auprès de Dieu : Germaine étend ses bras, comme un ange ses ailes, sur l'empire de Clovis. A cette nouvelle, sceptiques de nos parlements et de la diplomatie, ne souriez pas de notre candeur : vous croyez en vous-mêmes, nous croyons aux sauveurs de l'ordre surnaturel. Aussi, de même qu'Albuquerque, pendant les traversées orageuses, élevait le berceau d'un innocent entre la colère du Ciel et l'iniquité des passagers, de même nous placerons nos têtes coupables sous la châsse de Germaine, aux heures des catastrophes; et tandis que les rationalistes éperdus diront à nos orateurs : Parlez, vous qui donnez les conseils qui sauvent; pendant que nos politiques aux abois diront aux guerriers : Tirez du fourreau l'épée de la France, vous qui commandez à la victoire, nous, à genoux devant les reliques de la nouvelle Judith, nous dirons avec nos pères de Béthulie : « Priez

« pour nous, parce que vous êtes une sainte femme » : *Ora pro nobis, quoniam mulier sancta es*[1].

Aussi bien qu'à titre de patronne, à titre de bergère, Germaine s'adapte encore providentiellement à nos besoins nationaux. Il se fait aujourd'hui un mouvement inquiétant du village vers les grandes agglomérations de l'usine et de la cité ouvrière. Les campagnes se dépeuplent au profit des villes : grand malheur au point de vue politique, car il y a trop de bras pour l'émeute et trop peu pour l'agriculture; grand malheur de notre équilibre économique, car le sein de la terre ne rend pas toute l'abondance qu'il renferme, parce qu'il n'est pas fécondé ; grand malheur surtout par rapport à la religion, car, dans les champs, l'idée de Dieu arrive à l'homme par tous les sens : la Création est un vaste temple portant au frontispice le nom de son auteur, et dont la majesté nous fait tomber à genoux. C'est pourquoi tout agriculteur qui a quelques épis à faire mûrir, implore la rosée du ciel et compte parmi les adorateurs, en vertu d'une sainte nécessité de la nature. Dans les villes, au contraire, l'ouvrier, toujours penché sur son œuvre, ne voit pas celle de Dieu, et ne tarde pas à le renoncer pour la grossière religion de l'intérêt ou du plaisir. Aussi, regardez, le matin, dans ces humides guérets : là, rarement le laboureur commence son sillon sans faire le signe de la croix; regardez ensuite dans ces manufactures et ces ateliers : là, tous les courants sont à l'athéïsme, et l'on voit de véritables troupeaux d'hommes convertis en machines : troupeaux qui font le mal et qui n'ont plus de remords, qui ont une âme et qui l'ont oubliée, s'ils ne l'ont pas niée.

Eh bien ! voici l'Église qui proteste contre ces émigrations désordonnées de laboureurs. Elle fait savoir au monde qu'ayant cherché une sainteté à couronner ici-bas, elle ne l'a point trouvée dans le bien-être si envié des cités et des cours, mais sous la hutte des pauvres ; et le plus beau prix de vertu, décerné en France depuis deux cents ans, est tombé aux mains d'une bergère ! Comme ils ont dû être contents, les humbles et les petits, en voyant leur indigence s'élever sur les autels ! Les chaumières ne sont donc pas une

[1] Judith, VIII, 29.

mauvaise place sur la terre, puisque l'on y est si près du ciel ! Eh ! qui pourrait assister à l'apothéose d'une pauvre villageoise sans entendre quelque bonne vérité au fond de son âme? Chrétiens d'une époque où l'on aime peu la simplicité des bergers, et qui vous êtes peut-être déclassés par vos désirs immodérés, rendez-vous quelquefois dans ce vallon si agreste de l'Aussonnelle [1] où vécut notre bienheureuse ; et là, en entendant ce ruisseau dont les murmures font méditer, en voyant fumer ces toits qui abritèrent des saints, dites-moi si vous ne sentez pas ces soupirs d'un païen avec une mélancolie chrétienne : « Heureux les laboureurs s'ils savaient « le connaître ! » *O fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas !*

Et, afin de populariser un tel enseignement, le catholicisme pouvait-il offrir un plus séduisant modèle de la vie champêtre à ceux qui ont besoin de s'y plaire et de s'y sanctifier ? Aussi, Germaine est déjà fêtée comme patronne chère aux populations rurales, depuis les plus humbles églises jusqu'aux plus splendides métropoles. Un jour, je visitais ce dôme de Milan si beau par la majesté de sa masse et par la richesse de ses sculptures, qu'il fut appelé une montagne de marbre ciselé. En contemplant les innombrables saints qui, à l'intérieur comme à l'extérieur, forment une armée de sentinelles autour de cette incomparable coupole, je me disais : Est-il possible à des immortels d'habiter un panthéon plus beau que celui-là ? Mais, ô douce surprise ! au milieu de cette nuée d'apôtres, de pontifes, de vierges, de martyrs, j'aperçois une enfant tenant une houlette, qui semble me sourire comme une connaissance de mon pays. Je regarde au-dessous de son piédestal, et je distingue, gravé en lettres d'or, le nom de celle que les Italiens appellent la *pastorella*. C'était Germaine, admise en la plus Glorieuse société où une fille des champs puisse s'élever ; Germaine, montée de sa cabane de Pibrac au faîte de la basilique ambrosienne, pour dire aux habitants des campagnes : Ne désertez pas le toit de vos pères ; si les villes sont le chemin de la fortune, les campagnes sont le vestibule du ciel.

Germaine est encore une sainte toute de circonstance par sa spé-

[1] Petit cours d'eau qui passe à Pibrac.

cialité comme thaumaturge. La tentation, j'allais dire la maladie du temps présent, c'est la négation du surnaturel. Le surnaturel est-il une réalité ? est-il une sorte de mirage, d'apparition fantastique, imaginée pour l'amusement des esprits avides d'idéal? Toute la destinée de Germaine répond à cette question : car une telle destinée, c'est le surnaturel vu, touché, incarné, popularisé dans la plus étonnante histoire qui puisse émouvoir notre piété.

Le vieillard du Vatican, devant lequel le monde entier s'agenouille, à genoux lui-même, devant une pauvre enfant jadis méprisée et rachitique, n'est-ce point là du surnaturel ?

L'acte de foi de toute une province changeant cette ville en une cathédrale de fleurs et de lumière ; affirmant par là les vertus spéciales des saints, l'Évangile qui les forma, l'infaillibilité de l'Église qui les canonise, la gloire éternelle qui les récompense, et les terrestres hommages qui leur sont dus ; cet *hosanna* de la France entière proclamant ici, par les représentants de toutes ses hiérarchies, que les espérances d'outre-tombe sont les meilleures, que la nature est une base sur laquelle Dieu édifie des chefs-d'œuvre supérieurs aux phénomènes sensibles, que les grandeurs de notre civilisation ne sont pour nous que le piédestal d'une assomption plus glorieuse, et que la terre n'est, sous le pas de l'homme, qu'un escabeau pour monter au ciel : tout cela n'est-il pas une sublime profession de foi au surnaturel ?

Et l'acte d'amour, plus étonnant encore que l'acte de foi, en vertu duquel toutes les divisions ont cessé aujourd'hui parmi vous, tous les partis se sont effacés, toutes les opinions fraternisent, tous les extrêmes et toutes les divergences s'embrassent sur le sein de notre angélique thaumaturge : tout cela n'est-il pas un résultat surnaturel ?

Et ces miracles que la science a examinés, que le scalpel a vérifiés, qu'une procédure contradictoire a torturés ; et cet ensemble de suffrages publics qui ne peut être l'unanimité dans l'aberration; et ce décret de canonisation qui était sur les lèvres du peuple avant d'être promulgué par la Papauté ; et cette population de sourds, de muets, de paralytiques guéris qui rempliraient votre cathédrale, au besoin, s'avançant au-devant de ma parole pour lui servir de témoins : tout cela n'est-il pas une preuve du surnaturel ?

Mais ce n'est pas seulement le travers de notre époque de répudier le surnaturel ; elle est hostile surtout au surnaturel qui n'a pas un but philanthropique. D'après cette tendance, nous ne comprenons, de la bienfaisance céleste, que le côté matériel. Nous apprécions les baumes plus que les vertus du christianisme ; et tandis que nous avons porté saint Vincent de Paul au panthéon, nous en eussions fait descendre tous les apôtres, s'ils y avaient été. Et cependant, nous ne changerons pas l'essence des choses : la charité est semblable à la statue de Nabuchodonosor, qui avait des pieds d'argile et une tête d'or. Le zèle pour le corps, c'est l'airain qui touche la terre ; le soin des âmes, c'est l'or qui se cache dans les cieux.

Or, par une touchante condescendance, Dieu, en préparant la destinée de la nouvelle bienheureuse, s'est accommodé à la petitesse de ces idées. Il semble s'être dit en sa sagesse : Ce que ce siècle aime le plus, ce sont les biens du corps ; afin de rendre Germaine plus aimable, j'en ferai une bienfaitrice de l'humanité souffrante, qui régnera sur les douleurs physiques pour les avoir bien supportées ; une enfant compatissante, que des Naamans couverts de lèpre visiteront, et pour qui les infirmes auront quelque chose de ce culte pieux et tendre que les malades vouent à leur sœur de charité sur une couche d'hôpital.

Ainsi, en ce beau pays de France, qui fut appelé le *royaume de Marie*, Marie, le premier et le plus agissant des thaumaturges, a cédé une partie de son empire, et le pouvoir des miracles semble partagé en deux départements : au nord, c'est Notre-Dame des Victoires, opérant spécialement sur les âmes, et administrant la souveraineté du prodige spirituel ; au Midi, c'est Germaine, qui exerce une action propice sur les membres endoloris, et qui dispense les miracles de la charité corporelle. Ah ! si l'on regarde comme des bienfaiteurs publics ceux qui ouvrent une pharmacie gratuite en temps d'épidémie, si l'on élève des statues à ceux qui se signalent par des cures habiles ou par la découverte de quelque baume nouveau, que ne peut attendre de notre gratitude cette thaumaturge, à qui le Ciel lui-même enseigna l'art de guérir, et qui fut si souvent parmi nous le médecin de ceux qui n'en ont pas ?

Enfin, il est une quatrième plaie de notre pays à laquelle Ger-

maine répond par le caractère de ses vertus : c'est la jalousie des petits contre les grands. Tous veulent jouir du présent, peu soucieux des compensations éternelles. Tous se disputent la terre, comme s'il n'y avait point de ciel à espérer ; et le mouvement de colère qui monte de bas en haut, dans la société, prend des proportions telles, que la lutte entre les égoïsmes qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez, devient l'épouvante de quiconque regarde dans l'avenir. Les deux camps sont là, en effet, l'arme au poing, s'épiant avant de se combattre ; et le monde attend avec terreur la solution que recevra ce problème formidable.

Que ces convoitises rougissent d'elles-mêmes : car elles sont confondues par la vie d'une indigente, aujourd'hui proposée à notre imitation. Et d'abord, vous, ô pauvres de mon Dieu, qui estimez l'aumône flétrissante pour la dignité humaine, détrompez-vous : voici une humble villageoise qui est devenue immortelle en la recevant. Et vous, riches qui usez mal de votre superflu, instruisez-vous à l'école de celle qui sut faire des largesses en se privant du nécessaire ; surtout, apprenez de son exemple que la charité est le plaisir le plus certain de votre existence, parce que, dans le sein de ceux qui donnent, comme dans le tablier de Germaine, Dieu remplace le pain de l'aumône par des fleurs. Et vous qui reprochez à la société d'être marâtre à votre égard, parce qu'elle ne satisfait pas tous vos appétits, regardez parfois, dans sa misère, cette enfant qui était percluse de la main, scrofuleuse du visage, et qu'une fausse mère brutalisait ; regardez, et n'oubliez pas que le jour où on lui offrit de quitter son gîte froid et dur pour monter à la maison de son père, elle s'y refusa, par amour de ces mêmes épreuves qui vous font blasphémer. Et vous, génération sensuelle d'un siècle qui plaide sans cesse les droits de la chair, qui exagérez les difficultés de la vertu pour excuser vos vices, sachez que Germaine aussi était du monde et que son âme le traversa sans se souiller au contact, de même que ses vêtements trempaient, au son de l'*Angelus*, dans la fange des chemins et ne s'y tachaient pas. Enfin, vous tous qui êtes malheureux ici-bas de vos prétentions et de vos mécomptes, allez, un jour, visiter le berceau de Germaine ; et, sous ce pauvre toit qui fut le vestibule de sa gloire actuelle, dites-moi si vous ne trouvez pas vos rêves insensés, vos enfants moins à plaindre et

votre cœur plus serein. Eh ! qu'importe de n'être pas ce que vous voudriez être, quand on a la chance de devenir ce qu'elle est ? Si elle avait été une héroïne fortunée du monde, depuis bien longtemps elle y serait oubliée ; mais, parce qu'elle y fut victime, toutes les générations la proclameront bienheureuse.

Hélas ! il y a des esprits hostiles qui regardent les fêtes célébrées à Rome par l'Église comme des amusements de sa décrépitude. Quand l'Église ne ferait pas autre chose, en ces grands jours, que répéter du haut de la colline du Vatican aux siècles qui passent et aux concupiscences qui ne passent pas : *Heureux les pauvres !* l'Église serait la plus grande institutrice de l'univers, et sa boussole durant le naufrage social qui nous menace. Imaginez, en effet, que le culte de Germaine se popularise, que ses traits décorent les murs de toutes les chaumières, et que beaucoup de malheureux s'agenouillent en présence de ses traits. Cette image de la pauvreté résignée fera rougir celle qui ne l'est pas; bientôt les multitudes ne comprendront plus qu'on s'égorge pour des biens aussi noblement méprisés, et la direction des ambitions publiques changera. Alors on verra, aux deux extrémités de notre histoire, se répondant par-dessus les siècles qui les séparent, deux bergères, patronnes à titres divers du peuple français : l'une qui sauva les Gaules des barbares de l'extérieur, l'autre qui opposera sa houlette et sa douce figure à cet Attila de l'intérieur nommé le socialisme. Et l'avenir, quand il contemplera le pays des chevaliers abrité sous la protection de ces deux femmes, adorera la sagesse de Dieu, enseignant ainsi aux Français batailleurs que l'empire du monde n'appartient pas à la royauté de la force, mais à celle de la sainteté.

Quand Augustin voyait jadis les innombrables justes placés sur les autels, il s'écriait avec émulation : « Est-ce que je ne pourrai « pas ce que tels et telles ont pu? » *Numquid ego non potero quod isti et istæ ?* Compatriotes de Germaine, adressons-nous à nous-mêmes cette pieuse provocation. Celle que nous venons de louer n'est ni une martyre qui ait gagné sa couronne dans une arène, ni un apôtre qui ait dit adieu à son pays pour aller conquérir des âmes, ni une sainte étrangère formée par d'autres enseignements et trempée par d'autres climats que nous. Elle était une enfant de votre

pays, faible comme vous, moins à portée de l'église et des sacrements que vous, et dont les seuls avantages furent d'être plus fidèle, sans être aussi favorisée du Ciel que vous. Et cependant, nous alléguons de lâches excuses! et, devant cette apothéose de bergère, personne ici ne devient saintement ambitieux ! Les ambitieux ! ils pullulent dans les antichambres des princes, sur le chemin de la fortune et des honneurs; mais qui s'éprend de cette grande ambition d'une mémoire sur les autels ? quel est celui d'entre nous qui aspire à être nommé dans ces splendides fêtes de Rome, où l'on propose aux hommages de la terre des bergères persécutées ? Y aura-t-il au moins quelqu'un de cette assemblée qui donne à ses descendants le bonheur de se prosterner devant ses ossements glorifiés ? Oh ! comme je voudrais le connaître pour le féliciter par avance ! *Quis est hic, et laudabimus eum*[1] *?*

Laissons-nous séduire par ces perspectives, mes frères, et pensons, dans l'épreuve, aux ivresses de cette béatification. Représentez-vous la timide bergère de Pibrac, se levant de la tombe en ce moment, et promenant sur cette foule enivrée son regard innocent. Quelle ne serait pas sa surprise à un tel spectacle, si, avant le nôtre, elle n'avait reçu ce triomphe des cieux où elle est honorée par tous les élus de sa province natale, surtout par ces vieux pontifes de Toulouse qui l'acclament comme la gloire de leur terrestre Israël et comme l'honneur de leur peuple : *Tu gloria Israël, tu honorificentia populi nostri*[2] *!*

O bienheureuse Germaine ! je compterai parmi les félicités de ma vie d'avoir prononcé le premier panégyrique en votre honneur que l'Église ait entendu, et exhalé la première prière qui soit montée vers vous de la chaire chrétienne. Que si j'ai mérité quelque chose de votre cœur aujourd'hui, au moins par les tendres sentiments du mien, laissez-moi prendre votre main, comme Joseph prit celle de Jacob, pour vous faire répandre des bénédictions. La première revient par droit de justice à ce vénérable pontife de Toulouse qui acheva, par ses sages et pieuses influences, le triomphe de votre cause, et que vous avez trouvé digne de recueillir des

[1] Eccli., xxxi, 9.
[2] Judith, xv, 10.

joies pastorales enviées par ses prédécesseurs depuis deux cents ans. La seconde appartient à ce pontife toulousain qui a su multiplier les tributs de son Église pour contribuer à votre ovation de ce jour, de même que vous avez jadis multiplié les pains dans une communauté confiante en votre secours. Enfin, que la troisième tombe sur nous tous, clergé, peuple de votre pays, qui assiégeons votre tombeau, qui nous pressons à vos fêtes, et qui vous saluons avec les délires d'un amour éperdu. En récompense de cet hommage, soyez propice à notre cité, passez dans tous nos foyers, touchez à toutes les blessures, parlez à toutes les âmes ; et que l'on ne dise plus parmi nous : Heureux les privilégiés de la fortune, parce qu'ils possèdent la terre ! mais : Heureux les petits qui sont résignés et les pauvres qui souffrent sans murmure, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

PRONONCÉ

DANS LA CHAPELLE DE LA VISITATION

A TOULOUSE

LE 29 JANVIER 1862

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero pastores et doctores, in ædificationem corporis Christi.

Le Seigneur en a établi quelques-uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme pasteurs et docteurs, pour concourir à l'édification du corps de Jésus-Christ. (*Ephes.*, IV, 11, 12.)

MES FRÈRES,

Je veux tirer de ces paroles, employées par saint Paul à faire le anégyrique de tant de saints à la fois, l'éloge d'un seul ; et le xte qui vient de m'ouvrir la voie, va me la tracer. L'Église ayant é appelée par les Pères tantôt la maison de Dieu : *domus Dei* [1] ; ntôt l'habitacle du Saint-Esprit : *habitaculum Spiritus sancti* [2], st comparable à une basilique remplie continuellement de la pré-nce du Seigneur ; avec cette différence que, dans la basilique atérielle, la présence réelle a besoin d'être renouvelée de temps autre, tandis que, dans celle-ci, elle persévère jusqu'à la fin des mps, en vertu de cette parole souveraine par laquelle Dieu fut mis

[1] S. Pet. Dam.

[2] S. Aug.

au tabernacle : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consomma-« tion » : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem*[1].

Que résulte-t-il de l'union indissoluble du Saint-Esprit avec l'Église ? Que la fécondité de cette chaste épouse surpasse, par certains endroits, celle de Marie elle-même : car une telle fécondité est perpétuelle, et les prodiges sortis de ce sein maternel défient par leur variété et par leur magnificence les productions incessantes et les renaissances sans fin du monde matériel.

Sans doute, l'opération du Saint-Esprit a produit, dans les entrailles de Marie, ce chef-d'œuvre incomparable qui est le Fils de Dieu fait homme; mais l'opération du Saint-Esprit fait germer, à tout instant, dans le sein de la société catholique, des apôtres, des prophètes, des pasteurs, des docteurs et autres saints, qui concourent à l'édification du nouveau corps de Jésus-Christ, qui s'appelle l'Église : *Pro corpore ejus, quod est Ecclesia*. Ne mettons pas en parallèle les enfantements de ces deux mères ; mais constatons que si le fruit de la première est adorable parce qu'il est Dieu, les fruits de la seconde sont admirables parce qu'ils sont la plus belle œuvre de Dieu : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Et cependant, mes frères, il y a quelque chose de mieux que d'être apôtre, d'être prophète, d'être pasteur et d'être docteur : c'est d'être tout cela en même temps, et voilà la gloire spéciale que Dieu a dévolue au saint que nous honorons aujourd'hui. Vers la seconde moitié du seizième siècle, deux grandes révolutions en sens opposé venaient de s'accomplir dans la catholicité : l'une, la révolution du mal, représentée par le protestantisme et par les violences sacrilèges qu'il suscita ; l'autre, la révolution du bien, représentée par le concile de Trente et par la rénovation morale qui en sortit. L'une et l'autre de ces révolutions se rencontraient et se résumaient dans le mot *réforme :* seulement, la réforme de Luther se traduisit par une émancipation scandaleuse de convoitises ; celle de l'Église eut pour manifestation et pour instrument une germination miraculeuse de saints.

Saint Pie V, Charles Borromée, Ignace de Loyola, François-Xavier, Philippe de Néri, Thérèse d'Ahusma, Louis de Gonzague,

[1] Matt., XXVIII, 20.

glorieux modèles de cette époque, chargés de renouveler la pureté des mœurs antiques dans les diverses hiérarchies de la société chrétienne, vous êtes bien la preuve que le sein de l'Église est inépuisable, et que personne ne pourvoit mieux à sa réforme, quand il y a lieu, qu'elle-même. Cependant, après tant de restaurations diverses, l'œuvre était encore inachevée. Sur la limite du moyen âge et des temps nouveaux, il fallait un médiateur séduisant entre l'Évangile et les générations naissantes, pour ôter à la perfection son austérité monacale, et rendre conciliable avec la vie du monde l'exactitude du devoir chrétien. Parmi tant d'autres réformateurs, il manquait donc un type de la vertu forte mais facile, pour faire passer le conseil évangélique du cloître dans la vie sociale, et dire à l'univers chrétien: La sainteté, ce n'est pas seulement le froc et l'austérité du désert, ce sont les devoirs ordinaires embrassés avec un amour extraordinaire.

Le temps de cette apparition bienfaisante étant venu, l'Église, semblable à la mère de Gédéon près de mettre au monde un sauveur, eut sans doute la vision d'un ange dans la maison de Dieu; et le 21 août 1567, François de Sales naquit. Comment cet envoyé de Dieu a-t-il rempli sa mission réformatrice? pourquoi a-t-il obtenu ce degré suprême d'autorité qui émane de son souvenir dans l'Église? Parce que quatre influences se réunissent dans celle qu'il exerce; car il eut le zèle d'un apôtre, la vigilance d'un pasteur, la science d'un docteur et la puissance d'un prophète : autant de forces diverses par où il travaille à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ; autant d'aspects sous lesquels nous allons le considérer, non point avec des aperçus arbitraires, mais avec des citations qui feront de ce portrait François de Sales peint par lui-même.

Un jour qu'il devait prononcer le panégyrique de saint Martin dans une église de Paris, l'affluence était si considérable, que le prédicateur ne put se rendre à la chaire qu'en passant par une fenêtre. Mais une fois arrivé en présence de la cour et de toutes les illustrations de la capitale qui l'attendaient, il lui sembla qu'il y avait mieux à faire que d'être éloquent : c'était d'être humble, et il se mit à prêcher si simplement, qu'il entendait ses auditeurs disant : « Était-ce bien la peine de venir d'Annecy pour exercer

« ainsi notre patience? » Je vous avoue, mes frères, que je donnerais volontiers tous les sermons que j'ai faits dans ma vie pour celui-là. Louerai-je François de Sales selon cette méthode? Heureux ceux qui ont assez de talent pour bien parler ! plus heureux ceux qui ont assez de vertu pour parler volontairement mal! Puisque je ne suis capable ni de l'un ni de l'autre, demandons à Dieu de prendre au moins en pitié mes bonnes intentions et de ne pas permettre que je sois stérile. *Ave, Maria.*

APOTRE

Sainte Chantal affirmait que le trait saillant, distinctif de l'âme de François de Sales n'était point la douceur, mais le zèle: de telle façon que sa mansuétude, malgré sa naïve sincérité, était surtout l'amorce de son apostolat. Cet apostolat est un des plus féconds que je connaisse. Convertir des païens ou des impies est chose facile jusqu'à un certain point : car il y a en eux le sens de la foi qui souffre, comme celui de la vue, quand il est privé de son objet, et éprouve un indicible bien-être quand on le lui rend. Convertir des libertins est encore assez ordinaire : car la vertu est un besoin pour l'homme, comme le bonheur, et il y a, dans la pratique du mal, des fatigues et des remords qui servent d'auxiliaires aux prédicateurs du bien. Mais convertir les hérétiques est devenu la difficulté suprême de l'apostolat, parce qu'ils ont fait taire en eux les inquiétudes du sens de la foi et celles du sens moral par de fausses croyances et par de fausses vertus, et que, s'ils sont hors de la vérité, ils ont le repos et la sécurité de son illusion.

Eh bien! voici ce que l'on pourrait appeler le tour de force de la grâce en l'apostolat de François de Sales : il a converti soixante-douze mille hérétiques! C'est la plus belle moisson qu'aucun ouvrier évangélique ait recueillie depuis les prodigieuses conquêtes de saint François-Xavier. Et dans quelles conditions ce résultat fut obtenu! Les hérésies s'affaiblissent par le laps des siècles; François de Sales attaqua le protestantisme dans la vigueur de sa jeunesse et dans les premières ardeurs de son fanatisme. Et cependant il a gagné, sur le terrain de cet ennemi, presque toutes les

provinces qui devaient un jour composer son diocèse, si bien que, semblable aux évêques des missions étrangères, il fut le conquérant de son peuple avant d'en être le pasteur. C'est ainsi que l'entêtement du calvinisme cédait à cette bouche d'or inspirée par un cœur angélique. Théodore de Bèze lui-même éprouvait des défaillances momentanées à sa conversation; les hérétiques déclaraient que si tous les saints ressemblaient à l'évêque de Genève, ils auraient de la peine à ne les point honorer; et les succès de son apostolat sembleraient une légende des siècles primitifs, s'ils n'étaient point l'histoire du temps de Henri IV.

On dit que Grégoire le Thaumaturge expirant disait à l'un de ses prêtres : « Mon fils, combien de païens reste-t-il dans la ville de « Néocésarée ? » Celui-ci répondit : « Père, il n'en reste plus que « sept. » — « Que Dieu soit béni ! » reprit l'auguste moribond : « il n'y avait que sept chrétiens quand je suis devenu leur pasteur. » Le miracle de cette coïncidence s'est renouvelé dans le diocèse de François de Sales. Tandis que soixante-dix paroisses du Chablais ne comptaient que cent catholiques au commencement de son apostolat, on n'y comptait plus que cent protestants à la fin ; et quand on compare les temps et les difficultés, on trouve le thaumaturge d'Annecy plus étonnant encore que celui de Néocésarée.

A quoi faut-il attribuer les merveilles d'une telle puissance en notre héros ? Ce n'est point à la noblesse de son origine, ni à la beauté de ses formes, ni aux amabilités de son esprit et de son cœur, mais à cette vertu procréatrice qui est mère de la fécondité, dans la surnature comme dans la nature : l'amour. En effet, chaque éloquence a sa source principale d'inspiration ; le souffle, le maître ressort de l'éloquence apostolique, c'est la tendresse. Les apôtres ont prêché l'Évangile dans vingt langues qu'ils ne savaient pas ; mais ils savaient aimer, et leur petite croix de bois a courbé plus de têtes que l'épée des grands capitaines : saint Bernard haranguait des multitudes qui ne l'entendaient pas ; mais son cœur arrivait plus loin que son discours, et les mères arrachaient leurs enfants à cette mystérieuse fascination.

Aussi, l'apôtre qui, en entrant dans une cité, s'est dit : Je les éblouirai par des éclairs de talent, je les courberai sous l'empire

d'une volonté indomptable, se prépare bien des mécomptes ; mais celui qui a dit, prenant son crucifix à témoin : Je les aimerai ingrats, je les aimerai murmurateurs, je les aimerai rebelles, je les aimerai persécuteurs, et même quand ils m'insulteront par la fuite, je les poursuivrai de mon amour ; celui-là est de la race de ces forts à qui fut donné le beau surnom de *preneurs de villes* : les âmes ne lui manqueront pas, parce que les cœurs lui appartiennent ; et si Alexandre a légué son empire au plus digne, notre doux Sauveur promet le sien au plus aimant. Telle fut la principale influence de saint François de Sales. Ayant à combattre des difficultés immenses, sa principale ressource fut une charité plus grande que toutes les difficultés.

Depuis longtemps les anciennes églises du Chablais, de Terni et de Gaillard pleuraient sur leurs croix renversées, leurs sanctuaires profanés, leurs presbytères en ruine, disant à Dieu : « Envoyez « l'Agneau qui doit rétablir votre domination sur ces terres » : *Emitte Agnum dominatorem terræ* [1] , quand le jeune prévôt d'Annecy leur apparut.

Ah ! ne craignez pas à son aspect, pauvres apostats qui avez beaucoup péché ; car il tend les bras aux brebis errantes avec ces douces paroles d'encouragement : « Pourvu que vous vous char- « giez d'espérer, je me charge de tout le reste. » On l'importune jusqu'à lui ravir le temps de ses repas et de son sommeil, et il s'écrie : « La poule ne se plaint pas parce que les poussins se pres- « sent sous son aile. » On déserte ses prédications jusqu'à faire une solitude de son église, et il ajoute : « Le meunier ne perd pas « son temps quand il martelle sa meule. Ceci serait dommage si « j'étais un autre, mais c'est assez pour moi qui ne suis bon « qu'à prêcher les murailles. » Un jour, on attente à sa vie en lui versant du poison, et il se venge par cette ineffable prière : « Mon « Dieu, soyez béni de ce que je ne voudrais pas en faire autant ! » Une autre fois, on vocifère toute la nuit des injures à sa porte pour l'empêcher de dormir, et il dit à ses serviteurs : « Comme ils sont « à plaindre, car ils sont exposés au froid, tandis que nous sommes « ici bien chaudement ! » Enfin, un gentilhomme brutal lui fait

[1] Is., xvi, 1.

subir de cruels traitements ; le saint lui porte cet angélique défi : « Monsieur, si cela vous est loisible, vous pouvez bien m'arracher « un œil, mais vous ne m'empêcherez pas de vous regarder de « l'autre avec le même amour. »

Comment s'étonner, après cela, si la mansuétude de François de Sales faisait plus de conversions que ses polémiques ? C'est que, comme il le disait lui-même, la lumière pénètre moins profondément que la chaleur. Quand nous disputons, les adversaires craignent de servir de trophée à notre orgueil ; quand nous aimons, ils sont toujours flattés d'être les vaincus de notre charité. Aussi, les cités et les villages étaient remués par l'apparition de cet apôtre qui avait pour devise : *Ou aimer ou mourir*, faisant entendre que l'apostolat sans amour serait, pour lui, pire que la mort. En prêchant devant les hérétiques, il s'appliquait à les persuader plutôt qu'à les confondre, il prouvait moins qu'ils avaient tort qu'il n'établissait que l'Église avait raison ; et comme l'orgueil s'opiniâtre à proportion des humiliations qu'il éprouve, François ménageait la superbe des esprits, en y pénétrant par cette porte d'honneur qui ne s'ouvre qu'aux solliciteurs d'élite : l'entrée du cœur. Combien de ministres et d'adeptes de l'hérésie cédèrent aux instances de ce zèle enflammé par la tendresse ! L'histoire a renoncé à les compter, nous n'y réussirons pas mieux ; mais saluons en passant, dans une telle victoire remportée sur les âmes, la divinité de cette prophétie : « Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! » *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* [1] !

Il ne suffit pas à un apôtre d'aimer pour être fécond : il doit aimer jusqu'à la mort, car la principale autorité de notre prédication vient de la persuasion où l'on est que nous mourrions, s'il le fallait, pour la confirmer. Tout apôtre véritable, en effet, est un esclave des nécessités publiques, qui s'épuise à parler et à bénir pendant le jour, qui se lève à vos premiers cris durant la nuit, qui perd son droit au sommeil et à la prière même, quand les pécheurs attendent, et qui, écrasé par les fatigues du martyre, sourit à l'agonie, parce qu'il y avait pour lui un martyre plus douloureux

[1] Matth., v, 4.

que celui de mourir : celui de n'avoir rien à faire. Pour réaliser ce type, François de Sales offrait à la grâce une nature fortement trempée, en qui l'énergie était en proportion avec l'amour. Aussi, regardez-le partir, cet enfant de noble maison, qui naquit et vécut dans les délicatesses d'un château : pendant cinq ans il évangélise à pied, sans autre appui qu'un bâton, sans autre viatique qu'une Bible et le pain du jour. Et néanmoins, c'est en vain que vous porteriez la main à son cœur pour y surprendre une minute de défaillance, toujours l'Agneau de Dieu était debout sur la montagne de Sion : *Ecce Agnus stabat supra montem Sion* [1] !

Plus de dix fois on vote sa mort dans les conciliabules de l'hérésie, cinq ou six fois on attente à sa vie par la force et par la ruse. Un jour que le mousquet destiné à l'immoler a refusé de prendre feu et que le saint a échappé aux embûches par miracle, son serviteur Rolland lui fait donner ordre par le comte de Sales de rentrer au foyer paternel ; mais François répondit : « Mon père, « si Rolland avait l'honneur d'être votre fils et non pas votre valet, « il n'aurait pas eu la faiblesse de proposer la retraite en face d'un « péril. » L'Agneau était toujours debout sur la montagne de Sion : *Ecce Agnus stabat supra montem Sion !*

Et s'il fut plus fort que les oppositions des hommes, il ne le fut pas moins que celles des Alpes elles-mêmes. Quand, pendant l'hiver, les âmes l'attendaient dans des bourgs inaccessibles, où l'on ne pouvait arriver qu'en traversant des précipices affreux au moyen d'une planche glacée, il s'étendait sur ce pont si fragile, il se traînait avec les mains et les genoux, et ne manquait jamais aux rendez-vous de son apostolat. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu dans les verglas, des crampons aux pieds et rougissant la neige de son sang, poursuivre les brebis perdues avec l'intrépidité calme d'un amour plus fort que la mort ! Une nuit, surpris par des loups affamés dans une forêt, il est obligé de gravir la cime d'un chêne pour se dérober, et de s'attacher aux branches avec sa ceinture de peur de tomber, si la fatigue vient l'endormir malgré lui. Enfin, une autre fois, il fut sur le point d'être enseveli par la neige au sommet du Saint-Bernard ; et quand on lui portait secours dans ces

[1] Apoc., XIV, 1.

périls extrêmes, en lui demandant comment il se trouvait, il répondait avec cet aimable sourire qui n'est qu'à lui : « Je ne suis jamais « mieux que lorsque je ne suis pas bien. » Ainsi l'Agneau se tenait debout sur la montagne de Sion : *Agnus stabat supra montem Sion!*

Ah! mes frères, les sommets du Saint-Bernard verront passer plus tard des conquérants d'une autre espèce, et l'histoire dira : Ils sont beaux les pas de ceux qui vont, par le chemin des aigles, surprendre la victoire dans les plaines de Marengo. Mais je trouve qu'ils étaient plus beaux encore les pas de ce jeune apôtre qui s'en allait risquer sa vie dans des sentiers où, la veille, deux hommes étaient morts de froid, et cela pour plaider la cause de quelques âmes à la cour de Turin. Serait-il possible à un missionnaire de nos jours de raconter de telles choses sans rougir, et à des fidèles de les entendre sans accuser leur indolence? d'autant que François de Sales déploya un courage supérieur à tous les autres : celui de ne se jamais décourager.

Refusait-on de l'écouter? il envoyait des épîtres dans les villages, et, comme saint Paul, il se faisait apôtre par écrit. Refusait-on d'obéir à ses exhortations? il disait à son âme pour la consoler : « Les fruits tardifs valent mieux que les printaniers. » Son auditoire était-il peu nombreux ? le prédicateur se soutenait par cette conviction : « Une expérience de trente ans m'a appris que c'est « dans les petites assemblées qu'on recueille les grands fruits. » Son auditoire négligeait-il en masse de se rendre? François s'en allait, le soir venu, se coucher dans une église délabrée, en répétant avec le Saint-Esprit : « Mon Dieu! régnez au milieu de vos « ennemis. » *Dominare in medio inimicorum tuorum* [1]. C'est ainsi qu'il immolait non seulement sa personne, mais encore tout plaisir personnel; non seulement sa vie, mais toutes les joies de la nature : sublime désintéressement de la part d'un apôtre qui eut d'ailleurs pour principe d'accorder toujours la parole divine comme l'aumône, quand elle lui était demandée, et qui avouait, avant sa mort, avoir prêché plus de quatre mille sermons!

Enfin, pour engendrer, un envoyé de Dieu ne doit pas seulement

[1] Ps. cix, 2.

aimer jusqu'à la mort; il doit s'immoler jusqu'au dépouillement, ce qui est, en un sens, plus difficile : car la mort peut être souvent pour lui de précepte, tandis que le dépouillement est toujours de conseil. Chose remarquable! la pauvreté d'un apôtre est la principale force de son ministère. Moins il a de propriétés, plus il a de fécondité : car, en échange de ses biens perdus, Dieu lui donne à distribuer des bienfaits miraculeux, et, en passant auprès de la misère humaine, il peut alors lui faire cette belle aumône de saint Pierre : « De l'or et de l'argent, je n'en ai pas; mais ce que j'ai, je « vous le donne : au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-« vous et marchez [1]. » O charme de ne rien avoir! merveilleux apostolat du dénuement volontaire! mystère aimable de la grâce convertissante cachée dans les plis de la bure ou d'un petit rochet, combien de fois ne vous ai-je pas vénérés et sentis !

François de Sales n'ignorait pas ce centuple promis à ceux qui ont abandonné leurs maisons et leurs champs pour suivre Jésus-Christ. Aussi, après avoir évangélisé le Chablais à ses frais, il aimait à dire, tantôt : « Je veux mourir avec la gloire de ne rien avoir » ; tantôt : « Je ne ferais pas un clin d'œil pour le monde entier, tant « je le méprise ! » Pendant ses travaux apostoliques, il eût désiré, comme saint Paul, se nourrir du travail de ses mains; mais il ajoutait : « Je suis un lourd, je ne sais rien faire que rapiécer mes « habits. » Il les portait si usés que, lorsqu'il s'en dépouillait pour les passer aux pauvres, ceux-ci n'en voulaient pas toujours. La ville de Dijon lui fait de riches présents en reconnaissance d'une belle station ; il refuse par ces nobles paroles : « Je ne veux rien « emporter d'ici que les cœurs. » Le seul malheureux qu'il ait fait dans sa maison, fut son économe ; car François était à la fois l'évêque le plus pauvre et le plus prodigue de son époque, et, quand on le reprenait au nom de la prudence, il répondait : « Je ne sais « pas ce que m'a fait cette vertu ; mais je ne l'aime que par de-« voir, et lui préfère la charité. » Toutefois, mes frères, François de Sales se trompait : il était prudent jusque dans son imprudence ; car, voyant les pains à tout instant multipliés en sa faveur par le Ciel, il tirait de nombreuses lettres de crédit sur la Providence,

[1] Act., III, 6.

et, grâce aux subsides de cette caution divine, il avait le bonheur de donner toujours, sans devoir jamais.

Frappée de ces prodiges, l'hérésie trouvait que l'argument le plus victorieux de l'apostolat de notre saint était sa vie : aussi il restitua au catholicisme trois provinces dans moins de trois ans. A cette vue, le savant cardinal du Perron s'écriait : « J'ai bien « envie de brûler tous mes livres : car, si je suis capable de con- « vaincre les hérétiques, seul l'évêque de Genève sait les conver- « tir ; » et de même que saint Paul fut nommé autrefois par l'Église *Apôtre des gentils*, à trente ans, l'intrépide missionnaire de Gex et du Chablais avait reçu du Saint-Siège le glorieux surnom d'*Apôtre de l'hérésie*.

Ici, du reste, l'action de notre modeste héros atteint les proportions d'une démonstration catholique. Sans doute, l'Église est victorieuse sur les échafauds de ses martyrs : car, pour aucune autre cause, il ne fut versé un sang aussi pur, aussi librement et aussi pieusement donné. L'Église est encore victorieuse dans les apologies de ses docteurs : car quelle autre religion a des archives où ses titres de naissance et de noblesse soient plus glorieusement inscrits et prouvés ? Mais l'Église est surtout victorieuse dans les actes de ses apôtres : car c'est peut-être son plus beau témoignage de n'avoir pas eu besoin d'une partie du monde pour s'emparer de l'autre, et d'avoir fait la conquête de tout par des hommes de rien.

Prodige du premier siècle chrétien, qui se renouvelle dans les autres, dès que surgit un descendant des apôtres, volontairement pauvre comme eux. Eh ! comment un prêtre de vingt-cinq ans a-t-il pu, seul, dans un diocèse, tenir tête à la Réforme, la déloger au lendemain de sa prise de possession, et la ruiner avant même qu'elle eût perdu son attrait de nouveauté ? C'est que cet apôtre avait à sa disposition la force des grands athlètes de la foi, la nudité de son renoncement : *Nudam crucem nudus sequar*. C'est qu'il pouvait dire de lui-même : « J'use des biens de ce monde comme « les chiens des bords du Nil, qui boivent l'eau du fleuve en cou- « rant, de peur d'être attrapés par les crocodiles. » C'est qu'il portait dans son ministère cette démonstration irréfragable : « Je suis pau- « vre, et *les pauvres sont évangélisés* [1]. » Aussi, quand la Réforme

[1] Matth., xi, 5.

aurait obscurci toute notre apologétique, l'Église pourrait encore la défier derrière trois arguments incontestables comme l'histoire : je veux parler de l'apostolat indigent de ces trois conquérants homonymes : François d'Assise, François-Xavier et François de Sales.

Ainsi notre héros employa à la conquête des âmes une charité, un courage et un désintéressement irrésistibles ; mais, si telle fut son action dans la propagation, quelle ne fut pas son aptitude à la conservation spirituelle ? car, en lui, l'apôtre n'est que le commencement du pasteur.

PASTEUR

Quand Notre-Seigneur a défini l'idéal du gardien fidèle, il ne l'a pas nommé le saint, ni le grand, ni le savant, il l'a nommé le bon pasteur : *bonus pastor*. Certes, si le divin Maître a voulu désigner par une telle expression cet ensemble de qualités sympathiques appelé la bonté surnaturelle, qui occupera, dans l'histoire du pastorat, une place d'honneur supérieure à celle de François de Sales, sous le rapport de la fidélité à son épouse et de la fécondité qu'il lui suscita ?

Sa fidélité fut cependant mise à l'épreuve par de grandes tentations, car il fut un pasteur convoité par beaucoup de diocèses. Vous parler de lui sous cet aspect, c'est vous annoncer qu'il accepta l'épiscopat. Il s'y est soumis, en effet, par respect pour la volonté de son évêque et pour celle du Pape, mais après avoir essuyé une maladie de frayeur à la vue de ses nouvelles responsabilités. Toutefois, François fit mieux que de refuser l'épiscopat : il refusa de s'asseoir sur les sièges les plus brillants de la catholicité, plutôt que de rompre son union avec l'Église modeste et pauvre qu'il avait épousée. « J'ai rencontré Dieu tout plein de douceur dans « nos montagnes, » disait-il ; « je ne le chercherai point ailleurs. » Envoyé à la cour de Henri IV comme négociateur du duc de Savoie, il forma avec le roi de France une véritable amitié : car il y avait, entre ces deux âmes, de secrètes affinités. Quand le roi as-

siégeait ses chers rebelles de la ville de Paris, il leur faisait passer du pain par-dessus les murailles ; et quand François trouvait des hérétiques emprisonnés, il les élargissait, en disant à ceux qui accusaient son indulgence : « Si vous voulez que je sois plus sé-« vère, gardez les clefs ; à la vue de leurs souffrances, je ne puis « pas répondre de moi. » Eh bien! ce roi et cet évêque, qui pouvaient si bien répondre d'eux-mêmes devant la mort, et qui n'en pouvaient pas répondre devant les larmes, méritaient de se rencontrer, et ils s'aimèrent en se rencontrant. « Il m'a fait un mal « dont je ne guérirai jamais, » disait le bon roi : « il m'a dégoûté de « tous les autres prédicateurs. » Aussi, il ne recevait l'évêque de Genève que debout et la tête découverte, et il employa vainement ses royales caresses à se l'attacher.

« Que pourrai-je vous offrir en témoignage de mon amitié? » disait le roi. — « Sire, je ne demande rien à Votre Majesté que la « permission de convertir ses sujets du duché de Gex. » — « Pourquoi n'accepteriez-vous pas d'être coadjuteur de Paris, « où il y a tant de bien à faire, au lieu de le rester de « Genève, où vous n'entrerez jamais? » — « Sire, j'ai épousé une « femme pauvre, je ne dois pas la quitter pour une plus riche ; « d'ailleurs, mon bénéfice me rapporte autant que l'archevêché de « Tolède, puisqu'il me rapporte le ciel ou l'enfer. » — « Recevez « au moins une pension sur ma cassette. » — « Sire, je le veux « bien ; mais souffrez que je la laisse entre les mains de votre tré-« sorier jusqu'à ce que j'en aie besoin. » Ici Henri IV, vaincu, s'écriait avec une jalousie digne de lui : « Ah! Monsieur de « Genève! je suis au-dessus de vous par mes offres, mais vous vous « placez au-dessus de moi par vos refus. » Et l'évêque, n'ayant rien recueilli que des âmes dans cette splendide capitale où il prêcha trois cent soixante-cinq fois dans un an, revenait avec amour dans ses froides montagnes, en disant, avec Job : Je « mourrai dans ce petit nid » : *In nidulo meo moriar* [1].

La fécondité du nouveau pasteur ne sera pas moins étonnante que sa fidélité.

[1] Job, XXIX, 18.

Quelle sera, dans l'Église, sa fonction distinctive sous ce rapport? Le jour où François, nouvellement sacré, fit son entrée solennelle dans Annecy, on suspendit à sa chaire deux emblèmes qui avaient un sens prophétique : c'étaient deux mains qui démolissaient et deux mains qui édifiaient, avec cette devise : *Ut evellas et destruas, ut ædifices et plantes* [1]. Démolir et édifier, ce fut là toute la carrière pastorale de notre saint.

« Son évêché », nous dit-il, « était de peu de revenus et de beau« coup de travail. » Comme Dieu hait la paix de ceux qui sont destinés à la guerre, et comme il faut déblayer le sol de ses obstacles pour bâtir, François commença son pastorat par réformer. Il réforma d'abord les monastères. A Talloires, à Puy-d'Orbe, chez les bernardines, chez les chanoines de Sist, tantôt par son ordre, tantôt par son œuvre, on vit les pieuses solitudes refleurir. Le Carmel subit aussi son influence sanctifiante, et le succès de son ministère auprès des communautés relâchées fut tel, que parfois il disait des religieux convertis par lui : « Ils ont plus grand besoin de la « bride que de l'éperon, et je suis bien tenté de réformer la « réforme. » Or, tandis que les réformes suscitent souvent des oppositions violentes, comme celle qui pensa coûter la vie à saint Charles Borromée, les réformés de François de Sales, l'accompagnant à la porte du monastère régénéré, adressaient à Dieu cette prière de Vincent de Paul : « Mon Dieu ! puisque Monsieur de « Genève est si bon, comme vous devez l'être vous-même! »

Il fut encore réformateur du clergé. Souvent on lui reprocha de perdre dans la direction des femmes un temps qu'il eût mieux fait de consacrer aux prêtres, et il s'en excusait par cette humble réponse : « C'est qu'il faut être orfèvre pour travailler l'or, tandis « qu'il suffit d'être potier pour manier l'argile. » Mais qui façonna mieux et qui fit briller l'or du sanctuaire plus que saint François de Sales? Durant le cours de ses stations, il prêchait quelquefois les curés après les fidèles. Il tenait chaque année des synodes qui valaient des retraites pastorales. Sous sa houlette, les prisons alors destinées aux prêtres coupables devinrent inutiles. Il unit ses efforts à ceux du cardinal de Bérulle pour la fondation des sémi-

[1] Jerem., I, 10.

naires. Il présidait lui-même aux examens de ses jeunes clercs. En un mot, son administration était un tendre amour en même temps qu'une direction vigilante : aussi, en peu de temps, son clergé devint un des plus réguliers de cette époque ; et, témoin de telles améliorations, son prédécesseur avait coutume de dire : « J'allais « mourir avec le regret de n'avoir rien fait pour mon diocèse ; mais, « depuis que je me suis donné François de Sales pour successeur, « je ne crains plus les jugements de Dieu. »

Surtout il était infatigable à la réforme de son troupeau, confessant à l'occasion comme un vicaire de village, demandant que les malades les plus rebutants et les pécheurs les plus désespérés lui fussent envoyés, et oubliant jusqu'à l'heure des repas quand les âmes avaient besoin de lui. N'allez pas croire, néanmoins, que son ministère ne fût jamais traversé. Si le prêtre qui ne fait rien est l'idéal de ceux qui n'en voudraient point, par le seul fait que François de Sales faisait la guerre aux vices, les vices devaient la lui rendre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait été, après saint Athanase, le pontife le plus calomnié ; mais la calomnie elle-même était son triomphe : car il s'en vengeait par ses nobles sentiments, qui devenaient la honte des calomniateurs. « Grâce à Dieu, depuis que je « suis berger, je n'ai pas une parole d'amertume. » Et, remettant au Ciel sa justification, il ajoutait : « J'ai tant de bonheur à aimer mes « ennemis, que, si Dieu me le défendait, je ne saurais comment « faire pour lui obéir. Vraiment, ils ne disent que cela de moi : ah ! « ils ne savent pas tout. Ils me flattent et ils m'épargnent. Je vois « bien qu'ils me croient meilleur que je ne suis. » Ainsi, celui qui avait défini l'humilité « le courage de la vérité appliquée à soi- « même, » en faisait, par rapport à lui, le courage de se reprocher le faux et de se mettre de connivence avec ses calomniateurs.

Il faut en convenir, cependant, les réformes convenaient moins au caractère de François de Sales que les fondations : car les premières sont plus spécialement l'œuvre de la force ; les secondes, celle de l'amour. Or, si la force avait été noblement représentée naguère dans l'Église par l'archevêque de Milan, l'ange d'Annecy avait quelque chose de saint Jean dans sa doctrine et dans son âme, et pouvait être appelé le *pontife de la dilection*. C'est bien de cette dilection sainte que naquit la communauté apostolique de Thonon,

corps de réserve de sa tribu sacerdotale, qui fut sa maison de missionnaires, et que je rappelle avec une sorte d'amour de famille, comme si cette mention devait porter bonheur aux apôtres de même vocation que je représente au milieu de vous. C'est de cette pure dilection que naquirent et sa confrérie de la Croix, qui exerça dans la Savoie une action si fructueuse, et ses soins pour les catéchismes, qu'il appelait l'instruction de « son petit peuple ». Enfin, c'est de là que vous êtes sorties, ferventes sœurs de la Visitation, qui avez si bien rendu à votre père la gloire que vous en avez reçue. Les légendes hagiographiques nous enseignent que parfois on vit, à la mort des saints, un essaim de blanches colombes s'échapper de leur poitrine. Les colombes qui se sont envolées du cœur de saint François de Sales vers le cœur de Jésus, en réjouissant le regard et la tendresse de l'Église, ce sont toutes les âmes qui, depuis deux cents ans, peuplent votre pieux désert.

De même que saint Vincent de Paul devait être l'apôtre de la bienfaisance corporelle, saint François de Sales était prédestiné à secourir les infirmités et les douleurs des âmes. Pour atteindre son but, il ne lui suffit pas d'avoir rendu la piété accessible aux gens du monde ; il veut mettre la perfection religieuse à la portée des veuves, des santés débiles et d'autres déshérités de la nature, condamnés jusque-là à vivre dans le siècle sans l'aimer : cette sollicitude délicate engendra l'ordre de la Visitation. Vainement des esprits prévenus, ne comprenant que les institutions monastiques du treizième siècle, reprochèrent à François de fonder un hôpital au lieu d'un couvent : « Eh ! oui, » répond le saint, « ce sera un hôpital « pour les faibles capables d'aimer Dieu avec force ; d'ailleurs, « j'aime mieux les règles faciles et bien observées, que des pres- « criptions héroïques qui demeurent sur le papier. » Le nouvel institut ne tarda pas à se venger des quolibets qui assaillirent sa naissance, par la prospérité de son développement, en attendant que Jésus lui-même vînt le consacrer pour jamais dans les respects des hommes, en lui réservant la révélation et les confidences de son adorable Cœur.

François disait, en parlant de sa fondation : « Dieu l'a formée de « rien, comme le monde. » Mais, comme le monde, elle s'est conservée malgré les orages ; et, plus favorisée que le monde, elle

s'accroît et s'embellit en avançant. J'en ai eu la preuve durant mon récent voyage de Rome. Il y a dans cette ville une colline, célèbre entre toutes les autres par ses ruines, par ses souvenirs et par la splendeur de ses perspectives : elle se nomme le Palatin. Cette colline a vu toute l'histoire de Rome païenne et de Rome chrétienne. Sur son majestueux sommet ont habité les Césars, sur ses flancs se déroule la voie Triomphale, à ses pieds s'étend l'arène du cirque Maxime, et du haut de ses palais écroulés on découvre l'horizon le plus grandiose que l'œil de l'homme puisse embrasser. Elle est demeurée reléguée à l'écart, dans une sorte de nudité et d'isolement sublimes, comme si les maisons ordinaires n'osaient pas approcher d'un théâtre si solennel. Or, voilà que naguère on voyait sortir, des vieilles crevasses de la maison d'Auguste, sur cette cime illustre, un bouquet de fraîche végétation, et, au milieu de cette verdure, est venu s'établir un couvent de visitandines. Ainsi le doux François de Sales est installé à la place des cruels empereurs, les anges de la prière soupirent au lieu des orgies de Néron et de Caligula ; et si l'on a pu dire avec vérité que certains monastères ont duré trois fois plus que la république romaine, je ne présume pas trop de votre avenir, mes chères sœurs, en espérant que vous régnerez sur le Palatin plus longtemps que n'y dominèrent les maîtres de l'univers.

C'est ainsi que les saints travaillent pour la postérité sans penser à elle. Sur le point d'être sacré, François de Sales s'écriait : « Mon Dieu, vous m'êtes témoin que tout mon désir était de n'avoir « d'autre charge en ce monde que de vous aimer ! » En récompense de ces sentiments, Dieu lui accorde un don miraculeux pour le faire aimer, et les œuvres de notre saint sont la preuve de ce bienfaisant empire. Et vous, mes frères, qui n'avez ni d'autre emploi dans l'Église ni d'autre responsabilité devant Dieu que la charge de l'aimer, comment vous en acquittez-vous ? Ah ! je vous en conjure par la suave mémoire de votre pasteur, n'oubliez pas que vous êtes un domaine où il y a toujours à déraciner et à planter, et ne vous retirez pas de cette fête sans faire en vous-mêmes vos réformes et vos fondations : *Ut ædifices et plantes*.

DOCTEUR

Un jour de la Nativité, tandis que François de Sales pontifiait dans sa cathédrale, une colombe passa par l'ouverture d'un vitrail brisé, vint se reposer tantôt sur les épaules, tantôt sur la poitrine du célébrant; et tous les assistants virent dans cette blanche apparition une image de l'Esprit-Saint qui animait le docteur pontife. La spécialité de François de Sales comme docteur fut moins spéculative qu'ascétique, et il tient plutôt du Père de l'Église que du théologien d'école. Mais, en ce genre, il possède une autorité incontestée; et je ne suis point surpris si, aujourd'hui, il y a un mouvement spontané de l'opinion catholique vers le Saint-Siège pour obtenir que notre saint soit déclaré docteur: c'est qu'aucun docteur n'agit peut-être autant que celui-ci sur les mœurs de la catholicité dans les derniers siècles. Espérons, du reste, que le Saint-Siège ne résistera pas longtemps à cette prière: il doit une telle concession comme l'acquittement de sa propre dette en même temps que de la nôtre, car François fut d'abord le docteur de l'infaillibilité pontificale.

Quoique venu à cette époque où la réaction commencée par les conciles de Bâle et de Constance contre la théologie du moyen âge tendait à prévaloir, il n'a pas un instant sacrifié à ces nouveautés doctrinales. En vain l'enseignement des universités, dominé tantôt par l'esprit laïque, tantôt par le despotisme des souverains, tâche de restreindre les prérogatives papales: notre docteur les défend avec autant de science que d'amour. Il forme avec Fénelon et saint Liguori un des trois grands anneaux de la tradition romaine pendant les derniers siècles.

Qui pourrait dire les délicatesses de sa piété envers le Saint-Siège? Il écrit à Paul V: « S'il fallait vous ériger un trône des vê-« tements de vos inférieurs, comme l'Écriture nous l'apprend du « premier trône de Jéhu, je volerais sur-le-champ, j'étendrais mes

« habits sous vos pas, je sonnerais de la trompette et je crierais de « toutes mes forces : Vive l'Oint du Seigneur sur Israël ! » Dénoncé à Rome plusieurs fois, il craint, un instant, d'y être compromis ; mais, ayant reçu des nouvelles rassurantes, il s'écrie : « Ah ! main- « tenant, je sens mieux que jamais que je suis un véritable « enfant du Saint-Siège ; et je ne sais comment je pourrais ne pas « mourir de douleur, si je savais que le Saint-Père est irrité contre « moi. »

En échange de l'amour filial qu'il en reçoit, le Saint-Siège lui prodigue les marques d'une confiance sans bornes. Léon XI veut, un instant, lui offrir le cardinalat, dignité pour laquelle François déclare qu' « il ne remuerait point le pied, ambitionnant d'être re- « vêtu de la pourpre du martyre plutôt que de la pourpre romaine. » De son côté, Clément VIII le charge d'opérer la conversion de Théodore de Bèze, le nommant en quelque sorte, par cet acte, docteur officiel de l'Église contre la Réforme. Enfin, un autre pape semble le canoniser de son vivant, car il dit à l'un de ses envoyés : « Votre évêque est un saint ; dites-lui que je me recommande à ses « prières. »

Il fut donc le docteur moderne des droits du Saint-Siège, il fut encore et surtout le docteur de la spiritualité moderne. Sous ce rapport, lui aussi, comme Jésus, se fit modèle avant d'être maître. Le plus difficile à la sagesse humaine, c'est la sobriété et l'arrêt dans la pratique de la vertu. Siméon Stylite sur sa colonne, François d'Assise dans sa pauvreté, saint Louis de Gonzague lui-même dans sa jeunesse immaculée, ont quelque chose de désespérant ; la vie de François de Sales est semblable à ces monuments qui dissimulent leur grandeur par l'exactitude de leurs proportions, et persuade à l'imitation qu'elle n'a qu'à s'essayer pour le reproduire. Eh ! comment ne pas le suivre à l'odeur de ses parfums, ce docteur aimable qui écrit : « Il y a souvent plus de mérite à ne pas « dire un mot défendu qu'à porter la haire. Ayez patience avec tous, « surtout avec vous-même. Tenez docilement votre tête sous le pied « de la croix. Hâtez-vous bellement, marchez à pas de plomb, « faites peu et bien, et, au lieu d'aimer par crainte, craignez par « amour » ? Il n'y a qu'un seul excès dans sa sainteté si tempérée :

ce sont les folies de la charité ; mais, loin de se décourager à cette vue, le cœur humain le remercie de lui avoir révélé ce qu'il vaut, et, s'il est humilié de ne le point suivre, il est tout orgueilleux d'apprendre jusqu'où il peut aller.

Après cela, il ne faut point s'étonner de la révolution produite par un pareil directeur. La perfection qu'il enseignait devait charmer le monde lui-même. Aussi, un serviteur de M^me^ de Chantal exprimait ainsi son admiration à cet égard : « Quand Madame avait « un autre confesseur, il ne la faisait prier que trois fois par jour, « et cela dérangeait tout le monde ; Monsieur de Genève la fait « prier tout le jour, et cela n'incommode personne. »

Qui pourrait exprimer l'action d'un tel législateur de la piété sur les âmes ? Jusqu'alors, dit Bossuet, la vie intérieure était reléguée dans les cloîtres ; François de Sales prend la dévotion aux mains des tiers ordres, et, sans lui ôter ni sa croix ni sa couronne d'épines, il la ramène avec honneur dans la société. Il enseigne à servir Dieu *à la franche gauloise*, comme on disait alors ; et ses notes, écrites sur ce sujet au courant de la plume, deviennent des chefs-d'œuvre de direction.

Les religieuses de la Visitation collectionnent, de mémoire, les analyses de ses instructions, et il en résulte ce livre des *Entretiens spirituels* qui est un traité justement célèbre sur la perfection religieuse. Une dame honorée de sa correspondance réunit, en les classant, les conseils surpris à sa plume ; et de ces feuilles coordonnées sortit ce chef-d'œuvre de langage et de morale pratique, de finesse et d'exactitude, d'esprit et de discernement, qui s'appelle *Introduction à la vie dévote*. Quand parut ce modeste opuscule, la catholicité pressentit qu'il devait rivaliser par son influence avec les *Exercices* de saint Ignace et avec *l'Imitation*. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Marie de Médicis en donna un exemplaire somptueusement relié et enrichi de pierreries à Jacques I^er^ ; et tandis que les applaudissements se faisaient entendre d'un bout du monde à l'autre, François de Sales, étonné de son succès, disait naïvement : « C'est étrange que j'aie fait un livre sans m'en dou- « ter. »

Il est donc le maître par excellence de la théologie pratique, il

le fut aussi de la théologie spéculative. A l'âge de vingt ans, interpellé par son évêque, en réunion d'ecclésiastiques, sur des questions de droit, il étonne l'assemblée par la justesse et par l'autorité de ses solutions. Promu à l'épiscopat, il subit, au Vatican, un examen devenu célèbre, devant un jury où se trouvaient Baronius et Bellarmin; et le Pape, descendant de son trône pour le féliciter, lui dit, avec la sainte Écriture : « Mon fils, buvez de l'eau de votre « citerne, et faites dériver votre surabondance dans mes champs. » Tandis que Vincent de Paul le déclare le plus saint prêtre qu'il connaisse, le cardinal de Bérulle le proclame le premier théologien de son temps.

C'est qu'il unissait à un tempérament très actif des facultés spéculatives très développées. Son *Traité de l'amour de Dieu* est, à la fois, l'œuvre de vingt ans de travail et le résumé d'une bibliothèque de théologie. Ses *Considérations sur le Symbole* avaient déjà révélé la même aptitude. Elle l'eût été mieux encore par une sorte d'encyclopédie ecclésiastique, dont le plan était arrêté dans son esprit, et dont l'exécution devait avoir lieu durant les années de retraite qu'il voulait bientôt se ménager. Aussi, ceux qui gravirent le sommet de sa pensée et qui en contemplèrent les deux versants, celui de sa science pratique et celui de sa doctrine théorique, en éprouvèrent un vrai ravissement de perspective ; et tandis qu'après l'*Introduction à la vie dévote*, le général des carmes lui disait : « Monseigneur, n'écrivez plus, de peur de nous causer de la décep- « tion » ; après le *Traité de l'amour de Dieu*, le même général lui disait : « Monseigneur, écrivez toujours. »

Maintenant, que vous dirai-je, mes frères, pour moraliser ce côté de la vie que nous étudions ? Rappelez-vous que notre saint, un des hommes les plus occupés de son temps, a disputé aux affaires, par des efforts inimaginables, les minutes nécessaires à cette conversation qu'il entretient avec nous à travers les siècles ; rappelez-vous qu'il a vu ses livres brûlés par des censeurs pharisaïques et sa doctrine dénoncée aux tribunaux romains ; rappelez-vous que, lorsqu'il exerçait le bel apostolat de la direction, on lui reprochait souvent de perdre son temps avec des pécheresses compromettantes, et qu'il était obligé de se justifier en disant : « Nous « sommes les fontaines publiques de la vérité : les fontaines publi-

« ques ne cessent pas de couler, parce que les serpents viennent s'y « désaltérer » ; enfin, rappelez-vous qu'accusé de ne point faire de livres quand il était occupé ailleurs, accusé d'en faire de mauvais quand il en composait, il paya la gloire de son doctorat par les tribulations d'un vrai martyre, et vous admirerez la beauté céleste de son âme jusque dans les triomphes de son esprit.

PROPHÈTE.

Nous voici arrivés au point culminant de cette grande existence : c'est l'heure d'*en venir aux révélations*, dussions-nous offenser les oreilles d'un siècle qui n'y croit pas. La prophétie, dans un sens précis et purement intellectuel, est une vision de l'homme par delà les limites de la nature. François est favorisé de ces intuitions plus qu'angéliques, au point d'étonner les croyants eux-mêmes par le côté merveilleux de son histoire.

Il est averti, dans la prière, de la rencontre prochaine de M^me^ de Chantal ; et quand il l'aperçoit pour la première fois à Dijon, du haut de la chaire, il la reconnaît sans l'avoir jamais vue. Il révèle souvent en confession aux pénitents les péchés qu'ils lui cachent. Il annonce, d'une manière précise, l'avenir de certains hommes ; et il semble que la vénérable congrégation de Saint-Sulpice soit née de la bénédiction, accompagnée de promesses, que François de Sales agonisant répandit, à Lyon, sur la tête de M. Olier encore enfant. En passant dans un monastère de Port-Royal, il prédit à la mère Angélique que sa maison perdra la foi. On le surprend, au sortir de l'oraison, le visage encore illuminé des feux qui le couronnèrent durant son extase. Enfin, bien des fois, il reçut du Ciel des confidences privilégiées, pendant lesquelles tout un peuple le vit resplendissant du nimbe des bienheureux ; ensuite, quand il descendait de ce Sinaï de la prière dans la vie ordinaire, il répétait avec la nostalgie d'un ange exilé sur la terre : « Plus je regarde le monde, « et plus je le prends à contre-cœur. »

La prophétie, dans un sens moins restreint, n'est pas seulement une vision ; elle est une action qui s'étend par delà les limites de

la nature, car nul n'est thaumaturge sans être prophète, c'est-à-dire, sans voir par avance les choses extra-naturelles qu'il va opérer. Ce don des miracles, qui fut une gloire éclatante de la vie de François, fut surtout une vertu inhérente, tantôt à son tombeau, tantôt à sa mémoire, et forme, dans son histoire, comme une sorte d'histoire à part, dont je trouve un bel abrégé parmi les pièces de son procès de béatification.

« Nous l'affirmons comme témoins, » disent les auteurs de cette déposition, signée par les plus grandes autorités du siècle, « il a « ressuscité trente-sept morts, guéri dix-neuf sourds-muets, dix-« neuf épileptiques, vingt aveugles, cent deux paralysés, sans « compter les fièvres pestilentielles, plusieurs cas de lèpre, des « naufrages apaisés, des villes délivrées de la contagion, et toute « sorte de renversements opérés dans la nature physique et morale « par sa puissante intervention. » Aussi, à cette vue, la dévotion des peuples, impatiente de placer François de Sales sur les autels, demanda au Saint-Siège la dispense des cinquante ans d'intervalle laissés par l'usage entre la mort et la canonisation. Et l'Église, confirmant par son infaillible jugement les prodiges qui précèdent, dit, en étendant la main sur ces glorieuses reliques : Peuples de l'avenir, accourez avec confiance aux pieds de l'apôtre héroïque, du pasteur aimant, du docteur aimable, du puissant thaumaturge de Genève : car par lui les aveugles ont vu, les sourds ont entendu, les boiteux ont marché, les morts sont ressuscités.

Un jour, mes frères, saint François de Sales fut prié de laisser faire son portrait, et il s'y refusa. Mais, ayant appris que le peintre était pauvre et qu'il pourrait retirer un grand profit de cet ouvrage, le saint attendri céda à ses instances, à la condition, néanmoins, qu'il ne poserait que deux heures. Quand le travail fut achevé, le peintre reconnaissant ajouta : « Merci, Monseigneur ! vous m'avez « accordé peu de temps, mais vous venez de me faire une grande « aumône. » Aujourd'hui, le peintre, c'est moi ; le modèle, je le reconnais, n'a pas assez longtemps posé sous mes yeux ; mais, s'il n'est qu'imparfaitement reproduit, du moins il a fait une grande aumône à mon âme. Puisse la vôtre participer aux fruits que j'ai retirés de cette douce contemplation ! Quel exemplaire plus accessible et plus séduisant pourrait vous être proposé ?

Je n'en connais pas un qui rappelle mieux la simplicité, les tendresses, la suave amabilité, et ce que j'oserai appeler le naturel de notre divin Maître. Donc, vous qui n'êtes point faciles à l'espérance, parce que vous avez beaucoup péché, emportez de cette fête la ferme confiance qui lui faisait dire : « Baisons tendrement les « pieds de la justice, mais jetons-nous dans les bras de la misé- « ricorde. » Vous qui gravissez votre calvaire en murmurant, répétez avec lui sous le poids de vos croix : « Ma chair en frémit, « mais mon cœur les adore. » Vous qui avez une piété inquiète et troublée par de chimériques aspirations, apprenez de lui à « jeter doucement votre cœur dans celui de Jésus, non à force de « bras. » Et que tous les orgueilleux de cet auditoire conservent dans leur âme cette déclaration si effrayante pour la nature : « Je « me suis fait, dans l'oraison, l'idée de mourir sur un échafaud, « et j'étais heureux de sacrifier à Dieu mon honneur avec ma vie. » Enfin, vous tous qui êtes coupables d'aimer trop ou de ne point aimer assez, gravez dans votre âme ce beau témoignage de son histoire : ses deux passions dominantes étaient l'amour et la colère. Quant à l'amour, il lui donna le change en l'appliquant à Dieu, et il comprima si énergiquement la colère, qu'après sa mort on trouva son fiel desséché.

Maintenant, ô vaillant apôtre ! qui avez si généreusement travaillé pour l'âme des autres, accordez-nous d'être plus attentifs à la nôtre ; ô bon pasteur ! toujours prêt à sacrifier votre vie, enseignez-nous à sacrifier nos sensualités ; docteur pieux et séduisant ! qui avez écrit tant de saintes et ravissantes pages, détachez-nous des lectures qui dissipent et amollissent, pour nous attirer vers vos ouvrages ; enfin, prophète et thaumaturge du Seigneur ! inspirez-nous la confiance en votre intercession, et faites-nous passer, par la grâce de cette puissante tutelle, de votre imitation sur la terre à votre société dans le ciel. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

PRONONCÉ

A L'OCCASION DU SIXIÈME CENTENAIRE DE SA MORT

EN PRÉSENCE DE SES RELIQUES

DANS L'ÉGLISE SAINT-SERNIN DE TOULOUSE

LE DERNIER JOUR DU TRIDUUM (9 MARS 1874) CONCOURANT AVEC L'ADORATION PERPÉTUELLE DU T.-S. SACREMENT

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

Tu sapiens es sicut habet sapientiam angelus Dei, ut intelligas omnia super terram.

Vous êtes sage comme l'est un ange de Dieu, et vous avez l'intelligence de toutes choses sur la terre. (*II Reg.*, 14, 20.)

MESSEIGNEURS [1],

Tel fut le témoignage rendu au plus grand roi d'Iraël, telle est la gloire caractéristique de saint Thomas d'Aquin. Souvent le génie de ce docteur, dominant l'histoire des siècles chrétiens, a été comparé aux pyramides; peut-être n'est-ce point assez dire : car l'œuvre de saint Thomas, bâtie avec des idées et formée d'assises inimitables, s'élance plus haut, est vue de plus loin et durera plus longtemps que l'œuvre des Pharaons. Celle-ci produit au regard l'effet de la grandeur ; celle-là, d'une sorte d'immensité. Or, tout ce qui est immense, c'est-à-dire, vaste outre mesure, ne saurait être mesuré, et devient à la fois le ravissement et le désespoir de notre admiration. Voilà pourquoi, si rien n'est plus aisé que de parler sur un tel sujet, rien ne l'est moins que de l'embrasser ; et, depuis

[1] NN. SS. Desprez, archevêque de Toulouse ; Belaval, évêque de Pamiers ; Freppel, évêque d'Angers ; Legain, évêque de Montauban ; Leuillieux, évêque de Carcassonne ; le R. P. Étienne, abbé de la Trappe de Sainte-Marie du Désert.

six cents ans que dure le panégyrique de saint Thomas, on peut dire qu'il est loin d'être achevé.

Heureusement ce n'est pas tout le monument, c'est seulement une de ses faces que nous avons à considérer. Ma tâche est circonscrite par le sens de la solennité ; et cette troisième fête étant partagée entre le très saint Sacrement et son angélique docteur, nous étudierons ce que je me permettrai d'appeler les relations eucharistiques du génie et de l'âme de saint Thomas.

Il y a, dans l'Église, une première Eucharistie, qui est aujourd'hui l'objet de notre pieux hommage. Adorons en passant, avec saint Bernard, cet amour des amours, ce sacrement des sacrements, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas été seulement le ministre, mais encore le sujet, si bien que de tous les sacrements, c'est le seul qu'il ait reçu, et qu'après lui personne n'y pourra dignement participer. Eh ! qu'y a-t-il de beau, qu'y a-t-il de bon parmi les œuvres de son tout-puissant amour, si ce n'est pas le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ? Les rapports de saint Thomas avec cette Eucharistie s'imposent par la force de l'à-propos, et avec non moins de charme que d'à-propos, à vos saintes méditations aujourd'hui.

Il y a, dans l'Église, une seconde Eucharistie, qui n'est pas la présence réelle de Dieu dans la vérité de sa chair, mais sa présence réelle dans la vérité de sa parole, les Écritures étant comme un second corps, au dire de Bossuet, dont Dieu se revêt pour se manifester. Voici comment s'accomplit ce mystère. Il y a deux substances en Notre-Seigneur Jésus-Christ : l'une, matérielle, qui est son corps ; l'autre, immatérielle, qui est la vérité. C'est la seconde qui est versée, à tout instant, dans le cœur du monde par l'enseignement des docteurs ; et si, à l'heure où ils la laissent tomber du haut de leur chaire, l'humanité lui ouvre son âme, puis la referme humblement sur cette semence divine, en disant : « Qu'il me soit fait conformément à votre parole ! » alors l'humanité a conçu le Verbe de Dieu, elle porte dans son sein la seconde Eucharistie, et les cieux se penchent pour lui adresser ces félicitations de l'ange : *Je vous salue, pleine de grâces : le Seigneur-Vérité est avec vous. Ave, gratia plena* [1].

[1] S. Luc, I, 28.

Quand l'heure vint d'opérer ce prodige, Dieu ne demanda pas des célébrités au forum de Rome ou aux écoles de la Grèce, pour s'abriter sous la pompe de leurs discours ; mais il choisit douze bateliers illettrés des bords de Tibériade et de Génésareth, et il leur dit : Voyez-vous ces nations assises dans des ombres tristes comme la mort ? En les quittant, je ne veux pas m'en séparer : je leur reste par l'Eucharistie, je veux leur rester aussi par ma parole ; je leur laisse une première présence réelle de moi-même au tabernacle, je veux leur en laisser une seconde dans vos discours. Prêtez-moi donc vos accents, et que je les pénètre. Je me dépose aujourd'hui dans votre ministère, et après cela allez ! *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise* [1].

Ainsi un docteur qui parle, c'est comme un ciboire qui s'ouvre ; son enseignement est une sorte de communion générale dans laquelle Notre-Seigneur en doctrine est départi à tous. Voilà pourquoi, quand la conscience nous accuse, nous sommes tenus de nous purifier avant de vous distribuer la seconde comme avant d'offrir la première Eucharistie ; et, tandis que la première a besoin d'être renouvelée sans cesse dans l'Église pour n'en pas disparaître, la seconde y réside perpétuellement, en vertu de cette parole par laquelle Dieu se mit pour jamais en son tabernacle : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation* [2]. C'est dans ses rapports avec ces deux Eucharisties, celle de la doctrine et celle du tabernacle, que je vais envisager l'angélique Docteur.

Ce titre me rappelle une touchante considération : entre toutes les questions qu'il traita, saint Thomas affectionna particulièrement celle des anges. Il a composé au moins quatre traités sur leurs fonctions, leur intelligence, leurs affections, et ce qu'on serait tenté de nommer leurs habitudes et leurs mœurs. Il les connaît comme s'ils étaient ses frères ; il en parle comme s'il y était mû par un intérêt de parenté, et s'il avait déjà le pressentiment qu'un jour l'Église doit le faire entrer dans ces célestes généalogies. Aussi, je ne vous dirai pas en ce moment : Prêtez l'oreille, car Thomas fut le petit-fils et le cousin de grands empereurs, et

[1] S. Luc, x, 16.

[2] S. Matthieu, xxviii, 20.

le représentant de cette dynastie des Sommacle, célèbre depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV ; j'aime mieux restituer mon héros à sa vraie famille, en vous disant : Écoutez-moi, je vais montrer comment cet héritier de tant de princes fut l'Ange de l'école et l'Ange de l'autel.

Marie s'intéresse d'un cœur plus maternel au panégyrique des docteurs : à leurs accents, Jésus s'incarne spirituellement dans les âmes, comme à la parole de l'archange il s'incarna corporellement dans son sein. Ce mystère lui est connu et cher depuis le jour où, les femmes de Galilée acclamant l'incarnation corporelle par ces mots : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté !* Jésus donna la préférence à la première, en répondant : *Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* [1] ! O mère ! qui aimez les auteurs de cette incessante reproduction de votre Fils sous les voiles de sa double Eucharistie, permettez-moi de me reposer, durant ma difficile tâche, sur votre douce collaboration.

Ave, Maria.

[1] S. Luc, XI, 27, 28.

PREMIÈRE PARTIE

J'avoue qu'en venant de parcourir la vie et les œuvres de saint Thomas, mon sentiment intime se résume dans la stupéfaction et l'écrasement. Aussi, avant d'ouvrir la bouche, je demande pardon et de ce que je vais dire et de ce que je vais omettre. Ce qui me console de mon impuissance, c'est qu'un discours qui serait à la hauteur de saint Thomas serait bien au-dessus de la force de votre attention, et qu'au lieu des splendeurs de son génie, c'est-à-dire, d'une de ces beautés qui ne s'analysent pas plus que celle du soleil et la majesté de l'Océan, je n'ai à vous exposer que ses fonctions d'ange dans l'école de l'éternelle vérité.

Si j'en crois la doctrine de saint Thomas lui-même sur les anges, ils ont pour attribut d'enseigner la vérité aux hommes par leurs messages; de combattre les ennemis de Dieu, à l'exemple de saint Michel; d'être gardiens des âmes, des villes et des États; enfin, de voir la vérité d'une manière intuitive et sans travail de déduction. Voici comment saint Thomas cumule ces grandeurs, en remplissant dans l'école, dépositaire de la seconde Eucharistie, la mission d'ange enseignant, d'ange militant, d'ange gardien, d'ange révélateur.

Et d'abord, saint Thomas est bien l'ange des lumineux enseignements; et de même que, dans la fresque de Raphaël représentant la délivrance de saint Pierre, la lumière de l'ange libérateur efface toutes les autres, ainsi les clartés que jette le séraphin de la doctrine au sein des controverses, sont supérieures à celles de tous les docteurs. Certes, l'avenir dira le degré de barbarie qu'il a fallu

pour déclarer barbare un siècle qui vit naître saint Louis et Innocent III, Giotto et Dante, la cathédrale de Cologne et la *Somme de théologie ;* sans compter cet ordre des Prêcheurs qui, en signe de sa vocation illuminatrice, a pour patriarche Dominique portant une étoile sur le front, et pour premier docteur Thomas d'Aquin distingué par un soleil sur la poitrine ; sans compter cet ordre des Frères Mineurs qui, au lendemain de la mort de son sublime mendiant d'Assise, nomme pour général Bonaventure, professeur de l'université de Paris, et multiplie ses docteurs à l'égal de ses saints. Or, Thomas d'Aquin n'est pas un des mille flambeaux de ce point lumineux de l'histoire, il en est le plus beau. C'est en lui que se personnifie la grandeur intellectuelle de son temps ; et un pape pleure sa mort en s'écriant : « Jamais, depuis les temps de saint Paul, on n'avait vu s'éteindre, au firmament de l'Église enseignante, un astre aussi radieux. » La légende du saint nous rapporte que de son front d'enfant on voyait se dégager déjà de mystérieuses étincelles ; mais comme cette gerbe de lumière se dilatera quand le petit ange de la Rocca-Secca deviendra l'ange des écoles de Cologne et de Paris !

La lumière qu'il répand, est d'abord sans ombre. Plus ou moins, l'homme tombe dans le faux, même en plaidant longtemps pour la vérité. Thomas est un des génies qui ont le plus écrit sans errer. Saint Augustin, le seul qui puisse concourir avec lui pour la première place, a dû composer le livre de ses *Rétractations ;* Thomas est l'intelligence qui, par la sûreté du regard, s'est le plus rapprochée de l'infaillibilité de l'Église. C'est qu'Augustin étant revenu à Dieu après l'orage, quelque chose du limon de sa jeunesse montait sans doute à sa pensée pour l'obscurcir, tandis que saint Thomas, ange par les victoires de sa vie comme par les ailes de son intelligence, ayant passé comme un pur esprit dans la matière, habitait un ciel que la poussière d'ici-bas ne voilait jamais.

Aussi, rien de grand comme la magistrature exercée par ce génie souverain, depuis six cents ans, sur le monde de la pensée. Après les décisions *ex cathedra*, il n'en est guère qui aient plus d'autorité que les siennes. On a dit de Mozart : Ce n'est pas un musicien, c'est la musique. Également, Thomas

d'Aquin n'est pas un théologien, il est une sorte d'incarnation de la théologie. Voilà pourquoi Dante s'écrie : « Ce que Thomas dit, la théologie catholique le dit » ; et quand il veut faire retentir dans le ciel des accents dignes des visions de l'Église triomphante, il met dans la bouche de Béatrix les enseignements de l'Ange de l'école.

Cependant, Dieu lui-même ayant ses blasphémateurs, il ne convenait pas, ce semble, que cette inerrance de fait qui est l'apanage de notre Docteur, fût incontestée. Peu après sa mort, une cabale d'envieux se fatigua de sa dictature et de sa gloire ; elle nota, dans ses ouvrages, une série de propositions comme dignes de condamnation. A cette nouvelle, Albert le Grand, qui l'est moins à mes yeux pour sa propre grandeur, que pour avoir estimé Thomas d'Aquin, son disciple, plus grand que lui ; Albert le Grand, qui avait veillé sur ce génie naissant avec la tendresse d'un père, et qui veillait maintenant sur sa renommée avec la fierté jalouse d'un frère ; Albert le Grand, âgé de quatre-vingt-deux ans et évêque démissionnaire de Ratisbonne, quitte sa retraite vénérée de Cologne, se rend à Paris, et, remontant dans cette chaire jadis illustrée par ses accents, il fait savoir à l'Université qu'il vient défendre la mémoire de son élève contre les adversaires qui oseront comparaître pour répondre de leurs accusations. A la vue de ce vieillard auguste, qui avait été l'instituteur de tous les grands hommes du temps, et s'oubliant lui-même pour la gloire d'un fils destiné à l'éclipser, l'Université resta muette d'admiration et d'attendrissement. Pas un antagoniste ne vint braver l'autorité de ces deux maîtres immortels; et depuis, le défi d'Albert le Grand n'ayant été relevé par personne, la suprématie doctrinale de Thomas demeure au-dessus des contestations de l'école, comme reste au-dessus des ombres l'évidence du bon sens.

La lumière répandue par l'Ange de l'école n'est pas seulement sans mélange, elle est sans faux prestige. J'appelle de ce nom le relief que le style donne à la vérité. Miroitement si aimé du regard de l'homme, cependant, que rien ne prouve peut-être la beauté du génie de saint Thomas comme l'avantage d'avoir pu s'en passer. Pour lui, le style n'est rien, la vérité est tout ; mais sa vérité est si resplendissante, qu'elle repousse comme une profanation les or-

nements de la forme, et qu'en les lui imposant on imiterait l'insensé capable de mettre des tentures pour embellir le dôme du firmament. Otez le style à Bossuet, vous l'amoindrissez d'une notable partie de lui-même ; ôtez les images, le mouvement et l'élan contemplatif à saint Augustin, vous réduisez de beaucoup l'ampleur de ses proportions. Sans style, sans mouvements, sans imagination, saint Thomas cause des ravissements à la nôtre, et nous imprime des tressaillements qui sont l'effet d'un éclair, d'un passage à nu de la divine vérité sur notre âme.

Qui dira la simplicité ineffable de cet essor dans l'infini ? Comment mesurer cette pensée qui a quelque chose des calmes profondeurs du ciel ? Un homme qui avait du génie, l'a défini « un grand bon sens servi par une puissante imagination » ; ici l'imagination est absente, le bon sens s'élève jusqu'à l'extase de la raison, et l'esprit de Thomas se montre divin, parce que la vérité en sort dans une sorte de splendeur virginale et de nudité sainte, comme elle sort du sein même de Dieu.

C'est qu'en effet l'art est remplacé par le divin dans les jaillissements de cette lumière.

Le divin Thomas ! qui pourrait dire sous combien d'aspects il mérita ce surnom ? Il est divin par la hardiesse de son vol, qui aime à franchir les distances commensurables, pour se perdre dans l'immensité divine. A la même époque, Roger Bacon inventa le télescope, et plongea au loin dans les solitudes inexplorées du firmament. Mais qu'est-ce que l'espace sondé par les instruments du moine franciscain, en comparaison des mondes pressentis par ce navigateur de l'infini, ce Christophe Colomb des régions divines, qui eut nom Thomas d'Aquin ? Il est divin encore par sa concentration dans l'étude des mystères de Dieu. Regardez-le, ce taciturne écolier, tiré de son silence par une inquiétude d'esprit : il va de rang en rang, d'une chaire à une autre, demandant partout : Qu'est-ce que Dieu ? Et il rentre désolé au fond de sa pensée, parce qu'aucune réponse n'égale celle qu'il est destiné à se rendre à lui-même. Dieu étant le lieu des esprits, c'est là que Thomas habite, à la façon des esprits ; et il est si peu dans son corps, qu'en commentant Boèce sur la Trinité, il tient un flambeau qui brûle sa main sans pouvoir distraire son âme. Ah ! si la contemplation de

Dieu put faire à ce point les délices d'un ange de ce monde, je n'ai point de peine à comprendre que la vision de Dieu soit tout le paradis de l'autre.

Thomas est divin aussi par la fermeté sereine avec laquelle il regarde Dieu sans sourciller. Comme on reconnaît bien là un membre de ces hiérarchies célestes *qui voient sans cesse la face du Père* [1] ! En général, quand un mortel entrevit, à travers les pâles lueurs de l'extase, comme à travers les fentes d'un parvis, quelques rayons de la beauté suprême, un sublime désordre éclata dans ses sens éperdus : alors, saint Paul descend du troisième ciel avec de sublimes balbutiements ; Xavier, ne pouvant soutenir le poids de sa félicité, dit à Dieu : « C'est assez ! » et sainte Thérèse s'écrie : « Seigneur, ordonnez que je meure, ou je meurs de ne pouvoir mourir ! » Seul, Thomas d'Aquin n'a jamais l'air étonné de ses découvertes au sein de la Divinité : aussi il les expose et ne les chante pas, et, devenu familier de Dieu à force de le contempler, on dirait qu'à cette approche sa paupière est miraculeusement affermie, comme celle des bienheureux, pour que tant de majesté ne l'accable pas.

Enfin, Thomas est divin par sa divine prédestination dans l'école. Jusqu'alors Platon, avec sa méthode intuitive, avait inspiré l'apologétique des Pères ; mais, prévoyant que cette théologie, malgré son nom de positive, serait répudiée par la philosophie expérimentale de l'avenir, Dieu suscite un Aristote chrétien, qui démontrera par le syllogisme, non par l'induction, et qui fera de la preuve une sorte de géométrie : génie à part, qui surprend par la largeur de sa base autant que par l'élévation vertigineuse de son front. Souvent ce qui brille dans la nature n'a pas de consistance : les météores et la lumière sont impondérables. Thomas, à la façon des astres, écrase par sa masse, tout en éblouissant par ses clartés. Il est, à la fois, l'intelligence la plus rigoureuse et la plus extatique, la plus exigeante et la plus naïvement croyante. Je ne suis pas surpris que la négation le récuse au lieu de le prendre corps à corps, et le tourne au lieu de s'y heurter.

Pour moi, en considérant ces deux aspects de sa foi, qu'il a tout

[1] S. Matthieu, XVIII, 10.

su et qu'il a tout cru, je me sens courbé par des respects invincibles et devant le chef-d'œuvre de son intelligence et devant le prodige de sa docilité. Quand on a traité avec les esprits réfractaires à la vérité, on sait qu'il suffit d'une objection pour les en éloigner à jamais. Combien refusent leur acte de foi pour moins de difficultés que saint Thomas n'en résout dans une de ses pages! Eh bien! voici un géant de la controverse, dont un seul ouvrage pose quatre mille thèses, résout plus de dix mille objections, et dont la foi sort de la poussière de ce champ de bataille avec des transports célestes, toujours semblable à l'ange, qui par les reflets de sa lumière éclaire les ténèbres, mais que les ténèbres n'obcurcissent jamais.

Singulière destinée des deux principaux saints du nom de Thomas! L'apôtre fut le moins crédule des douze; le docteur, malgré sa profonde raison, fut le moins rationaliste des théologiens. L'apôtre demande des preuves pour croire; le docteur est un adorateur de naissance, qui croit parce qu'il aime, et qui donne les preuves par charité pour les autres, non pour ses propres besoins. O incomparable maître! il y a un sentiment qui monte, dans mon âme, au niveau de l'admiration, quand je pense à vous: c'est la vénération. Votre foi n'est pas seulement la mesure de votre savoir et de votre innocence, elle est celle de votre humilité. Rappelez-vous, en effet, mes frères, qu'un condisciple présomptueux, le prenant pour un faible d'esprit, propose de lui donner des répétitions, et que Thomas y souscrit. Rappelez-vous que, repris dans une lecture publique pour une faute qu'il n'a pas faite, il aime mieux prononcer mal que se justifier. Rappelez-vous qu'un élève lui disant qu'il le trouve au-dessous de sa réputation, il lui répond: « Vous avez raison: aussi je voudrais que tout le monde se détrompât en me voyant étudier sans cesse »; et alors vous saurez ce qui leur manque pour croire, à tant de superbes ignorant que par l'orgueil Lucifer tomba des hauteurs de la lumière, et que par l'humilité l'homme y peut remonter. *Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo* [1].

Le souvenir de Lucifer, ou plutôt des phalanges qui le renver-

[1] Eccli., x, 14.

sèrent, m'amène à vous montrer, dans notre héros, l'ange des saints combats. Ne craignez pas que j'énumère tous ceux qu'il a livrés : son œuvre se présente à l'esprit en blocs immenses, son génie ne peut être détaillé. Ne craignez pas que je vienne orner cette grande épopée doctrinale de mes amplifications : ce serait allumer des feux de Bengale pour faire ressortir les rayons du soleil. Constatons seulement que saint Thomas ne perd pas la terre de vue en évolutionnant dans les cieux : pratique et transcendant à la fois, il est à tous les besoins de son temps, tandis qu'il pourvoit à la lumière de tous les temps ; et, grâce à son triple apostolat d'écrivain, de professeur, de prédicateur, il n'est pas une seule brèche du treizième siècle où le nouveau Michel n'ait fait briller les éclairs de son épée.

C'était une brèche aux murs de l'Église que la trouée faite dans son domaine par les invasions sarrasines. Sous cet étendard, une coalition formidable de l'islamisme, du judaïsme rabbinique, du manichéisme, du suffisme persan et du bouddhisme thibétain, frappait aux portes de la catholicité du côté de l'Espagne. En vain Jacques le Conquérant et Ferdinand III de Castille élevaient des digues au-devant du torrent : les idées impures des envahisseurs passaient la frontière, même quand leurs armes ne passaient pas. A cette vue, saint Raymond de Pennafort, laissant aux rois la résistance par l'épée, prend à sa charge le refoulement du fléau moral. Il demande à Thomas un livre qui fasse remonter le flot de toutes ces erreurs déchaînées, pendant que lui leur barre momentanément le passage par l'ascendant de son apostolat. Ce livre, un des plus sublimes de son auteur, fut nommé la *Somme contre les Gentils ;* et le débordement que ne pouvaient arrêter les descendants du Cid et de Pélage, recula à la puissante voix de l'ange du Seigneur : *A voce angeli fugerunt populi* [1]. Ah ! vous disiez, en vos courtes pensées : Quelle est l'utilité pratique d'un traité contre les Gentils au treizième siècle ? La voilà ! l'invasion musulmane qui nous menaçait par le fer au temps d'Abdérame, s'avançait sous forme philosophique au temps d'Averroès. A l'encontre de ces deux forces également redoutables, mais de cours

[1] Is., XXXIII, 3.

différent, Dieu oppose deux vainqueurs diversement armés : Charles-Martel et saint Thomas. La *Somme contre les Gentils* fut la bataille de Poitiers livrée sur le terrain doctrinal.

Donc, ne vous demandez plus pourquoi, dans la grande *Somme de théologie*, Thomas vous introduit de plain-pied au sein des puissances de Dieu, sans vous faire passer par les deux vestibules traditionnels : le traité de la Religion et le traité de l'Église. Sans doute, je pourrais vous répondre : Il n'était pas besoin de traité de la Religion quand il n'y avait point de philosophisme, ni de traité de l'Église quand il n'y avait guère d'hérétiques ; mais la vraie raison, c'est que, philosophes et hérétiques, l'ange de Dieu les avait broyés par la seule autorité de la raison, dans la *Somme contre les Gentils : Contrivit illos angelus Domini* [1]. Et cette réfutation était un besoin si positif de la société contemporaine, qu'elle devint l'obsession de la pensée de Thomas : aussi il ne voyageait pas dans les espaces, il était sur un champ de bataille ; il ne rêvait pas, il combattait à la frontière, le jour où, assis à la table de saint Louis, il s'abstrait du roi et de la compagnie jusqu'à frapper du poing en s'écriant : « Voilà qui est décisif contre les manichéens ! *Conclusum est contra manichæos.* » Différence prodigieuse des temps ! nous sourions de la distraction ; saint Louis appela aussitôt un secrétaire, pour copier l'argument qui l'avait occasionnée.

C'est encore une brèche aux murs de la cité sainte que la destruction des ordres religieux. Néanmoins, cet attentat était alors médité par une conjuration de politiques et de docteurs. Certes, elles formaient deux astres magnifiques, à leur matin, les deux fondations de saint Dominique et de saint François : l'une, vouée aux indigences de l'esprit ; l'autre, aux nécessités du cœur ! Cet embrassement de l'intelligence et de l'amour, sous la bure de deux légions fraternelles, produisit dans la catholicité une régénération qui la consola du long deuil causé par la mort de saint Bernard. Cependant, voilà que des passions hostiles s'insurgent bientôt contre ces religieux, et parce qu'ils mendient leur pain, et parce qu'ils nourrissent le monde de leur parole, et parce qu'ils ont les pieds déchaux, et parce qu'ils deviennent docteurs, et parce qu'ils

[1] Eccli., XLVIII, 24.

ne sont rien, et parce qu'ils sont illustres : c'est-à-dire que les grands hommes du couvent importunaient les petites gens de la politique et de l'Université.

Quel fut le meneur politique de cette campagne antimonastique ? Pierre de Vignes, ministre de Frédéric II. Preuve nouvelle que plus cela change en Europe, plus cela est la même chose. Seulement, jadis c'étaient les Hohenstaufen, aujourd'hui ce sont leurs successeurs ; jadis c'était Pierre de Vignes, aujourd'hui... Laissons les persécuteurs jouer aux personnages nouveaux ; ils ne sont que des revenants : à peine ont-ils commencé avec nous, que Dieu en a fini avec eux. Pourriez-vous me donner des nouvelles de Guillaume Bras-de-fer et de Frédéric Barberousse ? C'est à peine s'il reste vestige, dans les esprits, de leur domination violente et guerrière. Voulez-vous que je vous renseigne sur un de leurs neveux, qui faisait des livres quand eux défaisaient des empires ? Regardez dans cette châsse d'or. Ainsi dure la domination des religieux, ainsi passe celle de leurs ennemis. Ne l'oublions pas, et patientons.

Quel est, d'autre part, le meneur universitaire de cette guerre contre les réguliers ? C'est Guillaume de Saint-Amour, docteur séculier, très scandalisé de voir des chaires plus entourées que la sienne ; sectaire déguisé d'ailleurs, qui vendrait la vérité pour des applaudissements, et qui, plus fourvoyé encore de cœur que d'esprit, se desséchait de jalousie aux rayons de la gloire de saint Thomas. Il s'agit donc de savoir si des dominicains tels qu'Albert le Grand, Vincent de Beauvais, et des franciscains tels que Bonaventure, Alexandre de Halès, perdront la parole en Sorbonne par une disgrâce de vocation, et si les plus grands professeurs du siècle seront supprimés, afin que les derniers puissent devenir les premiers.

La cause est introduite à Rome par une spécieuse plaidoirie intitulée : *Péril des derniers temps*. L'intrigue est savamment ourdie, et l'accusation est admise à faire la preuve. A cette annonce, le ban et l'arrière-ban des familles religieuses s'ébranlent pour se rendre au jugement. Alexandre IV a convoqué toute sa cour ; Albert le Grand et saint Bonaventure sont présents. Rien ne manque à la majesté du tribunal pour fonctionner avec autorité, rien

qu'un avocat des innocents. Quel sera-t-il ? Ah ! c'est Thomas qui, par ses succès, suscita cette émeute d'envieux, c'est lui qui doit la confondre ; c'est au génie de Thomas qu'on en veut, c'est à lui de triompher. « Mon fils, » lui dit le vénérable Père Humbert, général des dominicains, « votre famille est attaquée : je la confie à vos lumières et à votre amour. » La confiance était bien placée ; l'amour du disciple parla si éloquemment, que la cause de la profession religieuse fut gagnée pour tous les siècles futurs : car, si tant de pamphlétaires s'obstinent à éterniser la querelle, c'est parce qu'ils ignorent l'immortelle apologie qui l'a vidée à jamais [1].

Et maintenant, mes frères, comptez combien il y a de moines docteurs, ou ayant droit de faire des docteurs en Sorbonne, et dites-moi lequel fut, du treizième siècle ou du nôtre, le plus libéral ; dites-moi si l'exclusivisme de Saint-Amour n'a pas prévalu dans les hautes chaires, et si Thomas d'Aquin ressuscitant parmi nous aurait droit à celle qu'il reconquit et occupa si triomphalement. O Paris des beaux jours de saint Louis, ton souvenir fait la honte du nôtre ! Alors tu fus nommé *Cariath-Sépher* ou *la cité des saintes lettres* [2], un candélabre d'or dans la maison de Dieu, le gymnase de l'univers ; aujourd'hui tu en es le scandale. Alors Vincent de Beauvais et Thomas d'Aquin travaillaient ensemble dans la Bibliothèque royale sous les yeux de ton prince, le Docteur angélique était le casuiste des conseils de ton gouvernement ; aujourd'hui la théologie est bannie de la direction des États, et ta politique est athée. Ah ! peu m'importe qu'il y ait moins de boue dans tes rues, s'il y en a davantage dans les âmes ! peu m'importe que tes boulevards soient mieux éclairés, si ta conscience est un repaire ! la civilisation, ce n'est pas la salubrité de la voirie, c'est l'assainissement des intelligences ; ce n'est pas le luxe des vices, c'est la splendeur de la moralité.

J'aurais encore à montrer une troisième brèche où l'ange combattit : je veux parler des erreurs des Grecs, et des constructions vraiment cyclopéennes qu'il leur opposa. Vous le savez, semblable à cette planète de Billa qui se partagea en 1846, et dont les deux

[1] Voyez Baillet, le P. Touron, Guill. de Tocco ; Bareille, *Vie de saint Thomas.*

[2] Josué, xv, 15.

parties gravitent séparément dans l'espace, l'Église indivisible sembla se diviser il y a de longs siècles ; et depuis, l'Orient et l'Occident, Rome et Constantinople décrivent des orbites qui ont cessé d'être concentriques. Longtemps on compta sur la puissance du bras de Thomas d'Aquin pour rapprocher ces deux parties d'un même tout ; longtemps il entassa dans ce but des matériaux grandioses à l'encontre du flot schismatique en Orient, comme il l'avait fait à l'encontre de la sophistique arabe au Midi ; et nul ne peut dire à quel point aurait avancé la réconciliation des Grecs, au concile de Lyon convoqué pour les entendre, s'ils avaient pu entendre la grande parole du Docteur. C'était là une croisade par les armes de l'école, et une nouvelle manière de reconquérir l'Orient et le saint Tombeau, digne de faire envie à saint Bernard.

Mais pourquoi essayer de vous montrer l'ange militant dans tous ses combats? N'oubliez pas qu'en bonne sentinelle il n'entendit pas une seule dissonance doctrinale sans jeter le cri d'alarme; n'oubliez pas qu'il dictait souvent à trois secrétaires à la fois sur des matières différentes ; enfin, n'oubliez pas que ses opuscules sont de vastes arsenaux et que leur collection forme une bibliothèque, et vous me pardonnerez de faire respectueusement le tour de ce gigantesque piédestal, sans essayer de peser la statue.

O grand Docteur ! une des consolations de cette époque, qui en a si peu, c'est que vous nous restez. Comme de votre temps, voilà que le despotisme germanique s'est proclamé la loi vivante du monde actuel. Barberousse a reparu, les portes du sanctuaire sont enfoncées par des burgraves, et l'Europe, rétrogradant de six cents ans, se prépare à une lutte formidable, où il n'y aura plus que deux camps : des Guelfes et des Gibelins, des papistes et des césariens. Demeurez sur nos remparts : ils seront imprenables. Les autocrates de Germanie vous connaissent ; leurs ancêtres s'inclinèrent devant vous, parce que vous aviez un sang qui valait le leur, et une royauté de raison que celle de la force ne vaudra jamais. Aussi, que l'Allemagne actuelle vous relise, elle sera sauvée, et tous les ennemis de Dieu, vaincus, seront obligés de s'écrier : « Je suis tombé aux pieds de l'ange qui m'a montré les

droits méconnus et la primauté calomniée de Rome » : *Cecidi ut adorarem ante pedes angeli qui mihi hæc ostendebat* [1].

L'ange militant exerce encore, dans l'école, une mission d'ange gardien, par le patronage dont il la couvre et par les écarts dont il la préserve. Martin Bucer disait : « Supprimez Thomas, je me charge de renverser l'Église » : *Tolle Thomam, dissipabo Ecclesiam*. Pitoyable exagération ! l'Église se sert de tout le monde, mais elle n'a besoin de personne pour subsister. Toutefois, le Docteur angélique, par son autorité, garde la théologie de l'erreur, partant l'Église des révolutions que l'erreur y déchaîne. Son génie est un phare qui signale les écueils dans le vaste océan des doctrines ainsi que les jalons de sûreté.

Vous savez par quel ouvrage il a conquis cette suprématie. De son temps, le mouvement était aux grandes cathédrales et aux sommes de théologie. C'était la même idée sous deux formes différentes : car, on l'a dit avec raison, nos grandes cathédrales sont des sommes de théologie écrites avec le marbre, et les sommes de théologie sont des cathédrales élevées avec des idées. La tendance des contemporains de Thomas à une vaste synthèse s'explique par les antécédents. Depuis douze siècles, il y avait des docteurs dans le monde, mais des docteurs qui faisaient de l'apologétique au jour le jour et suivant les besoins de leur temps, sans aucune préoccupation de l'ensemble. Ce travail avait produit des fragments sublimes, non un édifice complet. Maintenant, les matériaux étaient prêts ; il ne manquait qu'un architecte. L'univers doctrinal avait été parcouru dans tous les sens : il s'agissait d'en dresser la mappemonde. En ce moment, tous les grands théologiens semblent travaillés par cette ambition des descendants de Noé : « Bâtissons une tour dont le sommet s'élève jusqu'au ciel » : *Faciamus turrim cujus culmen pertingat ad cœlum* [2]. Les ordres religieux, déjà conquérants pour le Christ en Chine et en Tartarie, le deviennent dans le domaine de la pensée, et s'essayent à l'organisation des sciences sous la préséance du Verbe de Dieu. Dominicains et francis-

[1] Apoc., XXII, 8.

[2] Gen., XI, 4.

cains, à l'envi, composent des Sommes, chacun disant dans son cœur : « Bâtissons une tour dont le faîte touche le ciel. » Mais, de toutes ces Sommes, une seule a vécu, malgré la beauté des autres ; vous l'avez nommée, mes frères, il suffit... Saluons la puissante tête à qui le monde est redevable de cet immortel bienfait.

Au sommet de cette œuvre colossale, saint Thomas m'apparaît comme ces monts géants qui en arrosent d'autres du haut de leurs splendides réservoirs, et qui vont ensuite porter la fécondité aux plaines : *Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra* [1]. Cette encyclopédie, en effet, n'a pas seulement donné le monde moderne pour disciple à notre docteur, mais elle en a formé les maîtres, en telle sorte que l'Ange de l'école, par un privilège de fécondité que Dieu n'accorde pas à l'ange, en enfante beaucoup d'autres.

Aussi ne les plaignez pas, ces villes qui se disputent vainement ses enseignements pendant sa vie,comme elles s'envieront ses ossements après sa mort ; ne les plaignez pas : Thomas n'a professé oralement que pendant vingt ans ; mais la catholicité entière s'est mise à son école, et le voilà constitué le professeur des siècles futurs.

Ne vous lamentez pas sur ce concile de Lyon privé de ses lumières par une mort prématurée : désormais Thomas assistera, parlera à tous les conciles ; et à Trente, la *Somme de théologie* sera ouverte au milieu de l'assemblée à côté des Écritures, comme étant le plus grand catéchisme de la foi qui existe, après les livres inspirés.

Enfin, ne regrettez pas que Thomas ait passé plus de temps à instruire qu'à convertir. O illustre maître ! qui avez prêché comme si vous n'aviez pas à enseigner, et dont la prédicaton opérait des miracles, serait-il vrai que vous n'avez pas fait aimer Dieu en le faisant connaître ? Regardez, du haut du ciel, et ce rabbin Paul de Burgos qui, après vous avoir lu, se fait baptiser sous le nom de Paul de Sainte-Marie ; et ce luthérien Thamer qui ouvre la *Somme* pour la combattre et qui est vaincu par ses clartés ; et ce calviniste Davy qui, en quittant vos saintes pages, se jette dans les bras de l'Église et devient le cardinal Duperron ; et toutes ces

[1] Ps. CIII, 13.

âmes, en un mot, qui furent rapatriées à la vérité par l'autorité de vos leçons ! Non, non, vous n'avez pas caché votre flambeau sous le boisseau de l'école, vous avez porté la lumière et le salut jusqu'à l'extrémité de la terre : *Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ* [1].

Eh ! qu'a-t-il fallu à Thomas pour entrer en possession de cet éternel apostolat ? Un livre, qui est le plus beau, mais qui n'est pas la quatrième partie de ses livres ; un livre qu'il n'eut pas le temps d'achever, et au couronnement duquel les pierres d'attente sont seules de sa main, le couronnement lui-même ayant été posé par une main étrangère. Et cependant, tandis que les plus hautes montagnes s'abaissent à l'horizon quand on s'éloigne, ce chef-d'œuvre, malgré les siècles qui nous séparent de sa naissance, conserve, au fond de la perspective, toute son immensité. Si un tel monument venait à disparaître, le monde doctrinal retomberait dans cette stupeur que lui causa la mort du grand théologien, quand les saints croyaient voir en songe, tantôt une grande étoile tomber du ciel, tantôt la terre obscurcie par une éclipse totale de soleil. Ah ! ne vous informez pas des miracles de cet homme avant de l'invoquer, quoiqu'il en ait fait par centaines : sa doctrine est le plus grand de ses miracles. Son nom est devenu le nom propre du génie associé à l'innocence. Aussi pourquoi le féliciterions-nous d'avoir composé, entre tant d'autres ouvrages, des traités pour l'éducation des rois, lui qui fut non seulement le théologien des princes, mais le prince des théologiens? pourquoi le féliciterions-nous d'être de la maison de Souabe, lui qui est l'ange gardien de l'école, où il recevra jusqu'à la fin des temps, comme les anges gardiens des âmes, vénération pour sa présence perpétuelle, gratitude pour ses bienfaits, confiance pour sa tutelle : *Reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia* [2].

Maintenant j'arrive aux visions, et il est temps de vous montrer l'ange révélateur. *Veniam ad visiones* [3]. Un voyant, selon les idées de ce monde, est celui qui plonge dans les secrets de l'autre. Dieu

[1] Is., XLIX, 6.

[2] S. Bernard, in psalm. *Qui habitat.*

[3] II Cor., XII, 1.

attire certains confidents sur des hauteurs mystérieuses, au-dessus des relations organiques, et, dans cette rencontre entre l'âme et son Père, aux confins de deux vies différentes, il se passe d'ineffables communications. Alors, quelquefois, les âmes rayonnent à travers leur enveloppe de chair, comme la divinité de Jésus perça les voiles de son humanité sur le Thabor ; alors les âmes reçoivent, d'autres fois, des révélations privées, qui n'appartiennent pas au dépôt de la foi publique, mais que l'Église y introduira plus tard, si elle l'estime opportun. Heureux ceux qui apprennent ainsi de la bouche de Dieu lui-même! Ce fut le privilège de notre glorieux maître. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine* [1] *!*

Comment ses ailes d'ange ne furent-elles jamais appesanties par l'érudition du docteur ? comment le plus savant des saints fut-il, suivant un mot connu, le plus saint des savants? Hélas ! c'est notre infirmité, à nous, de sentir quelquefois notre âme se vider à mesure que notre esprit se remplit. Mais la lumière de Thomas est un flambeau dont son âme est l'inextinguible foyer. C'est que son principal livre, nous dit-il, est le crucifix ; et il tient les *Conférences* de Cassien toujours ouvertes devant lui, pour y rafraîchir son cœur altéré de Dieu, quand le travail commence à le dessécher.

Aussi, approchez, ô céleste compagnie qui voulez l'entretenir : l'ange est toujours prêt à vous recevoir. Un jour, c'est saint Paul, qui le visite et lui donne la clef de ses Épîtres, pour servir à une exposition célèbre. Une autre fois, c'est saint Pierre, qui vient converser avec lui pour lui ouvrir les mystères du texte d'Isaïe. Plus tard, c'est la Mère de Dieu, qui lui dévoile ses traits et lui fait entendre sa voix, dans un tête-à-tête ineffable dont il gardera le secret jusqu'à l'heure de la mort. Enfin, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui le félicite et le remercie de la pureté de sa doctrine, en termes si doux que Thomas n'a plus la force d'écrire depuis que son Maître lui a parlé.

Ainsi, à tout instant, l'ange reçoit, dans son exil terrestre, les messages de la céleste patrie. Eh ! qui oserait dire que ce penseur immortel se trompe quand il voit et entend ? qui oserait dire qu'il trompe en affirmant qu'il a vu et entendu ? D'ailleurs, ses extases

[1] Ps. XCIII, 12.

révèlent extérieurement ce qu'il voudrait cacher et ce que la raison voudrait nier : car la rencontre de ces deux lumières, les révélations du génie et les révélations de Dieu, dans cette âme sublime, y produisent de telles secousses, que Thomas est obligé de la raffermir, en lui disant : « Comment feras-tu pour soutenir le poids de l'éternelle félicité ? »

En ce moment, regardez-le, ce séraphin dépaysé, avec son regard qui plonge par-dessus les collines éternelles. Quand saint Paul fut descendu de son troisième ciel, l'ange de Satan lui donnait encore des soufflets. Mais l'ange de Satan n'ose plus s'approcher de Thomas, sans doute parce qu'il le trouve en colloque presque incessant avec la Divinité ; et là, ce que Dieu lui enseigne, le dégoûte de ce qu'il a lui-même enseigné.

Cependant, comme elle fut céleste la doctrine de notre immaculé voyant ! Ayant perdu par la mort un de ses disciples qu'il aimait, il était gratifié parfois de la visite de cette âme glorifiée ; et tandis qu'il lui demandait un jour : « Vous qui voyez la vérité en Dieu, dites-moi s'il y eut des erreurs dans les leçons que je vous donnais », l'âme lui répondit : « Comme nous avons entendu dans votre parole, ainsi nous avons vu dans la cité de Dieu » : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei* [1]. C'est-à-dire que l'Ange de l'école avait pressenti déjà les mystères du sein de Dieu ; mais l'ange révélateur le surpasse tellement, qu'il s'écrie : « J'ai appris de Dieu de si grandes choses, que tout ce que j'ai écrit ne me paraît qu'un reflet indigne de la vérité. »

Ceci est une page des pensées de saint Thomas qui n'est éditée que dans le ciel : arrêtons-nous au seuil d'un tel mystère. Aussi bien, le Docteur habite une sphère, dit le sublime poète du treizième siècle, où les louanges ne parviennent pas. « Dieu seul », ajoute le P. Lacordaire, « peut louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints. »

Voilà les rapports de l'Ange de l'école avec l'Eucharistie de la divine vérité ; voici les rapports de l'Ange de l'autel avec l'Eucharistie du tabernacle.

[1] Ps. XLVII, 9.

DEUXIÈME PARTIE

Je reviens à une comparaison qui exprime plusieurs aspects de ma pensée : Thomas ressemble à ces monts aériens dont la cime est couronnée de glaciers qui rayonnent, tandis que leur intérieur renferme des foyers de chaleur salutaire. Il éclaire la terre par sa pensée, il la réchauffe par son amour. Or, l'objet principal de son amour, durant le voyage, fut le très saint Sacrement. Selon une révélation faite à saint Eutrope l'ermite, un ange a été préposé à la garde de tous les sacrements, et l'Eucharistie, en particulier, est commise aux adorations de l'archange saint Michel. Cette doctrine est très conforme à celle de notre docteur, qui donne des anges pour gardiens aux institutions, aux villes, au monde, et à chacun de ces mondes lumineux qui se balancent dans l'espace. Eh bien ! si l'archange saint Michel est le gardien invisible de l'autel catholique, saint Thomas en est le gardien visible. Aucun prêtre ne remplit mieux que lui, depuis le temps des Apôtres, les fonctions de docteur et de ministre de l'Eucharistie ; et il m'apparaît, en présence du tabernacle, au sein de cette vaste basilique qui est l'Église, comme le premier ange défenseur et le premier ange adorateur que le sacerdoce ait donnés au très saint Sacrement.

L'ange défenseur se montre déjà dans l'exposé général de sa doctrine. A Dieu ne plaise que je me permette ici des analyses théologiques qu'on lit en tête de tous les traités, et qui n'entrent dans la tête d'aucun auditoire ! Mais enfin, faut-il bien le faire remarquer, de même que, dans nos temples, tous les effets de leur vaste structure convergent vers un centre d'unité, qui est la place de l'autel, si bien que l'autel est la raison de tout le reste, quoi-

qu'il soit la dernière chose que l'on bâtit ; de même saint Thomas a placé l'Eucharistie à la fin de la *Somme*, avant les questions sur la gloire, c'est-à-dire, à moitié chemin entre ce monde et l'autre, semblable à un architecte qui a subordonné l'effet de ses voûtes, de ses colonnades et de la lumière, dans tout le monument, au saint tabernacle [1]. Ah ! c'est bien lui surtout qui peut s'écrier : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* [2], « J'ai établi mes fondations comme un sage architecte » : car il a bien réalisé de cette sorte le plan immortel dont il nous confia le secret dans cette pensée synthétique qui l'inspira : « Presque tous les sacrements viennent se consommer dans l'Eucharistie » : *Fere omnia sacramenta in Eucharistia consummantur.*

Mais l'ange défenseur apparaît mieux dans une œuvre spéciale consacrée aux divins mystères. Comme elle est suave, comme elle tombe de haut l'affirmation du Docteur eucharistique en son traité à part sur les dix miracles de l'adorable Sacrement [3] ! Jamais les siècles, depuis le siècle même de l'Évangile, n'ont entendu un acte de foi aussi imposant ni aussi persuasif. Remarquable coïncidence ! en ce temps-là, on vient annoncer à saint Louis qu'il se passe des prodiges sur un autel voisin ; saint Louis refuse d'aller les vérifier et rend cette réponse sublime : « Ils n'ont pas besoin de voir, ceux qui ont le bonheur de croire. » C'est l'enthousiasme de la foi fondé sur l'amour. A la même époque, vécut et s'éteignit le plus vaste esprit qui ait dogmatisé dans l'Église de Dieu. Quand sa dernière heure fut arrivée, le docteur se leva, malgré les étreintes de l'agonie, devant le Viatique divin qui venait le visiter ; il découvrit cette puissante tête qui devait, comme on l'a dit, en faire penser tant d'autres, et, plus heureux alors d'avoir composé le *Lauda Sion* que la *Somme de théologie*, il s'éteignit dans une extase entrecoupée de stances d'amour. C'était l'enthousiasme de la foi établie sur la science et la vertu. Après cela, penseurs orgueilleux, qui vous soumettez plutôt à l'autorité du

[1] *Somme de S. Th.*, III^e^ part., quest. LXXIII et suiv.

[2] I Cor., III, 10.

[3] *Du Sacrement de l'autel.* (Composé à la demande de plusieurs prélats et barons.)

génie qu'à celle de l'Église, placez-vous entre ces deux adorateurs, mesurez la largeur de leurs fronts et de leurs âmes ; et quand ils ont dit : Je crois, avouez qu'il faut plus de suffisance que de raison pour répondre : Je ne crois pas.

L'ange défenseur ne se révélera pas seulement par ses grandes pensées et ses preuves, il sera manifesté par une immortelle solution en l'honneur du même mystère. Et où sont les difficultés impénétrables au génie de Thomas? Voulez-vous savoir ce qu'en pensait l'université de Paris? Personne alors ne doutait de la présence réelle ; mais les accidents eucharistiques étaient-ils une réalité? étaient-ils une illusion des sens ? L'école en disputait ; les opinions contraires s'étaient longtemps heurtées, et les docteurs, fatigués de la lutte, conviennent de s'en référer à un jugement arbitral, qui fera loi dans les controverses à venir. Quel sera l'arbitre choisi? L'angélique Docteur n'avait que trente-cinq ans, et c'est lui qui est désigné d'un commun accord pour clore ce grand débat, auquel toute la cour céleste allait assister.

Le jour étant venu, saint Thomas gravit les degrés de l'autel ; il dépose son manuscrit sur la pierre sacrée, et, levant les bras vers le Maître des maîtres résidant au tabernacle, il lui dit : « Seigneur Jésus, qui êtes véritablement en cette demeure, je « vous en conjure humblement : si ce que j'ai écrit sur vous- « même est conforme à la vérité, donnez-moi de le persuader de « votre part ; si, au contraire, cet écrit renferme la moindre « erreur, mettez-moi dans l'impossibilité de le faire connaître. »

En ce moment, quelques compagnons du collège Saint-Jacques, qui avaient suivi Thomas dans l'église, virent Jésus-Christ qui lui apparaissait, et qui, debout sur les feuilles écrites de la main du Docteur, lui disait avec amour : « Mon fils, vous avez bien écrit « sur le sacrement de mon corps. » Et, l'oraison du saint se prolongeant encore, il fut aperçu, soulevé par l'attrait de son Dieu et par l'élan de sa prière, planant au-dessus du sol. Depuis ce jour, la controverse est fixée sur la question des accidents eucharistiques. Jamais la catholicité n'appela de cette solution confirmée par le Dieu de l'autel lui-même. Ainsi, celui qui était naguère docteur du face-à-face, le devint des ombres du mystère. Il convenait que le pain des anges fût défendu par un maître angé-

lique : *Æquum erat ut panis angelici vim commendaret angelicus Doctor* [1].

Mais ce n'est pas assez de ces preuves, ce n'est pas assez de sa belle solution : l'angélique défenseur doit léguer au saint Sacrement une magnifique institution liturgique, comme hommage éternel de sa piété et comme protection contre les profanations de l'avenir. Pénétré des besoins de son temps, il est convaincu que la rénovation religieuse ne peut s'opérer, en Europe, que par un grand épanouissement de dévotion eucharistique. Saint Bernard, en se couchant dans la tombe, plongea l'Église dans une sorte de prostration ; mais il laissa à son apogée le culte de Marie, et ce culte avait suscité une germination miraculeuse de saintes femmes, nommées Julienne de Liège, Élisabeth de Hongrie, Hedwige de Pologne, Rose de Viterbe, qui étaient l'espérance de cette génération. Comme le culte de Marie, celui du saint Sacrement doit avoir son réveil enthousiaste et ses manifestations populaires. Cette explosion d'amour autour du tabernacle en fera sortir la restauration attendue. Aussi bien, les blasphèmes de Bérenger et d'Averroès n'ont pas encore été pleurés par la multitude ; le sang a coulé de plusieurs hosties consacrées : il faut une solemnité d'adorations et d'expiations annuelles pour répondre aux vœux et aux émotions de la catholicité, et c'est saint Thomas qui aura la grande part d'initiative et de coopération dans l'accomplissement de ce dessein.

Cette initiative et cette coopération forment peut-être la plus sainte page d'une vie qui en compte tant d'autres. Soyons respectueux en la parcourant. Appelé par Urbain IV, à Orvieto, pour d'autres motifs, Thomas se sent inspiré de lui proposer l'établissement de la Fête-Dieu. Le Pape, qui avait été archidiacre de Liège et qui avait reçu les confidences de sainte Julienne, est frappé de voir les désirs de l'humble hospitalière confirmés par la motion du sublime théologien. Vaincu par une telle coïncidence venant s'ajouter à tant d'autres événements préparatoires, il ordonne à saint Thomas de composer l'office du saint Sacrement.

Nous voici sur un sommet glorieux, qui marque la transition de l'ange défenseur à l'ange adorateur, ou plutôt qui les réunit

[1] Ant. Wat., *Hist. Abb. Camb.*

tous les deux. Le défenseur, en effet, laisse tomber ses armes pour chanter son ravissement. Vainement il commence par la profession de la foi, il finit par les transports de l'amour. Poète né de l'extase, il prie avec la précision du dogme, il soupire avec l'ivresse des séraphins. Il crée un genre inconnu, où la rime et la théologie se marient dans une harmonie inimitable, mais où la théologie ne passe à la rime que par un délire divin, en qui les énigmes de l'école semblent remplacées tout à coup par une vision du Paradis. Touchantes strophes de l'*Ecce panis* et du *Tantum ergo Sacramentum*, par lesquelles tant de générations chrétiennes ont prié ! ineffables élans du *Sacris solemniis* et de l'*Adoro te devote*, qui avez essuyé tant de pleurs! fûtes-vous une exposition de doctrine ? fûtes-vous un cri d'amour? L'un et l'autre, sans doute; mais vous êtes surtout le monument impérissable d'un génie plus angélique encore par sa foi que par ses pensées. Aussi, mes frères, le plus beau sujet d'ostensoir qui puisse être imaginé, serait celui-ci : au pied, les quatre grands docteurs de l'Église, affirmant la présence réelle, dans l'attitude que Raphaël leur a donnée à la dispute du saint Sacrement ; et à la tige, le cinquième docteur, ou le corps immaculé de notre saint, portant sur la tête les rayons habités par le Dieu de nos autels.

L'ange adorateur, qui s'annonçait déjà dans le précédent, va se mieux révéler dans les trois tableaux suivants. Regardez-le d'abord à la messe de saint Thomas.

Rien d'aussi auguste qu'un tel sacrifice, proclamons-le avec l'Église, ne peut s'accomplir sous le soleil : *Nullum opus adeo sanctum tractari potest* [1]. Au commencement des choses, Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut ; sur la pierre sacrée de l'autel, le prêtre dit : « Ceci est mon corps », et les merveilles des six jours sont surpassées. La parole de Dieu suscita la Création ; la parole du prêtre suscite le Créateur lui-même. On dit parfois que les thaumaturges ont disparu de la terre et qu'aujourd'hui les miracles sont remplacés par l'accomplissement des prophéties ; le pouvoir des miracles est encore dans nos mains, et avec quelle

[1] Conc. de Trente.

splendeur et quelle souveraineté ! Pour faire les miracles ordinaires, il faut des vertus extraordinaires ; pour faire celui-ci, il suffit de cinq mots prononcés par un homme consacré. La nature est quelquefois rebelle au commandement des thaumaturges ; jamais le thaumaturge du saint autel n'a dit en vain : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Et cette merveille n'est pas seulement grande entre toutes celles de l'homme, elle l'est entre toutes celles de Dieu. La Création n'en approche pas. Qu'est-ce que la naissance d'un monde en comparaison de celle de Dieu ? L'Incarnation lui est inférieure, car on a compté douze prodiges de moins dans l'union hypostatique que dans la transsubstantiation. Enfin, la glorification l'emporte sous le rapport de la vision, non de la possession : car l'une n'est séparée de l'autre que par la frêle épaisseur d'une apparence, et la grande fête de notre entrée dans l'éternité, dit un mystique, ne sera pas autre chose que le saint Sacrement découvert.

Eh bien ! imaginez ce prodige opéré par la voix, adoré par la prière, et porté dans les mains du divin Thomas ! J'ai lu dans l'histoire de l'Église qu'on faisait autrefois le voyage de Césarée pour contempler la majesté de saint Basile à l'autel, et que l'empereur Valens, venu avec des pensées hostiles à ce spectacle, s'y évanouit d'émotion. Quelle ne devait pas être la grandeur de la scène, quand notre célébrant, — non moins vénérable qu'un archevêque, puisqu'il avait refusé de l'être, — avec cette beauté grave qui était un rayonnement de son âme, avec ce double nimbe du génie et de l'innocence baptismale qui le couronnait, inclinait devant l'hostie consacrée une des plus nobles têtes que la pensée ait habitées ! Aussi, sa première messe fut un spectacle recherché, dont la mémoire s'est conservée. Quand saint Louis avait à résoudre quelque grande difficulté de gouvernement, il en écrivait à Thomas avant le sacrifice, afin qu'il la présentât à l'autel. Aujourd'hui encore on se demande ce qu'une telle messe, étant rendue à l'Église, ne conjurerait pas de malheurs ; et la plus rassurante image de sauveur que la foi puisse se représenter, c'est le Docteur angélique élevant l'hostie immaculée entre la colère de Dieu et l'iniquité des nations.

Voulez-vous contempler une seconde face non moins saisissante

de l'ange adorateur? Allons assister à l'action de grâces de saint Thomas.

Il y a eu plusieurs temples célèbres dans l'histoire des diverses religions : en Grèce, c'était le temple de Delphes ; en Palestine, c'était le temple de Jérusalem ; en Italie, c'est la splendide basilique du Vatican Mais je connais un temple plus beau, un cénacle plus pieux, un reposoir plus auguste que les trépieds de Delphes, les parvis de Jérusalen et les coupoles de Rome: c'est la poitrine du chrétien. Voilà pourquoi saint Jérôme nous dit : « Conservez-vous bien purs, comme il convient à la maison de Dieu », *Te ipsum castum custodi, ut decet domum Dei.* Sans doute, le corps humain est toujours le temple de cette vivante image de Dieu qui est notre âme : c'est pourquoi le père d'Origène baisait avec respect la poitrine de son enfant, comme il eût fait de la porte d'un tabernacle. Mais la gloire de cette maison de boue s'est bien accrue en devenant la demeure de Dieu en même temps que celle de votre âme ; et, après chacune de vos communions, les anges, fermant les yeux sur les magnificences du temple matériel, se tournent vers vos poitrines en disant : « Le voilà, le véritable temple du Seigneur ! » *Templum Domini, templum Domini est !*

Ah! quel temple dédié à la majesté eucharistique que la chair angélique de Thomas d'Aquin ! Ni la cathédrale de Cologne, qu'on allait bientôt élever; ni celle de Paris, que l'on bâtissait ; ni la Sainte-Chapelle, qui venait d'être terminée, n'offraient au Roi du ciel une habitation comparable à cette virginale poitrine, sur laquelle la tradition a placé pour emblème l'image éblouissante du soleil. On dit que le fervent docteur entendait ordinairement une messe en action de grâces de la sienne, et qu'il y avait de pieux spectacteurs pour l'admirer dans cet exercice comme à l'autel.

Certes, si la gloire d'un temple est dans sa pureté, qui a mieux que Thomas surveillé l'éclat du sien, et jeté de plus respectueux regards sur son âme en disant : « Mon Dieu, j'ai bien aimé la beauté de votre maison, » *Dilexi decorem domus tuæ* [1] ? Si la gloire d'un temple est dans la magnificence de ses concerts, comme ils doivent être doux à l'oreille des anges, les cantiques de ce sanc-

[1] Ps. xxv, 8.

tuaire animé où résonnent sans cesse les hymnes de l'office du saint Sacrement ! Enfin, si la gloire d'un temple est dans la ferveur de ses prières, qui rendra les accents de celui-ci envoyant ses tendres remerciements vers le ciel ? Quand saint Jean d'Avila voyait des communiants sortir de l'église sans faire action de grâces, il ordonnait à deux clercs de prendre des flambeaux et de s'attacher aux pas de ces ingrats, pour honorer la sainte Eucharistie qui palpitait encore dans leur sein. Représentez-vous ces flambeaux auprès de Thomas venant de recevoir la visite de son Dieu et absorbé dans les ivresses de l'hospitalité qu'il donne : ne vous semble-t-il pas voir le plus bel ostensoir vivant qui puisse être exposé à nos hommages ?

Enfin, pour compléter dans votre esprit la connaissance de notre ange adorateur, transportez-vous à la visite de saint Thomas au saint Sacrement.

Rien de plus suave, le ciel à part, que ce mystère de la présence réelle, qui fait de notre monde une immense basilique dont le tabernacle n'est jamais vide, et de la visite au très saint Sacrement une entrevue de Sinaï, où les foudres et les éclairs n'empêchent plus d'approcher. Eh ! qui pourrait compter le grand nombre de ceux pour qui Jésus aux saints mystères est la seule relation intime de ce monde, et qui ne supporteraient pas le poids de la vie, s'il n'y avait pas, tous les matins, une messe durant laquelle on reçoit sa croix de la main de Dieu, à l'autel, et, tous les soirs, une visite au saint Sacrement où on la dépose un instant, on s'appuie aux murs du sanctuaire et on reprend haleine pour le lendemain ? Oui, quand le jour est fini, quand les amis se cherchent et quand les familles se réunissent, où allez-vous, vous dont le foyer est vide et à qui l'intimité est impossible ? Vous allez à l'église, vous embrassez dans le tabernacle toutes les tendresses qui vous manquent, et vous vous donnez cette consolation du prophète : « Vos autels, ô mon Dieu, et rien que vos autels ! » *Altaria tua, altaria tua !*

Voilà le rendez-vous des âmes qui souffrent de l'exil ; voilà la station, la halte chérie de Thomas d'Aquin en ses laborieuses journées. Souvent, à l'exemple de saint Dominique, il passait la nuit dans l'église, et jusqu'à l'aurore, les effusions de son cœur ne

tarissaient pas. Avant d'entrer, pour mourir, chez les Cisterciens de Fosse-Neuve, il se rend au pied du tabernacle, et, dans cette visite au Dieu de l'Eucharistie qui doit être la dernière, il a comme les pressentiments et les émotions d'un suprême adieu. Le sanctuaire était par excellence le lieu de son repos. Aussi il me semble l'entendre, jusque dans la poussière de sa tombe, remercier la ville de Toulouse de lui avoir décerné une somptueuse hospitalité au pied des autels où son cœur ne cessait pas de résider. Quand les chants eucharistiques qu'il composa retentissent ici autour de sa châsse, je me demande si ses ossements ne tressaillent pas encore. Enfin, quand je vénère cette tête qui s'inclina et ces genoux qui fléchirent si souvent devant le tabernacle, je salue le plus grand adorateur que ces voûtes aient abrité, et je crois le voir continuer, parmi nous, une visite au saint Sacrement à laquelle les siècles assistent avec respect et ne mettent point de fin.

Lorsque Thomas fut sur le point de quitter la vie, ce fut le tour du très saint Sacrement de lui faire sa visite. Le docteur expirant voulut la recevoir couché sur la cendre. Il la célébra en commentant le Cantique des cantiques comme expression de son reconnaissant amour ; mais bientôt interrompu par la mort dans ce dernier hommage au Dieu des autels, l'ange passa de ses adorations terrestres à la perpétuelle adoration des cieux.

Ne terminons pas sans remplir un devoir suprême envers l'Ange des deux Eucharisties et envers l'Eucharistie elle-même. A la différence des anges, qui n'ont point de corps, Thomas en habita un qui eut, pour ainsi parler, l'immatérialité des purs esprits : c'est la belle relique enviée à ce sanctuaire par toutes les villes de la catholicité, et devant laquelle nous prions en ce moment. O Ange de l'école ! qui êtes présent dans toute l'Église, mais au sein de cette basilique plus que partout ailleurs, communiquez aux anges des cinq Églises par lesquels nous sommes fiers d'être bénis en ces solennités, surtout à celui qui les a si heureusement ordonnées, des grâces proportionnées à la gratitude de la cité. Tous, à des degrés et selon des modes divers, sont, comme vous, anges enseignants, militants, gardiens et révélateurs : répandez votre autorité sur leur doctrine, votre onction sur leurs sollicitudes, votre

lumière sur les vertus qui les distinguent, et qu'ils retournent au milieu de leurs troupeaux, pour jamais accompagnés des bénédictions qu'ils ont méritées en glorifiant votre tombeau, comme ils le seront de nos pieux respects et de notre amour. Et puis, Ange de l'autel ! jetez un regard sur ces prêtres qui sont aussi, comme vous, défenseurs et adorateurs de la sainte Eucharistie, et enseignez-nous le secret de la défense et le secret des adorations capables d'imposer à un siècle qui attaque tout et n'adore plus rien.

Ensuite, mes frères, n'oublions pas que nous avons à honorer, en cette fête, quelque chose de plus grand que Thomas lui-même, l'adorable Sacrement. L'histoire nous rapporte que saint Bernard, ayant perdu tous les siens par la mort, venait parfois se placer devant l'autel et disait au Dieu du tabernacle : « Maintenant vous me tiendrez lieu de mon père, vous me tiendrez lieu de ma mère, vous me tiendrez lieu de mes frères et de ma sœur, vous me serez toutes choses » : *Tu pater, tu mater, tu fratres et soror, tu mihi eris omnia ;* et il lui semblait embrasser dans la sainte Eucharistie tous ceux qui lui avaient été ravis. Quelle compensation pour la France déshéritée de tant de grandeurs, si, à l'imitation de saint Bernard, elle savait se consoler dans ces adorations perpétuelles, en disant à notre victime d'amour : Maintenant vous me tiendrez lieu de la gloire, vous me tiendrez lieu de la puissance, vous me tiendrez lieu des espérances évanouies et des amis qui s'en sont allés ; d'autres États sont devenus la patrie de la victoire, moi je demeurerai la patrie de l'Eucharistie, et vous me tiendrez lieu de tout le reste : *Tu mihi eris omnia !*

Soyons fidèles à cette vocation, mes frères. Tant que la France aura des églises remplies de la présence réelle de Dieu pour aller verser ses larmes, elle n'en sera pas suffoquée ; mais que deviendrions-nous le jour où le Dieu de l'Eucharistie, mécontent de nos adorations, nous dirait : Quoi ! vous ne voulez plus de moi pour vous aider à pleurer tant de bonheur que vous n'avez plus ? Rendez-moi mes calices et mes ostensoirs. On m'attend chez les protestants, on m'attend chez les infidèles, on m'attend au fond des déserts : là, il y a des néophytes qui font cinquante lieues pour embrasser ces autels que vous ne visitez pas à la porte de vos mai-

sons. Peuple léger et sans mémoire, si je voulais vous punir, je n'aurais pas à vous lancer des coups de foudre ; il me suffirait de secouer la poussière de mes pieds. Mon Dieu ! demeurez avec nous ! car le jour baisse trop sous le ciel de notre patrie quand vous n'y êtes plus : *Mane nobiscum !* Demeurez avec nous ! car, quelle que soit notre ingratitude, il y a quelque chose de plus difficile à vos enfants que de mourir pour vous : c'est de vivre sans vous. Demeurez avec nous enfin ! et, pour récompense de toutes nos douleurs, comme Thomas, nous ne demandons que vous-même, vous-même à travers les énigmes d'ici-bas, vous-même dans la claire vision des cieux :

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud quod tam sitio,
Ut, te revelata cernens facie,
Visu sim beatus tuæ gloriæ [1].

[1] Hymne de saint Thomas.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT BERNARD

ET DE SON ŒUVRE

PRONONCÉ AUX FÊTES PUBLIQUES

DE

LA TRAPPE DE NOTRE-DAME DU DÉSERT

LE JOUR DE SAINT BERNARD (1874)

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON ŒUVRE

Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium... Gloria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron.

Les déserts sans chemin se réjouiront ; la solitude tressaillira d'allégresse, elle fleurira comme le lys ;... elle revêtira la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saron. (*Is.*, xxxv, 1, 2.)

Messeigneurs [1],

Si le monde entendait ce début de mon discours, il croirait que je viens célébrer les bienfaits économiques du désert monastique, féliciter la Trappe comme un modèle de ferme agricole, les trappistes d'avoir défriché des bruyères et desséché des marais, et que je vais réclamer, en faveur du couvent, l'indulgence de la société, parce qu'il est le pourvoyeur de ses marchés et la providence de ses campagnes.

Si un philanthrope m'entendait préconiser les fleurs aussi bien que les fruits, c'est-à-dire, les joies intimes en même temps que la fécondité matérielle de la solitude, il croirait que je viens louer

[1] NN. SS. les archevêques de Toulouse, d'Albi, d'Auch, et Mgr l'évêque de Rodez.

celle-ci comme un refuge ouvert à ceux que le monde repousse, non à ceux qui repoussent le monde; partant comme un port tranquille pour les naufragés de la politique et de la spéculation, comme une infirmerie pour les invalides et les blasés de la vie de plaisir, comme une poésie pour les rêveurs, une sensualité pour les misanthropes, un foyer pour les incompris et les déclassés, en un mot, comme une sorte d'institution préventive contre les cas de suicide et de folie.

Au risque de scandaliser le monde, ce n'est point par ce côté que je veux envisager le monastère. Vu d'en bas, il n'est qu'un établissement de culture rurale, une colonie d'agriculteurs bien disciplinés; mais vu d'en haut, du point où Dieu le regarde, il est un spectacle pour le ciel, la patrie des âmes d'élite de la terre, un organe essentiel du corps de l'Église et la sauvegarde de la société. Aussi, que d'autres vous glorifient, mes Révérends Pères, de l'abondante floraison de vos prairies et de la germination presque miraculeuse de vos moissons; je veux vous remercier aujourd'hui, surtout, de votre travail de défrichement dans les âmes, d'assainissement dans notre atmosphère morale, et de production dans ce champ de la sainteté catholique, sur lequel s'épanche, comme le cours fécondant d'un Nil spirituel, le large fleuve de vos mérites, depuis les jours de saint Pacôme et de saint Benoit.

Mais serait-il vrai que je viens faire votre panégyrique au détriment de celui de saint Bernard, et oublier le père dans l'éloge intempestif de la famille? A Dieu ne plaise! il ne m'est pas possible de séparer ce que l'histoire et votre pieuse attente confondent.

Ce n'est point par une erreur de sentiment, mes frères, que ces communautés reconnaissent pour leur patron le fondateur de Clairvaux. Seule, l'ignorance populaire regarde la Trappe comme une création originale du dix-septième siècle, n'ayant encore obtenu que la simple tolérance de l'Église, ou bien comme une réunion de monomanes lugubres occupés à creuser leur tombeau, en se disant quelquefois les uns aux autres : Frères, il faut mourir! La Trappe a un passé bien autrement glorieux : elle date du grand législateur monastique de l'Occident, saint Benoît. Elle subit une

première modification, à Cîteaux, par Robert de Molesmes ; une seconde, près de Mortagne, par la vigoureuse réforme de l'abbé de Rancé, de telle sorte que nous ne sommes pas ici dans une famille sans ancêtres. Rien de plus facile à composer que l'arbre généalogique des abbayes cisterciennes : Notre-Dame du Désert naquit de la filiation d'Aiguebelle, qui naquit elle-même de la filiation de Clairvaux, qui naquit de la filiation de Cîteaux ; et à ces deux noms ne voyez-vous pas surgir, au fond de la perspective, comme le héros très légitime de cette solennité, saint Bernard ?

Approchons de ce prodige qui en opéra tant d'autres ! Incomparable religieux, de qui on a dit que jamais aucun moine n'a mieux vécu ni mieux écrit ; sympathique modèle, si populaire de son vivant, qu'on trouverait difficilement dans l'histoire un homme aussi vénéré et aimé par ses contemporains ; politique tout-puissant, unissant à un cœur d'ange les aptitudes de Richelieu et de Ximénès, et qui précipita, à l'encontre de tous les courants européens, l'Occident sur l'Orient ; thaumaturge du premier ordre, dont les œuvres passeraient pour une légende, si leur fil ne s'entrelaçait à la partie la plus solide de la trame historique ; grand personnage en même temps que grand saint, qui est l'égal de toutes les illustrations, le juge des rois, le précepteur, et j'allais dire le protecteur des Papes de son temps ; enfin, orateur si acclamé, que souvent ses mains enflèrent des baisers qu'on y déposa, ses bras tombèrent sous la fatigue des bénédictions qu'on lui demandait, et que, vingt fois, sa vie fut menacée par les embrassements enthousiastes des multitudes ! Que pourrais-je vous dire qui soit à la mesure de ce chef-d'œuvre de la grâce et du génie français ?

Toutefois, il est une difficulté plus grande : celle de savoir ce que je ne dois pas dire, car j'ai à partager mon éloge entre l'ouvrier et son œuvre, par conséquent à me borner, pour avoir le temps de vous exposer ces deux idées : la fécondité morale du monastère prouvée, 1° par l'action de saint Bernard sur son siècle, 2° par l'influence de ses enfants sur le nôtre. Ainsi le passé et le présent, le père et les fils paraîtront tour à tour sous les yeux de votre âme pour l'inviter au sacrifice ; et de même que, dans une autre enceinte, j'essayais naguère l'apologie de la religion par celle

d'un seul ordre religieux, j'entreprends aujourd'hui la défense du monachisme par celle d'une seule famille monastique.

Saint Bernard fut si excellemment le docteur de la dévotion à Marie, que certains historiens du jour l'ont accusé de l'avoir inventée ! O Notre-Dame du Désert, qui l'assistiez quand il faisait pleurer les peuples en parlant de vous, soyez auprès de moi tandis que je vais parler de lui. Je vous en prie par la prière qu'il vous adressa à Spire, et que l'Église répète depuis en l'honneur de ce grand souvenir : *O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie* [1] ! Ajoutons la salutation de l'ange : *Ave, Maria.*

[1] Saint Bernard, entrant dans la cathédrale de Spire, au milieu d'un concours immense où se trouvaient l'empereur Conrad III et les seigneurs de sa suite, ajouta, par une sorte d'inspiration, ces trois invocations au chant du *Salve.* Depuis, la liturgie les a conservées comme faisant partie de la même prière.

PREMIÈRE PARTIE

L'action de saint Bernard sur son siècle est le sujet d'un livre plutôt que d'une moitié de sermon. Il est, après saint Benoît, la plus haute personnification du monachisme cloîtré. Saint Thomas reste, sans doute, la première autorité doctrinale du moyen âge ; saint Bernard en représente la première influence sociale. A l'un, la royauté dans l'école ; à l'autre, la suprématie dans les mouvements de l'Europe et de l'Église. L'Église, au temps de saint Thomas, traverse une phase lumineuse, au-dessus de laquelle il plane comme un soleil. L'Église, pendant le siècle de saint Bernard, est ballottée par des tempêtes où il apparaît comme un pilote, chargé par délégation européenne de commander aux passagers et à la mer. Rarement l'horizon fut aussi orageux, et jamais les orages ne furent mieux conjurés. Il y en avait alors quatre bien distincts qui menaçaient la catholicité : la corruption des mœurs, qui s'étendait, plus ou moins, à tous les degrés de la hiérarchie ; le schisme, qui partageait les nations chrétiennes entre l'obédience d'Innocent et celle d'Anaclet ; l'hérésie, qui infestait les écoles et semait les germes lointains de la révolution albigeoise ; enfin, l'islamisme, dont les flots, mal endigués en Orient, pouvaient, à tout instant, couvrir l'Occident d'un débordement de boue et de sang. La Cité de Dieu était donc attaquée sur ses quatre murailles, et voici comment le monachisme la délivra, par l'ascendant de ce thaumaturge de la sainteté et de la parole qui eut nom Bernard.

La déchéance morale était profonde quand il parut : la restauration opérée par la puissante main de Charlemagne avait fait

son temps, car c'est le sort des institutions humaines, comme des rivières, de baisser en s'éloignant de leur source : par suite, la maison de Dieu tombait en ruine.

Que fera Bernard au milieu de l'effondrement des antiques mœurs? Bernard, jeune, riche et beau, qui est encore plus dangereux pour le monde que le monde ne le serait pour lui, et qui, au lieu de devenir grand séducteur de peuples par le talent et par la vertu, court risque d'être séducteur ou séduit dans de moins nobles engagements ; Bernard rassemble trente jeunes hommes de noble condition, et il leur dit : *Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme* [1]. *Sortons vers Jésus hors des camps, allons nous courber sous l'opprobre de sa croix* [2]. Suivi de cette troupe vaillante, il pouvait commander dans un ordre nouveau ; mais, par un renoncement qui fut estimé son plus grand acte d'humilité, il préféra obéir. Il connaît, à Cîteaux, un désert si effrayant qu'on n'y passe guère, et une observance si austère qu'on n'y entre plus. C'est au milieu de ces *ruines qu'il se jette pour les consoler, et c'est cette solitude sauvage qu'il change en jardin* [3]. Le jour où saint Etienne de Harding, abbé de cette réforme sans disciples, vit arriver une telle élite d'auxiliaires inespérés, l'avenir fut assuré à sa postérité. Il fallait à la Providence, pendant l'écroulement universel, un point fixe pour soulever le monde : Cîteaux le deviendra.

A peine rendu au désert, Bernard s'interpelle souvent lui-même par cette question : « Pourquoi es-tu venu ici ? » et il incarne la réforme dans sa vie, il la personnifie avant de la prêcher. Tout est miné dans le monde par la dissolution de la chair, il met la sienne en croix pour la faire servir d'expiation et d'exemple : aussi, tandis que les Israélites trouvaient à la manne des goûts divers, lui trouve aux aliments les plus divers le même goût. Comme les idoles, il a des yeux, et il ne voit pas; des oreilles, et il n'entend pas. Ses sens sont morts avant qu'il ait cessé de vivre ; mais n'allez pas croire qu'il ne leur survive pas : il est de la race

[1] Jer., LI, 6.

[2] Hebr., XIII, 13.

[3] Is., LI, 3.

de ces exténués puissants qui, ayant peu de corps, offrent moins de prise à la maladie et la dominent comme s'ils n'étaient que des âmes.

Eh bien ! c'est à ce spectre de la solitude, qui n'a presque plus de souffle et qui semble en vouloir au peu que lui reste, c'est à lui que Dieu montre le champ dévasté de la catholicité en lui disant : *Je t'institue afin que tu arraches, que tu détruises, que tu édifies et que tu plantes* [1] ; et Bernard, jetant un regard courageux sur la tâche, dit à son âme : Ne retenons pas la parole dans un temps de salut : *Ne retineas verbum in tempore salutis* [2].

Certes, il ne la retint pas, et tous les étages, toutes les catégories des deux sociétés l'entendirent. Il porte d'abord la réforme dans l'ordre monastique ; et, depuis les Templiers, dont il est le législateur au concile de Troyes, et à qui il dicta ce beau serment : « Quand je serais seul, je jure de ne pas fuir devant trois infidèles », jusqu'aux novices de Clairvaux, à qui il dit en les recevant : « Laissez vos corps à la porte et donnez-moi vos âmes » ; depuis les religieux fervents qu'il appelle les Chevaliers du Christ, jusqu'aux religieux fugitifs qu'il poursuit de ces tendres accents : « O Robert, ô vie de ma vie, que tardes-tu à rentrer au foyer ? Je ne te demanderai pas pourquoi tu es parti, je ne souffre que de ce que tu n'es pas encore revenu ! » tout subit l'ascendant de ce réformateur, moins fort de sa force que de son amour. En peu de temps, travaillés par son influence, ceux qui étaient *plantés dans la maison du Seigneur, fleurirent* [3] *; et, le juste s'étant multiplié comme le cèdre du Liban* [4], la rénovation du monachisme sortit des cent soixante monastères qu'il fonda, et des dix-huit cents abbayes qui poussèrent, après lui, comme des rejetons sur la tige de Clairvaux.

Il porte encore la réforme aux personnes du monde, et il n'est pas repoussé. Comme c'est par la femme que s'opère la séduction du mal ici-bas, c'est elle aussi qui est le principal agent de la séduction du bien. Il tâche donc d'enrôler cette influence au ser-

[1] Jer., I, 10.

[2] Eccli., IV, 28.

[3] Ps. XCI, 14.

[4] Ps. XCI, 13.

vice de sa réforme. D'illustres pénitentes tombent à ses genoux, et les noms d'Adélaïde, duchesse de Lorraine; d'Ermengarde, comtesse de Bretagne; d'Hombeline, sa propre sœur; de Béatrix, de Sophie et de tant d'autres grandes dames changées en grands apôtres par sa parole, témoignent que sa parole régna dans les châteaux comme sur les places publiques et dans les couvents.

Il offrit la réforme au sacerdoce, qui l'accepta. Alors, les grands dignitaires de l'Église n'avaient ni la haute piété ni la haute tenue de ceux d'aujourd'hui. Maintenant, c'est l'épiscopat qui conserve les mœurs cléricales; alors, c'était l'épiscopat qui donnait l'exemple de la simonie et d'un luxe effréné. A cette vue, Bernard, qui disait naguère aux femmes du monde : « Qu'est-ce qu'une beauté que vous devez aux fourrures des bêtes et au travail des vers? » se retourne vers les prélats en s'écriant : « Vos chevaux marchent brillants de pierreries, et nous allons nu-pieds! Pontifes, dites-moi donc ce que fait l'or, je ne dis pas dans vos vases sacrés, mais sur les harnais de vos montures? » Et, à ces mâles accents, l'archevêque de Sens, l'évêque de Paris, Suger, abbé de Saint-Denis, changent leur vie. Et, vainement, la vérité qui blesse l'œil malade, comme fait la lumière trop vive, excite des murmures contre cet intraitable censeur : les évêques reconnaissent humblement pour juge celui qui refusa souvent d'être leur égal, et le sacerdoce fut régénéré.

Bernard présente la réforme aux rois, et il en est écouté. Comment ne le serait-il pas? Il est avec eux sur le pied de la familiarité. Henri, fils du roi de France, lui demande un asile à Clairvaux, et il l'emploie à la cuisine. Amédée, parent de l'empereur d'Allemagne, se fait moine sous sa direction. Pierre, fils du roi de Portugal, échange une couronne, entre ses mains, contre la tonsure cistercienne. Enfin, Gumard, roi de Sardaigne, trouvant le ciel encore plus beau que son île, dit l'historien de sa vie, préfère aux grandeurs du trône le bonheur du vœu d'obéissance dans la famille de Bernard. Après cela, étonnez-vous que Louis VI et Louis VII de France, Lothaire et Conrad de Germanie, Roger de Sicile, en un mot, tous les ministres et potentats de l'époque aient compté avec l'influence de notre saint! En ce temps-là l'arbitre des événements du monde habitait la solitude : *Habitabit in solitudine judi-*

cium [1] ; et cette puissance, irrésistibe par ses miracles, quand elle ne l'était point par ses paroles, devait avoir les monarques eux-mêmes pour sujets.

Enfin, il porte ses projets de réforme jusqu'aux pieds de la Papauté, et la Papauté les accueille avec respect. Au mois de février 1145, on entend dire, dans Rome étonnée, qu'un religieux qui n'appartient ni au corps épiscopal ni au collège des cardinaux, a été élevé sur la chaire de saint Pierre, et nommé Eugène III : c'est Bernard de Pise, disciple de notre saint, et envoyé par lui, cinq ans auparavant, comme abbé de Saint-Anastase, aux Trois-Fontaines. C'est un moine timide et simple, qui avait pour fonctions, à Clairvaux, de soigner le chauffoir, dit l'annaliste, et de faire du feu aux religieux transis de froid après matines. A cette nouvelle, le saint s'écria avec un ravissement humble et tendre : « Voilà que Bernard se nomme Eugène, et que mon fils devient mon père ! » Il composa, pour le gouvernement de ce fils qui allait gouverner le monde, les livres *de la Considération*, qu'il lui offrit à genoux ; il le conjura d'écarter de lui l'appareil du successeur de Constantin, pour ne montrer que le successeur de saint Pierre ; et, pendant huit ans, toutes les grandes inspirations qui descendirent du Saint-Siège sur la catholicité, avaient d'abord monté du désert de Clairvaux vers le Saint-Siège, en passant par la grande âme de saint Bernard.

C'est ainsi que, du faîte à la base, tout l'édifice de l'Église fut restauré ; c'est ainsi que les taches et les rides de l'Épouse du Christ furent effacées. O vous qui assistez, parfois, à certaines crises du catholicisme semblables à une agonie, n'oubliez pas que le catholicisme, dans l'histoire, comme Jésus en son tombeau, porte avec soi le pouvoir de se ressusciter quand il lui plaît. Et vous qui vous troublez en le voyant abandonné par les ministres et les rois, n'oubliez pas qu'un nouveau Bernard fera plus que tous les ministres et rois pour la restauration de nos ruines, car la multiplication spirituelle ne procède point selon les lois naturelles ; et tandis que la paternité ordinaire n'engendre que dans des périodes et des proportions invariables, la paternité d'un saint, unie à la

[1] Is., xxxii, 16.

maternité inépuisable de l'Église, peut enfanter des siècles de merveilles chrétiennes par une seule vie d'héroïsme chrétien.

Le schisme est une plus grande épreuve pour l'Église que la déchéance morale, surtout quand il est une erreur de personnes plutôt que de doctrine, c'est-à-dire, quand il y a deux Papes, dont le véritable n'est pas connu, quand le monde catholique est partagé en plusieurs camps, quand on compte des saints de part et d'autre, et quand, au milieu de cette nuit, la boussole qui est à Rome ne marque plus. Voilà un nuage qui enveloppait la catholicité au temps de Bernard, et qu'il dissipa.

Innocent II et Anaclet II ont été élus par deux assemblées de cardinaux différentes. Le premier s'est réfugié en France, le second est resté en possession de Rome : où est le vicaire légitime de Jésus-Christ? Les évêques, les rois, les peuples, sont en suspens. Il faut un grand voyant pour mettre un terme à ces perplexités de la conscience universelle; quel sera l'oracle de l'Église? Elle s'en remet à l'arbitrage de saint Bernard. *Os prudentis quæritur in Ecclesia* [1].

Voyez-vous errer, de monastère en monastère, sans cour ni capitale, ce Pontife contesté qui a pris le titre d'Innocent II? Certes, tous les avantages extérieurs étaient en faveur de Pierre de Léon, trônant à Rome, plutôt que d'un pape proscrit et délaissé. Néanmoins, Bernard a reconnu le vrai Pape sous le deuil de cette infortune, et il le manifeste d'abord aux évêques. Convoqué au concile d'Étampes par le roi et par le vœu universel, il est interrogé le premier ; et sa réponse est si lumineuse, qu'elle termine le concile comme elle l'a commencé, si bien que lorsqu'il conclut par ces mots : « Innocent II est le chef véritable de l'Église », l'assemblée entière se leva, confirmant par acclamation le vote d'un simple moine tout confus de son succès : magnifique renouvellement du triomphe de Daniel dans la réunion des vieillards !

Le premier à confesser le vrai Pape, il le manifeste encore aux souverains. Suivez-le de France en Angleterre et en Germanie : diplomate et théologien de la cause sacrée, négociateur et docteur,

[1] Eccli., XXI, 20.

il va porter la vérité, sur le droit et sur les personnes en question, dans les cours de l'Occident ; et Dieu met si bien le cœur des princes dans sa main, que, bientôt, ce *mangeur de racines et de choux*, comme l'appelaient quelques délicats de l'époque, avait rallié une puissante clientèle de rois au parti d'Innocent, préservant ainsi du schisme les nations avec ces rois.

Poursuivant sa mission d'évangéliste du vrai Pape, il le manifeste aux multitudes. Quel est ce moribond ambulant que l'on vient recevoir en procession à la porte des villes ; qui réconcilie, chemin faisant, les républiques et les dynasties ennemies, et dont l'influence persuasive se répand comme une inondation au-devant de lui ? *Scientia sapientis tanquam inundatio abundabit* [1]. C'est Bernard traversant les provinces italiennes dévouées à l'antipape, et contribuant, par ses marches triomphales, plus que les armées de Lothaire, à restituer Rome à son véritable maître, Innocent II ; c'est l'abbé de Clairvaux, qui vient frapper de sa crosse de bois aux portes de la Ville éternelle, en disant : Ouvrez-vous, je vous amène votre roi ! et devant qui ces portes s'ouvrent avec respect.

Enfin, il achève sa mission de révélateur du vrai Pape en le manifestant à l'antipape lui-même.

Sans doute, l'ambitieux Anaclet mourut dans son péché ; mais Victor, son successeur, ne peut tenir à la lutte contre un adversaire tel que Bernard, et vient, avec ses principaux cardinaux, implorer son absolution. Certes, le jour où notre saint rentra à Clairvaux, ayant reçu l'abjuration de l'Europe schismatique, il avait bien des motifs de se complaire dans ce grand ouvrage, car jamais la puissance de la persuasion ne vainquit de plus insurmontables obstacles. Qu'est-ce que l'action populaire de Bossuet et de Lacordaire, enfants de la même Bourgogne, en comparaison des effets obtenus par ce prodigieux agitateur ?

Ces effets passeraient pour une mythologie hagiographique, s'ils n'avaient la certitude de l'histoire la plus inattaquable. Qui le croirait ? La Papauté elle-même, reconnaissante de l'appui qu'elle reçoit de Clairvaux, s'y rend en visite : là, Bernard a l'honneur de posséder pour hôtes et pour convives Innocent II et Eugène III ; et,

[1] Eccli., xxi, 16.

durant ces réceptions plus que royales, c'est à peine s'il fait ajouter aux végétaux, sur la table du Pape, un poisson, plutôt pour être vu que pour être mangé, selon la naïve remarque d'un historien. Est-il possible à un homme d'avoir de plus illustres alliances ? Quelle gloire, celle d'un cénobite qui compte pour ses amis et ses obligés les successeurs de saint Pierre ! Et cependant, il y a dans Bernard quelque chose de plus extraordinaire que cette influence inouïe : c'est l'humble disposition de son âme qui lui fait crier vers le ciel, au milieu de pareils succès : « Mon Dieu ! ayez pitié de la fourmi que vous avez attelée à un si grand char ! »

L'hérésie ne trouble pas seulement les rapports hiérarchiques dans l'Église, elle en altère le symbole ; elle ne brise pas seulement l'unité de gouvernement, elle attente aux croyances : le siècle de saint Bernard fut un des plus mouvementés par ces écarts de la pensée. De toutes parts s'élevaient des hommes qui rêvaient des perversités, entraînant des disciples après eux : *Exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se*[1]. Une femme avait trouvé dans l'Apocalypse la date précise de la fin du monde, et elle faisait école. Nul ne peut dire à quel degré aurait monté cette invasion de sophistique et d'insanité, si Dieu n'avait suscité un moine, qui n'eut pour maître, nous assure-t-il lui-même, que les hêtres et les chênes des forêts, et qu'une sorte d'inspiration fit docteur pour les besoins actuels.

Le premier fléau de la foi était alors Abélard : esprit brillant, mais faux ; cœur tendre, mais gâté ; maître dangereux, par suite, en qui le roman perpétuel des idées répondait au roman scandaleux de ses mœurs. Sa principale erreur consistait à professer que la foi n'est en nous qu'une opinion provisoire, et une conjecture préalable, qui n'a sa réalité achevée que lorsque nous l'avons soumise à la démonstration de notre raison. C'était donc le libre examen de Descartes imposé à tous, et appliqué même aux vérités révélées. Cependant, la vogue de ces nouveautés malsaines passionnait tellement les esprits, qu'Abélard traînait après lui une multitude innombrable de tous les pays, et que, partout où il transportait son

[1] Act., xx, 30.

école, il n'y avait ni assez de maisons pour loger, ni assez de provisions pour nourrir les disciples. Aussi, quand on apprit que lui et Bernard étaient cités devant le concile de Sens, l'un pour avoir à se justifier, l'autre pour soutenir l'accusation, le souvenir de David et de Goliath vint à tous les esprits, et Bernard lui-même s'écria : « Je ne suis qu'un enfant, je refuse de paraître. »

Sublime timidité du génie qui s'ignore, et de la sainteté qui ne croit pas en soi, même après avoir fait des miracles! Mais Bernard, qui avait dénoncé l'hérésie, est mis en demeure de la confondre. Il se rend donc par obéissance dans l'illustre assemblée ; et voilà qu'Abélard, l'homme le plus disert de son siècle, balbutie en sa présence ; et lui-même, au contraire, saisi de soudaines illuminations, fond sur la doctrine d'Abélard, comme le marteau qui brise une pierre : *Quasi malleus conterens petram* [2]. Sur sa motion, la condamnation est prononcée à l'unanimité, et Innocent II, en confirmation du jugement, inflige au coupable la peine d'un éternel silence. C'est ainsi que, devançant de huit siècles les Pères du concile du Vatican, saint Bernard fournissait les notes de leurs décrets contre le rationalisme, apologiste par anticipation, pour l'utilité de notre temps autant que du sien.

De même qu'Abélard personnifiait le rationalisme, Arnaud de Brescia était le représentant du libéralisme au moyen âge. Entendez-le, ce comédien de réforme sociale, qui en inspira tant d'autres :

Il faut que l'Église revienne aux catacombes, c'est-à-dire que l'arbre rentre dans son germe. Malheur au spirituel, s'il ne rejette pas son alliance avec le temporel, et aux Papes souverains de Rome, s'ils ne cèdent pas leur trône à la république romaine ! Crédule à cette éloquence de forum, la populace remplace le gouvernement pontifical par une parodie de sénat, les cardinaux par des tribuns, l'autorité qui est le pivot de l'ordre européen par l'émeute en permanence, et plusieurs Papes meurent dans la résistance aux dignes précurseurs de l'italianisme actuel. Combien de temps dura le triomphe de cette bouffonnerie tragique? Jusqu'à ce que le bon sens public, réveillé par la parole de Bernard, précipita du Capitole ces ridicules descendants des Gracques. Com-

[1] Jer., XXIII, 29.

bien durera, de nos jours, la répétition du même sacrilège ? Jusqu'à ce que le souffle d'un nouveau Bernard rende un peu de foi et d'honneur à la diplomatie européenne, et vienne balayer du sol romain la postérité d'Arnaud de Brescia. O Père, donnez-vous bientôt ce successeur digne de continuer votre ouvrage, et l'Église vous bénira : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia* [1].

Abélard, c'est l'erreur philosophique ; Arnaud de Brescia, c'est l'erreur politique ; Pierre de Bruis, c'est l'erreur théologique du douzième siècle. Toutefois, y avait-il quelque chose de théologique dans une doctrine qui renfermait en germe toutes les négations des vaudois et des protestants, et dont la seule expression publique et claire était la haine forcenée contre les temples, la messe, les prêtres et la Papauté ? Et c'est notre pays qui était le théâtre de cette honteuse épidémie ! et ce fut là l'occasion de la célèbre visite de saint Bernard à nos aïeux ! Certes, la terre pieuse que nous foulons, ne pouvait lui être rebelle : aussi, arrivé dans Albi, il ne se déconcerte pas en apprenant que le légat du Saint-Siège qui le précède a été bafoué, et n'a eu que trente personnes à sa messe : lui, réunit la ville entière à la sienne, et, quand il a fini son discours, tout l'auditoire fait abjuration à main levée. Rendu à Toulouse, peu importe que les sectaires lui opposent résistance : il en triomphera par la parole, et mieux encore par les prodiges. C'est chez nous qu'il guérit, parmi les chanoines réguliers, un paralytique désespéré ; c'est chez nous qu'il eut ses mains blessées par les baisers, et ses bras meurtris par les étreintes de la reconnaissance publique. Aussi, il s'établit entre lui et nos pères un commerce de lettres et de puissantes sympathies. Jamais la tradition de notre pays n'a oublié ni les lieux où il parla, ni la trace de ses pas ; et, quelle que soit notre gratitude d'avoir reçu deux colonies de votre famille dans notre diocèse, ô saint patriarche ! j'ose dire que ce bienfait lui était dû, en récompense du souvenir et de l'amour fidèles qu'il vous garda plus de sept cents ans.

Maintenant, comment ce moine, qui a fait tant de voyages, a-t-il

[1] Eccli., XXXIX, 14.

pu écrire tant de livres? comment un docteur qui avait si peu de santé, a-t-il acquis tant d'érudition ? comment ce saint, qui était tout à la parole de Dieu et à la prière, a-t-il eu le loisir de devenir Père de l'Église ? C'est que le génie des Pères vient moins de leur commerce avec les autres génies que de leur intimité avec Dieu ; c'est que leur génie, surtout, est moins dans leurs pensées que dans leur amour. Telle est la genèse de celui de Bernard. Docteur de la sainte dilection, il enseigne que celui qui aime le plus purement est celui qui connaît le plus parfaitement. Son style, c'est l'Écriture elle-même appropriée au sujet qu'il traite ; son talent, c'est son âme jetée dans un courant d'idées qui exhalent la chaleur et rappellent l'abondance de l'Orient : on dirait, au mouvement et au nombre de son élocution, un Père grec écrivant en latin. Heureux enfants de ce désert, si les orgueilleux du monde vous accusent de savoir peu de chose, parce que vous ne savez que Jésus crucifié, répondez-leur : Il est vrai que nous défrichons pendant que les autres font des livres et des révolutions ; mais, si nous n'avons produit aucun des grands criminels de la presse contemporaine, le dernier Père de l'Église est sorti de nos rangs.

Il y a pire que l'immoralité, le schisme et l'hérésie dans l'ordre des états sociaux néfastes à l'Église : c'est l'infidélité. C'était alors le péril de l'Europe chrétienne, partant un des champs de bataille qui appelaient l'intervention de Bernard.

Il est un lieu célèbre entre tous et le plus vénérable de la terre : c'est la place où fut, selon la tradition, le tombeau d'Adam, et, selon l'histoire, le tombeau du Christ. De ce sommet bienfaisant sont descendus la lumière, l'amour, les vertus et l'espérance qui sauvent le monde. Les simples chrétiens ont toujours eu besoin de le voir avant de mourir, les peuples chrétiens de le posséder, et l'ambition de cette possession fut la plus forte et la plus grande passion du moyen âge. Terre sainte ! métropole des patriarches, mère des apôtres et des prophètes, berceau de la foi, patrie de Dieu et des âmes attachées à ses pas, je te salue avec les sentiments et les paroles de Bernard. Ah ! je ne suis pas étonné que tes infortunes aient fait battre son cœur, et que l'Occident se soit armé huit fois pour ta délivrance : la nouvelle alliance, comme l'ancienne,

vit dans cet impérissable sentiment à ton égard : *Que ma droite se dessèche si jamais je t'oublie, ô Jérusalem* [1] !

A cette époque, Édesse avait été reprise par les musulmans sur les premiers croisés ; la royauté chétienne fondée pour la garde du saint Sépulcre était menacée : il fallait, au moyen d'une nouvelle croisade, pourvoir à sa défense. Mais comment s'opérera une expédition dont presque personne ne veut en Europe ? Prévoyance inutile ! le pape Eugène la veut, Bernard la veut : bientôt tout le monde la voudra !

Quand Bernard se présenta pour la prêcher, il avait l'air d'un fantôme plutôt que d'un homme vivant. Chacun de ses souffles semblait être le dernier tant il était pénible ! mais plus son corps était infirme, plus son action était puissante : *Cum infirmor, tunc potens sum* [2]. A peine a-t-il ouvert la bouche dans l'assemblée de Vézelay, que les grands seigneurs du royaume, le roi en tête, lui répondent : DIEU LE VEUT ! et il est obligé de déchirer son manteau pour donner la croix à tous ceux qui la demandent.

Le prodige de ses ovations et de ses victoires sur les cœurs recommence au delà du Rhin. Là, on envoie une quenouille et des fuseaux aux rares obstinés que sa parole n'entraîne pas. Les mères éloignent de lui leurs enfants, pour les dérober à la fascination de ses discours. Les provinces entières se portent sur ses pas pour lui faire des cortèges, dont on se souvient aussi longtemps que du passage des grands conquérants. Ses compagnons de voyage ne suffisent plus à rédiger le journal de ses miracles. Une fois, il est tellement pressé par l'amour de la foule, qu'il serait étouffé si l'empereur Conard ne le couvrait de son manteau, et ne l'enlevait dans ses bras vigoureux pour le cacher dans une chapelle. Enfin, dans moins d'un an, la voix de Bernard expirant jette plus de cent cinquante mille hommes dans la vallée du Danube, sur la route de Jérusalem ; et si, malgré leurs prières, sa modestie refusa de leur commander dans la bataille, elle n'a pu cacher à la postérité que lui seul fut le promoteur, l'organisateur et l'âme de leur départ.

[1] Ps. CXXXVI, 5.
[2] II Cor., XII, 10.

Mais qu'ai-je dit ? Oublions-le pour sa gloire, car cette croisade aboutit à un immense désastre, et bientôt la responsabilité en retomba sur sa tête avec une impopularité indescriptible. Alors, les multitudes qui l'acclamaient naguère, le traitent de faux prophète et l'accusent d'avoir attiré le peuple hors de l'Égypte pour le faire mourir au désert. Les politiques, les veuves, les orphelins, se tournent vers Clairvaux en disant : Pourquoi désoler nos foyers au cri de : DIEU LE VEUT ! et opérer des miracles pour le prouver ? Le roi, qui prit la croix avec plus de cent mille hommes de guerre, revient avec cent chevaliers ; nos pères, nos époux et nos fils ont succombé pour rien, et l'avenir suivra le chemin qu'ils ont parcouru à la trace de leurs ossements amoncelés. En partant, ils faisaient trembler le sol, au loin, sous le bruit de leurs pas ; et maintenant les voilà couchés dans le silence d'une vaste tombe ! Donc, Dieu ne le voulait pas !

Et, sous le poids de cette improbation écrasante, Bernard savoure l'humiliation. Il s'applaudit, après avoir été l'idole de son siècle, d'en être l'homme le plus maudit ; et, à genoux devant son crucifix, il imite la patience de Job se taisant, sept jours et sept nuits, avant de répondre aux reproches de ses amis.

Mais, quand l'heure est venue, il se redresse avec toute l'énergie de sa foi en face de cette émeute de récriminations, et, Dieu étant accusé dans son ministère, il répond aux accusateurs : Les peuples chrétiens se divisaient chez eux ; je les ai réconciliés autour du tombeau de leur Christ. Le schisme et l'hérésie avaient déposé une couche de corruption sur notre sol ; en jetant une grande partie de cette contagion morale au dehors, j'ai purifié l'atmosphère et écumé la société. Sans doute, je ne vous ai pas donné l'Orient ; mais j'ai fait l'union catholique en Occident. Sans doute, les Sarrasins ne sont pas vaincus ; mais ils savent qu'il y a ici des nations entières prêtes à se laisser exterminer plutôt que de leur livrer le passage. Après cela, ne m'objectez pas les enfants d'Israël, car c'est bien par la volonté du ciel qu'ils sortirent d'Égypte, c'est par leur faute qu'ils périrent au désert : ainsi c'est par ordre d'en haut que la croisade commença, c'est par les crimes des croisés qu'elle échoua. Donc, Dieu la voulait !

Et, sous les coups de massue de cette logique de saint, l'opposi-

tion se tut, la réaction s'opéra, Bernard continua de maîtriser à son gré la nature et les volontés de ses contemporains ; et jamais aucun homme, sans le secours de la force et de l'autorité, par la seule puissance de son âme, ne remua le monde au même degré que lui.

Mon Dieu ! quand on compte ce que peut un saint pour votre gloire et pour le salut du monde, comme on estime perdu le temps passé à autre chose qu'à le devenir ! Cependant, ce n'est là que l'action de Bernard sur son siècle. Passons à son œuvre dans le nôtre. La Trappe et Clairvaux étant la même chose sous deux noms différents, nous changeons de point de vue sans changer de terrain.

DEUXIÈME PARTIE

En général, les grands hommes du siècle ont des enfants médiocres, ou n'en ont pas. C'est la conséquence d'une loi magnifiquement formulée par ce proverbe arabe : « Le feu n'engendre que les cendres. » Mais les fondateurs monastiques ont ordinairement une postérité nombreuse, parce que, si le feu du génie dévore, celui de la charité est fécond. Saint Benoît, à lui seul, a produit trente-sept mille abbayes, vingt-quatre papes, deux cents cardinaux, et près de huit mille évêques. Eh bien ! saint Bernard compte parmi ces chefs de race miraculeux, en qui se vérifient les promesses divines : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* [1]. *Egredere de cognatione tua, faciamque te in gentem magnam* [2]. Il y a, néanmoins, quelque chose de plus admirable que la multiplication de ses fils : c'est leur influence. On se demande parfois à quoi servent les moines ; « on leur interdit de rien faire, » a écrit Montalembert, « puis on dit qu'ils ne font rien. » Voici l'œuvre sociale du monachisme bernardin dans le siècle présent ; trois abaissements, qui en engendrent beaucoup d'autres, le caractérisent : chez les incroyants, le matérialisme des doctrines ; chez les croyants, les égoïsmes de leur sentiment religieux ; chez les uns et les autres, le sensualisme des habitudes sociales. Saint Bernard, en sa postérité, forme une réaction puissante contre ces fléaux du monde actuel.

Aujourd'hui, il ne reste plus assez de foi pour que les erreurs

[1] Ps. XLIV, 17.

[2] Gen. XII, 1, 2.

soient des hérésies, car celles-ci supposent la révélation : aussi, toutes les négations sont radicales, et, à la tête de ces blasphèmes sans mesure, marche le matérialisme, qui est la suppression théorique de l'âme. Le Trappiste est la vivante réfutation de cette monstruosité doctrinale.

Si le matérialisme, en effet, est la négation du principe spirituel en nous, la vie du Trappiste en est l'affirmation vigoureuse, puisqu'elle est le moyen héroïque de le faire prévaloir. Eh ! pourquoi tant de pénitences, sinon pour conserver à l'âme la suprématie qui lui appartient sur le corps ? Regardez cet abbé de Rancé passant comme une ombre chancelante au désert, sous le poids des souvenirs de sa jeunesse : il est un noble confesseur de la vérité de l'âme, car rien ne la prouve mieux que le remords. Si intelligents que soient les animaux, jamais le regret du sang versé ou d'une injustice commise ne les empêcha de dormir. Entendez saint Bernard demandant pardon à son corps des rudes traitements qu'il lui infligea : il est une vivante démonstration de l'âme, car jamais animal chercha-t-il à prendre contre sa chair de telles revanches ou de telles précautions? Non, non : pour haïr son corps, il faut être un esprit, la matière ne pouvant se haïr elle même. En présence d'un philosophe sybarite qui nie son âme et s'abîme tout entier dans les sens, je comprends qu'on ne voie qu'un singe perfectionné ; mais, à la vue du Trappiste qui pleure sur lui-même et qui crucifie sa chair pour en rester le maître, je reconnais un ange déchu qui travaille à remonter !

Et où sont-ils ceux qui osent reprocher au monastère d'être l'école du suicide par consomption ? Étranges censeurs, qui accusent à la fois les moines de se porter trop bien et de vivre trop peu de temps, qui disent à la vue des ordres contemplatifs : Il n'est pas permis de ménager ainsi sa santé ; à la vue des ordres pénitents : Il n'est pas permis de la détruire. Ah ! ce qu'il y a de plus homicide, en France, ce n'est point la pénitence, c'est le plaisir ; ce n'est pas le couvent, ce sont les établissements sans nombre de dépravation publique ; en un mot, ce n'est pas le régime de Cîteaux, ce sont les excès de table, de débauche, de mollesse, qui altèrent le tempérament national. Mais je réponds plus directement : Le vrai suicide n'est pas dans l'amoindrissement de

notre corps ; il est dans la négation de notre âme, parce qu'il y a là l'embrassement perpétuel du néant. Donc, le matérialiste qui s'est écrié : Je mourrai, et qui a tressailli d'allégresse, comme parle l'Écriture, voilà l'homme qui se tue à jamais! Celui qui attenta à ses jours éternels et qui se creusa dans l'avenir un tombeau sans espoir, le voilà le vrai suicidé de notre civilisation impie! Mais le Trappiste qui diminue en soi la prépondérance du corps pour accroître celle de l'âme, vit surabondamment au lieu de mourir. D'autant que, citoyen d'une autre patrie, il peut sacrifier des jours dans celle-ci, sans mutiler son existence : car, si la mort du matérialiste est l'entrée dans le néant, celle du Trappiste est la prise de possession de l'immortalité.

Et ce n'est pas seulement le dogme de l'âme, c'est l'Évangile le plus complet, le spiritualisme le plus vaillant, qui est envoyé comme une prédication sociale à la terre par les exemples de ce désert. A notre époque, on croit encore jusqu'à éviter le mal, par crainte des responsabilités futures ; le Trappiste croit jusqu'à faire entièrement le sacrifice de ce monde à l'espérance de l'autre. Ne me parlez pas de ce qui manque à sa culture d'esprit : il porte dans sa vie le correctif de nos déviations intellectuelles. L'abus de nos études, c'est l'analyse exclusive de la nature ; lui est, par ses pensées et par ses affections, un habitant des régions surnaturelles. Le savant de nos jours fouille le sol pour en tirer des arguments contre la foi ; le Trappiste le féconde, et lui fait rendre témoignage en faveur de la Providence. L'œil du savant qui ne croit pas à l'âme, s'arrête aux étoiles ; l'œil du Trappiste, en ses nuits d'oraison, pénètre bien au delà. Qui pourrait raconter ce qui monta vers Dieu, pendant tant de siècles, du fond de ces solitudes sacrées ? Le récit de ce que ces moines, silencieux pour la terre, ont dit au ciel, serait un livre incomparable. Les *Annales de Cîteaux* ont retracé les œuvres de la famille cistercienne ; mais sa conversation avec les sphères supérieures, quel annaliste l'écrira ? O sublime histoire de la prière, qui ne fûtes éditée que dans l'éternité, en des archives tenues par les anges ! saintes pages qui ne vous effacez jamais de la mémoire de Dieu, trésor d'amour et de larmes qui composez le plus bel ouvrage sorti de l'âme humaine, vous êtes bien la preuve qu'elle existe : car comment la matière aurait-elle

produit vos grandeurs, qu'elle ne contient pas ? et, d'autre part, comment seraient-ils inutiles, mes frères, ces cultivateurs de deux mondes à la fois, qui par leur travail ensemencent la terre, et par leurs prières font germer l'abondance dans les cieux ?

Bernard, en sa postérité, confond aussi l'égoïsme de notre religion. Notre premier égoïsme de ce genre consiste à vouloir convertir en plaisirs nos devoirs les plus austères. Pour nous, la piété n'est pas le sacrifice, mais un céleste dictame, un bienfaisant narcotique contre les insomnies de la douleur, et nous apprécions les vertus d'après leur rapport avec notre utilité personnelle, non avec la gloire divine. Aussi ce que les hommes de ce temps oublient le plus aisément, ce sont les péchés qu'ils ont commis. David, qui avait été pardonné par message prophétique, après un demi-siècle d'expiation, *voyait son iniquité toujours dressée contre lui* [1] ; aujourd'hui nos fautes nous laissent moins de remords que de regrets, plus de déception que de vrai repentir, et, si nous pratiquons le pénitence, par des mitigations habiles nous la réduisons à une sorte d'épicuréïsme de tempérance, dans lequel il y a langueur de la foi, abus de l'espérance et absence complète d'amour.

O vénérables patriarches de la vie monastique, qui portâtes quelquefois ici la robe blanche de votre baptême ! vous surtout, angélique Bernard, qui vîntes y ensevelir, à vingt-deux ans, une jeunesse immaculée ! apparaissez quelquefois à ce monde qui met la miséricorde divine de connivence avec ses faiblesses, et apprenez-lui comment souffrent et réparent les martyrs de la vraie charité !

Ah ! mes frères, je ne veux pas outrer l'Évangile pour le bizarre plaisir de vous effrayer : je suis l'apôtre de la confiance, et plus je connais Dieu et les hommes, plus je me connais moi-même, moins je suis décidé à me départir de cette mission. Toutefois, si je n'aime point la pénitence qui tremble, j'aime celle qui aime ; or, l'amour a beau recevoir des pardons, lui ne se pardonne pas. Allez, un jour, à la Sainte-Baume : l'aspect de cette grotte sauvage,

[1] Ps. L, 5.

de cette forêt attristée, de ce désert qui semble pleurer encore avec Magdeleine, tout vous dira que la femme qui a le plus aimé, après Marie, est celle qui a le mieux expié. De même, venez quelquefois visiter cette vallée, et vous verrez que l'amour vrai ne se prélasse point dans la sensualité et ne se balance point dans des rêves stériles : car, tantôt armé du hoyau, tantôt attaché à la charrue, tantôt courbé sous de lourds fardeaux, il passera devant vos égoïsmes confondus, en leur disant : Enivrez-vous des parfums de votre foi, sans en remplir les préceptes ; moi, je me suis voué ici à la faim, à la soif et au travail des mains jusqu'à la mort : *Esurimus, et sitimus, et nudi sumus, operantes manibus nostris* [1].

Aussi bien l'égoïsme a-t-il de meilleures délectations à goûter dans la Religion que celles de la mortification? Tout homme qui, à peine remis de ses ivresses coupables, peut recouvrer le respect pour soi-même dans la douleur volontaire, est-il excusable de se refuser cette paix ? Dieu ne se montre-t-il pas bienfaisant pour le remords en lui offrant le soulagement de la pénitence, comme pour le chagrin en lui accordant la satisfaction des larmes ? Terres privilégiées des monastères qui portâtes souvent des noms heureux ! asiles renommés de la Paix-Dieu, du Bon-Port, du Pré-Bénit, du Bon-Repos, de la Val-Benoîte [2] et de tant d'autres retraites habitées par la joie intérieure, témoignez que si ailleurs les journées sont plus variées, nulle part les nuits ne sont plus douces qu'ici ; car ceux qui furent répandus, dès le matin, comme une bénédiction autour des collines, le soir dorment tranquilles au fond de leur désert : *Qui habitant in deserto, securi dormient, et ponam eos in circuitu collis bendictionem* [3].

Le second égoïsme de notre sentiment religieux, c'est qu'il ne s'occupe de satisfaire que pour nous, tandis que le Trappiste se fait caution pour tous. La piété, dans le monde, cherche le ciel d'après cette règle : Chacun pour soi ; la Trappe, au contraire, est une société générale d'assurances spirituelles, qui couvre tout un pays de son patronage et l'enrichit de ses bénéfices. Le Seigneur,

[1] I Cor., IV, 11, 12.

[2] Noms historiques de certaines abbayes cisterciennes.

[3] Ezech., XXXIV, 26.

près de frapper la terre de sa verge de fer, s'est écrié : *Je cherche un homme qui s'établisse comme une haie entre eux et moi* [1]; et le Trappiste s'est avancé au-devant de cette justice miséricordieuse pour la fléchir.

O vous qui appartenez à un siècle et à une patrie si malades, vous demandez pourquoi, en France, un ordre réparateur ? Parce que vous avez des maris qui ne croient pas, des fils qui ne se respectent pas, des parents et des amis qui lassent la justice d'en haut ! parce que vos propres péchés se sont élevés comme une marée immense qui rompt les digues, et parce que vous mourrez insolvables à l'égard de Dieu, s'il ne fait passer, sur la foi de ces répondants vénérables, les créances de sa justice au compte de son amour! enfin, parce que notre société est submergée par sa corruption, et parce que les crimes des nations attirent tellement la foudre suspendue au bras de Jésus, qu'il faut une intercession puissante pour le retenir! D'où il suit que le monastère n'est pas une oasis pour des pèlerins fatigués : c'est un calvaire du haut duquel le salut descend sur les populations voisines ; c'est le paratonnerre moral d'une contrée : plus on s'en approche par le cœur, mieux on est protégé par sa vertu.

Aussi nos ancêtres du moyen âge portaient leurs offrandes dans ces sanctuaires expiatoires, en disant avec un célèbre comte de Poitou : « Je fais ce don parce que je me souviens de mes péchés et parce que je veux que Dieu les oublie. » A leur exemple, soyez propices aux couvents : ce sera pour vous une bonne œuvre et une bonne affaire ; et si le monde vous demande compte de ces sympathies, donnez-lui-en la même raison que vos aïeux : Parce que je crois à la solidarité entre les bons et les méchants, et parce que je ne me crois pas assez bon pour me passer des mérites de ceux qui le sont davantage.

On a beaucoup parlé des distributions journalières et des hospices des ordres monastiques ; et la philosophie économiste a loué ces derniers comme aumôniers et infirmiers des classes indigentes dans le passé. Comment ne pas reconnaître, en effet, qu'ils ont paternellement administré la fortune publique durant la

[1] Ezech., XXII, 30.

minorité des peuples, qu'ils en dépensaient noblement l'usufruit en stabilisant le capital, et que tous nos essais socialistes d'association ne sont qu'un plagiat altéré des constitutions du Mont-Cassin et de Cîteaux? Aussi je ne suis pas surpris qu'un protestant ait écrit : « Je ne rencontre jamais un monastère sans tomber à genoux pour en baiser le seuil. »

Cependant, la principale aumône que le monastère fait au monde, c'est sa prière. Saint Augustin a pu dire : « Moins un religieux travaille à autre chose qu'à la prière, plus il est secourable. » La prière exhalée par des âmes dignes de la famille de saint Bernard égale et surpasse la puissance même de Dieu. Sur tous les points du globe où elle se tait, et où Dieu se penche vainement pour écouter la voix de sa créature, il y a un désordre qui appelle la foudre; au contraire, partout où Dieu et l'homme se parlent encore, l'espérance fleurit même au milieu des ruines. Tandis que la flotte de Philippe-Auguste voguait vers la Terre sainte, elle fut assaillie, pendant la nuit, par une grosse tourmente ; et, comme les âmes étaient encore plus agitées que les navires, le roi dit à ses soldats : « Courage, mes amis! c'est l'heure où les religieux de Cîteaux se lèvent pour chanter matines. » Avant le départ, il avait recommandé son armée à la prière des fils de saint Bernard, et son espoir ne fut point trompé. Français de ce temps, n'ayez pas moins de foi que vos ancêtres ; et quand vos espérances privées ou publiques seront ballottées par les souffles contraires, quand vos yeux obscurcis par les larmes ou par la poussière des écroulements sociaux ne verront plus la lumière des étoiles ni le chemin du port, dites aux autres, dites-vous à vous mêmes : Ayons confiance! il y a des Trappistes qui travaillent, qui jeûnent, qui veillent et qui prient pour nous.

Et cette piété qui consiste à nous abriter sous la tutelle de la pénitence monastique et à nous rédimer en quelque sorte de nos fautes par remplacement, n'a rien d'imaginaire. Tout ordre religieux qui monte sur une croix et qui étend ses bras sur l'univers en disant : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », conjure des calamités. Voilà pourquoi un docteur a écrit : « Sans les instituts réparateurs, le monde ne subsisterait plus. » Conservateurs empiriques qui travaillez à la conservation, en France, par

des moyens qui ne conservent pas, redressez donc vos idées : c'est par la réversibilité des mérites des saints sur les iniquités publiques que s'opère la rédemption sociale ; et les dix justes qui sauvent les empires aux abois, sont ici.

Sous l'ancienne loi, de grandes catastrophes marquent cette phase décisive de l'histoire des nations : *Defecit sanctus* [1], « les saints ont disparu. » Quand les nations n'ont plus ces bras protecteurs pour les défendre du côté du ciel, la Pentapole est engloutie par la lave. Ninive n'a que quarante jours pour faire pénitence, Babylone s'écroule du haut de ses jardins suspendus dans un sépulcre sans résurrection, et une voix s'en va hurler autour des murailles : « Malheur à Jérusalem ! » Et, de nos jours, si la France catholique avait le malheur d'apostasier ses traditions hospitalières envers les moines et de rejeter ces sauveurs surnaturels de son sein, qu'adviendrait-il ? Mon Dieu ! écartez de mes yeux l'horrible perspective qui vient de m'apparaître ! J'ai vu mon infortunée patrie frapper à la porte des chancelleries européennes en mendiant des secours pour lui tenir lieu de ses saints exilés ; mais les secours lui sont refusés, de nouvelles invasions la jettent sous les pieds des coursiers étrangers, et des vainqueurs insolents boivent aux victoires allemandes dans ses cloîtres profanés : *Salvum me fac, quoniam defecit sanctus.*

Enfin, Bernard en ses descendants est une protestation contre le sensualisme de nos habitudes. Autrefois, le corps était courbé par la foi commune devant la souveraineté de l'âme, et l'homme se tenait, en face de sa chair, dans cette attitude de roi que Dieu lui donna au commencement, quand il lui dit : *Tu domineras, et tes appétits seront sous tes pieds* [2]. Mais aujourd'hui on a inventé le dogme cynique de la réhabilitation de la matière, et les contre-coups de ce blasphème spéculatif ont imprimé les stigmates du sensualisme à notre société. Aussi, voyez ! l'art de jouir menace d'absorber tous les autres ; les questions de bien-être priment les principes ; les villes s'embellissent, les hommes se détériorent ; le

[1] Ps. XI, 2.

[2] Gen., IV, 7.

monde, ruiné par ses délices, ressemble à ces amollis qui s'empoisonnent avec des fleurs ; et ce qui nous manque le plus pour nous remettre sur pied après la défaite, ce n'est pas le génie, ce sont des âmes.

Eh bien ! ici on fait des âmes, et même on les refait au besoin! Le monastère est donc le véritable atelier de la restauration nationale, parce qu'il en façonne les instruments. Quand, autrefois, le monde païen tombait en dissolution, comment s'y prirent vos ancêtres pour féconder les ruines ? Ils fuyaient, nu-pieds, les plaisirs des grandes villes ; ils allaient donner des leçons aux sybarites de Rome dans les plaines de la Thébaïde, et les souillures de la décadence s'évanouirent de honte devant ces grands spectacles du désert. Aujourd'hui que les maux sont les mêmes, les vrais réparateurs sont ceux qui leur appliquent le même remède. Tremper des âmes, au milieu de la décomposition générale, c'est mieux que de fondre des canons; or, l'œuvre des Trappistes est de pourvoir au renouvellement de cette première force du pays.

Un jour, saint Nil reçut, dans son désert de Grotta-Ferrata, la visite de l'empereur Othon III. Le solitaire parla de la caducité des biens du monde en termes si éloquents, que le monarque s'écria : « O grand serviteur de Dieu, quel trésor de mon empire pourrai-je te donner en récompense? » A ces paroles, le solitaire releva sa tête chauve avec fierté, et, posant la main sur la poitrine de son noble visiteur, il lui dit : « De tous les trésors de ton empire, je ne te demande que ton âme ! » Voilà ce que les Trappistes demandent aux autres, voilà ce qu'ils cultivent en eux-mêmes, voilà ce qui fleurit ici avant toutes les autres gloires de leur désert ! Et ne souriez pas de ce moyen de salut public, car il a fait ses preuves efficaces ; et tandis qu'il faut des milliards et cinq cent mille soldats pour gagner une bataille, moyennant un potage de feuilles de hêtre et un peu de pain d'orge, on fournit à l'entretien de ce père des Trappistes, nommé Bernard, qui, avec le seul levier de son âme, a soulevé le douzième siècle et préparé la réforme du nôtre.

Je suppose, en effet, qu'un nouveau Bernard sortît de ces austères retraites et vînt convier notre société décrépite à se rajeunir par l'embrassement du sacrifice chrétien, en lui disant : « Dieu le veut ! » croyez-vous que son appel ne serait pas entendu ? Je sais

bien que la foi a baissé; mon apostolat s'est trop souvent heurté contre les entêtements du monde, pour les oublier; mais je sais aussi que ce qui est impossible à nos petites vertus, sera facile au saint, au sauveur providentiel que Dieu nous enverra.

A son aspect, de grandes âmes se détacheront des honneurs et de la fortune pour le suivre, des vocations nouvelles s'ouvriront devant le sacerdoce qui attend, de sublimes va-nu-pieds marqueront la trace de leurs pas sur les grands chemins de l'Europe, les bures de la maison de Dieu reparaîtront en triomphe sur nos places publiques, et le monde sera renouvelé par le renouvellement des prodiges qu'opéra la prédication de saint Vincent Ferrier et de saint Bernard. Combien de temps encore nous faudra-t-il attendre l'avènement de ce messie de notre résurrection sociale ? Je ne le dirai pas; mais ce que je sais, d'après le passé de l'Eglise, c'est qu'il parut toujours à temps. D'où tirera-t-il ses recrues pour accomplir son œuvre? Je ne le dirai pas davantage; mais ce que je sais, c'est que beaucoup d'ouvriers évangéliques, fatigués du présent, lèvent la tête vers les moissons blanchissantes, et ne se feront pas attendre le jour où l'apôtre de cette croisade à l'intérieur de l'Église viendra leur dire : Dieu le veut ! Dieu le veut ! eh bien ! nous aussi: partons pour les divers postes de dévouement où nous sommes attendus; partons pour les nouvelles campagnes apostoliques qui vont commencer; finissons-en avec le despotisme de la routine, qu'on nous rende le bâton de voyage de nos pères. Mon Dieu ! nous ne demandons qu'un nouveau Bernard pour nous conduire au sacrifice et pour bénir nos sueurs ! un saint pour nous parler quelquefois le soir et pour bercer notre agonie! un saint, enfin, pour que le monde apprenne que si c'est de lui-même qu'il tire sa corruption et ses décadences, le salut peut lui venir du fond de ces déserts.

Donc, avant de terminer, mes frères, j'ai besoin de répondre aux insulteurs qui font émeute à la porte du monastère pour tâcher d'en éloigner vos sympathies. Je les appellerai par leur nom.

Et d'abord, économistes à courtes vues, ne vous alarmez pas de cette prétendue agglomération de richesses. Le danger de la France, ce sont les fortunes provenant de la spéculation et de

l'agiotage, non celles qui sont le fruit de l'épargne et du travail; ce sont les fortunes qui entretiennent le luxe et les vices, non celles qui se versent dans le sein des indigents. Quelle honte pour une société, quand l'homme corrompu, qui prostitue ou qui gaspille son bien, est libre et applaudi, tandis que l'homme charitable qui le donne et le Trappiste qui l'emploie noblement, sont suspects à la loi !

Politiques de parti, ne vous effrayez pas de la multiplication des moines : tout individu qui se dit et qui se croit heureux, sans rien enlever ni envier à personne, est une difficulté de moins pour ceux qui gouvernent, un élément de paix et de sécurité pour la société [1].

Moralistes plus ou moins sincères, ne vous scandalisez pas, soit de la stérilité sociale du monastère, soit de ses désordres imaginaires. Pourquoi vos rigueurs envers la stérilité de la chasteté, alors que vous avez tant d'indulgence pour celle du libertinage ? pourquoi surtout vos sévérités contre le relâchement des moines, alors que les plus coupables n'ont pas vécu autrement que vous ?

Enfin, raffinés de toute nuance, ne parlez pas de l'obscurantisme et de la grossièreté du monastère. Il fut, dès le commencement, le foyer de la lumière et le rendez-vous de la meilleure compagnie. Depuis ce seigneur persan, partant pour le cloître, à qui l'empereur Valens disait : « Où vas-tu ? » et qui répondait : « Je vais prier pour votre empire », la qualité des serviteurs de Dieu, sous le froc et le cilice, s'est toujours maintenue. Saint Chrysostome a fait un parallèle célèbre entre les moines et les rois; les rois l'ont pris tellement à la lettre, que, sans crainte de déroger, la seule race anglo-saxonne a fourni plus de vingt monarques au noviciat des Bénédictins. A son tour, ce roi des temps modernes qui s'appelle le peuple, représenté par des célébrités et des capacités considérables, prit souvent ici les livrées de Cîteaux; et si jamais la Trappe est envoyée par le Ciel comme parlementaire à la société moderne pour la convertir, ainsi qu'au temps de saint Bernard, elle trouvera dans son sein des négociateurs capables de traiter cette mémorable réconciliation. Concluons donc au profit de notre âme, non contre le couvent.

[1] Voyez *les Moines d'Occident,* par Montalembert.

Lorsque saint Bernard quittait avec ses frères et les seigneurs de sa suite son château de Fontaines, il éleva entre ses bras le plus jeune fils de la famille, et, lui montrant la vaste étendue du domaine paternel, il lui dit : « Voilà ce que nous t'abandonnons. » A ces mots, le jeune Nivard répondit : « Eh quoi ! vous me laissez la terre et prenez pour vous le ciel ? Le partage n'est point égal. » Et, malgré les pleurs de son père, malgré toutes les séductions de la fortune et de l'inexpérience, l'enfant fit ses adieux au toit natal pour se joindre aux compagnons de Bernard.

A la fin de ces belles solennités, quand nous allons prendre congé de la postérité du saint patriarche, il me semble entendre celle-ci nous parler une dernière fois, avant de refermer sur nous sa porte si hospitalière, et dire, en nous montrant les biens, les grandeurs et les plaisirs de ce monde : « Voilà tout ce que nous vous abandonnons. » Comme Nivard, retournons-nous vers nos aînés dans le sacrifice, et leur répondons : Non, nous ne souffrirons pas que vous nous laissiez la terre et preniez pour vous le ciel. Nous demandons notre part à votre obéissance, si nécessaire à tous, à quelque hauteur que nous soyons placés, soit pour ressembler au divin Maître, soit pour fournir un contingent approprié au relèvement de cette société qui se perd faute de soumission et de respect. Nous demandons notre part à votre pauvreté, désireux de l'honorer par un culte pieux de nos âmes, et de la reproduire par le détachement de toute superfluité dans notre vie. Enfin, nous demandons notre part à votre mortification, à votre pureté, à votre amour du travail, à votre recueillement, à toutes vos vertus ; et, puisque nous sommes si loin de vous par le sacrifice, laissez-nous emporter d'ici cette pensée de saint Bernard, comme espérance de notre vocation moins parfaite que la vôtre : « Il y a quelque chose de « mieux que la règle de saint Benoît pour se sauver : c'est la « charité, qui est la règle de Dieu.

O père de cette famille, ô glorieux modèle de la réforme cistercienne, ô incomparable Bernard ! bénissez, dans cette solennité toute pleine de votre souvenir, ceux à qui vous en devez l'éclat ! Jetez un regard tendre et bienfaisant sur ces deux pontifes de Toulouse et d'Albi, dont vous traversâtes jadis les diocèses bouleversés, et dont le premier, par un zèle et une sagesse hautement procla-

més ; le second, par une mansuétude éclairée autant que paternelle, font fleurir la paix là où vous trouvâtes la désolation. N'oubliez pas ce vénérable métropolitain dont le domaine confine ici au vôtre, et qui, par la suavité de son âme, par la flamme de son cœur et les grâces de son esprit, vient réjouir quelquefois les enfants de votre désert. Soyez prodigue envers ce quatrième évêque qui faisait tressaillir hier les échos de cette solitude par l'élévation et l'ardeur de sa parole, comme il anime son vaste diocèse par les éclairs de son initiative intelligente et respectée. Et puis, que si vos bras ne tombent point encore de lassitude comme autrefois, une bénédiction au pieux Salomon qui éleva ce beau sanctuaire ; une bénédiction à cette foule qui m'écoute, afin qu'elle rapporte quelque chose des vertus de la Trappe à ses foyers ; enfin, une bénédiction à moi-même, afin que cette parole reste à votre famille comme un gage de mon respectueux amour, et à mon âme comme un hommage envers la folie de la croix, capable de couvrir mon indigence et de me porter bonheur au jugement de Dieu. *Amen*.

PANÉGYRIQUE

DU

BIENHEUREUX PIERRE LEFÈVRE

PRONONCÉ AUX FÊTES DE LA BÉATIFICATION

DU BIENHEUREUX PIERRE LEFÈVRE

LE 3 FÉVRIER 1874

DANS L'ÉGLISE DU GESU, A TOULOUSE

PANÉGYRIQUE

DU

BIENHEUREUX LEFÈVRE

ET DE LA COMPAGNIE PRIMITIVE DE JÉSUS

LEURS RAPPORTS AVEC NOTRE ÉPOQUE

Mementote operum patrum...
Souvenez-vous des œuvres de vos pères. (*Mac.*, I, 51.)

MONSEIGNEUR [1],

Pour moraliser les individus, il faut leur rappeler la fin de leur existence ; pour relever les institutions religieuses, il faut entretenir et honorer la mémoire de leurs commencements. Les vertus de l'homme, qui sont le fruit des efforts et de l'expérience, s'accroissent avec son âge ; les fondations inspirées de Dieu sortent de son sein, comme Adam et comme l'Église, dans la splendeur de la jeunesse, et ne sont jamais plus belles qu'à leur naissance. Aussi, de même qu'il y a une primitive Église, il y a une primitive Compagnie de Jésus, dont Pierre Lefèvre fut, après saint Ignace, la personnification la plus accomplie, et dont le souvenir est à la

[1] Monseigneur l'Archevêque de Toulouse.

fois une des gloires du catholicisme et une de ses plus grandes écoles de vertu.

Qui ne les a lus et relus avec émotion, les débuts de cette milice, s'élevant du milieu des ruines entassées par la fausse réforme pour opérer la vraie, offrant le double miracle de ses vertus et de ses travaux à l'Église déchirée par l'apostasie pour la consoler, et suscitant une noble lignée de grands hommes du bien, destinée à tenir en échec les puissants génies du mal alors conjurés contre la vérité en Europe? Qui n'a suivi avec amour ces apôtres de la place publique et de l'hôpital, n'ayant que leur sainteté pour sauf-conduit, leur bâton de voyage pour appui, leurs chaînes pour recommandation, et qui, en moins de vingt ans, remuent les nations depuis le fond de la Pologne jusqu'à l'extrême Orient, et font chanter le nom de Jésus-Christ dans toutes les langues de l'univers? Oh ! qu'ils sont beaux les pas d'Ignace sur les chemins qui mènent de Rome à Jérusalem, et ceux de Xavier sur les flots courroucés de la mer des Indes, et ceux de Pierre Lefèvre au milieu des universités et des cours sanctifiées par sa parole, depuis Cologne jusqu'à Coïmbre et à Madrid! Eh ! quel prêtre n'envia de servir de catéchiste à ces nouveaux Pauls de la renaissance catholique? Qui n'a baisé avec les respects du cœur, dans l'histoire, la trace de leurs pas?

C'est de cette sublime légende, où la réalité surpasse le merveilleux de beaucoup d'autres, que je veux déduire quelques moralités utiles à notre présent. La Compagnie de Jésus ayant cela de commun avec l'Église, je l'ai dit, qu'elle est née dans une maturité sans enfance, ses fondateurs ont quelque chose de cette grandeur au-dessus de nature qui caractérise les Patriarches, premiers pères de la race humaine, et les Apôtres, premiers aïeux des générations chrétiennes. Vrais géants de l'apostolat, de la science et de la sainteté, ces fondateurs confondent quand on les mesure, ils écrasent quand on les regarde de près, et nous leur trouvons des proportions en quelque sorte préhistoriques, par où ils sont, à la fois, la terreur et le remords, l'épouvantail et le stimulant de notre lâcheté. Eh bien ! donnons-nous la leçon de cette contemplation, et prouvons-nous à nous-mêmes, par comparaison, notre petitesse : c'est encore une manière de n'être pas trop indignes des saints que de s'en reconnaître très éloigné.

Saint François de Sales m'a fourni le plan d'un beau panégyrique en déclarant Pierre Lefèvre le premier prêtre, le premier prédicateur et le premier théologien de la Compagnie primitive : si je voulais étudier celle-ci comme mère des prêtres, des apôtres, des théologiens les plus admirables que le monde eût vus depuis les jours de saint Dominique et de saint François, quelle mine j'ouvrirais d'aperçus et d'exemples instructifs ! Mais les misères de notre époque doivent profiter des enseignements que les premiers fils de saint Ignace nous envoient. Ce sont donc les à-propos qu'il y a dans l'exhumation de ces saintes mémoires, c'est le rapport qui existe entre leurs influences et les besoins de notre siècle qui vont faire le sujet de ce discours.

Deux symptômes tristement significatifs résument nos abaissements actuels : aberration et prostration. Aberration dans les idées, et dans un très grand nombre d'idées; prostration dans les espérances, et dans les plus indispensables espérances. Les souvenirs de la Compagnie primitive sont un correctif providentiel de telles déchéances, en ce sens qu'ils offrent à nos aberrations un principe de redressement, à nos prostrations un principe d'espérance.

En ouvrant devant vous ces glorieux tombeaux, et en montrant les reliques de ces grands ancêtres, je sens ma main trembler de respect et d'appréhension. C'est que ma difficulté n'est pas seulement de m'élever jusqu'à mes héros; j'ai encore celle de ne pas rester trop au-dessous de mes sentiments pour leur famille. Daigne la Mère de Dieu m'être propice dans une tâche où sa gloire est intéressée ! car la Société de Jésus fut confiée à Notre-Dame des Martyrs dès le berceau, et les choses que je vais exposer sont l'histoire de sa protection et de ses bienfaits. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Les aberrations de ce temps sont trop nombreuses pour être classées. Les seules qui soient justiciables du redressement que je tente aujourd'hui, sont celles qui affectent ce que je pourrais appeler l'intégrité de la vérité catholique. Or, si j'interroge les courants de la politique européenne et de l'esprit public envers l'Église, quatre malheurs semblent la menacer : la diminution de ses vertus par le discrédit infligé à la folie de la Croix ; la diminution de ses institutions par les attentats du laïcisme contre l'ordre religieux ; la diminution de ses droits par la négation sociale qu'en fait la fausse liberté ; enfin, la diminution de son Chef par les empiétements du césarisme sur le Pontificat romain. Eh bien ! en présence de ces périls, plaçons les annales de la Compagnie primitive, et voyons comment les saints du seizième siècle confondent les aberrations du nôtre. Hélas ! c'est notre illusion de chercher la sagesse en nous penchant avec une anxieuse curiosité sur l'avenir : elle est dans l'étude du passé.

Notre premier péril est la diminution des vertus catholiques. Elles tendent à dégénérer, comme les tempéraments. Ce que le bien semble gagner, sur certains points, en surface, il le perd en profondeur. Le sentiment religieux est partout, l'héroïsme religieux n'est nulle part. La question du salut n'est plus, pour les âmes, que le parti le plus sûr, c'est-à-dire, un prêté aussi réduit que possible pour un rendu problématique, et une sorte de marché au rabais avec la justice de Dieu. Aussi, que voyons-nous ? La régularité évangélique tient parmi nous la place de la sainteté et ne la remplace pas. La médiocrité des âmes s'étant communiquée aux intelligences et aux caractères, nous avons beaucoup d'hommes, nous n'avons

pas un homme. Le génie meurt sans postérité, la terre est stérile en héros.

Remercions la Société de Jésus de nous rappeler les temps et les vertus qui les produisirent. Alors, comme de nos jours, une révolution sensuelle s'opérait contre les grands renoncements du catholicisme. Les patriarches et les fondations religieuses du treizième siècle perdaient de leur prestige. Les trois vœux étaient bafoués par une émeute de moines apostats : la pauvreté, la chasteté, la pénitence, l'obéissance de mon Sauveur, semblaient menacées de passer aux trésors archéologiques de l'Église. Mais voici une légion de prêtres vaillants qui restaurent en eux-mêmes la majesté tombée du conseil évangélique, et qui la portent si bien, qu'en les voyant, leur époque et la nôtre seront obligées de la respecter.

Approchons-nous de ces vénérables modèles et recueillons leurs leçons. Vous qui regardez la pensée des fins dernières comme une sorte de cauchemar démodé, et peu digne de troubler votre élégante sensibilité, voyez-vous ces conquérants qui commirent si peu de péchés et qui pratiquent tant de pénitence ? C'est avec la méditation des grandes vérités qu'ils s'épouvantent eux-mêmes et qu'ils régénèrent la catholicité. Et vous qui vous préservez de l'humilité comme d'un manque de respect à votre égard, voyez-vous ce mendiant en guenilles qu'on poursuit d'attaques grossières dans les rues de Manresa ? C'est un ancien défenseur de Pampelune, dont l'épée était prompte à la vengeance, et qui savoure aujourd'hui la dérision publique avec volupté ; c'est un ancien page de Ferdinand de Castille, qui affecte la vulgarité pour tromper l'admiration publique éveillée en sa faveur, et qui, par un sublime déguisement de sa belle intelligence, contrefait la stupidité pour recueillir le mépris. Et vous, enfin, qui faites de l'immortification une immunité de votre rang, et qui réduisez toute votre peine à l'abstention des coupables plaisirs, voyez-vous ce jeune lévite qui n'allume point de feu dans un hiver où les glaces de la Seine sont carrossables, et qui passe six jours sans prendre d'autre nourriture que le pain eucharistique ? C'est ainsi que le bienheureux Lefèvre se préparait à son ordination. Voyez-vous ce pèlerin dont la chair est tellement pénétrée par les cordes dont il se

ceignait, qu'il faut une prière miraculeuse de ses frères pour les faire tomber ? C'est ainsi que Xavier pourvoyait au bien-être de ses voyages.

O glorieux maîtres ! comme nous sommes loin et comme nous avons besoin de vous ! Souvent, mes frères, j'ai vu se relever des âmes défaillantes et des esprits démoralisés, à la seule lecture de l'histoire de l'Église durant ses quatre premiers siècles. J'affirme que l'histoire bien méditée des premiers cinquante ans de la Compagnie suffirait à secouer la léthargie de notre génération. Aussi bien, la suprême conclusion de saint Ignace, en matière d'ascétisme, n'est-elle pas la guerre aux petites vertus, et, partant, le remède à la morale semi-évangélique du jour ? Dans votre estime, en effet, la vertu n'est qu'un simple calcul de prévoyance ; aux yeux du séraphin qui monta au troisième degré d'humilité, elle est l'amour de Dieu pour le seul plaisir de l'aimer. Heureuse l'âme qui gravit quelquefois ce Sinaï de la perfection désintéressée ! Rien de plus grand que le spectacle de l'auteur du livre des *Exercices*, s'élevant en quelques bonds de l'honneur chevaleresque jusqu'aux plus hautes cimes du sacrifice chrétien, et, une fois arrivé là, dressant le plan géographique des chemins qu'il a parcourus, décrivant, d'heure en heure, les rivages qu'il a explorés, et, Christophe Colomb de la sainteté, comme on l'a surnommé, ouvrant, du péché à l'extase, des routes inconnues. Rien de plus salutaire, surtout, que cet itinéraire de l'âme vers Dieu, dont les stations ascendantes sont marquées par des pensées éparses comme les cris entrecoupés d'une vision céleste, et dont l'ensemble, formant un livre, composé, dirait-on, à l'insu de son auteur lui-même, est un des livres les plus vénérables sortis de la main des hommes : car si l'*Imitation de Jésus-Christ* essuya plus de larmes, ces pages firent plus de conversions et de saints.

Aussi, tant qu'il restera sur la terre un Jésuite pour commenter les *Exercices*, et une âme de bonne volonté pour se mettre à ce creuset, la notion du christianisme intégral ne s'oblitérera pas. Si les cloîtres étaient désertés, ce livre les repeuplerait ; si la Compagnie s'éteignait aujourd'hui, ce livre la ressusciterait demain : tant il est vrai que, par cette théorie de la sanctification, le type de la vertu totale est immortalisé dans les âmes et protégé contre toutes

les mutilations de l'avenir! Mon Dieu, guérissez-nous de la maladie des demi-vérités et des demi-vertus! car elles sont une apostasie commencée, qui se prend pour de la sagesse et qui n'a pas de repentir.

Second péril de notre époque : la diminution des institutions catholiques. La vraie morale chrétienne se compose de préceptes et de conseils : conséquemment, l'organisme de la vraie société chrétienne doit se former d'institutions représentant ces deux moitiés du christianisme : j'ai nommé l'ordre séculier et l'ordre religieux. La sécularisation complète de l'Église, c'est l'acheminement au protestantisme. Partout où l'Église, n'a plus la liberté de ses observances régulières, elle est comme un monument découronné de son premier étage, un corps privé d'une partie de sa respiration. Et ceci est si fondamental, que vos dispositions par rapport à cette vérité sont la mesure de la vérité dans vos âmes. Tant que vous êtes imprégnés de la pure essence de votre Évangile, vous aimez les héros du cloître et du désert; mais quand s'altère en vous le sens catholique, vous devenez instinctivement hostiles à la bure et au froc. Sans doute nous sommes tenus d'aimer la chose, non les abus; mais, sous prétexte d'abus, ne dénions pas notre dette de justice et d'amour à la chose.

Où en est le monde actuel par rapport à cette dette? C'est une question à laquelle on ne peut répondre qu'avec larmes. Partout les États sont occupés de réglementer la liberté de conscience au profit du mal, et de la restreindre au préjudice des ouvriers du bien. Seule, ou presque seule, ma pauvre France est hospitalière à leur égard, et se console de son infortune en souriant à la leur. Au temps de saint Louis elle leur baisait les pieds, aujourd'hui elle est encore pour eux un sein maternel ; et tandis qu'au dernier siècle, c'était Frédéric de Prusse qui tendait la main aux Jésuites proscrits par la politique des nations latines, aujourd'hui c'est notre foyer national qui sert de patrie à tous les religieux qui n'en ont plus. O nobles exilés d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie ! venez avec confiance dans nos bras : l'hospitalité et les respects que nous vous accordons, nous sont plus consolants qu'à vous, car ils sont la seule gloire que le malheur nous ait laissée !

Mais quel est l'à-propos de cette solennelle commémoration par rapport aux préventions antimonastiques? Elle leur oppose un modèle qui les défie et les confond.

Leur prétexte d'ostracisme contre les instituts religieux, c'est qu'ils ne sont pas de leur temps. Eh ! qu'y a-t-il, dans la structure de la Compagnie, qui manque d'actualité? Sans doute ils sont beaux tous les pavillons d'Israël, et j'admire toutes les tentes de Jacob; mais quelle appropriation exceptionnelle, ici, de l'organisation régulière aux besoins nouveaux ! Ce ne sera pas un ordre militaire : car, sur les brèches de l'époque égoïste et délicate qui s'ouvre, les triomphes ne seront pas à la force, ils seront à l'amour. Ce ne sera pas une tribu de contemplatifs : comment s'enfermeraient-ils dans un cloître, ces envahisseurs qui convoitent le monde, et qui vont s'avancer à la conquête en deux colonnes déployées, l'une contre les hérétiques, ayant Pierre Lefèvre à sa tête ; l'autre contre le paganisme, commandée par saint François-Xavier? Ce ne sera pas un ordre pénitent : car, si les nouveaux apôtres méprisent la chair, ils la ménagent, parce qu'elle est le véhicule et le porte-parole de la divine Vérité. Enfin, ce ne sera pas un ordre monastique : la Réforme a essayé de déshonorer le monastère par ses calomnies après l'avoir souillé par ses apostasies ; aussi, ce seront de simples clercs réguliers, vêtus tantôt en ecclésiastiques, tantôt en marchands, tantôt en mandarins, afin que, sous la protection de ces déguisements, l'Évangile passe à toutes les frontières et s'avance par delà toutes les mers.

Après cela, voilà Ignace qui, semblable à Néhémias, visite les brèches pratiquées aux murs de Jérusalem. Au Nord, il voit des nations menacées par la marée montante du luthéranisme, qui lui disent : « Passez jusqu'en Macédoine, venez à notre aide. » Il leur envoie des apôtres savants, aux pieds desquels l'orgueil de la sophistique protestante se brisera. En Amérique, il voit un monde récemment découvert qui lui dit : « Passez jusqu'en Macédoine, « venez à mon aide. » Il lui dépêche des messagers suaves qui le consoleront en pères tendres d'avoir été conquis par des bourreaux. Enfin il voit, au centre de l'univers moral, la Papauté amoindrie par des tribuns de toute nuance : il imagine un vœu particulier de soumission au souverain Pontife, par lequel il étaye

le Siège apostolique en s'y étayant. Ainsi, ce ne sera ni un cloître ni une milice, ce sera un mélange des deux. Ce seront des hommes qui auront, comme les chérubins de l'arche, des ailes pour se voiler dans le recueillement, et des ailes, comme les envoyés célestes, pour voler dans l'apostolat jusqu'aux extrémités de l'univers. En d'autres termes, contemplatif et apôtre, ange et soldat, voilà le Jésuite de saint Ignace ! et, c'est mon bonheur de le dire, à l'encontre des haines et des stupidités des sectaires, voilà l'idéal du champion de Dieu dans tous les temps !

Il y a donc une chose qui est moins de notre siècle que les religieux : c'est le préjugé qui les repousse ; car il est du siècle de Luther. Sans doute, l'œuvre de saint Ignace n'est pas le dernier mot de la fécondité de l'Église en ce genre. Il y a, dans le sein de cette mère inépuisable, des germes de fondations sans nombre pour les besoins de l'avenir. Alors, vous qui demandez des changements dans les moyens de salut, vous en aurez ; mais, ne vous y trompez pas, si les ordres futurs diffèrent par la forme, ils se ressembleront pour le fond. Le monde s'étant perdu par les trois concupiscences, il ne peut être sauvé que par les trois vœux qui en sont le correctif ; aucune législation monastique ne changera l'essence de cette économie. Aussi, supposé que le débordement des iniquités humaines submerge l'univers, du sein de l'arche qu'elle habite, par-dessus les eaux de ce nouveau déluge, l'Église enverra à la terre ces trois pures colombes de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance religieuse. Si elles trouvent une place où poser leur pied immaculé, la terre reverdira et fructifiera de nouveau ; si les colombes, effrayées et repoussées par la boue de notre prétendue civilisation, reviennent se réfugier dans l'arche, l'arche surnagera toujours, mais le monde sombrera dans le gouffre de sa propre corruption.

Un troisième péril du catholicisme, c'est la diminution de ses droits, par la négation sociale qu'en fait la fausse liberté.

Liberté ! c'est aujourd'hui un mot de passe qui tient lieu de toutes les idées et de toutes les vertus. C'est le *Credo* de ceux qui ne croient à rien : enseigne respectable en soi, mais très dangereuse par ses multiples significations, et sous laquelle une foule de dupes honnêtes donnent la main à une foule de criminels.

Il y a plus : certains croyants eux-mêmes entretiennent cette confusion par la funeste persuasion que, les excès de la liberté se corrigeant entre eux, les bons légitiment ou autorisent les mauvais. Négation indirecte du péché originel : car, si par la chute la nature fut plus inclinée vers le mal que vers le bien, il n'est pas possible qu'à liberté égale, il y ait égale chance pour le bien que pour le mal. Négation implicite de la vérité elle-même : car c'est la renoncer que de l'assimiler, pour les droits et pour les honneurs sociaux, à l'erreur qui la contredit. Qu'est-il résulté de ces fausses prémisses? Une sorte de logomachie universelle, dans laquelle des multitudes crient *Liberté !* sans se comprendre. Le mot est le même pour tous, la chose est différente pour chacun. Grâce aux malentendus créés par un tel courant, le libéralisme des idées remplaçant en nous celui des sentiments, nous reconnaissons toutes les libertés aux autres, excepté celle de penser autrement que nous-mêmes. Nous prêchons la liberté quand nous sommes gouvernés, l'autorité quand nous sommes gouvernants. Nul ne peut se soutenir au pouvoir en vertu des doctrines par lesquelles il y monta, et nous avons composé une histoire où se succèdent et se heurtent ces monstrueux extrêmes : tantôt des dictateurs, trouvant la liberté si belle, qu'ils confisquent à leur profit celle de tout le monde ; tantôt des régimes plus ou moins anarchiques, où les rois durent dix ans, les ministres trois mois, la popularité huit jours, et où s'agitent des passions frondeuses, au milieu desquelles il est aussi difficile de rencontrer un homme capable de respect qu'un homme digne d'être respecté.

O Pères de la Compagnie primitive ! apparaissez avec vos nobles chaînes et votre obéissance par amour à cette génération affolée d'indépendance ! O Ignace, qui vous déclariez prêt à vous jeter à la mer, sur une barque sans rames et sans voile, au premier signe de la volonté du Pape ! et vous, ô magnanime Xavier, qui lisiez les ordres de saint Ignace à genoux ! et vous, ô bienheureux Lefèvre, qui vous embarquiez, en maladie, sur la parole de votre supérieur, au risque de mourir dans la traversée ! vous tous, patriarches de la servitude volontaire, relevez-vous au milieu de cette société où personne ne veut plus servir : elle a grand besoin de vous voir !

Et que faudrait-il, en effet, à la société française, pour être bientôt guérissable ? Pas autre chose qu'une infusion de l'esprit qui anime la Société de Jésus ? Sans doute, ici, ce ne sont que des *cadavres ;* mais des cadavres qui veulent bien l'être, et qui, en sacrifiant toutes leurs volontés à celle-là, accomplissent sur eux-mêmes le plus bel acte d'autorité dont l'homme soit capable. Là, au contraire, tout le monde est souverain ; mais la multitude des souverains a tué la souveraineté. Aussi, les rois de France ne le sont plus à vie, tandis que le général des Jésuites ne fut jamais exilé par ses sujets ; les uns sont les premiers martyrs de l'autorité dans le monde, l'autre en est peut-être l'image la plus vénérée.

Le malheur de notre temps, c'est que, de tous côtés, on demande des hommes libres, non des âmes libres. Eh ! qu'est-ce que la première de ces libertés, cependant, en comparaison de la seconde? Le religieux l'a compris. Aussi, tandis que le Français se passionne pour l'une, le Jésuite s'immole pour l'autre ; et comme il faut qu'un peuple, a-t-on dit, soit ou esclave du devoir ou esclave de la force, il s'ensuit que le Jésuite, par le respect de sa liberté morale, conserve la gloire de n'avoir jamais que les maîtres qu'il veut bien se donner, alors que le Français, dans les débauches de la liberté politique, perdit jusqu'au choix de ses tyrans, entre l'anarchie et la dictature, le despotisme de la Commune et celui d'outre-Rhin.

Ceci m'amène au quatrième péril : la diminution de la Papauté par les empiétements du césarisme. L'ordre chrétien dans le monde, c'est Dieu au sommet de la hiérarchie spirituelle, et César au sommet de l'économie temporelle. Mais quand, inclinés l'un vers l'autre par la force brutale, ces deux sommets s'embrassent et se confondent, alors c'est le chaos dans les idées et dans les âmes, et un mouvement rétrograde de la civilisation vers la barbarie païenne. Voilà une monstruosité qui est en voie de s'organiser dans l'Europe actuelle. Malheur inexprimable des fils de Clovis, d'être condamnés par la défaite à voir un pareil crime sans le châtier ! malheur plus grand encore pour eux de n'avoir pas même la liberté de s'en plaindre ! Oui, fidèles qui êtes souffletés au visage de votre auguste Père, étouffez votre indignation et parlez bas... de peur que cela ne soit entendu à Berlin ! Là, le césarisme s'est

établi préfet de police du monde actuel, décrétant le silence universel pour que le cri de ses victimes n'accuse pas le bourreau, et, quand il a dévalisé, étendu notre catholique nation sur le sol, menaçant sans cesse de se retourner pour la frapper, même à terre, si elle a l'insolence... de gémir ! ! !

Les prétextes ne manquent pas aux Machiavels de chancellerie, capables de tels exploits. Ils font des lois qui donnent l'exclusion à l'Église, ensuite ils la déclarent coupable d'être hors la loi. Ils décapitent, en quelque sorte, l'Église de son Chef auguste ; ils remplacent, au sommet de cet organisme sacré, la tête de saint Pierre par celle d'un empereur teuton, et ils proclament rebelle quiconque ne se prosterne pas devant l'idole pour cette querelle de détail. Certes, je ne sais pas si jamais l'Europe aura l'ignoble complaisance d'une telle adoration ; mais ce que je sais bien, c'est que mon fier pays n'y participera pas. Il y a, en Europe, un domaine sacré fermé à toutes les tyrannies, un *Saint-Empire* par excellence, où aucun despotisme n'entrera : c'est la conscience de la France... et, par-dessus ces frontières inexpugnables, les hordes germaniques ne passeront jamais.

Ne trouvez-vous pas qu'elle vient à propos, mes frères, cette fête de la Compagnie primitive, pour nous consoler et nous venger des attentats actuels contre la primauté papale ? Au seizième siècle, ainsi qu'aujourd'hui, les potentats et les hérétiques d'Allemagne, les uns servis par les autres, étaient les spoliateurs, les insulteurs et les Malchus de la Papauté. Le scandale du temps étant la révolte contre Rome, la réparation devait être un mouvement et un recrutement inattendu en faveur de Rome. Ce mouvement fut la naissance d'une Société qui ajoutait aux vœux ordinaires un vœu spécial de soumission au souverain Pontife.

Ah ! comme nous devons les honorer, ces Jésuites primitifs, pour avoir compris qu'en matière d'obéissance ecclésiastique, le danger n'était pas dans l'excès de la générosité, mais dans les réserves. Après cela, qu'on les appelle tant qu'on voudra, tantôt les gardes du corps, tantôt les mameluks des Papes. Sublimes gardes du corps, qui ne défendirent jamais le leur quand il put devenir le rempart de leur maître ! Étranges mameluks, qui ne peuvent être payés de leurs services, puisqu'ils renoncent à tout, ou plutôt, qui

savent s'en payer eux-mêmes par le bonheur de verser leur sang quand le service l'exige ! Précisément parce que la sainte religion du serment est en baisse parmi nous, elle s'impose à nos respects une Compagnie qui sut si bien faire honneur au sien. Cent fois des Jésuites sont morts par obéissance pour le Pape ; une fois, ils sont tous morts par lui : à sa voix, ils se couchèrent dans la tombe sans murmure ; à sa voix, ils se relevèrent sans ressouvenir, et leur existence ressuscitée n'est encore que la continuation d'un amour toujours prêt, selon le bon plaisir du Pape, soit à vivre, soit à mourir.

Jouissez donc de ce spectacle, fidèles contristés, écœurés des excès de ce protestantisme nouveau qui s'appelle vieux-catholicisme, et, en présence des martyrs de la fidélité, oubliez les cyniques coryphées de l'apostasie.

Instruisez-vous à ce spectacle, vous qui avez toujours craint la prépondérance des Papes plus que celle des Césars, et qui traitez la fidélité envers Rome d'ultramontanisme, comme si l'ultramontanisme était un parti avancé, une extrême droite compromettante du catholicisme, tandis qu'il n'est plus que le catholicisme lui-même.

Enfin, instruisez-vous et taisez-vous, vous qui avez la naïveté d'admettre la bonne foi des querelles allemandes, et de penser que nous serions moins exposés si nous étions moins romains. Comme s'il était possible de désarmer l'iniquité par la peur! comme s'il n'était pas insensé de croire qu'elle a besoin d'être provoquée, pour attaquer, une convoitise qui, en venant de compter les milliards par lesquels nous soldâmes la conservation de la vie, suppute combien nous pourrions lui payer la conservation de notre Dieu. Mais si la France donne des milliards pour sa vie, elle donnerait sa vie pour son Dieu, et bien des choses se passeront avant qu'on ose la lui demander. Depuis Nabuchodonosor jusqu'à Napoléon Ier, plus on l'a vu monter l'orgueil des persécuteurs de la vérité, plus il était près de s'écrouler. Aussi, dès que nos ennemis ont touché au Saint-Siège et pris la succession de Julien l'Apostat, il m'a semblé que la France était vengée. Dieu ajourne de pareils débiteurs, il ne les relaxe jamais.

Et vous, cependant, ô Agneau de Dieu, qui expiez les péchés du monde sur le calvaire du Vatican, angélique dominateur à qui l'on

arrache, pièce à pièce, l'univers, et que l'on accuse ensuite d'en troubler le repos, faudra-t-il vous le continuer, ce titre si peu justifié aujourd'hui que l'Église vous donne, de bienheureux Père? Oui : car, sur la montagne que vous habitez, on estime les choses comme sur celle des béatitudes. Or il vous reste la béatitude de la pauvreté, la béatitude de ceux qui pleurent,la béatitude de ceux qui sont doux, la béatitude des purs, la béatitude des pacifiques, la béatitude des miséricordieux, la béatitude de la persécution soufferte pour la justice : laissez le reste aux Césars de Germanie. Avec ce qu'ils vous ont pris, on peut être le fléau du monde; avec ce qu'ils ne peuvent vous prendre, on règne sur son cœur! Et les choses seront ainsi, mes frères, tant que le cœur humain ne sera pas remplacé par une rancune antipapiste, et le Décalogue divin par la loi du plus fort.

Reste à savoir comment cette fête offre à nos prostrations un principe d'espérance.

DEUXIÈME PARTIE

Notre état de prostration est un symptôme plus inquiétant peut-être que nos aberrations. Il est moins triste encore d'errer à l'aventure que d'être étendu sur le bord du chemin. Or telle est aujourd'hui la crise d'affaissement que nous traversons. Semblable à une paralysie qui gagne successivement toutes les parties de l'organisme, la prostration s'étend dans toutes les directions où circule la vie universelle. On désespère de la patrie, on désespère des mœurs, on désespère de l'Église. Voici comment la glorification de la Compagnie primitive fournit des motifs et des gages à notre espérance, en lui apparaissant comme instrument de rénovation sociale, agent de restauration morale, preuve de l'immortalité de l'Église.

La Compagnie fut et peut redevenir instrument de rénovation sociale. Pour le bien comprendre, transportons-nous à son origine. Il ne fut pas moins désolé que le nôtre, le siècle où la Société naquit. Heureusement, à l'heure où les nations étaient troublées et les royaumes inclinés par cette tourmente sociale appelée la Réforme de Luther, Dieu les remit en équilibre par l'action réparatrice d'une autre réforme sortie de l'Église. Toute réforme exige une loi et des modèles. Une loi, pour en définir les limites et en régler les moyens : le concile de Trente fut cet oracle, qu'à travers les fracas des nouveautés turbulentes et les derniers écroulements du moyen âge, toute la catholicité écoutait à genoux. Il fallait encore des modèles de la réforme, pour en vulgariser la signification et en montrer la grandeur vivante : une étonnante génération de saints se lèvera pour remplir cette mission. Ainsi, en face du concile, qui est le code de la réformation, Dieu place, dans l'espace d'un siècle, plus de cinquante canonisations, pour en être le commentaire et la

preuve ; et tandis qu'avant, tout portait en Europe les traces de la décrépitude, après, tout fut marqué des signes du renouvellement: en telle sorte que la renaissance de la sainteté fut l'aurore et la cause de toutes les renaissances.

Certes, la Compagnie de Jésus fournit son glorieux contingent à cette famille de sauveurs : ce fut d'abord saint François-Xavier, ce sublime Alexandre de l'apostolat ; ce fut Pierre Lefèvre, que Xavier implorait tout haut comme un saint pendant la tempête, que Codure nommait par écrit supérieur de la Compagnie, à défaut d'Ignace, comme ne lui étant pas inférieur en vertu, et qui en eût été certainement le second général, s'il ne fût pas mort avant le premier ; ce fut saint François de Borgia, donné par une tendresse du Cœur de Notre-Seigneur à Ignace, en compensation de la perte de Lefèvre ; ce fut une lignée innombrable de bienheureux, parmi lesquels on compta plus de trois cents martyrs dans un siècle ; enfin, ce fut Ignace lui-même, père de cette nation choisie. Et la prédestination de ces grands mortels à la rénovation attendue est si peu douteuse, qu'elle est écrite en coïncidences miraculeuses dans l'histoire. La même année où Luther pousse son cri de révolte à la diète de Worms, Ignace tombe sur la brèche de Pampelune et se convertit à Loyola. La même année où Henri VIII fonde l'anglicanisme, Ignace cimente les premières pierres de son œuvre de défense à Montmartre. La même année où Christophe Colomb découvre l'Amérique, vient au monde le chef des apôtres qui devaient la civiliser. Partout, en un mot, la répétition de ces préparations divines qui font apparaître saint Augustin ici-bas le même jour que Pélage, et Cyrus au moment de la destruction du temple par Nabuchodonosor. Saluons, à leur avènement parmi nous, les régénérateurs de l'Europe moderne, et n'attribuons ni les prodiges de leur avènement ni ceux de la régénération au hasard historique, pour nous dispenser de la gratitude envers leur auteur.

Que conclure maintenant de tels souvenirs ? Ils se dressent devant nous, en cette solennité commémorative, pour nous dire : Ayez des saints, et vos ruines se relèveront. Grande erreur de croire qu'il ne faut que des généraux, des ministres, des orateurs et des ingénieurs pour la reconstruction de la France ! Il faut la foi pour ressusciter les morts, et de grands prédestinés de Dieu pour rame-

ner la vie au cœur des nations tombées en évanouissement. Pour moi, je la professe, cette superstition de croire que nous ne sortirons de l'abîme que lorsqu'un sauveur surnaturel nous tendra la main. Ce qui nous manque, dans l'ordre des vertus comme en politique, ce ne sont pas les forces, c'est la force dirigeante. Et l'histoire vient en confirmation de ma croyance, car chaque restauration sociale porta, chez nous, le nom d'un saint; et quand il se fait des ruines quelque part, ce n'est ni un conquérant ni un philosophe que Dieu appelle pour les faire palpiter, mais il dit à un des siens : Verse-là ta parole, fais passer ton souffle sur ces débris, et c'est ainsi que se ranime le sépulcre des nations.

O bienheureux envoyé, que l'Église tient encore caché dans les profondeurs de son sein! laissez-moi vous saluer sous les voiles transparents de notre horizon! Cet envoyé sortira-t-il des rangs des Jésuites, des Dominicains, des Carmes, des Capucins? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que son avènement sera pour nous le commencement d'une ère. Et quand il sera là, si on vient vous dire : J'ai entendu la Révolution aiguiser ses armes dans les souterrains de la société, ne vous troublez pas; et que si on vient vous dire : J'ai vu les barbares du Nord reprendre le chemin de Paris, ne vous troublez pas davantage. Quand Attila sera à nos portes, saint Léon sera à notre tête; et devant de telles apparitions, les fléaux de Dieu ne passent pas! Oh! qui me donnera de le voir, avant ma mort, ce rédempteur dont je me fais aujourd'hui le Siméon, de le servir à son autel, de baiser le bord de sa tunique, et de me taire à jamais en écoutant cette grande voix!

La Compagnie primitive relève encore nos espérances comme agent de restauration morale. Certes, je ne disconviens pas de la décomposition et des caractères putrides de notre civilisation; mais, quelque purulentes que soient nos plaies, l'Église possède des baumes pour les cicatriser. J'en atteste l'exemple du siècle de saint Ignace. Alors comme aujourd'hui, bien des restaurations étaient nécessaires dans les cloîtres et dans les cours, dans le sanctuaire et dans la société. Voulez-vous connaître le principal réformateur par qui Dieu va opérer ces salutaires transformations? Écoutez-le, cet apôtre surprenant que les écoles n'ont pas formé. Sa langue,

composée d'espagnol et d'italien, de français et de latin, est une sorte d'idiome catholique compris depuis Madrid jusqu'à Jérusalem. Mais c'est en vain que son style fait sourire, son accent fait pleurer, et l'université de Paris, troublée dans ses habitudes, oublie l'heure des cours, quand maîtres et disciples se sont groupés autour d'Ignace pour l'entendre parler de Dieu. Non, non, ce n'est ni Chrysostome ni Basile, c'est un semeur de la place publique ; et si vous désirez connaître ses chefs-d'œuvre oratoires, les voici : après chaque catéchisme, il s'écrie en regardant au ciel : « Mes enfants, aimez Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre volonté » ; et cette péroraison, accompagnée d'un sanglot ineffable, remue les peuples comme un souffle puissant.

Et cependant, ce diseur modeste conçoit le gigantesque dessein de refaire la carte de l'univers catholique, et, du haut de Saint-Pierre de Rome, il mesure la terre. Jésus disait à ses disciples : « Allez et enseignez les nations » ; celui-ci dit aux siens : Allez et mettez le feu partout, *Omnia incendite*. L'on a parlé des ambitions de ce conquérant ; je ne l'en défendrai pas, car j'en ai vu la preuve écrite de la main de ses fils à la voûte de la belle église du Collège romain. Là, un peintre célèbre de la Compagnie a représenté Ignace dérobant des flammes au Cœur du Dieu-homme et les faisant passer aux Jésuites de France ; ceux-ci les communiquent à leurs frères d'Amérique, ceux-ci à l'Asie, d'autres à l'Afrique ; et tandis que, de l'une à l'autre extrémité du monde, l'incendie se propage, Ignace satisfait s'écrie : « Je suis venu pour embraser la terre, et que désiré-je, sinon que le feu s'allume ? » *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* Voilà les convoitises de cet envahisseur, que l'amour des âmes consumerait, si la même flamme qui menace sa vie, dit-il, ne l'empêchait de mourir.

Eh ! qui pourrait exprimer la grandeur de la race qu'un tel amour engendra ? Apôtres, docteurs, professeurs, martyrs, voyez comme ils sortent en foule du sein paternel pour aller combattre sur toutes les brèches de la catholicité. L'un brillera comme un astre dans les conciles, et les Pères de Trente ne délibéreront pas quand l'accès de fièvre de Laynez les privera de ses lumières. D'autres sèmeront de merveilles les déserts d'Amérique, et feront tressaillir ce nouveau monde au fond de son cercueil retrouvé.

Enfin, Xavier conquiert tant de rivages, qu'il pourrait donner à Rome une scène mémorable, si, à l'exemple du cardinal Caraffa, il venait porter au Pape la clef de toutes les villes où il est entré en son nom. Rien de beau, moralement parlant, comme le spectacle d'Ignace, du fond de son oratoire, commandant à cette immense conquête, faisant passer aujourd'hui une frontière à Jésus-Christ, le conduisant demain aux portes d'un empire à convertir, et acquérant ainsi, en quelques années, une domination plus vaste que celle de Philippe II. Et cette restauration est si peu chimérique, que si vous effacez l'influence de la Compagnie au milieu des trois derniers siècles, à la place un abîme de souillures s'entr'ouvre; et, quoique l'Église n'ait besoin que d'elle-même pour vaincre, on se demande à quel degré aurait monté le flot du protestantisme, du jansénisme et de tant d'autres débordements, si le doigt d'Ignace ne lui avait dit : Tu t'arrêteras là !

Voilà ce qui s'est fait, voilà ce qui peut se faire encore, ou par cette Compagnie, ou par les saints que d'autres compagnies enfanteront. Et pour de tels enfantements, il n'y a point de limites d'âge imposées à la fécondité de l'Église. Comme Sara, elle ne sourit pas des bonheurs tardifs promis à son sein, parce qu'il est éternellement jeune, ainsi que celui de la terre. Au reste, quand il s'agit de l'influence des saints, ce n'est point leur nombre qui la mesure, c'est leur prédestination. De même qu'avec un peu d'encens on parfume tout un temple, qu'avec un peu de levain on met toute une masse en fermentation, avec un serviteur illustre, Dieu opère, dans son Église, des multiplications inespérées. Que plusieurs curés d'Ars, par exemple, soient suscités dans le clergé séculier de France, bientôt la face morale de la France sera renouvelée. Pareillement, que dans nos familles religieuses surgisse un second Père Lefèvre; qu'il donne, comme le premier, à l'Église un nouveau Xavier, un nouveau Canisius, un nouveau François Borgia ; et ces quatre leviers puissants, appuyés sur le trône de saint Pierre, suffiront à soulever et retourner l'assiette morale de la catholicité.

Enfin, la Compagnie est un pronostic d'espérance en prouvant l'immortelle vitalité de l'Église. Elle la prouve, parce qu'elle en

tire cette fécondité miraculeuse en vertu de laquelle les Jésuites sont aujourd'hui plus nombreux qu'ils ne l'étaient avant la persécution déchaînée contre eux ; mais elle la prouve, surtout, en attestant qu'il y a, dans l'Église, un pouvoir supérieur à celui d'empêcher les ordres proscrits de mourir : le pouvoir de les ressusciter. Je termine par l'histoire de ce prodige trop oublié. Ce que nous détestons le plus dans les hommes, ce ne sont pas leurs défauts, qui nous vengent de notre petitesse ; ce sont leurs avantages, qui l'humilient. Voilà pourquoi, sans doute, Jésus, qui fut le plus parfait des hommes, est celui qui a le plus d'ennemis, et Ignace a tant de ressemblance avec Jésus. Mystère honteux pour la nature humaine que l'impopularité de cet incomparable patriarche !

Nul n'eut un génie plus élevé que le sien : de même que David entrevit par une intuition lointaine l'architecture du temple, des profondeurs de Manresa Ignace aperçut le plan de la nouvelle Jérusalem qu'il devait créer ; et cependant, quelles inepties n'ont pas été débitées sur sa création ! Nul n'eut une âme plus extatique que lui : en descendant de l'autel, haletant comme un chérubin fatigué de ses ivresses, il tombe dans un ravissement de bienheureux ; il a avec Dieu des communications si intimes, que si les livres saints étaient supprimés, les confidences qu'il a reçues, dit-il, lui en tiendraient lieu ; enfin, il passe ici-bas comme un homme de l'autre bord, dévoré par la nostalgie de l'exil et par le mal du Paradis ; et le monde, cependant, le traite comme un tacticien sans élan et un aride professeur de perfection. Nul n'eut un cœur plus attachant ni plus attaché que lui : l'histoire conte que, vers la fin de sa vie, Ignace avait des accès de tendresse ineffable pour les siens, et, quand ils revenaient de leurs voyages apostoliques, il les pressait longtemps sur sa poitrine, et il pleurait à leurs récits ; et dans cette étreinte du père, tous les cœurs de sa famille se sont si bien fondus, que trois siècles n'ont pu altérer leur unité. Eh bien ! voilà le fondateur qu'on accuse d'avoir remplacé, dans ses œuvres, l'amour par les combinaisons !

Comme modèle, il pratique des vertus effrayantes, et on le repousse pour cause de folie ; comme fondateur, il montre du génie, et on l'accuse de s'en être servi. De son vivant, déjà, il est dix fois traduit et relaxé. Tandis qu'en son absence les siens sont

souvent applaudis dans leurs travaux, s'il se mêle à eux, ils sont bafoués ; et la défaveur qui le poursuit est telle, que, dans peu d'années, il existera toute une bibliothèque de pamphlets composés contre lui. O sublime incompris ! plus vous êtes méconnu, plus je vous vénère ; votre sainte impopularité me séduit, l'injustice des siècles me jette à vos pieds, et je voudrais faire de ma parole un démenti jeté à vos insulteurs... Mais pourquoi fûtes-vous vous-même leur complice, en demandant pour héritage beaucoup de persécutions ?

Un jour vint, en effet, où cette prière fut cruellement exaucée. Le dix-huitième siècle, jaloux de la prépondérance d'Ignace, s'écrie : *Voilà que tout le monde court après cet homme !* Jansénistes, philosophes, politiques, déclarent donc à l'envi qu'il est digne de mort. On dresse l'acte d'accusation : il se trouve coupable, à la fois, de prêcher le régicide et d'être le séide des rois, d'abrutir ses disciples et d'émanciper les esclaves, de professer le relâchement et de propager l'intolérance. La France, l'Espagne, le Portugal, vont porter ce honteux témoignage au Pilote universel, en dénonçant Ignace comme cause de la tempête européenne ; et le Pilote, en pleurant, ordonne que Jonas soit jeté à la mer... Ce jour-là, un grand chef-d'œuvre fut détruit par la malice des hommes, et les faux sages imitèrent la clairvoyance du fou cité par de Maistre, qui, mettant le pied sur une montre précieuse, s'applaudissait en disant : « Je t'empêcherai bien de faire du bruit ! »

Aussi, comme elle était triste la fête de saint Ignace avant 1814 ! En invoquant ce père sans famille, l'Église mêlait des larmes à sa prière. D'autant qu'en général, les ordres religieux se restaurent après avoir langui, mais ne ressuscitent pas après avoir expiré. Toutefois, quand les rois s'aperçurent que la mort des ordres innocents était suivie de celle des monarques innocents ; quand les scribes de la philosophie eux-mêmes constatèrent que l'extinction de la Compagnie n'avait rien ajouté ni à la paix ni aux lumières du monde, un sentiment général demanda le *rassemblement des dispersions d'Israël*. L'ère des réparations étant arrivée, Pie VII s'approcha du tombeau où Ignace paraissait endormi pour toujours ; il cria de cette voix entendue jusqu'à l'extrémité de la catholicité : *Lazare, veni foras!* et Ignace, obéissant dans sa résur-

rection comme il l'avait été dans sa mort, cadavre en se relevant comme il l'avait été en tombant, se remit sur pied... Bientôt après, il apparut à la tête de la jeunesse dans les écoles, à la tête des missions dans les déserts, le premier sur toutes les listes de proscription, le premier à tous les martyres, et l'Europe put dire en le revoyant : Que ne faut-il pas croire de l'immortalité de l'Église, puisqu'elle commande ainsi à la mort !

Rien ne rassure mieux, en effet, sur la vitalité de l'Église, que la vue des ordres religieux qu'elle fait vivre ou revivre, et par qui elle fleurit. Aussi, supposé que la Révolution fût maîtresse en Europe, qu'elle eût incendié nos cathédrales, jonché le sol transtévérin des marbres de la Basilique vaticane, et que le Pape, devenu simple évêque de Rome *in partibus infidelium*, allât, de patrie en patrie, mendier une hospitalité de proscrit, pensez-vous que la terre en aurait fini avec le Christ ? Non : sur son vaisseau de passager en fuite, le Pape enfermerait, comme dans une seconde Arche, un Jésuite, un Dominicain, un Carme, un Curé, c'est-à-dire, tous les chefs de races nécessaires au repeuplement de la catholicité nouvelle ; il viendrait aborder à quelque lointain rivage, et, quand tout serait consommé parmi nous, là, tout serait à recommencer. Bientôt on verrait le touriste zélandais dont parle Macauley, accourir pour rêver au milieu de ces deux solitudes semées de ruines, qui furent Paris et Londres. Pendant qu'appuyé contre une arche brisée du pont Henri IV, il dessinerait les ruines de Notre-Dame, des catholiques inscriraient encore au-dessus du trône de Pierre déplacé, non renversé : *Règne qui n'a point fin*, et des Jésuites s'élanceraient d'île en île pour crier à des chrétientés nouvelles : Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours!...

La légende de la Compagnie primitive de Jésus est un ravissement de mon enfance sacerdotale, qui n'a pas cessé encore de faire battre mon cœur, j'avais besoin de le proclamer. Que si j'ai trop obéi à mes sentiments intimes pour cette grande institution catholique, je demande votre indulgence. Nul, a-t-on dit, n'a les forces de l'amitié, s'il n'en a les faiblesses. Veuillez pardonner aux faiblesses de la mienne, par égard pour sa force, qui n'a pas besoin d'être pardonnée.

Maintenant, si j'ai peu ou mal parlé de vous, ô bienheureux Lefèvre, n'oubliez pas que c'était pour parler de ce que vous aimâtes plus que vous-même, la Compagnie. Si mon hommage n'est pas digne de vos vertus, n'oubliez pas qu'il l'est aussi peu de la profonde dévotion qu'elles m'inspirent. Enfin, si mes efforts me donnent quelque crédit comme suppliant en votre présence, je vous implore en faveur de ce pontife, toujours justement honoré chez les vôtres comme le père de la famille et le premier ami de la maison. Rendez-lui en consolations les bénédictions si aimées qu'il nous donne.

Et puis, laissez-moi placer aussi sous votre patronage, et vos frères, victimes en ce moment d'une persécution presque universelle; et cet auditoire, dont la sympathie les accompagne dans tous leurs prétoires et sur tous leurs calvaires; et moi-même, qui serais si heureux de recueillir au contact de votre âme une étincelle de l'esprit qui les anime. Pénétrez-nous tous de ces sentiments dominants de la Compagnie primitive, qui étaient le mépris des choses présentes et l'amour de ce qui est éternel. Enseignez-nous l'humilité dans les outrages, que vous pratiquâtes si bien à Spire, et l'humilité dans les triomphes, qui fut une des grandes leçons de votre vie. Apprenez-nous la manière de bien parler à Dieu par l'oraison et celle de bien parler aux hommes par la prédication, dans lesquelles vous avez tant excellé. Communiquez aux prêtres ce don apostolique grâce auquel il n'y eut pas deux exemples de défection parmi vos pécheurs convertis ; communiquez aux fidèles ce goût de la perfection qui faisait de vous l'idéal du saint Jésuite, avant même que la Compagnie de Jésus existât. Enfin, gardant pour vous le privilège des extases et des guérisons miraculeuses, dont notre misère est indigne, obtenez-nous un peu de votre ressemblance ici-bas, et votre douce société dans le sein de Dieu.

Amen.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE CÉCILE

PRONONCÉ

LE 22 NOVEMBRE 1874

DANS LA CATHÉDRALE D'ALBI

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE CÉCILE

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.
Le Christ sera glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort. (*Philip.*, I, 20.)

MESSEIGNEURS [1],

La glorification du Christ par la vie et par la mort de Cécile nous reporte à la fin du deuxième siècle, au milieu de l'âge héroïque du christianisme [2].

Dans l'ordre politique, on était à la période des Antonins, sous le règne du philosophe Marc-Aurèle, doux envers tous ses sujets, excepté envers les chrétiens ; à une heure où tous les pays connus étaient renfermés dans l'empire romain, et où ses soldats, échelonnés des bords du Tibre à l'Euphrate, de la Calédonie aux campagnes numides, mettaient autant de temps, pour se rendre d'une garnison à une autre, qu'il en faut à un voyageur moderne pour faire le tour de l'univers.

Dans l'ordre intellectuel, les affectations et les immoralités de la littérature latine avaient fait leur temps ; de nouvelles sources d'inspiration venaient de jaillir. Saint Justin élevait la voix pour la défense du vrai Dieu; Athénagore, pour accuser les idoles. Minutius

[1] NN. SS. les archevêques de Toulouse et d'Albi.

[2] C'est par erreur que le martyre de sainte Cécile avait été placé jusqu'ici, par les historiens, sous le règne d'Alexandre Sévère, en 222. Les découvertes récentes faites dans la catacombe de Saint-Calixte ont autorisé M. de Rossi à reculer la mort de notre sainte jusqu'à l'année 178.

Félix et Clément d'Alexandrie soutenaient les chrétiens au tribunal des persécuteurs; Tertullien, le plus éloquent des Pères occidentaux, était déjà né, et l'on voyait apparaître à l'horizon Origène, que saint Jérôme a surnommé *le plus grand maître des Églises*.

Dans l'histoire du christianisme, c'est le siècle de la Légion fulminante et des martyrs de Lugdunum ; c'est la plus belle époque des catacombes et des amphithéâtres : quand les chrétiens sont partout exterminés comme ennemis des empereurs, des lois et de la nature entière : *Odio generis humani convicti ;* quand les Papes meurent presque tous par la main du bourreau, et quand l'Église, triomphant par le sang qu'elle donne comme par les conquêtes qu'elle fait, grave sur la tombe de ses martyrs des palmes de vainqueur.

Et n'allez pas croire, cependant, que ces temps fussent déshérités de bonheur et de gloire. Non : un grand amour venait d'éclore dans le monde, et il en renouvelait la jeunesse. L'empire croulait, mais on ramassait les ruines pour rebâtir. Aussi, on espérait jusque dans la tombe, tandis que, de nos jours, on s'y couche et on s'y résigne ; on sentait que le travail était un enfantement, tandis que, de nos jours, il ressemble plutôt à la dissolution ; quand Rome leur manquait, les Romains étaient tendrement recueillis par l'Église, tandis qu'aujourd'hui les cœurs inquiets pour la France, en même temps que renégats envers l'Église, traînent le deuil de ces deux patries. En un mot, alors, on avait le pressentiment d'une grande chose qui commençait, tandis que maintenant on porte, dans les angoisses du présent, l'obsession de grands effondrements à venir !

C'est pourquoi je salue avec transport, dans le siècle de sainte Cécile, une manifestation éclatante de la pureté, de la fécondité et de la force qui marquent la période héroïque de l'Église, et, dans Cécile elle-même, l'expression idéale de ces trois grandeurs.

Certes, la pureté était bien nécessaire à cette société romaine qui tombait en putréfaction : aussi l'Église fait éclore des vierges sur la fange de la corruption païenne, de même que l'on sème des fleurs dans un air infecté pour le purifier. Elle infuse la chasteté au cœur du vieux monde, comme le sel dans une chair détériorée, pour en arrêter la dissolution : rendant ainsi aux âmes le secret de la dignité

humaine, aux mœurs publiques les assainissements qui les conservent, et aux nations la vitalité qui les fait durer. La virginité de sainte Cécile fut un des parfums les plus salubres répandus au sein d'une telle décomposition.

La fécondité était bien nécessaire à cette Église qui était encore étreinte, comme l'enfant au maillot, dans les langes de la légalité romaine, et qui, passant sa vie dans les hypogées de ses martyrs, n'avait droit au soleil que pour monter sur les échafauds. Mais bientôt cette minorité opprimée se propage par les cruautés mêmes tendant à la détruire. Partout les martyrs succombent, a-t-on dit, et partout ce sont eux qui triomphent ! De cette sorte, comme la virginité de Marie, la virginité de l'Église devient miraculeusement féconde, et celle de Cécile, par sa popularité séduisante, contribue au prodige de cette multiplication.

Enfin, la force était bien nécessaire à une civilisation épicurienne qui s'éteignait dans une sorte d'anesthésie dégradante, qui avait corrompu jusqu'à la notion du sacrifice de la vie et érigé en courage cette lâcheté suprême, le suicide. Eh bien ! l'Église vient apprendre au paganisme, profanateur de la mort, l'énergie qui la moralise. Les martyrs fondent à cette fin la plus belle école de vaillance qui ait illustré le monde, et Cécile brille parmi les plus glorieux de ces martyrs.

En d'autres termes, Cécile coopérant à la purification des mœurs par le don qu'elle fait de son corps dans son engagement virginal, coopérant à la multiplication des chrétiens par le don qu'elle fait de sa foi dans son apostolat, coopérant au relèvement des courages par le don qu'elle fait de sa vie dans son martyre : voilà les trois ordres de sacrifices et d'influences dans lesquels elle glorifie Jésus-Christ.

Si j'en crois les suaves révélations de son histoire, entre toutes les vierges de l'Église, Cécile fut une des plus chères à l'amour de Marie. Aussi, la Mère de Dieu la prend pour compagne et pour suivante dans ses apparitions à saint Dominique, à Réginal et à Pierre de Vérone. Prions Marie de nous bien faire connaître celle qui a une part de faveur dans son intimité céleste, et dont l'éloge doit être plus particulièrement agréable à son cœur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

De la boue pétrie avec du sang, tel était le fond des mœurs païennes dans le siècle et dans la patrie de sainte Cécile. Le trait le plus significatif de cette corruption, c'est qu'elle ne peut être racontée : car on la flétrit, mais on ne la détaille pas. Ce que furent alors, en dépravation, en gourmandise, en cruauté, les maîtres du monde, serait le cauchemar éternel de la postérité, s'il ne restait à ces monstres couronnés la circonstance atténuante de la folie. Ce que furent les fêtes de cette religion ne pourrait être dit dans celles de la nôtre, sans mettre en fuite les anges et les adorateurs de ce sanctuaire. Enfin, ce que furent les multitudes dans cette Rome où l'on faisait pleuvoir sur l'amphithéâtre une rosée parfumée de nard, où l'on semait l'arène du cirque d'une poussière d'ambre et d'or, où l'on portait à la main, en été, une boule de cristal pour ne pas suer, où Octavius payait cent mille francs un barbeau pour sa table, et où Apicius se tua pour n'en être pas réduit à vivre avec dix millions de sesterces : ce que fut, dis-je, cette civilisation, c'est là un cloaque sur lequel l'histoire étend le voile de ses réticences, et dont la révélation sera l'épouvante du dernier jour.

Comment s'y prendra le christianisme pour désinfecter ce corps gangrené du monde romain? Il suscite une série de types inconnus, destinés à transformer par leur exemple la moralité publique, et, en tête de ces phalanges régénératrices, paraissent les vierges. Comme c'est la femme qui servit d'instrument à la dissolution des mœurs, c'est elle qui doit avoir l'initiative de leur restauration: en Magdeleine, Jésus la constitua réformatrice par la pénitence; en

Marie et sa virginale postérité, elle devient réformatrice par les charmes de son innocence. Le sensualisme païen la verra sous ces attraits nouveaux, il s'éprendra d'elle, il rougira de lui-même, et le règne de la pudeur commencera sur la terre. Cette pudeur est tellement l'effet du christianisme, qu'elle en devient le signe. Aussi les tyrans demandent indifféremment à leurs victimes le sacrifice de leur Dieu ou celui de leur virginité. Sainte Potamienne et les sept vierges d'Ancyre peuvent racheter leur vie en souscrivant à leur déshonneur. En un mot, le christianisme est la source si authentique de la pureté, que la pureté est regardée comme la profession du christianisme.

C'est donc la virginité qui fut l'arome purifiant de cette décadence putride, et, parmi les fleurs qui le produisirent, aucune n'embauma mieux l'Église et le monde que Cécile. Elle exerça d'abord cette influence par l'incorruptibilité de sa vie : *Sive vitam.*

Cécile est d'origine aristocratique, et sa généalogie, remontant jusqu'à l'époque des rois, participe de l'éternité de Rome. Les pontificats, les faisceaux consulaires, les triomphes militaires, toutes les gloires de la patrie ornèrent jadis sa maison. Ses aïeux ont porté, tour à tour, les surnoms de Macédonique, de Numidique, de Crétique, de Baléarique; les femmes de sa famille furent alliées aux empereurs, et tous les rayons de cette illustration si antique se concentrent sur son jeune front. Or, voici de quelle manière cette Cécile de la nouvelle Rome efface les fastes de la *gens Cæcilia* écrits dans les annales de l'ancienne.

Comme bon nombre de patriciennes de cette époque et de sa race, elle est baptisée : de la villa de ses ancêtres, située sur la voie Appienne, elle se rend dans les souterrains voisins, où Urbain, vicaire du pape Éleuthère, célèbre les saints mystères et enseigne la nouvelle religion. C'est elle qui entretient, sur le chemin des catacombes, des pauvres échelonnés en sentinelles pour avertir les chrétiens se rendant aux assemblées nocturnes, s'ils peuvent avancer sans péril. Avant ces réunions, on la voit en compagnie des plébéïennes, dans les ambulacres sacrés, vêtue de la cyclade brodée d'or que son rang lui impose ; mais, pendant ces réunions, elle prie comme la plus humble de tous. Or, sous les voûtes des

cimetières de Priscille et de la voie Ardéatine, à la clarté incertaine des lucernaires et des flambeaux résineux, la jeune vierge a vu représentés les traits de Marie tenant Jésus entre ses bras, et, en entendant l'explication de ce mystère, une noble émulation s'est emparée de ses désirs. C'en est fait : quand ses parents lui imposeront l'union conjugale, les merveilles du chaste foyer de Nazareth se renouvelleront sous le toit des Cécilius ; et elle peut donner la main à un homme, malgré sa donation à Dieu, parce que son ange a reçu ordre de se montrer à elle pour la rassurer sur les suites.

Ne croyez pas, cependant, qu'elle compte sur sa conservation miraculeuse sans tâcher de la mériter. Elle porte sur sa poitrine le livre des Évangiles, afin de purifier son cœur à ce contact. Elle jeûne souvent jusqu'au soir, pour bien préparer son âme. Elle meurtrit sa chair innocente par un cilice dont on sent encore les nœuds, sous le tissu intact de sa tunique brodée, à la seconde invention de son corps, en 1599 : en un mot, elle vit en ange, pour être traitée en ange. Aussi, quand Valérien, de noble origine comme elle, mais de famille païenne, lui est présenté, elle ne le refuse pas : car, de même que la conjonction des astres s'opère de loin, dans les profondeurs du firmament, par le mélange de leurs rayons, de même leur mariage sera uniquement la rencontre de deux âmes sous le regard immaculé de Dieu.

Mais voici le jour de ces noces virginales. Tout s'ébranle dans les deux palais des Cécilius, au Champ de Mars, et des Valérius, dans la région transtibérine. Cécile se rend de l'un à l'autre avec ses cheveux partagés en six tresses, selon la coutume des vestales, un voile couleur de flamme qui la cache au regard des hommes sans la ravir au regard des anges, et une robe de laine blanche unie, comme celles que tissait de ses royales mains son aïeule, la femme de Tarquin, Caia Cæcilia [1]. Elle s'avance précédée des torches nuptiales, accompagnée publiquement des pompes païennes, en secret des prières des chrétiens, et répétant cette invocation du prophète : « Que mon cœur et mon corps demeurent imma-

[1] Description empruntée aux *Actes* de la sainte.

culés, afin que je ne sois pas confondue » : *Fiat cor meum et corpus meum immaculatum, ut non confundar* [1].

Quand l'heure fut venue, Cécile dit à son époux : « Mon jeune et « tendre ami, j'ai un secret à te confier ; jure que tu le garderas. » Valérien ayant donné sa parole, Cécile continua : « J'ai fait à mon « Dieu de chastes serments, et, depuis, un ange veille sur mon « corps pour le garder. Si tu respectes sa présence, l'ange te « bénira ; sinon tu serais puni. » Saisi d'étonnement à la révélation naïve de cette innocence, Valérien promet d'obéir, mais à la condition que l'ange lui apparaîtra en témoignage. « Nul ne peut voir « les anges, » ajoute Cécile, « s'il ne fut lavé dans les eaux du « baptême. » — « Eh ! quel est celui qui me purifiera, afin que je voie ton ange ? » dit Valérien. Cécile répondit : « Rends-toi à trois « milles de la ville, sur la voie Appienne. Demande aux pauvres « qui veillent le long du chemin et qui me connaissent la demeure « du vieillard Urbain, pontife des chrétiens, caché au milieu des « tombeaux. C'est lui qui purifie les hommes afin qu'ils puissent « voir les anges ; et quand tu rentreras dans cette chambre, tu « apercevras le mien qui sera devenu ton ami. »

Valérien frappe à la porte d'Urbain aux premiers feux du jour. Il raconte les mystères suaves du cœur de Cécile, et le vieillard tombe à genoux pour rendre grâces au Ciel. Cependant, un personnage vénérable, couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant à la main un livre aux lettres d'or, apparaît au vieillard et au jeune homme. C'est le grand Paul qui descend du ciel pour instruire le néophyte, en lui disant : « Lis les paroles de ce livre, « et crois. » Valérien parcourut la page sainte, puis il s'écria : « Rien n'est plus vrai, rien ne doit être cru plus fermement ! » Et Urbain, l'ayant purifié à la fontaine du salut, lui dit de retourner auprès de son épouse.

Cependant Cécile n'avait point quitté la chambre nuptiale ni cessé de prier. Quand Valérien, couvert de la robe blanche des néophytes, revint à elle, il la trouva prosternée, tandis qu'un ange aux riches couleurs et aux ailes brillantes veillait auprès. Il tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis. Il en

[1] Ps. CXVIII, 80.

posa une sur la tête de Cécile, une autre sur celle de Valérien ; et, faisant entendre les accents du ciel, il dit aux deux époux : « Méritez de les conserver par la sainteté de vos corps, car c'est du « jardin du Paradis que je vous les apporte. Ces fleurs ne se fane- « ront jamais ; mais personne ne pourra les voir, s'il n'est digne « comme vous par sa chasteté de cette faveur. »

Après le départ de l'ange, Cécile et Valérien s'épanchèrent dans l'ivresse des félicités célestes qu'ils venaient de recevoir. Leur conversation durait encore, quand Tiburce, frère de Valérien, impatient de le revoir ainsi que sa nouvelle sœur, les aborde en les pressant dans ses bras. Mais quelle n'est point sa surprise ! On est dans les mois de l'hiver, et il sent émaner de la chevelure des jeunes époux le parfum des fleurs les plus odorantes du printemps. Alors Valérien explique les invisibles couronnes qu'ils portent, et par quel moyen son frère obtiendra le privilège de les voir. Le lendemain, de même que saint Paul fut le catéchiste de Valérien, Cécile le devient de Tiburce ; et ces trois âmes fraternelles, réunies par elle dans la foi et dans la chasteté, en attendant qu'elles le soient dans le martyre, formèrent un faisceau d'indicible attrait pour le bien-aimé qui se plaît au milieu des lis, et pour les chastes générations qui les suivent à l'odeur de leur parfum. *Dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia* [1].

Et si je loue Cécile par les Actes de son martyre, ne croyez pas que je les embellisse ; j'en altère plutôt le ravissant idéal en les abrégeant. Aussi, dès qu'ils furent connus, ils se répandirent dans la catholicité, comme une composition d'aromates. Le monde crut avoir une vision du Paradis. En ce siècle impur de Commode, où Vesta ne trouvait plus de prêtresses, même avec les honneurs et les honoraires de la loi, une foule innombrable de vierges, sans autre perspective que le martyre, se vouaient à la garde des ossements sacrés. Enfin, des admirations, des courages, des conversions inouïes, éclatèrent devant la pure mémoire de nos héros. Car cette virginité, elle aussi, était une démonstration de la foi : l'homme croit aisément à Dieu quand il croit à ses anges...

[1] Cant., II, 16.

et quel moyen de ne pas croire aux anges en voyant vivre et mourir Cécile, Tiburce et Valérien ?

Il se dégage donc une vertu purifiante de l'incorruptibilité de notre sainte dans sa vie, il s'en dégage une autre de son incorruptibilité dans la tombe : *Sive per mortem*. La décomposition matérielle est la suite du péché. Plus nous nous épurons par l'innocence, plus nous nous rapprochons de cet état primitif où nous devions entrer dans l'immortalité sans passer par les opprobres de la mort. Sainte Cécile est un exemple de cette conservation de la matière embaumée dans sa pureté. Aussi, pour elle, la tombe est encore le trône de sa beauté : *Est suus truncis honor et venustas ;* et de même qu'à la dernière invention de son corps, on ne brûla point d'encens, parce que l'arche de cyprès où elle repose en faisait l'office, de même, tandis que les exhalaisons des autres cercueils sont corruptrices, celles qui émanent de sa dépouille sèment des germes de résurrection.

Certes, Cécile n'emporta point dans la mort cet orgueil qui caractérisa ses ancêtres, l'amour des grands tombeaux. Aussi, tandis que celui de son aïeule Cécilia Métella s'étale, avec le luxe de ses colossales assises, de sa frise et de son sarcophage somptueux, d'un côté de la voie Appienne, rivalisant de splendeur avec les aqueducs et les ondulations de la campagne romaine ; de l'autre côté, une nouvelle Cécile, bien plus illustre que la femme de Crassus, et du même sang, est ensevelie sous une colline de ses biens de famille, dans une crypte que vingt fois les éboulements du sol viendront combler. Mais c'est en vain que les chemins de cette catacombe s'obstruent, les cœurs ne savent pas l'oublier ; et même quand on ne connaît plus la place où dort notre martyre, la piété chrétienne, toujours éprise de sa mémoire, se tournera vers tous les souterrains de cette région, en disant : « A sainte Cécile » : *Ad sanctam Cæciliam.*

Ainsi, jusqu'au neuvième siècle, Cécile est toujours présente et agissante dans l'Église, quoique sa tombe soit cachée. Son nom est inscrit au canon de la messe, alors que sur les trente papes qui furent déjà martyrs, six à peine figurent dans ce diptyque sacré. De cette sorte, sur tous les autels de la terre comme dans

le ciel, la vierge suit l'Agneau partout où il va. Durant longues années, on lit les actes de son martyre à l'ambon de son église. Les prêtres racontent ses passions sur le calvaire même où elle les endura. Sa fête est précédée d'un jour de jeûne. Plus tard, les saints, tels que la bienheureuse Oringa, se féliciteront d'être gardés par le même ange qui la protégea ; et ses ossements prophétisent sans cesse, quoique personne ne sache plus où ils sont.

Un jour, l'Église veut retrouver ce trésor, qu'on accuse vainement les invasions lombardes de lui avoir ravi ; le pape saint Pascal sera l'instrument des curiosités de cet amour. Oui, Pascal a vu la basilique transtibérine, bâtie sur l'ancienne demeure de sainte Cécile, tomber en ruine, et il est saisi de la pieuse ambition de ramener cette patronne dans sa maison restaurée. Mais où la découvrir parmi cette armée de confesseurs couchés dans les catacombes de Saint-Sébastien ? Vingt-huit chariots d'ossements sacrés ont été levés de ces corridors mortuaires, pour être déposés sous les dalles du Panthéon. Trois mille cinq cents corps de martyrs sont entassés derrière les tables de marbre qui tapissent les murs de Sainte-Praxède ; et maintenant que tout le sol où Cécile fut mise en terre a été exploré, qui pourra dire où elle repose ? Une vision l'indique à saint Pascal : la crypte est sondée conformément à la vision ; et, après six cent cinquante ans de sommeil, l'angélique enfant fut retrouvée dans son coffre de cyprès, belle comme au jour où Urbain l'y ensevelit. La terre avait traité ce joyau de nos siècles héroïques comme les pierres précieuses dont elle n'altère point l'éclat. Ni les ravages des hommes ni les ravages du temps n'avaient porté atteinte, soit à la chaste beauté de son repos, soit à l'éclat de ses vêtements brochés d'or, soit au bois de son cercueil.

Le huit des ides de mai 822, une grande pompe se déployait sur les chemins qui mènent de la catacombe de Saint-Calixte à la basilique de Sainte-Cécile : c'était Cécile elle-même, un instant perdue, mais non oubliée, qui renaissait pour la ville de Rome. Elle rentrait triomphalement, avec Tiburce, avec Valérien, dans cette maison où elle les avait préparés au martyre avant de le souffrir. Sa chambre nuptiale était changée en un temple magnifique ; là, du repos de sa pure couche, elle allait passer à celui d'un autel chargé

des trésors de la catholicité. Enfin, neuf cents corps de martyrs étaient tirés des catacombes pour lui servir de garde d'honneur à cette place où, vivante, elle fut couronnée par la main des anges ! Et, à ce spectacle, l'enthousiasme de la pureté faisait battre les cœurs enivrés de cette promesse : « Heureux ceux qui furent immaculés dans leurs voies ! leur héritage ne périra point. » *Hæreditas eorum in æternum erit* [1].

Pendant huit autres siècles, la piété de Rome s'imposa le sacrifice de ne point regarder ces reliques, auxquelles l'intégrité de la virginité avait transmis l'intégrité du tombeau. Mais, le 20 octobre 1599, Paul Sfondrate, cardinal du titre de Sainte-Cécile, fut saisi d'un désir éperdu de contempler les traits de votre patronne : il ordonna les fouilles nécessaires pour une seconde élévation de son corps. Après quelques travaux, deux sarcophages de marbre blanc apparurent au-dessous de l'autel : dans l'un devaient être les restes de Valérien et de Tiburce ; dans l'autre, ceux de Cécile. On enlève la table de marbre qui recouvre celui-ci. Moment solennel ! on trouve intact, à l'intérieur, le coffre de cyprès qui, d'après la tradition, renferme la fille des Cécilius. Et maintenant, qui osera le premier porter la main sur cette arche sacrée ? qui éveillera la bien-aimée de l'Époux céleste sur cette couche de son repos triomphal ? *Neque evigilare faciatis dilectam* [2].

D'une main tremblante d'émotion, Sfondrate ouvre le cercueil devant des témoins nombreux et choisis. La vierge dormait encore dans la grâce modeste où la fixa le supplice de son martyre, ainsi qu'Urbain l'avait placée en 178, ainsi que saint Pascal l'avait vue et conservée. Sous la gaze de soie dont ce dernier la couvrit, on voit encore scintiller l'or des vêtements de Cécile ; sur sa tunique, on distingue les traces glorieuses de son sang virginal ; à ses pieds reposent toujours les linges teints de la pourpre de son martyre. Étendue sur le côté droit, les bras jetés en avant de son corps, elle semble dormir ; enfin sa tête, par une inflexion touchante, est retournée vers la terre, parce que le dernier coup du licteur lui ôta la force de la relever, et l'on dirait moins une morte qu'une victime frappée qui va mourir !

[1] Ps. xxxvi, 18.

[2] Cant., ii, 7.

A cet aspect, lieux témoins de son arrivée ici, sous Marc-Aurèle, murs antiques des Valérius qui tressaillîtes en la recevant comme fiancée, seuil béni par les pauvres où elle distribuait ses aumônes, oratoire sacré où les anges lui parlaient, salle du caldarium encore palpitante de ses dernières prières et de son dernier soupir, la reconnaissez-vous dans toute la majesté de son martyre, telle qu'elle était le jour où elle vous quitta pour les souterrains de Saint-Calixte, telle qu'elle était le jour où saint Pascal vous la rapporta?

Oui, mes frères, elle est reconnue : aussi Rome prépare encore à Cécile une mémorable translation. Quatre cardinaux porteront sa dépouille, quarante-deux la suivront; Clément VIII, durant cette marche glorieuse, appuiera la tête au bois du cercueil pour se faire bénir par ce bienfaisant contact; enfin, la postérité elle-même sera associée et perpétuellement présente à cette fête : car Baronius, dans ses *Annales*, dessine comme témoin oculaire les traits de Cécile retrouvée, et Étienne Maderne, de son côté, éternise par son habile ciseau l'attitude de la vierge dans son tombeau! J'ai parlé de la statue de Maderne : malheur à qui n'a pas senti battre son cœur et conçu des aspirations angéliques en face de ce marbre virginal! Jamais, auprès d'aucun mausolée chrétien, on ne sentit mieux la force et l'accomplissement de ces paroles : « Portez Dieu dans votre corps; le Seigneur conserve les ossements de ses saints » : *Portate Deum in corpore vestro* [1]; *custodit Dominus omnia ossa sanctorum suorum* [2].

Votre patronne a-t-elle fini de moraliser par la vertu de sa tombe? Non : l'invention de sa tombe elle-même sera bienfaisante comme le fut celle de sa dépouille. Par une contradiction inexplicable, cette Rome qui a le culte de l'antiquité chrétienne, parce qu'elle a le dépôt de la Tradition, après avoir retrouvé le corps de la vierge chérie, oublia la place où il avait été enseveli. Les invasions, et peut-être les industries d'une piété tutélaire avaient scellé ce souterrain. Cependant le peuple, dont l'amour est plus fidèle que la mémoire, disait toujours en se dirigeant de ce côté : Allons

[1] I Cor., VI, 20.

[2] Ps. XXXIII, 21.

à sainte Cécile. Mais où Cécile fut-elle déposée jusqu'à son exhumation par saint Pascal ? Mystère, dont l'explication, réservée à nos jours, valut à Cécile un nouveau triomphe dans la mort !

Un archéologue de génie, après avoir étudié les anciens itinéraires de Rome souterraine, dit un jour, en montrant un renflement de sol couvert par la *vigna Amendola :* « C'est là-dessous que s'étend le cimetière de Calixte, c'est là que fut le premier lit de repos de Cécile : tous les autres qu'on lui assigne, sont des imaginations d'un saint amour, qui croit voir son objet même là où il n'est pas. » Sur cette promesse inspirée, les excavateurs se mettent à l'œuvre. Ils pénètrent d'abord dans une grande crypte, qui fut, pendant nos âges héroïques, le lieu de sépulture des papes, comme l'attestent les couvercles brisés de leurs tombeaux. De là, ils passent dans une salle contiguë de la *cité des morts*, et, merveille émouvante ! ils se trouvent dans l'hypogée de sainte Cécile ! Oui, c'est ici, et comment en douter? Voilà une fresque du sixième siècle qui représente la martyre en prière, les bras étendus ; voilà, au-dessous d'Elle, un pontife revêtu de la *casula*, qui est nommé Urbain par l'inscription murale ; voilà les alvéoles où reposaient, près de leur sœur, Valérien et Tiburce ; enfin, voilà l'arcature sous laquelle elle reposa dans le sarcophage enlevé par saint Pascal ! Sans doute le tombeau est vide aujourd'hui, mais cette place toute seule raconte à l'âme des choses ineffables ; et le bruit de cette découverte, en 1856, renouvela les émotions de 822 et de 1599 dans le cœur de la ville attendrie.

Je les ai vues, les fêtes annuelles célébrées à ce sépulcre retrouvé, et le souvenir en est resté ineffaçable dans mon cœur !

Dès le matin on dit des messes près du saint tombeau, sur un autel composé des dalles qui fermèrent les *loculi* des martyrs. L'intérieur de l'arcade où gisait jadis le cercueil, est orné des dernières fleurs de la Campagne romaine. Les galeries obscures du labyrinthe sacré sont éclairées par les lampes de grès qui servirent à ses anciens fossoyeurs. Voilà l'immense dortoir de cette population de confesseurs que Cécile convia à venir loger chez elle et près d'elle après leur triomphe. Voilà où une partie de l'Église triomphante habitait jadis, pour crier à l'Église militante qui combattait au-dessus : Espérance au tribunal des bourreaux !

Puis, quand on a respiré le parfum de ces grands siècles, en foulant les feuilles de roses et de laurier, on retrouve, au dehors, les derniers rayons du soleil d'automne, nuancés, à l'horizon sabin, d'une teinte d'azur ; on s'en retourne par cette voie Appienne que l'ancienne Rome appelait la reine des voies, *regina viarum*, et que Cécile parcourut souvent pour se rendre à sa campagne, avant d'y passer pour se rendre à son tombeau ; enfin, après avoir visité la place où elle fut à Saint-Calixte, on visite celle où elle est dans le Transtévère, on passe de sa cellule sépulcrale à ses reliques glorifiées, et l'on rentre chez soi tout pénétré de la grâce de ceux qui ont aimé Notre-Seigneur jusqu'à l'incorruption de la vie : *Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum nostrum Jesum Christum in incorruptionem* [1].

O noble et pure Cæcilia ! je m'oublie dans votre histoire, parce qu'elle est votre panégyrique le plus beau. Et ce panégyrique n'est pas une stérile poésie : en vous regardant, on se transfigure ; votre commerce est une fréquentation d'ange qui porte à le devenir ; on vous respire comme un bouquet qui éloigne les contagions malsaines, et cependant ce n'est pas là toute votre influence sanctifiante : car, vierge, vous coopérez à la purification du monde par le don de votre corps ; mais, apôtre, vous travaillez à la multiplication chrétienne par le don de votre foi.

[1] Ephes., VI, 24.

DEUXIÈME PARTIE

La femme vierge fut le premier type produit par le christianisme pour régénérer, la femme apôtre fut le second, et il faut avouer que ce n'était pas trop des deux ! Cécile les réunit en elle. Rome païenne est cette prostituée dont parle saint Jean, qui a fait boire tous les rois dans la coupe de ses abominations ; elle est condamnée à tomber, et la fumée de ses embrasements montera dans les siècles des siècles ! Mais, païenne ou chrétienne, Rome restera à la tête d'une conquête universelle, et son second empire surpassera le premier. Aussi, tandis qu'elle perd le successeur d'Auguste, elle garde le successeur de saint Pierre. Et, de cette cité néfaste qui portait jadis aux extrémités du monde le cynisme de ses cruautés et de sa corruption, s'élance la sainte propagande de la pureté et de l'amour. Il y a plus : les ordres qui venaient du Capitole ne passaient pas l'Euphrate ; la voix qui descend du Vatican retentit dans toute la terre, si bien que l'empire de Marc-Aurèle n'est qu'une province sur la carte de la catholicité. Sans doute, de même qu'il n'y avait qu'un intermont du Capitole à la roche Tarpéïenne, il n'y a qu'un pas du Vatican aux catacombes ; seulement, si la puissance qui est renversée de la roche Tarpéïenne se brise, celle qui descend aux catacombes ne tombe pas : car plus elle est humiliée, plus elle est obéie, et aussi bien que du haut de leur trône, les papes règnent du haut des échafauds.

Or, au siècle de Cécile, il y avait un grand ensemencement sur le territoire de cette domination. Immense travail, qui n'est pas fini encore. Heureusement l'Évangile n'est pas une semence dévorée par les vers. La semence de la vérité est encore plus incorruptible que celle du pain, et, puisque des grains de blé recueillis

à Herculanum ont germé et produit des épis après dix-sept cents ans de sommeil vital, il n'est pas possible qu'après le même temps la parole de l'éternel semeur ait perdu la vertu qui fructifie. On ne doutait pas de ce sens commun au temps de Cécile ; néanmoins on se pressait de semer, et Cécile fut du nombre des femmes qui, selon l'expression de saint Paul, travaillèrent à l'Évangile. Comme ses ancêtres, parmi lesquels comptaient Scipion et Pompée, contribuèrent à l'extension de la première Rome, elle collabore aux progrès de la seconde dans la vie et dans la mort : *Sive per vitam, sive per mortem.*

Sans doute elle est apôtre par sa virginité même, car heureuse celle qui est ainsi stérile et sans souillure! elle cueillera des fruits dans les âmes : *Felix est sterilis et incoinquinata..., habebit fructum in respectione animarum sanctarum* [1]. Heureuse celle à qui Jésus a dit : « Je veux vous épouser à jamais ! » *Sponsabo te mihi in sempiternum* [2] : car, si de l'union de la femme avec l'homme naissent les hommes, de l'union de la femme avec Dieu naissent les chrétiens. Mais, indépendamment de cette suprématie indirecte, Cécile a exercé, sa vie durant, une influence immédiate sur les âmes, dont voici les preuves et les trophées : *Sive per vitam.*

Son premier apostolat fut à l'adresse de Valérien et de Tiburce, et les mâles accents de cette apologétique en famille rappellent l'époque et la force de Tertullien. « Est-ce que des statues de terre, « de bois ou d'airain, » s'écrie-t-elle, « pourraient être des dieux? « Ces vains simulacres, sur lesquels les araignées tendent leur « toile, les oiseaux déposent leurs nids ; ces blocs façonnés, dont « la matière est tirée des entrailles de la terre par des malfaiteurs « condamnés aux mines, seraient estimés les maîtres du monde ! « Dis-moi, Tiburce, y a-t-il une différence entre un cadavre et « une idole ? Au moins le cadavre a des sens qui ont jadis rempli « leur office, mais l'idole a commencé par la mort et demeure « dans la mort [3]. »

---

[1] Sap., III, 13.

[2] Osee, II, 19.

[3] Voyez les *Actes*.

Et puis s'engage, entre Cécile et ses interlocuteurs, un dialogue sur l'immortalité, où la démonstration s'élève bien au-dessus des balbutiements de Socrate et de Platon.

Cependant, enivrés de ces leçons gracieuses et fortifiantes, les jeunes patriciens oublient totalement le monde pour le ciel. Leur vie se passe à ensevelir les martyrs, au risque de partager bientôt leur sort. Un jour, ils sont traduits, et alors Cécile se présente pour les confesser eux-mêmes, au moment où ils vont confesser Jésus-Christ. A la vue de ces trois héros, aimable fleur de la jeunesse romaine, courant à la mort comme à un festin, Maxime, secrétaire du préfet Almachius, saisi par la beauté du spectacle, subjugué par la grâce, se déclare chrétien. Après lui tous les témoins, tous les officiers de justice passent au Dieu de Cécile; et le lendemain, quand l'heure de l'exécution est venue, il ne se trouve point, parmi les soldats, un seul bourreau pour l'époux et pour le frère de la jeune patricienne, parce que tous sont la conquête de son apostolat.

Et comme elle unit, dans son zèle prosélytique, le courage des actes à celui des paroles ! Certes, ils devaient se chérir d'une vive tendresse, ces trois enfants unis par de célestes liens ! Mais, en ce temps-là, on avait pour Jésus-Christ un tel amour, que les autres n'étaient rien en comparaison ; et puis, on professait une foi si vive à l'immortalité, que la séparation par la mort ne semblait qu'un adieu jusqu'au lendemain ! Aussi, l'aurore de la matinée du martyre s'étant levée, Cécile fut la première à rompre le silence en disant : « Soldats du Christ, revêtez-vous des armes de la lu-« mière, et marchez à la couronne de vie qui vous attend. » Ici, les Actes ne consacrent pas un seul mot au déchirement de la séparation, pas un seul mot au deuil de cette femme restant seule, dans sa maison silencieuse, pendant que ses angéliques compagnons vont livrer leur tête sur la place du Pagus Triopius, qui s'appelait place des Massacrés : *Locus trucidatorum*.

Heureusement pour les martyrs, ce Pagus était situé près de l'habitation où Urbain leur avait appris comment on voit les anges; heureusement pour Cécile, il était aussi voisin de sa villa, où elle put, le soir, aller recevoir leurs corps apportés par les chrétiens. Dans ce revoir après la mort entre les martyrs et leur

sœur, quelle source d'émotions pour celle-ci ! Mais elle baise, sans pousser un cri, ces dépouilles triomphales, elle les ensevelit de ses mains au cimetière de Prétextat ; et l'éloquente Romaine qui prononçait naguère, dans le prétoire d'Almachius, des discours beaux comme l'*Exhortation au martyre,* d'Origène, renferme tout son deuil de femme dans ce sentiment d'apôtre gravé sur une tablette de marbre, aujourd'hui transportée des catacombes dans sa basilique : *Aux saints martyrs Tiburce et Valérien, au jour de leur naissance céleste, le* 18 *des calendes de mai.*

Cécile n'en a pas fini avec sa tâche d'apologiste : jusqu'à son dernier soupir, elle parlera et convertira. Elle était trop connue dans Rome par sa noble condition, par sa profession courageuse de la foi et par la mort de ses chers martyrs, pour qu'on différât de lui demander compte au nom des dieux de l'empire. Les sicaires d'Almachius se présentent donc à elle, la conjurent de ne pas vouer tant de grandeur, de jeunesse et de charmes à la mort. Cécile répond : « Frères, écoutez-moi : vous êtes les officiers d'un « magistrat dont la conduite vous fait horreur. Quant à moi, il « m'est glorieux de souffrir pour Jésus-Christ ; mais comme je « vous plains d'être au service de l'injustice et des idoles ! Ne « me parlez pas de ma jeunesse : mourir pour le Christ, ce n'est « pas la sacrifier, c'est la renouveler ; c'est avancer un peu de « boue pour recevoir de l'or, c'est échanger une demeure étroite « et vile contre un palais magnifique : car, entendez-le bien, no- « tre Dieu ne se contente pas de nous donner poids pour poids ; « mais ce qu'on lui offre, il le rend au centuple, et il y ajoute « la vie éternelle [1]. » Etonnés de ce courage devant la mort, les assistants ne pouvaient plus contenir leurs larmes. Alors Cécile monte sur un bloc de marbre, et, d'une voix inspirée, elle crie à la foule : « Croyez-vous que ce que je viens de vous dire soit la « vérité ? » Et toute l'assistance, vaincue par l'ascendant de tant de foi et de charmes, répond : « Oui, nous croyons que le Dieu qui « possède une telle servante est le véritable Dieu ! » Le lendemain, Urbain, mandé par Cécile, vint la bénir une dernière fois, et

[1] Voyez les *Actes*.

administrer le baptême à quatre cents néophytes qui étaient le fruit de sa dernière prédication.

C'est ainsi que le patriciat romain continuait à l'apostolat, par le sang des Cécilius, le concours qu'il lui prêta jadis par Cornélius et Lucine. Le christianisme n'était donc pas, comme on l'a cru, la secte des bateliers juifs et des artisans romains [1]. La branche aînée de la *gens Flavia* lui avait fourni des adeptes et des martyrs ; dans quelques années Tertullien pourra écrire : « Nous remplissons « votre sénat et jusqu'au palais de votre empereur. » Cécile était de la condition de ces croyants influents qui en suscitaient d'autres. Sans doute, en voyant l'Église représentée sous forme d'*orante* dans les peintures des catacombes, elle avait appris que la première puissance de la foi, c'est la prière ; mais elle savait que la seconde, c'est la parole, et elle s'en servait pour Jésus-Christ avec une autorité irrésistible. De cette sorte, la même aristocratie qui porta ses aigles aux frontières du monde connu, en ouvrira les chemins à la Croix. Aussi, le voyageur qui visiterait la civilisation des Antonins, serait bien insensé de croire aux apparences hiérarchiques établies par les constructions romaines. Sans doute, sur les collines de la Campagne on voit les palais des grands, dans les caves le séjour des esclaves, et plus bas encore les souterrains des chrétiens. Mais, dans ces souterrains, les maîtres du monde descendaient quelquefois pour en préparer la conquête à Jésus-Christ. Là, les parents des Césars se jetaient dans les bras des fils de Spartacus, et l'embrassement de ces deux extrêmes, qui ne s'étaient jamais touchés, commence la marche victorieuse de l'Évangile ainsi que la formation de cette famille universelle qui aura nom la *catholicité*.

Et néanmoins, Cécile ne termine pas son apostolat avec sa vie : elle exerce des influences d'outre-tombe qui sont sa prédication dans la mort. Tout étant idéalement beau en elle, les arts, qui sont la religion de l'idéal, l'ont adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Eh ! comment exprimer ce qu'elle communiqua de pureté à la terre

[1] Voyez dom Guéranger et M. de Rossi sur la généalogie aristocratique des premières familles chrétiennes à Rome.

par cette vertu séduisante ? Vous l'avez vue apôtre de la vérité, regardez-la dans son apostolat du beau : *Sive per mortem.*

Elle règne d'abord sur la musique. Pendant le festin de ses noces, elle n'entendit pas les concerts des réjouissances nuptiales, parce qu'elle était ravie en extase par les chœurs des anges : c'est pourquoi elle fut regardée, depuis, comme confidente de la musique des cieux, et préposée aux saints cantiques de la terre. D'ailleurs, son âme et sa vie étant un hymne d'amour, il convenait de l'honorer comme une glorieuse expression de cette vérité : « Je chanterai dans la voie immaculée. » *Psallam in via immaculata* [1]. Tout chante, en effet, en Cécile, depuis ses premières paroles à Valérien jusqu'à son dernier acte de foi devant les bourreaux. Aussi le plus mondain des arts s'est placé sous la protection de cette céleste musicienne. Les profanes acteurs qui ne viennent pas à l'église pour Dieu, y paraissent pour célébrer sa fête ; les plus illustres compositeurs lui dédièrent leurs partitions. Enfin, il n'y a pas jusqu'à notre société corrompue qui ne la place comme muse chrétienne de l'harmonie parmi les décorations de ses scènes lyriques ! O pure enfant, qui ne chantiez qu'avec les anges, qui nous êtes représentée, par la tradition, tenant l'orgue dans les concerts des cieux, qui avez plus fréquenté les catacombes que les théâtres, pardonnez-nous cette profanation, qui insulte à votre pudique regard, en vous imposant des spectacles impurs que les bourreaux vous ont épargnés.

Elle règne encore sur la peinture, partant sur l'art qui moralise par les enchantements de la vue, comme sur celui qui élève par les plaisirs de l'ouïe. Quel type de beauté morale Cécile a offert, sous ce rapport, aux contemplations chrétiennes ! Son image a tenté le pinceau des plus grands artistes, depuis Cimabue et Fiésole jusqu'à Paul Delaroche : mais qu'on la considère en son couronnement de fiancée, dans la fresque de l'église du Divin-Amour, à Rome, ou dans le poème écrit en son honneur sous cette splendide voûte ; qu'on la regarde recevant à genoux le dernier coup de la main du licteur, d'après Jules Romain, ou exposée aux vapeurs du caldarium, d'après Marc Antoine ; qu'on

[1] Ps. c, 2.

la suive sur la frise de Saint-Vincent-de-Paul, par Flandrin, seule au milieu des autres vierges qui marchent deux à deux, et enlevant au son de l'orgue portatif toute cette procession angélique qui s'avance vers l'Agneau ; qu'on la visite à Bologne éclairant tout un musée de la splendeur ineffable que jeta sur ce front le génie ébloui de Raphaël : partout Cécile parle aux âmes, partout elle est apôtre dans les transfigurations de sa vie posthume. Je viens de nommer le musée de Bologne ; j'y ai été, ne me demandez pas ce que j'y ai vu : j'y ai vu Cécile dans un même cadre, entre saint Paul et saint Jean, saint Augustin et Magdeleine ; Cécile foulant aux pieds les instruments de la musique profane et laissant tomber le sien, parce qu'elle entend les accords des cieux. Mais les rayons de cette vision m'ont ôté les yeux et la mémoire, je ne sais plus rien du reste ; seulement, de même que le Corrège s'écria en présence de cette peinture : « Moi aussi je suis peintre ! » *Anch'io son pittore !* combien de fois, au souvenir des traits ineffables de Cécile, n'ai-je pas dit en mon cœur : Moi aussi je suis chrétien !

Enfin, elle règne sur l'architecture, qui est la réunion de plusieurs arts dans un seul. Et où la preuve de ce règne fut-elle plus resplendissante qu'ici ? Un jour vos aïeux se concertèrent pour ce grand dessein : Jetons dans les airs un acte d'amour à Cécile qui fasse crier les pierres en son honneur quand nous n'y serons plus, un monument sur lequel le temps ne puisse rien qu'imprimer comme un fard la teinte des siècles à son front immortel. Que ce monument, forteresse majestueuse à l'extérieur, sanctuaire radieux à l'intérieur, soit une merveille sans modèle de l'art ogival. Que tout un peuple de statues drapées dans la dentelle s'y dresse, et que des murailles de pierres brodées s'y élèvent, comme un défi jeté à l'impossible par l'amour. Que la peinture monte et s'enroule des parvis à la voûte, à des hauteurs où l'encens et la poussière n'arrivent pas. Que l'or et l'outre-mer brillent au firmament de cette nef d'un éclat inaltérable comme la beauté de notre patronne en son tombeau. Enfin, qu'une tour immense s'élance jusqu'aux nues, pour dire à notre fleuve, à nos collines, aux siècles et aux distances : C'est ici la plus belle demeure de Cécile après celle du ciel ; et que cent générations viennent sur ces dalles apprendre à aimer le Christ pour lequel elle mourut !

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Voilà ce que peut faire pour son Dieu une jeune fille avec l'enthousiasme de l'amour ! voilà ce qu'opère, par sa vie et par son histoire, une seule héroïne de la folie de la croix ! Sans compter qu'il n'appartient pas à l'esprit humain de sonder toute l'influence apostolique de Cécile dans l'Église. Croyez-vous, par exemple, que, du fond de sa crypte transtibérine, elle ne veille pas sur le successeur auguste d'Éleuthère, qui est son voisin ? croyez-vous que, dans la gloire de son martyre, elle ne compatit pas à celui qu'on souffre sur le Vatican ? Il n'est pas possible qu'étant citoyenne de Rome, son amour ne se répande pas en gémissements ineffables devant le trône de Dieu en faveur de son infortunée patrie. Aussi, s'il était vrai que la Rome des papes fût l'étoile que saint Jean, à Patmos, vit tomber du ciel, ou la montagne condamnée à être précipitée dans la mer, parmi tous les tombeaux sur lesquels l'Église irait pleurer en partant pour d'autres patries, celui de Cécile serait un des plus salués et des plus regrettés dans ce déchirant adieu.

TROISIÈME PARTIE

Cécile a-t-elle coopéré au relèvement des courages, et au redressement de la notion même du courage, par son martyre ? Rien de plus certain. La décadence avait perverti toutes les idées. En ce temps-là, on ne savait plus ni vivre ni mourir. Quand Rome commence, on meurt pour le bien public ; quand Rome finit, on se tue pour son propre plaisir, et la maladie du suicide devient épidémique. Les épicuriens, poussés au mépris de la vie par le méprisable usage qu'ils en font ; les stoïciens, qui se croient vainqueurs de la douleur en goûtant l'orgueil de s'y dérober, tous aboutissent à cette conclusion ignoble : la volupté dans la mort ; et, comme des paresseux qui cherchent le repos avant la fin du jour, comme des déserteurs qui fuient à l'heure du combat, les Romains se couchent et ne ne tombent plus !

Eh bien ! les martyrs, eux aussi, feront bon marché de la vie; mais dans quelles autres conditions ! Leurs bourreaux se donnent la mort par lassitude, eux la reçoivent par conscience. Les premiers se retirent de la scène, dit Sénèque, pour n'avoir point l'ennui de se lever, d'avoir froid ou chaud, de voir se succéder le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ; les martyrs n'abdiquent l'existence qu'au moment où elle deviendrait un crime. C'est que les premiers placent leur égoïsme au-dessus de la vie ; les seconds n'y mettent que Dieu qui la leur donna, et qui a le droit de la reprendre quand elle serait un attentat contre lui. Ainsi, toute foi surnaturelle à part, il y a entre le suicidé et le confesseur la même différence qu'entre Marcellinus savourant dans son bain le plaisir de se sentir mourir, et Régulus revenant à Carthage pour tenir ses serments. Le martyre fut donc une réhabilitation sublime du respect dû à la vie et du courage devant la mort.

Parmi tous les martyres, bien peu exhalent l'enthousiasme qui réconforte au même degré que celui de Cécile. Le moment étant venu pour elle de comparaître devant le préfet de Rome, ne nous arrêtons pas à décrire le frémissement d'Almachius à la vue de sa douce et fière victime, ni l'émotion de celle-ci en face de l'homme qui vient de mettre à mort son époux et son frère. Tout cet interrogatoire, où respirent les mâles vertus de l'ancienne Rome unies aux grâces naïves de l'innocence chrétienne, est une fleur de l'antiquité ecclésiastique. Je voudrais vous le montrer comme on montre les fleurs, sans y toucher. Je dois en effeuiller ces souvenirs pour ne pas prolonger.

— « Jeune fille, ton nom? — Devant les hommes, Cécile ; devant Dieu, chrétienne.— Ta condition ?— Citoyenne de Rome, d'illustre et noble maison.— D'où te vient cette assurance ? — D'une conscience pure et d'une foi sincère.— Ignores-tu quel est mon pouvoir ?— La puissance de l'homme est semblable à une outre remplie de vent : qu'une aiguille la perce, soudain l'outre s'affaisse sur elle-même.— Malheureuse femme ! ignores-tu que j'ai sur toi le pouvoir de vie et de mort ? — Dis, le pouvoir de mort, que tu partages avec les bourreaux ; le pouvoir de vie est à Dieu seul, qui me rendra la mienne quand tu me l'auras ôtée. — Mais nie, au moins, que tu sois chrétienne, et tu seras sauvée! — Honte à nos juges, qui emploient les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs leur délit et qui nous offrent la grâce si nous nions le nôtre ! Eh bien ! non, je ne le renoncerai pas, ce nom qui est mon titre d'innocence ; je ne veux pas mentir pour acheter ton pardon.— Il est temps d'en finir : laisse-là cette audace, et sacrifie aux dieux . — Le vrai Dieu est au ciel ; les dieux dont tu parles sont des morceaux de pierre ou d'airain. Ils feraient bien mieux de ne pas s'user ainsi dans l'oisiveté, et de se jeter dans la fournaise pour y être convertis en chaux ou en métal utile. »

Certes, il faut convenir que la dignité du Christ et celle de la conscience humaine sont bien vengées ! Maintenant, que les faisceaux de la justice, la religion des dieux et la majesté de l'empire se déshonorent par une cruauté de plus!... Toutefois, comment ordonner l'exécution publique de cette jeune femme, dont les grâces surhumaines attirent tous les cœurs? Aussi le préfet de Rome

décrète que personne ne la verra expirer, et qu'elle mourra d'asphyxie, en aspirant la vapeur embrasée de sa salle de bains chauffée au degré le plus élevé.

Mais, ô prodige ! comme les enfants dans la fournaise, Cécile peut s'écrier : « Le feu s'est éteint à mes côtés » : *Ignis extinctus est a latere meo.* Vainement l'hypocauste allumé jusqu'à la température la plus effrayante lui envoie, durant un jour et une nuit, des nuages d'air suffocant : une sorte de rosée céleste rafraîchit les membres de la martyre, et son amour est plus fort que ce genre de mort. *Fortis est ut mors dilectio* [1].

A cette nouvelle, Almachius ordonne au licteur d'achever par le glaive ce que la vapeur n'avait pas accompli. La vierge vit entrer le bourreau avec allégresse, comme s'il venait lui apporter la couronne nuptiale. Ému, sans doute, par les charmes de sa victime, l'exécuteur brandit son instrument d'une main mal assurée : il laissa Cécile baignée dans son sang, mais non entièrement achevée, parce qu'après trois coups la loi lui défendait de frapper davantage. Ici commencèrent, pour notre martyre, trois jours d'une agonie aux émotions inénarrables. Après la sortie du licteur, la foule chrétienne entre dans la salle du bain ; et là, Cécile aux prises avec le trépas sourit encore à ses pauvres et à ses néophytes. Elle les exhorte à la persévérance jusqu'à la mort. Pendant qu'on étanche le sang de ses blessures, elle remercie le Christ de l'avoir associée à sa Passion ; elle entrevoit les félicités qui l'attendent, elle comprend enfin ce que signifiait la couronne de l'ange, en voyant se réunir sur son front les roses du martyre au lis de la virginité !

Mais il y eut, dans ces heures déchirantes et solennelles, un moment plus solennel encore où la foule s'écoula : Urbain venait de paraître ! Urbain, qui avait quitté les catacombes à l'appel de sa fille bien-aimée, pour la bénir une dernière fois ; Urbain, qui la trouve étendue en ce moment comme l'agneau du sacrifice sur son autel sanglant, et qui la portera demain à cette place que nous avons vue, depuis, si pieusement visitée. Sans doute, le père et la fille que la mort devait séparer à peine quelques jours, se donnè-

[1] Cant., VIII, 6.

rent rendez-vous au séjour des récompenses ; et bientôt l'âme de Cécile, accueillie à son entrée dans la gloire par celle de Valérien et de Tiburce, fut réunie à son divin Époux. En quittant le corps qu'elle habitait, cette âme lui imprima l'attitude où les siècles le contemplent avec ravissement ; et tandis qu'ils ont dispersé la puissance, les ossements, les palais des Césars, cette frêle poussière qui fut la beauté de Cécile est conservée par le temps à l'amour de la catholicité.

Et ne croyez pas que le dernier soupir de Cécile soit sa dernière influence sur la vigueur des caractères. Quand sa vie finit, son action ne fait que de commencer. En voulez-vous la preuve ? écoutez les leçons qui sortent de son trépas à l'adresse des prostrations et des défaillances de nos jours : *Sive per mortem.*

O vous qui ne vous contentez pas de compter, qui marchandez avec Jésus-Christ, consultez la mesure que suivait votre patronne. Sans doute, l'enthousiasme dans le martyre ne manquait point avant elle, puisque Symphorose et Félicité l'avaient précédée, que sainte Perpétue avait déjà arrangé ses cheveux dans le cirque de peur d'avoir l'air de mourir avec tristesse, et que saint Polycarpe avait invité ses bourreaux à souper. Mais sainte Cécile donne à la mort pour Jésus-Christ quelque chose de plus vibrant et de plus gracieux. Depuis qu'elle a fait graver le phénix, en signe de résurrection, sur la pierre de Maxime, les tombes des martyrs semblent plus justement appelées triomphales. C'est après elle que sainte Agnès, à treize ans, monte si vaillamment sur un bûcher embrasé ; c'est après elle qu'Origène, à quinze ans, ayant assisté au martyre de son père Léonide, devient tellement ambitieux de cette gloire, que sa mère est obligée de lui cacher ses vêtements pour l'empêde se livrer aux bourreaux. Enfin, aucun martyr plus qu'elle n'a exhalé cette belle philosophie du chrétien mis en demeure d'apostasier ou de mourir : *Mourir est un gain.*

Et vous qui seriez saints si tout le monde voulait bien l'être, et qui avez une foi vacillante à tous les souffles de la popularité, demandez à Cécile si son Dieu n'avait point de contradicteurs quand elle lui sacrifia sa vie. Alors, parmi les grands, sous la tunique de l'augure, sous la tiare du pontife, sous la robe du magistrat, on ne

trouve que l'athéisme; parmi les gens du peuple, ce qu'on croit en Élide est raillé à Délos, qui est la risée d'Épidaure. Partout, comme aujourd'hui, la confusion dans les croyances ; partout, comme aujourd'hui et plus qu'aujourd'hui, la guerre à mort contre Jésus-Christ. Certes, les martyrs ne marchaient pas au supplice soutenus par les applaudissements de la majorité ; Cécile n'avait pas vu ce temple ni les autres basiliques qui lui devaient être dédiées ; elle n'avait pas entendu l'acclamation des siècles qui allait la saluer ! Elle plie la tête sous le glaive, cependant, sans s'inquiéter si les savants, les bruits et les maîtres du monde font à son amour l'honneur d'être de son avis ! Hommes de peu de foi, n'oublions pas qu'avec notre peur et nos scepticismes les martyrs nous auraient trahis ; ne trahissons pas nos descendants !

Et vous qui avez le lyrisme de la foi dans l'imagination, sans en avoir les dévouements pratiques, interrogez encore les enseignements posthumes de Cécile, et elle vous répondra : Je n'ai pas seulement donné mon sang à Dieu ; je fus prodigue de mon amour, de ma fortune et de ma foi envers mes frères. Alors, en effet, quand la persécution éclatait, les chrétiens pouvaient dire à leurs ennemis : Avant de nous mettre à mort, au moins reprenez dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez pas secourus ; dites à ces Romaines qui abandonnèrent leurs nouveau-nés de venir les reconnaître entre les bras de nos épouses ! Mais, aujourd'hui, le Christ n'est plus servi qu'en stériles désirs, les chrétiens sont insensibles aux maux qui ne les touchent pas. Eh ! quand donc passera-t-on des aspirations évangéliques à la vie de l'Évangile ?

Et vous qui n'êtes pas religieux parce que vous ne savez rien de votre religion, ou parce que vous le savez mal, instruisez-vous sur le tombeau de Cécile. Son siècle, comme le nôtre, fut une époque de superstitions prophétiques : car Auguste brûla deux cents volumes de fausses prédictions, en cachant dans des boîtes d'or, sous le piédestal de l'Apollon Palatin, les vrais livres des sibylles. Mais, comme le bon sens de Cécile est ferme sur ces questions qui faisaient délirer le monde romain ! comme elle parle, en vrai docteur, de l'unité de Dieu et de l'immortalité des âmes, avant que les docteurs eux-mêmes aient paru ! enfin, comme elle confond

l'ignorance de bon ton et de très mauvais genre que les femmes du jour affectent sur ce point! Que Julien l'Apostat ne dise donc plus aux chrétiens : « Tout votre savoir consiste à répéter stupidement : *Je crois.* » J'en atteste les Actes de Cécile, les chrétiennes d'alors en savaient plus que leurs bourreaux ; et si elles se contentaient de répondre : « Je crois », c'est parce que ce seul mot en disait assez devant des juges qui n'écoutaient pas, c'est parce qu'il renferme une preuve sublime quand douze millions d'arrêts de mort ne l'étouffent pas, c'est parce qu'il représente tout l'Évangile jeté dans un cri à la face des persécuteurs.

Enfin, vous qui tardez de redevenir chrétiens par crainte, non plus des échafauds, mais des sourires, informez-vous auprès de Cécile comment les choses se passaient de son temps. Alors aussi les chrétiens se cachaient quelquefois ; mais quand ils disaient : « Fuyons aux catacombes! » c'était parce qu'on publiait contre eux des édits sanguinaires; et si le paganisme descendait dans ces nécropoles sacrées, là il trouvait des cénotaphes de martyrs pour lui dire : « Les chrétiens se sont retirés ici, non parce qu'ils avaient peur, mais pour épargner des crimes aux tyrans. » Eh! que diraient ces illustres combattants en voyant aujourd'hui nos lâches déserteurs du respect humain ? Comparaissez et soyez jugés au tribunal de votre vaillante patronne, vous qui êtes moins hommes que cette jeune femme en face du devoir chrétien, et qui êtes plus effrayés d'un persiflage de salon qu'elle ne l'était de la cruauté des Césars.

Dans le dernier entretien que Cécile eut avec le pontife Urbain, la vierge expirante tourna vers lui des regards pleins de douceur, et lui adressa ces belles paroles : « Père, j'ai demandé au Seigneur « ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de Votre Béati- « tude mon dernier trésor : ce sont les pauvres que je nourrissais, « et auxquels je vais manquer. » Puis, de temps en temps, elle les faisait approcher de sa couche d'agonie, pour leur prodiguer des marques suprêmes d'affection et leur partager les derniers objets qui lui restaient. Cécile vous fait, ce soir, M. F., la même prière qu'à Urbain, par la société de Saint-Vincent de Paul, qui va recueillir vos aumônes. Pour les pauvres de Cécile, je vous en con-

jure, dilatez votre charité ; pour l'amour de Cécile, soyez généreux. Eh! qu'est-ce que votre offrande en comparaison de la sienne? O ravissante patronne, ô fontaine scellée, ô paradis fleuri, ainsi que vous appelait l'antique liturgie, je comprends, en méditant votre sacrifice, cette parole de saint Chrysostome : « Le tombeau des martyrs l'emporte en éclat sur le palais des empereurs » ; mais comme je comprendrais peu un peuple dont les aïeux vous dédièrent cette cathédrale, et dont les descendants ne vous consacreraient pas l'hommage de leur imitation dans les saintes largesses, dans la mortification des sens et du cœur, dans le dévouement aux pauvres de Jésus-Christ et dans l'amour de Jésus-Christ lui-même !

Monseigneur, la belle solennité à laquelle vous m'avez convié dans votre illustre basilique, reporte ma pensée au siècle où Bernard de Châtenet en posa la première pierre, et surtout à celui où Louis d'Amboise en célébra la dédicace, le 23 avril 1480. Il m'est doux de constater que, depuis ces glorieux ancêtres, le *Liber pontificalis* de cette Église ne marque point de décadence, et que si bien des choses sont changées dans notre France, les trésors de vertu, d'instruction et de bonté mis par vous au service de votre épiscopat, sont là pour attester que les pontifes de Cécile ne changent pas. Et vous qui succédez, sur le siège de Saturnin, à Gabriel de Gramont, qui fut cardinal du titre de Sainte-Cécile, pourquoi me serait-il interdit de publier vos traits de ressemblance avec Urbain, fidèle serviteur d'Éleuthère, parce que je suis de votre famille ; de proclamer la fécondité remarquable de vos œuvres, parce que j'en suis le témoin édifié; enfin, d'implorer de notre sainte, pour les archevêques de Toulouse, la réciprocité de protection qu'ils accordèrent jadis à son tombeau? Et vous, enfin, qui êtes par excellence le peuple et la ville de sainte Cécile, qui occupez l'endroit de cette terre qu'elle regarde avec le plus de complaisance après celui où elle mérita le ciel, n'oubliez pas, ce soir, que le moyen d'aller la contempler dans cette patrie éternelle, c'est d'y envoyer comme elle vos trésors au-devant de vous, pour être reconnus quand vous y paraîtrez [1]. *Amen.*

[1] Ce panégyrique devait être suivi d'une quête pour les pauvres de la société de Saint-Vincent de Paul.

PANÉGYRIQUE

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

PRÊCHÉ

AU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION DE L'ŒUVRE

LE 3 MAI 1872

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOULOUSE

PANÉGYRIQUE

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

De collectis quæ fiunt in sanctos... per unam sabbati unusquisque apud se seponat, recondens quod ei bene placuerit.

Quant aux collectes qui se font en faveur des saints, que tous les samedis chacun y pense en particulier, mettant de côté la part qui lui conviendra. *I Cor.*, XVI, 1, 2.

MONSEIGNEUR [1],

Notre époque, qui n'est féconde ni en grands hommes ni en grandes choses, est semée d'anniversaires glorieux. Ces splendeurs du passé rapprochées de la stérilité du présent en redoubleraient la tristesse, si l'histoire d'un peuple n'était pas comme la terre qui se fertilise en se reposant, et dont les années improductives préparent à l'avenir de riches moissons. Nous avons vu le plus beau centenaire de la mort de saint Pierre que l'Église ait célébré. Nous avons tressailli d'un sentiment ineffable au cinquantième anniversaire du sacerdoce prédestiné de Pie IX. Enfin, il y a aujourd'hui un demi-siècle qu'une modeste chrétienne jeta les bases de la conquête sublime appelée la Propagation de la foi ; et c'est pour fêter l'heure bénie où une si grande institution fit son avè-

[1] Mgr Desprez, archevêque de Toulouse.

nement dans les fastes de l'Église et de la France, que vous êtes conviés ici.

Toutefois, c'est moins l'avènement qu'une renaissance de cette Propagation que nous allons solenniser. La création du 3 mai 1822 est une idée du premier siècle, fécondée dans le dix-neuvième par cette vitalité inaltérable et par ce pouvoir de résurrection qui réside au fond des inspirations chrétiennes, même après leur mort apparente. Si, au temps des Apôtres, une Église indigente avait besoin d'être secourue, nous dit le livre des Actes, une Église plus fortunée venait à son aide, et les largesses de Corinthe et de Macédoine soutenaient ainsi la détresse de Jérusalem. Ces premières collectes de la Propagation de la foi recueillies tous les samedis, par des mains qui avaient quelquefois porté des chaînes pour le nom de Jésus-Christ, ont payé la rançon du monde chrétien.

Un jour, en effet, dans ces réunions fraternelles de Rome ou d'Antioche, nos pères des catacombes jetèrent un regard de pitié vers les Gaules, alors plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Un prêtre de l'assemblée intéressa, sans doute, la charité des fidèles à l'infortune de nos contrées, tout comme je sollicite aujourd'hui la vôtre en faveur des pays non évangélisés, et c'est du sein de ce cénacle que partit saint Saturnin ; c'est avec les subsides de cette cotisation qu'il voyagea, pour nous porter la bonne nouvelle : de telle sorte que nous fûmes une des premières conquêtes de la Propagation de la foi.

Mais un peuple généreux comme le nôtre ne pouvait être la conquête de cette noble Propagation sans devenir son premier conquérant. Les Églises des Gaules étant des colonies de la grande Église d'Orient, et l'Orient s'étant couché dans les ombres de la mort, c'était pour nous un devoir de charité et de justice de lui rendre la lumière que nous en avions reçue. Aussi, bientôt le soleil spirituel, à l'inverse de celui de la nature, se leva à l'occident, et, frappé de la puissance de notre prosélytisme, notre siècle eut raison de s'écrier : Rome, c'est Pierre ; la France, c'est Paul !

Comment naquit, au sein de la France, cette domination bien autrement étendue que celle de notre diplomatie et de nos armées ? Un soir, Pie VII, exilé et dépossédé de ses États, ayant gravi la pieuse colline de Fourvière, regardait avec amour cette ville de

Lyon qui ne fut pas vainement surnommée la Rome des Gaules. Saisi d'une émotion tendre au souvenir des persécutions endurées par l'Église de saint Irénée, le vieillard, si persécuté lui-même, la bénit. De ses mains élevées une grâce tomba sur le sol arrosé du sang de tant de martyrs, et bientôt la vertu de ce sang et de cette bénédiction fit éclore l'œuvre de la Propagation de la foi.

Vous êtes donc les fils de la première Propagation de la foi, vous êtes les fondateurs de la seconde : en faut-il davantage pour faire de vous un peuple d'apôtres ? et mon sermon n'est-il pas achevé en même temps qu'énoncé ? Non, mes frères : il y a quelque chose de mieux à faire que de presser votre zèle, puisqu'il n'a pas besoin de stimulant : c'est de le féliciter ; quelque chose de mieux à dire que de relever ici des chiffres et des statistiques : c'est de vous expliquer comment, dans un siècle où les fondations des conquérants sont si éphémères, où l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz n'aurait plus de sens, le cinquantième anniversaire de l'œuvre établie par Pauline Jaricot remue encore puissamment les sympathies de la catholicité.

Aussi bien, il y aura dans cet exposé le redressement d'une grande iniquité. Si la Propagation de la foi se présentait à notre époque comme une institution protectrice de la liberté du commerce et de la navigation, comme un camp d'exploration placé par la science aux postes les plus avancés de la terre pour découvrir des reliques d'archéologie, pour vérifier des expériences astronomiques ou pour approfondir des littératures inconnues, elle compterait tous les membres de l'Institut au nombre de ses souscripteurs ; et parce qu'elle a pour but de propager la civilisation par l'influence évangélique, bon nombre de savants craindraient d'humilier leur importance intellectuelle en lui accordant l'aumône de leurs concours ! Il y a plus : si ce missionnaire de l'étranger avait jeté son froc en sortant du séminaire, et avait dit : Je vais en Orient faire mentir les cieux, les monuments, les souvenirs, et chercher les matériaux d'un pamphlet contre le Dieu adoré par tout le monde civilisé, on se serait occupé de lui procurer des indemnités pour le voyage, et les cinq Académies lui auraient ouvert les bras au retour. Mais si un autre séminariste, parvenu au terme des mêmes études, dit à

son siècle : Soldat du Christ, je vais porter mon Évangile d'empire en empire, et montrer à l'Europe gangrenée de scepticisme qu'il y a encore une vérité digne d'être confessée jusqu'à la mort, on regarde ce héros comme un visionnaire et un perturbateur des pays étrangers. Eh bien ! pour protester contre cette honteuse prostitution de la popularité, pour venger les martyrs de l'injuste prévention qui les place au-dessous des romanciers de l'érudition et des touristes de l'orientalisme, rien de mieux que de vous exposer les grandeurs de la Propagation de la foi : 1° au point de vue catholique ; 2° au point de vue national.

Ce n'est point sans un but providentiel que les solennités principales de cette illustre propagande se rapportent à la Croix [1]. Dans le christianisme, comme dans les armées, on fête les dates glorieuses autour du drapeau : demandons à Marie, qui connaît si bien la vertu et les fécondités de la Croix au milieu du monde, de nous les révéler dans l'histoire de l'apostolat que nous célébrons.

[1] L'anniversaire de sa fondation est le jour de l'Invention de la sainte Croix.

PREMIÈRE PARTIE

La Propagation de la foi, considérée par rapport à l'Église, n'est pas seulement une vaste expansion de sa sève, une idée plus grande que celle des Croisades, réalisée par des moyens plus élevés ; elle est une véritable apologie du catholicisme, très appropriée à la phase tourmentée qu'il traverse, et très décisive contre les préoccupations actuelles des esprits. C'est, aujourd'hui, une prévention fort accréditée que l'enthousiasme manque à notre vérité religieuse, et que cette preuve intérieure, ou de sentiment, lui faisant défaut, bientôt toutes les autres ne prouveront plus grand'chose. Le même scepticisme se demande encore si la catholicité, jadis possible quand les monarchies européennes étaient armées pour elle, gardera ses frontières universelles maintenant que les rois et les églises nationales sont partout coalisés contre elle. Enfin, les sages n'ont-ils pas mille fois répété : Comment admettre l'immortalité d'une religion qui perd chaque jour du terrain, des adeptes, et partant des chances d'avenir? En opposition à ces trois arguments, voici la Propagation de la foi qui s'inscrit en faux et qui répond : Je fonde dans des collèges de martyrs la preuve héroïque de ma vérité, dans son apostolat cosmopolite le levier assuré de sa catholicité, et, dans sa conquête chaque jour envahissante, la garantie de son immortalité. Après cela, que l'on se dispense de soupirer des oraisons funèbres sur la fin prochaine de l'Église : car l'Église, comme les astres, quoique voilée un instant par certains nuages, n'en saurait être obscurcie, parce qu'elle est au-dessus.

La preuve héroïque de la vérité catholique est dans le martyre,

et la Propagation de la foi n'est-elle point l'école toujours florissante de ce sublime dévouement ? A chaque corps de la hiérarchie sacerdotale fut commise la garde spéciale d'une preuve de la religion : aux prophètes, la preuve par l'inspiration ; aux docteurs, la preuve par la controverse ; aux pasteurs, la preuve par les bienfaits de la foi ; aux thaumaturges, la preuve par les miracles ; aux apôtres, la preuve par la propagation chrétienne ; aux martyrs, la preuve par le témoignage du sang répandu. Aussi, quand toutes les autres familles du sacerdoce sont en paix, il y en a une qui n'accepte pas la vie à ces faciles conditions. Elle va chercher la mort dans le lointain si elle ne la trouve point au pays natal, et, de même que l'on voit, au côté adorable du Sauveur, une blessure toujours ouverte, il y a, dans le corps immaculé de l'Église, un organe toujours déchiré par où le sang ne cesse jamais de couler.

Grand spectacle et grande démonstration ! Napoléon traduisait l'impression que sa raison en recevait par ces mots marqués de sa puissante empreinte : « Partout les chrétiens succombent, et partout ce sont eux qui triomphent ! » C'est qu'en effet il n'appartient qu'aux choses immortelles de se retremper ainsi dans la mort ; surtout il n'appartient qu'à la vérité surnaturelle d'être affirmée par cette manière inimitable de mourir.

Douze millions de témoins de tout sexe, de toute culture d'esprit, se laissant égorger dans des supplices inouïs, avec une douceur inouïe, quelques-uns pour certifier des faits qu'ils avaient vus, tous pour confesser une foi qu'ils auraient pu échanger contre la vie, et parfois contre la gloire, n'est-ce pas là une déposition dont l'histoire d'aucune erreur ne fournit ni l'équivalent ni même la contrefaçon ? Mourir l'épée à la main pour défendre l'honneur de son pays ou de son nom, c'est un courage si vulgaire, qu'on remarque moins, chez nous, ceux qui en sont capables que ceux qui ne le sont pas. Mais mourir d'un trépas convoité et cherché comme la fortune à l'autre extrémité de l'univers, mourir le front découvert et le bras désarmé, mourir avec amour pour la mort et avec reconnaissance pour ses bourreaux, comme saint Cyprien jetant vingt pièces d'or à celui qui allait lui trancher la tête ; enfin, mourir ainsi, non pas pendant un siècle, mais toujours, si bien qu'aucune tyrannie n'ose plus nous demander cette preuve,

de peur qu'elle ne soit trop bien fournie, et qu'il a fallu renoncer à faire des martyrs par l'impossibilité de suffire à la tâche, c'est là un témoignage si exclusivement catholique, que jamais le faux ne s'en donnera la ressemblance.

Eh ! quelles sont les philosophies ou les religions capables de concourir avec nous pour le prix de cette intrépidité ? Les philosophes ne disputent vaillamment les palmes qu'à l'Académie, et n'ont jamais bravé ni une intempérie ni un accès de fièvre en confirmation de leur système. Les fausses religions ont eu leurs martyrs ; mais qu'on les compare aux nôtres sous le rapport du nombre, c'est à peine si les premiers comptent, et c'est à peine si on peut compter les seconds. Qu'on les compare sous le rapport de l'attitude : les premiers sont morts le bras tendu pour frapper leurs ennemis, les seconds la main levée pour les bénir. Enfin, les premiers ont offensé la raison par des écarts ridicules ou odieux, les seconds ont triomphé de toutes les oppositions de la raison par l'ascendant d'une beauté sublime, de telle sorte que les disciples de la vérité en fournissent deux preuves également victorieuses : l'héroïsme de leurs vertus et celui de leur trépas, leur manière de se tenir debout et leur manière de tomber.

Disons-le donc ici, avec respect pour les personnes, mais sans faiblesse pour les erreurs : il n'est permis à aucun culte de se présenter à côté de nous pour soutenir une telle concurrence. En preuve, regardez parmi les infidèles : le musulman reçoit la mort pour sa croyance, cela est vrai, mais il la donne aussi ; c'est un soldat fanatique, ce n'est pas un martyr. Regardez parmi les hérétiques : le nécrologe de ces églises compte des ancêtres vénérables, non des combattants héroïques, et leur apostolat, très prodigue de ses bibles, mais économe de son sang, a cessé d'être le confesseur de la foi pour devenir, tantôt un pionnier de la science géographique, tantôt un simple commis voyageur de la charité. Regardez parmi les schismatiques : en vain on fouille les annales de la Russie séparatiste, on n'y découvre point une seule légende de martyr. Je me trompe : des martyrs, il y en a.....

Quels sont ces enfants et ces femmes qui, sur les places de Varsovie, tombent à la bouche du canon moscovite, les genoux en terre et criant au ciel : « Jésus, Marie, ayez pitié de nous » ? Les voyez-

vous passer dans les déserts de neige de l'Ukraine, ces pontifes octogénaires allant expier, au fond des mines, le crime d'avoir obéi à Dieu plutôt qu'aux Romanow, et se retournant quelquefois pour saluer la patrie à jamais perdue ? Leur patrie, c'est la Pologne catholique ; et qu'est-elle autre chose qu'une nouvelle mère des Machabées au milieu des nations modernes et une vaste famille de martyrs ? Mais ces martyrs, mes frères, c'est la véritable Église qui les donne, et c'est le schisme qui les fait.

Enfin, regardez parmi les opinions politiques. Ah ! elles aussi se sont vantées d'avoir des martyrs ; mais quand ils sont tombés, ils avaient du sang sur les mains et du courroux dans les traits. Paris était en flammes, et c'étaient eux qui l'avaient incendié. Et, au contraire, qu'ai-je aperçu ?

Quelques modestes condamnés sortent d'une porte de prison, et marchent, deux à deux, au-devant d'un peloton d'exécution. Le jour décline, et c'est à peine si les bourreaux, qui désireraient la nuit pour envelopper leur crime, auront assez de lumière pour le commettre : des deux côtés les murailles sont hautes, et l'on ne voit qu'un coin du ciel pour rendre témoignage devant la justice de Dieu du forfait qui va s'accomplir. Cependant les otages priaient et devisaient noblement des choses d'un monde où leur espérance les devançait. Ensuite, quand le moment suprême est arrivé, que les bourreaux ne craignent rien de leurs douces victimes : car l'un a légué à ses enfants la sainte obligation de pardonner sa mort, l'autre va échanger des bénédictions contre les derniers coups qui lui seront portés, tous tomberont avec le baiser de paix au fond du cœur. Mais, d'autre part, que les bourreaux, quand viendra pour eux l'heure du châtiment, n'aient pas la prétention de rivaliser avec nos héros dans les gloires de la mort, car l'avenir se détournera à jamais de leur potence en disant : Honte à la mémoire des assassins ! tandis que l'avenir fera éternellement le pèlerinage de la Roquette, et, arrivé en face d'une place célèbre, il s'agenouillera en s'écriant : Salut à la mémoire des martyrs !

Maintenant, élevez-vous de ce sombre théâtre au sommet du Calvaire ; et, en voyant le catholicisme laisser, sur la route des siècles, depuis le pied de la Croix jusqu'aux échafauds de la Commune, la trace de ce même sang, dites-moi si vous ne reconnais-

sez pas en lui le véritable héritier du Christ ; dites-moi, surtout, si vous ne vous sentez pas subjugué par ce témoignage ininterrompu : car l'homme, qui peut faire un mensonge de sa parole, n'a jamais pu faire un mensonge de la donation de sa vie, et la plus grande autorité qui s'impose à l'esprit, ce n'est point Bossuet prophétisant du haut de sa chaire, c'est Pierre de Vérone massacré pour la foi, et, après avoir perdu la parole, trempant encore le doigt dans son sang pour écrire sur la poussière : « Je crois. »

Soyez fiers, mes frères, de votre présence et de votre coopération à une telle solennité : la belle tradition du serment par la mort volontaire, c'est vous qui la perpétuez dans cette généreuse association. Grâce à elle, les prétoires ne se ferment jamais ; dans l'Église le sacrifice sanglant ne cesse pas, et plus on meurt pour la foi, plus elle triomphe : car rien ne prouve mieux la divinité d'une religion que le privilège de toujours souffrir sans jamais finir. Aussi laissez-les dire, ceux qui ajournent l'extinction de notre sacerdoce à quelques années d'ici. S'il est vrai que notre parole soit jamais récusée, la croix brisée dans nos mains, et cette cathédrale fermée, quand la France ne voudra plus de notre sang, nous irons l'offrir à la Chine. De propagateurs de la foi en deçà des frontières, nous passerons à la propagation d'au delà ; et, pourvu que Yeddo ou Pékin nous accordent au moins l'hospitalité d'une tombe sanglante, un jour, alors que Paris ne sera plus et que les orgueils de l'Occident auront fait leur temps, en nous retrouvant dans cette pourpre de martyrs, les centurions du mandarinisme ne manqueront de s'écrier : « Ceux-là étaient les véritables témoins de Dieu. »

La Propagation de la foi entretient donc ici-bas la preuve héroïque de notre vérité ; elle est aussi l'apanage caractéristique et le levier de sa catholicité.

Rien n'est plus opposé que la nationalité à l'idée essentielle de religion. Qui dit religion, dit vérité universelle ; qui dit nationalité, dit vérité locale : donc la vraie religion, sans exclure les nationalités, doit les embrasser toutes. Jésus-Christ, le premier, a introduit ici-bas cette nouveauté, en fondant la distinction des deux pouvoirs : à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu,

c'est-à-dire, à César l'empire matériel qui a des bornes, à Dieu l'empire spirituel qui n'en a pas. Seul, en effet, Jésus a conçu, par-dessus toutes les limites de race et de pays, le royaume des âmes et la république universelle des consciences ; création dont je le remercie au nom de la dignité humaine : car le despotisme qui entre, le glaive en main, dans les âmes, est le plus avilissant. Donc, qu'on ne surnomme plus Rome la capitale du despotisme religieux, elle est la citadelle sacrée de la liberté de conscience. Il y a servitude partout où le même homme frappe les impôts et règle les prières, fait plier les corps en même temps que les âmes ; il y a liberté partout où les âmes ont voté leur dépendance et ne fléchissent que par amour. Aussi le Pape n'est jamais souverain étranger dans nos consciences, parce qu'il n'y entre qu'avec notre permission ; mais le czar et le sultan y sont toujours intrus, parce qu'ils y pénètrent à la façon des malfaiteurs, par la violence. Voilà donc comment la vraie catholicité est et doit être autre chose que la nationalité, et voici comment la Propagation de la foi est l'instrument merveilleusement approprié de cette catholicité.

La propagation de la foi est impossible à une Église nationale : car, alors, l'Église est une annexe de l'État ; une ligne de douanes la circonscrit, et elle est frappée de stérilité, non seulement parce qu'elle est séparée de l'époux, comme dit le comte de Maistre, mais encore parce que son apostolat, ayant la couleur du drapeau de la patrie, ne peut entrer chez les voisins sans avoir l'air de faire une déclaration de guerre plutôt que d'aller évangéliser la paix. Présentez l'Évangile à un empire de la part du maître d'un autre empire, l'Évangile sera repoussé comme une invasion étrangère dans les âmes ; présentez l'Évangile au nom d'un vieillard qui a les mains levées au ciel et qui porte des chaînes au lieu d'en imposer, l'Évangile passera toutes les frontières et sera le bienvenu dans toutes les patries.

Vérité palpable et écrite d'une manière péremptoire dans l'histoire des religions ! Au spirituel, la monarchie universelle est impossible en dehors de notre propagation de la foi ; les doctrines erronées n'ont point en quelque sorte le tempérament catholique, et de même que la puissance de Cambyse trouva une digue infranchissable en Égypte, et celle d'Alexandre au bord de l'Indus, à une

heure donnée, tel climat arrête l'essor d'une hérésie, et tel fleuve barre le passage à une fausse religion. Sans doute, grâce aux bateaux à vapeur, toute négation peut avoir aisément des représentants dans les cinq parties de l'univers ; mais cette négation, quoique semée partout, ne se naturalise jamais que dans un lieu approprié à ses besoins.

Voyez l'islamisme : depuis tant de siècles que Mahomet II est venu, en signe de possession, imprimer sa main sanglante sur les fresques à fond d'or de Sainte-Sophie, l'islamisme n'a pu traverser le Bosphore, ni poser son pied souillé sur la pure terre de l'Occident. Voyez le protestantisme : tout au plus chez lui quand il est sous les brumes de Germanie, il n'est ailleurs qu'un explorateur bien rétribué, qui voyage beaucoup, qui domine peu, et qui ne joue un simulacre de catholicité qu'en se travestissant sous toutes les formes pour être citoyen de tous les pays. Voyez l'anglicanisme : c'est un cadavre solennel, a-t-on dit, qui se promène sous la protection du pavillon national, de Londres au fond de l'Indoustan, faisant plus d'affaires que de conversions, et débitant son opium fort cher, sans trouver à placer son évangile même *gratis*. Voyez le photianisme byzantin : les stigmates du Bas-Empire latin et de la félonie grecque gravés sur son front le repousseront à jamais des sympathies du reste du monde, pour le tenir parqué et aplati sous le cimeterre des sultans. Voyez le moscovitisme : c'est une création hyperboréenne, qui dure comme les corps qui résistent en se congelant, mais qui ne peut ni s'accroître ni bouger en dehors du territoire et du bon plaisir d'un autocrate effrayant. Malheur au genre humain le jour où le potentat qui a une prison vaste comme la Sibérie pour étouffer les cris de ses victimes, deviendrait le Pape de l'univers ! Enfin voyez le bouddhisme : c'est une religion borne, subsistant sous la garde des gouvernements ou de l'anesthésie qu'elle provoque, et qui n'attache ses adeptes qu'en les endormant pour les empêcher de changer de place ; rêve d'une humanité tombée en catalepsie, lequel n'a que le caractère indo-chinois, et qui est le délire d'une race, non un culte universel. D'où il suit que, malgré l'appui des rois, et en vertu d'une force supérieure à toutes les autres, chacune de ces religions est condamnée à des amoindrissements inévitables : car toute société qui ne remplace

pas ses morts, dépérit en attendant qu'elle périsse, puisqu'un jour vient où, tout en conservant son territoire, elle a perdu sa population.

Heureux le peuple dont les frontières religieuses sont commises à la garde de la Propagation de la foi ! car ses frontières se meuvent, et se dilatent toujours. Quelle est cette conquête qui a son trésor à Lyon, son point de départ à Rome, son point d'arrivée partout ? Au prix d'une obole par semaine, elle fournit à son occupation permanente de l'univers. D'une main elle touche au pôle du Nord, de l'autre à l'Australie. Du haut de la grande muraille, elle attend les peuples de l'extrême Orient au réveil de leur civilisation dégénérée. Malgré la barrière des idées, des mœurs, des climats et des religions contraires, jetée à l'encontre de sa marche, elle acquit l'univers pour territoire et l'élite du genre humain pour population. Terres et mers, laissez-la passer, car elle est le char triomphal de la vérité ici-bas : *Quadrigæ tuæ salvatio* [1]. Peuples qui fûtes broyés par d'autres invasions, ne craignez rien de celle-ci, car c'est l'amour qui la porte et elle porte la paix. Et vous, puissances de ce monde, n'en prenez point ombrage : car elle a pour armes la prière, pour recrues des enfants au berceau, pour soldats des martyrs, et pour conducteur un pontife qui fait tomber les nations à ses pieds en les bénissant. O salutaire conquête de la foi ! vous nous consolez des brutalités de la force ; qui nous donnera de voir le monde devenir votre captif ?

Pieux associés d'une telle Propagation, ce résultat dépend de vous. C'est vous, en effet, qui payez le viatique de la foi au milieu des deux hémisphères ; c'est sur vos bras qu'on a vu passer l'illustre voyageuse, quand elle allait d'étape en étape, comme le soleil au firmament, promener sa lumière autour de l'univers. Sans doute, Dieu a fait la catholicité de l'Église, mais c'est vous qui la conservez et l'élargissez. Aussi ne regrettez pas pour votre vérité la faveur des potentats : si les gouvernements règnent pour elle, elle est reconnaissante ; s'ils règnent sans elle, elle se suffit ; s'ils règnent contre elle, elle avance quand même. Qu'importe qu'elle ne soit pas d'un pays, puisqu'elle est de tous ? Il y a quelque chose

[1] Habacuc, III, 8.

de mieux qu'une vérité nationale : c'est celle qui enseigne toutes les nations.

La Propagation de la foi n'est pas seulement dans l'Église la preuve héroïque de sa vérité, l'instrument nécessaire de sa catholicité ; elle est une garantie de son immortalité.

Il y a des alarmistes malveillants au sujet de l'Église, qui se donnent la joie de pleurer sa mort par avance, de peur de n'être point à temps à la sépulture. Ces adversaires naïfs, qui se persuadent qu'il n'y a plus personne à la messe depuis qu'ils n'y viennent pas, ont un calcul tout fait, d'après lequel les minutes du catholicisme sont comptées ; et il ne faut pas aller déranger leurs chiffres, même avec des faits et des évidences : car, pour ces hommes, Dieu n'est pas infaillible ; mais leurs mathématiques ne trompent jamais. Voici leur opération dans toute sa simplicité.

Ils cherchent dans le présent les splendeurs temporelles de la Papauté, et ils disent : Elles ont passé. Ils cherchent la monarchie catholique de saint Louis, l'enthousiasme des Croisades, les vertus de la Thébaïde, et ils ajoutent : Tout cela a fait son temps. Enfin, ils regardent la petite place que l'Église occupe, numériquement parlant, sur la terre, et ils raisonnent ainsi : Sur plus d'un milliard d'habitants qui peuplent le globe, il y a à peine deux cent millions de catholiques. De ce nombre, il faut défalquer les philosophes qui ne veulent pas du catholicisme, les indifférents qui n'y pensent pas, les simples d'esprit qui ne savent ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils pensent : le reste est trop peu de chose pour durer longtemps. Ainsi, au temps de Julien l'Apostat, on reprochait à l'Église de n'avoir que trois cents ans derrière elle ; aujourd'hui, on lui a prédit qu'elle n'avait plus que trois cents ans devant elle ; et des observateurs superficiels annoncent, à heure fixe, la déchéance de ce Dieu condamné par le suffrage universel.

Certes, j'ai déjà bien des fois répondu à cette objection ; et si c'était ici la place, je redirais à ses auteurs : Nous allons évaluer les forces vives du catholicisme, et vous verrez que vous ne les connaissez pas. Nous allons ausculter le cœur de la France, compter la force de ses pulsations sous l'action des croyances évangéliques ; je vous prouverai que vous avez pris une syncope pour

l'agonie. Enfin j'ajouterais : Nous sommes plus forts et plus nombreux que vous ne le dites, nous qui avons l'honneur d'être chrétiens selon l'antique acception de ce nom ; et la preuve, c'est que si jamais une tyrannie prenait un glaive pour nous demander compte de cette faiblesse, on est effrayé des crimes qu'il y aurait à commettre pour nous en corriger.

Mais la meilleure réponse à ceux qui nous enterrent ainsi vivants, n'est-elle point dans les œuvres de la Propagation de la foi ? Que les chiffres de la négation disparaissent ou se corrigent devant ces certitudes indéniables. Quand l'Église fut jadis repoussée par l'ancienne société romaine, elle se tourna vers les peuplades du Nord en disant : Je passe aux barbares. Depuis, grâce à cette évolution qu'elle a souvent répétée, la religion la plus intolérante pour les passions, c'est-à-dire, celle qui prescrit la monogamie indissoluble, la confession auriculaire et l'adoration eucharistique, n'a pas cessé d'être la plus prépondérante de l'univers.

Donc, si la libre pensée veut s'épargner le souci de trembler pour notre avenir, qu'elle consulte notre passé. Dieu a toujours pourvu miraculeusement aux vides qui se font dans nos rangs. Lorsque l'arianisme dépeuplait le sein de la catholicité par ses désertions, les Éthiopiens, les Espagnols et les Sarrasins le repeuplaient par leur conversion. Lorsque les Grecs schismatiques sortaient de ce giron sacré, les Danois, les Norvégiens, la Suède et la Hongrie y entraient. Enfin, lorsque la Réforme levait l'étendard de l'insurrection, le Brésil, le Mexique, une grande partie des Indes et du Nouveau-Monde consolaient l'Église affligée, en lui faisant leur soumission. Et depuis, ne pensons pas que la prospérité relative de l'Église par rapport à l'hérésie soit en décadence : car, d'après des statistiques dressées en 1830, on comptait alors au moins trente-cinq millions de catholiques de plus qu'avant la révolte de Luther.

Encore une fois, que la libre pensée s'épargne le souci de trembler pour notre avenir, et qu'après notre passé, elle interroge notre présent. En 1836, il n'y avait pas un seul aspirant dans le séminaire des Missions étrangères ; il y en a aujourd'hui cent trente. A cette époque, il n'existait point chez nous de corps religieux aux ordres de la Propagande; aujourd'hui, elles sont innom-

brables les congrégations d'hommes et de femmes fournissant des recrues à cet apostolat. Jadis, la Chine était deux fois murée pour les missionnaires ; aujourd'hui, ils y baptisent les adultes par vingtaines de mille dans une seule année. Il y a cent ans, l'Angleterre et l'Écosse ne renfermaient que soixante mille catholiques ; maintenant, elles en possèdent quatre millions. Alors, il n'existait qu'un seul évêque aux États-Unis ; maintenant, on en compte trente-huit et sept millions de fidèles. Enfin, voulez-vous un trait touchant de cette vitalité catholique, se révélant jusque dans les infortunes du catholicisme ? Au moment où Pie IX était dépouillé de ses États, il étendait ceux de Jésus-Christ ; et, pendant qu'il était mendiant pour lui-même, conquérant pour son Maître, notre Pontife martyr a érigé plus de quatre-vingts sièges épiscopaux, de vingt vicariats ou préfectures apostoliques, et agrandi d'un dixième l'empire de la Propagande.

Et où sont-ils les calculateurs qui n'apercevaient que des déficits dans le bilan actuel de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Il me semble l'entendre dire à ces pessimistes qui se persuadent que, hors de France, il n'y a pas de salut pour le catholicisme : Eh ! de quel droit m'inscrivez-vous au nombre de vos morts, quand je ne suis que votre proscrit? Si je quitte une patrie, c'est elle qui meurt, mais moi je revis toujours. O fille aînée de mon Église ! soyez parjure à vos serments de quatorze siècles : croyez-vous que la terre me manquera ? Non, non. On m'attend au Japon, au Cambodge, sur la côte de Coromandel, dans les deux Amériques ; et quelles que soient vos apostasies, j'aurai toujours devant moi mille fois plus d'âmes et d'espace à occuper que je n'en perdrai par votre abandon.

Peu importe donc que les deux tiers de l'humanité soient encore idolâtres! C'est là un champ d'espérances pour l'Évangile, non son obstacle définitif. Est-ce que le colosse du polythéisme indien a quelque chose de menaçant pour nous? est-ce que, parqué derrière les frontières de la haute Asie, il ne lui est pas encore plus difficile de pénétrer chez nous que de nous admettre chez lui? Qui se préoccupe aujourd'hui des périls d'une invasion d'idées chinoises ou lamaïstes? Le saint François-Xavier du bouddhisme n'est point en chemin, ses théologiens ne sont pas encore prêts à comparaître en

Sorbonne pour imposer silence à Bossuet, l'Europe ne songe point à échanger son Christ contre Çakiamouni. Et le Christ, au contraire, que fait-il pendant que le paganisme oriental ne fait plus rien? Il est conquérant sur les terres de Brahma et de Confucius : porté par le verbe de l'apostolat et par les vaisseaux européens, il apparaît comme l'héritier présomptif des faux dieux sur tous les rivages baignés par la mer des Indes; et, tandis qu'on ne le quitte point pour les autres religions, les autres religions sont à chaque instant abjurées à ses pieds.

Ah! mes frères, soyons ardents propagateurs de la foi chez les autres, pour mériter de la conserver chez nous. Sans doute, le Christ vit aux siècles des siècles ; mais comme elles sont tristes les nations déshéritées de sa présence, après avoir cessé d'en être dignes ! Elle était bien chrétienne la ville d'Antioche, où Pierre établit son premier siège, et dont le peuple passait la nuit dans la basilique pour entendre, au matin, le discours de saint Chrysostome ; cependant, après quelques siècles, le chandelier de cette Église était déplacé. Ils étaient assidus à la prédication, ces auditeurs de Carthage et d'Hippone, de qui saint Augustin disait : « Ils admirent et ils ne se convertissent pas » ; cependant, cette chrétienté d'Afrique, jadis frémissante à la parole de cinq cents pontifes, a passé plus de mille ans sans entendre une homélie épiscopale. Approfondissons ce mystère terrible des représailles divines contre les peuples rebelles au Saint-Esprit. Et vous, ô mon Dieu ! restez toujours au milieu de nous : car le jour baisserait trop à l'horizon de notre France après votre départ, et rien ne saurait exprimer tout ce que nous perdrions en vous perdant. Ceci m'amène au point de vue patriotique de mon sujet.

DEUXIÈME PARTIE

Que la Propagation de la foi soit une grandeur nationale, ce sera peut-être un sujet d'étonnement pour ceux qui ne la connaissent pas ; pour nous, c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée, parce qu'il suffit de la montrer. La France actuelle souffre de bien des maux, mais trois des moins contestables sont ceux-ci : une éclipse passagère de sa gloire, une déchéance de ses antiques vertus, un péril pour sa sécurité à venir. Voici comment la Propagation de la foi est devenue dans nos malheurs une consolation sociale, en offrant des réparations à notre gloire, des correctifs à nos déchéances, des espérances à notre avenir.

Oui, cet apostolat est une réparation ménagée par le Ciel à nos humiliations actuelles.

Certes, ce n'est point une petite charité que de rendre un peu de gloire à cet infortuné pays qui nous en a tant donné! D'autant que, semblable à toutes les natures héroïques, non seulement la France répugne à l'humiliation, mais elle ne peut se passer du sentiment de sa grandeur : elle souffre de sa médiocrité passagère, quand le malheur la lui impose, presque autant que de ses fautes. Lui restituer sa propre admiration et la conscience d'elle-même, en faisant jaillir de son âme l'enthousiasme du sacrifice, c'est la soulager du poids de ce cauchemar qui consiste à se chercher soi-même sans se trouver; c'est être le bienfaiteur, non de son amour-propre, mais de sa magnanimité.

Eh bien ! voilà un service que la Propagation de la foi vient de rendre à notre pays. Descendu au-dessous de lui-même pendant deux ans dans toutes ses œuvres, il remonte à son niveau, c'est-à-

dire, à la tête de tous les autres, dans cette souscription apostolique. Oui, que l'on se le dise au milieu des nations : l'année écrasante de la libération de son territoire, la France a produit un million de plus pour l'extension du territoire de Jésus-Christ. Au contraire, l'année de nos milliards confisqués, de nos campagnes ravagées et de nos maisons pillées par l'Allemagne, l'Allemagne la victorieuse, l'Allemagne la prude, l'Allemagne la sainte a donné trois millions deux cent mille francs de moins que nous à la Propagation de la foi ! Ah ! pour la première fois depuis deux ans, je me sens un peu vengé !

Qu'ont-ils donc fait de leurs larcins, ces vainqueurs sans entrailles ? Comme je suis fier de cette noble revanche que nous avons tirée de leurs armes ! car, si l'inégalité des forces nous imposa la défaite dans la lutte, l'inégalité des sacrifices nous a rendu la victoire sur le terrain de la suprématie morale, la seule qui commande au respect du monde et à l'avenir. Rien de plus touchant que l'aumône, quand elle tombe d'une main défaillante et d'un sein épuisé. Or, Jésus-Christ, passant au milieu des peuples de l'Europe et tendant la main pour implorer ses frais de voyage, a trouvé la France gisante et mutilée sur un champ de bataille ; et la France s'est soulevée sur sa couche de douleur, elle a fouillé dans ses trésors gaspillés, et elle a mis dans les mains de son Christ une aumône plus abondante que celle de tous les autres peuples ensemble. Noble pays ! Je ne suis pas étonné qu'on le chérisse jusqu'à mourir de la douleur de le savoir malheureux ; je ne suis pas étonné surtout que, par-dessus toutes ses ruines, une voix prophétique se soit écriée : « Ceux qui ont désespéré de la France, se sont toujours trompés ! »

Mais il y a, dans ce résultat, quelque chose de mieux que la réparation de notre gloire : c'est celle de nos torts. La France avait abusé de la suprématie qu'elle exerçait par les armes, nous n'avons pas à nous en occuper ici ; mais elle avait abusé surtout de cette autre domination qu'elle doit à l'influence de sa pensée dans le monde, belle prérogative que de Maistre définissait : « la monarchie universelle de la langue française ». Or, les maux de toutes nos autres conquêtes sont expiés et compensés par la beauté morale de celle que nous prêchons.

Il me semble voir ma patrie accusée au jugement de Dieu, qui lui dit, dans la grande assemblée des nations, comme à Job : Ceignez vos reins, tenez-vous ferme sur vos pieds, et répondez-moi. Vous avez contracté une dette formidable envers ma justice : vous êtes tenue à la restitution, pour m'avoir pris ce que j'estime à la valeur de mon sang. Que me rendrez-vous donc en échange de tant d'âmes perdues par l'audace de vos blasphèmes, par l'immoralité de votre littérature, par la licence de vos théâtres, par l'athéisme de vos institutions, par le paganisme de vos mœurs, par les frivolités de votre esprit public, par la contagion universelle de vos exemples pervers ? Encore une fois, que me rendrez-vous en ce jour de liquidation universelle, où je vous redemanderai âme pour âme, vie pour vie ? La France s'est mise en devoir, mes frères, de faire honneur à cette créance sacrée. Conquérante pour le bien en même temps que séductrice pour le mal, elle a porté son Évangile plus loin encore que ses ravages, et, traduite à la barre du Maître de toutes les nations, elle peut lui dire : Si c'est à ma misère que vous demandez compte, je ne vous répondrai pas; mais qu'ils parlent pour moi les pauvres publicains par qui je fais confesser votre nom sur tous les rivages connus. En 1822, vos missions étrangères avaient six évêques, je leur en donne aujourd'hui vingt-trois; elles avaient vingt-sept missionnaires, je leur en donne quatre cent quarante; elles avaient à peine cent trente prêtres indigènes, je leur en donne trois cent vingt; enfin, elles avaient trois cent cinquante mille chrétiens, je leur en donne sept cent mille. O Père ! ô Juge des peuples comme des hommes ! voilà les restitutions que j'offre à votre amour offensé : que beaucoup de péchés me soient pardonnés, parce que je vous ai beaucoup glorifié !

La Propagation de la foi n'est-elle pas encore le correctif de nos déchéances ? Une des principales est certainement le refroidissement de la charité. Voyez plutôt : l'individualisme ayant presque éteint parmi nous l'amour, qui est le soleil du monde des âmes, la terre s'est convertie en une sorte de glacier moral, où la température baisse jusqu'à des degrés effrayants, et où les cœurs menacés d'une sorte de congélation ne respirent plus. Ajoutez au règne de l'individualisme celui de la division à l'infini : divisions

de la politique, divisions des intérêts, divisions des ambitions, divisions de provenances jusqu'à ce jour inconnues, et vous comprendrez comment la sympathie fut remplacée, dans notre société, par une épidémie de mépris universel ; vous comprendrez surtout que si l'enfer a été défini une réunion de malheureux qui n'aiment pas, il y a, dans la froideur sibérienne qui règne au fond des âmes, de quoi expliquer la désolation presque infernale où nous vivons.

Ah ! de grâce, du sein de ces ténèbres sans chaleur où j'étouffe, laissez-moi voir passer les héros de la Propagation de la foi ! Eux, au moins, promènent d'un bout du monde à l'autre ce grand enseignement social, capable de tout renouveler parmi nous : le dévouement jusqu'à la mort. Il y a, en effet, pour la France, un fléau de l'intérieur mille fois plus redoutable que ceux de l'extérieur : c'est l'égoïsme, qui a rendu tous nos maux possibles et qui peut les rendre tous infructueux. Arrachons-nous donc aux étreintes de notre propre personnalité, et entrons dans cette ligue sympathique de salut universel. Ô vous qui dépensez dans les sensualités d'un seul repas de quoi solder tant de souscriptions à la Propagation de la foi, n'oubliez pas que, moyennant cinq centimes par semaine, vous devenez actionnaire dans la plus belle société de secours mutuel qui puisse être réalisée ! Là, chaque soleil qui se lève, chaque soleil qui se couche, trouve une famille de plusieurs millions de frères agenouillés dans ce sentiment : « Saint François-Xavier, priez pour nous. » La même fête qui nous rassemble ici, pour nous intéresser aux néophytes d'un autre univers, les réunit à leur tour pour nous rendre nos prières et nos bénédictions ; et, porté par l'association, le baiser des saints, comme parlait la primitive Église, passe d'une extrémité à l'autre. Hélas ! ce qui manque aujourd'hui à notre relèvement moral, ce sont les grandes inspirations de l'âme : allons prendre des leçons à l'école des confesseurs et des martyrs.

Vous verrez la sainte mère de M. Jacquard refuser de prendre les vêtements de deuil en apprenant que son fils a eu l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ ; vous verrez l'angélique M. Dumoulin se montrer si doux sur son échafaud, que les bourreaux annamites sont obligés de s'enivrer pour avoir le courage de le frapper. Vous verrez... ou plutôt, je me trompe, vous avez vu le

seul exemple peut-être d'amour sublime qui ait fait battre les cœurs dans l'histoire de nos derniers temps.

C'était pendant le règne exécrable de la Commune. Dans une prison remplie d'otages, on fait l'appel d'un certain nombre de victimes : il s'agit de marcher à l'exécution, et un père de famille est désigné. A cette vue, un prêtre qui ne l'a pas été, dit au père : « Vous êtes utile à bien des personnes ici-bas, laissez-moi prendre votre place. J'ai cherché vainement la mort pour Jésus-Christ aux missions étrangères ; en me permettant d'épargner un deuil à votre femme et à vos enfants, vous me rendrez service : car, n'ayant pu être martyr pour la foi, je le serai pour la charité. »

Voilà les âmes trempées ! voilà les héros élevés par la Propagation de la foi ! C'est la folie de l'amour, mise en face des saturnales de la haine. Heureusement, c'est le propre de l'amour d'être fécond, comme c'est celui de la haine d'être stérile : aussi, tandis que la haine s'essaye à la destruction du monde, l'amour le relèvera, s'il le faut ; et quand la civilisation sera mise au tombeau par la propagation de l'athéisme, elle sera ressuscitée par la propagation de la foi.

La seconde de nos déchéances caractéristiques, c'est l'obscurcissement de la foi. Ne parlons pas de cette foi mourante qui ne croit presque rien, quoique la propagation dont je parle, soit la profession la plus élevée de la foi qui croit tout. Ne parlons pas encore de cette foi languissante qui mutile l'Évangile et qui regarde le conseil comme la partie romanesque du devoir, quoique les héroïsmes de l'apostolat que je recommande, soient un vaillant soufflet appliqué à ce christianisme de juste milieu. Mais parlons seulement de cette foi mobile qui s'inspire de la popularité, et qui monte ou descend selon le thermomètre des engouements publics ; voyons comment elle trouve ici des leçons et des redressements.

Quels sont, par exemple, les sages du temps qui n'aient point dit : Pourquoi de nouvelles définitions dogmatiques, qui accroissent le nombre des articles de foi et qui diminuent le nombre des croyants, qui provoquent des apostasies et qui ne suscitent pas des enthousiasmes proportionnés, qui devaient tout sauver et qui semblent être le danger plutôt que le salut de l'avenir ? A cela, dussé-je ouvrir une parenthèse, j'ai plusieurs choses à répondre.

Génération de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Parce que certain nombre de défections ont attristé la famille catholique et scindé son unité? Mais que sont ces exceptions par rapport à la masse? En voyant filer quelques étoiles, avez-vous jamais craint que la grande armée des cieux fût dépeuplée? Qu'est-ce que l'autorité de ces dissidences par rapport à celle de la foi? Croyons donc à l'Église parce qu'elle est divine, non parce qu'elle est populaire; parce qu'elle rend les oracles du Christ, non parce que les coryphées de notre parti ou les journalistes de notre couleur lui font l'honneur d'être de son avis.

Génération de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Parce qu'une crise de gros temps a fondu sur la barque de Pierre, et que vous êtes incommodés d'en supporter les ballottements? Mais restez donc sur cette barque parce que l'on y est sûrement, non parce que l'on y est bien; partagez ses tempêtes au lieu d'en murmurer. D'ailleurs, qu'importe la question du gros temps par rapport au soleil? A-t-on jamais cru qu'il fût absent du firmament quand le ciel n'était pas bleu? et si la vérité, comme le soleil, paraît quelquefois s'éteindre au couchant la veille, ne la voit-on pas briller toujours à l'orient le lendemain?

Ah! qu'ils paraissent dans cette enceinte les héros de la Propagation de la foi, et qu'ils accusent nos lâchetés déguisées et nos petits calculs. Quoi! il faut, mes frères, que Dieu s'entoure de beaucoup d'adhésions pour avoir les honneurs de la vôtre? vous avez besoin d'alliances offensives et défensives pour ne pas osciller et vivre en croyant découragé? Est-ce que les confesseurs de Corée ont attendu d'être les plus nombreux avant de mourir pour leur Symbole? est-ce que chacun de ces apôtres à qui on baise les pieds au départ, dans l'église des Missions étrangères, n'est pas prêt à verser son sang pour ce que vous affirmez en balbutiant? Eh! quel acte de foi fut entouré d'une plus effrayante impopularité que le martyre? Le vénérable Cornay, le jour de sa décollation, mandait à un de ses confrères : « Trouvez-vous dans la foule, au « pied de mon échafaud, pour m'absoudre; et que si vous ne le « pouvez pas, contrition pour confession, du sang à la place de la « pénitence, et le sabre du bourreau me fera la suprême onction! » Les martyrs de la Cochinchine, durant leur longue captivité, ne

recevaient la communion pascale que d'une pauvre chrétienne qui trompait la surveillance des gardes pour leur porter l'Eucharistie en ses tremblantes mains ! O vaillants apôtres de l'étranger, qui savez mourir pour Dieu, n'ayant que Dieu seul pour encouragement et quelquefois pour témoin ! soyez la confusion de ce catholicisme de parade, dont les actes de foi sont hésitants, quand il n'a pas autour de lui une galerie imposante pour l'applaudir !

La Propagation de la foi est donc pour nous une réparation et un correctif; elle est encore une espérance. L'espérance patriotique a été tellement ébranlée par nos malheurs, que le plus dangereux de nos malheurs, peut-être, est le découragement qui s'en est suivi. Que peut et que fait votre association contre une telle défaillance ?

Pour moi, c'est une vérité incontestable que toute nation qui répand la foi, la conserve, et que, par voie de conséquence, elle est conservée elle-même. A ce titre, la France est la plus immortelle des nations européennes. Sans doute, l'Église n'a besoin que d'elle-même pour subsister ; mais l'esprit prosélytique de notre peuple est pour elle un instrument presque nécessaire. Si l'Église est le cœur et la tête, la France est le bras droit de la conquête évangélique : aussi la lecture des *Annales de la Propagation de la foi* me rend toute la confiance en notre avenir que nos dernières infortunes m'avaient ôtée.

A Dieu ne plaise donc que je vous recommande d'enseigner à votre postérité le farouche serment d'Annibal, et que je fonde tout l'espoir national sur la perspective des revanches à outrance ! mais dites souvent dans vos foyers : Sauvons beaucoup de petits Chinois aujourd'hui, cela portera bonheur aux Français de demain, et ce que la France perdit d'influence par les armes, elle peut le recouvrer par l'apostolat. A Dieu ne plaise que je vous recommande d'entretenir des haines fratricides au cœur de vos enfants ! seulement, tournant un jour leurs yeux vers les bords du Rhin, répétez-leur : N'oubliez pas que vous êtes les débiteurs de la France jusqu'au rapatriement de nos chères provinces perdues ; et, tournant un autre jour leurs yeux vers les missions étrangères, ajoutez : N'oubliez pas que vous êtes les débiteurs de Jésus-

Christ, tant qu'il y aura ici-bas des langues dans lesquelles son nom n'est point chanté. Enfin, qu'elle retentisse souvent, le soir, sous vos toits recueillis, cette prière, touchante expression des plus nobles infortunes du temps : Mon Dieu ! restituez à la France ses frontières, à saint Pierre son patrimoine, et à votre Christ tous les pays et toutes les âmes qui ne lui appartiennent pas encore.

Et puis, allez, soufflez ce feu sacré de la ville aux campagnes : bientôt le Christ nous rendra, en échange des offrandes versées à la Propagation de la foi, des avantages bien supérieurs aux milliards que la Prusse nous extorqua. Pour la France, qui est immortelle, quelques heures d'adversité ne comptent pas ! Elle ressemble à la nature, dont les mois de stérilité et d'hiver sont suivis de splendides printemps !

Je sais bien que, de nos jours, les prophéties décourageantes ne manquent pas ; et il n'est pas rare que ceux-là mêmes qui ne croient pas aux prophéties de l'Évangile, croient à celles de l'almanach. La meilleure preuve que le monde est vieux, ne serait-elle pas dans cette tendance qu'il a à retomber en enfance ? Eh bien ! non : je proteste contre cet arrangement anticipé des événements futurs, parce qu'il tend à introduire la fatalité dans l'histoire, et à faire croire que, Dieu ayant décrété notre salut ou notre perte à heure fixe, nous n'avons plus rien à attendre de nous-mêmes.

Il n'est point vrai que le règne de la grâce divine et des mérites humains soit terminé ; il n'est pas vrai que l'ère de la prière et des miséricordes célestes soit fermée. Il a coulé assez de sang sur le Calvaire pour laver les crimes de mille civilisations plus coupables encore que la nôtre. C'est un blasphème d'assigner quelques années de plus pour extrême limite à la fécondité d'une rédemption infinie. Tant qu'il y aura ici-bas trois millions d'associés embrassant chaque matin la croix de saint François-Xavier, Dieu se penchera avec complaisance vers le séjour de son Incarnation. Tant que la Propagation de la foi n'aura point fait triomphalement le tour du monde, Dieu ne le brisera pas ; et si la miséricorde n'a pas cessé de régner, j'atteste nos missions, les échafauds de nos martyrs et le glorieux calvaire de Pie IX, ce n'est point sur tant de grandeurs que la foudre du ciel tombera. Ah ! ne mesurez pas, mes frères, votre coopération à un tel apostolat ; et tandis que d'autres n'ont,

en religion, que des vues bornées et des affections locales, vous, ouvrez votre cœur aux amours catholiques. Il y a quelque chose de plus sacré que notre clocher, c'est notre patrie spirituelle ; de plus vénérable que notre église de village, c'est l'Église universelle.

Monseigneur, je suis deux fois heureux d'annoncer cette vérité dans une assemblée présidée par votre bienveillante autorité. Vous avez été le soldat de la Propagation de la foi avant d'en être le protecteur, votre avènement à l'épiscopat fut un départ généreux pour les missions étrangères plutôt qu'une élévation séduisante ; et, quelles que soient les saintes pages de votre épiscopat à Toulouse, j'éprouve une sorte de jalousie en pensant que vous êtes moins grand dans les splendeurs de votre métropole que vous ne l'étiez dans les villages de Bourbon, catéchisant des nègres, baptisant des adultes, et balbutiant des langues que votre mère ne vous avait point enseignées. Pour répondre, selon la mesure de notre cœur et de nos obligations, aux vœux d'un patronage si digne de notre imitation, mes frères, faisons de cette réunion la plus fructueuse que l'Œuvre ait eue encore dans notre cité. Imaginez que Pauline Jaricot, la première dame de charité de ce siècle, va parcourir vos rangs pour vous implorer, au nom de tous les peuples assis à l'ombre de la mort. Voulez-vous savoir les miracles que produira cette pièce d'argent en passant de vos mains à celles de la Propagation de la foi ? Voyez ce vieillard de la Polynésie qui a trop longtemps vécu, au gré de sa famille : sans votre assistance, demain peut-être ses cruels enfants le mettront à mort, sous prétexte de le délivrer des infirmités de l'âge. Voyez ce prêtre octogénaire qui couche sur la paille d'une cabane pendant la nuit et qui porte des haillons pendant le jour : c'est le pontife d'une grande Église, qui, depuis dix ans qu'il est sacré, n'a pu acheter un bâton pastoral, et qui n'a que son cœur et sa bénédiction pour se faire reconnaître de son troupeau. « Combien de fois », disait avec larmes un vicaire apostolique près d'expirer, « cinquante francs m'auraient suffi pour faire baptiser plusieurs centaines d'enfants et pour établir un catéchisme ! Je ne les avais pas. » Quand on entend ces choses, et quand on a de la fortune, on est bien coupable si on n'est pas

généreux ! Et vous qui avez tant d'or pour vos ameublements, pour vos parures, pour vos fantaisies, peut-être pour vos vices, vous ne ferez point la part d'une telle charité ? O femmes mondaines, vous préféreriez acheter des joyaux que des âmes ? Ce n'est cependant pas un don que je vous demande, c'est un prêt à gros intérêts.

Heureuses celles qui, enrôlant leurs époux, leurs enfants, leurs serviteurs, dans cet apostolat, mettent ainsi tous ceux qui leur sont chers en communion de biens avec les saints et les martyrs! L'histoire rapporte que, lorsque nos ancêtres entendaient raconter, dans les catacombes, la mort de leurs frères au milieu du cirque, ils sortaient avec transport, et ils allaient crier sur les places publiques de Rome : « Moi aussi, je suis chrétien ! » Nous aussi, ô mon Dieu ! en venant d'entendre le récit de tant d'héroïsmes, nous rougissons de notre lâcheté, et nous répondons à l'égoïsme et à la paresse, à l'orgueil et à l'indifférence, à tous les découragements et à toutes les séductions qui pourraient nous détourner : Je suis chrétien. Faites-nous la grâce de comprendre que notre foi, comme notre baptême, est à la fois une obligation et un don : *Pondus baptismi* [1] ; et que la foi qui ne se transmet pas, ainsi que la fortune qui ne fait pas l'aumône, ainsi que la paternité volontairement stérile, a tout à craindre de vos jugements. Puisse la nôtre se reproduire et fructifier dans votre Église militante, de manière à mériter les palmes de votre Paradis ! *Amen.*

[1] Tertullien.

LA

PASSION DOULOUREUSE DU CHRÉTIEN

PRÊCHÉ

A NOTRE-DAME DE PARIS

EN 1862

UN VENDREDI DE CARÊME

CONSACRÉ

A LA VÉNÉRATION DES RELIQUES DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

CONSERVÉES DANS LE TRÉSOR DE LA BASILIQUE

LA

PASSION DOULOUREUSE

DU CHRÉTIEN

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (*Matth.*, v, 5.)

Éminence [1],

Dieu a souvent choisi les montagnes pour théâtres de ses grandes manifestations. Le Sinaï où il promulgua sa loi, le Thabor où il montra sa gloire, le Calvaire où il consomma sa Passion, le mont des Oliviers d'où il s'éleva vers les cieux, ont acquis dans la mémoire des siècles chrétiens une célébrité impérissable. Cependant, de tous ces monts privilégiés, le Calvaire est le plus cher à la piété et au cœur du monde. Les sympathies qu'il inspire, sont immenses comme la Rédemption qui est descendue de ses hauteurs. Aussi, on traverse les mers pour le visiter, on transporte son image dans tous les pays de l'univers pour se consoler à ce spectacle, et le chrétien abreuvé d'amertume ne trouva jamais de plus douce station de repos qu'une station du Chemin de la Croix.

C'est vous dire, mes frères, que je la bénis, l'inspiration qui, en déposant les plus saintes reliques de la Passion dans votre illustre métropole, en a fait comme le Golgotha de cette capitale ; partant un centre d'expiation au milieu de tant d'iniquités, un lieu de rafraîchissement au milieu de tant de souffrances, et le bienfaisant

[1] Le cardinal Morlot, archevêque de Paris.

pèlerinage des âmes malades ou blessées. C'est vous dire que vous avez bien fait de quitter un instant Jérusalem, et ses bruits, et ses scandales, pour venir respirer ici, au pied de la Croix ! Le jour du déicide, il n'y avait guère que les bourreaux de Jésus sur le Calvaire ; depuis dix-huit cents ans, il est devenu le rendez-vous préféré de ses amis, et c'est le ravissement de mon cœur comme l'étonnement de ma raison de constater que, dans un monde où la vogue de tous les sentiments et de tous les drames est si courte, il y a sans cesse des spectateurs émus devant la Passion de mon Dieu.

C'est que chaque époque semble prendre à tâche de la rendre actuelle en la renouvelant : aussi j'avais d'abord songé à vous raconter le crucifiement doctrinal de Jésus dans l'année qui vient de s'écouler [1] ; mais il ne m'est point permis de distraire par des discussions irritantes un auditoire pieux, qui demande de se recueillir dans les larmes et de se fortifier dans des considérations pratiques. Je laisserai donc, en un sens, la Passion du Sauveur, pour m'occuper de la vôtre : c'est votre voie douloureuse que nous allons parcourir ; c'est sur votre Calvaire que nous allons stationner ; seulement, puisqu'il y a là une croix dressée pour le Maître, à côté de la vôtre, et qui la couvre de son ombre suave, par la vertu qui émane d'un tel voisinage je vais tâcher d'embaumer, pour votre âme, cette vérité austère : *Heureux ceux qui pleurent !*

Nul siècle n'a répugné plus que le nôtre au divin paradoxe d'une telle félicité. Tandis que nous osons béatifier la douleur, lui en rêve l'abolition par constitution sociale ; tandis que Notre-Seigneur félicite les larmes, lui prétend les supprimer, comme la mendicité, par décret des gouvernements futurs. Cruelle bienfaisance, qui éloigne le bonheur, qu'elle réduit en système ! car, tandis que le Paradis dans la douleur, fondé par Jésus en ce monde, est une réalité qui console, le Paradis sans douleur, promis par les utopistes, est une mystification pour les malheureux.

Eh bien ! je viens vous le dire de la part du Seigneur, il n'est pas au pouvoir des réformateurs de mettre un terme à la Passion

[1] Allusion à l'œuvre déicide de M. Renan : *Vie de Jésus.*

de l'homme voyageur ici-bas. La nécessité de souffrir est un dogme de sens commun, qui se prouve surtout par son évidence. L'homme ayant péché, nous disent les livres saints, Dieu le chassa du Paradis de la terre, et, depuis ce moment, un grand deuil enveloppe notre destinée. La douleur est dans notre naissance, elle est dans notre trépas. Ce n'est pas le Créateur, c'est la créature qui l'enfanta avec le péché : *Parturiit injustitiam, concepit dolorem* [1]. Aussi, quelque zone qu'il parcoure, quelque hauteur qu'il gravisse, le fils d'Adam sent, à ses malaises, qu'il marche sous le poids d'une malédiction. Il faut donc souffrir ici-bas ! C'est écrit dans toutes les péripéties de l'univers, depuis les infortunes du premier homme jusqu'à nous. C'est écrit dans toutes les lois de la nature physique, depuis les tempêtes de l'air jusqu'aux épines de la terre. C'est écrit dans toute l'histoire de la religion, depuis les vagissements de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire. C'est écrit, enfin, dans les profondeurs de la conscience humaine, à une profondeur où le sophisme ne l'effacera jamais.

Mais faut-il subir cette destinée sans dédommagement ? Non : sa nécessité trouve son correctif dans ses avantages, et saint Paul n'hésite pas à déclarer que les rigueurs du Seigneur à notre égard sont un témoignage de son amour : *Quem diligit Dominus, castigat* [2]. L'Écriture et les Pères nous présentent les épreuves de la vie tantôt sous l'image d'un creuset qui transforme, tantôt sous l'image d'une onction qui sacre les existences qu'elle touche : *creuset* et *onction* sèront donc les deux aspects de notre Passion que nous allons considérer. Heureux si nous savons vous la rendre vénérable ! plus heureux si nous parvenons à vous la faire aimer !

Pour peu que l'on ait le sentiment de sa faiblesse, mes frères, il est impossible de gravir cette chaire sans être opprimé par la grandeur des souvenirs. Mais, pour me dérober au simple soupçon de vouloir imiter des maîtres que je trouve plus facile d'admirer, j'abandonne toute spéculation présomptueuse, et me réfugie dans un sujet qui tiendra plutôt de la méditation que de la conférence, n'y pénétrant, d'ailleurs, qu'avec l'assistance de Marie. *Ave, Maria.*

[1] Ps. VII, 15.
[2] Hebr., XII, 6.

PREMIÈRE PARTIE

Les jours de l'homme sur la terre, dit le Saint-Esprit, sont courts et remplis de misères. Toutefois, il y a cette différence entre Dieu et l'homme que Dieu est bon dans la félicité, tandis que l'homme l'est surtout dans les larmes. Aussi, s'il marche sous les foudres d'un primitif anathème, cette tragique carrière n'est point sans compensation pour lui : le martyre qui le torture le grandit, car Dieu donne à la douleur un ministère d'amour, en même temps que de justice, envers nous, dans ce sens qu'il ne lui permet de nous éprouver que pour nous améliorer. Eh ! comment s'y prend-il pour faire de cette compagne austère de la vie humaine une bienfaitrice ? Il lui imprime, en quelque sorte, les traits de sa paternité auguste ; et, de même qu'il est, en sa sollicitude infinie, instituteur, conservateur et réparateur de sa terrestre famille, il convertit notre calvaire en un principe d'éducation, un principe de conservation, un principe de restauration.

Un principe d'éducation, ce n'est pas contestable ; et voici comment cette Passion douloureuse nous fait ses révélations. « Celui qui n'est pas tenté, » dit l'Esprit-Saint, « que peut-il savoir ? » *Qui non est tentatus, quid scit* [1] ? et le prophète ajoute avec encore plus d'énergie : « Vous m'avez châtié, ô mon Dieu ! et à cette école je me suis instruit » : *Castigasti me, et eruditus sum* [2]. Les profanes eux-mêmes ont fait écho à cette sagesse divine. L'un s'est écrié sur la ruine de ses illusions chrétiennement pleurées :

Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas !

[1] Eccli., XXXIV, 9.
[2] Jérém., XXXI, 18.

Un autre résume les amères expériences de sa vie orageuse dans cette moralité :

Il me reste d'avoir pleuré !

D'où il suit que si tout homme, en naissant, est une victime qui monte à l'autel, le feu de son sacrifice l'épure sans le diminuer : car rien n'est ordinaire comme de souffrir, et, quand il a souffert, l'homme n'est plus ordinaire.

Combien de mortels à qui il ne manqua qu'une douleur profonde pour être véritablement grands ! C'est que l'âme est semblable à la terre, qui a besoin d'être déchirée pour être féconde. Afin de faire croître la semence que jette en nous le céleste laboureur, il faut la rosée de nos larmes. Et la douleur n'est pas seulement l'instrument tranchant qui nous travaille, l'ondée bienfaisante qui nous fait germer ; elle est le soleil qui nous fertilise et une sorte d'atmosphère privilégiée qui fait éclore prématurément les fruits. Aussi, voulez-vous savoir comment procède le Seigneur pour façonner un chrétien illustre ? Il fait, autour de ce prédestiné, un grand vide de consolations terrestres ; ensuite, à une heure choisie par sa grâce, il s'approche de lui le glaive en main, il frappe un coup terrible sur son cœur, et, convoquant ses anges au spectacle de cet élu aux prises avec l'adversité, il leur dit : « Venez voir les luttes de mon serviteur Job » : *Numquid considerasti servum meum Job* [1] ? Durant cette crise suprême, les secousses imprimées à une nature lui donnent souvent de l'ampleur et déchirent les voiles qui bornaient sa pensée. Dans l'ordre intellectuel, contrairement à ce qui se passe dans l'ordre physique, les yeux remplis de larmes deviennent plus clairvoyants.

Heureux, alors, cet homme victime du Seigneur ! car, en recevant la divine blessure, il poussera un cri, et ce cri sera tantôt l'immortelle mélancolie de Tasse et de Camoëns, tantôt, avec l'inspiration surnaturelle de plus, la sublime élégie de Job et de Jérémie ; et il y aura tant de sensibilité dans ses pensées, que l'avenir confondra presque son génie avec ses malheurs. Heureuse aussi

[1] Job, II, 3.

cette femme victime du Seigneur ! car il lui restera de son épreuve une de ces supériorités sympathiques qui tirent la lumière de l'amour, une auréole de martyre autour du front, une grande intelligence de cœur, une sorte de dictame dans la parole, et un doux rayonnement dans tout son être qui fera de sa présence un bienfait pour les malheureux. Que ce soit donc une conclusion acquise au profit de votre âme, Mesdames : Dieu ne glorifie ses servantes privilégiées, comme les fils de Zébédée, qu'après leur avoir présenté son calice : *Potestis bibere calicem* [1] ? Et votre humanité, si frêle, si délicate qu'elle soit, s'amoindrit dans le bien-être, tandis qu'elle se dilate dans la tribulation : *In tribulatione dilatasti mihi* [2].

Alors, laissez le Seigneur frapper sur votre tête, femme superficielle ! car cela vous fait beaucoup de bien de pleurer. Jusqu'ici vous n'aviez que les formes, les grâces de la sensibilité; vous n'en connaissiez pas les émotions pieuses. Mais allez maintenant, passez à la mansarde : pour être éloquente, vous n'aurez qu'à vous souvenir, et vous calmerez la douleur parce que vous l'avez endurée. Laissez frapper le Seigneur, femme légère ! car, depuis que vous fûtes étendue sur une croix, on dit que votre vie a gagné tout ce que vos illusions ont perdu. Sans doute, c'est une chose amère de recevoir des mécomptes immérités ; mais ce souvenir sera un préservatif pour votre avenir, de l'expérience pour votre jeunesse, et de la sagesse pour le gouvernement de votre foyer et de vos enfants. Enfin, laissez frapper le Seigneur, vous dis-je, vous toutes qui vous révoltez à l'aspect de votre croix. Eh ! que deviendraient ces vies qui habitent des boudoirs embaumés, qui sont bercées depuis l'enfance jusqu'à l'âge mur, et qui s'agitent comme un tourbillon folâtre entre des rêves et des plaisirs ; que deviendraient-elles, si Dieu n'y maintenait pas la seule chose sérieuse qui les élève et les consacre : un peu d'ennui et de dégoût ? En effet, comme le feu dégage les senteurs de l'encens en le brûlant, c'est en consumant votre âme que la douleur lui fait exhaler ses parfums.

Oui, je le soutiens, en dépit de tous les orgueils et de toutes les

[1] Matth., xx, 22.
[2] Ps. iv, 2.

sensualités qui en frémissent, il y a une éducation supérieure à celle des livres : c'est celle des larmes. Les principes tout seuls n'enfantent que la stérilité et l'orgueil, les principes joints à la douleur font les sages et les saints. Combien de fois n'ai-je pas constaté les lacunes, les égoïsmes surtout qui déshonorent toutes les natures où la souffrance n'a point travaillé ! Alors, malgré les éclairs de son esprit, une chrétienne n'arrive jamais à cette réelle distinction de l'âme, à ce feu sacré des saintes tendresses qui versent la félicité à flots dans un intérieur. Celles qui furent martyres, au contraire, plus faciles à la piété, plus empressées au sacrifice, ont des âmes qui résonnent comme des temples : des temples dont les murmures sont doux, dont les profondeurs saisissent de respect, et dont on cherche l'ombre bienfaisante pour se reposer. Aussi, quand notre charité inquiète pour votre avenir en voudrait assurer les bonheurs, elle en est souvent réduite à vous souhaiter des larmes pour votre éducation, et des douleurs pour vous épargner des fautes : de ces douleurs, cependant, qui instruisent sans foudroyer et qui fécondent la vie sans la briser. Telles certaines blessures, pratiquées aux arbres qui portent le parfum, en font couler les aromates sans compromettre les sources de la sève.

Promettons-le donc aujourd'hui, sur les membres endoloris de notre Christ et sur les instruments de sa cruelle Passion, plus de murmures contre la nôtre ! car elle est pour nous un éveil utile, un désenchantement bienfaisant ; et si c'est au Calvaire que Jésus s'anéantit, c'est sur le Calvaire que ses disciples se transfigurent : tant il est vrai, ô mon Dieu ! que vous êtes bon jusque dans votre justice, et père jusque dans vos châtiments ! *Castigasti me, et eruditus sum.*

Notre Passion douloureuse, qui nous sert d'institutrice quand nous sommes incomplets, est notre sauvegarde quand nous sommes supérieurs, et, de principe d'éducation, se transforme, à notre service, en agent de conservation. Admirez ce côté d'une si divine et pourtant si blasphémée tutelle.

Dans la création, les forces les plus salutaires ont besoin d'être équilibrées pour ne point se changer en fléaux. Le soleil, par

exemple, féconde la terre ; il la consumerait, s'il n'était point contenu dans son orbite. Les fleuves arrosent nos campagnes ; ils les ravageraient, s'ils n'étaient point enchaînés derrière des digues. Les choses, sous ce rapport, se passent en nous comme hors de nous, car chaque prérogative de notre existence a besoin d'un contrepoids pour ne pas dégénérer en péril.

Ayez de l'esprit : sans le secours d'un modérateur, vous serez perdu d'amour-propre. Ayez de la sensibilité : sans modérateur, vous vous précipiterez dans toutes les folies du roman. Ayez de la fortune : sans modérateur, vous allez en faire votre idole, au lieu de la considérer comme votre sacerdoce. Eh ! quel est le modérateur providentiel au moyen duquel Dieu corrige en vous les enivrements de toute supériorité? C'est la douleur : en telle sorte que la même Passion qui semble tendre à notre destruction, est l'instrument bienfaisant de notre conservation.

Quoi ! vous avez reçu en partage le don d'intelligence, et vous vous étonnez de trouver parfois la vie amère ? Mais ce rayon que Dieu vous mit au front, est une couronne ; et, pour que votre royauté fût sans orgueil, Dieu charge votre couronne d'épines. Il y a là une adorable prévoyance. Avancez donc, avec votre âme en deuil, au milieu de tant de médiocrités qui se divertissent. Pour elles, la vie est douce comme un jour de fête ; pour vous, elle sera un néant douloureux, un pénible rêve creusé à fond, un poids énorme qui vous courbera la tête, pour vous faire porter avec le respect dû aux présents du Ciel ce talent que vous auriez profané dans les triomphes d'une méprisable fatuité : c'est ainsi que nous sommes corrigés par le Seigneur, pour que nous ne nous perdions pas : *A Domino corripimur, ut non damnemur* [1].

On dit que vous êtes prodigieux par la profondeur de votre cœur et par les délicatesses de votre sensibilité, et vous vous étonnez de chanceler sous le poids de vos richesses intérieures? Mais où vous mèneraient ces excès de sympathie qui entraînent vers le mal, s'ils ne suscitaient pas ces retours de tristesse qui rejettent vers le bien ? Passez donc, avec vos sourires déçus et un cœur qui ne croit plus au sentiment à force de sentir, passez, et ne vous plaignez

[1] I Cor., xi, 32.

point de votre partage. Dans l'ordre de l'affection comme dans la hiérarchie sociale, les plus grands sont les riches qui donnent, non les pauvres qui n'ont qu'à recevoir. Dans le commerce des cœurs, il faut préférer être dupe que trompeur ; et mieux valent, pour la dignité humaine, les tribulations de la générosité que les béatitudes sans honneur de l'égoïsme. C'est ainsi que nous sommes corrigés par le Seigneur, pour que nous ne soyons pas damnés : *A Domino corripimur, ut non damnemur.*

Enfin, vous êtes bercé par la fortune, par le succès ou par la renommée, et vous êtes surpris de ne pas dormir tranquille au bruit des applaudissements ? Mais comment feriez-vous pour ne point abuser de ces avantages, si Dieu ne vous les empoisonnait pas ? Portez donc courageusement ces fortes douleurs qui vous restent au fond de l'âme, dans votre triomphe, pour qu'il ne vous enivre pas, et ces lassitudes qui vous font regarder avec envie vers la tranquille cabane de vos laboureurs, et cet incurable ennui, hôte assidu des grands palais, qui désolait la vieillesse de Louis XIV à Versailles, et qui poussa Charles-Quint à jeter le sceptre de tant de royaumes pour venir s'ensevelir vivant dans un cercueil. C'est ainsi que nous sommes corrigés par le Seigneur, pour que nous ne nous damnions pas : *A Domino corripimur ut, non damnemur.*

Ah ! mes frères, il n'est qu'un seul côté par où nous nous applaudissons de nos épreuves : par une jouissance raffinée d'amour-propre. C'est que l'on peut jouir même de l'adversité, comme d'une singularité touchante qui donne droit à la sympathie. Alors, on se fait un honneur peu déguisé d'être en butte à la fortune, on prend un personnage lugubre, on édite, on réédite le poème de ses larmes pour y intéresser les autres, et l'on convertit la douleur en une pose d'amour-propre ou en une sensualité d'épanchement. Voilà, pour nous, le seul motif de bénir notre Passion ; il en est un, cependant, bien plus élevé : c'est qu'elle est une grâce de préservation, gardant toutes les autres grâces de nature ou de surnature que nous tenons de la Providence.

Oui, nous affectons de ne pas comprendre Dieu quand il nous afflige ; et y a-t-il rien de plus compréhensible que son dessein? C'est de nos larmes que nous tirons le meilleur de notre expérience et de nos vertus. Depuis la chute en Adam, l'humanité porte un

germe de corruption : il lui faut l'arome de la douleur pour l'empêcher de se putréfier. Aussi, ne lui souhaitons pas une impassibilité dans laquelle elle perdrait toute sa dignité. Plus l'homme descend du côté de la brute, plus il réduit la somme de ses larmes ; plus il monte du côté de Dieu, plus il l'augmente ; mais il vaut mieux être un ange avec la croix sur l'épaule, qu'un chrétien à peine digne de son baptême dans le bien-être d'une insensibilité dégradante. Mon Dieu ! soyez béni de cette paternelle économie qui voulut bien mettre de la saveur dans nos sacrifices, de la gloire dans nos vertus, du mérite dans notre espérance, et de la sagesse dans nos douleurs !

Il y mit encore un principe de restauration : car la douleur, qui élève les êtres incomplets, qui conserve les êtres privilégiés, réhabilite les êtres déchus. Ce n'est pas chose facile que la restauration d'un homme dégénéré. La vertu de cet acte expiateur doit s'étendre en avant et en arrière du coupable : dans son passé, pour y détruire le règne du mal ; dans son avenir, pour y assurer la renaissance du bien.

Or, avez-vous jamais réfléchi aux difficultés de cette action rétroactive qui s'appelle la destruction de votre passé ? Un jour, le grand Condé, se promenant dans une galerie de Versailles, trouva sur un tabouret un livre qui racontait l'histoire de sa célèbre défection, sous Mazarin. A cette vue, le héros fut saisi de magnanimes regrets, et, déchirant la page accusatrice, il la foula aux pieds avec une indignation contre lui-même mille fois plus honorable, à mes yeux, que sa victoire de Rocroy : car, pour battre des ennemis avec l'inspiration du génie, il suffit d'être un grand capitaine ; mais, pour faire une telle justice de ses torts, il faut être un grand cœur. Eh bien ! quand j'ai creusé dans vos vies respectives, dans toutes, comme dans celle de Condé, je trouve cette page maculée qui vous accuse : quel moyen pour vous de l'effacer ? Il n'y en a pas d'autre que votre Passion changée en pénitence par une intention pénitente. La douleur dirigée par le repentir, ainsi qu'une flamme purifiante, vers les souillures du passé, les enlève : elle va, par un mouvement rétrograde que lui imprime notre volonté, chercher nos vieilles iniquités dans la mémoire de Dieu, pour les anéantir. De telle sorte que bien souffrir, pour le chrétien, c'est se recom-

mencer soi-même, et que si Dieu tient l'avenir dans ses mains, la douleur surnaturellement acceptée met le passé dans les nôtres : *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur* [1].

O générations énervées de mon temps, qui murmurez sur votre calvaire, manqueraient-ils, dans vos années écoulées, les souvenirs qui vous crient vengeance contre vous-mêmes? Courage donc, quand l'infortune visite votre foyer ! cela comptera pour les fautes d'un âge où vous étiez plus heureux, mais où vous méritiez moins de l'être. Courage, quand il faudra prendre des vêtements de deuil ! ce sera l'expiation d'un cœur qui abusa de lui-même, et que Dieu punit par les sentiments qui le firent pécher. Courage, quand vous ne trouverez pas le Seigneur dans votre prière ! il y eut tant de jours où vous ne le cherchiez pas ! Courage, en un mot, chaque fois que la vie privée, la vie publique, la maladie ou les revers, le travail ou les amis vous apportent de l'amertume ! l'amertume est un bain où les coupables se régénèrent : acceptez-la, et, la tête cachée dans le sein de votre débonnaire Sauveur, laissez passer la justice de Dieu !

Eh ! Mesdames, n'est-ce point une adorable miséricorde, celle qui veut bien nous pardonner, moyennant quelques heures de calvaire, des défections que notre conscience ne se pardonnera jamais ? Lorsque Thaïs, la volage Égyptienne, se rendit à la voix de saint Paphnuce, prédicateur du désert, en demandant seulement trois heures pour mettre le feu à ses parures ; quand elle s'enferma dans une cellule dont on scella la porte avec du plomb, pour lui annoncer que ce serait là le cloître de sa pénitence et son tombeau; enfin, quand, après de longues années de jeûne au pain et à l'eau, elle ne proférait que cette humble prière : « O vous qui fûtes mon Créateur, ayez pitié de moi ! » n'osant pas faire passer le nom de Jésus sur ses lèvres parce que le vice les avait souillées, alors les chrétiens avaient une contrition moins oublieuse que la nôtre ; alors ils étaient moins affectés de leurs croix, parce qu'ils l'étaient davantage de leurs péchés ; alors on trouvait simple que puisque, dans l'autre vie, le pécheur éternel souffre éternellement, en celle-ci, de grands coupables soient passibles de grandes expiations ; alors, enfin, on

[1] Ps. LXXVII, 34.

sentait qu'une passion bien endurée est la réconciliation de l'homme, non seulement avec Dieu, mais encore avec lui-même : car, lorsque l'homme a pleuré, le Créateur et les créatures ne lui envoient que des sourires. Et pour la seconde innocence, qui n'est que la douleur sanctifiée, comme pour la première, qui était la douleur ignorée, il y a un Éden bien autrement délectable que ne l'était celui du péché.

Et la réédification du bien dans l'âme déchue, comment serait-elle l'œuvre de la souffrance ? C'est que la souffrance porte le trouble dans la conscience, et rien n'est plus naturel au malheureux que de se croire coupable. Les heureux, au contraire, ne se corrigent pas, croyant avoir raison contre Dieu, tant que la bonne fortune les soutient. En voulez-vous la preuve ? Cherchons-la dans les péripéties qui caractérisent le retour de la femme tombée.

Elle est à terre, cette Babylone splendide qu'autrefois on contemplait comme une merveille, elle est à terre ! Et les étrangers qui heurtent à ses ruines, dit le prophète, passent à côté d'elle en sifflant : *Sibilaverunt super te* [1]. Voilà donc un grand débris à faire palpiter, une morte à éveiller de son tombeau ! De quel moyen se servira la grâce qui convertit ? Sera-ce des vives lumières de l'esprit ? Mais les anges déchus habitent les ténèbres, et, quand le cœur est impur, les yeux ne voient pas Dieu. Sera-ce de la voix des apôtres ? La pécheresse ne les entend pas. Sera-ce de l'inspiration des bons livres ? La pécheresse ne les lit pas. Non; mais un coup de foudre sera frappé sur cette tête altière, et, sous l'action de la douleur, vous allez voir se multiplier les résurrections. Et d'abord, quand cette créature coupable est ployée par la main de Dieu, quand la douleur a fait en elle son travail, le cœur s'abaisse, il s'attendrit et ne tarde pas à fondre. Heureuses larmes ! elles seront pour elle le baptême de sa nouvelle vie, et la rosée qui fera germer son humilité, car les orgueilleux ne pleurent pas ! Ensuite, quand elle n'en pourra plus de lassitude et qu'elle chancellera sous le fardeau de ses remords, elle se laissera tomber sur ses genoux, car cette attitude est la position de l'âme fatiguée au repos : ainsi sa prière recommencera. Ensuite, ces vérités sain-

[1] Ezech., xxvii, 36.

tes que lui voilèrent les orages de son cœur, lui réapparaîtront dans sa détresse, comme brillent les étoiles au fond d'une abîme, et sa foi revivra. Ensuite, elle usa vite, dans le péché, toutes les illusions qui bercent la vie : faut-il bien qu'elle entrevoie, au delà, un terme sur lequel elle puisse se reposer au moins par le regard ? Ainsi son espérance ressuscitera. Enfin, elle ne croit plus à l'amour, et cependant elle en éprouve un besoin inextinguible : que deviendrait-elle, si son cœur ne pouvait embrasser un de ces amours infinis qui ne se terminent jamais par des regrets honteux ou amers ? Ainsi la charité naîtra de ce martyre à son tour.

Avez-vous vu comme la grandeur surnaturelle de cette femme se recompose sous les coups de l'adversité ? L'épreuve a ramassé, une à une, toutes les fleurs de son antique couronne pour en ceindre son front. Dieu lui a fait un piédestal de ses ruines : car elle était vulgaire quelquefois quand elle tomba, elle ne l'est plus quand elle se relève ; et cette jeune fille de Béthanie, qui était obscure le jour où elle déshonorait la maison de son père, le jour où elle est brisée par la douleur et changée sous le nom de Magdeleine, elle devient une illustration du monde, une illustration que les siècles contempleront au sommet du Calvaire, tant que vos pieds sanglants, ô mon doux Maître, y seront adorés !

Ainsi le Dieu qui est, en sa paternité ineffable, instituteur, conservateur, réparateur, grave en quelque sorte les traits de sa bonté dans la correction qu'il nous inflige, en faisant de la douleur une mère qui est pour nous institutrice, conservatrice, réparatrice. Saluons, en l'exposant, ce plan de l'éternel amour ; et, de même qu'après avoir façonné ce premier monde, où la douleur ne devait pas habiter, Dieu se décerne un solennel applaudissement ; après avoir contemplé les lois de ce second univers, où Dieu se surpasse en composant à l'homme des béatitudes avec des douleurs, disons-lui par tous les respects et par toutes les soumissions de notre âme: « *Seigneur, ce que vous avez fait est bien* ». *Vidit quod esset bonum*[3].

Nous avons vu comment notre Passion douloureuse est un creuset qui transforme, reste à savoir comment elle est une onction qui nous consacre.

---

[1] Gen., I, 10, 12, 18, 21, 25.

DEUXIÈME PARTIE

Le mot Christ veut dire celui qui oint : d'où il suit que le patient le plus auguste de la terre, la plus haute personnification de la douleur parmi les hommes, éveille dans l'esprit l'idée d'onction. Il y a un mystère là-dessous : que peut-il signifier ? Par là, disent les saints commentaires, Dieu a voulu exprimer que la douleur est une onction royale, qui sacre les fronts sur lesquels elle se pose ; et qu'elle est aussi une onction suave, glissant ainsi qu'une huile parfumée sur les existences qu'elle a marquées. Il est donc vrai que l'on peut extraire *de l'huile de cette dure pierre* [1], car la douleur vous fait véritablement rois. Et tandis que, durant sa Passion, Jésus ne fut que roi de théâtre, durant celle qui est votre partage, vous êtes un roi d'institution divine, reconnu et salué par les trois Églises. Vous cumulez, en effet, les titres les plus fastiques, les plus beaux qui soient attribués à la royauté : le titre de grand par rapport à l'Église militante, de libérateur par rapport à l'Église souffrante, de triomphateur par rapport à l'Église des bienheureux.

Vous êtes grands, d'abord, par rapport à l'Église qui est encore dans le voyage. Comment ne le seraient-ils pas, aux yeux du Ciel, ces stigmatisés de la douleur qui forment des images saisissantes de Jésus cloué en croix ? *Christo confixus sum cruci* [2]. Si l'on peut ressembler à Dieu par l'impassibilité, en effet, on le reproduit aussi

[1] Deut., xxxii, 13.
[2] Galat., ii, 19.

par la souffrance : car Dieu, ayant regardé l'immensité de son être, a trouvé le moyen de s'approprier nos larmes, et il l'a réalisé. De cette sorte, le martyre résigné, le crucifiement accepté par amour établit entre Dieu et nous la plus touchante société de pleurs qui puisse honorer une créature; et si les rois ordinaires sont grands le jour où ils passent des frontières et font trembler des empires par le fer ou par le feu, le Roi des tribulations est grand lorsque, la tête ensanglantée par sa couronne d'épines, couvert des ignominies du prétoire, il ressemble à Jésus de Nazareth, qui fut roi des Juifs du haut de sa croix. Ainsi, l'Église est l'opposé de la société naturelle : tandis que celle-ci se prosterne devant la puissance ou devant la fortune, l'autre choisit ses princes parmi ces sublimes misérables qui s'appellent Labre ou Germaine Cousin ; et tandis que les rois de l'une sont éphémères comme le caprice populaire, ceux de l'autre ont des règnes qui durent l'éternité.

Méditez et goûtez la fraternité de destinées en laquelle votre Passion vous constitue vis-à-vis du divin Maître ! Dieu, qui vit dans les charmes d'une société adorable appelée la Trinité, sait bien que le cœur de l'homme, heureux ou malheureux, a besoin de partager. Le caractère le plus poignant de la douleur, en particulier, c'est la solitude : les larmes les plus amères sont celles qui refluent vers le cœur, parce qu'elles n'ont point d'issue, personne n'étant là pour les recevoir. Aussi, quand Dieu vit Adam enivré des joies de son innocence sous les ombrages de l'Éden, il dit : *Il ne faut pas que l'homme soit seul* [1], et il lui donna une compagne. Et plus tard, quand il vous vit en butte à l'infortune, montant péniblement au calvaire, il dit encore : *Il ne faut pas que l'homme soit seul.* Et cette fois, il ne vous donna pas une compagnie ordinaire, mais il prit une croix à l'épaule et il se plaça à côté de vous sur votre chemin de douleurs, pour vous consoler lui-même par cette ressemblance : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret* [2].

Ainsi, il trouve, en son amour, le spectacle de vos larmes tellement irrésistible, qu'il a résolu d'en répandre, et il fait passer votre

[1] Gen., II, 18.

[2] Hebr., II, 17.

croix dans ses bras, avant de vous en charger, afin de la polir, en quelque sorte, à son divin contact, et de l'attendrir par l'onction de son souvenir. Après cela, que l'Archange ne s'écrie plus dans les hauteurs du ciel : « Qui est semblable à Dieu ? » *Quis ut Deus ?* car, moi, je répondrai à ce défi, des bas-fonds de ma misère : Celui qui est semblable à Dieu, ce n'est point Lucifer commandant des légions contre le Créateur du monde, c'est l'homme de douleur qui ne murmure point sur son calvaire et qui sait bien l'infirmité : *Virum dolorum, et scientem infirmitatem*[1]. Sans doute, on a émis une suave pensée quand on a écrit : « Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi » ; mais il est une consolation plus douce encore dans la douleur : c'est de se rappeler que l'on porte Dieu avec soi et en soi : *Christus in vobis est*[2].

Est-ce que l'on ne sait pas ces choses dans les maisons où j'ai entendu maudire la souffrance ? est-ce qu'il n'y a pas un crucifix pour les rappeler ? est-ce que l'on y a oublié cette page de l'Évangile où les malheureux sont félicités par l'Évangile ? Une voix courroucée de notre siècle s'est écriée dans un paroxysme de haine et de blasphème : « L'exilé partout est seul » ; mais le chrétien, abreuvé d'amertume, n'est jamais seul, car il lui reste toujours son Christ, cet ami de ceux qui n'en ont pas d'autres, et qui fit une volupté sainte des larmes répandues au pied de sa croix.

Voulez-vous voir l'efficacité pratique d'une telle économie ? permettez-moi un souvenir personnel, pour la mettre en relief. Je me promenais un jour, en compagnie d'un homme célèbre, que les événements publics et ses malheurs domestiques avaient foudroyé. C'était dans ce forum de Rome, si grand par ses débris antiques, si grand par ses souvenirs. Cet homme me parlait de la ville éternelle avec l'amour mélancolique et religieux que les ruines vivantes accordèrent toujours à la patrie des ruines matérielles et des saints tombeaux. Lui ayant demandé quel était, dans Rome, son pèlerinage de prédilection, il garda quelque temps un silence méditatif. Cependant nous passions, au Palatin, sous les restes du palais des Césars : il ne se détournait pas. Nous

[1] Is., LIII, 3.

[2] Rom., VIII, 10.

arrivionsdevant les belles sculptures de l'arc de Titus : il ne regardait pas. Les grandioses arcades du Colisée nous apparaissaient à peu de distance : il ne s'en occupait pas. Enfin, il me mène au milieu de cette arène si déserte aujourd'hui, si peuplée jadis, et, me montrant, au milieu, une croix de bois plantée à fleur de sol : « Voilà », me dit-il, « ma station préférée dans la ville des Papes et des Césars ! jamais mes chagrins n'ont pu résister à ce souvenir de la Passion de mon Dieu, adoré dans un lieu immortalisé par la Passion de tant de martyrs. »

O vous qui avez laissé tomber votre croix, aujourd'hui, dans la famille, en rentrant chez vous, ramassez-là et la baisez avec respect ! Vous le voyez, les illustrations de l'autre monde ont été les victimes de celui-ci. Les Litanies des Saints sont une liste de malheureux selon la nature, qui furent, les uns condamnés à mort par la malice des hommes, les autres condamnés à une vie pire que la mort par leurs rigueurs envers eux-mêmes. Mais, depuis qu'il s'est opéré une assomption de la douleur humaine dans une chair divine, ne plaignons pas les martyrs : car, si la Passion de Jésus fut un amoindrissement apparent de Dieu, la nôtre est une vraie déification de l'homme.

Après vous avoir fait grands par rapport à l'Église militante, elle vous établit libérateurs de l'Église souffrante : car il y a, de l'une à l'autre, communication de secours, et les patients de la première peuvent être bienfaisants pour ceux de la seconde. Quand Dieu vous impose des sacrifices, fussent-ils disproportionnés à vos péchés, ne vous croyez pas condamnés à produire des mérites inutiles. Non : Dieu passe au pied de votre calvaire, pour recueillir ce superflu ; il verse votre surabondance sur l'indigence des âmes du Purgatoire; et, par ce lien de solidarité jeté entre les deux Églises, il fait d'elles une seule famille, où la fortune spirituelle est en commun. Dites donc avec saint Paul : « Je souffre tout volontiers en ce monde, pour que les victimes de l'autre souffrent moins » : *Omnia sustineo, ut et ipsi salutem consequantur* [1]. Sans

[1] II Tim., II, 10.

doute, vous seriez heureux de sauver à ce prix des vivants ; mais il est plus parfait, dit saint Thomas, de délivrer les morts : car les vivants ont la possibilité de pourvoir eux-mêmes à leur salut, tandis que les morts n'y peuvent rien. Dans le Purgatorie, on ne sème pas ; la journée est finie : c'est cette nuit fatale où l'on ne travaille plus : *Venit nox, quando nemo potest operari* [1].

Donc, ainsi que l'âme de Notre-Seigneur, pendant que son corps était crucifié, allait affranchir les anciens justes de la captivité des Limbes, la vôtre, quand vous êtes mis en croix, va dans l'Église souffrante porter la joie et des rafraîchissements ; et alors, qu'est-ce que votre Passion, si cruelle qu'elle soit, en comparaison de celle que vous soulagez ? La plus légère peine du Purgatoire, disent les Pères, surpasse les plus grandes de la terre ; et cependant, la plus légère peine de la terre, bien offerte, vaut les plus dures expiations du Purgatoire. Quel motif pour vous faire pratiquer une telle charité, surtout si vous réfléchissez que votre intention y peut mettre le mérite de toutes les charités à la fois !

Charité envers Dieu : car, Dieu trouvant sa gloire et son bonheur à ce que son Paradis soit peuplé, c'est faire les délices de son amour que d'obtenir les remises de sa justice en faveur des amis dont il est séparé. Charité envers les âmes : nous admirons les hommes apostoliques qui passent les mers pour gagner à Dieu des infidèles ; il est plus admirable le chrétien qui, en souscrivant à son crucifiement, va délivrer par delà les frontières du monde visible des âmes confirmées en grâce, que Dieu chérit bien au-dessus de celles des païens. Charité de l'aumône : souffrir ainsi, c'est donner aux pauvres les plus dignes de pitié qu'il y ait dans la famille humaine. Charité envers les malades : il n'en est pas de plus endoloris que ceux-ci, et, en partagant avec eux les mérites de votre calvaire, vous devenez les infirmiers du séjour le plus désolé où la douleur ait poussé des cris. Charité envers les captifs : au prix de quelques larmes, vous rendez à la liberté des prisonniers touchants qui en ont tant répandu ! Charité envers les exilés : par un tel sacrifice, vous donnez aux habitants éplorés d'une terre qui les dé-

[1] Joann., IX, 4.

vore, la douce hospitalité de la patrie. Charité, en un mot, universelle, puisqu'elle peut faire de votre acte de résignation à la croix l'acte d'amour le plus étendu.

Quoi ! vous avez des inquiétudes prosélytiques pour d'autres misères ? vous vous lamentez, en votre destinée obscure, de ne pouvoir rien pour le salut du monde ? Voici une vérité à retenir pour jamais : il y a quelque chose de mieux que d'être apôtre, c'est d'être victime. Souffrez donc courageusement : ce sera pour tant d'amis et de bienfaiteurs qui pleurent dans le séjour des expiations douloureuses, et à qui vous devez la subvention de vos mérites réversibles, en échange du don de leur fortune et de leur amour. Endurez : le Purgatoire est habité par tant d'ancêtres qui vous léguèrent leur nom, leur demeure, leurs champs, leurs fonctions, et pour qui vous seriez débiteur insolvable, si vous ne saviez pas être martyr à leur intention. Réparez, enfin ; et, tant que les douleurs de l'Église souffrante ne cesseront pas, que celles de l'Église militante ne leur fassent point défaut comme rédemption et soulagement.

Non, non, puisqu'il reste encore des larmes à essuyer au sein de cet enfer temporaire, ne disons point aux épreuves, par où nous pouvons exercer un tel ministère de miséricorde : C'est assez. Jamais assez, ô mon Dieu ! tant que le mal que vous punissez là dans l'homme, n'aura pas été suffisamment puni, ici-bas, par l'homme lui-même. Jamais assez ! nous sommes des christs secondaires, obligés d'accomplir en nous tout ce qui manque à votre Passion pour le salut de ceux qu'elle n'a pas encore mis au ciel. Jamais assez, enfin ! car, le jour où l'on n'apercevrait pas notre croix à côté de la vôtre, du fond du Purgatoire, l'espérance y serait diminuée, et la félicité que vous avez promise à nos larmes serait réduite, puisque le fruit n'en pourrait être partagé.

Certes, c'est bien déjà un commencement de Paradis de pouvoir le gagner à ceux que l'on aime ; mais, en vertu d'une action plus directe et d'une signification plus littérale, notre Passion nous constitue triomphateurs dans l'Église des bienheureux.

Il a fallu que le Christ souffrît, dit saint Luc, *et que par là il entrât dans sa gloire* [1] : telle fut la destinée du Maître. *C'est par*

[1] Luc., XXIV, 26. Act., XVII, 3.

beaucoup de tribulations, ajoute-t-il, *que nous arrivons au royaume de Dieu* [1] : telle est la destinée du disciple. Comme la copie est bien façonnée sur l'original ! Ces mots sont tout le secret des avantages renfermés en espérance dans notre Passion : Dieu crucifie tout en nous, pour tout béatifier ; la Passion est le germe, la béatitude est le fruit. D'où il suit qu'il y a, dans la douleur, quelque chose qui tient du baptême de sang et de l'acte d'amour parfait : elle nous rend immédiatement dignes du ciel, si elle est généreusement surnaturelle. Voilà pourquoi l'Apôtre, toujours ferme sur cette doctrine, nous avertit que le signe de la prédestination n'est ni l'extase, ni la prophétie, ni le don des langues, mais la conformité avec Jésus en croix : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* [2].

Je viens de rappeler le baptême de sang : je me suis trompé ! Sans doute, ce n'est point à tort que le martyre sanglant est regardé comme le point culminant du mérite chrétien. Cependant, il y a quelque chose de plus méritoire que le martyre de quelques minutes : c'est celui de toute la vie. Le martyre sanglant est l'immolation du corps ; celui qui est perpétuel, se compose à la fois de la souffrance et de la douleur : la souffrance, qui est la croix des sens ; la douleur, qui est particulièrement la croix de l'âme ; la souffrance, qui est comme le premier essai de la mort ; la douleur, qui atteste par certaines de ses aspirations un être qui ne peut pas mourir ; la souffrance, enfin, qui nous est commune avec les bêtes ; la douleur, qui affecte de préférence l'élite du genre humain. Mais souffrance ou douleur, et mieux encore toutes les deux ensemble, ont été, dans les élus, le principe de la gloire, et le ciel se compose de catégories diverses de saints, qui toutes chantent en chœur cette première promesse de l'Évangile des béatitudes, réalisée dans leur destinée : *Heureux ceux qui pleurent !*

De cette façon, votre Passion n'est pas l'emploi stérile de la vie ; elle est l'apprentissage des joies éternelles, le mont Horeb qui confine à la Terre promise, le vestibule de l'heureuse immortalité. Courage, quoique ce but se fasse attendre ! a-t-on jamais entendu le

[1] Act., XIV, 21.
[2] Rom., VIII, 29.

laboureur se plaindre de semer au printemps pour ne recueillir qu'en automne? Courage, malgré les rigueurs de votre présent! vous allez, aujourd'hui, arrosant votre sillon de larmes : *Euntes ibant et flebant* [1] ; mais vous tressaillerez d'une jubilation sans fin, quand vous tiendrez les gerbes dans vos mains : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* Donc, quand vous vous rencontrerez avec des larmes dans les yeux, au lieu de pousser de ces soupirs découragés et décourageants qui altèrent le sacrifice, dites-vous les uns aux autres : Voyez-vous, à l'extrémité du désert, cette terre que des ruisseaux de lait et de miel rafraîchissent ? C'est la patrie. Encore quelque temps, et nous serons rendus, car nous n'avons ici-bas qu'une existence sous la tente : *Non habemus hic manentem civitatem* [2]. Ah ! comme ils seront beaux, à travers les perspectives éternelles, les lieux où nous portâmes notre croix, et les tristes foyers où nous versions souvent des larmes qui n'étaient pas essuyées! *Lætati sumus pro diebus quibus vidimus mala* [3].

Voilà les idées qui accomplirent une révolution si étonnante dans l'histoire de la douleur. La force païenne lui avait dit : Je te nie. La force chrétienne ose lui dire : Je t'aime. Et cette déclaration d'amour à ce que la nature a le plus en horreur, est un sommet de l'ordre moral, un faîte glorieux du sentiment humain, que l'âme peut gravir avec une sorte de ravissement. Là, le martyre devient le rêve des enfants et des femmes. Une vierge s'écrie sur la cime du Carmel : « Ou souffrir ou mourir ! » Une autre lui répond : « Toujours souffrir, jamais mourir ! » Et non seulement la douleur a ses convoitises et ses ambitions, elle a ses extases : car, dans les grottes sauvages du mont Alverne, un illustre patient reçut, de la main des anges, des blessures sublimes, et unit, dans sa chair, les deux mystères de la Transfiguration et de la Passion, qui s'étaient produits séparément dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Éminence, si le calvaire de chacun de nous est d'autant plus

---

[1] Ps. CXXV, 6.
[2] Hebr , XIII, 14,
[3] Ps. LXXXIX, 15.

douloureux qu'il est plus haut, il ne peut y avoir d'âme de prêtre, en France, chargé d'un fardeau plus lourd que le vôtre. Mais tous ceux qui ont respiré de près le parfum de votre sacerdoce, savent que si personne plus que vous n'est destiné à souffrir, personne mieux que vous n'a étudié à bonne école l'art de bien souffrir. Aussi, vous portez dans votre carrière une gloire plus grande que celle de votre pourpre, celle de votre âme, et une force supérieure à votre autorité, votre amour de la croix.

Mes frères, c'est le désavantage d'une prédication isolée de ne pouvoir atteindre tous ceux à qui elle s'adresse, parce que chacun demande une nourriture appropriée à son tempérament. Y aurait-il présomption à croire que je vous ai tous atteints aujourd'hui ? Je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est que le genre humain n'est pas autre chose qu'une vaste famille de malheureux, où les plus malheureux sont ceux-là mêmes qui sont assez frivoles pour ne s'en point trouver ; ce que je sais, c'est que cette vaste nef n'est pas autre chose qu'une sorte d'Hôtel-Dieu rempli de cœurs malades, et que s'il y a, dans l'assemblée, une blessure qui ne soit point bien pansée aujourd'hui, ce sera la faute du prédicateur, non celle du sujet.C'en est fait ! mettons donc le bois du sacrifice sur nos épaules, et gravissons notre calvaire avec la douceur de ce Maître qui marche au supplice comme un agneau qu'on mène à la boucherie et qui ne bêle pas.

Pour nous, les conditions sont bien changées : car, lorsque vient l'heure de Gethsémani, les légions d'anges ne manquent pas dans le sacerdoce pour nous soutenir. Si Marie se présente sur notre route, c'est pour faire l'office de Véronique en essuyant nos pleurs. Si nous tombons sous le fardeau, Jésus remplace Simon de Cyrène et veut bien porter la moitié de notre croix. Et puis, quand vous sentez des blessures au cœur, pensez au fer de cette lance que vous allez baiser, et dites-moi si jamais un pareil trait vous a transpercé. Vous qui regimbez contre la douleur physique, allez le vénérer avec attendrissement, ce clou qui entra peut-être dans les mains qui caressaient les petits enfants, peut-être dans les pieds couverts des parfums de Magdeleine. Enfin, vous qui êtes accablé par les tortures de votre imagination, je la recommande à vos souvenirs, cette couronne qui ensanglanta un front chargé de si

grandes et si amères pensées. J'ai vu, à Rome, la foule prosternée devant les grandes reliques, pareilles à celles qui sont ici exposées. Mais on les montre seulement du haut d'un balcon élevé, une fois dans l'année ; et ce jour-là, il y a des dévots des quatre parties du monde à genoux sous la coupole de Saint-Pierre. Allons porter nos lèvres sur des trésors que d'autres n'ont pas même la permission de voir ; mais que la grâce d'une telle faveur ne soit pas perdue, et descendons de ce calvaire de Notre-Dame dans la vie ordinaire, vaillants et régénérés.

Il est rapporté de saint Jean de Dieu qu'à son heure dernière, il demanda d'être levé et porté au pied d'un grand crucifix qui s'élevait au milieu de sa cellule. Là, il jeta ses bras autour de ce bois sacré, il y colla ses lèvres, et il rendit le dernier soupir dans ce pieux embrassement. Belle fin pour un chrétien, mes frères ! Nous aussi, attachons-nous pour toujours à la croix, et ne brisons jamais une si douce étreinte. Il n'en est pas de plus sûre, soit pour bien vivre, soit pour bien mourir. *Amen*.

LA

PAROLE DE DIEU

PRÊCHÉ

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOULOUSE

POUR L'OUVERTURE

DE LA STATION QUADRAGÉSIMALE ET JUBILAIRE

EN 1876

LA

PAROLE DE DIEU

Deus erat verbum.
La parole était Dieu. (*Joann.*, I, 1.

L'Église a pris un deuil de quarante jours, des exercices privilégiés viennent de s'ouvrir, votre chaire va publier de grandes vérités et de grandes miséricordes : que vous apporte ce mouvement évangélique ? que va-t-il vous demander ? Voilà une question préliminaire de votre part qui appelle notre réponse ; et, désireux de moraliser, dès le début, votre attention comme nos efforts, nous venons vous exposer une vérité qui est la règle de nos mutuelles obligations dans les rapports que la station va établir entre nous. Cette vérité, la voici : Ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui est dans la parole : *Deus erat verbum.*

Il le faut bien : car, depuis le jour où ce texte fut édité, bien des tribunes sont tombées, bien des doctrines ont fini leur apostolat éphémère ; seule, la chaire de Jésus-Christ n'a pas fait un seul instant silence, et elle va prêcher son dix-huit cent soixante-seizième carême avec une ardeur que les siècles ne lassent pas et dont ils ne se lassent pas eux-mêmes. Comment expliquer, tandis que toutes les autres paroles passent, cette immortalité de la parole sainte ? C'est qu'elle contient l'immortalité de Dieu lui-même. Oui, l'éloquence des orateurs ordinaires s'éteint avec leur vie, celle de Jésus est immortelle comme lui : car voici de quelle manière s'opéra la transmutation de son verbe dans le nôtre.

Un soir, les portes étant closes, le divin Maître parut au milieu de ses apôtres assemblés ; il leur souhaita la paix ; ensuite, élevant leurs pensées au-dessus de la terre, comme pour leur en donner la mesure avant la possession, il ajouta : *Ainsi que mon Père m'a envoyé, je vous envoie* [1]. Après cela, il semble ramasser sa vie au fond de sa poitrine pour la communiquer, et il l'exhale sur eux en ajoutant : « Recevez mon esprit » ; de telle sorte que, comme le premier homme, l'apostolat est venu au monde d'un souffle de vie. Or, le soir où ces grandes choses se passèrent, j'y étais : cette noblesse, octroyée à de pauvres bateliers de Tibériade et de Galilée, dans un cénacle obscur de la Judée, par-dessus les âges et les événements, est venue se reposer sur moi. Telle fut la mission de Jésus-Christ, telle est la mienne ; et si le monde me demande, en ce moment, qui je suis, du haut de cette chaire, il ne m'est pas permis de trahir, même par un acte de modestie, la vérité de ma foi : je suis un autre Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur* [2].

Ah ! l'on disait autrefois : « Où est l'esprit d'Élie ? » pour déplorer le glorieux enlèvement de ce prophète : *Ubi est spiritus Eliæ ?* Si vous voulez savoir où est, non seulement l'esprit de Jésus, mais Jésus lui-même, je vous l'apprendrai. Il s'est opéré trois incarnations diverses de sa divinité, durant la série des siècles chrétiens : la première s'accomplit à la parole de l'ange, dans le sein de Marie; la seconde, à la parole du prêtre, sur l'autel ; la troisième, à la parole du prédicateur, dans l'âme des auditeurs bien disposés. Même l'incarnation corporelle est inférieure, sous plusieurs rapports, à l'incarnation par la parole : car, tandis que les femmes de Galilée célébraient l'une par cette acclamation : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté !* Jésus donne la préférence à l'autre par cette réponse : *Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* [3] !

Eh bien ! voilà le bienfait miraculeux que nous venons vous départir. Dieu lui-même substantiellement présent dans notre pa-

---

[1] Joann., xx, 21.
[2] II Cor., v, 20.
[3] Luc., xi, 27, 28.

role ; par cette parole Dieu lui-même engendré dans vos âmes, d'après la loi qui fait le fruit de la même nature que son germe : *Semen est verbum Dei*, *Deus erat verbum* : tel est le mystère ineffable de notre intimité devant cet autel. Après vous avoir exhibé de pareilles lettres de créance, pourquoi d'autres précautions ? Il ne s'agit point de vous donner des séances à effet, ni de fournir un thème captivant à la chronique de vos salons, ni de vous galvaniser soit par les émotions d'un christianisme théâtral, soit par les surprises d'un art raffiné : faites-nous donc grâce des excuses oratoires ! Nous sommes ici comme le prêtre porteur de la divine Eucharistie, devant lequel tout le monde s'incline, et qui ne s'incline devant personne : à la prédication comme à la messe, devant la chaire comme devant l'autel, les respects et les craintes viennent d'en bas, d'en haut doivent tomber la vérité et l'amour.

Nous allons approfondir cette vérité fondamentale : *Deus erat verbum ;* et, puisque l'Eucharistie et la parole sont deux mystères jumeaux, puisqu'une prédication et une consécration nulles sont deux malheurs ressemblants, que la piété des Pères et de Bossuet n'a pas hésité à comparer, nous méditerons deux miracles opposés qui s'opèrent à cette occasion :

1° Comment la parole de l'homme est changée par Jésus en celle de Dieu ; 2° comment la parole de Dieu est changée par vous en celle de l'homme.

Demandons à Celle qui fut pendant trente ans la gardienne du Verbe divin ici-bas, de nous enseigner la sainte hospitalité qui lui est due au fond des cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Avant la mission de Jésus-Christ, la parole de l'homme était tombée dans un profond discrédit : les États où elle était exclue de toute influence dans le gouvernement, tels que Lacédémone et la Crète, passaient pour les plus parfaits ; Socrate et Platon définissaient l'éloquence l'art de tromper ; certains peuples, plus sensibles que d'autres à cet enchantement de forum, mutilaient les discours politiques en y prohibant les mouvements et les péroraisons ; enfin, je ne sais pas si ce fut pudeur, mais je crois que ce fut mépris, Tibère refusa le prix d'éloquence qu'un imbécile sénat lui décernait.

Quand Notre-Seigneur trouva cette parole, qui était sa plus belle création après celle de l'âme, tombée dans la bouche des histrions et des rhéteurs à l'état de profession méprisée, il dit : Je la réhabiliterai ; oui, la parole de l'homme aura sa restauration comme l'homme lui-même, et la Pentecôte sera une seconde origine du langage, dans laquelle les sources de l'inspiration seront renouvelées. Eh ! comment s'y prend-il pour cette grande transformation ? C'était le mensonge qui avait dégradé la parole : il en fait le revêtement de sa vérité, il la prend pour véhicule dans son immortel pèlerinage au milieu des siècles ; il lui dit, comme jadis au coursier de Job : « La terre t'appartient, va ! » et, depuis, le Verbe de Dieu est en course, dit saint Paul, *Verbum Dei currat* [1], et c'est nous qui avons l'honneur d'être sa voix !

Mais, ici, quelle immense difficulté a surgi ! La parole est l'image sonore de celui qui la produit. Voilà pourquoi un maître

[1] II Thess., III, 1.

a osé écrire : « Le style, c'est l'homme. » Eh bien ! il s'agit aujourd'hui de renverser cette formule, et, confrontant le verbe apostolique avec son auteur, de prouver cette assertion étrange : Le style, c'est-à-dire la parole, c'est Dieu.

Oui, la parole, c'est Dieu : car savez-vous ce qui va se passer ici, dans ces communications de notre âme avec la vôtre ? Une seconde Incarnation. Il y a deux substances en Notre-Seigneur Jésus-Christ : l'une, matérielle, qui est sa chair ; l'autre, immatérielle, qui est la vérité. C'est la seconde que je verse à mon auditoire par la parole catholique. A l'instant où mes accents tombent du haut de la chaire, si une âme docile les reçoit et se referme avec recueillement sur la semence divine en disant : « Qu'il me soit fait selon votre parole » : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, cette âme a conçu la vérité, elle porte dans son sein le Fils de Dieu ; et quand une assemblée n'a pas fait manquer, par ses résistances, cette opération du Saint-Esprit, l'apôtre peut lui dire en descendant de chaire, comme l'archange Gabriel incliné devant le sein fécondé de Marie : *Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous.* De cette sorte, l'attitude chrétienne en présence d'une chaire n'est ni celle de la curiosité sans respect, ni celle de la frivolité sans attention ; c'est celle de Marie ouvrant les portes de son âme au Verbe éternel par cet assentiment qui a sauvé le monde : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

La parole, c'est Dieu : car savez-vous le prodige qui s'opère dans la distribution de pain que nous allons faire ici en votre faveur ? Une seconde transsubstantiation. Quand Jésus voulut l'accomplir, il ne demanda point des célébrités au Forum romain ou à l'Agora d'Athènes pour s'abriter sous la pompe de leur éloquence, mais il prit douze pêcheurs illettrés des bords de Tibériade, et il leur dit : Voyez-vous ces nations assises à mes pieds dans des ombres tristes comme la mort ? Mon amour ne peut s'en séparer. Je leur reste par l'Eucharistie, je veux leur rester par la parole. Je leur laisse une première présence réelle de moi-même au tabernacle, je veux leur en laisser une seconde dans vos discours : prêtez-moi donc vos souffles et que je les pénètre, je me dépose aujourd'hui dans votre ministère, et, après cela, allez ! qui vous

écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. Sur cette assurance, voilà que saint Césaire et Bossuet, placés entre le Verbe divin dans la parole et le Verbe sous les espèces sacramentelles, ne savent laquelle de ces deux transsubstantiations préférer : *Quid vobis plus videtur ? Verbum Dei an corpus Christi ?* De cette sorte, un apôtre qui parle, c'est un ciboire qui s'ouvre ; son sermon est une sorte de communion générale, dans laquelle Jésus vérité est départi à tous. Voilà pourquoi, si sa conscience l'accuse, il est tenu de se purifier avant de gravir les degrés de la chaire comme avant de monter à l'autel.

La parole, c'est Dieu : car savez-vous ce qu'il y a dans cette prédication ? Une exposition eucharistique. On compte trois stations, ou plutôt trois états divers de la présence réelle de Dieu : le tabernacle, qui est le Verbe divin caché ; le ciel, qui est le Verbe divin à découvert ; la chaire, qui est le Verbe divin expliqué. Montrer, en effet, la face adorable du Seigneur sous les ombres de sa révélation, écarter les voiles amassés sur son front par la foi, tel est le vrai but de la prédication : de telle façon que la parole annoncée est la vision de la terre, de même que la vision du paradis sera la parole éternelle dévoilée. Donc, ce n'est pas un spectacle, c'est Dieu lui-même que nous exhibons devant la piété du monde. Il ne s'agit pas de savoir si l'ostensoir vivant où il rayonne est d'or ou d'argent, il s'agit d'approcher avec le sentiment de ces âmes dont parle un Père, qui allaient trouver Marie à Nazareth en lui disant : « Montrez-nous Jésus, le fruit béni de votre sein » : *Jesum benedictum fructum ventris tui nobis ostende.*

La parole, c'est Dieu : car il est éternel, et qu'y a-t-il à la fois de plus neuf et de plus vieux que sa parole ? Vous dormez à la quatrième représentation d'une même pièce, vous ne pouvez pas lire quatre discours politiques sur la même question, votre mode ne reste à la mode que parce qu'elle change tous les ans ; si je vous disais combien de fois fut battu et rebattu par les prédicateurs du présent et du passé mon sujet d'aujourd'hui, le monde ne croirait pas au miracle de sa propre attention ; et cependant, vous êtes pressés ici comme au temps où cela s'appelait la bonne nouvelle. Les avocats politiques l'ont bien expérimenté, les mots puissants sur l'esprit public ont une courte vogue. Il y a longtemps que

les cris de : *Réforme ! Dieu le veut !* et bien d'autres ne passionnent plus les masses ; tout novateur est obligé de créer son vocabulaire à effet pour agir. Seuls nous arrivons avec un programme vieux comme le catholicisme, seuls nous ne traitons guère qu'une trentaine de sujets depuis dix-huit cents ans ; mais la preuve que l'éternité de Dieu est dans notre parole, c'est qu'elle conserve une éternelle actualité. Il y a plus : notre parole révolutionne, non seulement malgré son ancienneté, mais par cette ancienneté même. Où sont les orateurs qui aient, comme nous, des thèmes désignés par avance, des titres de discours imposés et des facultés emprisonnées par le despotisme des traditions ? N'importe ! nous respectons ces chaînes, parce qu'elles portent la grâce avec elles, et nous évitons les spéculations arbitraires, de peur d'être stérile en devenant original. Croyez-vous, par exemple, qu'avec une ruse académique je n'aurais pas pu baptiser ce sujet d'un nom inconnu et dépayser vos idées en lui donnant le charme artificiel de l'imprévu ? Mais je n'aurai pas l'ingratitude de rougir de l'âge du Verbe divin que je porte. Je suis le maître de ce discours : je veux donc qu'il s'appelle franchement, sans prétention à la découverte, *la Parole de Dieu*. Allez, dites-le aux délicats qui vous en demanderont des nouvelles ; et, s'ils trouvaient cela vieux, répondez-leur qu'il n'y a rien de plus neuf que l'antiquité de Dieu et de sa parole, parce que c'est celle de l'éternité.

La parole, c'est Dieu : car Dieu est créateur. Eh ! qui pourrait en contester le titre à son Verbe ? Qui posa les premières assises de la terre ? qui bâtit le dôme des cieux ? qui fit sortir l'ordre universel des rudiments du chaos ? Ce fut la parole de Dieu : *Cœli et terra eodem verbo repositi sunt*[1]. Qui suscita les créations évangéliques ? qui fonda ces mondes de l'ordre spirituel nommés la chasteté, l'humilité, la charité ? Toute la Rédemption comme toute la Création sont portées par la vertu du Verbe éternel : *Portans omnia verbo virtutis suæ*[2]. Qui arrêta jadis ces barbares que les légions romaines n'arrêtaient pas ? qui les fit tomber à genoux en chemin, comme Saul sur la route de Damas, et fit naître une belle civili-

[1] II Petr., III, 7.
[2] Hebr., I, 3.

sation des ruines qu'ils entassèrent ? Ce fut la parole de Dieu. Qui brise la porte des empires ennemis pour en ouvrir l'entrée à l'Évangile ? *Vox Domini confringentis cedros* [1]. Qui vole par-dessus la grande muraille pour aller porter aux fils du Ciel le respect du nom de Jésus-Christ ? C'est toujours la parole de Dieu. Enfin, qui remue dans leur sommeil les cités pécheresses ? qui épouvante les vices sans remords? qui engendre les vertus surnaturelles? qui retient le monde sur la pente de l'iniquité, et l'empêche d'aller sombrer loin de Dieu dans des abîmes infâmes et désolés? C'est toujours la parole de Dieu : *Nisi reliquisset nobis semen, quasi Sodoma facti essemus* [2].

La parole, c'est Dieu : car Dieu est conservateur, et son verbe ne l'est pas moins. Certes, le verbe humain n'a ni une telle vertu ni une telle réputation. Très peu édifier et beaucoup démolir, ébranler le sol et faire trembler les édifices, jouer à la fois le rôle du tonnerre et celui de la mine : telle est la destinée de la parole dans l'histoire politique des nations. Seule, une monarchie a pu décréter la permanence de ses parlements sans signer son abdication. En général, le pouvoir s'inquiète quand la tribune retentit ; dans l'Église, le pouvoir ne s'alarme que du silence. Voyez quelle vaste arène oratoire que la catholicité ! Nous parlons à la France, nous parlons à la Chine. On nous entend au Forum, on nous entend aux Catacombes. Depuis dix-huit cents ans les empires se lèvent, les empires se couchent au bruit de ce sermon universel. Et c'est de ces millions de voix que se forme l'immense concert de notre unité. Et s'il éclate un seul trouble dans ce vaste chœur qui a le monde pour auditoire, il suffit d'un signe parti du siège de la présidence qui est au Vatican, pour étouffer toutes les discordances. Et, par ces conférences perpétuelles, le Christ avance, l'ordre fleurit, tout se dilate, rien ne se décompose dans le vaste empire de la vérité. O sainte Église de mon Dieu ! quand je me rappelle que vous n'avez pour bouclier et pour épée, pour propagande et pour diplomatie que la parole, et que vous êtes la première puissance de l'univers, ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas le miracle de

[1] Ps. XXVIII, 5.
[2] Is., I, 9. Rom., IX, 29.

votre immortalité elle-même, c'est le miracle de votre conservation par un moyen qui ruine toutes les autres dominations.

La parole, c'est Dieu : car Dieu est charité, et qu'est-elle autre chose la parole dont nous sommes les oracles ? Tout orateur qui descend de Jésus doit être un homme insinuant et doux, qui tremble sans cesse d'avoir plus d'esprit que de cœur ; d'autres excitent des applaudissements, celui-ci doit faire verser des larmes. *Lacrymæ audientium*, dit saint Chrysostome, *sint plausus tui*. On demandait à un maître les conditions nécessaires pour composer un bon sermon, et il répondait : « Il faut lire un peu, il faut réfléchir beaucoup, il faut sentir encore davantage. » Il y a, en effet, dans le prédicateur, une action supérieure à celle de son talent : c'est celle de cette puissance sympathique appelée l'âme. *Pectus est quod disertos facit*. Le caractère saillant de l'éloquence militaire, c'est l'enthousiasme ; celui de l'éloquence judiciaire, c'est l'habileté ; celui de l'éloquence politique, c'est la passion des intérêts publics ; celui de l'éloquence religieuse, c'est ce rayonnement d'amour, plus sensible par sa chaleur que par sa lumière, qui est suave comme l'huile, pénétrant comme elle, et qui tira de cette ressemblance son nom expressif : l'onction. Voilà la marque irrécusable de l'inspiration surnaturelle. Dites à Isocrate et à Hortensius de déployer tout le pouvoir de leur harmonieuse rhétorique, l'idéal de leur action sera cet effet persuasif appelé le pathétique ; dites à un prêtre d'ouvrir la bouche en regardant son crucifix, et il va monter à cet apogée de la parole, à cette émotion souveraine révélée par Notre-Seigneur à l'éloquence humaine, qui s'appelle l'onction. A ce signe, toujours, les chrétiens reconnaîtront la voix de leur père. Savez-vous pourquoi parmi nous, prédicateurs, le talent est souvent déserté, tandis qu'un peu de cœur fait courir des villes entières ? C'est que le cœur dans la parole, des larmes dans le discours, cela rappelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est de là que les peuples tirent leur foi en Dieu et en nous. Aussi, après avoir admiré, ils se retirent quelquefois en disant : C'était la parole de l'homme ; mais, après avoir pleuré, ils disent toujours : Ah ! comme c'était bien la parole de Dieu ! *Deus charitas est !*

La parole, c'est Dieu : car Dieu fut défini l'Être nécessaire, et son

verbe ne l'est-il pas aussi ? Quelle école, quelle phase, dans les annales de la parole, que l'histoire du christianisme ! Comptez les périodes de l'éloquence profane : elles s'échelonnent de Périclès à Cicéron, de Cicéron à Mirabeau, comme trois éclairs jetés à des milliers de siècles de distance. Voulez-vous que je vous dise les périodes de l'éloquence sacrée ? Prenez aux jours des apôtres jusqu'à la fin des temps. Sans doute, à l'époque des grands maîtres, on prêchait mieux que nous, mais on ne prêchait point davantage. Comme elle est belle la sublime chronique de notre apostolat ! Il est des verbes humains que la corruption étouffa : Harpalus, par exemple, offre une coupe d'or à Démosthène ; le lendemain, l'éloquence de Démosthène, achetée pour vingt talents, se déclarait enrouée. Il y eut des verbes humains qu'une vengeance de tyran vainquit : Antoine fait couper la main qui écrivit les *Philippiques*, et rouler la tête qui les prononça ; ce fut fait de la parole de Cicéron. Mais je connais un orateur immortel qui, depuis dix-huit cents ans, foudroie de ses philippiques impitoyables toutes les bassesses de l'humanité, et jamais un corrupteur n'en put avoir raison avec de l'or, car il porte de la bure au besoin ; et jamais un tyran n'en put avoir raison avec un coup d'épée, car il crie plus fort au fond des tombeaux.

Regardez-le passer, ce robuste semeur qui étend ses sillons d'un pôle à l'autre : les monarques dont il traverse les empires, depuis Néron jusqu'aux tyrans de la Sibérie, l'arrêtent pour lui imposer des fers ; ses bras les acceptent, mais sa parole n'en porte pas : *Verbum Dei non est alligatum* [1]. On l'exile en saint Athanase, il reparaît en saint Chrysostome ; on le décapite en saint Cyprien, il ressuscite en saint Augustin ; on l'assassine en Pierre de Vérone, et près d'expirer il écrit avec son sang sur la poussière : *Je crois*. Enfin, on le croyait enseveli au pied des échafauds de 93, et il s'accroît et se multiplie sur tous les rivages de l'univers : *Verbum crescebat et multiplicabatur* [2]. Eh ! comment venir à bout de cet immortel importun qui est une nécessité du monde chrétien ? Sous ce rapport, rien n'est changé au miracle depuis les temps où la

[1] II Tim., II, 9.
[2] Act., XII, 24.

foule oubliait de prendre sa nourriture pour suivre la conversation de Jésus au désert. J'ai vu les multitudes se suspendre à des lèvres dont elles ne comprenaient pas les accents, le peuple d'Antioche passer la nuit dans la basilique pour attendre l'homélie de saint Chrysostome, les sauvages eux-mêmes attendris par les bouches d'or du désert, Orphée vaincu par saint François-Xavier, et votre parole, ô mon Dieu, devenue une nourriture si nécessaire, que votre famille ne peut pas plus s'en passer que du pain !

Enfin, la parole, c'est Dieu : car Dieu est la fécondité infinie, et son verbe n'est-il pas le plus efficace de tous ? Aucune éloquence n'obtient du cœur humain autant de sacrifices que la nôtre : *Sermo Dei vivus et efficax* [1]. Envisagées sous ce rapport, une mission de village ou une station de jubilé sont une vraie preuve du christianisme. N'allez pas croire que, pour soulever des foules, nous ayons à déployer des propagandes effrénées ; il nous suffit de faire le catéchisme quinze jours : par le seul fait une paroisse est surnaturellement bouleversée. Malgré les siècles, cela se passe toujours comme à l'origine de l'apostolat. Quand les disciples parurent en place publique, le premier jour on les traita de fous, le second on les écouta, le troisième on les suivait. Bientôt un courant électrique s'établit de Jérusalem à la Gaule et de la Gaule jusqu'aux Indes. Des hommes se jetaient dans les bras les uns des autres, et le paganisme disait : Voyez comme ils s'aiment ! d'autres tombaient dans les arènes, et la foule disait : Voyez comme ils meurent ! La population de l'empire se partagea en deux camps : les uns qui criaient : « Les chrétiens aux lions ! » les autres qui répondaient : « Je suis chrétien ! » Enfin, martyrs et césars, catacombes et amphithéâtres, délire du sacrifice, délire de la persécution, s'agitèrent trois siècles durant, dans une exaltation immense, et, au sortir de cet enfantement, le monde se trouva chrétien, sans s'expliquer comme cela s'était fait. Eh bien ! je les ai vus, toujours renouvelés, ces prodiges de l'apostolat voyageur ; j'y ai travaillé, j'en dépose comme acteur et témoin : le premier jour, on se demande quel est le mobile extraordinaire qui inspire ces envoyés ; le second, l'attention succède à la curiosité ; le troisième, la sympa-

[1] Hebr., IV, 12.

thie à l'attention. Bientôt des joies inconnues éclatent aux foyers fidèles, on s'embrasse dans la famille, on pleure au pied des autels, des parfums de fête courent dans l'air, une vie supérieure emporte les âmes ; et quelques semaines après, quand une ville reprend conscience d'elle-même, elle s'étonne d'avoir été changée presque à son insu.

Maintenant, revenons sur nos pas pour recueillir tous ces témoignages et en composer un trophée à la parole apostolique. Elle est une incarnation, une transsubstantiation, une exposition eucharistique ; elle est créatrice, elle est conservatrice, elle est charité ; elle est nécessaire, elle est miraculeusement féconde : donc, ou il faut nier toutes les lois de l'analogie, ou il faut s'incliner devant la prédication orthodoxe comme devant la parole de Dieu. Bienheureux donc le prêtre qui éprouve, à ces mots : porter la parole de Dieu, quelque chose du respect que lui inspirent ces autres : porter le saint Sacrement ! Heureux aussi les fidèles qui viennent aux pieds de la chaire avec les mêmes respects qu'à la sainte table ! car, je vous l'affirme après Bossuet, quand les anges du ciel voient les miettes du banquet que je vous sers tomber à terre, ils pleurent comme en ces jours de profanation où les hosties du tabernacle sont semées sur le pavé du temple. Mais il y a pire que de profaner la parole : c'est de la corrompre ; ce qui arrive quand vous faites de la parole de Dieu celle de l'homme.

DEUXIÈME PARTIE

Voici la contre-partie du précédent mystère. De même que les magiciens d'Égypte imitaient les prodiges de Moïse par des prestiges habiles, Satan oppose ici son miracle à celui de Notre-Seigneur : car si, d'un côté, c'est la parole de l'homme changée en celle de Dieu, de l'autre, c'est la parole de Dieu changée en celle de l'homme. Cette corruption s'opère moins sur les lèvres des prédicateurs que dans le cœur des auditeurs, la parole, comme la manne du désert, prenant le goût préféré de ceux qui la recueillent. Donc, si vous êtes de Dieu, venez ! pour vous ce sera la parole de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit* [1] ; mais que si vous êtes du monde, pour vous ce sera la parole de l'homme.

De même, en effet, qu'il faut une intention spéciale dans le célébrant pour que Dieu soit produit par la parole sacramentelle sur l'autel, il faut une attention surnaturelle dans les auditoires pour que Dieu soit formé par le verbe au fond des cœurs. Or, cette attention est surnaturelle quand, pour vous, la parole c'est Dieu ; elle ne l'est pas quand la parole c'est l'homme : 1° l'homme qui amuse ; 2° l'homme qui flatte ; 3° l'homme qui n'a droit à rien ; trois hommes, dans le prédicateur, connivant à ces trois faiblesses de votre nature : la frivolité, la vanité, l'égoïsme.

Préservons-nous d'abord de la frivolité, pour qui la parole c'est l'homme qui amuse. Une telle disposition n'est rien moins que le crime d'Hérode jetant sur les épaules du Verbe divin un manteau d'histrion et lui demandant la récréation de quelque miracle, non

[1] Joan., VIII, 47.

d'utiles leçons : crime continué par ceux qui, changeant la prédication en spectacle, viennent ici comme au théâtre, sauf à se réserver pour les jours de représentation extraordinaire.

Le premier amusement qu'on demande à la chaire, c'est celui de la nouveauté. Autrefois, dans les livres comme dans les sermons, on s'inquiétait peu d'être original, pourvu que l'on fût solide. Mais, de nos jours, la concupiscence du paradoxe a dépravé le goût populaire, et la principale chose que l'on exige d'une prédication, ce n'est pas qu'elle soit fondée, c'est quelle soit imprévue ; ce n'est pas la piété, c'est plutôt, sur des canevas pieux, une broderie à surprises ; enfin, ce n'est pas même le bon sens, c'est la fausse monnaie du génie. Ainsi, nous devrions transformer l'Évangile au gré des auditeurs avides d'inconnu, au lieu de les transformer eux-mêmes selon l'Évangile, et remanier incessamment la vérité éternelle pour des femmes blasées, comme elles remettent elles-mêmes leurs toilettes passées à la mode de chaque saison.

Ah ! mes frères, vous nous demandez de la nouveauté ? Venez, et nous vous dirons qu'il faut s'étendre sur une croix, que le royaume de Dieu souffre violence, qu'on ne goûte point de repos dans les rêves impurs, qu'il n'y a que des égoïsmes entre vous et le devoir, que tous vos préjugés ne sont que des orgueils ou des passions érigés en sophismes, et que vous êtes éloignés de la foi par vos ignorances, non par votre savoir. Est-ce qu'il y a rien de plus neuf pour vous que la connaissance de Dieu et de vous-même? est-ce qu'il y a rien de plus inconnu pour les païens baptisés de ce temps que leur Évangile ? Et il en était ainsi au siècle bien autrement chrétien du grand roi. Louis XIV demandant un jour à Boileau pourquoi le P. Letourneux faisait courir toute la capitale avec des sermons si simples : « Sire, » répondit le malin satirique, « c'est que celui-là prêche l'Évangile, et que votre bonne ville de Paris aima toujours la nouveauté. » Je repousse une telle épigramme au nom du siècle qui entendit l'Évangile de Bossuet et de Bourdaloue ; mais, ne pouvant être ces derniers, nous serons le P. Letourneux. C'est sa nouveauté, en effet, que nous allons rééditer ; et, puisque la chaire et le paradis sont deux aspects de la même parole, puisque les auditeurs diront aux pré-

dicateurs en entrant au paradis : *Ainsi que nous avons entendu, ainsi nous avons vu dans la cité de Dieu* [1], pourquoi cette vérité qui est la beauté éternelle de l'autre monde, serait-elle traitée comme une antiquité surannée de celui-ci ?

Le second amusement qu'on demande à la chaire, c'est la distraction au lieu de l'instruction, le piquant plutôt que l'amélioration de soi-même. Cependant, il en est de la parole sainte comme du pain : son caractère propre, ce n'est point l'assaisonnement, c'est la substance. Sans doute, le talent n'exclut pas le verbe divin de la prédication ; mais le verbe y subsiste indépendamment du talent.

Je parlais tout à l'heure du siècle de Louis XIV. Avouons que, depuis cette époque, les auditoires n'ont pas moins dégénéré que les prédicateurs. Quand Mme de Sévigné disait : « Nous allons en Bourdaloue », et quand elle ajoutait : « Il m'a ôté la respiration pendant deux heures », c'était à propos d'un enseignement si nourri, qu'en fussé-je capable, je n'oserais point m'essayer à vous ôter la respiration par un moyen si peu conforme à vos goûts. En effet, toutes les cultures intellectuelles de notre légère France, depuis le journal jusqu'à la science et à la prédication, tendent à s'abâtardir dans le genre divertissant : et de même que les livres ne se soutiennent que par l'intérêt dramatique, les théâtres par des saillies risquées, la chaire est obligée, tantôt de se convertir en une galerie de tableaux éclatants, tantôt de remplacer ses élévations dogmatiques par la morale facile, pour obtenir de la frivolité contemporaine une attention qu'on n'accorderait pas à la gravité pleine et sobre de nos aïeux.

Aussi que voyons-nous ? Les sermons ne sont plus une école de forte éducation pour les esprits et pour les âmes : ils sont une sorte d'intermède placé entre les bruyantes nuits de l'hiver et les promenades mondaines du printemps ; le spectacle de la journée, destiné à tromper les heures, en attendant celui du soir ; le rendez-vous de la société qui se respecte et qui veut être respectée ; enfin, une exposition de prétentions et de parures, où l'on vient pour voir, où l'on vient pour être vu, et où l'on se propose tout, en venant, excepté de se faire du bien.

[1] Ps. XLVII, 9.

Mes frères, dès le commencement de cette intimité entre nous, je vous demande grâce pour Jésus-Christ qui est en moi, et qui méritera votre attention, même quand il ne la charmera pas ; je vous demande grâce pour moi, qui ne serais pas assez récompensé par le seul plaisir de vous plaire, même quand j'aurais le bonheur d'y réussir. Vous plaire ! ah ! ne m'infligez pas l'humiliation d'un rôle d'artiste : car je sais un peu instruire, je sais un peu prier, mais je ne sais pas jouer. Jamais je n'aurais eu la force de gravir les degrés de cette chaire, si la force de mon sacerdoce ne m'y avait poussé ; mais avec cette autorité je me passe de toute autre, et ce n'est pas vous qui êtes arbitres ici, c'est moi. Athéniens, il importe peu que ce Paul récemment arrivé de Barbarie connaisse peu les usages et parle bien ou mal la langue de votre pays : il ne vient pas dans votre Aréopage pour vous donner une séance d'académie ; il vient vous porter un Dieu que vous ne connaissez pas encore, un Dieu qui pèsera dans sa balance formidable les prédicateurs et les auditoires, et qui vous jugera par cette parole même que vous jugez aujourd'hui entre le drame de la veille et le roman du jour : *Sermo quem locutus sum judicabit eos* [1].

Préservons-nous encore de la vanité, pour qui la parole c'est l'homme qui flatte. Après le crime d'Hérode demandant au Verbe de Dieu des distractions, voici celui d'Achab le détestant quand il ne lui fait point de compliments. Comprenez-vous cela, que Dieu soit obligé de se faire votre courtisan pour avoir audience auprès de vous ? Cependant, combien qu'il ne retient auprès de sa chaire que par l'amour-propre intellectuel, et en leur disant : Venez, je vais vous parler de grandes choses ! combien qui prendraient la fuite si on traitait trop tôt de la mort, du salut, des responsabilités éternelles, se trouvant humiliés d'être pris pour des chrétiens plutôt que pour des incrédules ! combien, enfin, n'acceptent de la chaire que des spéculations philosophiques qui laissent la liberté de tout contredire et de n'en rien faire, ou des sujets à sensation capables d'honorer leur importance d'esprit sans engager leur conscience. Ah ! Messieurs, ce qui manque souvent au succès de la

[1] Joan., XII, 48.

parole, ce n'est point la parole elle-même, c'est votre humilité. Le grain a besoin d'être caché dans la terre pour germer. Certes, nous voulons bien vous conduire à la foi par la raison, mais laissez-nous aussi vous communiquer la foi par la foi elle-même. Je proteste contre votre prétention superbe de tout savoir sur ce point. Une villageoise disait au curé d'Ars : « Mon père, on prétend que vous êtes un pauvre ignorant. » — « C'est vrai, » répondit-il, « mais c'est égal : je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez. » Pareillement, venez ici sans rien abaisser ni de la grandeur de vos talents ni de celle de vos emplois, je le veux bien : le plus humble missionnaire vous en dira non seulement plus que vous n'en ferez, mais encore plus que vous n'en savez.

Suffit-il au verbe divin de flatter votre orgueil intellectuel pour avoir bon accueil ? Non : il faut qu'il ménage toutes vos autres passions. Sans doute, il faut du courage pour s'entendre dire ses vérités avec reconnaissance. Il y a, dans l'assistance au sermon, quelque chose du mérite de la confession : car le pénitent s'accuse, l'auditeur se laisse accuser. Mais combien d'auditeurs repoussent la parole quand elle devient accusatrice ! Ah ! mes frères, je ne suis pas sorti de ma solitude pour vous donner aujourd'hui une seconde représentation des sévérités de Bridaine, sans posséder ses droits ni son tonnerre; mais je suis ému d'une profanation fréquente parmi vous, et je vous convie à la réparation. Oui, ceci est une fraction du pain : approchez donc, et mangez avec docilité, non avec orgueil. L'orgueil, je l'aurais compris chez ces anciens qui se réunissaient parfois en place publique pour entendre le récit de leurs exploits; mais se peut-il comprendre quand vous venez écouter l'histoire de vos défections? Approchez et mangez avec l'humilité d'un vaincu, non avec la susceptibilité d'un rebelle ; ceci est pour vous le lieu de recevoir des leçons, non d'en donner. Et cependant, qu'ai-je entendu ? Les pécheurs de nos jours aiment les coussins sous les coudes, et les concerts à l'oreille; et si saint Chrysostome ressuscitait, ils ne trouveraient pas sa franche vérité d'assez bonne compagnie. O héritiers des fausses délicatesses d'Achab, laissez-moi confondre l'orgueil de ce roi par l'humilité d'un autre, qui le valait bien.

Un jour, Bourdaloue avait tonné à la cour contre le vice impur,

dans des temps où le trône de saint Louis n'était pas assez respecté. Effrayés des hardiesses du nouveau Jean-Baptiste, les courtisans s'ameutèrent ; mais le roi, passant à côté d'eux et les dominant de toute la hauteur de sa foi, leur dit : « Du silence, Messieurs ! les prédicateurs font leur devoir ; c'est à nous à faire le nôtre ! » Méditez cette parole sublime, censeurs formalistes, qui vous souvenez trop des égards qu'on vous doit, et trop peu de vos péchés ; frivoles auditeurs, qui ne demandez que des plaisirs, à vos apôtres comme à vos acteurs, et qui ne leur pardonnez pas d'y mêler des remords !

Pour vous, enfin, la parole, c'est l'homme qui n'exige rien, le vrai moraliste chrétien vous étant toujours plus ou moins importun. On a fait des livres sur la haine de l'homme contre la vérité. Rien de plus ordinaire que de lui trouver des défauts, pour être dispensé de lui faire des sacrifices. Voilà pourquoi, même quand on aime le prédicateur, on n'aime pas ses enseignements. Et c'est la nuance que voulait exprimer le grand Condé le jour où, voyant apparaître dans la chaire le front austère d'un maître illustre, il disait à ses voisins : « Halte-là ! voilà l'ennemi ! »

Eh bien ! non, nous ne sommes pas l'ennemi, j'en atteste notre but. Entendez-le bien, penseurs dévoyés qui implorez peut-être pour de grands maux un grand remède. Nous sommes de ceux qui passent leur vie à courir sur la trace des brebis perdues : nous cherchons Magdeleine, nous tendons les bras à l'enfant prodigue, nous voulons parler à la Samaritaine. Dites aux publicains et aux pécheresses de votre connaissance que nous les attendons ici. C'est notre spécialité, c'est notre folie à nous d'aimer ceux qui se rendirent méprisables ; tandis que l'amour profane est captivé par la beauté, l'amour apostolique s'éprend de la dégradation, et, dussiez-vous m'accuser de cette faiblesse, je la proclamerai : j'ai regardé parmi les félicités de la terre, je n'en ai point goûté de comparable à celle de bénir un coupable pleurant à mes pieds.

Non, nous ne sommes pas l'ennemi, j'en atteste nos sollicitudes pour vous. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? nous ne sommes plus assez jeunes pour nous contenter de vos couronnes. Quel que soit le succès de notre parole, tout lui manque quand vous lui manquez :

car la fumée des applaudissements passe à travers les filets que nous jetons, les âmes seules y restent. Aussi ne croyez pas au bonheur de cet envoyé parce qu'il tient dans ses mains ces puissants orages qui bouleversent les cités ; il sera le plus malheureux du peuple, si, à l'heure de la prière, son crucifix lui a dit : « Tu passes ici comme un concert de musique » : *Es eis quasi carmen musicum*[1]. La parole de l'homme se termine quand elle est proférée, parce qu'elle est une simple communication; la parole de Dieu n'est complète que lorsqu'elle est appliquée, parce qu'elle est une semence destinée à devenir un fruit. Oh! n'empêchez donc pas le Verbe de Dieu de naître dans vos âmes, et n'infligez pas à un tel amour l'opprobre de la stérilité.

Non, enfin, nous ne sommes pas l'ennemi, j'en atteste nos moyens. Il faut haïr pour vaincre par le glaive, il faut aimer pour triompher par la parole. Chaque éloquence a sa source principale d'inspiration : le souffle, le maître ressort de la nôtre, c'est la tendresse. Les apôtres ont prêché l'Évangile dans vingt langues qu'ils ne savaient pas ; mais ils aimaient, et leur petite croix de bois a courbé plus de têtes que l'épée des grands conquérants. Saint Bernard haranguait quelquefois des multitudes qui ne l'entendaient pas; mais son cœur arrivait plus loin que ses discours, et les mères arrachaient leurs enfants à cette mystérieuse fascination. C'est que l'homme résiste à la force, il résiste au talent ; mais Dieu l'a fait incapable de résister à une invincible sympathie ; et si Alexandre a légué son empire au plus digne, Jésus abandonna le sien au plus aimant.

Eh ! comment l'affection ne serait-elle pas un fruit spontané de nos rapports ? Cicéron a défini l'éloquence un homme qui parle et une multitude émue qui écoute, c'est-à-dire, une âme qui en soulève beaucoup d'autres. Par conséquent, vous êtes à la fois nos collaborateurs et nos disciples : c'est nous qui disons les sermons, c'est vous surtout qui les faites ; et comme ce tête-à-tête avec la foule, cette conversation passionnée avec un peuple est l'intimité la plus émouvante dont un mortel puisse être favorisé, la splendide réapparition de ces fêtes dans nos souvenirs est le rêve chéri de nos derniers ans.

[1] Ezech., XXXIII, 32.

Donc, ce n'est pas à l'ennemi, c'est à la charité la plus tendre qu'il s'agit de rendre les armes. Et, en échange de cette sympathie, nous n'obtiendrions d'autre réciprocité que la résistance systématique ? Non, non ! puisque Dieu se donne par sa parole, tandis que l'homme se travestit par la sienne, rendez-vous à ses audiences avec l'exactitude de l'amour, et donnez-vous vous-mêmes. »

J'ai parlé de l'exactitude ; je vous la demande pour tous les sermons et pour tous les prédicateurs de la station, sans acception et sans différence : point d'attitudes païennes ici, en face du verbe de Dieu ! Vous êtes d'une génération saturée par l'abondance de la parole sainte : *Verbum Christi habitat in vobis abundanter* [1]. Usez de ce bienfait avec conscience, pour n'être point châtiés de la profanation du pain par la famine : *Mittam famem in terram... audiendi verbum Domini* [2].

Ils étaient mieux nourris que vous, ces peuples d'Antioche, de Constantinople et de Césarée, jadis élevés par les bouches d'or de l'Orient ; cependant le chandelier de ces Églises a été déplacé. Ils étaient bien évangélisés aussi, ces auditeurs de Carthage et d'Hippone de qui saint Augustin disait : « Ils admirent, mais ils ne changent pas » : *Mirantur, et non convertuntur*. Et cette terre d'Afrique, jadis frémissante à la voix de tant d'évêques, a passé douze cents ans sans entendre une homélie épiscopale. Enfin, ils étaient nombreux nos pères du grand siècle au pied de la chaire de nos maîtres immortels ; et voilà qu'en 1793, dans la patrie de Massillon et de Bourdaloue, on n'entendait plus un prône qu'au péril de la vie dans les catacombes de la Terreur. O France de mon temps, qui ne sais pas vivre sans les émotions de la tribune, et qui as tant besoin de la chaire pour te consoler des douleurs que ta tribune ne guérit pas ! que deviendrais-tu le jour où, en deuil de tes grands hommes et de ta gloire, tu chercherais dans ton sein la parole éternelle sans la trouver ? *Circuibunt quærentes verbum Domini, et non invenient* [3].

---

[1] Coloss., III, 16.
[2] Amos, VIII, 11.
[3] Amos, VIII, 12.

Je vous demande donc plus que la conscience de l'exactitude, celle de la fidélité ; plus que l'attention attentive, l'attention morale. Nous sommes en jubilé : point de spéculations oiseuses ! Il ne s'agit pas de bercer ici des profanes regardant les grandes vérités comme l'archéologie de la spiritualité, comme des cauchemars surannés bons pour émouvoir la foi grossière de nos pères, mais complètement inutiles ou démodés pour la sagesse du siècle présent. Malheur aux générations chrétiennes qui se prennent d'antipathie contre les stimulants énergiques, et dont la religion use des narcotiques jusqu'à l'empoisonnement ! d'autant que ceux qui ont pris trop d'opium ont besoin qu'on les secoue violemment pour les empêcher de tomber en léthargie, tandis que vous êtes, alors, des valétudinaires débiles, exigeant que le Verbe de Dieu lui-même vous parle à voix basse et ne vous adresse que des vérités diminuées : conditions honteuses pour les prédicateurs, et que nous n'acceptons point. Si Jérusalem veut de nouveau massacrer ses prophètes entre le vestibule et l'autel, comme en 93, elle nous trouvera ; mais si elle cherche des successeurs à ces sermonneurs du temps de Voltaire, qui ne prononçaient pas le nom de Jésus-Christ de peur de blesser l'oreille de la philosophie, elle ne nous trouvera jamais.

Mes frères, voilà trente ans que je jetais, du haut de cette chaire, les premiers bégayements de mon apostolat. Je vous conjure de recueillir les derniers avec l'indulgence à laquelle vous m'avez accoutumé : *Colligite fragmenta* [1]. Mon auditoire de Toulouse fut moins mon ouvrage que je ne fus le sien. Au nom de ce lien que les années respectèrent et dont je porte en tous lieux le souvenir avec l'orgueil de l'amour partagé, recueillez ces miettes : *Colligite fragmenta*. Combien, depuis trente ans, ont été sauvés par la fidélité à cette parole ? Je ne veux point sonder ce mystère. Pour n'avoir point à le redouter, n'oublions pas que le Verbe dont nous sommes les messagers et dont vous êtes les auditeurs nous jugera tous un jour, et méritons qu'en retrouvant dans son essence éternelle la Parole qui nous rapprochait sur la terre, nous ne soyons pas confondus. *Amen*.

[1] Joann., VI, 12.

L'ÉGLISE DE VILLAGE

ALLOCUTION

POUR LA

CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE DE CAMPAGNE[1]

[1] Paroisse natale de l'auteur.

L'ÉGLISE DE VILLAGE

Fecit Salomon in tempore illo festivitatem celebrem, et omnis Israël cum eo.

Salomon célébra une fête solennelle ce jour-là, et tout Israël se réjouit avec lui. (*III Reg.*, VIII, 65.)

Mes frères,

Depuis les temps de Salomon, c'est l'usage du peuple fidèle de fêter la dédicace de ses temples, et rien n'est plus facile à expliquer que cet usage : les maisons sont la demeure des simples particuliers, les hôtels celle des grands, les palais celle des rois ; les temples sont celle de Dieu. Bâtir une église, c'est donc fixer les pas du Seigneur dans un lieu privilégié de cette terre, le rendre concitoyen et voisin de tous les malheureux d'une contrée ; et si les villes sont estimées favorisées quand elles possèdent une résidence royale, où le monarque vient parfois se montrer et faire des largesses, quelles félicitations ne sont pas dues à une paroisse qui possède un sanctuaire, où le Maître de toutes choses veut bien séjourner ! Le voilà, en effet, le tabernacle de Dieu au milieu des hommes : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus* [1].

Nous célébrons donc la consécration de ces murs parce qu'ils sont la maison de Dieu, mais aussi parce qu'ils sont la nôtre : de toutes les demeures de la paroisse, l'église est la seule qui soit sans cesse à la disposition de tout le monde ; les riches y peuvent

[1] Apoc., XXI, 3.

briller davantage, les pauvres y sont souvent mieux reçus. Aux pieds de Notre-Seigneur, comme en la compagnie d'un père, chacun se trouve chez soi. Aussi, toute réunion de toits sans clocher, si considérable qu'elle soit, forme une ville incomplète : là, les corps sont logés, mais les âmes manquent d'abri ; la douleur n'a pas de lieu de refuge pour verser ses larmes, et l'homme, penché toute la semaine sous le poids de son travail, ne peut pas songer avec consolation au repos du dimanche, en se disant : *Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur* [1].

Enfin, nous célébrons la consécration de cette maison parce qu'elle en figure d'autres plus vénérables. Elle est l'image de cette Jérusalem céleste qui a des portes d'or, des murailles de jaspe et des parvis de saphir : *Hic est domus Dei et porta cœli* [2]. Elle est encore une représentation matérielle de cette Église universelle qui a Jésus-Christ lui-même pour architecte, et qui constitue la plus belle basilique que les mains de Dieu elles-mêmes puissent élever. Elle est, enfin, votre propre figure : car ne savez-vous pas que vous êtes le temple de l'Esprit-Saint? et ce temple, qui n'est autre que vous-mêmes, est bien vénérable. *Nescitis quia templum Dei estis.... templum Dei sanctum, quod estis vos* [3] *?*

Il y a donc lieu de vous réjouir, mes frères, parce que vous avez élevé un monument capable de glorifier votre libéralité et votre foi ; mais abandonnez ce motif de jubilation purement naturelle, placez-vous plus haut, et tirez surtout votre allégresse de ces trois considérations, à savoir que ceci est : 1° la maison de Dieu ; 2° la maison de tout le monde ; 3° une maison qui en figure d'autres plus vénérables qu'elle-même.

Demandons l'intelligence de ces vérités au Saint-Esprit par Marie, appelée *maison d'or* parce que son sein immaculé est le plus beau temple où Dieu soit descendu. *Ave, Maria.*

---

[1] Ps. CXXI, 1.
[2] Gen., XXVIII, 17.
[3] I Cor., III, 16, 17.

PREMIÈRE PARTIE

Votre église est la maison de Dieu au même titre que le ciel. Or, qu'est-ce que la félicité céleste, selon saint Thomas ? C'est Dieu couronnant en nous par trois bonheurs correspondants les trois vertus de foi, d'espérance et de charité : notre foi, qui a cru sans voir, sera récompensée par la vision de Dieu ; notre espérance, qui a compté sur les promesses sans rien avoir, se reposera dans la possession de Dieu ; et notre charité, qui aima sans jouir, goûtera la délectation en Dieu. Eh bien ! voulez-vous savoir comment cette maison est une sorte de paradis en terre ? C'est que l'on y participe à ces trois félicités du paradis céleste : on y voit Dieu par la parole, on y possède Dieu par l'Eucharistie, on y jouit de Dieu par le charme ineffable de sa présence.

On y voit Dieu par la parole. La parole est l'image sonore de celui qui la produit. Pour connaître un homme, il suffit de l'entendre. Voilà pourquoi un grand maître a pu dire de la parole écrite : Le style, c'est l'homme. Également, la parole de Dieu est un miroir dans lequel on le voit ; elle est une fraction du pain dans lequel on le reçoit. Aussi, retenez bien ces choses, vous qui écoutez les prônes et les catéchismes avec si peu de respect : de même que Dieu se donne ici par le sacrement, il se livre par la prédication. Seulement, tandis que le saint Sacrement voile les traits divins, l'enseignement sacré les découvre, et l'église est à la fois le lieu de cette terre où Dieu se cache le plus et celui où il se révèle le mieux. En effet, en face de l'autel, qui est le centre des ombres, s'élève toujours une chaire pour en rendre compte. La foi a été comparée à la colonne mêlée de nuages et de lumière : là-bas, dans le sanctuaire, c'est la région des nuages ; ici, c'est

celle de la lumière. Et en pourriez-vous douter ? Interrogez vos souvenirs.

Quand, jadis, une voix de père vous exposa, du haut de cette chaire, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, c'était une première apparition de Dieu dans votre esprit. Quand on vous expliqua les adorables tendresses de l'Eucharistie, c'était une seconde connaissance que vous faisiez avec Dieu, comme une seconde possession que vous preniez de Dieu par les embrassements de la foi. Enfin, quand on vous parla des bonheurs de la grâce, de la gloire, de l'espérance, c'était toujours une vision de Dieu qui passait et repassait devant votre âme. Tant il est vrai que la parole de cette chaire est à la fois nourriture et lumière, et que, sous ce rapport, la seule différence distinguant une prédication éloquente d'une prédication qui ne l'est pas, c'est celle qui existe entre l'Eucharistie servie dans un vase d'or et l'Eucharistie servie dans un vase d'argile ! Mon Dieu ! vous êtes plus resplendissant dans un ostensoir magnifique, mais vous êtes plus touchant dans une corbeille d'osier !

A l'église on possède Dieu par l'Eucharistie. Oui, ceci est bien le palais le mieux habité de cette terre : car quel est le Louvre qui abrite plus de grandeurs ? Seulement, quand les monarques ont des palais quelque part, cela signifie qu'ils sont propriétaires de la cité, tandis que la dédicace d'une église annonce qu'entre ces murs pieux Jésus-Christ devient la propriété de tout le monde.

Certes, cette propriété n'est pas contestable : car il est à nous, dans le sanctuaire, comme notre ouvrage. Voyez les prodiges qui ont cessé de vous étonner. Au commencement, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Sur la pierre sacrée de l'autel, le prêtre dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et un chef-d'œuvre plus grand que le monde, le Verbe de Dieu lui-même, devient le produit de la parole de son ministre. Dans l'éternité Jésus est notre juge, dans l'Évangile il est notre maître, sur la croix il est notre rédempteur ; dans une église, sans cesser d'être notre créateur, il semble en quelque sorte notre créature : car le Tout-Puissant naît de ma propre toute-puissance, et, en le mettant au tabernacle, j'ai le droit de lui dire avec son Père éternel : *Je*

vous ai engendré aujourd'hui [1]. Ah ! vous avez bien fait d'élever un somptueux édifice en l'honneur de ce mystère : si les travailleurs ordinaires bâtissent des palais de cristal pour exposer les prodiges de leur industrie, ne faudrait-il pas les splendeurs mêmes du ciel pour servir de tente aux ouvrages de ce travailleur du saint autel, dont le chef-d'œuvre n'est rien moins que Dieu lui-même ?

Ici, Dieu est à nous comme notre ouvrage ; nous le possédons encore comme notre esclave. Il faut avouer, en effet, que si, de tous les habitants de la paroisse, Notre-Seigneur est le mieux logé, il est bien aussi le plus dépendant. Si je monte à l'autel pour le faire descendre, il est soumis ; si je lui fais des jours de solennelle adoration, il est soumis ; s'il a des jours sans encens et sans prière, il est soumis encore : *Erat subditus illis* [2] ; enfin, si je le porte de son tabernacle au lit de vos mourants, dans les cabanes les plus indigentes et les plus éloignées, toujours, partout, il se laisse faire. Jésus habite sous notre clef. Ses heures d'audience sont ouvertes et closes par nous. Il ne remue pas sans notre permission, il ne bénit que par nos mains, il ne se donne que par notre ministère ; et cette servitude lui est si chère, que, même quand son toit était ici en ruine et son tabernacle vermoulu, même quand sa table sainte était vide et ses solennités désertées, il n'a pas délaissé une seule minute la paroisse pour rentrer dans le sein de son Père. Mon Dieu, soyez remercié ! car, tandis que tous les amis nous quittent et que tous nos bonheurs sont éphémères, vous êtes le seul des biens de ce monde qui ne nous échappe pas : *Ecce ego vobiscum sum.*

Ici Jésus est à nous comme notre ouvrage et comme notre esclave ; ce n'est pas assez, nous le possédons mieux que Marie elle-même ne le posséda : il sortit du sein de Marie petit enfant, il sort de la consécration sacramentelle homme parfait. Dans les bras de sa mère, il était sujet à la douleur ; dans votre tabernacle, il est impassible et glorieux. Enfin, il fut un jour où Jésus se déroba à la garde de sa tendre gardienne de Nazareth ; mais il n'a

[1] Ps. II, 7.
[2] Luc., II, 51.

pas quitté un seul instant l'Église depuis dix-huit cents ans. Aussi, avouons qu'il est le plus ancien et le plus sédentaire de nos compatriotes. Pendant les trente-cinq ans que j'ai passés loin de la paroisse, tout a été renouvelé : le clocher et la voûte sont changés, l'assistance est en grande partie différente ; je suis dépaysé dans vos rues, je ne reconnais plus vos visages ; mais si je me retourne vers le sanctuaire, là je retrouve tout ce que j'ai laissé. Je peux reprendre avec le très saint Sacrement la conversation au point où je l'ai finie, sans rien répéter, car il n'y a eu rien d'oublié, et le Dieu de ma première communion, le Dieu de ma première messe, en m'accueillant aujourd'hui avec un de ces amours que les années ne refroidissent pas, m'ordonne de vous le dire : vous avez beau chercher parmi les affections de cette terre, vous ne trouverez pas un ami plus constant que lui.

Enfin, qu'ajouterai-je encore sur cette possession supérieure à celle de Marie? Elle approche de celle des bienheureux. Et, en effet, il n'y a d'autre différence entre une église habitée par Notre-Seigneur et le ciel que la frêle épaisseur d'une apparence. Au ciel, on n'en possède pas plus que vous ici, seulement on voit mieux : dans le sanctuaire, vous embrassez le Seigneur comme des enfants aveugles, sans connaître ses traits ; au ciel, vous le saisirez à visage découvert. Que faudrait-il pour changer ce séjour en paradis? Que le Dieu du tabernacle repliât le voile qui cache son front : à l'instant, la figure de notre monde s'évanouirait, et nous achèverions cette belle fête dans l'extase des ravissements éternels. Ah! mes frères, plus encore que de votre église, soyez donc fiers de cette possession de Dieu qu'elle vous garantit. Si Dieu n'y était pas, jamais la beauté de cette demeure n'eût excité votre orgueil, et, dans ce sens, on peut dire que vous la lui devez bien plus qu'il ne vous la doit.

Quand le temple n'est pas la demeure de Dieu, mais un simple rendez-vous de prière, on n'y voit guère de somptuosité : quatre murs et un toit pour s'abriter, quelques chaises pour s'asseoir, c'est assez. C'est là une œuvre vulgaire, qui ne demande ni plus d'argent, ni plus de temps, ni plus de peine, qu'une maison bourgeoise ou une maison d'école. Mais, quand il s'agit de bâtir une demeure au Maître du monde, alors les pensées de l'art se dilatent

à la mesure de l'hôte qu'il faut loger : on fait des ombres solennelles dans des nefs qui ont les murmures confus d'une cité, on jette quelquefois des colonnades comme un peuple de géants; enfin, on ramasse une apparence de l'infini derrière des ogives et des tours ; et, après avoir élevé Saint-Pierre de Rome, on sent que le génie catholique, désespéré, voudrait entasser les montagnes pour offrir à Dieu, dans un temple vaste comme la création, un asile digne de lui. Voyez la confirmation de ces idées par les faits : les protestants, qui n'ont pas d'Eucharistie, ne bâtissent que des salles de conférence ; nous, au contraire, qui adorons un Dieu présent dans nos églises, nous exprimons souvent cette adoration par des chefs-d'œuvre. Bénissez donc aujourd'hui Jésus au tabernacle, non seulement comme le maître de cette résidence, mais comme son premier architecte : car, si vous la lui avez dédiée, c'est bien lui qui vous l'a inspirée. Ainsi, j'ai beau regarder du ciel à la terre, nous n'avons que ses dons à présenter au Seigneur, et rien ne nous appartient en propre que nos péchés.

Dans l'église, ai-je dit encore, comme dans le ciel, on jouit de Dieu. De tous les lieux de cette terre, le temple est le plus doux à habiter. Le parfum qu'on respire à l'entrée d'un sanctuaire, est le dernier calmant auquel le cœur des malheureux devienne insensible. Combien de larmes ont coulé à l'église depuis dix-huit cents ans ! et ce sont bien les moins amères que les siècles chrétiens aient répandues. Aussi, il y a des pèlerins ici-bas qui ne supporteraient pas le poids du voyage, si Dieu n'eût semé, le long de la route, ces stations de rafraîchissement. Les joies qu'on goûte à l'église, sont à la fois les premières et les dernières de la vie; et il n'est pas rare de voir des hommes qui ont fait le tour du monde, habité les grandes capitales, admiré les palais des rois et les miracles de la civilisation, se reposer avec délices dans une modeste chapelle en disant à Dieu : « Seigneur ! un jour passé à l'ombre de votre tabernacle vaut mieux que mille sous la tente des pécheurs » : *Melior est dies una in atriis tuis super millia* [1].

Ce charme indicible de nos églises ne vient pas de ce que leur

[1] Ps. LXXXIII, 11.

demi-jour, leurs harmonies, leurs assemblées, leur architecture, parlent à l'âme, mais de ce que Dieu les remplit de sa présence. En effet, les besoins de notre foi et de nos douleurs forment entre nous et cette présence réelle des liens plus forts qu'une parenté, et nous commençons avec le très saint Sacrement, dès le jeune âge, un échange de confidences que la vieillesse la plus avancée n'épuise pas. Aussi, imaginez que la *réserve* fût tout à coup supprimée dans le catholicisme, et que notre tabernacle fût désert : après ce départ du Seigneur, la solitude et les sanglots étouffés dévoreraient un certain nombre d'entre nous. Ah ! ils sont plus nombreux qu'on ne pense, les infortunés qui trouveraient la terre inhabitable, le jour où il n'y aurait pas, chaque matin, une messe durant laquelle on prend sa croix sur l'autel, et, chaque soir, une visite au saint Sacrement où on la dépose un instant, on s'appuie contre les murs du sanctuaire et on fait provision de forces pour le lendemain !

O vous qui passez devant les portes de ce temple, courbés sous le poids de vos instruments de travail, pourquoi donc vous y arrêtez-vous si peu ? Vous avez parfois des patrons dont l'abord est difficile et le sourire inégal ; eh bien ! entrez : ici l'accueil est toujours le même et les suppliants n'attendent point. Ne craignez pas, venez souvent : vous êtes tendrement aimés dans votre église ; vous n'y paraîtrez jamais autant que l'on vous y désire. Ne craignez pas, demeurez-y longtemps : ici les minutes ne vous sont pas comptées, et vous vous fatiguerez de la consolation avant qu'on soit fatigué de vos doléances.

Et maintenant que le soir est venu, que les amis se cherchent, que les familles se réunissent, où irez-vous, vous qui avez le cœur malade et qui n'avez point de confident ? Rendez-vous dans ce pieux asile, embrassez dans le saint tabernacle toutes les tendresses qui vous manquent, et donnez-vous cette consolation du prophète : « Vos autels, ô mon Dieu ! et rien que vos autels ! » *Altaria tua, Domine virtutum* [1]. Mes frères, quand le vénérable M. de la Motte, évêque d'Amiens, avait des chagrins, on le trouvait, à cinq heures du matin, agenouillé sur le seuil de sa cathédrale encore fermée. Comme ils sont à plaindre, ceux qui vivent à la source de tant de consolations et qui n'y comprennent rien ! Pour moi, je ne

[1] Ps. LXXXIII, 4.

m'étonne pas si l'on a constaté qu'il y a plus de cas d'aliénation mentale chez les peuples dont les temples sont moins fréquentés : c'est que l'homme, seul avec sa douleur, ne suffit pas à cette lutte et y perd souvent la raison ; mais dès qu'il a le courage de porter son chagrin à l'église, il est sauvé. La présence de Dieu et de ses frères lui verse la résignation et le courage ; les fêtes catholiques sont pour lui un bain de sens commun et de paix où il se restaure, et après qu'il a dit, en présence du tabernacle : « Mon Dieu! mon Dieu! » il n'a plus rien à craindre de la folie, parce qu'il est guéri du désespoir.

DEUXIÈME PARTIE

Le temple, qui est la maison de Dieu, est encore celle de tout le monde; et quelle maison! Sans doute, c'est un séjour béni pour l'humanité souffrante qu'un hôpital, c'est-à-dire, une résidence hospitalière qui appelle le pauvre, qui lui donne le toit, la nourriture, le vêtement, l'assistance spirituelle, et qui le console comme si Dieu ne devait pas le récompenser. Sans doute, c'est encore un séjour bienfaisant qu'une hôtellerie, c'est-à-dire, une station réparatrice où l'on se remet de sa fatigue, où l'on apaise sa soif et sa faim, et d'où l'on repart joyeux et restauré. Enfin, il y a un séjour plus cher encore que tous les autres au cœur de l'homme : c'est le toit qui l'a vu naître et où il espère mourir. Votre église réunit tous les charmes et toutes les attributions de ces demeures diverses : car elle est pour vos âmes un hospice, une hôtellerie et une maison paternelle.

Un hospice! qui pourrait en douter? Dans chacune de vos églises, n'y a-t-il pas un médecin préposé au traitement de vos infirmités? médecin expérimenté, qui étudia longtemps pour vos âmes les attentions maternelles, et qui se fait la main bien légère pour ne pas envenimer vos blessures en les touchant; médecin consacré, qui se mit en solitude et ne voulut pas de famille à côté de lui, pour ne point voir couler d'autres larmes capables de le distraire, quand il faudrait essuyer les vôtres ; enfin, médecin dévoué, à qui l'Église a demandé son sang quand ses sueurs ne suffiraient point. O vous qui faites si peu de cas, qui tenez si peu compte des consultations que cette chaire et ce confessionnal vous donnent, dites-moi s'il fut jamais un guérisseur aussi persévéramment, aussi gratuitement appliqué à vous faire du bien, que Jésus

dans son sacerdoce, et qui ait été à la fois moins écouté et moins récompensé ?

Ceci est un hospice : qui pourrait en douter en voyant la collection de remèdes que Dieu y a préparés? Dans l'église, on administre sept espèces de spécifiques contre les catégories diverses de la misère spirituelle : à cette table, il y a une incessante distribution de pain pour ceux qui ont faim ; dans les eaux du baptême et dans celles de la pénitence, il y a des bains salutaires pour ceux qui contractèrent des souillures ; ici, le sacrement de mariage purifie les sources de la vie ; là, les fonts baptismaux lavent les taches de la naissance ; ailleurs, on conserve l'huile de l'extrême-onction pour celles de la dernière heure. Et où y a-t-il un établissement de santé spirituelle, je le demande, mieux achalandé que celui-ci en remèdes qui font des prodiges et qui ne coûtent rien?

Ceci est un hospice : qui pourrait en douter en voyant les cures merveilleuses opérées entre ces quatre murailles par les mains de la Religion ? Pas une nuance de maladie qui n'y trouve son hygiène et sa guérison ! au pied de cette chaire, les aveugles voient et les sourds entendent ; au confessionnal, les muets parlent, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les morts sont ressuscités. Allez annoncer ces merveilles aux pharisiens du monde qui comprennent mieux l'importance d'un théâtre que celle d'un temple, et dites-leur combien de fois vous vîntes à l'église meurtris par vos chutes ou blessés à mort par le péché, et vous en sortîtes vivifiés? Mystère d'autant plus consolant, que si l'entrée à l'hôpital n'est pas toujours gratuite, l'entrée dans cet hospice réparateur est prescrite et récompensée par un amour infini.

L'hôtellerie est ordinairement un lieu de repos et un lieu de réfection : telle est aussi la destination de l'église dans l'ordre spirituel. Parmi tous les repos que vous goûtez, je n'en connais ni de plus noble ni de plus doux que celui du dimanche. Comme il est père tendre, ce Dieu qui veut sonner lui-même vos heures de travail et vos heures de délassement! Que j'aime à le voir, à la fin de chaque semaine, passer dans vos champs pour vous rassembler auprès de lui en vous disant : « C'est assez pour la peine, venez maintenant à l'écart et reposez-vous un peu » ! *Venite seorsum*,

et requiescite pusillum [1]. Je vous ai donné six jours pour regarder la terre et penser à vous; un jour maintenant pour lever la tête et penser à moi! Les autres jours sont des jours que le péché et la misère vous ont imposés, mais en voici un que le Seigneur a fait ; goûtez et soyez heureux : *Hæc dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur* [2]. Eh! quel est le lieu où se célèbre cette solennité, de toutes la plus ancienne? C'est l'église : c'est-à-dire, une maison bénie où le devoir est mieux embrassé, où les passions se taisent, où les malheureux sont félicités par l'Évangile, et où le repos, étant sanctifié, devient deux fois réparateur. Mais je suppose qu'au lieu du dimanche, vous fêtiez le lundi: ce ne sera point l'église qui servira d'hôtellerie à votre repos, ce sera le cabaret. Et alors, voyez la différence : le dimanche, le père relève son front soucieux pour sourire ; la mère a, pour ses enfants, des baisers plus prolongés ; ceux-ci sont plus joyeux et plus beaux; ensemble vous partez pour les mêmes offices, ensemble vous vous agenouillez devant les mêmes autels, et si vous êtes assez purs pour monter ensemble à la même table, qui pourra dire la paix que le Ciel verse en récompense à vos foyers pieux ? Le lundi, au contraire, l'église n'a plus ni spectacles, ni concert, ni prédication à vous offrir. Et où ira-t-il, surtout dans la grande ville, le profanateur du saint jour, pour que le repos ne lui soit pas plus onéreux que le travail ? où ira-t-il? Je ne vous le dirai pas ; mais voyez-le revenir chancelant sous le poids de son ivresse. En ce moment, vous qui êtes sa femme, cachez-vous, car il porte le blasphème à la bouche et la menace dans le regard ; vous qui êtes ses enfants, préparez-vous à pleurer, car il a dévoré, en quelques heures d'intempérance, votre substance de toute la semaine ; et que la famille tout entière apprenne par ses privations et par ses larmes si le repos dans les fêtes du monde est aussi bienfaisant que dans la maison de Dieu !

Comme les hôtelleries, ceci est un lieu de repos ; comme les hôtelleries, ceci est aussi un lieu de réfection. Si peu que dure son voyage, l'homme est obligé de s'arrêter pour manger. Son corps ne peut se soustraire à cette loi, son âme pas davantage ; et de même que le corps succombe, s'il n'est pas nourri au moins une

[1] Marc., VI, 31.
[2] Ps. CXVII, 24.

fois par jour, l'âme est prise de défaillance, si elle ne rompt le pain eucharistique au moins une fois par an. Eh bien! voilà la table, voilà le cénacle de ce sublime festin. Quelle reconnaissance vous devez à la main qui vous le sert et quel amour aux lieux où il vous est servi! Jadis Assuérus donna à ses courtisans un repas de cent quatre-vingts jours ; celui-ci a duré et durera bien plus longtemps. Souvent le pain a manqué dans certaines maisons de la paroisse; jamais il n'a fait défaut dans le tabernacle de votre église. Non, ce n'est point le pain, ce sont les convives qui manquent à vos fêtes pascales. Des chrétiens qui répondent toujours aux invitations de leurs amis, dédaignent celles du Seigneur à ce banquet céleste. Aussi je vous demande simultanément, en face de votre autel, une action de grâces pour le pain que vous en avez reçu, et une amende honorable pour celui que vous en avez laissé tomber à terre.

Et ne méconnaissez pas les dangers de la famine spirituelle que vous vous êtez imposée. Savez-vous pourquoi vous ne pouvez pas triompher de vos passions, et vous penchez votre tête comme l'herbe des champs? Parce que vous avez oublié de manger votre pain : *Quia oblitus sum comedere panem meum* [1]. Savez-vous pourquoi votre cœur est aride et ne trouve aucune saveur aux choses de Dieu? Parce que vous avez négligé de manger votre pain : *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* Mes frères, quand on a écrit sur la porte d'une maison cette enseigne vulgaire : Ici on sert à boire et à manger, cette maison ne désemplit pas de convives, et retentit tout le dimanche de leurs cris et de leurs chants. Eh bien! vous qui êtez infidèles à la communion pascale, arrêtez-vous sur cette porte. Avant d'entrer, vous entendrez les anges qui vous disent avec tristesse : Ici on sert à boire et à manger ; et tandis que Dieu veut bien être à la fois votre hôtelier et votre nourriture, sa table sera-t-elle toujours désertée par vous?

Enfin, ceci est encore pour vous une maison paternelle. Notre berceau n'a pas besoin d'être somptueux pour être aimé ; c'est

[1] Ps. ci, 5.

quelquefois sa simplicité même qui en fait le charme principal. Du sein des palais dorés, l'homme regarde souvent avec regret vers le toit de chaume de ses ancêtres, parce que, si ailleurs il fut plus grand, nulle part il ne fut plus heureux que là. Voici comment l'église est encore, pour le chrétien, une maison paternelle. La maison paternelle est celle où vos yeux s'ouvrirent à la lumière. C'est ici que votre vie surnaturelle a commencé, et quand, sur la pierre des fonts baptismaux, le prêtre vous dit : *Je te baptise*, créateur de la foi infuse dans votre âme, il y alluma un flambeau supérieur à celui du soleil. La maison paternelle est celle où l'on rend ordinairement le dernier soupir. Aussi tous vous viendrez reposer un moment à cette place, entre vos adieux à la vie et votre entrée dans la tombe ; et s'il y en a qui ne passent point par l'église avant d'être portés au cimetière, ce sont des enfants qui furent maudits pour cause d'ingratitude, et que la maison paternelle a reniés, parce qu'ils moururent en la reniant. La maison paternelle est celle où aucun membre de la famille ne se sent étranger. Qui de vous ne ressent les délices du *chez soi* en franchissant le seuil du sanctuaire ? C'est peut-être le seul endroit de cette terre où les inégalités sont effacées. Au pied de cet autel, point d'acception de personnes ! et la seule préférence que se permette le Chef de la famille, est celle qui honore le cœur du père, que désire le cœur des enfants eux-mêmes : la préférence en faveur des plus malheureux.

Pour honorer ces mystères, rendons-nous souvent à l'église ; soyons de ceux à qui il manque quelque chose, à la fin du jour, s'ils n'y sont pas entrés ; et quand vous relèverez votre front pour respirer au milieu de vos travaux, tournez-vous vers votre clocher en proposant cette diversion heureuse à votre âme : Ce soir, nous adorerons le Seigneur dans le lieu où ses pieds se sont arrêtés : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* [1]. Mais non, il y en a un, dans ce pieux asile, que nous ne saluons pas en passant, et que nous abreuvons d'amertume par nos froideurs. Eh ! que deviendrions-nous cependant le jour où le Seigneur, mécontent de nos adorations, nous punirait de notre abandon en nous abandonnant ? Mon Dieu, nous ne savons pas être à vous, et rien ne nous épouvante davantage que la perspective de vivre sans vous !

[1] Ps. CXXXI, 7.

TROISIÈME PARTIE

Troisième leçon à retirer de cette cérémonie : ce temple en symbolise, en représente d'autres encore plus augustes que lui. Je vais énoncer succinctement cette idée, pour vous instruire sans vous fatiguer.

Le premier temple que cette église figure, c'est le Paradis : aussi, à l'aspect des beautés de votre église, dites quelquefois à votre âme, avec une mélancolie d'exilé : Qu'est-ce que cette modeste demeure, en comparaison de la maison de l'éternité ? qu'est-ce qu'un amas de poussière, en comparaison des splendeurs du sein de Dieu ? Courage donc ! car nous n'avons pas ici de cité permanente : *Non habemus hic manentem civitatem* [1]. A l'église, nous sommes les temples du Seigneur ; au ciel, il sera notre temple : *Ejus est templum Deus.* A l'église, nous arrosons notre sillon de larmes : *Euntes ibant et flebant ;* au ciel, nous tiendrons les gerbes dans nos mains : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* [2].

Le second temple que celui-ci figure, c'est l'Église universelle. L'Église universelle a Notre-Seigneur lui-même pour fondateur et pour pierre angulaire. Elle est comparable à une basilique immense, dont la chaire est occupée par saint Pierre, dont la table n'est rien moins que la communion des saints, et dont le sanctuaire est sans cesse occupé par la présence réelle de Dieu. Tandis que dans nos temples de poussière, en effet, la présence divine est renouvelée toutes les trois semaines, dans l'Église universelle elle est permanente, en vertu de cette parole par laquelle Dieu fut mis au tabernacle : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin [3]. » Il y a donc une église qui passe avant celle de la paroisse : c'est

[1] Hebr., XIII, 14.
[2] Ps. CXXV, 6.
[3] Matth., XXVIII, 20.

celle de Rome. Il y a des sentiments supérieurs aux affections de clocher : ce sont les affections catholiques. Dilatons notre cœur à cette mesure ; ne soyons pas de ceux, par exemple, qui comprennent moins les dons pour la propagation de la foi que pour des bouquets d'autel, et que notre charité devienne universelle dans notre église au lieu de s'y enfermer.

Le troisième temple que celui-ci symbolise, c'est vous-mêmes ; et ne croyez pas que la figure soit au-dessous de la réalité. Il y a eu plusieurs temples célèbres dans l'histoire des diverses religions du monde ; vous êtes le plus beau de tous : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos* [1].

Eh bien ! ô temples portatifs, comme parle Bossuet, ô custodes vivantes de la majesté eucharistique, qu'avez-vous fait pour l'entretien de votre pureté ? Un Père a dit en parlant de Salomon : *Salomon templum Dei condidit, sed utinam templum corporis sui servasset !* Salomon a fondé le temple du Seigneur, mais plût à Dieu qu'il eût conservé intact le temple de son corps ! Également, n'y en a-t-il pas parmi vous qui sont magnifiques pour leur église et négligents pour leur intérieur ? si bien qu'à l'heure où je parle, tout éblouit de magnificence dans cette enceinte, tout, excepté la conscience de ces fidèles, qui était le premier saint des saints de la Divinité.

Ah ! mes frères, c'est un spectacle si lugubre que celui d'une église profanée, quand Dieu est ôté du tabernacle, quand les portes sont closes, quand les prières ont cessé, et quand les peuples ont peur des châtiments du Ciel. Eh bien ! voilà l'image de votre état. Aussitôt, remettez le Seigneur dans son sanctuaire, abattez les idoles qui l'ont détrôné, et dites souvent en vous contemplant avec respect : « Mon Dieu, j'ai bien aimé la beauté de votre maison [2]. » Saint Ambroise a fait un beau discours couronné de ce titre symbolique : *Qu'il ne faut pas abandonner les basiliques.* Je m'empare de ce mot et de cette idée au profit de ma vérité. Peuple qui organisez des fêtes brillantes et qui ne vous occupez pas de vos âmes, revenez à votre sollicitude principale : il ne faut pas abandonner les basiliques. Fidèles qui décorez vos rues et qui souillez

[1] I Cor., III, 17.
[2] Ps. XXV, 8.

vos cœurs, qui tressez des guirlandes pour Dieu et qui dégradez vos consciences, redressez vos pensées, et n'abandonnez pas les basiliques. Chrétiens, enfin, qui êtes le plus beau temple sorti des mains de Dieu, et qui devez vivre sur la ruine de tous les autres, accordez-vous autant de respect que Dieu vous accorde de grandeur : il ne faut pas abandonner les basiliques.

Mes chers compatriotes, je vous ai adressé beaucoup de conseils; je vous dois encore des remerciements et des félicitations. Vous pouvez dire, en effet, avec l'orgueil légitime d'un ancien : « Nous avons élevé un monument » : *Exegi monumentum*. Plus qu'un monument, un immortel souvenir! car votre solennité a été si belle, que les absents auront de la peine à y croire, et que la mémoire de cette journée sera une longue fête dans les cœurs : *Reliquiæ cogitationis diem festum agent* [1]. Certes, s'il est naturel d'apprécier une population catholique par son église, votre foi peut se présenter avec une noble fierté aux jugements de l'avenir, et les étrangers passant dans vos murs seront obligés d'admirer les auteurs d'une si grande œuvre, plus encore que l'œuvre elle-même.

On a imaginé une église idéale, formée des plus belles parties des églises connues. Je puis dire que cette imagination est devenue ici une réalité : car une église qui possède un tel chef pour la gouverner, un tel clergé pour la desservir, et un tel peuple pour assistance, n'est-elle pas la plus admirable des églises? Maintenant, ô mon Dieu! gardez sans tache cette maison qui est la vôtre : *Conserva impollutam domum istam* [2]. Quelles soient toujours conservées ou promptement réparées, les innocences que vous donnerez à ces fonts baptismaux. Qu'il n'y ait pas un seul réprouvé parmi les morts qui viendront se reposer sur ces dalles, en passant de leurs maisons à leurs tombeaux. Que jamais un pécheur sacrilège ne monte à cette table. Qu'il n'y ait pas un seul mariage profané en face de ces autels. Enfin, accordez à tous ceux qui peuplent aujourd'hui cette enceinte de passer, un jour, des félicités de votre temple à celles de votre sein paternel. *Amen*.

[1] Ps. LXXV, 11.
[2] II Mac., XIV, 36.

LE CARMEL

ALLOCUTION

POUR UNE PRISE DE VOILE

AU CARMEL DE LIMOGES

(1855)

LE CARMEL

Possessio ejus in Carmelo.
Ses possessions seront sur le Carmel. (I *Reg.*, xxv, 2.)

Ma sœur,

Le Seigneur a opéré en vous de si grandes choses, qu'il y aurait témérité à les vouloir raconter dans le peu de mots que je vais vous adresser. Je ne parlerai donc pas de ces vœux qui viennent de vous attacher à l'éternel Époux par un lien indissoluble : chaînes sacrées qui ne pèsent point à l'âme fidèle, et que saint François-Xavier baisait par la pensée chaque matin de sa vie ; doux esclavage d'un amour pour qui vous pouvez changer, mais qui ne changera jamais pour vous, et que la mort immortalise au lieu de le terminer. Je ne parlerai point davantage de la vie religieuse en général : c'est là un océan où vous aller plonger pendant de longues années d'oraison, sans en découvrir les rives : car le plus grand charme de la solitude où vous entrez, n'est pas d'être fleurie ; c'est d'avoir des profondeurs si insondables et des aspects si variés, que des jours qui se ressemblent y portent sans cesse des joies qui ne se ressemblent pas. Là, en effet, l'ennui n'est point possible, parce que, si le corps reste à la même place, l'âme, perdue dans l'immensité divine, change à toute heure d'horizon. Mais je ramène vos pensées de ces généralités vagues à la cérémonie qui nous occupe, et je les enferme dans ce cercle plus borné :

Étudions le sens d'une prise de voile en général, et dans les

milices angéliques du Carmel en particulier. Tous ceux qui ont voulu se consacrer à Dieu, depuis l'origine du christianisme, par une donation solennelle, ont porté un vêtement à part, comme signe extérieur de cette aliénation d'eux-mêmes. Indépendamment du vêtement qui les distingue des chrétiens du monde, ils ont choisi encore une solitude cloîtrée qui les en sépare : le vêtement est le costume d'enrôlement de ces croisés du divin amour ; la solitude est le rendez-vous où ils vont poursuivre, en tête à tête avec le Seigneur, les rêves extatiques de leur cœur. Ainsi, ils ont une livrée particulière pour les couvrir, une montagne ou un désert pour les abriter. Or, votre livrée à vous, ma sœur, qui passez aujourd'hui des hauteurs où l'on commande au service de Jésus-Christ, votre livrée est ce voile bénit qui va vous envelopper; votre montagne, c'est le Carmel. Qu'est-ce que ce voile ? qu'est-ce que cette montagne? La réponse à cette double question fera la matière de notre entretien.

Ce voile est d'abord un symbole d'humilité. Dieu s'est donné plusieurs voiles dans ses rapports de condescendance avec nous, et celui que vous portez doit vous les rappeler sans cesse. Le premier, en effet, qui ait pris le voile sur la terre, suivant l'enseignement de l'Église, c'est le Fils de Dieu fait homme : il l'a pris au jour de son Incarnation, lorsque, repliant en quelque sorte son immensité comme une tente, cachant son infini sous les langes peu transparents d'une mortelle chair, il se laissa tomber des siècles éternels dans un corps de petit enfant sur la paille d'une crèche ; il l'a pris encore la nuit de la dernière cène, lorsque, couvrant d'un nuage impénétrable son humanité après sa divinité, il ensevelit des splendeurs qui éblouissent l'œil des séraphins sous les apparences d'un morceau de pain. Ah ! qu'en dites-vous, ma sœur ? n'est-ce pas qu'elle fut un grand miracle d'humilité cette incompréhensible vêture ? L'histoire parle de certains rois anciens tellement défigurés par la misère, qu'à leur retour dans la patrie, leurs haillons les rendaient méconnaissables même à la famille. Jésus aussi s'est donné un voile si épais,qu'il est venu chez les siens et que les siens ne l'ont point reçu.

Tenez-vous donc sous les replis du vôtre avec l'humilité persé-

vérante qu'il garde derrière le sien. Voilà dix-huit siècles que l'humanité impatiente, éperdue du désir de le voir, frappe à la porte de son tabernacle en lui disant : « Seigneur, montrez-nous votre face » : *Ostende faciem tuam !* Mais lui, résistant aux cris de sa créature, par amour pour ces profondeurs qu'il voulait nous faire aimer, n'a pas soulevé un coin du voile qu'il amena sur son front au sacrement de l'autel.

Jugez, par comparaison, des obligations que vous impose le rideau tiré aujourd'hui sur votre personne et sur votre existence. De même que Dieu se refuse, ici, la gloire de nous ravir par les rayonnements de sa face, pour nous instruire par sa volontaire obscurité, habitez avec respect les ombres que cette sévère enveloppe va créer autour de vous. C'est là comme une seconde clôture, dont votre regard ne doit point franchir le seuil. Les âmes, ainsi que les visages, ont besoin d'une gaze protectrice pour n'être point hâlées par les souffles de l'air, et pour ne rien perdre de leur virginale blancheur.

Laissez à d'autres, ma sœur, les voiles brillants qui conservent la beauté du corps; à vous, celui qui abrite les charmes intérieurs. Consolez-vous de n'être plus vue par les créatures sous ces draperies jalouses où le céleste Époux veut vous contempler seul. Enfin, ne repliez jamais votre voile qu'au moment où Jésus lève le sien pour vous venir trouver, c'est-à-dire, quand il ouvre la porte de son tabernacle pour se donner à votre âme. O mon doux Maître, que je n'aperçois qu'à travers les enigmes de cette terre ! éternelle beauté, dont les nuages me cachent ici le front ! qui dira les tressaillements de mon âme, quand vous m'apparaîtrez, à face découverte, dans la lumière de vos parvis ! Ce bonheur sera plus vif pour vous, ô heureuse vierge du Carmel ! Ici-bas, déjà, vainement votre voile forme comme le linceul apparent de votre existence : s'il vous cache la terre, il vous fait mieux voir le ciel ; mais, le jour de votre mort, ce sera bien mieux encore : alors, il y aura deux voiles qui tomberont au lieu d'un, celui de l'époux et celui de l'épouse ; et de ces deux faces jadis cachées, maintenant illuminées par la gloire, sortiront des clartés mêlées dont la splendeur ineffable rejaillira jusqu'au plus profond des cieux.

Ce vêtement est encore un symbole de recueillement. Avant de

prendre le voile de son humanité et de son Eucharistie, le Seigneur s'en était donné un autre, bien connu de l'ancienne alliance : C'était un vaste rideau tendu entre la nef et le saint des saints, pour dire aux regards comme aux pas des adorateurs : « Arrêtez-vous-ici en tremblant » : *Pavete ad sanctuarium* [1]. Toute âme qui se consacre, ma sœur, est un sanctuaire que Dieu remplit de sa présence, qu'il veut habiter sans partage, et devant lequel il étend un voile protecteur, pour dire aux bruits de ce monde : « Ceci est ma demeure, n'en approchez pas » : *Pavete ad sanctuarium.* Ainsi, le cloître n'est que la nef du temple où vous allez vivre ; l'étroit espace contenu entre ce tissu flottant et votre regard, en sera le saint des saints. Heureuses celles qui ne sortent point, par la pensée, de cette retraite scellée, qui ne permettent pas aux distractions du monde de les y venir trouver, et qui n'en ouvrent l'entrée qu'au grand prêtre, c'est-à-dire, aux visites de leur divin Époux.

Ma sœur, il n'y avait point, jadis, de prise de voile parmi nos Pères du désert ; cependant ils regardaient si peu en dehors de l'intimité du Seigneur, où ils avaient cloîtré toute leur attention, qu'en se revoyant après trente ans de solitude, ils se demandaient les uns aux autres si l'on bâtissait encore des villes. A leur exemple, donnez des leçons au monde, mais n'en soyez pas ; sauvez le monde, mais ne le regardez pas ; et, peu curieuse des armées qui passent, des passions qui s'agitent, des empires qui s'entre-choquent dans le monde, ne levez jamais le voile qui vous en sépare, ne voyant, ne respirant et n'écoutant, dans votre clôture de pensées et de sentiments, que du côté des cieux.

Touchante considération pour vous ! Dieu est si attaché aux parfums de votre âme, qu'il les ferme à plusieurs sceaux, pour en prévenir l'évaporation. Il fait de vos vertus et de votre amour un trésor placé au fond de trois vestibules, pour le rendre inviolable : il bâtit au-devant un premier vestibule par cette crainte vénérable et caractéristique de votre sexe, appelée la pudeur ; il en élève un second, au-devant du premier, par les murs de la clôture où il vous dérobe aux importunités du dehors ; enfin, il en met un troi-

[1] Lev., xxvi, 2.

sième, au-devant du second, par ce voile qui vous sépare même des distractions du dedans. O sanctuaire aimé de mon Dieu, fermez votre saint des saints ! que le voile de votre recueillement ne soit jamais franchi par les rumeurs ni soulevé par les souffles du monde, et que la mort ne pénètre point par les fenêtres de votre intérieur ! La dissipation de l'esprit, pour une épouse du Seigneur, est un commencement d'infidélité de cœur. *Intra velum non ingrediatur* [1].

Enfin, ce vêtement est un symbole d'expiation. Il y a un dernier voile qui fut jadis porté par la face adorée de Jésus, et dont le vôtre est encore l'expression : je veux parler de celui de Véronique. Cela veut dire, ma sœur, que vous êtes placée en victime de propitiation au milieu des iniquités du peuple, et que, sur la voie douloureuse où nos péchés font sans cesse monter Jésus au Calvaire, vous lui devez apparaître pour essuyer son front conspué. O saintes consolatrices de mon Sauveur ! ô pieuses Véroniques du chemin de la croix qu'il parcourt au milieu des âges, soyez toujours sur ses pas à ses stations les plus désolées. C'est en vain qu'il dit aux filles de Jérusalem de pleurer sur elles : l'Époux est sensible aux larmes qu'on verse sur lui, et une pure vierge qui marche à sa suite, élevant ses mains et ses lamentations quand il ploie sous le fardeau de sa croix, est une sympathie et une voix puissantes sur son cœur.

Par là vous entrez aujourd'hui, ma sœur, au nombre des dix justes chargés de sauvegarder la Pentapole, vous comptez parmi les Moïses aux bras levés sur les saintes montagnes pour la défense d'Israël. Sous l'ancienne alliance, il est dit que le Seigneur suspendit ses vengeances au-dessus d'Israël à cause du seul David son serviteur ; et, sous la nouvelle, saint Liguori enseigne qu'une seule victime d'amour a plus d'influence pour le salut du monde, qu'un peuple de ces justices vulgaires ne rendant à Dieu que des hommages intéressés. De cette sorte, ô généreuses corédemptrices ! c'est sans doute la Passion de Jésus qui nous sauve, mais c'est votre compassion qui en fait descendre le mérite sur nos têtes. Aussi, toutes les fois que vous apercevez un Christ, regardez

[1] Lev., xxi, 23.

si la sueur de son front et le sang de sa couronne sont essuyés, demandez-vous ce que vous faites du voile confié à votre amour pour cet usage. Elles ne sont pas dignes de leur vocation, les Véroniques qui n'ont pas pris, qui ne portent pas l'empreinte du divin visage sur les plis symboliques qui couvrent le leur.

Il est nécessaire que chacune de vous s'interroge à cet égard : car, de même que le Juge du dernier jour dira aux simples chrétiens : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger: soyez maudit », il vous adressera cette sentence : Je me suis bien fatigué sur la route de mon Calvaire, et je ne vous y ai pas rencontrée ; j'étais bien abandonné, et vous ne me consoliez pas ; je pleurais, et votre voile n'essuya point mes yeux : donc vous n'étiez pas mon épouse de cœur, puisque vous n'avez point souffert avec moi : *Consolantem me quæsivi, et non inveni* [1].O filles de Jérusalem ! pour éviter ces reproches, vivez toujours dans la ferveur de votre sacrifice, et ne cessez pas de pleurer sur tant d'insensés qui ne pleurent pas ! Ce sera une grande douleur pour vous, qui reçûtes le voile des mains de Jésus, de n'avoir pas su en user à tant de stations de sa Passion où il tombe, et de n'avoir pas recueilli ses larmes !

Les voiles dont Jésus a bien voulu se couvrir, vous indiquent donc la signification du vôtre. Que faut-il penser de la montagne où vous venez vous réfugier ? Il est parlé, dans les saintes Écritures, d'un certain nombre de cimes illustres, que les pas ou les rayons du Seigneur ont touchées : quelle est la place du Carmel dans cette famille de sommets prédestinés ? Apprenez-le et ne l'oubliez pas, vous qui, si souvent appesantis par les soins temporels, vaincus par vos passions, courbés par vos mécomptes, auriez besoin de dire à votre âme défaillante en lui montrant ces murs : « Montez et allez vous restaurer sur les hauteurs du Carmel » : *Ascendite in Carmelum* [2] ; apprenez qu'au sommet du Carmel on trouve les clartés du Sinaï, les délices du Thabor, la vertu du Calvaire, les perspectives du mont Horeb et de la colline des Oliviers.

[1] Ps. LXVIII, 21.
[2] I Reg., XXV, 5.

Le Sinaï, vous le savez, fut jadis le théâtre d'une éblouissante révélation, le lieu où fut promulguée une loi aux lueurs de laquelle les deux alliances n'ont pas cessé de marcher. Le Carmel a, dans ses attributs, quelque chose de cette cime frappée par les éclairs de la suprême Majesté : sur le Carmel, en effet, les cieux s'entr'ouvrent plus fréquemment, et Dieu se penche d'une manière sensible vers de pauvres enfants de la terre pour leur murmurer à l'oreille les secrets du ciel. L'histoire de cette montagne nous la présente comme le Sinaï du désert religieux, parce qu'elle est la patrie des visions divines, du décalogue et des pères de la haute spiritualité. Là, depuis les jours d'Élie, Dieu n'a pas cessé de réunir et d'élever des prophètes : *Congregavit prophetas in monte Carmeli* [1]. Là, Thérèse d'Ahusma contempla des spectacles et promulgua des enseignements que la mémoire des siècles a pour jamais retenus ; là, les murs de noires cellules s'illuminèrent souvent de reflets célestes, et des vierges ignorées de la terre reçurent des visites du Seigneur à rendre les séraphins jaloux; là, enfin, les voyants se multiplièrent parmi les patriarches de ce sommet sacré, portant à la descente, comme Moïse, les rayons du face-à-face divin, et jusque dans le commerce des hommes, poursuivant avec le Ciel des colloques toujours inachevés.

Ainsi, tandis que d'autres familles religieuses ont ce que l'on pourrait appeler la spécialité de l'apostolat ; d'autres, celle de la science ; d'autres, celle du travail manuel, le Carmel a celle de l'extase. Sainte Thérèse est à la fois l'exemple et la législatrice de ces communications presque séraphiques avec Dieu ; et quand je compte les miracles accomplis, les régions spirituelles découvertes, les livres d'ascétisme composés sur cette cime privilégiée, je me demande si elle n'est pas la montagne de Sion que Dieu chérit par-dessus tous les tabernacles de Jacob.

Ah ! mes vénérées sœurs, ah ! mes frères, il ne m'appartient pas de vous enseigner la théorie de l'extase ; mais laissez-moi vous recommander l'oraison, qui en est le commencement, et puis la mortification, qui est la condition indispensable de toute oraison. Oui, la mortification, voilà l'école des grands contemplatifs ! la

[1] III Reg., XVIII, 20.

souffrance volontaire, voilà la source naturelle des visions surnaturelles ! O vous qui ambitionnez de planer sur les points de vue enchanteurs qui se déroulent au sommet du Carmel, gravissez les échelons par où l'on y monte. Sans doute, en bas, c'est l'effort et la peine ; en haut, c'est le ravissement. *Ascendite in Carmelum.*

Le Thabor est une seconde cime où la félicité de Dieu se manifesta plus sensiblement encore que sa gloire. En effet, tandis que les éclairs de son visage ont eu toujours, comme ceux de la foudre, quelque chose de terrifiant pour l'humanité, ceux de sa transfiguration eurent un charme béatifique comme la lumière des cieux ; et tandis qu'un juge fameux d'Israël s'écriait : « Malheur à moi, parce que j'ai vu le Seigneur ! » les apôtres enivrés disaient sur le Thabor : « Seigneur ! il fait bon ici; bâtissons-y des tentes [1]. » Eh bien ! le Carmel a aussi des parfums et des attraits qui rivalisent avec la montagne de la Transfiguration. Quand l'époux du Cantique veut célébrer la beauté de sa bien-aimée, il compare sa tête à celle du Carmel : *Caput tuum ut Carmelus* [2]. Quand le prophète veut donner une idée des futures désolations d'Israël, il annonce qu'alors la joie aura disparu du Carmel : *Auferetur lætitia et exultatio de Carmelo* [3]. Or, telles furent les délices du Carmel figuratif, telles sont celles du Carmel de l'Église. Mondains qui passez accablés sous le poids de la vie, combien de fois n'avez-vous pas regardé avec envie cette austère retraite, non seulement parce que l'air y est pur et l'atmosphère sereine, mais encore parce que l'on y goûte bien des bonheurs que l'on n'y a pas cherchés !

Les ascétiques ont fait mention de quelques pics aériens où les caractères gravés sur la poussière ne sont jamais effacés, parce que les orages et les troubles de l'air ne montent pas si haut : c'est l'image d'une âme de carmélite établie au-dessus des tempêtes de la terre. Oui, comme Dieu se donne dans la mesure où l'on se quitte, mes sœurs, il n'est pas rare que le séjour de vos crucifiements en devienne le paradis, et que vous goûtiez des ivresses

[1] Matth., XVII, 4. Marc., IX, 4. Luc., IX, 33.
[2] Cant., VII, 5.
[3] Is., XVI, 10.

incomprises du monde, à la fraîcheur de ces tristes ombres, au sein de cette sévère oasis. Aussi, quoique le ciel ne donne plus, comme autrefois, la graisse de la terre aux renoncements de la religion, quoique les richesses vous soient ravies, et qu'elle se vérifie à la lettre cette prophétie d'Amos : « La cime du Carmel s'est desséchée » : *Exsiccatus est vertex Carmeli* [1], cette aride thébaïde a une poésie, ces grilles de fer ont un aimant qui tentent les âmes fortes, et les austérités de votre vie offrent des séductions qui le disputent aux embrassements des mères.

Il est rapporté par les Saints livres que la fille de Jephté allait pleurer sa jeunesse sur les montagnes avant son immolation. Pour moi, j'en ai vu d'autres qui ne se débattaient pas sous le couteau du sacrifice, mais qui, radieuses et parées, montaient aux autels comme à une fête nuptiale; et leurs jours de consécration exprimaient un tel idéal d'allégresse, qu'il fallait emprunter aux ivresses des amours terrestres des termes de comparaison pour rendre leurs chastes voluptés. Pacte sacré, union éternelle de mon âme avec le Seigneur, qui pourra vous redire ? Même quand on a passé par les grandes émotions du sacerdoce, il y a, dans la profession religieuse, une suavité à part, que peuvent seules comprendre les âmes qui ont rêvé de célestes épousailles, de vie à deux avec Dieu dans un coin reculé du désert. Voilà pourquoi, ô solitaires choisies du Carmel ! tandis que le monde affecte de vous regarder avec pitié, il vient ici, souvent, faire bercer ses noires tristesses par le charme pieux de vos entretiens; voilà pourquoi, tandis que les siens maudissent les serments mutuels qu'ils se prêtèrent, vous faites du renouvellement du vôtre une fête journalière, qu'un demi-siècle de vie religieuse ne finit pas; voilà pourquoi, tandis que les amours de la terre, prématurément déçues, poussent des soupirs mélancoliques, le vôtre, toujours ravi de ce qu'il reçoit, sinon de ce qu'il donne, embrasse la vie et la mort sur ce Thabor en disant : « Seigneur, il fait bon ici ! »

Le Calvaire est la plus célèbre des montagnes. A ce nom, en effet, à ce souvenir sacré, inclinez-vous. Quelle cime plus vénérable que celle où la croix qui racheta le monde a été plantée, et où furent

[1] Amos, I, 2.

creusés les deux tombeaux d'Adam et de Jésus ! Eh bien ! le Carmel a d'austères analogies avec le Golgotha. Le Golgotha rappelle les plus cruelles heures de la Passion du Sauveur; le Carmel est la station la plus douloureuse, la vocation la plus sévère du sacrifice religieux. Le Golgotha est une cime expiatoire d'où la Rédemption est descendue sur le monde; le Carmel est une montagne de propitiation, une sorte de *Parce* en action élevé entre le ciel et les péchés de l'humanité. Sur le Golgotha, un Dieu crucifié « souffre tout, afin de sauver ses créatures » : *Omnia sustineo... ut et ipsi salutem consequantur* [1]. Sur le Carmel, Thérèse s'écrie : « Ou souffrir ou mourir ! » et ses filles répètent avec saint Paul : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la Passion du Sauveur pour le salut d'un certain nombre » : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea* [2]. Sur le Golgotha, Jésus se dépouille de tout, même en quelque sorte de sa mère, pour être victime mieux préparée à l'immolation; sur le Carmel, c'est à peine si, au moment de suivre le Seigneur, la religieuse redit les paroles d'Élisée à son maître : « Avant, je vous en prie, laissez-moi embrasser mon père et ma mère » : *Osculer, oro, patrem meum et matrem meam* [3]. Enfin, la croix du Calvaire est la source du salut universel ; la croix de la carmélite en est l'application pour les âmes qu'elle couvre de sa vertu.

Courage donc, ô généreuses amantes de Jésus ! courage! quand votre service sera pénible : si les roses du Carmel ont plus d'épines, elles ont plus de parfum. Courage! quand, après avoir tout quitté pour Dieu, vous ne le trouverez point lui-même : moins on possède les consolations de Dieu, plus on est assuré du Dieu des consolations. Aussi bien, pour faire jaillir de votre croix l'onction qu'elle renferme, il faut la presser, non la traîner : le Calvaire est semblable à toutes les montagnes, fatigant quand on le gravit, enivrant quand on est au sommet. De ces hauteurs peu habitées, en effet, comme elles sont belles les perspectives sur nos égoïsmes vaincus, sur nos ennemis déjoués et sur le monde foulé aux pieds en passant ! Mon Dieu ! vous êtes admirable sur ces hauteurs :

[1] II Tim., II, 10.
[2] Coloss., I, 24.
[3] III Reg., XIX, 20.

Mirabilis in altis Dominus [1]. Mon Dieu, soyez béni d'avoir communiqué au Carmel la passion de votre Calvaire, et fait de la carmélite une hostie de réparation pour notre société coupable ! Plus nous fûmes avec vous à la peine, plus nous serons à la gloire : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* [2].

Enfin, il est d'autres montagnes dont la cime est encore auguste, et avec lesquelles le Carmel a de pieuses ressemblances. Je veux parler d'abord du mont des Oliviers, d'où le Rédempteur des hommes s'éleva porté par sa propre gloire. Ainsi Élie monta du Carmel sur un char de feu, pour vous apprendre que d'ici au ciel la distance n'est pas grande, quand on sait s'alléger par les renoncements qui accélèrent la marche. Non, la distance n'est pas grande : car vos adieux sont faits, votre testament est scellé, vos attaches sont rompues, vous êtes morte avant d'avoir cessé de vivre, et l'escabeau est sous vos pieds. Je veux parler encore de ce mont Horeb du haut duquel on plongeait sur la terre promise : ainsi des cimes du Carmel, on voit mieux les plaines arrosées de lait et de miel de l'éternelle patrie. Héritage d'autant plus assuré pour vous, que la consécration religieuse, disent les théologiens, vous établit en la même innocence que le baptême, dans ce sens que cette donation de pur amour, étant bien renouvelée chaque jour de votre vie, suffirait pour vous constituer émule des anges, rivale des justices du ciel. Faites entrer bien avant cette espérance dans votre âme, ô chère néophyte, sortie, éclatante de blancheur, des épreuves régénératrices de votre noviciat ; et tandis que le prophète disait : « J'ai regardé, et voilà que le Carmel est désert » : *Aspexi, et ecce Carmelus desertus* [3], écriez-vous : J'ai regardé, et au sommet du Carmel j'ai retrouvé plus que je n'avais laissé en bas : car qu'est-il, alors, l'héritage que l'on met sous ses pieds, en comparaison de celui que l'on aperçoit au-dessus de sa tête ?

Je ne m'étonne pas si La Vallière et la fille de Louis XV ont estimé les magnificences de Versailles au-dessous des ombrages et des perspectives de votre sainte colline. Et ne croyez pas qu e je

[1] Ps. XCII, 4.
[2] Rom., VIII, 17.
[3] Jerem., IV, 2.

cherche, en évoquant ces souvenirs, ma sœur, à amoindrir votre propre sacrifice. Je sais tout ce que votre famille a perdu en vous perdant et tout ce que vous perdez vous-même en la quittant. Si le monde parlait à ma place, il rappellerait la noblesse de vos aïeux; j'aime mieux mentionner en passant leurs vertus, parce que l'homme fait par là à ses titres plus d'honneur qu'il n'en reçoit. Mais, quelle que soit la dot que vous portez au Carmel, laissez-moi vous rappeler que le Carmel vous rendra davantage. Votre vocation vous vaut mieux que l'empire du monde, puisqu'elle vous rapporte le royaume du ciel. En effet, le Carmel n'est pas éloigné de Jérusalem : Jérusalem, plus visible à l'horizon que vous embrassez ici ; Jérusalem, où l'on entre aisément avec la croix sur l'épaule, le cilice aux reins, la discipline à la main ; Jérusalem, où Dieu laissera tomber son voile, où les vierges consacrées lèveront le leur, et où elles suivront l'Agneau partout où il ira.

Et nous qui assistons à cette cérémonie, mes frères, nous n'en retirerions ni force ni lumière ? Non ! Concluons, avec ceux qui abandonnent le monde, qu'il ne vaut la peine ni d'une attache ni d'un regret ; faisons de notre vie une véritable image du Carmel, c'est-à-dire, une montagne de l'encens par la prière et une colline de la myrrhe par notre mortification, enfin, redisons d'un cœur généreux aux élus de la vie cloîtrée, qui choisissent pour eux la meilleure part, les paroles du plus jeune frère de saint Bernard à ses aînés partant pour le désert : « Je ne souffrirai point que vous me laissiez la terre et preniez pour vous seuls le ciel. » *Amen*.

L'ANGE

ET

LA RELIGIEUSE

SECONDE ALLOCUTION

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

CHEZ LES SŒURS DE MARIE-RÉPARATRICE

L'ANGE

ET

LA RELIGIEUSE

Erunt sicut angeli Dei,
Elles seront comme les anges de Dieu. (*Matth.*, XXII, 30.)

Ma soeur,

Tels sont les élus dans le sein de Dieu, telles sont les filles de Marie-Réparatrice dans leur solitude consacrée. J'aurais trop à dire si je voulais énumérer tous les bonheurs que le Seigneur vous réserve ici, en échange du don que vous lui allez faire de vous-même. Je ne vous féliciterai donc point d'entrer, aujourd'hui, dans un port où les orages du monde ne soufflent pas, ni du centuple qui vous est promis au sein de cette seconde maison paternelle plus rapprochée du ciel que la première, ni des dangers que vous évitez, ni des chagrins domestiques auxquels vous échappez, ni de la sublime alliance que vous contractez en prenant ce voile sous lequel vous ensevelissez votre vie et votre mort; j'abandonne tous les points de vue secondaires, pour regarder la vocation des réparatrices par ce seul côté de leur grandeur : « Elles seront comme les anges de Dieu. »

C'est un beau type de splendeur chrétienne que le néophyte, quand il sort, avec sa robe blanche et son âme plus éclatante en-

core, des eaux purifiantes du baptême! Qui de nous n'a point regretté, parfois, que la grâce du premier sacrement ne lui pût être renouvelée, pour recevoir en même temps la rémission du péché et de la peine, et devenir, à l'instant, admissible aux félicités du Paradis? Or, votre consécration, étant en soi un acte d'amour parfait, peut avoir l'effet d'un second baptême.

C'est encore un beau type de grandeur chrétienne que le martyr, écrivant avec son sang, dans l'histoire de l'Église, la vérité de sa foi, et rendant à Jésus-Christ le plus grand témoignage dont l'amour de la créature soit capable ! Par votre immolation de ce jour, vous consommez le martyre de la charité, lequel a, sur le premier, l'avantage de n'être point imposé et de durer plus longtemps : en sorte que vous êtes le prêtre et la victime de votre holocauste, et que cet holocauste, fumant sur les autels du Seigneur jusqu'à votre dernier soupir, vous élève parmi l'élite de la terre et des cieux.

Mais il est un être plus beau devant Dieu que le néophyte et que le martyr : je veux parler de l'ange. Le néophyte a été purifié par le baptême d'eau ; le martyr, par le baptême de sang : l'ange n'a jamais eu besoin de baptême, parce qu'il ne cessa point d'être sans péché. Assurément, ce n'est point sous ce rapport, mes sœurs, que vous pouvez vous vanter de lui ressembler ; mais voici quels sont, entre l'ange et la réparatrice, les traits, j'allais dire les liens de parenté : l'ange est affranchi des souillures d'un corps, comme lui vous êtes supérieures à la matière par la chasteté ; l'ange n'a pas la liberté de mal faire, comme lui vous êtes esclaves de Dieu par le vœu d'obéissance ; l'ange étend ses ailes sur les âmes pour les garder, comme lui vous protégez la société par votre ministère de réparation ; enfin, l'ange ne fait point partie de ce monde quoiqu'il en soit le tuteur, comme lui vous êtes chargées de vous interposer pour les hommes tout en vivant séparées d'eux par la clôture : autant d'attributions angéliques dans votre vocation, bien capables de vous la faire aimer, et que nous allons méditer ce matin.

Le premier caractère de l'ange, c'est qu'il n'a point de corps ; la première noblesse de la vierge chrétienne, c'est qu'elle vit comme si elle n'en avait pas. La virginité volontaire porte dans sa

beauté quelque chose de surhumain ; elle est une transfiguration de la matière, et une sorte d'incarnation séraphique dans notre espèce déchue, qui semble former des hiérarchies intermédiaires entre les habitants de la terre et ceux du ciel. Aussi, tout monastère de vierges consacrées, envisagé dans sa population choisie, est une sorte de station avancée au-dessus de ce monde, à moitié chemin du temps et de l'éternité.

En quoi consistent les conditions angéliques de votre chair? Pourquoi les mondains, en vous considérant, sont-ils troublés, ainsi que l'étaient les apôtres en voyant Jésus ressuscité, parce qu'ils croyaient apercevoir un esprit? *Conturbati..., existimabant se spiritum videre* [1]. C'est que, par le vœu et par l'habitude de la chasteté, votre chair participe aux privilèges de l'humanité divine après la résurrection. Entendez saint Paul vous raconter les quatre degrés de cette transformation.

Vous avez porté ici un corps sujet aux misères de l'animalité ; de votre consécration, comme d'un creuset vivifiant, va sortir un corps spirituel : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* [2]. La pureté, en effet, affranchit le corps de la servitude des sens, elle le rend souple et docile à la loi de l'esprit ; et, soumis ainsi à l'esprit, il devient spirituel, de même que l'esprit esclave du corps est appelé par l'Écriture un esprit charnel. Ces gloires de votre saint état trouvent une confirmation éclatante dans l'Évangile. Que sera la spiritualité des corps bienheureux après la résurrection? Elle sera la réalisation éternelle de la vie de chasteté au sein de Dieu. Les élus, dit le divin Maître, ne connaîtront ni les noces, ni les désirs de la chair, mais ils seront comme les anges de Dieu : *In resurrectione neque nubent neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei* [3].

Laissez-moi donc vous féliciter, vous toutes qui, dégagées des attaches sensibles, ne contractez pas d'autre union que celle des séraphins eux-mêmes, avec cette différence à votre avantage, que vous êtes chastes dans la matière, tandis qu'ils ne l'habitent pas.

---

[1] Luc., XXIV, 37.
[2] I Cor., XV, 44.
[3] Matth., XXII, 30.

Laissez-moi vous féliciter, car vous êtes l'arome qui corrige les miasmes de notre corruption charnelle, puisque vous êtes l'idéal de la chair qui se respecte, destiné à faire rougir celle qui se dégrade ; et lorsque tant de créatures raisonnables avilissent leur corps jusqu'à la condition des bêtes, c'est une saine contemplation pour le monde de voir en vous la fange humaine glorifiée, ennoblie jusqu'à la pureté des anges.

Vous avez porté ici un corps sujet à la corruption, et il va trouver, au sein des parfums qui émanent de cet autel, une terrestre incorruptibilité : *Surget in incorruptione*. Il y a des atmosphères si pures ou si aromatisées, qu'elles ont la propriété d'embaumer les corps. Tel est le milieu où vous fixez aujourd'hui votre séjour. Dans le monde, comme dans un air pestilentiel, la chair de l'homme est sujette à la dissolution ; ici, comme dans l'air désinfecté, la décomposition ne s'opère pas. Préservée de la mollesse par les austérités de la vie religieuse, de l'oisiveté par le travail et par les observances régulières, des commerces dangereux par la séparation d'avec le monde, des mauvais exemples par l'édification commune, vous serez plongée dans une atmosphère qui a l'odeur de la vie et qui la communique, vous ne participerez en rien à ces scandales de l'extérieur qui ont une odeur de mort et qui la répandent. Ah ! ne craignez rien du tombeau où vous allez être ensevelie avec Jésus : comme Jésus, ses chastes épouses sortent triomphantes de leur mystique sépulture. Sur la chair consacrée la contagion n'a point de prise ; et vainement vous êtes venue avec une humanité détériorée en Adam, vainement avez-vous puisé la corruption dans la nature, la grâce de votre vocation vous rendra une sorte d'incorruptibilité : *Surget in incorruptione*.

Vous avez porté ici un corps d'ignominie, vous y acquerrez un corps glorieux : *Surget in gloria*. Tout ce que nous concevons de l'éclat d'une vierge fidèle dans le ciel, semble au-dessous de la gloire de son intérieur sur la terre : *Omnis gloria ejus ab intus*. La raison en est bien simple : la pureté des corps glorieux est sans combat et sans effort, celle des vierges chrétiennes dans leur chair est victorieuse ; l'une est une récompense, l'autre est un mérite. Aussi, il me semble voir Dieu lui-même, épris des charmes de cette créature, lui tendre la main pour lui proposer

une alliance indissoluble. « Viens, ma sœur, » lui dit-il, « viens dans mon jardin pour y être mon épouse » : *Veni, soror mea sponsa.* L'engagement des époux du siècle le cède à la parole que je vais te donner, puisque le premier est quelquefois rompu pour la seconde; la profession religieuse, au contraire, est le contrat le plus irrévocable qui puisse être passé entre le ciel et la terre. L'engagement charnel est sujet à se dissoudre par la mort; l'engagement spirituel dure autant que l'éternité. Oui, tant que ma divinité règnera, tu seras à elle et je serai à toi! Avec d'autres, tu pourrais craindre les regrets, car ils ont des charmes éphémères; ma beauté et mes bontés sont immuables comme moi. Ton éclat passera, mes sentiments et mes séductions ne passeront pas; et, quand ta fidélité se lasserait, je jure que la mienne n'aura jamais de repentirs : *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum* [1].

O chair si vite fanée, comment obtenez-vous de pareils triomphes? et vous, ô âme si changeante, comment fûtes-vous admise à contracter des liens qui ne doivent point changer? Mon Dieu! quand on entendit leurs soupirs de déception au lendemain de leurs alliances terrestres, quand on sait combien souvent elles furent trompées dans les bonheurs de leurs affections, comment ne pas les estimer heureuses celles dont vous voulez bien être l'époux, la parenté et la dot? Mes sœurs, je vous en conjure, soyez éprises de ces gloires de votre état plus que de toutes celles du monde. Unies au Fils de Dieu, n'enviez pas même celles qui plaisent au cœur des rois. Concevez-vous un rang supérieur à l'honneur de cette réparatrice, de qui les anges se disent mutuellement, en la regardant du haut du ciel : « Venez, que je vous montre celle qui est l'épouse de l'Agneau » : *Veni, ostendam tibi sponsam Agni* [2].

Enfin, vous avez porté ici un corps débile, et vous y revêtez un corps vigoureux, en ce sens qu'il commande aux organes et aux sens par qui tant d'autres sont commandés? *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* Le monde de nos jours a inventé le dogme de la réhabilitation de la chair, et ce *Credo* cynique a imprimé les

[1] Ps., cix, 4.
[2] Apoc, xxi, 9.

stigmates du sensualisme à la vie des chrétiens. Passez à leurs foyers : les genoux ne fléchissent que sur des tapis, les prières n'en sont pas plus ferventes; les murs s'embellissent, les âmes se détériorent; les corps se soignent au lieu de se sacrifier, le confortable met partout la mortification en fuite ; et cependant, ceux qui sont à Jésus-Christ, ce ne sont pas ceux qui habitent des salons embaumés et qui se réduisent en servitude sous le despotisme de leur chair, mais ceux qui la crucifient : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt* [1].

Voici la religieuse qui va remettre les choses à leur place, en disant à son âme : « Tu domineras, et les appétits sensuels seront sous tes pieds » : *Dominaberis, et erit subter te appetitus tuus* [2]. Pendant que le monde pleure, tout en cherchant à se contenter, elle s'écrie avec jubilation dans sa pénitence : « A cause de vous, ô mon Dieu, je souffre violence toute la journée » : *Propter te mortificamur tota die* [3]. Il est bien vrai que je marche dans la chair, mais je ne subirai point l'empire de la chair : *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus* [4]. Ensuite, quand l'heure de la mort sera venue, cette créature inoffensive, qui n'aura de pardon à demander à personne, parce quelle fut bienfaisante pour tous, comme saint Bernard, adressera des excuses à son corps, la seule victime qu'elle fit en ce monde.

Mais, jusque-là, les anges de la terre triomphent de la mort par leur mortification elle-même : car diminuer en soi la vie du corps et accroître celle de l'âme, c'est vivre surabondamment et non pas mourir. Ajoutons que c'est bien vivre à la façon des habitants du ciel, plutôt que des enfants d'Adam, attendu que, pour haïr sa chair, il faut être un esprit. Aussi, en présence d'une humanité idolâtre d'elle-même, on pourrait ne voir qu'une race d'animaux perfectionnés ; mais, en présence d'une communauté de frêles et innocentes créatures occupées à se martyriser, je ne vois que des anges exilés dans la chair, qui aspirent à s'en détacher pour reprendre leur vol.

[1] Galat., v, 24.
[2] Gen., iv, 7.
[3] Ps. xliii, 22.
[4] II Cor., x, 3.

Comme les anges, vous êtes donc libre des entraves de la matière ; au contraire, comme les anges, vous entrez en servage entre les mains de Dieu. Heureux esclavage, dans lequel vous n'aliénez qu'une liberté, celle de mal faire ! providentielle dépendance, qui semble d'autant plus appropriée aux besoins de notre temps, qu'il y répugne davantage ! car jamais le vœu d'obéissance n'eut plus d'à-propos que dans un siècle malade des excès de la liberté. D'où il suit qu'ici, au fond de votre retraite, vous êtes réparatrice pour les maux d'une société qui ne vous connaît pas, et qui vous prendrait en pitié si elle vous connaissait. Seulement votre action, dans cette œuvre de salut public, est bien supérieure à celle des anges : car les milices célestes sont dépendantes par nature, vous l'êtes par choix ; c'est Dieu qui ôta la liberté aux anges, tandis que vous vous la ravissez à vous-même.

Écoutez, écoutez, ma sœur, l'économie admirable du commandement et du service dans l'ordre religieux. Sans doute, elles sont grandes selon la foi, celles qui ont autorité sur vous. Il y a trois mystères analogues que la nature repousse de toute la force de ses orgueils : le premier, c'est le mystère de Notre-Seigneur caché sous les voiles du saint Sacrement ; le second, c'est le mystère de Notre-Seigneur caché sous l'extérieur du pauvre ; le troisième, c'est le mystère de Notre-Seigneur caché sous les traits du supérieur légitime. Par conséquent, il y a, dans l'autorité, quelque chose du sacrement de l'Eucharistie, et, dans les égards qu'on lui accorde, quelque chose du culte de la sainte Face. Inclinez-vous par avance devant toutes les supérieures qui vous commanderont, car j'ai vu la tête adorable du Christ formant le chef de tous ces pouvoirs : *Christus est caput omnis principatus et potestatis* [1].

Néanmoins, dans cette économie, toute la grandeur n'est pas pour celles qui ordonnent ; quelles compensations, quelle dignité dans celles qui obéissent ! Tandis que les esclaves du monde subissent des servitudes sans honneur, la chaîne que vous allez porter est partagée par les anges ; et de même qu'ils passent l'éternité, mesurant de l'œil les espaces, les mondes à visiter, et disant à leur

[1] Coloss., II, 10.

Maître : « Le voulez-vous ? nous allons partir » : *Vis, imus;* de même, vous devez promener votre regard de la mère patrie aux missions étrangères, de la première à la dernière de vos supérieures, répétant à celles-ci cette parole de l'obéissance des anges : « Si vous le voulez, je suis toujours à vos ordres » : *Vis, imus.*

Mes sœurs, c'est le désespoir des mondaines d'être parfois soumises à des supérieures qui ne les valent pas ; mais la réparatrice ne s'abaisse jamais jusque-là dans sa dépendance, car elle n'a que Dieu pour maître, c'est-à-dire quelle ne plie sur la terre que devant la même autorité qui fait plier les anges dans le ciel. Et où sont-elles ici celles qui oseraient se croire de trop bonne maison pour accepter ce joug ? où sont-elles ? et que je les confonde.

Du reste, après les enseignements des anges, voici ceux des grandeurs terrestres. La fille de Rodolphe II vient frapper, la nuit, à la porte d'un monastère en criant : Ouvrez ! qu'importent les trônes à ceux qui doivent mourir ? La fille de Louis XV, entrée au Carmel, lave les ustensiles de cuisine, sur l'ordre d'une supérieure qui n'eût pas été dans le monde sa dame d'honneur, et se dépite contre elle-même de ne pas savoir les faire reluire à l'extérieur autant qu'à l'intérieur. Enfin, la princesse Louise de Condé abandonne la cour pour le premier couvent ouvert sur ses pas en disant : Délivrez-moi du monde, car je le trouve stupide, fou et méchant. Et nous, cependant, nous remplirions avec des restrictions et de coupables délicatesses nos engagements d'obéissance ?

Mais qu'avez-vous à faire de l'exemple des princesses, puisque je vous ai donné celui des anges ? et qu'avez-vous à faire de l'exemple des anges, puisque je pourrais vous donner celui de Notre-Seigneur ? Ah ! il y a des moments où nous rêvons peut-être de grandes choses pour la gloire de Dieu et de l'Église : n'oublions pas que la plus grande chose qu'une religieuse puisse faire, c'est de se soumettre. Ainsi Jésus, religieux du Père, étant descendu parmi nous, n'y vient pas pour faire la conquête du monde, puisqu'il n'y a pas encore tout à fait réussi ; il vient pour accomplir la volonté de Celui qui l'envoya : *Veni ut faciam voluntatem ejus qui misit me*[1].

[1] Joann., IV, 34.

Je vous parle de l'obéissance de notre Maître dans l'Incarnation ; que serait-ce si je vous rappelais son obéissance dans l'Eucharistie, dont vous allez devenir un ange adorateur ? Je ne m'étonne pas que saint Bernard s'écrie : Qui me donnera d'avoir cent supérieurs au lieu d'un ? C'est que Jésus, au très saint Sacrement, reconnaît pour supérieurs tous les prêtres de la catholicité. Pensons-y bien, mes sœurs, nous qui avons souvent, à l'égard de l'autorité, le respect humain de nos bons sentiments et l'ostentation de nos ressentiments ; nous qui, convaincus que les supérieurs sont toujours suffisamment payés de leur peine par le plaisir de commander, ne négligeons rien pour le leur faire expier ; nous enfin qui, loin de voler à leurs voix avec l'agilité des anges, nous traînons avec la pesanteur et le murmure des mercenaires. J'ai parlé des mercenaires : quelle honte pour le commandement et aussi pour l'obéissance, quand les ouvrières d'une maison montrent plus de cœur et de docilité que ses religieuses !

Comme les anges, vous êtes libre de la matière ; comme les anges vous êtes esclave de Dieu ; comme les anges, vous devenez protectrice et patronne du monde. Il est de foi que les mérites acquis en ces pieuses retraites sont reversibles sur les nations ; il est de foi que, grâce à la communion des saints, entre vous et les âmes coupables la fortune spirituelle est à partager. Aussi, que si l'on nous demande : A quoi bon les religieuses ? nous répondrons : A préserver l'univers d'un grand écroulement. Le véritable paratonnerre d'une patrie, en effet, ce sont les clochers de ses monastères. Quand Innocent III vit pencher, en songe, la basilique de Latran, ce n'étaient point des illustrations de la guerre ni de la politique qui la soutenaient, c'étaient deux fondateurs d'ordres religieux. Eh bien ! ma sœur, voilà une immense entreprise de salut public à laquelle vous allez concourir par vos enseignements et par vos expiations.

Par vos enseignements, car le silence de votre solitude, plus éloquent que notre chaire, va envoyer à la société des avertissements régénérateurs. C'est un de nos crimes les moins reconnus d'avoir secoué tous les jougs : en acceptant celui de Jésus-Christ, vous nous apprenez à respecter ceux qui sont respectables. C'est

encore un grand fléau de notre temps que la diminution de la foi, même parmi les croyants : vous combattez, vous confondez cette déchéance, en affirmant, par tous les sacrifices d'une vie héroïque, la suprématie de l'âme sur les sceptiques convoitises de la chair. Mais il y a pire, parmi nous, que la diminution de la foi : c'est la mutilation de la charité. De nos jours, le sentiment chrétien est partout, la générosité chrétienne n'est nulle part. La partie la plus sublime de l'Évangile, celle des conseils, est regardée comme un vain luxe de dévotion, la perfection comme une sorte de métaphysique monacale, la folie de la croix comme une bizarrerie hagiographique, et la sainteté comme une armure des temps fabuleux, bonne à admirer plutôt qu'à essayer. Aussi notre religion, loin d'être la réforme de nos mœurs, n'est que l'ornement de notre vie, et une précaution de sûreté contre les chances de la mort.

Mais soyez bénies, vous toutes qui acceptez les enseignements complets de Jésus, et qui inscrivez au frontispice de vos angéliques demeures ces paradoxes réparateurs : Béatitude de la pauvreté ! gloire de l'humilité ! goût de l'austérité ! félicité des larmes ! Non, non, la notion entière du devoir chrétien ne se perdra pas, tant qu'il y aura ici-bas une de vous pour la conserver dans ses exemples. Non, non, l'Évangile ne passera pas pour impraticable, tant qu'il restera une de vos pieuses solitudes où il sera héroïquement pratiqué. A votre vue, mes sœurs, les lâches et les coupables seront toujours obligés de s'écrier, comme Antoine à la vue de Paul : « Malheur à moi, pécheur, car je ne mérite pas le nom de chrétien ! » *Væ mihi peccatori !* Et si l'on demande à la société moderne : Qu'as-tu fait de ton christianisme d'autrefois ? *Ubi est sapientia ?* sans doute, l'abîme et la mer du monde actuel pourront répondre : « Il n'est pas avec moi ! » *Non est mecum ;* mais vous, enivrées au pied de votre autel des délices d'avoir tout quitté pour Dieu, vous aurez le droit d'ajouter : Le christianisme des catacombes et du désert, de sainte Thérèse et de sainte Chantal, il règne au milieu de nous ! *Profiteor coram Domino quod ingressus sum in terram pro qua juravit patribus* [1].

Comme les anges, vous concourez donc au salut du monde par

[1] Deut., XXVI, 3.

votre exemple ; vous y contribuez aussi par votre intercession. Lebrun a peint un beau *Crucifiement* dans lequel les anges, sous des formes et dans des attitudes sublimes, sont représentés, en larmes, autour de la croix. Eh bien ! pour Notre-Seigneur, son existence perpétuelle au sein de l'Église est un calvaire, et les religieuses, surtout les réparatrices, sont des anges de paix destinés à consoler, par leurs pleurs, les délaissements de son agonie. Il y a plus : élevées au-dessus des anges, semblables en ceci à Jésus lui-même, elles sont victimes et rançon pour les iniquités inexpiées de l'univers.

Dès aujourd'hui, offrez-vous donc et souffrez généreusement, ma sœur, car vous sauvez par la vertu de votre martyre volontaire. Oui, souffrez : cela comptera pour cette pauvre France qui penche au bord des abîmes, et dont les péchés méritent plus de pitié que ses douleurs. Souffrez : ce sera une expiation pour les endurcissements de ces patries barbares où Jésus-Christ ne peut encore faire son entrée, et aussi pour les crimes de tant de nations civilisées d'où il est menacé d'être exilé. Souffrez, enfin : vous deviendrez hostie pour toutes les apostasies, pour tous les scandales qui déshonorent notre siècle ; et, puisque vous êtes réparatrice, tant qu'il y aura beaucoup de mal à réparer, ne dites jamais à l'épreuve : C'est assez ! Non, jamais assez, ô mon Dieu ! car il y a tant de pays qui ne vous adorent pas ; jamais assez ! car il y a tant d'hommes qui ne vous connaissent pas ; jamais assez ! car, le monde actuel étant débordé par l'iniquité, il faut un *Miserere* sans interruption pour couvrir des misères sans mesure. Seigneur Jésus ! il n'est point vrai que nous vous aimions à la façon de vos anges ; mais nous avons cet avantage sur eux, de pouvoir mourir par amour : accordez-nous de fournir cette belle preuve, et, par elle, de ramener sur votre cœur tous ceux qui n'y sont pas encore rendus.

Enfin, si la réparatrice étend ses bras sur le monde pour le protéger comme un ange déploie ses ailes, à l'exemple de l'ange elle doit vivre cependant en dehors du monde pour le mieux édifier.

Par conséquent, n'en soyez pas, d'abord par les affections : car quelle chose du monde serait capable de vous tenter ? Dieu lui-même vient de se constituer en dot entre vos mains ; et, après lui,

vous pourriez encore avoir besoin de quelque chose ! Non, non, les biens du monde sont à charge quand on les possède, *possessa onerant ;* ils souillent quand on les aime, *amata inquinant ;* ils torturent quand on les perd, *amissa cruciant*. Vainement les insensés de la terrre ont appelé heureux le peuple qui possède ces choses : n'est-il pas plus heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ? En comparaison de cette propriété, mes sœurs, que sont toutes les autres ? Cependant, moins généreuses que sainte Thaïs, qui, le jour de sa conversion, ne demanda que trois heures pour mettre le feu à ses atours avant de s'enfermer dans sa cellule, il y en a, parmi vous, qui laissent les vanités du monde avec des regrets prolongés. Ce n'est pas toujours la fortune que l'on pleure, c'est un bien-être dont on aimait les élégances plus encore que les sensualités ; c'est une aisance où le plaisir de posséder n'était rien à côté de celui de donner ; c'étaient des gazes et des fleurs choisies avec goût ; c'étaient des colifichets amassés avec patience ; et, comme le petit touche parfois au grand, il y en a qui souffrent moins en se séparant de leur patrimoine que de leurs cheveux. Mon Dieu ! votre possession ne vaut-elle pas les pertes frivoles dont nous l'avons payée ? *Dominus possessio ejus.* Aussi bien, la mort est là qui nous prévient, si nous ne la prévenons pas ; et tandis que d'autres seront un jour mises à nu par elle, nous, dépouillées avant qu'elle nous dépouille, nous pourrons lui porter ce défi, du sein de notre pauvreté glorieuse : « O mort ! où est ta victoire contre moi ? *O mors, ubi est victoria tua* [1] ?

Ne soyez donc pas de la terre par vos affections ; n'en soyez pas davantage pas vos relations. Les rapports des anges avec le monde ne sont que des apparitions : il entend parler d'eux sans les connaître, car ils vivent plus haut que lui ; ils ne s'y montrent que pour porter les messages de Dieu et pour se rendre utiles aux hommes, et ils rentrent dans le silence de l'éternelle béatitude aussitôt que leur mission est finie. Voilà ce que vous devez être, désormais, pour le monde : le fréquenter par des apparitions plutôt que par un commerce suivi ; vous révéler à lui par les effets bienfaisants de votre prière, non par des avances peu recueillies ; le

[1] I Cor., xv, 55.

voir pour le rendre meilleur, non pour lui être agréable ; enfin, ne pas oublier que vous êtes ensevelie avec le Christ, et que vous n'avez pas le droit de violer cet état de mort pour reparaître au milieu des vivants.

Conclusion : vous ne serez pas telle que Dieu vous veut dans le cloître, ma sœur, si vous n'êtes pas telle que sont les anges dans le ciel. Mais voici un avantage de la religieuse sur ces purs esprits : Dieu ne leur donna point de mère ; la réparatrice en a une tendrement aimée, et elle peut faire entrer cette possession ineffable dans son sacrifice ! O séraphins du Paradis ! vous aimez plus qu'elle, mais vous n'offrez pas autant !

Si vous ne faites pas ce don incomparable, ma sœur, ce n'est pas la générosité qui vous manque, c'est le don lui-même. Bénissez la Providence, qui vous a menée, par des incidents si bien concertés, à l'autel de votre holocauste. « Mon père et ma mère m'ont fait défaut, » disait le Psalmiste, « mais le Seigneur m'a pris sur son sein » : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me* [1]. Heureuses celles à qui reste cette famille qui tient lieu de toutes les autres ! Pour moi, je vous adresse aujourd'hui des félicitations que je ne vous offrirais pas si vous montiez sur un trône : car j'ai beau chercher parmi toutes les places de cette terre, je n'en trouve pas de préférable à celle que vous allez occuper en face du tabernacle. Il ne pèsera point à votre main, le fer mêlé à l'or de cet anneau : car, ici, le joug de l'époux est suave et son fardeau léger. Elle ne sera point cruelle à votre front, la couronne d'épines qui va l'entourer : car, dans le monde, c'est nous qui portons les croix, et, ici, ce sont nos croix qui nous portent. D'ailleurs, n'êtes-vous point devancée au temple aujourd'hui par Marie, réparatrice elle-même, qui offrit si tôt et si bien ce que vous allez donner si tard et si imparfaitement ? Accomplissez par ses mains l'acte de votre présentation, en lui disant : *Conservez-moi* sur votre sein, ô ma Mère ! *car j'espère en vous* [2] ; et quand mon service ne serait pas toujours digne de celui des anges dans votre maison, rendez-moi, un jour, témoin et compagne de leur gloire dans le sein de votre Fils. *Amen.*

[1] Ps. xxvi, 10.
[2] Ps. xv, 1.

ORAISON FUNÈBRE

DU

CARDINAL D'ASTROS

PRONONCÉE

AU SERVICE SOLENNEL DE QUARANTAINE

LE 12 NOVEMBRE 1851

DANS LA CATHÉDRALE DE TOULOUSE

ORAISON FUNÈBRE

DU

CARDINAL D'ASTROS

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

Una manu sua faciebat opus, et altera tenebat gladium.

D'une main il travaillait aux murailles, et de l'autre il tenait l'épée. (II *Esdr.*, IV, 17.)

MESSEIGNEURS [1],

Quand le roi d'Assyrie permit à Néhémie de relever la ville sainte, l'homme de Dieu, dit l'Écriture, trouva les ruines de Jérusalem si désolées, qu'il n'y eut pas un sentier où il pût faire passer son cheval. Brisé à l'aspect de cette dévastation, il se hâta de jeter des fondements nouveaux : *Una manu sua faciebat opus* [2]. Cependant les Samaritains et les ennemis de par delà le fleuve, s'en étant aperçus, s'écrièrent : « Faisons-leur cesser le travail » : *Cessare faciamus opus* [3]. Alors, tandis que ce peuple d'une main élevait ses

[1] NN. SS. Mioland, archevêque de Toulouse; Donnet, archevêque de Bordeaux; de Bonnechose, évêque de Carcassonne.

[2] II Esdr., II, 14.

[3] II Esdr., IV, 11.

remparts, de l'autre il fut obligé de prendre le glaive, et chaque enfant de Juda dut être à la fois ouvrier et combattant : *Altera tenebat gladium.*

Ainsi se passèrent les choses dans notre Église de France, au sortir de la Révolution. Comme après la captivité de Babylone, nos voies de Sion étaient en deuil [1] : car, pendant une folle tourmente, l'antique sanctuaire avait disparu. En vain le nouveau Cyrus a dit : Je veux rendre sa maison de Jérusalem au Seigneur, en échange des royaumes de la terre [2]. Cyrus ordonnera, mais où seront les Esdras pour rebâtir ? Les ruines sont immenses, et les difficultés aussi. Ramasser les pierres du vieux temple dispersées à tous les exils ; dans une Église longtemps polluée, laver les traces du sacrilège ; au sein d'une patrie profondément divisée, faire passer le baiser fraternel ; avec un sacerdoce décimé, dix ans de schisme à effacer ; une France couverte du sang des prophètes, comme Athalie et Jézabel, à purifier ; les pénibles ressorts d'un ordre nouveau à faire mouvoir ; les cadres apostoliques à compléter ; les Thébaïdes chrétiennes à faire refleurir ; l'abjuration d'un siècle apostat à recevoir, et tout un nouveau temple à élever : qui nous dira cette tâche de géant ? Aussi les hommes qui se trouvèrent alors sur les murs de l'Église, en France, durent-ils être de grands édificateurs : *Una manu sua faciebat opus.*

Édifier, toutefois, ne fut que la moitié de la charge : en ce temps-là, comme aux jours de Néhémie, des oppositions s'élevèrent pour dire : « Que vont faire ces insensés ? » *Quid Judæi faciunt imbecilles* [3] *?* C'était la descendance de Voltaire qui persiflait la restauration religieuse, c'était la nouvelle propriété qui en avait peur, les anticoncordataires qui se révoltaient, un gouvernement absorbant qui empiétait sur le terrain de l'Église ; le dix-huitième siècle qui, semblable au Parthe, lançait ses derniers traits en disparaissant ; de folles nouveautés qui allaient surgir ; enfin, la Révolution qui, de temps à autre, rouvrait son cratère et secouait le sol comme un volcan mal éteint. A chaque assise du nouveau temple il faudra donc une sortie, à chaque

[1] Jerem. Lament., I, 4.
[2] I Esdr., I, 2.
[3] II Esdr., IV, 2.

coup de truelle un coup d'épée ; et pour travailler, durant ces jours agités, aux brèches de Jérusalem, Dieu ne demandait pas seulement de grands édificateurs, il fallait encore de vaillants athlètes : *Altera tenebat gladium.*

Édifier et lutter, mes frères, ce fut le ministère évangélique de tous les âges : car l'Église se conserve, comme Jérusalem se releva, par un labeur entrecoupé de fréquents recours aux armes. Mais, vous le voyez, ce fut surtout la mission de l'épiscopat français après la Révolution. Disons-le vite avec bonheur, ce fut aussi toute la vie du grand pontife que nous pleurons. Oui, édificateur et soldat, ouvrier et combattant, le voilà tout entier ; et, à ces deux signes qui distinguent les évêques primitifs, peuple de cette cité, dites-moi si vous ne reconnaissez pas le vôtre ? En le confrontant avec les saints, ne lui trouvez-vous pas des traits de famille frappants ? Son oraison funèbre ne se déduit-elle pas sans effort de ces deux traits caractéristiques : « D'une main il travaillait aux murailles, de l'autre il tenait l'épée » ? Je lui laisserai donc ces paroles de l'Esprit-Saint pour éloge. Elles vont nous montrer, dans sa carrière, l'idéal de l'attitude sacerdotale pendant la première moitié de notre siècle, en nous rappelant ce qu'il accomplit sur les murs et avec l'épée ; en d'autres termes, ce qu'il fit en *combattant*, ce qu'il fit en *édifiant*.

Plus d'une fois, tandis que je traçais cette ressemblance aimée, la jalousie de ma tendresse a senti du désespoir ; la solennité de votre attente vient y ajouter. Hélas ! le jour où Alexandrie perdit saint Athanase, elle eut Grégoire de Nazianze pour le louer : Toulouse vient de perdre son Athanase, et Grégoire de Nazianze n'est pas là. Heureusement, il me reste une ressource, ô vénérable Père ! c'est que déjà l'acclamation populaire a retenti sur votre tombe, et que, pour bien dire, il n'y a guère qu'à bien redire. Heureusement, il me reste aussi un encouragement : c'est qu'à défaut du talent et de la sainteté, je porte ici ce qu'il y a de plus éloquent sur la terre, les entrailles d'un fils. Voilà le seul titre, mes frères, qui, parmi tant de prêtres éminents, m'a mérité une si haute mission ; c'est le seul dont je vous prie de me demander compte, dans cet hommage décerné aux *combats* et aux *travaux* d'Éminentissime et Révérendissime Paul-Thérèse-David d'Astros, cardinal-prêtre de l'Église romaine et archevêque de cette cité.

PREMIÈRE PARTIE

Les combats de Mgr d'Astros n'ont pas été des luttes personnelles ; ils furent ceux de l'Église contre ses ennemis contemporains. Depuis son origine, l'institution divine a essuyé quatre sortes d'antagonismes ou de persécutions : la persécution du glaive, qui procède par les supplices, comme Néron ; la persécution du despotisme, qui procède par la tyrannie, comme le Bas-Empire ; la persécution de l'erreur, qui procède par le sophisme, comme toutes les hérésies ; enfin, la persécution de la politique, procédant par les ruses législatives et par l'hypocrisie de la bienveillance, comme toutes les oppressions européennes du temps. Ces quatre persécutions, éparses dans l'histoire générale, ont été providentiellement ramassées dans le cours de nos derniers cinquante ans. Mgr d'Astros les a toutes trouvées échelonnées sur ses pas, et les a toutes vaincues.

Né d'une vénérable famille de Provence, il fut tourné vers le sanctuaire par l'attrait spontané de son cœur. Dès l'enfance, une grande inflexibilité de conscience et une sagesse sans mobilité pronostiquèrent en lui cette énergie modeste, mais inexpugnable, qui devait briller un jour dans de saints combats. La destinée providentielle de ses aptitudes ne tarda pas à se révéler, car elles eurent à se déployer contre un orage immense ; et cette carrière, militante aux premiers pas, s'ouvrit comme finit celle des martyrs : par la lutte contre les bourreaux.

Premier-né de deux fils, Paul d'Astros reçut de son père mourant les avantages alors dévolus à une aînesse favorisée. Toutefois,

la prudence du sang fit la réserve, en lui octroyant cette dotation généreuse, que, comme Jacob à Ésaü, un jeune frère serait substitué au pieux lévite, si celui-ci persévérait dans sa vocation. Il y persévéra, aux dépens de toutes les espérances. Et si vous le trouvez grand ici à raison de ce qu'il abandonne, n'oubliez pas qu'il l'était surtout par ce qu'il acceptait. A dix-huit ans, il jette son défi à la plus formidable persécution qui, depuis le paganisme, eût ensanglanté l'Église de Dieu. Pendant ces jours effrayants, les colonnes du sanctuaire chancellent ; notre héroïque adolescent est heureux de faire ses premières armes sur un champ de bataille terrible ; et, noblement ambitieux d'un sacerdoce baptisé dans le sang, il répond aux massacres, aux noyades, à l'exil, aux fers, aux spoliations qui passent tour à tour sous son ferme regard : « Je sais que tout cela m'attend, mais je n'en ai pas peur » : *Vincula et tribulationes me manent, sed nihil horum vereor* [1].

Non, il n'en eut pas peur : car, bien avant d'être exposé par devoir à ces périls, il s'y hasarda par affection, en suivant, dans leurs fêtes souterraines et dans leur apostolat proscrit, des prêtres condamnés à mort. Regardez-le, durant la nuit, cet enfant magnanime, quittant le toit paternel où l'on repose si bien, pour s'en aller, apprenti du martyre à l'école des confesseurs, servir les autels de l'Église persécutée ! D'autres molliront à ces devoirs périlleux ; mais, parmi toutes les tyrannies de l'époque, il n'en trouve pas une capable de le déconcerter.

Vainement on le prend par les affections. A vingt ans, il reçoit, à son foyer, la Révolution venant, à main armée, lui imposer par ses sicaires un serment schismatique ou l'éloignement : la Révolution ne l'ébranle pas ; et bientôt le noble lévite s'en va, menant d'exil en exil trois autres enfants et sa mère, touchante veuve qui mourut de ses frayeurs et de sa pitié pour lui ! Vainement on le tente par les vexations. Au moment où le Directoire va prononcer contre les prêtres cette parole de tigre : *Désolez leur patience*, Lui, dont la patience ne se fatigue pas, à vingt-trois ans, fait deux cents lieues pour sceller par le sous-diaconat un sacrifice auquel il manquait la perpétuité. Enfin, qu'on essaye

[1] Act., xx, 23, 24.

de le tenter par la proscription. A l'instant où le 18 Fructidor déporte soixante représentants du peuple coupables de modérantisme envers l'Église, Lui, qui n'a pas besoin de la modération des gouvernements, parce qu'il ne craint pas leur cruauté, sous cette Terreur nouvelle, se fait imposer les mains. Confesseur en 92, sous-diacre en 95, prêtre en 97, voilà ses premiers titres à notre respect : a-t-il besoin d'autre panégyrique ? chaque date, dans ses états de service, n'est-elle pas une mention d'honneur ?

Il est donc lancé d'office dans des combats où, simple volontaire, il fut déjà si courageux. Qui nous dira sa vie d'alors, dans les diocèses de Toulon, de Marseille et de Fréjus, ouverts à son apostolat ? Errer d'hospitalité en hospitalité, passer près de la maison paternelle sans y entrer, étudier dans des cachettes et sur les grands chemins, méditer avec l'*Exhortation au martyre* de saint Cyprien, lever la tête à chaque bruit, changer de gîte chaque soir ; enfin, passer ses jours comme une veille de bataille, l'oreille au guet, ayant la mort en présence : *Usque ad mortem accessit*[1] : ce fut là son début dans le sacrifice.

Campagne sublime où l'Église le trouva héroïque tous les jours, mais où Lui, avec sa valeur sans effort et sa chrétienne bonhomie, ne se trouva jamais que serviteur inutile : *Quod debuimus facere, fecimus*[2]. Il fut plus que cela néanmoins ! Aussi, quand l'Église de France sortit de ses catacombes, sanglante et mutilée, elle rentra dans son sanctuaire de Paris, appuyée sur un jeune prêtre exténué qui avait laissé la moitié de sa vie à la lutte, sans y rien laisser de son énergie. C'était l'abbé d'Astros, qui, depuis dix ans, avait joué sa tête en souriant, et qui venait de triompher de la persécution sanglante : car, tandis qu'elle expirait de lassitude, il n'en avait pas encore ressenti.

Sous d'autres formes, la lutte recommença bientôt. Entraîné par les derniers mouvements de la Révolution à Paris, sous l'égide d'une parenté célèbre, l'abbé d'Astros y fut nommé tour à tour chanoine, grand vicaire, vicaire capitulaire après la mort du cardinal de Belloy. C'est à ce dernier poste qu'il affronta la deuxième persécution.

---

[1] Philip., II, 30.

[2] Luc., XVII, 10.

Rien de plus antipathique que le despotisme et l'Église. Ombrageux et envahissant, le despotisme hait cette puissance qui ne se laisse pas absorber. Aussi, vainement commence-t-il envers la monarchie spirituelle par le patronage, cela finit par l'exploitation, et il ne la sert guère que pour mieux s'en servir. Cette vérité nous mène droit à l'histoire ecclésiastique de l'Empire et à la seconde résistance de notre héros.

Ici, mes frères, ne craignez pas l'irrévérence de notre part envers un grand nom. Sur la tombe du grand proscrit de Sainte-Hélène, les fanatismes extrêmes ont fait leur temps. D'ailleurs, Napoléon fut le bienfaiteur de l'Église comme le Génie militaire de la France : sa gloire nous appartient une fois de plus qu'à vous ; et si nous pouvions l'oublier, les pierres mêmes de cette cathédrale, rouverte de ses mains, seraient là pour nous rendre la mémoire. Mais, de votre côté, n'oubliez pas que cette renommée n'a pas besoin de l'adulation pour être grandiose, et qu'elle demeure fastique, même après la justice de l'histoire.

Disons-le donc librement : Napoléon, après avoir débuté envers l'Église comme Constantin, finissait comme Henri IV de Germanie. Or, cette colère de lion, si belle, au delà du Niémen, contre des éléments à combattre et six cent mille Cosaques à chasser devant elle, devenait ingrate contre un Pontife ami, qui avait sacré de ses mains le nouvel Empereur ; injuste contre un Pontife universel, qui ne pouvait épouser une politique particulière ; théâtrale enfin contre un Pontife captif, sans autres armes devant le maître du monde que son droit et ses cheveux blancs. Malheureusement, peu de débats donnèrent au Conquérant plus de fureur que celui-ci. Eh bien ! cette tempête qui faisait trembler les rois de l'Europe, l'abbé d'Astros eut mission de l'affronter ; et il le fit sans emphase comme sans peur.

La Papauté, prisonnière à Savone, refusait l'institution canonique aux évêques nommés de France, parce qu'elle manquait de deux choses nécessaires à l'honneur et à la responsabilité de son action : la liberté et des conseils. Napoléon, ne pouvant l'asservir, résolut de se passer d'elle. Il fit déléguer par les Chapitres, à leurs évêques nommés, les pouvoirs que Rome ne donnait pas ; et il se trouva un cardinal complaisant pour accepter, sur le siège de Paris

devenu vacant, cette frauduleuse juridiction. Or, en ceci, la jurisprudence générale de l'Église était violée, et un bref spécial de Pie VII contre cette intrusion dissimulée était méconnu. L'empiétement temporel est donc flagrant. Nouveau Théodose, Napoléon a mis le pied dans le sanctuaire ; il faut qu'un nouvel Ambroise se lève pour lui dire : « Prince, rentrez dans la nef ; votre pourpre ne fait pas les pontifes, elle ne fait que les rois [1]. » Ce dangereux honneur échut à l'abbé d'Astros, vicaire capitulaire et dépositaire des pouvoirs légitimes. Il ne le déclina pas.

Qu'il prenne garde, cependant, avant d'engager la lutte contre une volonté qui brise les potentats de l'Europe comme des roseaux ! Il a, dans les conseils de l'Empire, des parents qui vont porter la solidarité de son courage : ce sera poignant ; mais, pour un tel prêtre, le sang crie moins fort que la conscience[2]. Il voit devant lui une belle carrière qu'il va échanger contre des fers : c'est redoutable ; mais l'Église le touche de plus près que sa personnalité. Doué d'un de ces caractères antiques qui ont le fanatisme de la fidélité, il porte dans sa simplicité ferme cette ressemblance avec Napoléon, qu'il ne recule jamais. Il n'y a rien à faire avec de tels hommes, quand ils sont orientés. Or, cette fois, notre vaillant champion l'était bien : la persécution ne le déroutera pas.

On élève, de par l'Empereur, la croix métropolitaine devant l'archevêque nommé : ce signe de juridiction trompe la bonne foi des fidèles, l'abbé d'Astros le fera reculer. On tâche de couper ses relations spirituelles avec la Papauté : c'est une tyrannie anticatholique, il la bravera. On veut étouffer les cris de Pie VII contre l'usurpation nouvelle : la religion du peuple est jouée, le vicaire capitulaire les publiera. On sollicite sa démission : ce serait une complicité, il la refusera. Après cela, que Napoléon, essayant contre lui son regard électrique, le déclare, dans une scène maintenant connue, le plus suspect de ses sujets : il ne s'excuse même pas. Que le monarque en courroux porte la main à son épée : simple comme l'innocence, mais impassible comme le devoir, l'hum-

[1] Godescard, *Vie de S. Ambroise.*

[2] M. Portalis, fils de l'ancien et cousin de l'abbé d'Astros, fut exilé pour avoir eu connaissance, par celui-ci, d'un bref de Pie VII, sans le dénoncer.

ble prêtre ne sourcille pas. A cette vue, le fougueux conquérant, qui entrait au pas de course dans les capitales, impatienté de quatre mois de siège inutile devant cette conscience de lévite, chargea une prison de venger sa défaite. Oui, qu'une prison aux souvenirs bien effrayants s'ouvre pour désespérer le courage du noble confesseur ; et ce que les menaces n'ont pu faire, peut-être Vincennes l'achèvera !

Vincennes n'y fera rien. Sans doute, en franchissant ce pont-levis le 4 janvier 1811, quand Napoléon régnait de la Vistule à Gibraltar, difficilement on pouvait se dire : Ce ne sera que pour trois ans. L'abbé d'Astros se croit bien captif pour toujours ; mais il s'applaudit, car le verbe de Dieu ne le sera pas avec lui : *Verbum Dei non est alligatum* [1]. Sans doute, devant ces murailles sépulcrales où vont se briser les cris de la famille, les consolations de l'Église, les encouragements de l'amitié, il était difficile de ne pas frissonner. L'abbé d'Astros est serein, car il a un Dieu pour descendre avec lui au secret : *Descendit Deus cum illo in foveam* [2]. Eh ! que faire donc à un prisonnier dont la foi soulève les chaînes, et dont elle enchante les années passées sous les verrous, au point de les lui faire appeler les plus heureuses de sa vie ? Il n'y a plus rien à faire contre un tel captif : car, confesseur, il est grand ; martyr, il serait sublime. Qu'il vive, et qu'il attende donc en triomphateur dans cette étroite cellule ! Du haut de son donjon, il peut fièrement regarder vers les Tuileries ; pour la première fois de sa vie, le grand Napoléon est vaincu : sous une tunique de prêtre, il s'est trouvé un homme plus fort que lui.

O Père, pardonnez-nous ! nous publions des secrets dont vous étiez jaloux. Mais c'est assez à votre Église de s'être courbée vingt ans sous la bénédiction d'une main marquée par des chaînes, sans oser vous demander leur histoire ! Ce mystère appartient aujourd'hui à votre peuple, si fier de son nouveau Paul captif de Jésus-Christ : *Paulus vinctus Christi* [3] ; il est à vos prêtres, dont il va élever encore le renom et le dévouement ! Si jamais, en effet,

[1] II Tim., II, 9.
[2] Sap., X, 13.
[3] Philem., 1.

oppression nouvelle se levait contre l'Église de France, nous demanderions d'être convoqués sur votre tombe pour y entendre lire cette grande page de votre vie ; et, avec un si beau souvenir pour leçon et la grâce de Dieu pour appui, le monde, aux saints combats, reconnaîtrait votre postérité.

Après trois ans et trois mois de prison, l'abbé d'Astros reprit sa place à la tête du clergé parisien, suivi des félicitations de la catholicité. Cependant, cette gloire de confesseur demandait un chandelier pour briller de plus haut dans l'Église [1]. Saint Bernard, interrogé sur les caractères propres à l'épiscopat, répondait : « Ce sont ceux qui ne craignent pas les menaces des princes, mais qui les savent mépriser » : *Qui minas principum non paveant, sed contemnant* [2]. A ce titre, le nouvel Ambroise se recommandait malgré lui. L'opinion de la France, qui l'avait compris, jeta bientôt au conseil des rois cette inspiration antique : *Ambroise évêque ! Ambroise évêque* [3] ! Et, après quatre mois de refus, vaincu par la prière d'une princesse royale [4], le confesseur finit la viduité de l'Église de Bayonne, en commençant sa lutte contre la troisième persécution : celle de l'erreur.

Le voilà placé en vedette sur les tours de Sion, comme dit le prophète [5], pour donner des avertissements le jour et la nuit. Ce sera le plus pénible de ses combats. La persécution du despotisme n'est possible qu'à de rares individualités; celle de l'erreur est au pouvoir de tout aventurier qui ose arborer un drapeau. Aussi la lutte contre le despotisme laisse quelquefois du sommeil ; mais la lutte contre l'erreur est une vie de sentinelle, toujours debout, l'oreille aux vents du ciel ; et, comme ces nuits de Néhémie passées à reconnaître les brèches sur les murs de Jérusalem, les loisirs mêmes des saints pasteurs doivent être une ronde autour de la cité sainte, pour en examiner les points attaqués. Dans cette garde perpétuelle montée auprès du dépôt sacré par l'épiscopat, nul pontife ne prit moins de repos que Mgr d'Astros.

---

[1] Apoc., II, 5.
[2] S. Bern., *de Offic. Episcop.*
[3] Godescard, *loc. cit.*
[4] Madame la Dauphine, duchesse d'Angoulême.
[5] Ezech., III, 17.

Le premier ennemi qu'il rencontra, fut le protestantisme, vieille révolution qui désole encore l'Église sous des titres retouchés : car, de même que les fleuves changent de nom en changeant de pays, le rationalisme, c'est le protestantisme qui finit, comme le protestantisme fut le rationalisme qui commençait. Pendant une mission d'Orthez, le consistoire local, effrayé de la conquête apostolique, voulut l'entraver par de publiques agressions. Pour la première fois, le pontife soldat était provoqué dans la citadelle sainte : il en sortit avec sa vigueur toujours modeste, mais hardie ; et, aux attaques contre la vérité catholique annoncée, il opposa *la Vérité catholique démontrée*. Tâche laborieuse, qui lui coûta deux volumes et toute la question de la Réforme à réduire en catéchisme, pour quelques centaines d'âmes; épîtres selon les premiers temps, simples comme un enseignement paternel, touchantes comme une voix qui appelle, et pour lesquelles il fallait encore moins de solidité que de dévouement : car, si elles prouvent combien notre pontife savait instruire les siens, elles prouvent surtout combien il les savait aimer.

Après cette victoire, le saint athlète n'a pas le temps de poser ser ses armes, car voici bientôt un autre ennemi qui le rappelle.

C'était un homme selon la prédiction apostolique, *prêchant le faux, entraînant des disciples* [1], *grand enthousiaste de nouveautés, prenant pour du savoir l'orgueil de ses oppositions*, et qui mit assez de génie dans ses écarts pour mériter le surnom de Tertullien nouveau. Séduisant composé de philosophe et de théologien, il unissait la fougue de Luther et la rhétorique d'Érasme à la versatilité de Voltaire et à la vigueur paradoxale de Rousseau. Son esprit, agitateur avant tout, passionnait les questions pour les faire palpiter ; et son cours, encore plus turbulent que majestueux, comme celui des torrents, semait autant de ravages que de bienfaits. Sans doute son imagination était sublime, mais sa raison était du second ordre ; et fait pour la lutte, non pour la stratégie, son grand malheur fut d'avoir un immense besoin de l'obéissance, sans en avoir ni le goût ni la vertu. Qui nous dira le retentissement et l'imprévu de ses évolutions ? Tantôt minant la certitude et détruisant la raison pour la mieux humilier, tantôt prenant l'autorité des pontifes pour la jeter contre celle des rois, tantôt prenant l'au-

[1] *Exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* Act., xx, 30.

torité des peuples pour battre celle des rois et des pontifes, il mêlait en lui le tribun au docteur, et il assemblait le vrai et le faux avec tant d'artifice, qu'on le voyait planer sur l'Église de France, semblable à une comète qui effraye encore plus qu'elle n'éblouit.

Devant cette apparition remuante, l'épiscopat se regarde hésitant. Il y a un grand coup à frapper; les conséquences sont redoutables : qui prendra la responsabilité du signal ? Aussitôt, sur le siège de Saturnin, voilà un juge qui s'est levé. Lutteur à la parole simple, mais au coup d'œil sûr et au bras vigoureux ; sans éloquence, mais droit d'esprit et de cœur, notre modeste prélat débusque le sophiste dans sa phraséologie enchanteresse. Entouré de quelques assesseurs, il découvre aux foudres du Pontife suprême cette tête de révolté à frapper. Quelque temps après, un grand silence se fit... C'était la justice de l'Église qui venait de passer.

O Lucifer ! je ne vous demanderai pas comment vous êtes tombé des cieux : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer* [1] *?* Nous l'avons connue, cette voix qui servit alors d'organe aux observateurs de Sion [2] : *Vox speculatorum Sion !* Il était parmi nous, l'Archange qui présida cette lutte glorieuse ! La même main qui nous bénissait, mes frères, ouvrit à ce nouveau roi de Babylone l'abîme sur lequel le monde se penche aujourd'hui avec effroi, pour mesurer la profondeur des chutes sans espérance [3] ! Inexplicable abaissement, dont l'obstination donnerait de la colère, s'il était rien de plus naturel que la désolation à l'aspect des ruines, les larmes et un retour sur soi-même devant les anges tombés !

Depuis ce jour, les combats de Mgr d'Astros ne cessent point, sous toutes les formes et sur tous les terrains. Ouvre-t-on des chaires publiques au mensonge et les ferme-t-on à la vérité ? Pour cette liberté d'enseigner qui n'est à une Église enseignante que la liberté de vivre, il sera sur pied, le premier à prendre les armes, le dernier à les quitter. Notre Couronne fait-elle alliance avec l'hérésie ? Comme sainte Basile admonestant un visiteur impérial derrière le voile du sanctuaire, aux portes mêmes de ce temple, il rappellera à la Royauté, en courageuses allusions, le respect dû au

[1] Is., XIV, 12.
[2] Is., LII, 8.
[3] Is., XIV, 11, 15, 16.

trône de saint Louis. En un mot, pendant trente ans, pas de tendance qu'il n'ait contrôlée, pas de doctrine qu'il n'ait surveillée, pas de négation qu'il n'ait combattue. Après cela, ne lui parlez pas de ménagements ni de transactions : apologiste, il a, comme les grands apologistes, l'oreille délicate, un symbole intolérant, la passion de l'Église, la haine des concessions, et tous les ombrages des primitives orthodoxies. Ne lui parlez pas surtout de repos : la trêve fatigue ce soldat, et il ne peut dormir tant qu'il entend autour de la vérité quelque bourdonnement à étouffer. « J'ai besoin de pousser un dernier cri, » disait-il quelques jours avant sa mort, « mais la force me trahit. » La force le trahissait, l'énergie ne l'abandonnait pas encore !

Ainsi, après tant de travaux, il expirait avec des sollicitudes inarticulées ; et si Dieu l'eût voulu, comme saint Martin, notre pontife aurait préféré une brèche sur la terre à une couronne dans le ciel. Mais non, dormez enfin, auguste vieillard, dans cette tombe où vous goûtez le repos pour la première fois ! dormez ! Les cris de l'Église ne vous éveilleront pas : car, lorsque vous vous êtes couché, ses ennemis étaient en fuite ; et vous lui léguez, avec votre grand souvenir, les meilleurs jours que depuis bien longtemps elle ait traversés !.....

Voici, enfin, la quatrième lutte de Mgr d'Astros. Quoiqu'elle se rapporte surtout à l'histoire du dernier règne, je ne donnerai point à ma parole la couleur d'un drapeau politique : je respecte l'infortune des rois exilés et tous les souvenirs respectables de mes auditeurs. Néanmoins, il y a quelque chose de plus sacré que la mémoire des princes détrônés : ce sont les principes ; or, cette religion de la vérité éternelle, bien supérieure à celle des affections dynastiques, m'oblige de le dire : la politique n'aime point l'Église. En temps de révolution, elle lui prend les mains pour se faire bénir, et elle l'embrasse pour s'appuyer contre elle ; mais, dans la paix, elle jalouse ce pouvoir fraternel. Tantôt elle l'énerve par des séductions, tantôt elle l'amoindrit par des chicanes, tantôt elle l'enlace par des faveurs : en un mot, par ses sourires comme par ses vexations, elle le persécute, et elle lui proteste d'amour, avec une assurance qui déconcerte les faibles, en lui marchandant l'air

nécessaire pour respirer. Malheur aux chrétiens pris par les caresses de Julien plutôt que par les menaces de Néron ! Tandis que les Églises éprouvées par la tyrannie violente s'y sont toujours rajeunies, les Églises tentées par l'abaissement des caractères sont toujours descendues. Le caractère était, en Mgr d'Astros, le trait saillant après la vertu : aussi toutes les diplomaties contemporaines essayeront leurs séductions sur ses trente ans d'épiscopat, sans lui arracher une faiblesse.

Il fut des temps où, comme saint Arsène importuné au désert par les invitations de l'empereur d'Orient, il vit la politique venir à lui, avec des caresses, pour le chercher au nom de la plus belle cour de l'univers ; mais, armé contre la tentation des honneurs, vainement la Royauté lui ouvre ses bras chargés d'une pourpre romaine pour l'attirer : « Puisque l'on m'a cru digne, » répond le prélat, « pourquoi me demander une complaisance après laquelle je ne le serais plus ? » Armé contre les séductions même du bien, vainement lui propose-t-on un contrôle suprême sur toutes les nominations à l'épiscopat : pour un pontife, suivant lui, pas de bien qui vaille la liberté de sa parole, rien qui compense un renom de courtisan ! aussi, qu'on le laisse mourir dans la dignité de sa disgrâce : ce qu'il craint le plus, ce n'est pas la disgrâce des rois, c'est leur faveur. Et c'est à cet évêque indomptable qu'on ose demander silence le jour où une grande Société, le Christ des ordres religieux, comme son titre le dit, va recevoir de nouveaux coups ! Non, non ! toutes les innocences de l'Église sont à la garde de son bâton pastoral : il n'en est pas une que l'on puisse atteindre, sans passer sur les cris, sur la prière, sur la vieillesse et sur toutes les noblesses de cet épiscopat. Et c'est à ce vétéran que l'on voudrait cacher des empiétements avec des palliatifs ! Folle illusion ! Dès que la politique pose le pied dans le sanctuaire, aussitôt il va, faisant le tour des chaires épiscopales afin d'avertir, et mettant pour titre à tous ses discours, comme un grand Docteur : « Il ne faut pas abandonner nos basiliques ! il ne faut pas abandonner nos basiliques [1] ! »

Ensuite, son devoir une fois accompli, que lui importent les représailles ? La politique se venge par les entraves qu'elle lui im-

[1] Godescard, *Vie de S. Ambroise.*

pose, il répond par l'impassibilité ; elle veut le fatiguer par des refus, il la fatigue par sa constance ; il a vaincu les séductions, il vaincra les hostilités ; jusqu'à ce qu'enfin, ayant conquis le respect universel par ce respect pour lui-même, un jour il vit la France entière se retourner vers sa pure physionomie de vieillard qui planait sur toutes les passions ralliées : type de l'incorruptibilité chrétienne dominant un siècle d'apostasie, relique des anciens jours devant laquelle amis et ennemis s'agenouillaient avec la même vénération !

Cependant la France, qui se connaît en courage, et le Pontife romain, protecteur des grands persécutés, voulurent couronner cette vie de combats. L'Église et l'État cherchèrent ce qu'il y avait de plus grand en leurs mains pour l'offrir en récompense. Qui l'aurait dit, mes frères ? la récompense fut cette même pourpre jadis si noblement rejetée par notre héros : la pourpre romaine, néanmoins, lui revenant, non plus comme séduction, mais comme réparation ; non plus comme prix de la complaisance, mais comme prix de la résistance et décoration de soldat, ainsi qu'il convenait à un confesseur. On dit qu'en recevant la nouvelle de cette distinction, le courageux vieillard répondit avec une chrétienne ironie : « Ce sera un ornement pour ma sépulture » : *Ad sepeliendum me fecit* [1]. La parole fut tristement prophétique. Mais quand sa pourpre a paru, pour la première fois, sur son cercueil dans la cité, peuple, dites-moi si vous n'en avez pas mendié les lambeaux pour les baiser, et si vous ne la regardiez point passer à genoux ! quand cette pourpre est entrée, pour la première fois, avec son deuil, dans sa cathédrale, les murs, les anges, le Dieu de ce sanctuaire, ne vous semblèrent-ils pas tressaillir en la saluant ? O Pontife ! comme par votre renoncement vous rendez autrement de gloire à cette principauté qu'elle ne vous en donna ! Aussi, lorsque j'ai prononcé votre nom, laissez-moi passer avec un peu d'inattention sur le titre de Cardinal qui l'accompagne, car il y a sous cette dignité quelque chose de plus grand que la dignité elle-même : c'est tout ce que vous aviez fait pour vous en préserver. C'était là l'œuvre de Mgr d'Astros en combattant. Reste à vous exposer son œuvre en édifiant.

[1] Matth., xxvi, 12.

DEUXIÈME PARTIE

Quatre puissances constituent ce que l'on pourrait appeler l'organisme de l'Église : la première, qui en est comme le souffle, c'est la sainteté ; la seconde, qui en représente la tête, c'est l'inspiration ou le conseil ; la troisième, qui en est la voix, c'est l'apostolat ; la quatrième, qui en est la main, c'est l'administration. Imaginez, en effet, une Église sans la sainteté pour l'animer, sans le conseil pour la diriger, sans l'apostolat pour la féconder et sans l'administration pour la gouverner, vous n'aurez qu'une conception impossible. Administration, apostolat, conseil, sainteté : voilà donc les quatre murs nécessaires à la cité de Dieu partout où elle veut se reconstruire ; voilà aussi les divers remparts abattus par la Révolution dans notre France, et que le nouvel épiscopat devait réédifier. Aucun ouvrier contemporain, mes frères, a-t-il plus coopéré que Mgr d'Astros à cette belle restauration ? Les faits vont répondre : comptons ensemble les assises élevées de ses mains sur les quatre façades de notre Jérusalem rebâtie, en commençant par l'administration.

L'administration, dans une Église, c'est l'agent matériel de l'ordre, par conséquent le nerf de la discipline et de la régularité. Dans tous les temps, elle fut une tâche laborieuse ; jamais autant, néanmoins, qu'après la Révolution. Frappée dans ses anciens moteurs par la persécution, remaniée dans ses anciens rouages par les concordats, c'était une machine neuve qui appelait des bras robustes pour peser sur ses premiers frottements. Après quatorze cents ans de possession, le catholicisme était réduit, en France, à l'état de la primitive Église : où trouver des organisateurs primitifs

pour le fonder, non pas en terre vierge comme autrefois, mais sur ses propres débris? O pasteurs d'avant la captivité! têtes pontificales mises à prix! restes vénérés de l'exil et de l'échafaud, elle fut belle votre part dans cette mémorable reconstruction! Mais voici un jeune prêtre que l'Église enfanta dans les fers, un serviteur de ses mauvais jours qu'elle vient de sacrer [1], nouveau Joas échappé aux massacres pour régner [2]; et quel génie épiscopal porta des aptitudes mieux assorties que les siennes à ce gouvernement?

Pendant cinquante ans il présida des administrations; et jamais les affaires, ce mouvement perpétuel de l'Église, si monotone dans le calme, si tumultueux dans l'orage, ne le trouvèrent un instant inattentif ou débordé. Il eut tous les talents et toutes les vertus des grands administrateurs. Exact, son seul souvenir exprimait l'idée d'harmonie; et, à quatre-vingts ans, sa vie de règle reflétait encore le bel ordre établi dans ses pensées et dans son cœur. Discret, il portait un sceau à ses lèvres; et, quoique pendant longtemps conseiller des gouvernements et de l'épiscopat, mêlé à tous les secrets importants de l'Église et du monde, on ne lui surprit jamais une parole inconsidérée. Laborieux, il ne se permettait point de halte dans ces journées où un travail le délassait de l'autre, et dont la contention fit croire aux siens qu'il leur consacrait par vœu toutes les minutes de sa vie. Droit, il dépouillait les affaires en y touchant; et, du premier coup d'œil, il arrivait au fond sans heurter aux incidents. Sincère, sa parole est sacramentelle; et, s'il tranche des difficultés, c'est toujours avec la vérité, non avec des expédients. Ferme, comme quiconque n'avance que par devoir et ne peut reculer que par infidélité, peu lui importe la popularité ou l'improbation placée entre lui et son but! Bruits éphémères de la terre, laissez passez l'ange du Seigneur; avec sa conscience pour boussole il va, et ni bénédictions ni malédictions des hommes n'obtiennent une attention de lui: *Angelus Dei est, nec benedictione nec maledictione movetur* [3].

Enfin, toujours surnaturel jusque dans le maniement du matériel,

[1] Ps. LXXXVIII, 21.
[2] IV Reg., XI, 12.
[3] II Reg., XIV, 17.

pour lui, l'agitation des affaires, c'est la vie de l'institution divine rendue sensible ; chaque dislocation est un organe de son Église à réparer, chaque vide fait par la mort est une plaie de son Église à fermer : toute son administration, c'est le corps mystique de Jésus-Christ à panser ; et il s'approche de ces perturbations qui en sont les douleurs, avec un peu de l'honneur qu'il rend aux saints mystères. Voilà comment son gouvernement, si sobre de paroles, fut puissant en œuvres, et trois diocèses furent organisés ou restaurés par lui.

Et cependant, quand il eut vieilli, pour cet administrateur prévoyant jusque par delà la tombe, tout n'était pas fait. Un jour, dans ses méditations pastorales, le nouveau David voit l'Église de Toulouse à ses genoux, qui lui disait, comme Bethsabée : « O mon Roi ! nommez celui qui doit s'asseoir sur votre trône après vous » : *Domine mi Rex !... ut indices quis sedere debeat in solio tuo post te* [1]. Aussitôt le vieillard se recueillit pour ce testament solennel. Mais la sainteté est une noblesse qui n'institue que ses pairs pour héritiers. Où celle-ci trouvera-t-elle un successeur ? Tourné vers le nord de la France, Mgr d'Astros a vu, au siège d'Amiens, un pontife que la rivalité de plusieurs Églises se disputaient. A ce spectacle, son choix est fixé. Les grandeurs qui craignent les honneurs, sont celles qui acceptent les charges : Valère tend vers Augustin ses bras fatigués à soutenir ; et, de son côté, Augustin, qui avait fui le premier rang, séduit par le second, échange, contre d'illustres trônes à occuper, cette illustre vieillesse à servir.

O Pontife qui avez appelé ! ô Pontife qui êtes venu ! recevez, en passant, une action de grâces dans laquelle la reconnaissance se mêle à l'admiration. Et vous, ô mon Dieu ! *laissez aller maintenant votre serviteur en paix* [2], car pour de longs jours tout est ordonné dans son bercail. Et vous, enfin, ô Église de Toulouse ! ne pleurez pas sur son déclin, car sa mort ne sera pour vous que la moitié d'un deuil, et avec lui votre soleil ne se couchera pas ! *Complebuntur dies luctus tui, quia non occidet sol tuus* [3].

---

[1] III Reg., I, 20.
[2] Luc., II, 29.
[3] Is., LX, 20.

Le second mur de la cité sainte à relever, c'était l'apostolat. La population catholique n'est pas comme ces herbes parasites dont les germes sont jetés par le vent du ciel; elle est une moisson perpétuelle, dont la semence doit être perpétuellement entretenue. Or, l'Épouse de Jésus-Christ est fécondée par la parole de l'apostolat, comme Marie le fut à la parole de l'Ange; et toute Église sevrée de prédication, tarie dans ses sources alimentaires, s'éteint par la stérilité. Mais cet apostolat, d'abord proscrit par la Terreur, ensuite licencié par l'Empire, tandis que tout se restaure dans le nouveau temple, seul ne se restaurait pas. O Jérusalem ! Jérusalem ! qui as massacré tes prophètes entre le vestibule et l'autel [1]; malheureuse France ! qui pleures sur eux depuis vingt ans, tu ne savais pas combien le deuil de leur absence devait te châtier un jour du crime de leur mort !

Personne n'a vu le commencement de notre siècle sans connaître cette détresse de l'Église; personne n'en eut plus de douleur que l'âme saintement passionnée de Mgr d'Astros. Encore si, avec cette activité d'apôtre qu'il se sent, Dieu lui en eût donné la puissance ! Mais, comme Moïse, il voit une grande délivrance à tenter, et sa langue refuse de le servir : *Impeditioris et tardioris linguæ sum* [2]. Ah ! ceux qui l'ont connu attesteront tout ce qu'une si dévorante énergie, concentrée sous de calmes apparences, souffrit de ce silence forcé ! « J'ai donc bien peu l'esprit de Dieu, puisque j'en sais dire si peu de chose ! » se répétait en pleurant sur lui-même cet humble apôtre, embarrassé de son dévouement comme d'un cri qui ne pouvait pas sortir.

C'est alors que, refoulé du côté de la parole, son zèle, trompé dans son premier élan, faisait irruption par toutes les issues qui s'ouvraient. A lui, pour dédommagement, l'apostolat des religieuses publications : pas une journée, dans cette vie, ne sera passée sans écrire; pas une ligne ne sera écrite sans penser aux âmes et à Dieu. A lui, l'apostolat des saintes inventions : il a vu, dans son troupeau, des malheureux sans parole et sans ouïe; navré de cette ignorance, le voilà qui s'avise de composer un catéchisme célèbre [3]; et, comme

[1] Luc., XIII, 34.
[2] Exod., IV, 10.
[3] *Catéchisme des sourds-muets.*

le divin Pasteur, il se met à faire entendre les sourds et parler les muets : *Surdos fecit audire, et mutos loqui* [1]. A lui, l'apostolat de la direction : elle est connue, son influence de quarante années sur la sainte communauté du Temple, pieux asile qu'une princesse du sang lui confia avec son âme, et où, à la branche des Condé près de s'éteindre, il donna pour descendance des anges adorateurs, seule postérité digne de ce grand nom. A lui, surtout, l'apostolat de l'action : on se souviendra longtemps, dans nos bourgades, de ces visites pastorales qu'il changeait en courses évangéliques d'autrefois. Serviteurs qu'il fatiguait à le suivre, prêtres dont il ne voulait pas écouter la prudence, rochers des Pyrénées que sa vieillesse franchissait, tempêtes qui ne l'arrêtiez pas quand son peuple l'attendait, dites-nous si, en le voyant, on ne tombait pas à genoux comme devant une apparition de Borromée.

A lui, enfin, l'apostolat des fondations ! Après tant de sueurs, mécontent d'avoir fait si peu, ce saint pontife se dit un jour : « Je ne puis travailler comme les apôtres ; je veux en susciter. Je ne prêche pas ; créons un institut où je mettrai mon âme avec ma bénédiction, et je prêcherai dans le présent et dans l'avenir par toutes ces voix. Ce sera, d'abord, une maison fidèle pour marcher devant l'Oint du Seigneur en ses sorties pontificales : *Ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo* [2]. Et puis, à cette famille, je donnerai un baptême qui attirera les âmes, un titre qui séduira l'Église et assurera les années à mon œuvre ; je la nommerai : Sacerdoce *du Sacré-Cœur de Jésus.* » De là, ses deux communautés apostoliques, érigées sous ce vocable prédestiné, à Betharram et à Toulouse.

Vers la fin, quand le laborieux vieillard traînait avec douleur les impuissances de l'âge, comme saint Jean au déclin, il se faisait porter dans une de ces solitudes aimées. Là, il demandait qu'on lui contât les actes de ses apôtres, et, par eux, il lui semblait travailler encore. Il écoutait ces annales de la Propagation de la foi parmi ses ouailles, il se consolait d'une inaction à laquelle il ne s'accoutumait pas. Ensuite, « quand il eut aimé les siens qui restaient dans le monde, voilà qu'il les aima jusqu'à la fin [3]. » Tout étant consommé en faveur

[1] Marc., VII, 37.
[2] I Reg., II, 35.
[3] Joan., XIII, 1.

de cet apostolat si cher, il vient habiter sous son toit... Ce devait être pour n'en plus sortir!... Il lui donna son agonie pour l'instruire, sa suprême bénédiction pour le confirmer, son dernier souffle pour l'aimer, son cœur à côté de celui de Jésus pour le garder[1] : en un mot, il fit passer toute son existence dans cette création pour s'y survivre ; et là, jusque dans la mort, il trouve le secret de travailler et de convertir encore : *Defunctus adhuc loquitur*[2].

O Pontife ! nous sommes une tribu trop petite dans Juda [3], pour nous considérer comme un de vos grands ouvrages ; mais, si la fondation n'est pas plus belle, ce ne fut pas votre tendresse qui lui manqua. Malheureusement, les amitiés qui élèvent, comme la vôtre, sont celles dont on ne peut convenablement se glorifier. Mais est-ce ma faute, si la force de mon sentiment en violente la pudeur? N'oubliez donc pas que je n'en ai pas été le maître, et pardonnez ce cri de ma reconnaissance parti du fond de mes entrailles malgré moi.

Des quatre défenses de l'Église ruinées par la Révolution, aucune ne fut plus profondément endommagée que ses conseils. Les autres peuvent se réparer avec des hommes ; pour celle-ci, il faudra des hommes et le temps d'une seconde expérience. Encore si le présent n'était pas plus difficile que le passé ! Mais une ère de contentions vient de s'ouvrir. L'alliance de l'Église avec l'État fut scellée par le Concordat : or, dans cette union de raison plutôt que d'inclination, où les collisions sont fréquentes, les défiances perpétuelles, les droits souvent mal définis, où toute la faiblesse se trouvera d'un côté, toute la tyrannie de l'autre, que va devenir l'équilibre, si la force du parti oppresseur n'a pas son contrepoids dans la sagesse du parti opprimé ? Et cependant, les assemblées de notre Église, si renommées jadis, presque veuves de leurs anciens oracles aujourd'hui, sont peuplées de prêtres enfants ! Mais, que l'Église se console des sages qu'elle n'a plus : contre les dangers nouveaux, voici un nouveau défenseur qui va surgir.

[1] Son cœur repose dans l'église du Calvaire, dédiée au Sacré-Cœur.
[2] Hebr., xi, 4.
[3] I Reg., ix, 21.

Conseiller spécial sur les rapports des deux puissances, l'abbé d'Astros entendit leurs conventions dans la maison de l'illustre Portalis, son parent, où le pacte fut rédigé. Il assistait à cette immortelle séance de Pâques 1802, où, sous les regards de Dieu et du monde, dans Notre-Dame de Paris, le pacte fut solennellement promulgué. Sur cet embrassement des deux sociétés, il tient des secrets que, pendant un demi-siècle, l'Église consultera. Dans sa mémoire de spectateur, il y a donc un arbitrage constitué. Et maintenant, rois et ministres, prenez garde en empiétant sur le spirituel! car voici un prêtre d'autrefois laissé ici longtemps pour certifier la vérité dans cette grande cause du dix-neuvième siècle. Politiques de la terre, cachez bien votre jeu: car voici un grand évêque toujours prêt à se lever contre vos usurpations, non seulement comme juge, mais encore comme témoin: *Ego sum judex et testis*[1].

Ses souvenirs en firent donc un arbitre sur les relations des deux puissances; la force de son esprit et de ses études n'en fit-elle pas une autorité sur tous les débats contemporains ? Qui porta aux conseils de l'Église une organisation mieux préparée ? Un jour, — c'était à l'âge de dix-huit ans, — il éclata en sanglots à la table de famille. Sa mère éplorée lui en demanda la cause : « Je viens d'entendre des prêtres, » répondit-il, « discuter sur le nouveau serment : ils ont conclu qu'ils pouvaient le prêter, et je suis malheureux, parce que je n'ai pas su prouver l'erreur ; mais je la sentais. » Voilà déjà les nobles passions et l'instinct de l'évêque dans cette âme d'adolescent ; voilà surtout la nature de son talent ! Éminemment pontife de conseil, il avait le sentiment du vrai, avant d'en avoir la raison ; et il jugeait avec un cœur si pur, que la droiture de son âme semblait ajouter un sens à celle de son esprit. On aurait dit que, vénérable par l'intelligence comme par la vertu, il portait une sorte de sainteté même dans sa supériorité : supériorité sans atours, parce qu'elle venait de la rectitude, non de l'imagination ; supériorité sans écart, parce que la grandeur de son caractère était pour la moitié dans les avantages de son esprit.

Et ce coup d'œil élevé dut frapper de bonne heure : car, en 1802,

[1] Jerem., XXIX, 23.

le ministre des cultes, effrayé de sa difficile tâche, lui remit l'avenir de notre restauration religieuse, en lui confiant le nouveau collège épiscopal à choisir. Oui, sauf quelques nominations révolutionnaires qui furent imposées par la politique, la France d'alors déféra le haut personnel de l'Église future au tribunal de cette jeune sagesse, pour lui demander ce qu'elle en pensait: *Scis illos dignos esse*[1] *?* Le neveu de M. Portalis, comme le chérubin du paradis terrestre, se tint fidèlement aux portes du sanctuaire pour le garder : là il pesa les candidats, il vérifia leur orthodoxie, il passa au crible des existences que la persécution avait déjà passées au feu ; et nul ne franchit le seuil du nouveau temple, avant que cet oracle de trente ans n'eût répondu : « Qu'il entre dans la maison du Seigneur » : *Introite in atria Domini*[2] *!*

Depuis, il est investi d'une confiance universelle, et l'on trouve dans sa correspondance les consultations d'un roi et les cas de conscience de plusieurs gouvernements. Qu'une complication survienne, le mouvement instantané des autres sièges autour du sien, pour interroger, proclame notre pontife intelligence d'avant-garde et casuiste de l'épiscopat. A chaque nouveau coup de vent dans sa traversée, notre Église se tourne vers cette pensée sereine, comme vers un observatoire infaillible, pour demander : « Sentinelle, que voyez-vous dans l'avenir ? » *Custos, quid de nocte* [3] *?* Il y eut des questions où, comme on l'a dit d'Athanase, nul ne fut orthodoxe qu'à la condition de penser comme lui. Enfin, pour confirmer ce que nous savons bien parce que nous avons expérimenté mieux encore, prêtres qui eûtes des difficultés à résoudre ou à conjurer, dites-nous si, alors, vos questions ne lui suggéraient pas de ces éclairs de bon sens et de ces intuitions paisibles, qui laissaient votre admiration suspendue entre la sagesse du conseil et la sainteté du conseiller : *Recordamini judiciorum oris ejus* [4].

Dernière muraille de notre Église à rebâtir : la sainteté. La per-

[1] Pont. Rom.
[2] Ps. xcv, 8.
[3] Is., xxi, 11.
[4] Paral., xvi, 12.

sécution l'avait attaquée par le schisme et par la violence, par d'ignobles séductions et par la mort. Disons-le vite, pour la gloire de Dieu et de nos pères, la mort avait mieux réussi à les décimer que le schisme ; et l'on ne vit qu'un grand martyrologe, au lieu d'une grande défection. Cependant ce n'était pas en vain que l'abomination avait trôné dans le sanctuaire ; ce n'était pas en vain, surtout, que le bourreau et les proscriptions avaient frappé sur l'Église depuis dix ans ! Mais, si l'arbre était ébranché, la sève n'était pas tarie ; si le nombre des saints est réduit dans notre France, et si, comme Rachel, l'Église ne se console pas de ses justes qui ne sont plus, voici un épiscopat de confesseur pour combler en son sein le vide laissé par les martyrs.

Ce n'était pas un de ces saints qui étonnent par l'insolite, et qui livrent un dévouement étrange aux surprises de l'admiration. Devant un siècle d'héroïsme, il eût produit la folie de la croix avec magnificence ; devant un siècle égoïste et froid, il n'en produit que la raison. Pour chaque saint, il y a une préparation et une mission spéciales dans les desseins de Dieu : à Borromée, qui devait réformer des abus, le Ciel donne une houlette armée de fer ; à François de Sales, qui devait convertir des hérétiques, un irrésistible sourire ; à Mgr d'Astros, qui devait instruire une époque rationaliste et énervée, une sainteté que l'on ne puisse pas redouter, car elle n'est que la perfection du devoir.

Que vous en dirai-je, mes frères ? Je touche au plus intime de notre héros. Nous voici au saint des saints d'une grande existence. Devant cette âme que je vais ouvrir, je sens ma main trembler comme à la porte d'un tabernacle. Certes, mes souvenirs sont une belle oraison funèbre ; mais je crains de parler, et ne sais pas me taire !... Comme un Père du quatrième siècle, louant les vertus de saint Basile, laissez-moi convoquer ici toutes les grandeurs de notre Église, et que leur témoignage remplace le mien. Fidèles qui l'avez vu aux autels de cette basilique, dites-nous le recueillement extatique qu'il y portait. Pauvres qui comptiez sur sa providence, déclarez si votre patrimoine ne fut pas bien administré. Prêtres qui le consoliez par vos vertus, déposez s'il ne vous étonnait pas davantage par les siennes. Vierges qui étiez sa couronne, parlez-nous de sa chasteté. Apôtres qui lui prêtiez votre voix, racontez

son dévouement. Anges qui entendiez sa prière, n'étiez-vous pas jaloux ? Divine Eucharistie qui souteniez sa défaillante vieillesse, qui vous adora mieux ? Ne les oubliez pas, mes frères, ces jours si remplis, chefs-d'œuvre aux infiniment petits, que les cieux durent contempler avec tant de ravissement ; ni cette vie si transparente, où la famille et l'intimité ont cherché un péché grave sans le trouver ; ni toute cette sainteté, en un mot, qui, comme les belles choses de la terre, imposait de près encore plus que de loin, et frappait après vingt ans plus qu'au premier regard. Non, je ne vous dirai pas en quelques traits ce monument intérieur que son âme mit tant d'années à élever ! Après cela, comment s'étonner, si, jusque dans son dernier soupir, il y avait le murmure de la prière, et dans son dernier mouvement le commencement d'un signe de croix ? La sainteté s'était tellement naturalisée dans cette vie, que, même quand l'intelligence n'agissait plus, la piété agissait encore. Comment s'étonner que l'auguste moribond ait dit avec tant de sérénité : « J'attends ma dissolution » ? *Expecto donec veniat immutatio mea* [1]. Après avoir combattu et travaillé comme lui, il doit être si doux de se reposer !...

Quand il se fut éteint dans ce calme de bienheureux qui ressemble tant au sommeil, comment l'accueillit la justice du Seigneur ? Je ne me permettrai point de sonder ce mystère ; mais ce que je puis affirmer, c'est que la justice des hommes se leva pour saluer cette grande âme à son départ, et que tout un peuple garde aujourd'hui cette tombe en disant : « A jamais il sera saint dans notre mémoire ; que les jugements de la terre ne troublent pas son repos. » *In memoria æterna erit justus, ab auditione mala non timebit* [2].

Aurions-nous cru qu'ils se suivraient de si près, ces deux vénérables amis, dont l'un nous consolait de l'autre ici-bas en le reproduisant [3] ? Hélas ! malgré la mort, ne dirait-on pas qu'ils étaient

[1] Job, XIV, 14.

[2] Ps. CXI, 6.

[3] M. l'abbé Berger, vicaire général et ami intime du Cardinal, le précéda de quelques mois dans la tombe.

toujours réunis en celui qui restait ? et, si vous portez la main à votre cœur, au lieu d'une blessure, n'en sentez-vous pas deux ? Sans doute, pareilles à ces astres jumeaux attachés à un même orbite, les âmes des justes qui s'aimèrent, s'attirent d'un monde à l'autre, pour reprendre dans l'éternité cette course en commun, si douloureusement interrompue ici-bas. Aussi, comme il dut être doux à ces deux amis le revoir dans la patrie ! comme il dut être heureux, ce prêtre si dévoué, en allant au-devant de son pontife ! Mon Dieu ! soyez béni de lui avoir épargné un deuil qu'il demandait tant de ne pas porter ! Infatigables ouvriers ! saints combattants ! unis dans la peine, soyez-le dans notre éloge de ce jour. Mais non, qu'avez-vous besoin de nos éloges ? Vous vous êtes aimés, c'est assez. Votre affection réciproque vous vaut un réciproque panégyrique. A nous qui vous avons pleurés, de vous étudier mieux encore, et de vous restituer à l'Église en vous faisant revivre dans notre imitation !

Oui, que ce devoir solennel ne soit pas seulement un hommage pour Mgr d'Astros, mais aussi une leçon pour nous. Enfants d'une patrie qui ne peut se sauver qu'en édifiant et qui ne sait que combattre, apprenons de cette mémoire renommée par ses travaux comme par ses luttes la conscience dans toutes nos luttes et la force dans tous nos travaux. Du reste, qu'est-ce que la vie chrétienne en général, sinon la résistance au mal et l'édification incessante du bien dans le sanctuaire de nos âmes ? Un pontife édificateur et combattant n'est donc pas seulement un grand spectacle : il est un grand modèle. Armée si héroïque, magistrature si imposante, sacerdoce si renommé, penseurs, hommes du monde, simples fidèles de cette belle assistance, vous tous qui étiez son peuple, soyez sa ressemblance; et, puisque cette existence vous appartient, dépouillez-en les mérites pour vous en partager les vertus !

Et à vous, Monseigneur, qui étiez de notre grande fête il y a un an [1], qui voulez être de notre deuil aujourd'hui, quel souvenir de cet héritage devons-nous réserver ? quel témoignage enverrons-nous à l'Église de Bordeaux pour lui attester la gratitude de la

[1] Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, avait remis la barrette au cardinal d'Astros.

nôtre ? Notre illustre défunt fit jadis un testament à part en sa faveur. La récompense qu'il vous souhaita alors publiquement, par sa mort il vous la lègue. Puisse la France respecter ses vœux et nos intentions de famille, sur une relique filiale que Toulouse ne se consolera de perdre qu'en vous la voyant porter !

Toutes nos dettes sont-elles acquittées ? Non, mes frères : il reste parmi nous une sainte veuve qui attend nos condoléances. Quand autrefois Grégoire de Nazianze eut fait l'oraison funèbre de son père, il se retourna, tout en pleurs, vers sa mère en s'écriant : « Et à la veuve que dirai-je ? » Notre père vient d'être loué, mais l'Église de Toulouse éplorée nous écoute ; à cette veuve inconsolable, que dirons-nous ? Oh ! qu'elle goûte, d'abord, le bonheur de beaucoup admirer celui qu'elle a beaucoup aimé, car son « David est mort dans une bonne vieillesse, comblé de gloire, d'années et de biens » : *Mortuus est David in senectute bona, plenus dierum, et divitiis, et gloria* [1]. Mais il y a mieux à lui dire encore : c'est que David n'est pas tout à fait mort pour elle, car c'est Salomon son fils qui règne à sa place : *Et regnavit Salomon filius ejus pro eo* [2]. Ceux qui pleurent sur le premier, en effet, peuvent le contempler dans le second ; et une douce imagination trompe la tristesse de notre deuil, en rassemblant encore sous notre regard ce que la mort a séparé.

O Pontifes ! ils étaient beaux, les jours où vous croisiez vos mains sur nos têtes pour nous bénir ! Afin de nous donner encore une illusion de ce bonheur trop tôt passé, je veux vous réunir dans une même prière, comme vous étiez réunis dans un même épiscopat. Pontife du ciel ! laissez-moi vous implorer, car nous sommes toujours « votre peuple et les brebis de vos pâturages » : *Nos populus tuus et oves pascuæ tuæ* [3]. Pontife de la terre ! laissez-moi vous remercier, « car votre empire nous est doux et votre houlette consolante. » *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* [4]. Pontife du ciel ! d'une de ces bénédictions qui dominent

[1] I Paral., XXIX, 28.
[2] I Paral., XXIX, 28.
[3] Ps. LXXVIII, 13.
[4] Ps. XXII, 4.

aujourd'hui le monde, versez au cœur de notre France un peu de cette sérénité dans laquelle le vôtre a vécu. Pontife de la terre ! avec cette belle simplicité qui rappelle le divin Maître, versez sur nos contrées tout le bonheur que votre sourire leur a promis. Pontife du ciel ! si des catastrophes surviennent, apparaissez-nous pendant l'orage, avec vos mains chargées de fers, pour nous enseigner le courage nécessaire dans les combats et dans le travail. Pontife de la terre ! avec cette modération que tout le monde admire, enseignez-nous la sagesse nécessaire, même dans le travail et dans les combats. Pontife du ciel !... Mais c'est en vain que je veux la prolonger, cette illusion si aimée : je sens que c'est le dernier cri. Je vous appelle ; mais, comme Élie, vous disparaissez... O mon Père ! ô mon Père ! vous, le char et le conducteur d'Israël ! *Pater mi, Pater mi, currus Israël et auriga ejus*[1] ! Il est vrai, mes frères, qu'Élie est monté aux cieux, mais son manteau est resté entre les mains d'Élisée. C'est un bienfait d'outre-tombe qui nous impose une reconnaissance de plus. N'oublions pas que, pour la lui témoigner, il y a mieux à faire que de pleurer sur son souvenir : c'est de combattre et de travailler comme lui. Ainsi soit-il.

[1] IV Reg., II, 12.

LA CHAIRE ET L'ACADÉMIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

A

L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

AVRIL 1865

LA CHAIRE ET L'ACADÉMIE

Messieurs,

Dans son discours de réception à l'Académie française, Massillon disait à l'illustre compagnie : « Je ne saurais me faire honneur à côté de vous que de ma reconnaissance, et vous souffrez que je la mette ici à la place du mérite. Vous avez eu égard, en me choisissant, à quelques suffrages publics que mon ministère m'avait attirés, et vous n'avez pas voulu faire attention que cette espèce de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos discours qu'à la piété de ceux qui nous écoutent. » Ces paroles, qui avaient l'avantage de la modestie dans la bouche du grand évêque de Clermont, ne sont que l'expression de la vérité dans la mienne. Si peu flatteuse que soit pour moi une telle conviction, mon cœur lui trouve néanmoins des charmes : tout en appréciant l'honneur de ceux qui ne tiennent rien que de votre justice, il m'est doux de beaucoup devoir à l'aveuglement de votre bienveillance.

Et cette bienveillance, Messieurs, s'est trompée non seulement sur l'insuffisance de mes titres, mais encore sur leur caractère peu académique. Si jamais, en effet, les fauteuils que nous occupons ici, semblables à ceux de l'Académie française, tentent la plume d'un historien, ce ne sera point sans étonnement que l'on verra un simple ouvrier de la parole évangélique remplacer, dans vos rangs, un aimable gentilhomme et un charmant poète. Toutefois, cet ordre de succession, qui fait ma confusion, Messieurs, ne sera

point sans gloire pour vous : car il prouvera que vous fûtes moins occupés de vous enrichir, que de rester fidèles à votre passé, en offrant une hospitalité libérale à toutes les aptitudes de l'esprit français.

Ces considérations expliquent comment les académiciens se suivent sans se ressembler ; mais elles ne sauraient consoler cette brillante assemblée de ne point entendre aujourd'hui, au défaut du comte Jules de Rességuier, la voix de ses héritiers naturels. Tandis que le talent meurt souvent sans postérité, mon noble prédécesseur a eu le bonheur de léguer à ses fils la distinction de son intelligence : aussi, quand je me demande pourquoi ceux-ci ont abdiqué en ma faveur une si glorieuse portion de la succession paternelle, à cette question je ne trouve qu'une réponse : Jules de Rességuier ayant laissé parmi vous un mainteneur de son nom et de son sang assez richement doué, sous le rapport de l'esprit, pour représenter les deux parties de sa famille, la branche cadette de cette dynastie académique, selon l'antique usage, cède ses droits à son aînée, et vient s'éteindre modestement dans l'Église.

Et cependant, si du comte de Rességuier à son successeur la transition n'a point été ménagée par la similitude des mérites littéraires, elle a été préparée par des coïncidences providentielles que mon cœur a besoin de révéler, dût-il faire passer sa gratitude pour de l'orgueil. Quand, il y a dix ans, certains membres de l'Académie me tendirent officieusement la main, ce fut sur une motion du comte de Rességuier ; quand naguère des voix amies essayèrent de m'attirer ici en combattant des scrupules que l'obéissance seule devait vaincre, elles me proposèrent, comme la plus grande séduction académique, l'héritage du comte de Rességuier ; enfin, quoique je n'eusse jamais vu cet homme si sympathique et ce causeur si étincelant, l'ayant un jour rencontré sur mes pas, je le reconnus avant même que de le connaître : c'était au sortir d'une église où sa foi avait été émue ; il me serra les mains avec une effusion si gracieuse, que la renommée ne me permit point de le prendre pour un autre, tant il y avait d'esprit dans sa parole et de cœur dans son esprit. Pardonnez-moi d'oublier la solennité d'une telle assistance pour cet intime souvenir. C'est notre honneur bien plus que notre misère si Dieu ne permet pas, même à la gloire, d'égaler les bonheurs de l'affection.

N'était-ce point plus de signes qu'il n'en fallait, Messieurs, pour marquer ma prédestination aux honneurs que vous me décernez aujourd'hui? J'aurais pu le penser, si mon peu d'aptitude académique n'avait point démenti ces présages. Heureusement, pour faire revivre ici notre poète bien-aimé, il est moins besoin de sa célébrité littéraire que d'une profonde bienveillance. En lui, en effet, l'esprit n'était que la parure de la bonté. Tandis qu'un bon mot est souvent une parole méchante, et que le sel de la conversation en exclut la douceur, le caractère inoffensif de Jules de Rességuier était encore plus loué que son originalité piquante. Tolérant pour les partis comme s'il avait eu besoin de leur indulgence, optimiste envers les hommes comme s'il n'en avait trouvé que de bons, il mettait dans ses rapports une nuance de sympathie et de politesse, qui tend à disparaître avec les représentants de l'ancienne société : race d'élite qui emporte dans sa tombe la fleur de l'esprit français, l'élégance des anciennes mœurs, et les derniers restes de notre chevalerie. Regrettons les hommes du passé, cependant, sans offense pour l'avenir : les preux finissent, la France recommence toujours.

Il est une succession encore plus honorable pour un prêtre que celle d'un homme de cœur : c'est celle d'un homme de foi. Certes, si nous jugeons les autres d'après ce que nous sommes, il n'est pas surprenant que mon prédécesseur, prenant la mesure de l'humanité en lui-même, l'ait trouvée aimable; mais ce qui m'étonne davantage, c'est qu'il ait conservé la jeunesse de son cœur et de ses croyances à une époque où les poètes ont fait de l'orgie et du blasphème la source de l'inspiration, et ont affecté d'intéressants désespoirs dans ces fatigues vengeresses que la conscience inflige à la dégradation. Pour lui, chantre de la fantaisie par excellence, il ne lui fit point cependant de sacrifices dont sa vieillesse ait eu à rougir. Il a gardé inviolables jusqu'à la fin la fidélité à Dieu, et ce culte de l'idéal qui n'est qu'une vision confuse de Dieu dans les inspirations de l'art. Le réalisme est légitime, en effet, quand il est la réaction modérée du naturel contre une esthétique de convention; mais le réalisme, pris dans un sens absolu, est une sorte de négation, parce qu'il exclut de la peinture de la beauté humaine le sentiment de la beauté divine. Nul doute que si la muse de

notre barde plana toujours au-dessus de ces basses régions, c'est qu'elle fut soutenue constamment par ces deux ailes, sans lesquelles l'imagination rampe au lieu de voler : la foi et l'amour.

Ne craignez pas, néanmoins, que ma piété envers la mémoire de Jules de Rességuier égare mon admiration pour son talent. Il est vrai que l'auteur des *Prismes* et des *Tableaux poétiques* n'exerça point d'influence sociale, et ne poussa guère de ces notes sonores qui font vibrer l'âme d'un peuple. Il chanta moins pour la gloire que pour le plaisir de ses amis. Sa famille était pour lui un auditoire. Le sourire de sa vertueuse compagne et de ses enfants l'inspiraient mieux que les applaudissements de la foule. Peut-être manqua-t-il à son essor ce stimulant et cette épreuve d'où naquit si souvent le génie, la pauvreté ; mais, s'il n'eut point la puissance d'un Tyrtée national, reconnaissons qu'il maria, dans un genre qui lui fut propre, le sentiment de Lamartine à la libre facture de Chénier ; et sans sacrifier la justice littéraire à un orgueil de famille, Toulouse pourra toujours l'admirer comme le premier poète de salon de notre époque, et le pleurer comme le dernier de ses troubadours.

Cependant il y a quelque chose de mieux, dit un ancien, que de laisser des écrits dignes d'être lus : c'est de laisser des actions dignes d'être écrites. La vie et surtout la belle mort de mon noble devancier méritaient cet hommage : il vient de lui être rendu par une âme digne de la sienne ; je ne commettrai point la faute de redire ce qui a été si bien dit, n'ayant ni assez de présomption pour essayer de le faire oublier, ni assez de modestie pour me résoudre à le faire regretter.

Au dix-septième siècle, Messieurs, ma tache eût été terminée ici : alors le premier discours d'un académicien n'était qu'un remerciement, et un remerciement est toujours facile, parce qu'on le tire de son cœur ; il est toujours bref, parce que la reconnaissance elle-même n'est pas admise à parler longtemps de soi. Mais un jour, Chamfort se moqua de ces compositions qui n'avaient eu que quelques minutes d'à-propos, et les compara malicieusement, après leur éclat éphémère de la séance de réception, aux *carcasses d'un feu d'artifice le lendemain de la Saint-Jean*. D'autre part, le célèbre

Patru avait déjà donné l'exemple, en pareille solennité, d'une œuvre littéraire substituée à des politesses de circonstance ; et depuis, la tyrannie de la coutume impose à votre récipiendaire l'obligation de faire ses preuves en même temps que son entrée.

D'après ce principe, Messieurs, je dois vous demander grâce pour tout ce que je viens de dire, car je commence au moment où je devrais finir. Je ne suis pas néanmoins disposé à cette amende honorable. Durant ce hors-d'œuvre préliminaire en l'honneur du comte de Rességuier, vos sympathies m'ont assuré qu'il n'y avait point de règle contre les droits du cœur, tandis qu'en étudiant maintenant les relations de la Chaire avec l'Académie, mon succès est moins facile : je vais justifier ma candidature, je désespère de justifier votre candidat.

On a souvent reproché aux corps littéraires de ne se point recruter parmi les littérateurs, et c'est pourquoi Duclos écrivit, dans son testament, cette fine épigramme : « Je lègue ma bibliothèque à l'Académie, à la condition qu'elle me donnera pour successeur un homme de lettres. » Le prêtre, fut-il un peu homme de lettres, est-il dans les conditions requises pour remplir le vœu testamentaire de Duclos ? N'existe-t-il pas un préjugé qui tend à nous refouler chaque jour davantage dans les mystiques profondeurs du sanctuaire, sauf à nous faire quelquefois un grief de l'ostracisme même qu'il nous imposa ? Combien de fois n'ai-je pas entendu le monde se plaindre de nous voir trop, en venant de nous reprocher de ne pas nous voir assez ! Sans condamner absolument ces exigences contradictoires, la raison proteste contre l'excès de notre isolement. Le prêtre est exclu des conseils et des héroïques dévouements de la guerre, parce qu'il a le ministère de la paix ; il est impropre à l'administration de la justice, parce que sa fonction est l'exercice de la miséricorde ; il déserte vos assemblées politiques, parce qu'aux yeux de l'Église, dont il représente le cœur, il n'y a que des frères à la place des partis ; enfin, il est presque exilé du monde, tout en vivant au milieu de lui. Que restera-t-il à ce déshérité de notre civilisation, si vous lui fermez ces paisibles cénacles de la pensée, où il travaille à moraliser les Lettres en les cultivant, et où il goûte ces plaisirs élevés de l'esprit, les seuls que la conscience publique ne lui reproche pas ?

Aussi les candidatures ecclésiastiques, Messieurs, ont toujours joui d'un accueil hospitalier dans vos rangs. Ailleurs les grands prélats du grand siècle ont commencé la période glorieuse de l'Académie française, et quand d'Olivet entreprit l'histoire de cette savante compagnie, elle renfermait dans son sein trois cardinaux, sept évêques et huit abbés. Ne prenez pas pour un désir d'envahissement cette évocation de nos gloires passées. Sans doute, il y aurait insuffisance, de notre part, à nous regarder comme l'arome destiné à empêcher les Lettres de se corrompre ; mais, ayant si largement contribué à la formation de la langue française, nous ne devons pas être frustrés des droits de tutelle qui nous reviennent sur elle, du fait de notre paternité.

Toutefois, Messieurs, si le prêtre en général est à sa place parmi vous, combien davantage l'orateur sacré ! car il existe entre la Chaire et l'Académie des affinités particulières, qui résultent de nos missions, de nos conquêtes et de nos services réciproques.

En rigueur de langage, aucune mission n'est digne d'être comparée à celle de la Chaire. La Chaire n'est pas seulement la tribune la plus incorruptible, la plus retentissante et la plus inébranlable que le monde ait entendue ; elle porte la vérité substantielle dans ses accents : aussi, tandis que les pouvoirs tremblent quand la tribune fait gronder ses foudres, chez nous le pouvoir ne s'alarme que du silence.C'est que la parole, qui fut accusée de tout détruire dans les empires, a tout fondé dans l'Église ; et si vous suivez à la trace, depuis dix-huit siècles, cet immortel semeur qui s'appelle l'Apostolat, vous verrez lever, au milieu des sillons qu'il féconde, la régénération du monde moderne, c'est-à-dire, une moisson de prodiges et de vertus, qui atteste que Dieu lui-même devait être dans les germes répandus, puisqu'il se montre si bien dans les fruits récoltés. *Deus erat verbum.*

Eh bien ! Messieurs, voici le nœud de l'union que nous contractons. Dieu ne se manifeste pas seulement au monde par le vrai, mais encore par le beau, qui en est la splendeur. Et tandis que nous publions la première de ces révélations, c'est vous qui êtes les conservateurs de la seconde. Oui, de même que l'Église a des assemblées disciplinaires pour veiller à la garde de sa vérité doc-

trinale, vous êtes une sorte de concile littéraire, établi pour préserver la notion du beau de toute altération dans l'intelligence des peuples. Rôle important, quoique peu apprécié par la foule : car, si les hérésies théologiques sont toujours une révolution néfaste, les hérésies en matière de goût correspondent à une dépravation proportionnée dans le sens moral d'un pays.

Et je ne flatte point l'Académie en appelant une manifestation de Dieu la propagation du beau dévolue à son sacerdoce littéraire. Linné, venant d'étudier certaines merveilles de la création, écrivait en tête de son livre, avec une admiration pure de tout panthéisme : « J'ai vu passer Dieu éternel, immense, devant moi. » Il est à plaindre le penseur qui, en face des grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain, n'a pas dit quelquefois au fond de son âme : « J'ai vu passer Dieu éternel, immense, devant moi. » Le beau est un rayonnement de Dieu dans notre intelligence, un éclair de sa présence au foyer de notre pensée. Aussi vous êtes, Messieurs, les bienfaiteurs insignes de la société, en maintenant ce reflet divin dans la littérature : car, si l'homme qui perd la notion du vrai se sépare de l'Église, celui qui éteint en soi le sens du beau, déserte à la barbarie.

Sans doute, le verbe de la Chaire n'a pas besoin d'un manteau de pourpre et d'or pour séduire les multitudes : les plus grands thaumaturges de la parole évangélique ont été des orateurs incultes ; les principaux miracles de l'apostolat furent accomplis en dépit de la grammaire et de l'Académie ; je rougis en pensant que peut-être François-Xavier n'aurait pas obtenu de vous des lettres de mainteneur. Mais, si telle est la puissance du vrai abandonné à son seul prestige, il ne faut pas nier l'accroissement qu'il retire du concours du beau, surtout auprès des auditeurs lettrés. Aussi, quand le prédicateur sait faire marcher de front, dans sa parole, l'une et l'autre de ces manifestations, sous les feux amassés de cette révélation double. la Chaire se change en une sorte de Thabor, aux pieds duquel le monde s'agenouille accablé par les splendeurs de la lumière.

Messieurs, je suis chef d'une tribu apostolique spécialement envoyée aux petits : à Dieu ne plaise que je vienne renier ma vocation ici, en prenant parti pour l'éloquence contre la charité ! Non :

à l'heure où je parle, il est de mes frères qui prêchent aux campagnes dans une langue qui n'est plus admise à vos concours, et je trouve leur chaire de village encore plus haute que les quarante fauteuils de votre Capitole. Ne soyons pas injustes néanmoins par excès d'orthodoxie : l'apostolat est un concert où la diversité des voix fait l'harmonie ; et quand je vois Massillon arracher des cris de repentir à son auditoire de Saint-Eustache, par un discours classé au nombre des chefs-d'œuvre ; quand j'entends Bossuet laisser tomber de sa chaire des accents qui continuent sa prédication dans des siècles où sa voix ne pouvait atteindre, et qui retentiront toujours à l'oreille du monde pour le moraliser, je comprends qu'il soit avantageux à la religion d'avoir des interprètes formés par l'Académie.

Montrer Dieu sous des aspects différents, Messieurs, telle est l'analogie de votre mission avec la nôtre. Nos moyens se ressemblent, comme nos ouvrages. La Chaire conserve la vérité en plaçant les exemples du vrai à côté de ses préceptes, la Vie des saints en regard de la Théologie ; les académies entretiennent la religion du beau, en maintenant avec les règles de l'art le culte des modèles : de telle sorte que vous et nous sommes établis pour faire respecter les traditions, contrôler les nouveautés, et régler le présent par l'autorité du passé. Cette fonction est capitale dans un siècle dont la maladie intellectuelle fut le mépris de l'imitation et l'ambition de l'originalité.

Curieux rapprochement, Messieurs ! tandis que Dieu seul a créé de rien, et que l'homme ne peut inventer que la structure de ses édifices, non leurs matériaux ; tandis que les maîtres ne sont parvenus à égaler l'antiquité qu'en la reproduisant, et que tous les grands ouvrages de l'esprit humain furent le travail de plusieurs générations sortant à l'état de synthèse de la tête d'un seul auteur, aujourd'hui tout le monde veut être neuf, au risque de n'être que novateur ; chacun vise au génie, au mépris du bon sens ; et, dans le domaine de la Peinture, de la Musique et des Lettres, nous sommes envahis par une foule d'esprits prétentieux qui se déclassent pour n'être pas comparés, aimant mieux la première place dans le paradoxe que leur rang de mérite dans la vérité. Aussi, que voyons-nous de toutes parts ? De beaux fragments dans des œuvres

bizarres, et, à la place du goût, de vraies débauches de talent, qui causent à l'âme plus de tristesse que d'admiration. Sans doute, ce mouvement a eu sa fécondité ; mais c'est la fécondité informe d'Ennius, d'où un Virgile futur tirera de l'or, et les avortements de ce siècle ne fourniront que des rudiments aux chefs-d'œuvre classiques de l'avenir. Eh bien ! c'est à vous qu'il appartient, Messieurs, de réagir contre la monomanie de l'individualisme littéraire, en ramenant les esprits à la simplicité de l'imitation. L'orgueil intellectuel qui ne veut rien devoir à ses ascendants, est une folie ingrate ; il n'y a point de génération spontanée pour le génie, et sa noblesse, comme celle de l'homme, consiste à compter beaucoup d'aïeux, sauf à les éclipser quand il peut y réussir.

Messieurs, je ne suis pas un de ces demeurants du siècle de Périclès qui croient l'esprit humain enrayé parce qu'il s'émancipa des trois unités, et notre littérature fourvoyée parce qu'elle se permet d'avoir la couleur de son temps. Ne faisons jamais un dogme de l'immobilité, ni de l'imitation la négation du progrès. Ici encore je découvre le vrai dans un nouveau rapprochement entre nos attributions respectives. De même que, la Chaire ayant posé son symbole, l'intelligence est libre d'accomplir autour de ce point central, ou bien des cercles timides comme le *Catéchisme*, ou bien d'immenses circonférences comme la *Cité de Dieu :* de même, les Académies ayant fixé le type du beau, l'art peut graviter à volonté autour de ce soleil, soit avec la prudente réserve de Boileau, soit avec la hardiesse de Shakspeare. Sans doute, l'orbite décrite par Shakspeare est plus éloignée du centre commun, mais elle en dépend quand ce grand initiateur est sublime ; elle s'en détache quand il n'est que bizarre : de telle sorte que les esprits les plus originaux vous appartiennent par leurs beautés et ne sont à eux-mêmes que par leurs défauts. Cette large théorie ordonne les évolutions de la pensée sans les enchaîner, et condamne l'individualisme intellectuel sans contrarier le développement des individualités. Qu'ils se lèvent donc sur notre horizon, sans crainte de manquer d'espace, les météores de l'avenir : dans l'immensité soumise à nos lois, il y a place pour le cours des astres les plus imprévus et les plus divergents. C'est à tort que l'Église comme l'Académie furent accusées d'attenter à la liberté du génie, parce

qu'elles le dirigent ; rien ne ressemble moins à une chaîne que la règle : la chaîne paralyse le mouvement, la règle l'oriente et le féconde.

Soyez fiers, Messieurs, d'initier le monde à ce culte du beau, moins contesté heureusement que celui du vrai, parce que les passions sont moins intéressées contre lui. Par là, vous représentez, comme nous, des choses éternelles ici-bas : car personne aujourd'hui ne voudrait porter les modes du siècle de Louis XIV, et tout le monde se glorifie d'en avoir le goût. Sous ce rapport, vos travaux ont imprimé à l'esprit de la nation une fixité qui n'est point dans sa nature. Aussi le vulgaire sourit à tort de l'immortalité académique : nos Académiciens ont créé un ouvrage plus immortel que la France elle-même, la langue française. Il vient une heure, disait Napoléon Ier, où les belles actions sont changées en un thème de collège, et où César et Alexandre tombent sous la férule d'un pédant. Après quelques siècles, les monuments de l'art passent de nos palais de cristal dans le domaine de l'archéologie ; mais les langues, incorruptibles jusque dans leur mort, sont les reliques les plus impérissables des grandes civilisations. L'Orient, mystérieux comme ses hiéroglyphes dans les ruines de Memphis, émerge avec d'ineffables splendeurs des pages inspirées de la Bible ; la Grèce, si effacée sur le sol de l'Attique et sur les marbres de son Parthénon, est toujours jeune dans la poésie d'Homère ; l'éternité de Rome, qui nous paraît si dérisoire au milieu des ruines de son Forum, fut mille fois saluée par notre admiration dans les beautés d'Horace et de Virgile ; et si, par impossible, la France devait jamais s'ensevelir sous des ruines, même quand l'avenir ne saurait où chercher les restes de l'Institut et du Capitole, les écrits de Bossuet et de Racine dans les mains, il nous proclamerait le peuple le plus immortel de l'univers.

Ainsi, Messieurs, l'œuvre la plus durable ici-bas après la nôtre, c'est la vôtre ; et s'il est un aréopage littéraire où le sacerdoce se trouve en famille, c'est bien celui des maîtres du Gai-Sçavoir. Vous êtes à la fois l'Académie la plus ancienne des temps modernes et une des plus religieuses. Clémence Isaure fait bénir ses prix par la Religion avant de les décerner ; la première de ses couronnes est dévolue aux louanges de la Mère de Dieu ; enfin, je dé-

couvre, entre la vie errante de ses anciens troubadours et celle du missionnaire, des relations qui émeuvent mon cœur. Pierre Vidal et les autres disciples de dame Clémence renonçaient pour l'art aux délices du pays natal. Voyageurs, de Barcelone à la Provence, ils allaient de castel en castel, recueillant sur la route moins de palmes que de fatigues, et revenant toujours jouir en famille des applaudissements de l'étranger. L'apôtre, lui aussi, déraciné dès le jeune âge, s'en va porter sa parole et son âme de clocher en clocher; il passe la moitié de sa vie à des foyers pour lui sans souvenirs ; et quand arrive la fin de son labeur, toujours fidèle à son berceau, c'est là qu'il vient se reposer, en goûtant, avec la douce amitié des peuples évangélisés, le seul bonheur qui dure même quand il est fini : celui d'avoir fait le bien.

Il est donc vrai, Messieurs, que nos deux missions ont des points de contact; j'en dirais autant de nos deux conquêtes, si le divin pouvait être comparé à ce qui ne l'est pas. Quelle conquête admirable que celle de notre apostolat ! elle embrasse tous les royaumes de ce monde, et elle n'en est pas ; elle marche depuis dix-huit siècles, et elle ne déposera son bâton de voyage qu'au dernier jour ; enfin, elle n'a que des faibles pour la représenter, et elle fonde par saint Benoît et par un mendiant d'Assise des œuvres plus durables que celles du peuple romain. Cependant, que ce tableau de nos grandeurs parallèles n'éveille point votre envie. Si nous sommes les maîtres de la *parole* divine, vous êtes les pères de la *langue* française ; et si par l'une nous étendons la domination de l'Église, par l'autre vous portez l'influence de la patrie dans des régions où l'autorité de ses consuls et le feu de ses canons n'atteignent pas. Rien de mieux, pour apprécier votre gloire sous ce rapport, que de la mesurer.

Il faut en convenir, le peuple français est le plus héroïque conquérant de tous les âges ; il est quelque chose de mieux que le premier des conquérants, il est le dernier des chevaliers : car, tandis que les autres peuples ne combattent que pour des intérêts, lui fait encore la guerre pour des principes et pour des idées. Lorsqu'à l'exemple de Brennus, son aïeul, il jette son épée dans les balances de l'équilibre européen, il y a un frémissement de terreur de Cadix à Saint-Pétersbourg. Seulement, tandis que Brennus

demandait de l'or pour faire le contrepoids de son épée, la France prête son épée, elle prête son or aux nations malheureuses; et quand vient pour elle l'heure des indemnités, elle oublie toujours au chapitre de ses avances le sang qu'elle a versé. Et voilà déjà longtemps que nous nous prêchons l'égoïsme sans pouvoir nous y façonner. Une des tendances les plus incorrigibles des grandes natures, c'est la bonté. A chaque déception, l'homme sensible jure de n'avoir plus de cœur ; mais il se reprend sans cesse au piège de sa propre sympathie, avec une inexpérience obstinée qui ne veut pas apprendre la sagesse sans amour. Telle est la France après quatorze siècles de leçons. Je l'aime, parce qu'elle est forte ; je l'aime, parce qu'elle sait être dupe, n'oubliant pas d'ailleurs qu'elle ne consent à être dupe que par un profond sentiment de sa force : car les offenses à sa dignité sont une dette qu'elle ne remit jamais ; son honneur est le seul capital qu'elle revendique avec intérêts.

Pardonnez-moi, Messieurs, ce long prélude de ma pensée : la patrie est un lieu commun dont le cœur de l'homme ne se fatigue pas. Cependant j'ai hâte de dire qu'il est un conquérant plus rapide que le peuple français couvert de ses armes : c'est le peuple français lui-même portant d'une main ses chefs-d'œuvre littéraires et de l'autre l'olivier de la paix. Je connais deux éclaireurs qui ont précédé nos drapeaux dans les capitales du monde : je veux parler de la *Grammaire* et du *Dictionnaire de l'Académie*. Si un de nos bataillons franchissait le Rhin, on battrait le rappel en signe d'alarme dans toute l'Europe; à chaque instant il se fait une invasion française par la diffusion de notre langue, qui est appelée dans les deux hémisphères. Au dix-huitième siècle, un de nos maîtres s'écriait : « Les étrangers, ne pouvant vaincre comme nous, sont fiers de parler comme nous. » Aujourd'hui cette noble émulation est devenue universelle ; le français est la langue que l'on apprend quand on veut en savoir une qui tienne lieu des autres, et nous voyons, dans les relations des peuples civilisés, quelque chose de ce prodige antédiluvien : la terre alors n'avait qu'un seul langage : *Erat terra labii unius*. C'est en notre langue que l'on commande aux soldats de plusieurs patries, comme si les accents tout seuls de la France communiquaient le secret de la victoire ; cette langue a pris possession des protocoles de la diplomatie ; elle est devenue à

l'étranger l'expression usuelle de la conversation des cours; les peuples du Nord aiment à la scander de manière à se faire passer pour des Français de Paris; enfin, plus heureuse que nos armées, elle n'a pas été repoussée des bords de la Bérésina, car c'est en français que le czar écrit les notes si peu françaises de son cabinet. Et puisse-t-il acquérir, avec notre style, un peu de notre pitié pour cette nation en deuil qui lui redemande une patrie! victime touchante, malgré bien des erreurs mêlées à son infortune, et dont la cause ne peut être désespérée, si le martyre, comme on l'a dit, est une invention du ciel pour dompter les puissances de la terre!

Voilà votre conquête, Messieurs! Vous connaissez celle de l'apostolat : puissent-elles marcher à leurs destinées, toujours appuyées l'une sur l'autre ! Le bonheur de l'univers est à ce prix : car le règne de la force aura fait son temps, et ce sera l'heure d'un désarmement sublime, quand l'Église et la France seront ici-bas ce qu'elles ont le droit d'y être : l'Église, la plus obéie de toutes les mères; la France, le porte-drapeau incontesté de la civilisation.

Mais pourquoi ces espérances optimistes ne sont-elles qu'un trompeur mirage? Il faut le constater en effet, car, moins qu'un autre, le prêtre a le droit de séparer les questions d'art des questions de moralité : ces deux conquêtes dont Dieu avait fait des sœurs, les passions de l'homme en ont fait des rivales; et, loin de servir de messagère à la propagation de la sainte *Parole*, la *Langue* nationale lui fait une concurrence impie. Oui, les mêmes vaisseaux qui portent nos missionnaires aux pays étrangers, jettent en passant des cargaisons de blasphèmes sur tous les rivages : de telle sorte que la catholicité de nos négations égale celles de nos actes de foi, et que la France se donne à elle-même, chez tous les peuples, de tristes démentis. Ah! il sera flétri devant l'avenir, Messieurs, ce mercantilisme de l'Angleterre qui impose par la force un homicide opium aux enfants de l'extrême Orient. Sera-t-elle réputée moins criminelle, cette propagande de notre pays vomissant la corruption à l'univers par les nombreux débouchés d'une librairie souvent empoisonnée? Je ne le crois pas. Certes, ce n'est point à l'heure où l'Angleterre, qui délivre les peuples à si bon marché, ajoute la comédie de ses apothéoses aux crimes de sa diplomatie, que je commettrai envers les fils des Francs l'injustice de les

comparer aux perfides héritiers de Carthage ; mais, l'honneur national étant mis de côté, proclamons-le sans faiblesse, les poisons de l'Angleterre, comme ceux de la France, sont la honte de nos deux civilisations.

Je sais, Messieurs, la facile popularité qui s'attache à la louange du temps présent ; mais c'est parce que je suis de cœur à mon pays et à mon siècle, que je regarde comme le premier droit de mon amour celui de n'être point leur courtisan. Or, convenons-en, si la France, comme Mithridate, s'est un peu accoutumée à certains poisons à force d'en absorber, il est toujours humiliant pour nous qu'aucune époque n'ait composé autant de romans que la nôtre, et que ces fictions d'un ordre inférieur, que la dignité antique avait dédaigné de classer parmi les genres littéraires, soient devenues le produit le plus fécond de notre littérature. Platon ayant paru inopinément aux Jeux Olympiques, la Grèce se leva et abandonna les mensonges de la scène pour venir écouter le philosophe. Moins sérieuse que la Grèce elle-même, une partie de notre population délaisse ses maîtres pour faire cercle autour des conteurs les plus frivoles. Aussi, tandis que le caractère de la *Parole* de Dieu, c'est d'être chaste : *eloquia Domini, eloquia casta*, notre *Langue* cache en vain sous des raffinements de pruderie les pudeurs qu'elle a perdues. Les Lettres ont sevré la France des grands plaisirs de l'esprit, pour lui verser des ivresses grossières ; elles sont descendues jusqu'à la vile fonction de machine à émotions, pour un peuple dont la vie s'est réfugiée dans les sens ; et, la prostitution du talent ayant altéré sa sève, avec des facultés assez puissantes pour enfanter un grand siècle, nous sommes tombés dans un Bas-Empire littéraire plus digne de la décadence représentée par Lucain et Apulée, que des beaux jours d'Auguste. Messieurs, j'honore comme je le dois les mérites de notre littérature contemporaine ; mais il n'est pas surprenant que je vous dénonce ses écarts, puisque vous êtes appelés à y remédier : ce sont les auteurs qui font les bons livres, c'est vous qui faites les bons auteurs.

Et ne croyez pas que je demande l'extinction des lumières pour éviter l'incendie. Quand l'esprit humain fait des ravages, il n'est pas toujours besoin de le contenir par un vêtement de force, il suffit de lui infliger le châtiment du déshonneur. Cette répression ne

lui manquera pas, Messieurs, si votre influence s'accroît en France et si celle des coteries littéraires diminue. Tant que des écrivains ne se sont pas élevés au-dessus de ce demi-monde intellectuel, appelé d'un nom aussi peu français que la chose, la *bohème*, ils ont, en général, moins de respect pour la foi et pour les mœurs, parce qu'ils s'en portent moins à eux-mêmes. Mais, le jour où ils montent dans les académies, votre adoption leur vaut des lettres de noblesse, et il n'est pas rare qu'ils soient transformés en de vrais gentilshommes de l'art, qui traitent leur plume avec autant de considération que leur épée. Travaillons donc, Messieurs, à propager l'honnêteté littéraire en la récompensant, et n'oublions pas que Dieu partage avec nous une de ses plus belles prérogatives : il nous adjuge la haute mission de couronner les bonnes actions de l'esprit, tandis qu'il se réserve pour la glorification de la vertu.

Et comme ce qui manque, aujourd'hui, aux écrivains pour ne pas déroger, ce n'est pas seulement une société élevée, mais le désintéressement, plus que toute autre institution, les académies peuvent opérer la régénération en octroyant au talent la gloire, pour le dégoûter de la fortune. Aussi bien, depuis Homère jusqu'à Racine, le talent a vécu dans une noble pauvreté, et il y a un certain ordre jusque dans ce désordre même. Les grands services sociaux ne peuvent se tarifer à prix d'argent, dit Ozanam : on paye la denrée du marchand, mais non le sacrifice du prêtre ni le sang du soldat ; et si le pays leur donne du pain, il le mesure avec parcimonie, pour qu'il soit manifeste qu'il les fait vivre, sans avoir la prétention de s'acquitter envers eux. Le jour où nos écrivains accepteront ce poste d'honneur à côté de nous, ils seront grands dans la nation, comme les instituteurs dans la maison des princes ; ils se moraliseront en s'appauvrissant, et notre *Parole* et votre *Langue* se partageront fraternellement la conquête de l'univers, au lieu de s'entraver mutuellement en chemin. Convenons, du reste, Messieurs, que sous ce rapport vous donnez depuis longtemps des leçons à votre siècle : car, tandis que presque toutes les académies distribuent de l'argent à leurs lauréats, seule la nôtre leur offre des fleurs. Moralité sublime pour une époque où le grand crime de la littérature fut d'être mercenaire, et où les auteurs sont souvent à vendre comme leurs écrits !

Serait-ce là le tableau complet de nos relations? Non, Messieurs: nous sommes encore unis par de mutuels services, car la Chaire doit à l'Académie de grands prédicateurs.

L'histoire atteste que le discours sacré a subi chez nous une vraie transformation depuis que l'influence académique s'est fait sentir à ce genre d'éloquence. Entendez, à cet égard, le témoignage d'un grand modèle: « Jusque-là, » dit Massillon, « la Chaire semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû y entendre [1]. » Et comment l'éloquence religieuse se releva-t-elle de cette profonde déchéance jusqu'aux immortels accents de la chaire de Versailles? Écoutez, Messieurs, ce glorieux chapitre de votre histoire.

Un jour, Richelieu, désireux de faire l'ordre dans les idées de la France, comme il l'avait déjà établi dans nos institutions, fonda l'Académie. Sous l'impulsion de ce puissant organisateur, l'imagination effrénée de nos auteurs rentra derrière ses digues naturelles, tout comme l'ambition de la maison d'Autriche; la langue fut disciplinée, ainsi que l'orgueil des grands seigneurs. Reconnaissons cependant, sur les lieux marqués du sang de Montmorency, que la première de ces victoires coûta moins cher que la seconde [2]. Enfin, le génie littéraire de la France se soumit de toutes parts à la règle, et bientôt la Chaire franchit la distance qui sépare le P. Lejeune de ce maître achevé qui s'appelle Bourdaloue, salué déjà par Fénelon comme le premier de nos sermonnaires, même à côté de Bossuet, qui est le premier de nos orateurs [3].

Messieurs, un grand politique de ce temps a écrit : « Les hommes qui font les révolutions, sont toujours méprisés par ceux qui en profitent [4]. » Vous avez opéré dans la littérature sacrée une révolution mémorable, dont nous avons bénéficié: nous n'aurons pas l'ingratitude d'user de vos dons sans les proclamer. Ah! s'il est

---

[1] *Discours de réception à l'Académie.*

[2] Henri II, duc de Montmorency, fut exécuté dans la cour du Capitole, par ordre de Louis XIII et de Richelieu.

[3] *Lettres à l'Académie.*

[4] M. Guizot.

vrai surtout, comme l'affirme le grand archevêque de Cambrai, que vous soyez, par ordre de génération intellectuelle, les ancêtres de Bourdaloue, laissez-moi vous exprimer la reconnaissance de l'Église. Quand le vulgaire aperçoit ces monuments de la première Renaissance, dont les bases cyclopéennes et les murs frustes et nus ne flattent point le regard, il passe sans se douter qu'il est en présence d'une merveille de l'art; mais quand l'observateur exercé a constaté la solidité de la structure, l'harmonie des lignes et la classique exactitude de l'ensemble, il nomme Bramante ou Michel-Ange; et plus il étudie le chef-d'œuvre, plus il s'enivre de cette contemplation. C'est que le chef-d'œuvre, Messieurs, n'est pas ce qui est éclatant, mais ce qui est vrai, fini, bien proportionné et éternel. D'après ce principe, l'Académie nous a donné, en nous donnant Bourdaloue, plus de chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne que les deux derniers siècles n'en ont produit.

Et, sans demander des témoignages à l'histoire, qui de nous n'expérimenta l'utilité d'une éducation académique pour le succès de la prédication en France? L'apôtre qui ne possède pas, avec les termes, le génie de sa langue, cesse d'être compris en passant du Midi au Nord. Mais si le style est frappé de la vraie estampille nationale, la parole jouit d'une seconde catholicité depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées; elle devient une langue de Pentecôte pour toutes les classes et pour toutes les provinces de la nation. Vainement nous restons de notre terroir par le type extérieur, par nos accents nous sommes avant tout Français; et, grâce à la fraternité intellectuelle qui résulte de ce commerce, le Verbe de Dieu fait son chemin à la course, selon l'expression de saint Paul, parce qu'il est partout chez lui : *Verbum Dei currat*. Aussi, quand les cités étrangères se montrent pour lui hospitalières, le prédicateur serait bien ingrat, Messieurs, s'il ne se retournait point quelquefois vers sa ville natale, en lui renvoyant toutes les félicités de sa course, comme à la mère qui lui apprit à parler.

Et quels services l'action académique ne rend-elle pas à la cause de Dieu et à ses messagers, en les obligeant de respecter leurs auditeurs et leur propre parole, de manière à mériter d'être lus par ceux qui ne les peuvent entendre ! Un peintre fameux répondait à un critique qui, considérant sa toile de trop près, lui reprochait

d'être chargée : « Mes tableaux sont faits pour être vus, non pour être sentis. » Eh bien ! la parole est semblable à ces figures qui ont besoin d'expression plutôt que de fini, parce qu'elles sont destinées à être contemplées de loin. Aussi, combien d'orateurs qui ont captivé les foules pendant trente ans, ne résistent pas à cinq minutes de lecture ! Mais s'il en est qui, formés à votre école, soient assez cultivés pour affronter cette épreuve et assez forts pour en triompher, à leur mort ils commencent un apostolat posthume qui durera autant que le monde ; les accents jadis tombés du haut de la Chaire vont se buriner en traits indélébiles dans un livre, et la parole de l'homme devient presque éternelle comme celle de Dieu.

Je vous ai généreusement avoué notre dette, Messieurs ; permettez-moi de vous exhiber nos titres de créance : car nous avons payé les bienfaits de l'Académie par des présents sublimes ; et, sans nommer tous les grands académiciens que la Chaire vous donna, inclinons-nous aujourd'hui devant le premier et le dernier portrait de cette galerie imposante : j'ai voulu désigner Bossuet et le P. Lacordaire.

Ce n'est point rabaisser l'aigle de Meaux que de lui donner le titre d'académicien incomparable. Après la création du langage, qui fut l'œuvre de Dieu, la plus belle création de l'homme, c'est celle des langues. Aussi Bossuet eut pour la formation de la nôtre des sollicitudes tendres, et il surveilla son enfance plus encore que celle du Dauphin. « Il ne convient pas », disait-il, « de confier des actions immortelles à des langues changeantes [1]. » En conséquence, tandis que l'Académie fixe les règles du beau, lui en compose les modèles. Moment solennel dans notre histoire littéraire, Messieurs ! car le style, qui n'est souvent, aujourd'hui, qu'un travail d'imitation, sous la plume du grand écrivain était une création de tous les instants. Bossuet ouvrait les lèvres, et la belle langue de France naissait ; et de même qu'Adam sortit homme parfait du sein de Dieu, la langue s'échappa de la bouche de son premier père dans un état de maturité et de splendeur qui n'a pas été dépassé.

Reposons-nous ici, Messieurs, dans une pensée consolante. Bossuet, Pascal, Corneille, tous les ancêtres de la langue française,

[1] *Discours de réception à l'Académie.*

furent de grands croyants. Notre langue ressemble à ces enfants de pieuse famille qui ont bien commencé et qui finiront de même, en vertu d'une pente originelle plus forte que tous les vertiges mauvais. Aussi c'est en vain que Voltaire lui apprend à blasphémer : un jour elle se rappelle les louanges qu'elle rendait à Dieu dans son berceau, et Chateaubriand la ramène en pénitente aux autels du vrai Dieu. C'est en vain que, de notre temps, une philosophie athée par la conviction et mystique par le sentiment la plie aux subtilités de sa sophistique, la langue rétractera un jour cette apostasie; et de même que Démocrite accusé mérita par un beau livre l'absolution de la Grèce, notre pays expiera tôt ou tard par des chefs-d'œuvre les négations déicides qui épouvantent cette génération.

Et, pour en revenir à Bossuet, permettez-moi une hypothèse qui renferme à la fois un tableau et une leçon. Au moment où les scribes de la société moderne, s'apercevant que la tunique du Christ pouvait être vendue cher, nous crient de toutes parts : « Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai? » imaginez l'évêque de Meaux descendant de ce Sinaï de la pensée française qu'il occupe, et s'avançant, l'auréole au front et la tradition de dix-huit siècles dans la tête, au milieu de certains laboratoires du *Criticisme* contemporain. Comme, à l'aspect de tant de superbe et de frivolité dansant autour du veau d'or, le nouveau Moïse aurait raison de briser les tables de sa loi ! car ce n'était point la peine de mettre au monde une si noble langue pour des auteurs qui devaient la déshonorer, ni pour des lecteurs qui font aux scandales de la littérature des vogues plus bruyantes qu'à ses chefs-d'œuvre. Heureusement, les chefs-d'œuvre, comme les bonnes actions, ont l'avenir en espérance, tandis que les scandales n'ont qu'un jour. Dieu interdit ici-bas au blasphème l'immortalité à l'état de monument, pour le condamner à l'opprobre d'un libelle sans cesse répété.

Entre Bossuet et Lacordaire, la Chaire a fait tant de largesses à l'Académie, Messieurs, que je n'ose pas les énumérer, de peur d'avoir l'air de me complaire dans ma généalogie. Rien de plus pardonnable néanmoins à l'homme qui ne trouve pas la gloire en soi-même, que de se rabattre sur ses aïeux. A proprement parler, nul contemporain n'est comparable à l'auteur de l'*Histoire univer-*

selle. Cependant, par un besoin impérieux de rapprochements à défaut de ressemblance, nous pensons au P. Lacordaire après avoir nommé Bossuet. Celui-ci est le génie le plus complet et le plus universel des temps modernes ; Lacordaire, plus développé dans le sens de l'élévation que de l'équilibre, ressemble à ces édifices de haut jet, dont le fronton aérien et finement travaillé fut soigné plus complaisamment par la main de l'artiste que la base. Bossuet a la simplicité de l'antique dans sa splendeur littéraire ; Lacordaire, antique par le caractère, mais moderne par la forme, n'a pas dédaigné ces excès de coloris que laissa tomber sur notre littérature la palette exubérante de Chateaubriand. Ajoutons cependant que le second a tiré de la langue des notes magiques qu'elle n'avait pas encore rendues, et qu'il a égalé le premier par la puissance oratoire, par la fierté du génie et par la dignité de la vie. C'est pourquoi, quand l'esprit parcourt les annales de l'éloquence évangélique aux deux derniers siècles, en descendant de Bossuet, la plus haute cime qu'il rencontre, c'est la tête inspirée de l'illustre dominicain.

Comme il était beau, à son apogée, l'immortel conférencier de Notre-Dame, avec ses airs de révélateur, et sa triple auréole de grand homme, de religieux et de saint ! Le premier tressaillement que nous éprouvâmes à cette voix, est une date impérissable dans l'histoire de nos émotions. Aussi Lacordaire ressemble à ces héros légendaires que l'imagination publique croit revoir partout, même après leur mort. Dès que la Chaire catholique pousse un cri éloquent, les foules obsédées de son souvenir disent : C'est lui ! Mais bientôt désabusées, les foules comprennent avec mélancolie que la Chaire portera longtemps ce deuil, parce que Dieu n'est pas plus accoutumé à donner deux de ces hommes à un même siècle que deux soleils à une même journée.

Quand il fut au midi de sa course, et que l'astre, n'ayant plus de rayons à recevoir, en pouvait répandre, le P. Lacordaire tourna vers l'Académie un regard saintement ambitieux. Jusque-là il avait fait descendre l'Institut, respectueux et étonné, au pied de sa chaire. Pour compléter sa tâche, il lui restait une victoire à remporter sur son siècle : c'était de faire monter la bure dominicaine à l'Institut. Il portait cette grande pensée dans son âme en

franchissant le seuil du palais Mazarin. Son discours a été contesté, la noblesse de son dessein n'a pu l'être. Arrivé sur ces sommets, il prit d'une main la foi du treizième siècle, de l'autre les progrès du dix-neuvième ; il les personnifia quelques instants dans la plus belle assemblée littéraire du monde, et quand il eut béni cette alliance, ainsi que le laboureur s'asseoit au bout de son sillon, il rentra dans le repos de sa vieille abbaye, non sans avoir jeté vers les tours de Notre-Dame un dernier regard, où se montraient déjà les signes précurseurs du dernier soupir.

Sans doute, entre le grand dominicain et moi la ressemblance ne peut être que dans les intentions. Mais quand vos suffrages m'ont fait l'honneur de m'admettre dans cette Académie, j'ai cru qu'il y aurait grand orgueil à prétendre à plus d'humilité que le plus éloquent prédicateur de ce siècle ; et, couvert par l'autorité de ce nom et des autres confrères dans le sacerdoce qui m'ont précédé ici, je viens prendre place au milieu de vous. Il est vrai que nous ne sommes pas à l'Académie française, et les joies de famille que vous savez me faire goûter en cette fête, m'empêchent de le regretter ; mais ici nos actes ont la même signification qu'à l'Institut. Seulement, au palais Mazarin il y a plus de gloire, ici il y a plus d'amis.

Aussi, sans amoindrir la reconnaissance que je vous dois, Messieurs, souffrez que je fasse une large part à cette chère population de Toulouse dont les suffrages m'ont valu les vôtres. Mon auditoire est le seul ouvrage digne de vous que j'aie à vous présenter : permettez que je lui renvoie votre couronne, puisque je lui en suis redevable. Dans un siècle où les sentiments furent accusés de versatilité, ma ville natale m'a suivi avec cette fidélité persévérante qui caractérise le cœur des mères. Aussi, vainement je voudrais être ingrat, je sens que je n'en ai pas le pouvoir : car, si les félicités de l'amour-propre diminuent pour nous avec l'âge, celles de l'affection grandissent à proportion. Une seule amertume se mêle à la gratitude que m'inspire cette belle assistance : c'est de penser que ses sympathies sont moins assurées que ma réciprocité : car nous aimons aisément, a-t-on dit, ceux qui ont l'indulgence de nous admirer, tandis que nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Mais je me demande, en finissant, si je ne me suis pas trompé sur le sens de cette manifestation. Oui, une partie de ma reconnaissance a fait fausse route : je dois la ramener à sa vraie destination. Il est au milieu de vous un pontife qui, par l'amabilité de son commerce, vous prouve mieux que mon discours l'union intime du sacerdoce avec vos nobles travaux. L'Académie, reconnaissante et désireuse de lui prouver qu'il est chez lui quand il est chez elle, a voulu lui offrir ici une image de la famille épiscopale, et ma candidature a été l'expression de cette délicate attention. Joubert a écrit que « la dernière pensée que l'on trouve en faisant un discours, est celle qui devait être la première ». Si mon esprit découvre si tard cette explication de vos suffrages, Messieurs, croyez qu'il n'en doit pas être accusé : car mon cœur ne lui a point confié le soin de la chercher, désireux de la réserver pour en faire aujourd'hui l'expression suprême de ses sentiments.

NOTE

—

Nos auditeurs seront surpris de ne pas reconnaître entièrement, dans ces pages, certains sermons auxquels ils ont assisté. Il nous est plus aisé de leur expliquer ce mécompte que de le leur épargner. Sans pratiquer le système généralement peu sincère des improvisations, nous avons quelquefois réduit au ton et à la mesure du discours, par un travail d'appropriation de la dernière heure, des sujets écrits avec l'étendue qui convient au traité. Si nous les reproduisons tels qu'ils furent composés, non tels qu'ils furent débités, c'est d'abord parce que le texte nous reste, tandis que les accents et les modifications de la parole jetée nous ont échappé ; mais c'est surtout parce que, sous cette forme plus reposée, l'enseignement divin n'a ni moins d'autorité ni moins de grâce surnaturelle, et que notre publication est un apostolat, non une œuvre d'art.

Dans le cas où, soit par ignorance, soit par distraction, nous aurions laissé passer quelque proposition contraire à la vérité de la foi, nous réprouvons notre erreur, et nous déclarons soumis, par avance, au jugement infaillible du Vicaire de Jésus-Christ.

Toulouse, en la fête de saint Vincent de Paul, 19 juillet 1876.

CAUSSETTE,

Vicaire général.

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE L'ÉDITEUR VII

I

Panégyrique du Sacré-Cœur, prêché le jour de la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, dans la chapelle de la Visitation, à Toulouse. 3

II

Panégyrique de la sainte Église, prononcé le jour de la fête de saint Pierre, 3 juillet 1864, dans la cathédrale de Poitiers 47

III

Panégyrique de la Papauté, prononcé dans l'église Saint-Pierre de Toulouse, le 29 juin 1872, à l'occasion de l'inauguration d'une statue du prince des apôtres semblable à celle qui est vénérée dans la basilique Vaticane, à Rome 79

IV

Panégyrique de saint Ignace de Loyola, prononcé le jour de la fête, 31 juillet 1859, dans la nouvelle église du Gesù, à Toulouse . . . 107

V

Panégyrique de la bienheureuse Germaine, le premier qui ait été prononcé après le décret de béatification, aux fêtes du triduum solennel, le 12 juin 1854, dans la cathédrale de Toulouse. 139

VI

Panégyrique de saint François de Sales, prononcé dans la chapelle de la Visitation, à Toulouse, le 29 janvier 1862. 165

VII

Panégyrique de saint Thomas d'Aquin, prononcé à l'occasion du sixième centenaire de sa mort, en présence de ses reliques, dans l'église Saint-Sernin de Toulouse, le dernier jour du triduum (9 mars 1874), concourant avec l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement. 191

VIII

Panégyrique de saint Bernard et de son œuvre, prononcé aux fêtes publiques de la Trappe de Notre-Dame-du-Désert, le 20 août 1874 . 225

IX

Panégyrique du bienheureux Pierre Lefèvre, prononcé aux fêtes de la béatification du bienheureux, le 3 février 1874, dans l'église du Gesù, à Toulouse 259

X

Panégyrique de sainte Cécile, prononcé dans la cathédrale d'Albi, dédiée à cette sainte, au jour de sa fête, le 22 novembre 1874. 285

XI

Panégyrique de la Propagation de la foi, pour le cinquantième anniversaire de la fondation de l'œuvre, prêché le 3 mai 1872, dans l'église métropolitaine de Toulouse 317

XII

La Passion douloureuse du chrétien, sermon prêché à Notre-Dame de Paris, en 1862, pour la vénération des reliques de la Passion du Sauveur. 345

XIII

La Parole de Dieu, pour l'ouverture de la station quadragésimale et jubilaire de 1876, en l'église métropolitaine de Toulouse. . . . 371

XIV

L'Église de village, allocution pour la consécration d'une église de campagne 395

XV

Le Carmel, allocution pour une prise de voile au Carmel de Limoges (1855). 415

XVI

L'Ange et la Religieuse, deuxième allocution pour une profession religieuse chez les sœurs de Marie-Réparatrice. 429

XVII

Oraison funèbre du cardinal d'Astros, archevêque de Toulouse, prononcée au service solennel de quarantaine, le 12 novembre 1851, dans la cathédrale de Toulouse. 445

XVIII

La Chaire et l'Académie, discours de réception à l'Académie des Jeux Floraux (avril 1865) 475

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, 76, rue des Saints-Pères, à PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

LE BON SENS DE LA FOI

OPPOSÉ A L'INCRÉDULITÉ DE CE TEMPS

par le R. P. CAUSSETTE

vicaire général de Toulouse, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur.

Ire partie : **l'Affirmation chrétienne**, 1 vol. de XXXIII-728 pages ;
IIe partie : **la Négation antichrétienne**, 1 vol. de XVII-736 pages.
2 beaux volumes in-8° . . . . . **12 fr.**

MANRÈSE DU PRÊTRE

Par le R. P. CAUSSETTE

2 beaux volumes in-8° . . . . . **12 fr.**

VIE DE SAINT HUGUES, abbé de Cluny (1024-1109)

par le R. P. Dom A. L'HUILLIER, moine bénédictin de Solesmes.

Ouvrage orné de gravures et de chromolithographies, d'après un manuscrit du XIIe siècle. Un beau vol. grand in-8°. Prix . . . . . **12 fr.**

HISTOIRE DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU

SACREMENT DE BAPTÊME

par l'abbé Jules CORBLET

Chanoine honoraire d'Amiens, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie,
directeur de la *Revue de l'art chrétien*,
correspondant du ministère de l'Instruction publique,
de la Société des antiquaires de France, etc.

2 magnifiques volumes in 8°, de IX-503 et 645 pages, titre rouge et noir . **20 fr.**

HISTOIRE DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU

SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Par l'abbé JULES CORBLET

Deux vol. grand in-8°, de IV-638 et 652 pages, avec 97 gravures. Prix . . **20 fr.**

MÉLANGES DE LITURGIE, D'HISTOIRE ET DE THÉOLOGIE

Par Dom GUÉRANGER

1. — (1830-1837)

Un beau volume grand in-8°. Prix . . . . . **10 fr.**

COLLEGII SALMANTICENSIS

CURSUS THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM

EDITIO NOVA, CORRECTA

20 volumes gr. in-8° raisin à deux colonnes . . . . Prix : **200 francs.**

MARTINEZ DE RIPALDA, S. J.

OPERA OMNIA

4 beaux volumes in-folio, format bollandien, sur papier vergé.

Prix : **100 francs.**

COLLECTION

DES

DÉCRETS AUTHENTIQUES

DE LA

SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES, DES INDULGENCES

ET DE L'IMMUNITÉ.

Dix volumes in-12 de cinq cents pages, renfermant plus de sept mille décisions, depuis la fondation de la S. Congrégation des Rites par le pape Sixte-Quint, en 1587, jusqu'à l'année 1870 . . . . . Prix : **32 francs.**

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE

PAR

M. J.-A. PETIT

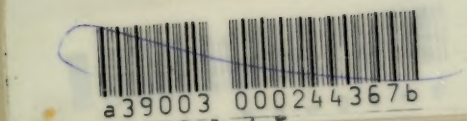
12 beaux volumes in-8° de 500 à 600 pages. . . Prix du volume : **6 francs.**

1er volume :	**La Révolution ;**	7e volume :	**Restauration et Cent Jours;**
2e »	**La Terreur ;**	8e »	**Louis XVIII ;**
3e »	**La Réaction thermidorienne;**	9e »	**Charles X ;**
4e »	**Le Directoire ;**	10e »	**La Royauté de Juillet ;**
5e »	**Le Consulat ;**	11e »	**République de 1848 ;**
6e »	**L'Empire ;**	12e »	**Le Second Empire.**

N° 270. — Bruxelles, imp. A. VROMANT et Cie, 3, rue de la Chapelle.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 000244367b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 23 16 5